

Université de Montréal

**Les pratiques d'écriture et de sociabilité de Louise d'Épinay
à la lumière de ses contributions à la *Correspondance littéraire*
et de ses lettres à Ferdinando Galiani
1755-1783**

**par
Mélinda Caron**

**Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences**

**Thèse présentée à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de Philosophiæ Doctor (Ph.D.)
en études françaises**

et

**à l'Université Paris IV-Sorbonne
en vue de l'obtention du grade de Docteur
en littérature et civilisation françaises**

Novembre 2009

© Mélinda Caron 2009

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Cette thèse intitulée

**Les pratiques d'écriture et de sociabilité de Louise d'Épinay
à la lumière de ses contributions à la *Correspondance littéraire*
et de ses lettres à Ferdinando Galiani
1755-1783**

présentée par

Mélinda Caron

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

M. Pierre Frantz, Université Paris IV – Sorbonne
président-rapporteur

M. Benoît Melançon, Université de Montréal
directeur de recherche

M. Michel Delon, Université Paris IV – Sorbonne
directeur de recherche

M. Ugo Dionne, Université de Montréal
membre du jury

M. Jean-Christophe Abramovici, Université de Valenciennes
examineur externe

Les collaborations de Louise d'Épinay à la *Correspondance littéraire* (1755-1783) et sa correspondance avec Ferdinando Galiani (1769-1782) constituent deux corpus complémentaires pour comprendre les pratiques de sociabilité de cette auteure et pour mettre au jour leur interaction avec ses pratiques d'écriture. Ses critiques, ses dialogues et ses lettres assurent la cooptation d'une élite par le prolongement qu'ils offrent aux mécanismes de distinction propres à la société de cour et par leur circulation en marge de la sphère mondaine. L'analyse des représentations de soi et du groupe dans ces ensembles permet d'approcher l'imaginaire social qui leur donne sens et qui explique la diffusion restreinte de ces textes. Cette étude, qui s'appuie sur des concepts issus de la sociologie, offre la possibilité d'un décroisement de la critique de la production de Louise d'Épinay tout en proposant une nouvelle approche de celle des femmes associées aux salons des Lumières.

Mots-clés : littérature française du XVIII^e siècle ; Louise d'Épinay ; pratiques de sociabilité ; représentation ; imaginaire social ; femmes de lettres ; mondanité.

**Louise d'Épinay's Writing and Sociability Practices: Study of her Contributions to
Correspondance littéraire and her Letters to Ferdinando Galiani (1755-1783)**

Louise d'Épinay's contributions to the *Correspondance littéraire* (1755-1783) and her correspondence with Ferdinando Galiani (1769-1782) constitute two complementary corpora which allow us to understand this author's practices of sociability and to reveal their interaction with her writing. Her critical work, her dialogues and her letters contribute to the co-opting of a social elite, via their circulation in the margins of good society and their extension of court society's mechanisms of distinction. The analysis of self-representations and group-representations in these writings allow us to better understand the social representations that give them meaning and that explain their restricted circulation. This thesis, based on sociological concepts, proposes a renewal of Louise d'Épinay's studies, and those of the women associated with Enlightenment salons.

Keywords : Eighteenth-century French literature ; Louise d'Épinay ; Social life and customs ; Social representation ; Women writers.

Table des matières

Table des tableaux	iv
Remerciements.....	v
Introduction	1
Sociabilité et imaginaire social.....	7
Imaginaire mondain et distinction féminine : le cas de Louise d'Épinay	20
Chapitre I : Sociabilité et élitisme. Louise d'Épinay et la <i>Correspondance littéraire</i>	24
Une communauté princière et philosophique	25
Les correspondances littéraires et l'histoire de la presse	25
L'élitisme de la <i>Correspondance littéraire</i>	30
Secret et clandestinité.....	34
Mme ***	43
Louise d'Épinay ou Mme *** : la représentation d'une femme d'esprit.....	44
Femme du monde et épistolière : les figures de la réceptrice	67
Chapitre II : Représentation et autoreprésentation mondaines dans les premières collaborations de Louise d'Épinay (1755-1761).....	86
Un héritage littéraire et mondain : la galanterie	87
Moment historique, phénomène culturel.....	88
Pratiques littéraires et pratiques sociales.....	91
Femme du monde, femme de lettres	98
Sociabilité et modestie féminine	98
Représentations littéraires : satire ou encensement.....	102
Représentations galantes et vie de société	107
Une littérature de circonstance	109

L'amitié d'une petite société	117
Univers pastoral et représentation auctoriale	122
La critique du monde	129
Réputation féminine et dangers de la mixité	130
Morale et superficialité.....	136
Chapitre III : Distinction sociale et intellectuelle dans les critiques des années 1770-1775	
.....	144
Élitisme et adhésion. La représentation dans la société de cour	145
Distinction sociale et distinction intellectuelle au Siècle des lumières	146
Autoreprésentation et adhésion	159
La femme de mérite et le public : les critiques de spectacle	168
La complicité du parterre	170
La femme de mérite, le public et le génie	174
Connivence et raillerie : les critiques d'ouvrage	181
La hiérarchisation des gens de lettres.....	183
Le rire de la philosophe.....	188
L'éloge des « gens de génie »	204
Chapitre IV : Critiques et pratiques. Dialogues fictifs, conversations intellectuelles	211
Sociabilité épistolaire et écriture dialogique	213
Diderot et Louise d'Épinay : « Expériences intéressantes »	214
Meister et Louise d'Épinay : « Réflexions d'un ignorant »	219
Le monde du spectacle	226
Les déceptions théâtrales de Mme ***	227
Le « Rêve », ou l'éducation mise en scène	230
Le spectacle du monde	242
Apparences, luxe et distinction	243
Frivolité et libertinage, ou « L'amitié de deux jolies femmes »	251
Textes dialogiques et dialogues textuels	271
Une leçon sur les apparences : la « Dixième conversation »	272
Décadence et distinction : la représentation de la féminité	277

Chapitre V : Représentation de soi et sociabilité épistolaire. La correspondance de Louise d'Épinay et de l'abbé Galiani.....	291
Correspondance et vie de société.....	292
Sociabilité et épistolarité	293
Le Paris de Galiani	300
Autoreprésentations et pactes épistolaires.....	314
La distinction du « petit comité ».....	322
Connivence et fermeture de la société des « élus ».....	323
Satire et éloge des gens de lettres.....	332
« Une correspondance gaie de folies philosophiques ».....	345
Le rire des épistoliers	346
Sociabilité, rire et création	355
Conclusion	372
Annexes. Louise d'Épinay et la <i>Correspondance littéraire</i>	385
La collaboration de Louise d'Épinay à la <i>Correspondance littéraire</i> (1755-1783)	385
Composition des entrées.....	388
Annexe I : Textes et articles attribués à Louise d'Épinay (1756-1783)	391
Annexe II : Lettres et vers adressés à Louise d'Épinay (1755-1783).....	405
Annexe III : Synthèse des variantes par rapport à la liste « Madame d'Épinay's Contributions to the <i>Correspondance littéraire</i> » établie par Ruth Plaut Weinreb	415
Bibliographie.....	420
Sources manuscrites	420
Œuvres et ouvrages des XVII^e et XVIII^e siècles	420
Louise d'Épinay et la <i>Correspondance littéraire</i>	420
Autres œuvres et ouvrages cités.....	421
Articles et ouvrages critiques (XIX^e-XXI^e siècle)	423

Table des tableaux

Tableau I : Liste des textes et des articles attribués à Louise d'Épinay (1756-1783)	49
Tableau II : Liste des lettres et des vers adressés à Louise d'Épinay (1755-1783).....	68
Tableau III : Liste des pièces de société attribuées à Louise d'Épinay (1755-1761)	108
Tableau IV : Listes des fictions philosophiques attribuées à Louise d'Épinay (1755-1761)	130
Tableau V : Liste des comptes rendus de spectacle attribués à Louise d'Épinay (1770-1783).....	170
Tableau VI : Liste des comptes rendus d'ouvrage attribués à Louise d'Épinay (1770-1783).....	182
Tableau VII : Liste des pièces dialogiques attribuées à Louise d'Épinay (1770-1783)	213
Tableau VIII : Liste des chroniques théâtrales attribuées à Louise d'Épinay (1770-1783)	227

Remerciements

Qu'il me soit d'abord permis d'exprimer toute ma gratitude à monsieur le professeur Benoît Melançon, qui a accepté de diriger mes recherches à l'Université de Montréal et grâce à qui le projet d'une cotutelle de thèse a pu prendre forme avec monsieur le professeur Michel Delon. Les années de ma formation doctorale ont été d'autant plus riches et stimulantes qu'elles ont été encadrées par leur rigueur et par leur bienveillance. Je ne saurais assez les remercier pour leur précieuse aide et pour leurs conseils avisés. Je suis extrêmement reconnaissante à madame Ulla Kölving de m'avoir aidée dans la préparation de mon étude de la *Correspondance littéraire*. Sans son aide généreuse, mon travail n'aurait pas pu trouver cette conclusion. Je tiens aussi à remercier monsieur Antoine Lilti de m'avoir accueillie au sein du séminaire et du groupe de recherche qu'il anime à Paris. L'amitié de plusieurs personnes, géographiquement proches ou éloignées, qui se reconnaîtront sans qu'il me soit nécessaire de les nommer, est pour moi une source inépuisable et inestimable de motivation, aussi méritent-elles le témoignage de mon affection. Quelques-unes d'entre elles m'ont plus précisément aidée à l'une ou l'autre des étapes de mon parcours, aussi aimerais-je accorder ici une attention plus particulière à Sara Harvey, à Mélanie Lamarre et à Brian Martin. Enfin, c'est grâce à la confiance inconditionnelle de mes parents que je suis parvenue au terme de cet accomplissement. Je les remercie pour tout ce qu'ils ont toujours su faire et être pour moi.

La réalisation de cette thèse n'aurait pas été possible sans le soutien du Département des littératures de langue française, de la Faculté des études supérieures et postdoctorales et de la Maison internationale de l'Université de Montréal, de même que celui du Fonds québécois de recherche sur la société et la culture, de l'Université Sorbonne – Paris IV, du ministère des Relations internationales du Québec et du Consulat général de France. Que

les représentants de ces organismes, qui m'ont aimablement accompagnée au cours de mes années d'études, soient remerciés.

Introduction

Louise d'Épinay n'a pas fait son entrée dans l'histoire de la vie littéraire à titre d'auteure, mais en tant que proche des philosophes des Lumières. Ses relations sociales sont à l'origine de l'intérêt qu'on lui a porté, d'abord comme « protectrice », puis comme ennemie de Rousseau, de même que comme amie de ceux que l'on a associés au « parti philosophique ». L'atteste l'histoire éditoriale du texte que l'on connaît aujourd'hui sous le titre *Histoire de madame de Montbrillant*. Délesté des noms donnés à ses personnages, au profit de ceux des modèles qui les avaient inspirés dans l'entourage de l'auteure, et privé de ses parties narratives, notamment de la fin de l'ouvrage, qui raconte la mort de madame de Montbrillant, *alias* Louise d'Épinay, il fut d'abord présenté comme des Mémoires et des extraits de correspondances¹, après quoi l'on en a fait une biographie². Son statut romanesque a été établi au cours des années 1950³, mais la critique hésite encore parfois entre le roman à clefs et l'autobiographie⁴. Œuvre la plus connue – et, à certains égards, la plus méconnue – de l'auteure, l'*Histoire de madame de Montbrillant* a constitué le

¹ *Mémoires et correspondance de madame d'Épinay, précédées d'une étude sur sa vie et ses œuvres*, éd. Jean-Pierre Parison, Paris, Brunet, 1818.

² Lucien Perey et Gaston Maugras, *Une femme du monde au XVIII^e siècle*, Paris, Calmann Lévy, 1883.

³ Voir *Les pseudo-Mémoires de madame d'Épinay. Histoire de madame de Montbrillant*, éd. Georges Roth, Paris, Gallimard, 1951.

⁴ Voici comment Élisabeth Badinter présente le choix du titre qu'elle a donné à cette œuvre : « Ni roman, ni mémoires, nous nous risquons à intituler l'*Histoire de Madame de Montbrillant : les Contre-Confessions de Madame d'Épinay*. Cette expression quelque peu barbare présente le mérite, à nos yeux, d'évoquer le double dessein de ce texte "inqualifiable" : à la fois confessions d'une femme du XVIII^e siècle et machine de guerre contre celles de Rousseau. » Élisabeth Badinter, « Défense de madame d'Épinay », dans Louise d'Épinay, *Les contre-confessions. Histoire de madame de Montbrillant*, notes de Georges Roth revues par Élisabeth Badinter, Paris, Mercure de France, 1989, vol. 1, p. 21. Mentionnons également l'ouvrage d'Odette David, dont le titre est éloquent quant à l'incertitude du statut générique de l'œuvre : *L'autobiographie de convenance de madame d'Épinay, écrivain-philosophe des Lumières. Subversion idéologique et formelle de l'écriture de soi*, Paris, L'Harmattan, 2007.

fondement biographique de bien des ouvrages critiques qui lui ont été consacrés étant donné la fascination suscitée par le monde social qui y était représenté.

Quoique l'on admette aujourd'hui qu'elle n'a pas été l'hôtesse d'un salon⁵, Louise d'Épinay a néanmoins été associée à ce type de sociabilité dans la critique du XX^e siècle. L'évolution de sa représentation historiographique a suivi les modèles qui ont notamment été mis en place par Sainte-Beuve, qui a abondamment puisé dans les Mémoires et les recueils d'anecdotes des contemporains des Lumières pour écrire ses *Chroniques du lundi*, reprenant à son compte le ton d'idéalisation qui imprègne ses sources, et par les frères Goncourt, qui ont opposé aux « salons littéraires », réunissant artistes et écrivains autour d'une hôtesse, des « salons aristocratiques », plus frivoles, plus élégants et marqués par le divertissement⁶. Au milieu du XX^e siècle, Louise d'Épinay se retrouve ainsi, sous la plume de Roger Picard, au centre d'un « salon philosophique » :

Un salon où la littérature et la philosophie la plus sérieuse, l'amour le plus passionné et les divertissements frivoles s'enchevêtraient curieusement, fut celui de Mme d'Épinay, figure touchante de femme que la vie ne cessa de meurtrir et qui unissait une raison très droite à un cœur sensible. Cultivée et réfléchie, elle a laissé des mémoires qui, avec sa correspondance, attestent des dons brillants d'écrivain et qui nous ont valu, sur son salon et ses amis, les détails les plus propres à les faire revivre à nos yeux. [...] Le salon de Mme d'Épinay, malgré les passe-temps littéraires, la comédie et autres distractions, fut presque exclusivement un salon

⁵ Le terme demeure néanmoins présent sous la plume de certains critiques, par exemple sous celle de Colette Cazenobe, qui parle de « salon atypique ». Voir Colette Cazenobe, « Atypique et significatif : le petit salon de madame d'Épinay », dans Roger Marchal (édit.), *Vie des salons et activités littéraires, de Marguerite de Valois à Mme de Staël*, Actes du colloque international de Nancy (6-8 octobre 1999), Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. « Publications du Centre d'étude des milieux littéraires », 2, 2001, p. 155-164.

⁶ Pour une présentation de l'évolution de l'objet historique qu'est le salon, voir Antoine Lilti, « L'invention du salon (XIX^e-XX^e siècle) », dans *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2005, p. 15-58. Observant la construction graduelle de l'image du salon, Antoine Lilti procède à une critique de ses sources historiographiques afin de montrer comment, d'un côté, les discours polémiques hérités du XVIII^e siècle à l'égard de la facticité de la mondanité et, de l'autre, les éloges ou les évocations nostalgiques de ses lieux de sociabilité de la fin de l'Ancien Régime ont, de pair, contribué à constituer le salon en objet d'étude à demi-fictionnel. Si les Mémoires écrits au lendemain de la Révolution, par exemple ceux du prince de Talleyrand, ont été une source importante d'informations, d'anecdotes et de bons mots ayant permis aux historiens du XIX^e siècle de reconstruire le monde révolu des salons aristocratiques sous Louis XV et sous Louis XVI, c'est Sainte-Beuve qui en a fourni le modèle. Antoine Lilti lui attribue la fixation d'un « canon des grandes maîtresses de maison » auquel on a ensuite incessamment puisé pour écrire les recueils de portraits qui se sont multipliés à partir des années 1860 jusqu'à la fin du XIX^e siècle et qui ont continué de paraître tout au long du XX^e siècle.

d'encyclopédistes, où l'on travaillait pratiquement à la confection de l'œuvre commune et à la propagande des idées philosophiques⁷.

Sans négliger la part de divertissement qui se retrouve dans la représentation que l'*Histoire de madame de Montbrillant* offre à la lecture, Roger Picard prend le soin de souligner la dimension « encyclopédique » de ce « salon », qui l'aurait emporté, tout compte fait, sur son côté « aristocratique ». Cette dichotomie structurant les pratiques de sociabilité des contemporains des Lumières a été longtemps entretenue par les historiens de la vie littéraire. Elle a contribué à construire une « fiction historique⁸ » à l'égard de la vie et des relations sociales de Louise d'Épinay, comme de plusieurs autres femmes de son époque.

Au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle, la critique s'est de plus en plus intéressée aux figures féminines du passé par l'impulsion conjointe du mouvement féministe, qui a favorisé l'établissement de nouveaux corpus d'étude en posant un regard féministe sur le passé ; de l'élargissement des orientations de la sociologie et de l'histoire, qui se sont de plus en plus intéressées aux pratiques quotidiennes, à la famille, aux mentalités, aux sentiments et, donc, aux femmes, qui peuplaient ces espaces privés⁹ ; et, dans le domaine des études littéraires, de la « remise en question du canon et de la représentativité des chefs-d'œuvre pour illustrer la production d'une époque¹⁰ ». Ces études ont souvent cherché, dans des textes écrits par des femmes et dans des personnages féminins, une résistance au patriarcat, une parole dissidente, l'expression d'une vision féminine du monde. À la faveur de ce contexte, Elisabeth Badinter a écrit une biographie de Louise d'Épinay et d'Émilie du Châtelet en plaçant les vies de ces deux femmes sous

⁷ Roger Picard, « Salons philosophiques et politiques », dans *Les salons littéraires et la société française. 1610-1789*, New York, Brentano's, coll. « Bibliothèque Brentano's. Études d'histoire et de critique littéraires », 1943, p. 321, 324.

⁸ L'expression est d'Antoine Lilti, qui précise que, « tout au long du XIX^e siècle, se multiplient les histoires des salons et de la conversation, qui doivent davantage à la mémoire et à la fiction qu'à la rigueur historique. Le résultat, c'est une bibliographie abondante et peu fiable, qui constitue aujourd'hui encore le fondement documentaire de l'histoire des salons. Faute d'en avoir étudié la genèse, l'historiographie actuelle s'appuie sur un corpus de salons et d'anecdotes constitué par des polygraphes peu soucieux d'exactitude, et reste largement tributaire des représentations rétrospectives et des enjeux sociaux ou politiques propres aux XIX^e siècle. » Antoine Lilti, *Le monde des salons*, op. cit., p. 8.

⁹ Voir Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes*, Fontenay-aux-Roses, ENS éditions, coll. « Sociétés, espaces, temps », 1998.

¹⁰ Marie-Laure Girou Swiderski et Suzan Van Dijk, « La littérature au féminin », *SVEC, The Eighteenth Century Now. Boundaries and Perspectives*, 10, 2005, p. 116.

l'angle de l'ambition, mais aussi sous celui de l'écriture comme source de libération¹¹. L'historienne des lettres a notamment accordé de l'importance aux particularités de la pensée de la première sur la maternité et sur l'éducation des enfants. Une figure maternelle s'associait ainsi à la figure « encyclopédiste ». L'on s'est par la suite intéressé aux *Conversations d'Émilie*, seule œuvre publiée par l'auteure de son vivant¹². Des parallèles ont été établis entre ses positions et celles de Jean-Jacques Rousseau. L'on a montré l'importance accordée à la construction sociale et culturelle des sexes chez Louise d'Épinay par opposition aux idées du philosophe sur les rôles sexués qu'aurait dictés un état de nature¹³. L'on a aussi étudié leurs œuvres en fonction de la rivalité auctoriale¹⁴.

Sociabilité et maternité sont ainsi les deux grands axes guidant désormais l'histoire de la critique des œuvres de Louise d'Épinay, qui comprend, outre l'*Histoire de madame de Montbrillant* et *Les conversations d'Émilie*, une abondante correspondance avec l'abbé Ferdinando Galiani, dont l'édition critique est disponible depuis les années 1990¹⁵. Les travaux de Fausto Nicolini sur cette correspondance avaient attribué de nombreux textes à

¹¹ Voir Élisabeth Badinter, *Émilie, Émilie. L'ambition féminine au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1983. Cet ouvrage a été publié de nouveau sous le titre *Madame du Châtelet, Madame d'Épinay ou l'ambition féminine au XVIII^e siècle*, 2^e éd. mise à jour, Paris, Flammarion, 2006. Pour des études sur la libération féminine par l'écriture, voir Béatrice Didier, *L'écriture-femme*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1981. Voir aussi la présentation de l'anthologie de Vicky Mistacco, « Philomène et les sœurs de Procné », dans *Les femmes et la tradition littéraire. Anthologie du Moyen Âge à nos jours*, tome I, XII^e-XVIII^e siècles, New Haven/Londres, Yale University Press, 2005, p. 1-58.

¹² Louise d'Épinay, *Les conversations d'Émilie*, éd. Rosena Davison, Oxford, Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 342, 1996.

¹³ Catherine Larrère explique que Rousseau « cherche dans la différence des sexes, un principe explicite à partir duquel construire l'ordre social. [...] La dépendance des femmes est une dépendance vis-à-vis des autres, une dépendance sociale. Susceptible, par son infidélité, de détruire la famille, la femme n'est pas seulement tenue d'être fidèle, mais de le paraître [...]. Elle se trouve donc constamment exposée au jugement social, dont elle dépend. [...] En suivant des voies opposées, l'éducation des garçons et des filles développe l'inégalité en une polarité, celle du masculin et du féminin, principe d'organisation de la différenciation des fonctions et des instances sociales. » Catherine Larrère, « Le sexe ou le rang ? La condition des femmes selon la philosophie des Lumières », dans Christine Fauré (éd.), *Encyclopédie politique et historique des femmes. Europe, Amérique du Nord*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 192. À propos des idées de Louise d'Épinay et de Jean-Jacques Rousseau sur l'éducation, voir Ruth Plaut Weinreb, « Émilie or Émile ? Madame d'Épinay and the Education of Girls in Eighteenth-Century France », dans Frederick M. Keener et Susan E. Lorsch (éd.), *Eighteenth-Century Women and the Arts*, New York/Westport/Londres, Greenwood, coll. « Contributions in Women's Studies », 98, 1988, p. 57-66.

¹⁴ Voir Mary Seidman Trouille, « La femme mal mariée : Madame d'Épinay's Challenge to *Julie* and *Émile* », dans *Sexual Politics in the Enlightenment. Women Writers Read Rousseau*, Albany, State University of New York Press, 1997, p. 95-161.

¹⁵ Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance [1769-1782]*, éd. Daniel Maggetti, préface par Georges Dulac, notes par Daniel Maggetti en coll. avec Georges Dulac, Paris, Desjonquères, coll. « XVIII^e siècle », 1992-1995, 5 vol.

Louise d'Épinay pour la *Correspondance littéraire* de Grimm et de Meister¹⁶. L'érudit italien travaillait alors avec l'édition du périodique préparée par Maurice Tourneux¹⁷, que l'on sait aujourd'hui incomplète. Aussi d'autres contributions ont-elles pu être ajoutées grâce à l'établissement de l'inventaire de la *Correspondance littéraire*, qui a paru en 1984¹⁸. Si la production de l'épistolière a donné lieu à quelques études, pour la plupart parcellaires¹⁹, son écriture « périodique » n'a pour sa part été que très peu étudiée. Seule Ruth Plaut Weinreb en offre une présentation dans le livre qu'elle a consacré à la production de cette femme de lettres²⁰. L'entreprise la plus importante en regard de cet ensemble de textes est en cours de réalisation et elle verra le jour grâce aux dossiers critiques qui accompagneront – qui accompagnent déjà un des volumes parus, celui de l'année 1756, dirigé par Georges Dulac – l'édition complète des vingt premières années du périodique, que dirige Ulla Kölving²¹. Peu connue, cette collaboration aux feuilles de Grimm et de Meister, qui a occupé Louise d'Épinay pendant près d'une trentaine d'années, permet d'établir de nombreuses relations entre ses différents ouvrages et, surtout, entre ses pratiques d'écriture et ses pratiques de sociabilité.

¹⁶ Voir Louise d'Épinay, *La signora d'Épinay e l'abate Galiani. Lettere inedite (1769-1772)*, éd. Fausto Nicolini, Bari, Gius. Laterza & Figli, 1929, 2 vol. et Louise d'Épinay, *Gli ultimi anni della signora d'Épinay. Lettere inedite all'abate Galiani (1773-1782)*, éd. Fausto Nicolini, Bari, Gius. Laterza & Figli, 1933.

¹⁷ Grimm et al., *Correspondance littéraire, philosophique et critique* [1753-1793], éd. Maurice Tourneux, Nendeln, Kraus reprint, 1968 [Paris, Garnier frères, 1877-1882], 16 vol.

¹⁸ Ulla Kölving et Jeanne Carriat, *Inventaire de la Correspondance littéraire de Grimm et de Meister*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 225-227, 1984, 3 vol.

¹⁹ Voir Francis Steegmuller, *A Woman, a Man, and Two Kingdoms. The Story of Madame D'Épinay and the Abbé Galiani*, New York, Alfred A. Knopf, 1991 ; Anne Chamayou, « Une initiation épistolaire. Une première année de correspondance entre l'abbé Galiani et Mme d'Épinay (1769-1770) », dans Daniel Odon Hurel (édit.), *Regards sur la correspondance (de Cicéron à Armand Barbès)*, Rouen, Presses universitaires de Rouen, coll. « Publications de l'Université de Rouen », 221, « Les Cahiers du GRHS. Sociabilité, culture et patrimoine », 5, 1996, p. 113-122 ; Rosena Davison, « Lettres d'une "femme de grand mérite." La correspondance entre Mme d'Épinay et l'abbé Galiani », dans Marie-Laure Girou-Swidorski et Marie-France Silver (édit.), *Femmes en toutes lettres. Les épistolières du XVIII^e siècle*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth-Century », 4, 2000, p. 141-153 ; Marianne Charrier-Vozel, « De l'abbé Galiani à Louise d'Épinay : "j'étais une plante parisienne" », dans Rodolphe Baudin, Simone Bernard-Griffiths, Christian Croisille et Elena Gretchanaïa (édit.), *Exil et épistolaire aux XVIII^e et XIX^e siècles. Des éditions aux inédits*, Clermont-Ferrand, Centre de recherches révolutionnaires et romantiques, coll. « Cahiers d'études sur les correspondances des XIX^e et XX^e siècles », 16, 2007, p. 29-46.

²⁰ Voir Ruth Plaut Weinreb, « The *Correspondance littéraire, philosophique et critique* », dans *Eagle in a Gauze Cage. Louise d'Épinay Femme de Lettres*, New York, AMS Press, 1993, p. 143-157.

²¹ Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire, 1753-1773*, éd. Ulla Kölving, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2006-.

Si les historiens des salons de l'Ancien Régime se sont partagé éloges admiratifs²² et mépris misogynne²³ du début du XIX^e siècle jusqu'au milieu du XX^e siècle, les spécialistes de la fin du XX^e siècle ont souvent abordé la production de cette auteure en voyant chez elle une féministe avant l'heure. Aux préjugés des contemporains de l'Ancien Régime et des premiers critiques de la vie littéraire se sont donc ajoutées d'autres « fictions » issues de la perspective idéologique sous laquelle l'on a depuis étudié Louise d'Épinay. Recentrer l'analyse sur les pratiques de cette auteure, qui sont principalement perceptibles dans ses textes les moins étudiés, favorisera une meilleure exploration de ses pratiques d'écriture comme de ses pratiques de sociabilité en montrant la dynamique qui les a étroitement liées.

Alors que les travaux sur l'histoire de la mondanité ont révoqué l'opposition construite par la critique entre salons sérieux et « encyclopédiques » – centrés sur la conversation intellectuelle, la production philosophique, l'émergence d'une opinion publique – et salons « aristocratiques » – frivoles et voués au divertissement des oisifs –, il importe aussi d'envisager différemment la production des femmes qui ont été associées à ces configurations sociales. La notion de sociabilité est opérante pour lire et comprendre leurs écrits autrement que dans un rapport mimétique avec ceux des hommes de leur entourage ou que dans une projection anachronique de la charge idéologique qu'ils auraient contenue. Si l'on admet que les impératifs sociaux ne sont pas aussi facilement contournables que certaines interprétations le laissent parfois entendre, et si l'on considère que les pratiques sociales peuvent donner forme à des relations d'échange sans nécessairement les orchestrer sous le signe d'une dépendance, alors l'on peut envisager autrement les textes de certaines de ces femmes. La production de Louise d'Épinay pour la *Correspondance littéraire* et ses lettres à l'abbé Galiani, qui représentent, prolongent, voire

²² Voir Sainte-Beuve, « Mémoires et correspondance de madame d'Épinay » [lundi 10 juin 1850], dans *Causeries du lundi*, 5^e éd., Paris, Garnier frères, s.d., vol. 2, p. 187-207.

²³ Un exemple : « The Salon of Madame d'Épinay had that characteristic common to nearly all the Salons – its presiding genius was neither young, beautiful, wealthy, nor even well educated. A woman, in fact, always influences not by how much she knows, but by how much she feels. In the gatherings of this little Louise, at any rate, the gravest subjects were discussed and threshed out. [...] Was she a humbug ? Hardly. She had only that most dangerous gift – the power of seeing things exactly as the last speaker sees them. When this man was talking philosophy to her, she was an impassioned philosopher. With a theologian she had a *culte* for religions. » Stephen G. Tallentyre, *The Women of the Salons and Other French Portraits*, Freeport, Books for Libraries Press, 1969 [1901], p. 82-83.

créent et entretiennent des relations de sociabilité, forment un corpus tout désigné pour proposer une telle lecture visant à départager – pour mieux montrer leur inextricabilité – pratiques sociales, représentation auctoriale et imaginaire social.

Sociabilité et imaginaire social

Approcher ces ensembles épistolaires à partir de la sociabilité, plus précisément des pratiques de sociabilité telles qu'elles y sont représentées, permettra non seulement d'aller au-delà du contenu explicite des textes, mais encore de situer les pratiques qui y prennent forme dans un espace qui n'est ni l'espace public ni tout à fait l'espace mondain. Les écrits épistolaires de Louise d'Épinay, tant ceux qui étaient destinés, sous le couvert de l'anonymat, aux abonnés européens de Grimm, que ceux qu'elle envoyait à Galiani, seront approchés à l'aide de concepts issus de la sociologie. L'angle privilégié dans notre démarche sera celui de la sociabilité, de ses représentations comme de ses structures, de ses prolongements textuels comme de la manière dont ceux-ci créent, par leur mise en texte, de nouvelles formes de sociabilité. De ce point de vue, l'objectif de l'analyse sera double : il s'agira, d'une part, de dégager la représentation des formes de sociabilité et d'observer comment elles peuvent trouver un prolongement dans les textes ; d'autre part, et inversement, d'étudier la façon dont les pratiques d'écriture de Louise d'Épinay visent avant tout à créer et à entretenir des liens, à sceller des pratiques de sociabilité par la pratique de l'écriture²⁴. Sans que soient niés l'importance des conventions rhétoriques de l'époque et les effets qu'elles ont nécessairement eus sur l'autoreprésentation féminine, les pièces de ce corpus seront d'abord replacées dans leur contexte et leurs conditions de production, puis lues en fonction de l'imaginaire social mondaine imprégnant leur discours comme les pratiques qu'ils donnent à lire. Certaines notions doivent être mises au clair afin de préciser ce type d'approche. Plusieurs sont issues de la sociologie, de l'histoire culturelle

²⁴ Dans un article ouvrant un numéro des *Annales. Histoire, sciences sociales* entièrement consacré aux pratiques d'écriture, Roger Chartier retrace les grandes lignes de deux histoires qui se sont faites de façon parallèle, celle de la pratique de la lecture et celle de la pratique de l'écriture, en insistant sur cette dernière et en se concentrant particulièrement sur les modes d'accès des femmes à l'écrit. Voir Roger Chartier, « Culture écrite et littérature à l'Âge moderne », dans *Annales. Histoire, sciences sociales, Pratiques d'écriture*, 56, 4-5, juillet-octobre 2001, p. 783-802.

et de la sociologie de la littérature, telles la sociabilité, le monde et la mondanité, la représentation et l'autoreprésentation.

La sociabilité fait pour la première fois l'objet d'une définition dans l'*Encyclopédie*, en 1765. Pour le chevalier de Jaucourt, il s'agit de la « bienveillance envers les autres hommes », de « cette disposition qui nous porte à faire aux hommes tout le bien qui peut dépendre de nous, à concilier notre bonheur avec celui des autres, & à subordonner toujours notre avantage particulier, à l'avantage commun et général²⁵ ». Porteuse d'une dimension politique, celle du droit naturel²⁶, cette définition éloigne le substantif de l'adjectif *sociable*, qui désignait à l'époque un goût pour la vie en société²⁷. Le terme avait donc partie liée avec deux types de discours au XVIII^e siècle : celui de la philosophie politique et celui des manuels de civilité et des traités de conversation mondaine, qui prônaient les valeurs de politesse et d'égalité²⁸.

L'entrée du terme dans le *Dictionnaire de l'Académie* n'a eu lieu que dans l'édition de 1798-1799 et la sociabilité n'est devenue un objet d'étude qu'au début du XX^e siècle, lorsque Georg Simmel l'a introduite en sociologie en l'associant à ce qu'il y avait de formel dans une association²⁹. En 1922, le concept s'est précisé et est devenu pour Max Weber « tout ce qui se trouve entre les pouvoirs organisés et reconnus, l'État, la commune, d'une part, et la communauté familiale d'autre part³⁰ », après quoi il a pu occuper une place centrale au sein de la recherche en sciences humaines, notamment avec la publication des travaux de Maurice Agulhon, en 1966, qui présentaient une étude de cas de la sociabilité

²⁵ Louis, chevalier de Jaucourt, « Sociabilité », dans Diderot et D'Alembert (édit.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de Gens de lettres*, éd. Robert Morrissey, *The ARTFL Encyclopédie Project*. URL : <http://artfl.uchicago.edu/cgi-bin/philologic31/getobject.pl?c.4:501:0.encyclopedia0308.872846> [consulté le 19 mai 2009].

²⁶ Voir Catherine Larrère, « Sociabilité », dans Michel Delon (édit.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2007 [1997], p. 1147-1148.

²⁷ Voir Étienne François et Rolf Reichardt, « Les formes de sociabilité en France du milieu du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 34, juillet-septembre 1987, p. 453.

²⁸ Voir Antoine Lilti, « Vertus de la conversation. L'abbé Morellet et la sociabilité mondaine », *Littératures classiques*, 37, automne 1999, p. 223-224.

²⁹ Voir Michel Forsé, « Les réseaux de sociabilité. Un état des lieux », *L'année sociologique*, 41, 1991, p. 247.

³⁰ Pierre Ansart, « Sociabilité », dans André Akoun et Pierre Ansart (édit.), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Dictionnaire Le Robert/Seuil, 1999, p. 480.

méridionale³¹. Quelques années plus tard, d'autres travaux d'histoire ont eu recours à la notion de sociabilité dans les domaines de l'histoire des institutions et de l'histoire des idées au Siècle des lumières. Ces travaux sont ceux de Daniel Roche, qui s'est intéressé aux *Académies et académiciens provinciaux*³², et de Robert Darnton, qui a contribué au renouvellement de l'interprétation des Lumières en étudiant le phénomène de la *Bohème littéraire*³³. L'ouvrage que Roger Chartier a consacré aux *Origines culturelles de la Révolution française* a également offert une nouvelle compréhension des institutions et des sociabilités prérévolutionnaires par la place qu'il accorde à la naissance de l'opinion publique³⁴.

Ce sont surtout les développements initiés par les travaux de Jürgen Habermas qui ont suscité des études sur la dimension structurelle de la sociabilité. Les traductions de *L'espace public*³⁵ (en français en 1978, en anglais en 1989) ont en effet ouvert la voie à de nombreuses recherches tant sur l'opinion publique que sur l'opposition entre espace public et espace privé, sur la société civile ou encore sur la publicité³⁶. Joignant l'histoire et la sociologie, cet ouvrage a proposé un modèle historiographique ayant une « valeur heuristique plus que véritablement documentaire³⁷ ». Jürgen Habermas a analysé des institutions ou des formes de sociabilité auxquelles il a associé l'émergence d'une sphère publique de critique. En présentant les cafés de Londres et les salons de Paris comme des espaces où la rencontre des classes devenait possible et en affirmant que, grâce aux structures institutionnelles de la critique littéraire du XVIII^e siècle, « le Raisonnement né des œuvres d'art et de la littérature s'est élargi aussitôt en débats politiques et

³¹ Voir Étienne François et Rolf Reichardt, « Les formes de sociabilité en France du milieu du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e siècle », *loc. cit.*, p. 454. L'ouvrage de Maurice Aghulon est *La sociabilité méridionale. Confréries et associations dans la vie collective en Provence orientale à la fin du XVIII^e siècle* (1966).

³² Voir Daniel Roche, *Le Siècle des lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, Mouton, 1978.

³³ Voir Robert Darnton, *Bohème littéraire et révolution. Le monde des livres au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1983 [1982].

³⁴ Voir Roger Chartier, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 1990.

³⁵ Voir Jürgen Habermas, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, trad. de l'allemand par Marc B. de Launay, Paris, Payot, 1978 [1963].

³⁶ Voir Stéphane Van Damme, « Farewell Habermas ? Deux décennies d'études sur l'espace public », *Les dossiers du Grihl, Historiographie et méthodologie*, mis en ligne le 28 juin 2007. URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/document682.html> [consulté le 16 février 2009]

³⁷ *Ibid.*

économiques³⁸ », il a assuré une longue fortune à l'étude du développement de l'opinion publique sous l'Ancien Régime, à laquelle il a conféré une dimension sociale. L'association de l'opinion publique, du salon et de la Révolution avait déjà été opérée au cours du siècle ; elle pouvait alors se doter d'une nouvelle assise conceptuelle.

La sociabilité est depuis devenue un objet d'étude fécond dans les domaines de l'histoire intellectuelle et de l'histoire culturelle. L'attestent les livres de Daniel Gordon, qui s'est penché sur les comportements des gens de lettres au XVIII^e siècle et qui a cherché les origines de l'opinion publique³⁹, et d'Anne Goldgar, qui a montré l'appartenance des savants et des érudits à une communauté et l'évolution de celle-ci dans le contexte des Lumières⁴⁰. Le modèle habermassien a permis de considérer autrement que par le seul discours la place ou le rôle qu'auraient joué les femmes au sein du salon⁴¹. Adoptant une perspective féministe, Joan Landes a reproché au philosophe de ne pas avoir intégré dans son ouvrage une réflexion sur la place des femmes dans la formation de l'espace public, ce qui l'a conduite à reprendre les catégories qu'il avait mises en place pour proposer une nouvelle interprétation de l'exclusion féminine de la sphère publique et de la relation structurelle que le féminisme aurait toujours déjà entretenue avec celle-ci⁴². Pour démontrer la même exclusion sociale, mais par la prise en compte du pouvoir, Dena Goodman a par la suite associé les femmes à un rôle de gouverne au sein de l'espace du salon, qu'elle présente comme une institution prédémocratique se situant au cœur de la République des lettres des Lumières⁴³. À l'aide de cette métaphore politique, qui associe les gens de lettres

³⁸ Jürgen Habermas, *L'espace public*, op. cit., p. 44.

³⁹ Voir Daniel Gordon, *Citizens without Sovereignty. Equality and Sociability in French Thought, 1670-1789*, Princeton, Princeton University Press, 1994.

⁴⁰ Voir Anne Goldgar, *Impolite Learning. Conduct and Community in the Republic of Letters, 1680-1750*, Londres/New Haven, Yale University Press, 1995.

⁴¹ Pour une présentation de cette branche de la recherche et une discussion de l'utilisation du modèle de Jürgen Habermas pour expliquer l'exclusion des femmes de la sphère publique, voir Steven Kale, « Women, the Public Sphere and the Persistence of Salons », *French Historical Studies*, 25, 1, hiver 2002, p. 115-148.

⁴² « *The Structural Transformation of the Public Sphere* failed to give rise to any extended reflection on what appear to be two crucial aspects of the formation of the modern public – the relation of the public sphere to women and to feminism. In the present study I focus on both aspects. In so doing, I aim to redirect the entire discussion. I argue that the exclusion of women from the bourgeois public was not incidental but central to its incarnation ». Joan B. Landes, *Women and the Public Sphere in the Age of the French Revolution*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 1988, p. 7.

⁴³ Voir Dena Goodman, *The Republic of Letters. A Cultural History of the French Enlightenment*, Ithaca, Cornell University Press, 1994.

à un idéal républicain d'égalité et de transparence, Dena Goodman a fait de la réception mondaine une carrière et des hôtes de maison, des intellectuelles comblant dans l'espace du salon une éducation lacunaire et contribuant par leur présence au « projet philosophique » des Lumières.

Ces contributions ont connu un succès important et ont alimenté de nombreuses réflexions sur le salon, forme de sociabilité désormais jugée centrale dans la vie mondaine des Lumières. Si Daniel Gordon ne considérait pas le salon comme une structure prédémocratique et si, au contraire, Dena Goodman y a vu « une métonymie du politique⁴⁴ », Jolanta T. Pekacz l'a plutôt présenté comme une structure conservatrice trouvant la légitimité de sa forme et de son contenu dans l'idéal d'*honnêteté* et offrant un espace de *statu quo* s'opposant au désordre social grandissant à la fin de l'Ancien Régime⁴⁵. De son côté, Susan Dalton a déplacé l'analyse de la sociabilité vers des relations plus intimes et amicales en consacrant ses recherches aux correspondances de quatre Européennes afin de dégager l'influence des femmes au sein de ce type de réseau⁴⁶. Le concept de sociabilité littéraire a ainsi gagné des sphères de plus en plus « privées ». En partant non plus de modèles sociohistoriques pour approcher les salons, mais plutôt des pratiques pour étudier la sociabilité et la mondanité parisiennes au XVIII^e siècle, Antoine Lilti a apporté une nouvelle compréhension de cet espace, jetant par conséquent un nouvel éclairage sur le rôle des maîtresses de maison qui y étaient associées. L'étude de la mondanité « conçue comme ensemble de pratiques et de représentations⁴⁷ » a permis d'approcher avec profit cette sphère intermédiaire qu'il situe entre les sphères publique et privée mises en place par Jürgen Habermas.

Le livre d'Antoine Lilti offre un renouvellement important de l'histoire de la sociabilité en dissociant le salon des Lumières de l'espace public. Pour éviter le piège de l'idéalisation des mœurs par l'accès unique aux textes et par la perpétuation de fictions

⁴⁴ L'expression est employée par Daniel Roche dans son article « République des lettres ou royaume des mœurs : la sociabilité vue d'ailleurs », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 43, 2, avril-juin 1996, p. 306.

⁴⁵ Jolanta T. Pekacz, *Conservative Tradition in Pre-Revolutionary France. Parisian Salon Women*, New York, Peter Lang, 1999.

⁴⁶ Voir Susan Dalton, *Engendering the Republic of Letters. Reconnecting Public and Private Spheres in Eighteenth-Century Europe*, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2003.

⁴⁷ Antoine Lilti, *Le monde des salons*, *op. cit.*, p. 407.

historiographiques⁴⁸, l'historien souligne l'importance de se doter d'une herméneutique pour éviter l'écueil de la représentation :

L'objet de ce livre est donc moins les « salons » que la sociabilité mondaine. Alors que l'histoire des salons conduit trop souvent à accumuler des portraits et des anecdotes, l'histoire de la mondanité s'intéresse aux mécanismes complexes qui assurent la distinction sociale et culturelle de groupes restreints. Pour en comprendre les enjeux, il faut se doter d'une herméneutique des représentations mondaines et d'une sociologie de la bonne société. La première est nécessaire pour ne pas se laisser piéger par les sources. La seconde permet de mettre au jour les formes de distinction fondées sur la connivence des cercles mondains⁴⁹.

« On ne peut comprendre ce que représente la sociabilité pour un homme des Lumières », précise-t-il encore dans un article consacré à l'abbé Morellet, « qu'en articulant l'étude de ses textes à celle de ses pratiques mondaines, tel qu'on peut les reconstituer en croisant correspondances et archives privées⁵⁰. » Au-delà des formes de la sociabilité, il y a lieu de chercher à en saisir le contenu, les significations, les modalités d'échange et les violences, de même que les décalages entre les discours que l'on tient à leur sujet et les pratiques que l'on y observe.

Le groupe social que l'on appelle le « monde » – ou encore le « grand monde », le « beau monde », la « bonne compagnie », la « bonne société », la « société » – au XVIII^e siècle est un concept autoréférentiel qu'Antoine Lilti définit « par le fait d'exclure ceux qui n'y appartiennent pas » :

On ne peut en donner que des définitions tautologiques, et donc distinctives. Le monde, ce sont ceux qui fréquentent le monde et, comme le précise le *Dictionnaire de l'Académie*, « grand monde dans le langage familier signifie la société distinguée ». Si le discours de légitimation met en avant la maîtrise des interactions sociales comme fondement de cette « bonne société », l'importance des manières est elle-même circulaire puisque le monde est seul juge des manières du monde. La politesse consiste à faire ce que font les gens polis et, s'il existe des règles de politesse, chacun sait qu'on ne devient pas homme du monde en lisant des livres de civilité mais par une longue socialisation au contact de la bonne compagnie, socialisation qui n'est rendue possible que par l'appartenance préalable à ce monde de l'interconnaissance. Dans une perspective d'histoire sociale de la culture, il s'agit

⁴⁸ Antoine Lilti emploie cette expression lorsqu'il présente les ouvrages d'historiens du XIX^e siècle, tels ceux de Pierre-Louis Rœderer, de Victor Cousin et de Sainte-Beuve. Voir *ibid.*, p. 32-33.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 11.

⁵⁰ Antoine Lilti, « Vertus de la conversation », *loc. cit.*, p. 216.

donc de comprendre comment un groupe social fonde la conscience de sa supériorité sur des manières partagées⁵¹.

Les « pratiques de convivialité des élites urbaines⁵² » donnent à voir un ensemble de comportements distinctifs dont la norme est fixée par leurs membres. Si le monde « désigne à la fois un groupe social, distingué par ses pratiques de sociabilité, et ces pratiques elles-mêmes », la mondanité, elle, est « la forme spécifique qu'a prise, en France, la fascination réciproque de la littérature et de l'aristocratie⁵³ », l'une assurant la distinction de l'autre et inversement. Ainsi comprise, la mondanité met en lumière l'inadéquation entre le concept habermassien de « sphère publique » et la société polie que constituaient le monde et les habitués des salons.

Une attention portée à la circulation des œuvres et au lectorat auquel elles étaient destinées invite de même à reconsidérer la question de la publication et de la publicité. Alors que la publication concernait la réputation personnelle aussi bien que la parole mondaine et les imprimés au XVII^e siècle⁵⁴, son sens se réduit au cours du XVIII^e siècle, jusqu'à ce qu'il coïncide avec « le sens politique de la publication des lois, dans l'horizon d'une destination élargie en droit à l'ensemble du corps social⁵⁵ ». Entre ces deux moments historiques, une tension demeure :

Pour les écrivains qui sont associés aux pratiques de la bonne société, aux formes mondaines de circulation des textes et de consécration des réputations, une tension s'installe, qui ne se résout pas avant la Révolution et travaille profondément le champ littéraire. La nature même des œuvres littéraires est en jeu, comme l'indique la situation de la poésie de société, écartelée entre sa valorisation mondaine et sa progressive dévalorisation publique⁵⁶.

L'espace de la mondanité se précise à la lumière des productions qui y circulent. Certaines sont manuscrites, d'autres sont imprimées, elles ne visent pas nécessairement une diffusion au-delà de l'espace mondain, mais elles peuvent néanmoins être présentées au jugement du « public », celui-ci ne désignant, en l'occurrence, que l'élite qui s'offre à elle-même le

⁵¹ Antoine Lilti, *Le monde des salons*, op. cit., p. 160.

⁵² *Ibid.*, p. 10.

⁵³ *Ibid.*, p. 10-11.

⁵⁴ Voir Hélène Merlin, *Public et littérature en France au XVII^e siècle*, Paris, Les belles lettres, coll. « Histoire », 29, 1994.

⁵⁵ Antoine Lilti, *Le monde du salon*, op. cit., p. 413.

⁵⁶ *Ibid.*

spectacle de sa distinction par ses divertissements littéraires. Pour Antoine Lilti, le « monde » ou la « société » désigne donc, au Siècle des lumières,

une forme de sociabilité informelle qui dépasse l'opposition entre privé et public, puisqu'il s'agit d'une ouverture de l'espace domestique au-delà du cercle familial étroit, parfois jusqu'à des dizaines d'invités réguliers [...]. Cette sociabilité mondaine, qui devait plus aux codes aristocratiques de l'honnêteté qu'aux idéaux de la république des lettres, est parfois rangée un peu vite dans le cadre de l'espace public naissant, alors que tout – l'espace domestique, les pratiques de distinction, la fermeture sociale – met en garde contre une telle annexion⁵⁷.

L'histoire de la mondanité, en dévoilant les « mécanismes complexes qui assurent la distinction sociale et culturelle de groupes restreints⁵⁸ », montre un hiatus entre les principes élitistes de l'isolement social et le modèle de transparence démocratique associé à la publicité dite bourgeoise.

Ces mécanismes s'inscrivent dans « la formation sociale particulière qui va de pair avec toute cour princière » et que Norbert Elias a appelée la « société de cour⁵⁹ ». Cette organisation sociale est régulée par un principe de « compétition permanente pour le statut et le prestige⁶⁰ », qui impliquait la maîtrise de manières, de gestes et d'attitudes. La « rationalité » de cette société se fonde sur la réputation et sur l'opinion, l'agent principal de son hiérarchisation étant la représentation. Ainsi que le souligne Roger Chartier,

[p]our l'historien de l'Ancien Régime, construire la notion de représentation comme l'instrument essentiel de l'analyse culturelle est investir d'une pertinence opératoire l'un des concepts centraux maniés dans ces sociétés mêmes. L'opération de connaissance est ainsi attachée à l'outillage notionnel que les contemporains utilisaient pour rendre leur propre société moins opaque à leur entendement. [...] Un rapport déchiffrable est donc postulé entre le signe visible et le référent signifié – ce qui ne veut pas dire, bien sûr, qu'il est nécessairement déchiffré tel qu'il devrait l'être⁶¹.

⁵⁷ Antoine Lilti, « Public ou sociabilité ? Le théâtre de société au XVIII^e siècle », dans Christian Jouhaud et Alain Viala (édit.), *De la publication. Entre Renaissance et Lumières*, Paris, Fayard, 2002, p. 288-289.

⁵⁸ Antoine Lilti, *Le monde des salons*, op. cit., p. 11.

⁵⁹ Voir Norbert Elias, *La société de cour*, trad. par Pierre Kamnitzer et Jeanne Etoré, Paris, Flammarion, coll. « Champs. Essais », 1985 [1969].

⁶⁰ *Ibid.*, p. 83.

⁶¹ Roger Chartier, « Le monde comme représentation », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 44, 6, novembre-décembre 1989, p. 1513-1514.

Lire les textes à partir d'une approche sociologique en vue de dégager la manière dont une organisation sociale prend forme par l'écriture requiert la notion de représentation non seulement pour comprendre le mode de distinction propre aux contemporains de la société de cour, mais aussi pour ne pas tomber dans l'écueil de l'idéalisation des pratiques. En outre, Roger Chartier insiste sur la nécessité de « récuser cette dépendance qui rapporte les différences dans les habitudes culturelles à des oppositions sociales données *a priori* » :

En effet, les partages culturels ne s'organisent pas obligatoirement selon une grille unique du découpage social, supposée commander l'inégale présence des objets comme les différences dans les conduites. La perspective doit donc être renversée et dessiner, d'abord, l'aire sociale (souvent composite) où circulent un corpus de textes, une classe d'imprimés, une production ou une norme culturelle. Partir ainsi des objets, des formes, des codes, et non des groupes, amène à considérer que l'histoire socioculturelle a trop durablement vécu sur une conception mutilée du social⁶².

L'historien du livre attire notamment l'attention sur la réception des textes et sur leur mode de lecture, sur la manière dont leur circulation et leur appropriation permettent de dessiner les frontières et la composition d'un groupe social. Le facteur de la réception doit ainsi demeurer présent à l'esprit pour approcher adéquatement la socialité des textes. Il faut aussi conserver une certaine méfiance à l'égard du discours que l'élite tient sur elle-même. La représentation implique d'approcher les textes de façon inductive pour pouvoir dégager la manière dont se constituent des groupes sociaux, mais aussi départager ce qui relève du discours et ce qui relève des pratiques dans l'analyse des textes pour éviter le piège d'une interprétation mimétique faisant de l'écriture un calque du réel.

Dans la présentation d'un ouvrage collectif consacré aux modes de classement sociaux de l'Ancien Régime, Fanny Cosandey rappelle que, « [l]oin d'être générale et de constituer un des universaux culturels, la logique hiérarchique est locale par essence, elle n'autorise pas volontiers les comparaisons [...]. Elle invite à observer la question des catégories dans des lieux où s'opèrent les classements, en somme à isoler les situations génératrices de mise en ordre⁶³. » Elle formule la nécessité d'être attentif à ce qui crée la

⁶² *Ibid.*, p. 1511.

⁶³ Fanny Cosandey, « À propos des catégories sociales de l'Ancien Régime », dans Fanny Cosandey (édit.), *Dire et vivre l'ordre social en France sous l'Ancien Régime*, Paris, Édition de l'École des hautes études en

distinction plutôt qu'aux « classes », aux « ordres » ou aux « corps » que l'historiographie a pu construire. C'est ce que nous nous proposons d'étudier en entrant dans les textes à partir des pratiques de sociabilité que l'on peut y lire et qui servent à la mise en place d'une représentation distinctive de soi et de son groupe. Procéder de cette façon, c'est accepter comme postulat que les pratiques se situent en deçà du discours et que celles-là donnent souvent sa structure à celui-ci.

Pierre Bourdieu a approfondi cette idée dans son ouvrage sur *La distinction* :

Les structures cognitives que les agents sociaux mettent en œuvre pour connaître pratiquement le monde social sont des structures sociales incorporées. La connaissance pratique du monde social que suppose la conduite « raisonnable » dans ce monde met en œuvre des schèmes classificatoires [...], schèmes historiques de perception et d'appréciation qui sont le produit de la division objective en classes (classes d'âge, classes sexuelles, classes sociales) et qui fonctionnent en deçà de la conscience et du discours. Étant le produit de l'incorporation des structures fondamentales d'une société, ces principes de division sont communs à l'ensemble des agents de cette société et rendent possibles la production d'un monde commun et sensé, la production d'un sens commun⁶⁴.

Cette conception, qui s'appuie sur la notion de classe, concerne une situation historique et sociologique observable à partir du XIX^e siècle, mais elle n'est pas pour autant inopérante pour comprendre les modes de relations structurant la société de l'Ancien Régime. Norbert Elias adopte un postulat semblable lorsqu'il décrit les mécanismes curiaux de cette société⁶⁵. Ainsi que le résume Nathalie Heinich, « [c]hez Bourdieu comme chez Elias, il s'agit de mettre en évidence la dépendance de l'individu envers des comportements à la fois appris et propres au groupe d'appartenance, qui ne relèvent pas du libre choix (on ne peut changer d'*habitus* comme on change d'habit)⁶⁶ ». Aussi rapprocherons-nous les analyses de ces sociologues pour comprendre les processus de distinction qui sont à l'œuvre dans les textes qui nous intéressent. Cela dit, pour reprendre l'image utilisée par Nathalie Heinich, l'habit ne se « changeait » pas si facilement dans la société de cour, puisqu'il s'inscrivait

sciences sociales, coll. « Recherches d'histoire et de sciences sociales / Studies in History and the Social Sciences », 105, 2005, p. 31.

⁶⁴ Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1979, p. 545-546.

⁶⁵ Voir Norbert Elias, *La société de cour*, *op. cit.*

⁶⁶ Nathalie Heinich, *La sociologie de Norbert Elias*, 2^e éd., Paris, La Découverte, coll. « Repères », 233, 2002 [1997], p. 98.

dans un système de signes à partir duquel se décodait la hiérarchie sociale. Certaines pièces de notre corpus permettront d'approcher cette dimension particulière de la société du XVIII^e siècle, qui, de ce point de vue, était alors en pleine transformation⁶⁷. Pour bien saisir l'ampleur du phénomène, en plus des pratiques, l'on devra prendre en compte l'imaginaire en fonction duquel celles-ci se sont construites.

Outre les structures sociales qui régissent les représentations de soi ou de la société, il y a lieu, en effet, de prendre en considération un autre horizon des textes, celui de l'imaginaire social. Patrick Charaudeau précise que « [l']imaginaire social est un univers de signification fondateur de l'identité des groupe » et qu'« un groupe est constitué par la somme des relations que les individus établissent entre eux, relations qui, en s'autoréglant, finissent par construire des univers de valeurs et donc des imaginaires communs⁶⁸ ». Pierre Popovic, dans un ouvrage sur Paulin Gagne, auteur mineur à partir duquel il a étudié l'histoire sociale et littéraire du second Empire, le définit pour sa part de la manière suivante :

Toute société entretient à ses propres égard et usage un rêve éveillé que ses membres font et entendent : qu'ils s'y reconnaissent parfaitement ou imparfaitement, qu'ils ne le sentent entièrement leur ou qu'ils tentent de le modifier, il est l'horizon imaginaire de référence qui leur permet d'appréhender et d'évaluer la réalité sociale dans laquelle ils vivent. Au moins partiellement, les subjectivités se constituent par rapport à lui ; au moins partiellement, la légitimation des groupes, des prises de parole et des pratiques s'établit par rapport à lui ; au moins partiellement, l'organisation de la société et sa structuration sont compatibles avec lui ; au moins partiellement, les façons dont une société se représente son passé, son présent et son devenir, les façons dont elle se compose une mémoire ne font sens que par lui⁶⁹.

Ce fond collectif est tout aussi important que les pratiques qui structurent les formes de l'interaction sociale, puisqu'il lui confère son sens. Pour l'époque qui nous occupe, l'imaginaire de la galanterie, par exemple, est central dans la manière dont se forment les

⁶⁷ Voir Daniel Roche, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement, XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « Points. Histoire », H139, 1989.

⁶⁸ Patrick Charaudeau, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert, 2005, p. 158. Patrick Charaudeau forge sa définition à partir des propositions de Cornelius Castoriadis, qui a mis en place le concept d'imaginaire social au courant des années 1960-1970 et qui l'a notamment discuté dans *L'institution imaginaire de la société* (1975).

⁶⁹ Pierre Popovic, *Imaginaire social et folie littéraire : le second Empire de Paulin Gagne*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2008, p. 23-24.

mises en scène sociales. Caractérisé par l'alliance entre des valeurs sociales et culturelles de distinction et par une certaine représentation de la féminité⁷⁰, il traverse la *Correspondance littéraire* de Grimm aussi bien que les lettres de Louise d'Épinay à Ferdinando Galiani.

Pour approcher la figure féminine qui prend forme dans ces textes, nous aurons recours au concept d'autoreprésentation. Dans le langage de la rhétorique, parler d'autoreprésentation implique de faire appel à la notion d'*ethos*. Delphine Denis, qui a justement étudié l'imaginaire et les pratiques de sociabilité qui se sont « institués » avec la galanterie, parle de l'*ethos* comme d'une « projection maîtrisée de soi dans le cadre des rapports de civilité⁷¹ ». De façon à la fois plus précise et plus générale, Ruth Amossy le présente comme suit dans l'introduction d'un ouvrage collectif consacré aux *Images de soi* :

Toute prise de parole implique la construction d'une image de soi. À cet effet, il n'est pas nécessaire que le locuteur trace son portrait, détaille ses qualités ni même qu'il parle explicitement de lui. Son style, ses compétences langagières et encyclopédiques, ses croyances implicites suffisent à donner une représentation de sa personne. Délibérément ou non, le locuteur effectue ainsi dans son discours une représentation de soi⁷².

L'étude de l'*ethos* n'implique pas nécessairement celle d'un discours sur ou à propos de soi. Si, pour le linguiste, il est attaché au locuteur et il consiste à donner une image de lui-même qui « n'appartient pas à l'individu considéré indépendamment de son discours : ce n'est qu'un personnage adapté à la cause que défend l'orateur⁷³ », il prend un sens différent pour le sociologue de la littérature, qui y voit plutôt « l'ensemble des normes implicites qui, en modelant des manières d'être, manifestent le système de valeurs en vigueur dans une communauté⁷⁴ ».

En ce sens, le concept d'autoreprésentation peut être rapproché de la définition du « *self-fashioning* », auquel a eu recours Gregory Brown pour travailler sur la construction

⁷⁰ Voir Delphine Denis, *Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Lumière classique », 32, 2001.

⁷¹ *Ibid.*, p. 63.

⁷² Ruth Amossy, « Introduction », dans Ruth Amossy (édit.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne/Paris, Delachaux et Niestlé, 1999, p. 9.

⁷³ Dominique Maingueneau, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, 3^e éd. revue et augmentée, Paris, Dunod, 1993 [Paris, Bordas, 1986], p. 81.

⁷⁴ Ruth Amossy, « Éthos », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (édit.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 210.

de soi à partir des valeurs de l'honneur et de l'honnêteté, en ce qu'il entretient un rapport étroit avec l'imaginaire de l'auteur relativement à sa position dans le monde social :

As personal status became less fixed, those seeking to distinguish themselves as elites – especially those, such as men of letters, who lacked such visible markers of prominence as title, office, or wealth, had to find new ways to understand, define, and represent themselves in relation to others. This study argues that, rather than looking forward to more modern ideas of social prominence based on law and property ownership, eighteenth-century men of letters looked backward in time, adopting Renaissance strategies of self-fashioning to define themselves as socially prominent and therefore as authorized to speak publicly⁷⁵.

Révoquant l'idée de stratégie auctoriale et se concentrant sur le détail des positionnements d'un auteur dans la représentation qu'il construit de lui-même dans ses textes, Gregory Brown attire l'attention sur la manière dont certaines représentations socialement valorisées peuvent être mises à profit dans le discours. Pour l'historien, ce ne sont pas les prises de positions idéologiques qui priment, mais plutôt la manière dont la représentation de soi s'adapte au contexte d'écriture et de diffusion des textes. Cette nuance est importante. La mention de cette démarche éclaire la façon dont seront envisagées, dans notre travail, les relations entre les pratiques sociales et les pratiques d'écriture, qui s'articulent toutes deux sur un fond imaginaire offrant des représentations topiques, communément partagées, qui structurent les relations de sociabilité prenant forme par l'écriture.

Ces balises théoriques posées, il s'agira à présent, pour reprendre une formule de Guillaume Pinson et de Michel Lacroix dans le texte liminaire d'un numéro de revue consacré aux *Sociabilités imaginées*, « de resserrer l'analyse autour d'une formation sociale spécifique et d'en dégager l'articulation avec les représentations⁷⁶ ». Deux grands angles structureront l'étude des textes. D'une part, il conviendra d'analyser la représentation des formes et des pratiques de sociabilité pour mieux comprendre comment certaines pratiques d'écriture en favorisent le prolongement dans et par les textes. Si les critères qui orienteront d'abord notre regard sont ceux qui structurent les relations mondaines telles qu'elles ont été mises en place par Antoine Lilti, nos analyses nous conduiront rapidement vers des

⁷⁵ Gregory S. Brown, *A Field of Honor. Writers, Court Culture and Public Theater in French Literary Life from Racine to the Revolution*, Gutenberg<e>, Columbia University Press, 2002.
URL : <http://www.gutenberg-e.org/brg01/brg01.html> [consulté le 30 janvier 2006].

⁷⁶ Michel Lacroix et Guillaume Pinson, « Liminaire », *Tangence, Sociabilités imaginées*, 80, 2006, p. 17.

configurations sociales impliquant de plus petits groupes que ceux qui se retrouvaient dans l'espace des salons. Ces cercles supposent d'autres pratiques et aussi d'autres représentations de soi, lesquelles ne sont pas nécessairement conformes aux convenances ou à la *doxa*. D'autre part, l'autoreprésentation des auteurs, en particulier de Louise d'Épinay, mais aussi de certains de ses proches, notamment Galiani, sera saisie en fonction de l'imaginaire social et de ses représentations topiques, qui influent nécessairement sur la mise en scène de soi. Cette double approche favorisera la mise au jour de tensions qui offrent une compréhension nouvelle des pratiques d'écriture et de sociabilité de Louise d'Épinay.

Imaginaire mondain et distinction féminine : le cas de Louise d'Épinay

Étant donné la clandestinité des pièces de Louise d'Épinay pour la *Correspondance littéraire* et le réseau restreint convoqué par la plupart des lettres échangées avec Galiani, l'espace de circulation de ce corpus ne s'inscrit évidemment pas dans la sphère publique, mais il se dérobe aussi à celle de la mondanité. Cela étant, il n'y a pas lieu de voir dans le rassemblement de ces textes une volonté de les présenter comme formant un tout cohérent. Une présence féminine s'inscrit dans le périodique et renforce la dimension mondaine de la représentation de la vie de société parisienne qui y prend forme : voilà ce qui intéresse d'abord notre propos. Afin de faciliter l'entrée dans ce corpus, des sous-ensembles ont été constitués en fonction des pratiques de sociabilité que les textes donnent à lire, et ce sont ces pratiques, avec celles d'écriture qu'elles recoupent, qui donnent une cohérence à l'organisation de l'analyse. Galanterie et pièces de société, élitisme et critiques satiriques, distinction sociale et dialogues fictifs forment ainsi les trois principaux jalons de notre étude des textes diffusés par Louise d'Épinay dans le périodique de Grimm. Le chapitre qui les précède présente le contexte particulier de la diffusion de ces feuilles et l'on y fait le point sur l'état des connaissances concernant la production « périodique » de sa principale collaboratrice. Le chapitre qui les suit complète l'analyse en se concentrant sur les représentations sociales qui traversent et qui portent la correspondance de Louise d'Épinay avec l'abbé Ferdinando Galiani. Cet ensemble épistolaire est essentiel à la compréhension du premier, aussi sera-t-il omniprésent tout au long de notre travail.

Le contexte de la *Correspondance littéraire* devra d'abord être mis en place, de même que l'effectivité de sa clandestinité, qui fut matière à discussion parmi les spécialistes de la presse périodique et de la circulation des manuscrits sous l'Ancien Régime. Comprendre l'élitisme des feuilles de Grimm au-delà du seul discours de celui-ci et de ses collaborateurs implique de comprendre les limites de leur diffusion de même que le type de représentation qu'elles cherchent à offrir aux souverains étrangers qui y sont abonnés. Le monde qui s'y profile sera saisi à partir de la représentation de sa collaboratrice principale, dont on préserve l'identité en la nommant simplement Mme ***. Cette figure féminine, à la fois rédactrice de fictions et d'articles et réceptrice de presque autant de « galanteries » et d'épîtres, permettra de situer l'imaginaire social dans lequel le périodique s'inscrit, mais aussi de cerner la manière dont le cercle philosophique de Grimm s'isole du « beau monde » pour établir une relation de connivence avec ses lecteurs. Les principaux repères de notre analyse seront posés dans ce premier chapitre pour mieux être développés dans les suivants.

La représentation de la sociabilité au cours des premières années de la production de Louise d'Épinay pour la *Correspondance littéraire* (1755-1761) sera étudiée en fonction des pratiques galantes. L'imaginaire mondain est toujours marqué, au Siècle des lumières, par de nombreuses représentations topiques héritées du XVII^e siècle qui structurent les rapports sociaux ou, à tout le moins, leur mise en scène textuelle. Les travaux de Delphine Denis, qui a montré l'alliance entre représentations littéraires et pratiques de sociabilité⁷⁷, favoriseront l'observation des prolongements de cet imaginaire au-delà de la vogue galante elle-même. Contemporaine de celle-ci, « l'entrée des femmes sur la scène littéraire⁷⁸ », pour reprendre l'expression de Myriam Maître, a aussi marqué l'imaginaire des gens du monde et des gens de lettres par l'instauration d'un double mythe impliquant, d'un côté, la louange de la position de lectrice et de réceptrice et, de l'autre, la ridiculisation de celle d'auteure. Bien que des modulations soient perceptibles, ce mythe traverse le XVIII^e siècle,

⁷⁷ Delphine Denis parle d'une « double “institution” : celle de l'espace mondain, instance de production et de réception, et celle de la “galanterie”, qui en constituerait l'émanation esthétique la plus fidèle, tout en contribuant, par voie de retour, à former un public croissant au goût nouveau. » Delphine Denis, *Le Parnasse galant*, op. cit., p. 19-20.

⁷⁸ Voir Myriam Maître, « Entrer sur la scène littéraire », dans *Les précieuses. Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Lumière classique », 25, 1999, p. 275-324.

ce pourquoi il importe de le prendre en compte pour comprendre la représentation de Mme ***. Enjouement et modestie imprègnent sa représentation dans les pièces de société qu'elle diffuse dans la *Correspondance littéraire*, ce qui contribue à assurer la distinction du groupe social, fermé et exclusif, dans lequel elle se situe et auquel elle convie implicitement les lecteurs étrangers. En revanche, plutôt qu'une idéalisation, une critique se retrouve dans ses dialogues fictifs et dans ses contes philosophiques. Celle-ci porte précisément sur le monde et sur la fausseté de ses apparences.

L'adhésion des lecteurs aux valeurs défendues dans les comptes rendus qui forment la majorité des textes de Louise d'Épinay au cours de la décennie 1770 est plus explicitement mise en scène par les mécanismes de distinction qui caractérisent son discours critique, allant de la satire des gens de lettres et du public à l'éloge des philosophes de son entourage. Des concepts issus de la sociologie de Norbert Elias permettront d'approcher l'élitisme de Mme ***, de même que les formes sociales de la satire qui structurent une société, telle la société de cour, fondée sur la réputation, sur la représentation et sur les apparences. L'on verra la modestie des textes des premières années céder le pas à une violence symbolique dirigée contre des auteurs étant, aux yeux de la critique, dénués de mérite et de génie. La constitution de ce groupe « autre », qui est ridiculisé, favorise la distinction de l'élite philosophique qui se représente en tant que juge investi de la mission de filtrer les nouveautés de la scène ou de la librairie pour éclairer ses abonnés.

Les fictions de cette deuxième période, tout comme celles du tournant des années 1750, offrent une vision critique du monde. La logique des apparences, la superficialité des modes et l'ostentation de la richesse qui y sont dénoncées seront saisies à la lumière du contexte socio-économique de ces années agitées de l'histoire du royaume. L'on verra plus nettement l'écart qui se creuse entre mises en scène et discours tenus sur la distinction. Si plusieurs pratiques mondaines structurent les textes critiques de Louise d'Épinay, elles font aussi l'objet d'une dénonciation à travers le prisme de la fiction. En outre, le quatrième chapitre sera le lieu d'exploration des liens multiples qu'entretiennent les dialogues fictifs diffusés dans la *Correspondance littéraire* au cours des années d'élaboration des *Conversations d'Émilie*. Le périodique apparaît ainsi tel un lieu d'exploration de formes et

d'idées qui trouveront de riches échos dans la seule œuvre publiée par l'auteure de son vivant.

Autre ensemble essentiel à la compréhension de la production de Louise d'Épinay tout comme à la mesure de sa participation à la *Correspondance littéraire*, la correspondance avec l'abbé Galiani fera l'objet du dernier chapitre. L'imaginaire mondain dans lequel se situent ces lettres et les pratiques parfois plus marginales, parce que moins conformes aux convenances, qu'elles présentent complètent l'étude de la configuration sociale qui prend forme autour de l'épistolière dans ses textes. En plus des relations que ces deux corpus entretiennent, nous y percevrons celles qu'il y a lieu de dégager entre les principaux représentants de l'élite parisienne qui se profile dans la correspondance. Un noyau philosophique se détache de cet ensemble et l'étude de ses dynamiques sociales fait le jour sur les pratiques d'écriture de ses membres. Ses structures seront saisies tout au long des treize années de l'échange. Les représentations du rire et de la gaieté, moteurs de la « conversation » aussi bien que de la création des épistoliers, rendront possible l'observation des prolongements épistolaires des pratiques de sociabilité qui ont précédé le départ de l'abbé Galiani de Paris. L'on verra comment l'isolement de cette configuration sociale, dont la correspondance assure la cooptation, et en quelque sorte la survie, permet une meilleure compréhension des pratiques d'écriture de Louise d'Épinay, qui étaient fortement influencées par ses relations de sociabilité, mais aussi par les affects qui s'y cristallisent et qui stimulent ses entreprises littéraires.

La prise en compte des articles écrits pour la *Correspondance littéraire*, qui n'ont jamais été rassemblés en un corpus, jointe à celle de la correspondance avec l'abbé Galiani favorisera un double déplacement des études sur l'œuvre de Louise d'Épinay. D'abord en attirant l'attention sur des écrits méconnus, grâce à un retour aux sources manuscrites et à l'utilisation d'éditions critiques ayant rendu disponibles des textes difficiles d'accès. Ensuite en faisant d'une donnée biographique de la vie de Louise d'Épinay – ses relations sociales – un outil conceptuel assurant une étude plus rigoureuse de son rapport à l'écriture et à la sociabilité.

Chapitre I

Sociabilité et élitisme

Louise d'Épinay et la *Correspondance littéraire*

Le rayonnement culturel de la capitale française entraîne la multiplication des correspondances entre Parisiens et autres Européens au XVIII^e siècle. Manuscrite, clandestine, diffusée à un petit nombre d'abonnés parmi lesquels figurent les noms des princes dirigeants de l'Europe des Lumières, la *Correspondance littéraire* de Grimm, puis de Meister, a pour objectif principal de rendre compte de l'actualité et des nouveautés littéraires parisiennes. La curiosité pour l'art de vivre et pour les « lumières » de Paris a persuadé plusieurs souverains des royaumes du Nord de s'abonner aux « feuilles » de Grimm. Grâce à ses livraisons mensuelles, ceux-ci accèdent et participent par procuration à la vie de la société parisienne. Une double représentation sociale se déploie à l'intention des lecteurs : celle du beau monde, qui confère sa réputation à la capitale française ; celle d'une élite, qui rassemble philosophes et despotes éclairés et qui répond à une mutuelle volonté de distinction. La *Correspondance littéraire* se fait l'agent de la construction d'une haute société européenne, à la fois philosophique et princière. Louise d'Épinay écrit pendant plus de vingt ans pour ce périodique, de façon anonyme ou sous le pseudonyme de « Mme *** ». Elle est à la fois rédactrice de nombreuses pièces et destinatrice d'une quantité presque aussi importante de vers et d'épîtres. L'analyse de sa représentation permet d'entrer dans l'imaginaire social qui s'y dessine, notamment à partir des titres et des commentaires introductifs qui accompagnent ses contributions. Une figure féminine prend forme sous la plume de Grimm, de Diderot et de Meister, mais aussi de Voltaire et de Galiani, qui correspondent pendant de nombreuses années avec Louise d'Épinay et dont

certaines lettres sont insérées dans les ordinaires qui sont préparés pour les abonnés. La « femme d'esprit » qui écrit aux souverains du Nord ou qui reçoit des nouvelles de Ferney et de Naples apparaît en étroite relation avec les principaux représentants du milieu philosophique parisien tout en endossant les *topoi* de la modestie féminine nécessaire à la conjonction de la fréquentation du monde et de l'activité littéraire dans l'imaginaire de l'époque.

Une communauté princière et philosophique

N'appartenant parfaitement ni à l'histoire de la presse, qui s'intéresse aux journaux, gazettes et « mercuries » imprimés, ni à l'histoire des nouvelles à la main, les correspondances littéraires relèvent d'un genre qui leur est propre. Les spécialistes de l'information sous l'Ancien Régime s'accordent pour les traiter à part des deux catégories précédentes, bien qu'elles entretiennent des similitudes avec chacune. Leur support, leur mode de circulation et leur contenu les distinguent, de même que leur inscription dans l'imaginaire d'un « idéal européen » ; cela explique l'exemplarité de la *Correspondance littéraire* dans l'histoire du genre. La réputation de secret entourant la production de Grimm et de Meister a particulièrement intéressé les chercheurs. Certains ont mis en doute la réalité de sa clandestinité, hautement revendiquée par ses directeurs, considérant l'élitisme de leur discours comme un artifice rhétorique favorisant la hausse des frais d'abonnement. Une lecture attentive à la forme de sociabilité qui s'instaure entre les rédacteurs et les abonnés de livraison en livraison permet d'éclairer cette posture d'écriture à partir des logiques de distinction qui y président. Envisagée sous cet angle, l'exigence du secret prend tout son sens.

Les correspondances littéraires et l'histoire de la presse

Le *Dictionnaire européen des Lumières* situe d'emblée le genre de la correspondance littéraire dans un idéal propre à la fin de l'Ancien Régime, celui du « prince éclairé » : « La correspondance littéraire naît et disparaît avec l'idéal du prince éclairé, du

souverain qui non seulement veut former sa cour et sa société sur le modèle de la langue et de la culture françaises en général, mais sympathise en outre souvent avec les idées des philosophes de France¹. » Le genre appartient à un contexte européen et à un imaginaire politique et culturel. L'importance du rayonnement des idées philosophiques aurait fait de la France – ou, de façon plus précise, de Paris – un centre culturel d'une telle importance que l'on a depuis développé l'idée d'une « Europe française ». Pour Pierre-Yves Beaurepaire, cette conception relève toutefois davantage du mythe que de la réalité², ce pourquoi il invite à la nuance : « Le rayonnement culturel, et artistique français activement supporté par l'affirmation du modèle parisien – mais par là même également européen, en raison du cosmopolitisme de la bonne société – du bon goût et de la vie mondaine, ne suffit pas à faire de l'Europe des Lumières une Europe française³. » L'historien met en doute l'*a priori* d'une harmonieuse conscience européenne au profit d'une analyse des tensions et des enjeux de l'« espace européen ». Il ne nie pas l'existence d'un « modèle culturel, aristocratique et mondain français, que les gens de lettres relaient effectivement à travers l'espace européen des Lumières », mais il attire l'attention sur le fait que ce modèle est aussi « discuté, approprié, croisé, contesté, rejeté parfois⁴ ». Il interroge l'évidence de sa suprématie, qui relève d'un imaginaire hérité des productions des philosophes français – ou encore de ceux qui s'y sont opposés⁵. C'est précisément cet imaginaire, qui n'est d'ailleurs pas que philosophique, mais aussi mondain, qui confère leur caractère européen aux correspondances littéraires et qui intéresse notre propos. Les représentations du « beau monde », des gens de lettres, des philosophes qui se retrouvent dans ce type de production doivent être saisies en fonction de cet idéal, mais aussi à partir des conditions pratiques de diffusion et de réception du genre dans l'espace européen.

¹ Jochen Schlobach, « Correspondance littéraire », dans Michel Delon (édit.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2007 [1997], p. 316.

² Voir Pierre-Yves Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle. Diplomatie, culture et sociabilités au temps des Lumières*, Paris, Autrement, coll. « Mémoires. Histoire », 130, 2007.

³ Pierre-Yves Beaurepaire, « Introduction », dans *L'Europe des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 3715, 2004, p. 10.

⁴ Pierre-Yves Beaurepaire, « Introduction », dans *Le mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 7.

⁵ Voir Darrin M. McMahon, *Enemies of the Enlightenment : The French Counter-Enlightenment and the Making of Modernity*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2001.

« Par périodique, on entendra tout ouvrage imprimé qui prétend, grâce à une publication échelonnée dans le temps, rendre compte de l'actualité⁶ » : telle est la définition donnée par Jean Sgard en ouverture du *Dictionnaire des journaux* qui couvre la période 1600-1789. Le caractère informatif du contenu, la régularité des envois et un support imprimé sont les principaux critères que recoupe l'utilisation de ce terme. Ils sont également au cœur de la définition de Jack R. Censer, qui précise que cette publication doit viser à rejoindre un vaste public (« at least regional⁷ »). L'exclusion des nouvelles circulant sous forme manuscrite est implicite dans ces définitions et elle est justifiée par des critères de contenu et de mode de diffusion : « Excluding such newsletters may seem arbitrary, but this genre possessed an entirely different milieu and purpose that its printed relatives. In general, the manuscript newssheet was far more elitist and far more focused on clandestine information⁸. » La restriction de leur lectorat et le secret de leur contenu caractériseraient les feuilles d'information manuscrites.

Parmi ces feuilles, les plus fréquentes sont au XVIII^e siècle les nouvelles à la main. Dans la préface du *Répertoire des nouvelles à la main*, François Moureau mentionne qu'on appelle ainsi « un recueil manuscrit d'articles donnant des informations d'actualité selon l'ordre chronologique⁹ ». Si leur support les rend secrètes, elles ne sont pas pour autant réservées à un lectorat fermé et elles cherchent bien davantage à circuler. Les facteurs d'actualité, de périodicité et d'ouverture au public font se rejoindre les périodiques et les nouvelles à la main, alors que l'élitisme et le secret éloignent les correspondances littéraires de ces deux genres. Il y a toutefois lieu de discuter cette notion de secret pour comprendre exactement ce qu'elle recoupe.

⁶ Jean Sgard (édit.), *Dictionnaire des journaux. 1600-1789*, Paris/Oxford, Universitas/Voltaire Foundation, 1991, vol. 1, p. v.

⁷ « A common-sense definition of "a periodical", that would capture contemporary opinion on this subject, might specify it as a printed publication available on announced dates, at least once a trimester, designed to serve a broad, at least regional, reading public. In addition, these organs must have published something that their audience would have seen as current news ; whatever the subject, contributing to the present remained critical. Otherwise, they were simply volumes in a series. » Jack R. Censer, « Introduction : The Periodical Press », dans *The French Press in the Age of Enlightenment*, Londres/New York, Routledge, 1994, p. 1.

⁸ *Ibid.*, p. 1-2.

⁹ François Moureau (édit.), *Répertoire des nouvelles à la main. Dictionnaire de la presse manuscrite clandestine, XVI^e-XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, p. viii.

La publication nécessite, sous l'Ancien Régime, d'obtenir un privilège ou, à tout le moins, un consentement de la part des autorités¹⁰. Elle implique nécessairement la prise en compte de la censure, qui « se définit d'abord comme le travail des censeurs royaux, c'est-à-dire l'examen préalable que doit subir tout texte avant d'avoir le droit d'être imprimé ou introduit en France¹¹ ». Aussi une production bascule-t-elle dans la clandestinité lorsqu'elle contourne cette étape, ce que font les manuscrits. Dans un collectif consacré à cette question, Catherine Viollet et Claire Bustarret précisent que, « lorsqu'on s'intéresse aux faits de censure, le point de vue généralement adopté est celui de la réception ; et de fait, l'idée de censure est par principe associée et restreinte à la phase de réception d'une œuvre, au moment de sa publication, c'est-à-dire de sa transmission vers la sphère publique¹² ». Les articles qui composent leur ouvrage renversent toutefois cette perspective en interrogeant l'influence de l'horizon de la censure sur la genèse et l'élaboration des œuvres. Certes, le cadre temporel de ces études dépasse celui du XVIII^e siècle, mais ce changement de point de vue attire l'attention sur les intentions des auteurs en optant pour un support de diffusion plutôt que pour autre et en choisissant de ne pas soumettre leur production à la censure. Il peut évidemment s'agir de vouloir faire circuler des idées licencieuses. Néanmoins, la notion de clandestinité ou de secret n'est pas exclusivement associée à une telle intention au Siècle des lumières.

Les correspondances littéraires se distinguent principalement des périodiques par leur support, mais aussi par le fait que leur contenu cherche à atteindre un nombre réduit de lecteurs. Le professionnalisme de leurs auteurs et la spécialisation de leurs articles, centrés sur les parutions récentes et sur l'actualité des scènes parisiennes, les éloignent des nouvelles à la main. Une remarque de Gilles Feyel, à propos de la dimension apolitique du

¹⁰ Robert Darnton souligne néanmoins que, « en matière de librairie, tant la notion d'illégalité que celle de légalité demeurent très floues. Elles jouent d'une gamme de termes où les nuances se confondent et confondent les contemporains. Les livres légaux paraissent avec *privileges permissions tacites, permissions simples, permissions de police, simples tolérances*, et autorisations sans désignation formelle telle que "permis pour des personnes très connues seulement". Cependant que les livres illégaux sont condamnés "comme prohibé", "comme défendu", "comme scandaleux", "comme non approuvé", "comme n'ayant point de permission suffisante" [...]. » Robert Darnton, *Édition et sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1991, p. 12.

¹¹ Barbara de Negroni, *Lectures interdites. Le travail des censeurs au XVIII^e siècle. 1723-1774*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel. Histoire », 1995, p. 18.

¹² Catherine Viollet et Claire Bustarret (édit.), *Genèse, censure, autocensure*, Paris, CNRS éditions, coll. « Textes et manuscrits », 2005, p. 9-10.

contenu de la presse imprimée sous l'Ancien Régime, offre une explication à cette association entre le manuscrit et le contenu dit « littéraire » des correspondances :

Jusque dans les années 1770, la presse d'information française se vit interdire tout commentaire politique : cette information-célébration conviait le public à admirer, non à réfléchir. L'analyse et le commentaire se réfugièrent dans le journalisme scientifique ou littéraire. Et, peu à peu, les savants et les gens de lettres devinrent les guides d'une opinion, de plus en plus autonome et critique au cours du XVIII^e siècle¹³.

La dimension critique des correspondances littéraires n'aurait pu trouver écho dans le circuit de la presse privilégiée. En outre, le petit nombre de personnes auquel ces productions étaient destinées n'aurait pas justifié le recours aux ressources de l'imprimerie, exigeante en moyens techniques et financiers.

Le fait que les correspondants s'adressent à des individus choisis, et non pas à un public anonyme, influe sur la manière dont sont abordés les sujets traités. François Moureau mentionne cette particularité parmi l'ensemble des caractéristiques du genre lorsqu'il explique pourquoi les correspondances littéraires ont été exclues du *Répertoire des nouvelles à la main* :

Si elles ressemblent aux « nouvelles à la main » classiques par certains détails techniques ou de contenu : périodicité régulière, anonymat feint des livraisons, secret, comptes rendus d'actualité, elles s'en distinguent par leur public – unique ou restreint – et par une spécialisation extrême du contenu autour des nouveautés de la librairie et des spectacles¹⁴.

Les nouvelles à la main, quoique secrètes et manuscrites, visent tout comme les périodiques imprimés à couvrir de façon générale différents sujets d'actualité pour un public anonyme dont l'étendue est indéterminée. *A contrario*, les correspondances littéraires adaptent leur

¹³ Gilles Feyel, *La presse en France des origines à 1944. Histoire politique et matérielle*, Paris, Ellipses, coll. « Infocom », 2007 [1999], p. 13.

¹⁴ François Moureau (édit.), *Répertoire des nouvelles à la main*, *op. cit.*, p. viii. Les précisions de Jochen Schlobach à propos de la dénomination de ce genre permettent de conclure cette présentation : « Outre l'expression "correspondance", de nombreuses autres dénominations servent à désigner le genre de communication qui nous intéresse ici : on parle fréquemment de "feuilles littéraires" ou de "commerce littéraire". Les correspondants eux-même sont appelés "agents" ou "colporteurs" ou encore "courtier de littérature", etc. » Jochen Schlobach, « Les correspondances littéraires et le rayonnement européen de la France au XVIII^e siècle », dans Jochen Schlobach (édit.), *Correspondances littéraires inédites. Études et extraits. Suivies de Voltairiana*, Paris/Genève, Champion/Slatkine, coll. « Correspondances littéraires, érudités, philosophiques, privées ou secrètes », 1, 1987, p. 33.

contenu aux exigences de leurs lecteurs, dont ils connaissent l'identité, la fonction et le rang.

Feuilles manuscrites circulant dans un réseau européen et porteuses d'un idéal socioculturel que l'on a associé à la société française des Lumières, les correspondances littéraires présentent une spécialisation de contenu et une restriction de diffusion qui les éloignent des périodiques et des nouvelles à la main. De cet horizon de réception, de l'exclusivité des envois destinés aux abonnés et de ce modèle social découlent certaines pratiques de représentation. Dans le cas de la plus connue et de la plus riche de ces correspondances, celle de Grimm et de Meister¹⁵, l'entretien des liens se fait notamment par la représentation de formes de sociabilité. Celles-ci accompagnent un discours élitiste qui favorise le rapprochement entre les rédacteurs et leur lectorat, aussi illustre qu'il soit.

L'élitisme de la *Correspondance littéraire*

En 1753, lorsqu'il envoie sa *Correspondance littéraire* à ses premiers abonnés, les princes Auguste-Guillaume, Henri et Ferdinand de Prusse¹⁶, Grimm fait sienne une pratique qui existe depuis plus d'une quinzaine d'années. Selon Jens Häsel,er,

[L]a première « correspondance littéraire » connue est celle que Thieriot envoyait de Paris à Frédéric, alors prince royal de Prusse, à Rheinsberg puis à Berlin. Cette correspondance commença peu de temps après le début du commerce épistolaire entre Voltaire et Frédéric en 1736. Son caractère, sa périodicité, son secret, sa structure de périodique littéraire établissent nettement les lois du genre¹⁷.

La figure de Voltaire est associée aux débuts du genre, tout comme à son développement, puisque le philosophe fait circuler nombre de ses productions dans les correspondances

¹⁵ « Parmi les correspondances littéraires, il faut faire une place particulière à plusieurs grandes séries. D'abord celle de Grimm (1753-mars 1773) et de Meister (avril 1773-1813), qui est sans aucun doute la plus riche et la plus proche de l'esprit des Lumières. » Jochen Schlobach, « Correspondance littéraire », *loc. cit.*, p. 318.

¹⁶ Les princes de Prusse, frères de Frédéric II, « se cotisaient pour faire face aux frais d'un abonnement commun » et croyaient « s'abonner à une correspondance littéraire dont Diderot serait l'auteur », à la suggestion et à la suite de l'intervention de l'abbé Jean-Martin de Prades. Ulla Kölving, « Introduction générale » et « Introduction, 1753-1754 », dans Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire*, tome I, 1753-1754, éd. Ulla Kölving, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2006, p. xxvii et p. xcvi. Pour l'histoire de la naissance de la *Correspondance littéraire* ainsi que pour la liste des abonnés jusqu'en 1773, voir Ulla Kölving, « Introduction générale », *ibid.*, p. xxvii-xxxiv.

¹⁷ Jens Häsel, « Correspondances érudites et "littéraires" », dans François Moureau (édit.), *De bonne main*, Paris/Oxford, Universitas/Voltaire Foundation, coll. « Bibliographica », 1, 1993, p. 48.

littéraires pendant plus d'un demi-siècle¹⁸. D'emblée, ce mode de correspondance s'est principalement établi entre des épistoliers parisiens et des lecteurs européens hors des frontières de la France. « [L]e détail des affaires des Académies, les discussions dans les salons, les démêlés entre les journalistes, les véritables auteurs des publications anonymes, les voltairiana, etc.¹⁹ » : tels sont les sujets de prédilection des rédacteurs de ces feuilles.

L'importance que Grimm entend accorder à la scène, aux lettres et aux arts est clairement annoncée dès le début de son entreprise :

Dans les feuilles qu'on nous demande, nous nous arrêterons peu à ces brochures dont Paris est inondé tous les jours par les mauvais écrivains et par les petits beaux esprits, et qui sont un des inconvénients attachés à la littérature ; mais nous tâcherons de rendre un compte exact et de faire une critique raisonnée des livres dignes de fixer l'attention du public. Les spectacles, cette partie si brillante de la littérature française, en feront une branche considérable ; les arts n'y seront pas oubliés, et, en général, nous ne laisserons rien échapper qui soit digne de la curiosité des étrangers. Ces feuilles seront consacrées à la vérité, à la confiance et à la franchise. L'amitié qui pourrait nous lier avec plusieurs gens de lettres, dont nous aurons occasion de parler, n'aura aucun droit sur nos jugements. En rapportant les impressions du public, nous tâcherons de n'appuyer les nôtres que sur des raisons²⁰.

En plus de préciser la nature des sujets qui seront abordés, Grimm affiche sa supériorité en se situant au-dessus des « mauvais écrivains » et des « petits beaux esprits », dont il n'entend pas, dit-il, mentionner les ouvrages. D'emblée, il établit une hiérarchie dans le monde des lettres. Il élève son point de vue, de même que celui de ses collaborateurs, au-dessus de la masse des auteurs qui « inondent » la littérature française. Après avoir campé cette position de surplomb, il s'engage à faire le tri de ce qui est digne ou non d'être porté à l'attention de ses abonnés. C'est en juge du bon goût qu'il offre ses services et ceux de ses collaborateurs pour commenter l'actualité littéraire parisienne. Se montrant digne d'aiguiller les puissants, il élève par ricochet son lectorat, qui se distinguerait, lui, par l'excellence de ses opinions et par sa capacité à apprécier l'avis éclairé des philosophes.

¹⁸ Voir Jochen Schlobach, introduction aux « Voltairiana dans quelques correspondances inédites (1753-1783) », dans Jochen Schlobach (édit.), *Correspondances littéraires inédites*, op. cit., p. 239.

¹⁹ *Ibid.*, p. 47-48.

²⁰ Friedrich Melchior Grimm, s.t. [présentation de la correspondance, mai 1753], dans *Correspondance littéraire*, tome I, 1753-1754, op. cit., p. 3.

La relation d'élection et de distinction qui se met ainsi en place entre les rédacteurs et leurs lecteurs prévaut durablement dans le périodique²¹. L'atteste le titre complet du fameux « Sermon » prononcé chez les d'Holbach par lequel s'ouvre, près de dix-sept ans plus tard, le premier ordinaire de l'année 1770 :

Sermon prononcé le jour de l'an 1770 dans la grande Synagogue de la Rue royale, Butte Saint Roch, en présence des Archiprêtres, Marguilliers et autres Dignitaires, ainsi que des simples fideles de la communion philosophique, professant la raison à Paris, par moi natif de Ratisbonne, Prophete mineur, Missionnaire indigne dans les pays et langues d'outre Rhin et du Nord, et l'un des moindres parmi les fideles, à ce commis par grace spéciale de nos supérieurs dont nous nous estimons les égaux²².

Ici concentrée dans un titre parodique, la représentation égalitaire des « dignitaires » et « simples fidèles de la communion philosophique » et de leurs « supérieurs dont [ils s'estiment] les égaux » vise à occulter l'écart qui s'observe entre la position sociale des écrivains parisiens et celle des princes. Le contexte ludique autorise la mention explicite de ce hiatus. Il contribue à aplanir les différences hiérarchiques réelles et à instaurer un espace de communication dans lequel peuvent se retrouver les rédacteurs et les abonnés. « Philosophes éclairés », les journalistes²³ parisiens méritent l'estime et la considération des princes en se situant symboliquement à leur hauteur par la manière dont leur génie et leurs lumières sont mis de l'avant et mis en scène dans le périodique²⁴.

²¹ Bien que cet emploi ne soit pas en accord avec la définition du « périodique » donnée précédemment, le terme n'en sera pas moins utilisé, par commodité, pour désigner la *Correspondance littéraire*.

²² Friedrich Melchior Grimm, « Sermon prononcé le jour de l'an 1770 dans la grande Synagogue de la Rue royale, Butte Saint Roch [...] », *Correspondance littéraire*, 1^{er} janvier 1770, f. 1-12v. À moins d'une indication contraire, tous les extraits des ordinaires de la *Correspondance littéraire* des années 1768 à 1783 sont cités d'après les manuscrits consultés à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (c.p. 3850-3875). À propos de la datation des ordinaires, il importe de rappeler que les livraisons sont bimensuelles et datées des 1^{er} et 15^e jours de chaque mois jusqu'à la fin de l'année 1772. À partir du mois de janvier 1773, un seul ordinaire est produit mensuellement.

²³ Le terme « journaliste » sera ici employé par commodité, même s'il ne renvoie pas précisément aux pratiques des rédacteurs de la *Correspondance littéraire*. Pour une discussion de cet emploi, voir le court article de Marianne Couperus, « La terminologie appliquée aux périodiques et aux journalistes », dans *L'étude des périodiques anciens*, Colloque d'Utrecht, Paris, A.-G. Nizet, 1973, p. 59-63 ; et surtout la préface de Jean Sgard pour le *Dictionnaire des journalistes. 1600-1789*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, vol. 1, p. V-VI.

²⁴ Voir Alfred Opitz, « La définition de l'écrivain dans la CL (1753-1773) », dans Bernard Bray, Jochen Schlobach et Jean Varloot (édit.), *La Correspondance littéraire de Grimm et de Meister (1754-1813)*, Colloque de Sarrebruck (22-24 février 1974), Paris, Klincksieck, coll. « Actes et colloques », 19, 1976, p. 275-285.

Cette représentation creuse également un abîme entre, d'un côté, l'ensemble des gens de lettres et, de l'autre, les philosophes et leurs lecteurs. « La vérité », « la confiance » et « la franchise » évoquées dans le premier texte de Grimm scellent un pacte de sincérité qui unit davantage les rédacteurs aux dirigeants qui les lisent qu'au « corps des gens de lettres » qu'ils fréquentent. L'indépendance de leur jugement prime sur leur amitié pour les auteurs critiqués. Par cet appel à la raison, Grimm établit une autre distinction, cette fois entre ses collaborateurs et l'ensemble du public parisien. Ainsi que le constate Alfred Opitz, un retrait de la vie mondaine se remarque dans les critiques de Grimm : « L'opinion s'éloigne de plus en plus des cercles mondains et oisifs, "le monde" est devenu le reflet négatif d'une vie sociale révolue. La critique, l'influence sur le gouvernement pour augmenter le bien public, sont les nouveaux objectifs du travail littéraire²⁵. » Un éloignement critique imprègne, certes, le discours du périodique, mais il ne doit cependant pas être pris au pied de la lettre et servir à une telle distinction entre oisiveté et littérature, entre mondanité et philosophie. L'on verra, au contraire, comment l'imaginaire des feuilles de Grimm prend forme grâce à la représentation d'un faisceau de pratiques mondaines.

L'élitisme et les ambitions intellectuelles du directeur de la *Correspondance littéraire* entraînent une prise de distance relative par rapport au « monde » parisien, ce qui lui permet de mieux asseoir son mérite et de fonder sa légitimité à titre de critique. Le rédacteur s'engage néanmoins à rapporter les impressions de ce public, ne serait-ce que pour que ses destinataires puissent prendre la mesure de la réception de la vie culturelle dans la capitale. Par effet de contraste, cette représentation implicite du monde met en lumière la finesse de l'appréciation des philosophes et elle devient nécessaire à l'expression de l'originalité de leurs vues. Pour qu'un tel espace de critique et de liberté soit possible, il importe toutefois que les livraisons de Grimm circulent dans le secret et non pas au vu et au su de tous.

²⁵ *Ibid.*, p. 284.

Secret et clandestinité

Dans quelques-unes des lettres qu'il a adressées à ses « pratiques²⁶ », Grimm insiste sur le fait que, pour garantir la liberté de son exercice critique, la clandestinité de sa correspondance doit être jalousement préservée. Il explique longuement sa position dans une lettre adressée à Caroline de Hesse-Darmstadt, qui lui avait proposé de compter Georg Wilhelm de Hesse-Darmstadt, son beau-frère, au nombre de ses abonnés :

Cette discrétion est nécessaire à ma sureté et doit s'étendre sur toutes les feuilles de ma correspondance. La liberté qui y regne en fait le principal et peut-être le seul mérite, mais cette liberté ne pourroit subsister si j'avois à craindre de l'indiscrétion. Elle seroit capable de m'atirer mille tracasseries, et l'objet n'en vaudroit pas la peine. Quand on doit mettre au jeu sa tranquillité, il faut que ce soit pour un grand service rendu à l'humanité ou à l'amitié. Quoique j'ose me flater que Votre Altesse n'aura jamais aperçu dans ma correspondance la plus légère envie de nuire à qui que ce soit, son ton exige que les choses soient nommées par leur nom, et ce ton ne peut convenir qu'à un ouvrage confié à l'amitié, à l'indulgence et à la bonté. J'admire souvent avec une secrète complaisance que depuis plus de dix ans que cette correspondance est établie, il ne me soit jamais arrivé le moindre désagrement à cet égard, et cela prouve de la part des Princes et des Princesses qui l'honorent de leurs regards une attention qui ne peut être que le fruit de leur extrême bonté. J'en augmenterai volontiers le nombre si Votre Altesse peut me faire espérer de la part du Prince George la même attention. Je regarde cette condition comme si essentielle à mon repos que je me suis d'abord fait une loi inviolable de ne confier ma correspondance qu'à des Princes, et que j'ai souvent refusé des avantages et des offres considérables de la part de Particuliers d'une grande et illustre naissance²⁷.

Ce discours flatteur, qui fonde la tranquillité de Grimm sur l'amitié de ses lecteurs, rappelle clairement les conditions d'abonnement à la landgrave. Le secret est essentiel pour garantir l'indépendance de la *Correspondance littéraire* par rapport à la censure et pour maintenir son espace de liberté critique. Ainsi que le mentionne Jochen Schlobach à propos de cette même lettre, « [s]i Grimm met l'accent ici sur l'indiscrétion du public qui entraverait sa

²⁶ Le terme « pratique » est employé par Grimm « au sens de clients et d'acheteurs. » Jochen Schlobach, « Les correspondances littéraires et le rayonnement européen de la France au XVIII^e siècle », *loc. cit.*, p. 33. L'exemple suivant illustre le sens commercial du terme. Il signale en outre l'importance accordée au secret, qui doit non seulement entourer les livraisons, mais également les abonnés : « Je pousse actuellement mon commerce du côté du midi, le Grand Duc de Toscane s'est mis au nombre de mes pratiques ; mais c'est un grand secret que je confie à Votre Altesse et qui doit rester entre ce Prince et moi. » Lettre de Grimm à Caroline de Hesse-Darmstadt, 26 mars 1770, dans Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance inédite*, éd. Jochen Schlobach, Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1972, p. 108.

²⁷ Lettre de Grimm à Caroline de Hesse-Darmstadt, 5 septembre 1765, *ibid.*, p. 48-49.

liberté s'il publiait ses feuilles, il sous-entend également que l'indépendance de la censure est un des grands avantages de la circulation manuscrite qu'il préfère²⁸ ».

Plusieurs lettres de Louise d'Épinay à Ferdinando Galiani appuient les propos de Grimm et son exigence de silence. L'épistolière se fait particulièrement insistante à ce sujet lorsqu'elle envoie à Naples le « Sermon » du jour de l'an 1770²⁹. Elle souligne la difficulté qu'elle a eu à l'obtenir et elle lui recommande une discrétion absolue sur cette « plaisanterie », ce qu'elle lui rappelle par trois fois, dans trois lettres différentes :

Vous me pardonnerez aisément aujourd'hui, mon cher abbé, de vous écrire une lettre maussade et courte, quand je vous dirai que j'ai obtenu de vous envoyer la feuille que mon voisin [*i.e.* Grimm] a faite sur votre livre et la voilà. J'ai été six semaines à obtenir cette faveur insigne et elle ne m'a été accordée que parce que j'ai engagé votre parole que vous ne la monteriez absolument à personne, d'autant que c'est une feuille de sa *Correspondance*, qu'il exige la même sûreté de toutes ses pratiques et que si on savait que lui-même eût fait des exceptions, on ne garderait plus la foi des traités avec autant d'exactitude. En un mot il met à ce secret une fort grande importance et je compte, mon cher abbé, que vous tiendrez les conditions que j'ai promises de votre part³⁰.

À propos gardez-vous de parler à personne à Paris du *Sermon* de notre Prophète [*i.e.* Grimm], personne ne l'a vu ; je l'ai arraché de force pour vous l'envoyer sous la condition du silence. Je vous en dirai davantage sur cette plaisanterie l'ordinaire prochain. Mais le silence pour Paris est très sérieux et plus que vous ne pensez³¹.

Cette charmante plaisanterie que je trouve tout comme vous excellente, qui vous a fait rire et pleurer a été faite pour les puissances du Nord [*i.e.* pour les abonnés] et n'a été envoyée qu'à elles. J'ai eu bien de la peine d'obtenir une copie de cette triste chaise de paille [*i.e.* Grimm] pour vous l'envoyer. Je n'en suis venue à bout qu'en promettant de votre part le plus profond silence et surtout pour ce pays-ci, où il s'est fait une loi et avec raison de ne pas donner connaissance d'une ligne de ce qu'il fait. Cela est pour lui plus sérieux que vous ne pouvez croire. Il a ajouté pour vous la page détachée concernant l'aumône, qui n'a été envoyée nulle part et qui n'est connue que de Diderot et de moi³².

²⁸ Jochen Schlobach, « Les correspondances littéraires et le rayonnement européen de la France au XVIII^e siècle », *loc. cit.*, p. 39-40.

²⁹ Voir Friedrich Melchior Grimm, « Sermon prononcé le jour de l'an 1770 dans la grande Synagogue de la Rue royale, Butte Saint Roch [...] », *loc. cit.*

³⁰ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 10 décembre 1770, dans Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance* [1769-1782], éd. Daniel Maggetti, préface par Georges Dulac, notes par Daniel Maggetti en coll. avec Georges Dulac, Paris, Desjonquères, coll. « XVIII^e siècle », 1992-1995, vol. 1, p. 311.

³¹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 29 mars 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 83.

³² Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 5 avril 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 84-85.

Elle revient même sur le sujet deux ans plus tard, lorsque le chevalier de Chastellux doit se rendre à Naples. Sachant qu'il ira visiter l'abbé, elle lui rappelle l'importance de la confidentialité de ses envois et ce, dans deux lettres plutôt qu'une :

Le chevalier de Chastellux part dans huit ou dix jours pour l'Italie. Mon voisin [*i.e.* Grimm] et moi nous vous recommandons très expressément de ne lui parler ni lui montrer un certain sermon, que nous vous avons envoyé, il y a à peu près deux ans, cela causerait indubitablement des tracasseries irrémédiables, en tout allez doucement sur les confidences ; recevez celles qu'on vous fera mais n'en faites point³³.

Bonjour, mon cher abbé, le chevalier de Chastellux part demain, souvenez-vous bien de tout ce que je vous ai mandé et ne lui montrez pas mes lettres³⁴.

L'insistance de l'épistolière s'accompagne d'un détail non négligeable, réitéré par deux fois et confirmé par la crainte qu'un ami parisien ne puisse avoir accès au sermon : s'il faut que le silence soit gardé, cela doit surtout être le cas à Paris. L'exigence de secret et le recours au support manuscrit, tout en conférant son prestige à la *Correspondance littéraire*, la préservent de la censure, mais aussi du regard et du jugement de la bonne société parisienne. L'on s'est toutefois demandé si cela ne serait pas un simple artifice qui aurait permis d'augmenter la valeur symbolique et marchande de l'entreprise de Grimm. La clandestinité assure-t-elle l'élaboration d'un contenu que ne toléreraient effectivement pas les autorités ?

Les intentions réelles de Grimm ont donné lieu à diverses interprétations au cours des dernières décennies, notamment à cause du développement des travaux sur la circulation des œuvres « sous le manteau³⁵ ». En fait état le collectif que François Moureau a dirigé sur *La communication manuscrite au XVIII^e siècle*. Le premier constat présenté en ouverture de cet ouvrage porte sur le statut de « la plume » en regard du « plomb » : le manuscrit n'appartient pas nécessairement à la clandestinité, tout aussi répandue et accessible que soit l'imprimerie à la fin de l'Ancien Régime³⁶. Il demeure un support fréquemment choisi par une partie de la société lettrée, indépendamment de son contenu.

³³ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 1^{er} février 1773, *ibid.*, vol. 3, p. 198.

³⁴ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 15 février 1773, *ibid.*, vol. 3, p. 205.

³⁵ Voir notamment Robert Darnton, *Édition et sédition*, *op. cit.*

³⁶ François Moureau, « La plume et le plomb », dans François Moureau (édit.), *De bonne main*, *op. cit.*, p. 10.

« Œuvres de gens du monde, de magistrats, en général de notables pour qui la chose imprimée sent un peu trop sa fonction mécanique et la publication le métier d’auteur, ces copies réalisées le plus souvent par des secrétaires ont tout l’aspect du livre, moins son caractère dévalorisant de produit multipliable³⁷. » Le support devient lui-même facteur de distinction. On a recours au manuscrit pour conserver des documents réservés à un usage personnel, écrits par des amateurs ou produits par des collectionneurs, mais aussi pour diffuser des informations de façon rapide et ponctuelle. Dans son article du même collectif, Françoise Weil ajoute que

[c]ertains de ces manuscrits ne sont pas destinés à une éventuelle impression. C’est le cas des textes de circonstance pour lesquels seule convient une présentation éphémère : ainsi les nouvelles à la main, les arrêts vrais ou faux du Parlement. Ce sont des textes en général brefs qui, en d’autres temps, pourront prendre place dans des périodiques. Dans le contexte de l’Ancien Régime, c’est le manuscrit qui en est le support³⁸.

Les coûts modiques et la simplicité de l’élaboration du manuscrit achèvent d’expliquer pourquoi il a pu conserver une telle place dans la production d’œuvres et d’ouvrages divers jusqu’à la fin du XVIII^e siècle. « La copie manuscrite n’est donc pas une survivance économique archaïque », écrit encore François Moureau, « elle s’intègre dans un paysage social où une main-d’œuvre peu spécialisée et mal payée permet de rentabiliser une activité marginale³⁹. »

Ayant replacé le manuscrit dans son contexte d’élaboration, l’historien des lettres met ensuite en doute la foi qu’il y a lieu d’accorder à la réputation de clandestinité de la *Correspondance littéraire*. Citations à l’appui, il montre que la fonction épistolaire de Grimm auprès des princes d’Europe était connue du monde diplomatique de Paris et il conclut à une supercherie :

En dernier lieu, la communication manuscrite peut être considérée pour partie comme le fruit d’une supercherie entretenue par tous ses utilisateurs : rédacteurs qui en espèrent bénéfice, destinataires qui en tirent la jouissance des drogues

³⁷ *Ibid.*, p. 6.

³⁸ Françoise Weil, « La fonction du manuscrit par rapport à l’imprimé », dans François Moureau (édit.), *De bonne main*, *op. cit.*, p. 23.

³⁹ François Moureau, « La plume et le plomb », *loc. cit.*, p. 9.

intellectuelles et des satisfactions sociales, pouvoirs divers attachés à contrôler et à corrompre ce qu'ils ne peuvent faire cesser⁴⁰.

Le « snobisme⁴¹ » comme le prestige que retirent tous les intervenants de cette entreprise seraient, selon François Moureau, à l'origine de la surévaluation des abonnements⁴². Pour lui, le discours sur la clandestinité servirait des intérêts économiques (ceux de Grimm) et symboliques (ceux des philosophes parisiens et des princes européens). Françoise Weil, qui s'intéresse au passage de certaines œuvres de l'imprimé au manuscrit, invite cependant à la nuance en précisant qu'« il était sans doute plus facile à *certaines époques* de se procurer une copie manuscrite qu'un exemplaire imprimé, et que les considérations financières n'ont dû intervenir que rarement⁴³ ».

Attentif à l'importance du secret dans la culture politique des royaumes germaniques, Jochen Schlobach propose une autre interprétation. Il appuie son analyse sur l'entreprise d'autoreprésentation des philosophes au cours des vingt premières années de la *Correspondance littéraire*. Il démontre que, pour des raisons politiques, le secret est nécessaire aux rédacteurs afin qu'ils puissent assumer la fonction de conseillers qu'ils espèrent endosser auprès des princes :

La nouvelle image de l'égalité dans la communication intellectuelle des philosophes avec les souverains d'Europe, en devenant publique, conduirait à des complications. La transgression des limites hiérarchiques et même l'inversion des rôles (quand le philosophe influence par son message son souverain) demande le secret au risque d'une mise en cause du pouvoir absolutiste par les princes eux-mêmes⁴⁴.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 16.

⁴¹ « On pense souvent que l'abonnement élevé de la *Correspondance littéraire* de Grimm et de Meister se fonda sur le "secret", la "rareté" et la "qualité" des destinataires. [...] Un tel prix ne correspond à aucune nécessité économique : c'est un simple impôt levé sur le snobisme. » *Ibid.*, p. 15.

⁴² Ulla Kølving et Jeanne Carriat précisent : « C'est avec le début de l'abonnement de Louise-Ulrique de Suède, en 1760, que la *Correspondance* de Grimm prend un nouvel essor, et à partir de 1763 le nombre d'abonnés augmente régulièrement, de sorte que, dans les années 1771-1772, Grimm se trouve à la tête d'une entreprise fort lucrative : avec une quinzaine d'abonnés, elle lui rapporte près de 9000 livres par an, "ce sur quoi il faut compter environ trois mille livres pour frais de copie et de bureau". » Ulla Kølving et Jeanne Carriat, « Introduction », dans *Inventaire de la Correspondance littéraire de Grimm et de Meister*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 225, 1984, vol. 1, p. xv. Le titre de cet ouvrage sera désormais abrégé par *Inventaire*.

⁴³ Françoise Weil, « La fonction du manuscrit par rapport à l'imprimé », *loc. cit.*, p. 20-21. C'est l'auteure qui souligne.

⁴⁴ Jochen Schlobach, « Secrètes correspondances : la fonction du secret dans les correspondances littéraires », dans François Moureau (édit.), *De bonne main*, *op. cit.*, p. 37.

L'espace de communication qui accueille la *Correspondance littéraire* concorde avec le projet des philosophes, désireux d'influencer les dirigeants européens⁴⁵. La construction textuelle qu'implique cette conception de leur rôle, en allant à l'encontre de l'ordre de représentation publique liée à l'exercice du pouvoir, doit prendre forme dans la clandestinité. Elle a besoin du secret non seulement pour advenir, mais aussi pour se maintenir.

Dans un autre texte, Jochen Schlobach précise encore ses positions. Il considère cette fois la clandestinité du périodique en prenant aussi en compte le point de vue personnel des lecteurs et non seulement leur statut de dirigeant. :

Le fait d'envoyer la *Correspondance littéraire* sous forme manuscrite avec une garantie de discrétion à des lecteurs qui, par leur rang social et leur éloignement de la vie littéraire de Paris, restaient en quelque sorte au-dessus de la mêlée, donnait à Grimm et Diderot la possibilité d'écrire avec un maximum d'indépendance. Seul restait comme censure le degré de sympathie ou de tolérance des abonnés envers l'esprit des Lumières, dont Grimm était le partisan. Aussi n'est-il nullement enthousiaste quand il négocie en 1771 les conditions d'un abonnement avec un prince de Mecklenbourg, frère de la reine d'Angleterre, car il serait « obligé d'arranger cet exemplaire souvent différemment des autres, certaine liberté de penser ne siérait point du tout à cet exemplaire »⁴⁶.

La censure dont il est question n'est pas celle des autorités, mais bien des abonnés. Ainsi que l'attestent d'autres lettres de Grimm, le contenu des exemplaires peut être modifié en fonction de la susceptibilité ou des idées des lecteurs. Une liberté d'expression est recherchée auprès de ces derniers et l'accroissement de leur nombre entraîne une complexification du travail du directeur. Ce facteur de réception semble plus riche en enseignement que celui de la rareté qui aurait engendré une hausse des prix des abonnements, ce que confirme la manière dont la « belle société » est représentée dans ces feuilles.

En situant la *Correspondance littéraire* hors du monde de la publication et, donc, hors de la portée du « monde » lui-même, Grimm la soustrait à l'appréciation du public qui

⁴⁵ Sur cette question, voir Rosena Davison, « Grimm, Mme d'Épinay and the "Café d'Europe" : International Co-operation or Cultural Hegemony ? », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, Transactions of the Ninth International Congress on the Enlightenment*, 347, 1996, p. 998-1002.

⁴⁶ Jochen Schlobach, « Diderot, Grimm et la *Correspondance littéraire* », dans Diderot, *Œuvres complètes*, éd. Herbert Dieckmann et al., tome XIII, *Arts et lettres (1739-1766). Critiques I*, éd. Jean Varloot et al., Paris, Hermann, 1980, p. xviii.

est régulièrement l'objet de ses critiques. Cette posture énonciative lui octroie davantage de moyens de s'en démarquer aux yeux de ses destinataires, sans parler du fait qu'il évite ainsi toute réponse et toute riposte. Pouvoir écrire à propos des gens du monde, et en particulier des gens de lettres, sans courir le risque qu'ils aient vent de ce qu'on dit d'eux apparaît un enjeu important de la clandestinité revendiquée. Une pratique fréquente le confirme : celle de diffuser des « inédits »⁴⁷. Par exemple, dans une lettre au jeune Meister, Grimm recommande à son « vicaire », qui vient de prendre la direction du périodique, d'insérer une lettre de mademoiselle Clairon sur laquelle ce dernier aurait réussi à mettre la main. Il le prévient cependant, au cas où il le ferait, de modifier un de ses exemplaires :

Je vous remercie de l'extrait de la lettre de Mlle Clairon. Mais si cette excellente lettre est authentique, si elle n'est pas supposée, je ne vois pas pourquoi vous ne l'inséreriez pas dans les feuilles. Au contraire c'est un morceau essentiel. Mais il n'y faut rien changer, et il faut l'insérer sans aucune réflexion quelconque. Il faut aussi avoir soin de la supprimer dans l'exemplaire d'Anspach⁴⁸.

Non seulement il ne serait pas souhaitable que mademoiselle Clairon apprenne que Grimm fait circuler une de ses lettres, mais encore ne faudrait-il pas que le margrave d'Anspach soit mis au courant : « en effet, de 1773 à 1776, l'actrice fut la maîtresse du margrave », précisent les éditeurs des lettres de Grimm⁴⁹. Certains morceaux entraînent une autocensure à l'intérieur même du réseau des abonnés. Des raisons sociales légitiment donc aussi l'exigence du secret.

Le scandale entourant la mise au jour de la *Correspondance littéraire* renforce la conception d'une clandestinité davantage liée aux sensibilités des gens du monde qu'au seul snobisme des rédacteurs ou qu'aux risques d'une éventuelle interception par les autorités. Le prouve une lettre de Jean-Baptiste Suard qui visait, en 1812, à rassurer Meister, alors inquiet par la publication des premiers volumes du périodique :

⁴⁷ « Texts were often included in the journal without an author's knowledge or permission. If a witty poem made the rounds of fashionable Parisian dinner tables, or an important speech was delivered at the Académie Française, it was duly copied and circulated. Other articles found their way into its pages, either before or after being published independently, some were in serial form and a forerunner of that popular trend in nineteenth-century publishing. » Ruth Plaut Weinreb, *Eagle in a Gauze Cage. Louise d'Épinay Femme de Lettres*, New York, AMS Press, 1993, p. 145.

⁴⁸ Lettre de Grimm à Meister, 29 juin 1773, « Cinq lettres de Grimm à Meister (1773-1776) », éd. Ulla Kölving et Jochen Schlobach, dans *Du Baroque aux Lumières. Pages à la mémoire de Jeanne Carriat*, Mortemart, Rougerie, 1986, p. 169.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 174, note 21.

Mon bon et aimable ami, je conçois la sorte d'inquiétude qu'a pu vous causer la publication de cette correspondance de Grimm, mais vous vous en exagérez sans motif les inconvénients pour vous. C'est à la vérité un honteux brigandage que ces révélations de correspondances particulières qui n'étaient pas destinées au public. Mais nos libraires sont des pirates pour qui tout est une bonne prise. [...]

Revenons à la correspondance ; on la lit avec empressement ; on en relève les malignités, surtout celles qui peuvent affliger quelques vivans ; on y trouve de l'esprit, de l'inégalité, des anecdotes bonnes à conserver. Tout cela ne fait point de tort à la mémoire de Grimm, à qui il importe fort peu qu'on attribue plus ou moins d'esprit, de goût et de bonhommie. Mais pour vous, mon excellent ami, qu'est-ce que tout cela peut vous faire ? Personne au monde n'a songé à attribuer cet ouvrage à un autre qu'à Grimm. Vous n'avez aucune raison pour éclairer le public sur ce point, et pour lui apprendre que vous êtes l'auteur d'une grande partie d'un ouvrage qui n'a jamais été écrit pour le public⁵⁰.

L'intérêt du public pour « les malignités qui peuvent affliger quelques vivans » marque à nouveau l'enjeu social qui justifie la dissimulation du contenu du périodique. Ce sont les répercussions mondaines de sa divulgation qui sont craintes et non pas celles des opinions philosophiques ou littéraires qui y sont exprimées. Meister, qui regrette d'avoir écrit certains articles parce qu'ils sont dorénavant connus des principaux intéressés ou de leurs proches, ne dit pas le contraire dans sa réponse à Suard⁵¹ ni dans une lettre adressée à la fille de Diderot, à laquelle il confie semblablement ses inquiétudes :

Le violent chagrin que m'a déjà causé la publication de cette malheureuse correspondance, n'est et ne sera pas le dernier. J'en prévois beaucoup d'autres qui pourraient bien en être la suite inévitable. Tout ce qui s'y trouve de la main de Monsieur votre père n'est pas difficile à distinguer du reste. Mais hélas ! les auteurs de ce triste reste seront aussi reconnus et notés tôt ou tard ; et l'on ne manquera pas d'assigner à chacun sa part, avec toute la reconnaissance qu'elle peut inspirer aux parties intéressées. Ce n'est pas tout : l'espèce de vogue et de succès qu'ont obtenu ces cinq gros volumes, n'engagera t'elle pas quelque pirate de la librairie à faire de nouvelles recherches pour s'emparer de la suite, et cette suite, plus rapprochée des circonstances actuelles, en irritant un plus grand nombre de personnes encore vivantes, n'incitera t'elle pas aussi de plus vifs ressentimens, de plus sérieuses

⁵⁰ Lettre de Jean-Baptiste Suard à Meister, 20 juillet 1812, publiée dans l'article de Johannes Theodorus De Booy, « Henri Meister et la première édition de la *Correspondance littéraire* (1812-1813) », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 23, 1963, p. 222-223.

⁵¹ « Il n'y a peut-être pas dans tous ces cinq malheureux volumes deux cent [sic] pages qui soient de M. de Grimm. Le premier et les quatre cinquièmes du second, comme il est trop facile de s'en apercevoir, ont été principalement rédigés par Diderot durant un premier voyage que fit son ami en Saxe et en Prusse. Hélas ! je suis en conscience plus ou moins coupable de tout le reste. [...] C'est une légère consolation pour mon cœur de pouvoir vous assurer que celui qui vous a particulièrement blessé n'est pas de moi. » Lettre de Meister à Jean-Baptiste Suard, 27 juillet 1812, *ibid.*, p. 225-226.

tracasseries ? Voilà du moins la nouvelle calamité que je voudrais bien trouver le moyen de prévenir⁵².

De façon plus prosaïque que Grimm, Meister explique à des amis, dans la confidence du secret, le sujet de ses soucis : la réception de la *Correspondance littéraire* par des gens qui y sont critiqués et qui sont toujours vivants, sinon par leurs proches et leurs descendants. Cet aspect est essentiel pour comprendre la manière dont se met en place la construction du monde parisien, qui est raillé et critiqué par Grimm et par ses collaborateurs.

Diffusant clandestinement ses critiques, Grimm se situe en retrait d'une société qui est pourtant omniprésente dans son périodique. Doublant ce positionnement d'un élitisme fondé sur le mérite, il adopte un point de vue surplombant qui flatte ses destinataires et qui lui confère, de même qu'à ses collaborateurs, un statut privilégié devant ces derniers. Si certains savent que Grimm produit des feuilles pour « les puissances du Nord », ils n'en connaissent pas pour autant la teneur, et voilà précisément ce qui ne pouvait être dévoilé⁵³. Même si la culture politique a pu justifier la clandestinité aux yeux de certains lecteurs, des implications sociales et mondaines y ont manifestement présidé du point de vue des rédacteurs. Le seul prix de revient, qui serait, selon François Moureau, proportionnel à la réputation du secret, ne saurait expliquer à lui seul le refuge dans la clandestinité. Ce qu'on dit dans le périodique importe bel et bien : des textes doivent être dérobés aux regards de plusieurs, y compris de certains abonnés. L'image que l'on y offre du monde (que l'on critique), celle des gens de lettres (dont on veut se distinguer) et l'autoreprésentation des

⁵² Lettre de Meister à madame de Vandeul, 26 août 1812, *ibid.*, p. 248-249. Les raisons qu'aurait eues la fille de Diderot pour ne pas publier les œuvres de son père diffusées dans la *Correspondance littéraire* vont dans le même sens. Voir Johannes Theodorus De Booy, « La fille de Diderot et les premières éditions posthumes du philosophe », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 63, 2, avril-juin 1963, p. 238-239. L'auteur s'appuie notamment sur les raisons évoquées par Herbert Dieckmann dans « Diderot et son lecteur », dans *Cinq leçons sur Diderot*, Genève/Paris, Librairie Droz/Librairie Minard, 1959, p. 17-39.

⁵³ Voilà aussi ce qui pouvait doter Grimm d'assez de prestige pour lui permettre d'asseoir sa propre carrière diplomatique. « Parallèlement à son activité de correspondant littéraire, et en partie grâce à elle, Grimm s'engagea, à partir de 1759, dans une carrière de "factotum" et de diplomate, qui finira par l'emporter sur sa carrière journalistique. » Ulla Kölving, « Introduction générale », *loc. cit.*, p. xxxiv. « Ce ne sont pas uniquement des considérations d'ordre littéraire qui expliquent, chez Grimm, le choix d'un public composé exclusivement de princes souverains. Il est certain qu'il vise aussi une influence politique. Au cours de l'année 1769, son grand voyage en Allemagne lui permet de poser les premiers jalons d'une carrière diplomatique. » Jochen Schlobach, « Diderot, Grimm et la *Correspondance littéraire* », *loc. cit.*, p. ix-x.

philosophes (qui, par la mise en valeur de leur mérite, endossent un rôle de conseillers auprès des puissants) légitiment aussi le secret de l'entreprise. L'insistance de Louise d'Épinay dans ses lettres à Galiani à propos du silence qu'il importe de conserver, surtout à Paris, prend tout son sens à la lumière de ces considérations. Cela dit, bien qu'étant soustraite au jugement de la société parisienne, la *Correspondance littéraire* n'en demeure pas moins traversée par des représentations et par des pratiques mondaines. La figure de sa collaboratrice, femme du monde et auteure anonyme, en témoigne.

*Mme ****

Diderot et Louise d'Épinay sont les collaborateurs les plus proches et les plus actifs de Grimm⁵⁴. Le premier contribue au succès du périodique par sa réputation, bien qu'elle soit d'abord davantage scandaleuse que philosophique. De fait, les productions de Diderot connues du public de son vivant n'étaient pas, pour la plupart, celles pour lesquelles on lui accorde aujourd'hui une place importante dans l'histoire de la littérature et de la philosophie⁵⁵, mais sa réputation semble néanmoins avoir contribué au lancement de l'entreprise de Grimm en lui assurant ses premiers abonnements⁵⁶. La majeure partie de son

⁵⁴ « En dehors de Diderot et de Mme d'Épinay, on retrouve quelques collaborateurs occasionnels : Suard, Damilaville, Schomberg. » Ulla Kölving et Jeanne Carriat, *Inventaire, op. cit.*, vol. 1, p. xxxv.

⁵⁵ Dans sa première « leçon sur Diderot », Herbert Dieckmann imagine quelle serait la réponse d'un « lecteur cultivé » du XVIII^e siècle à qui l'on aurait demandé de donner les titres des ouvrages qu'il associe au nom de Diderot. Il énumère ensuite les titres que mentionnerait un lecteur du XX^e siècle : « La même question, adressée à un lecteur moderne, recevrait une réponse toute différente. À moins d'être un spécialiste du XVIII^e siècle, il n'aura certainement pas lu les articles de l'*Encyclopédie*, le *Fils naturel* ou *Le Père de famille*. Des œuvres soi-disant anti-religieuses, il aura peut-être lu les *Pensées philosophiques* et les *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Cependant ce ne sont pas là les œuvres de Diderot qu'il nommerait en premier lieu. Il indiquerait plutôt *Le Rêve de d'Alembert*, le *Neveu de Rameau*, les *Contes*, *Jacques le Fataliste*, les *Salons*, le *Supplément au voyage de Bougainville*, peut-être même la *Réfutation d'Helvétius*. Or, de toutes ces œuvres, le lecteur cultivé, lettré et intéressé du XVIII^e siècle n'en connaissait aucune, à moins qu'il n'ait fait partie du petit cercle des amis personnels de Diderot ou de Grimm, et qu'il n'ait lu une ou deux de ses œuvres en manuscrit ou copie manuscrite. » Herbert Dieckmann, « Diderot et son lecteur », *loc. cit.*, p. 17.

⁵⁶ En présentant le rôle possiblement joué par Diderot dans les débuts de la *Correspondance littéraire* et la manière dont l'abbé de Prades a gagné les premiers abonnés de Grimm, Ulla Kölving propose comme hypothèse que ce dernier aurait pu « utilis[er] le nom de l'illustre directeur de l'*Encyclopédie*, récemment devenu membre [externe] de l'Académie de Berlin [*i.e.* le 4 mars 1751], pour faire agréer plus facilement

œuvre fictionnelle, inédite de son vivant, a été diffusée dans les feuilles de ce dernier. La seconde collaboratrice, probablement fort mal connue – voire inconnue – de ses lecteurs, participe à leur rédaction de façon plus ou moins étroite selon les années. Grâce aux travaux consacrés à la *Correspondance littéraire* et à la correspondance personnelle de Louise d'Épinay, soixante-huit entrées peuvent aujourd'hui être entièrement ou en partie considérées de sa main. Sa collaboration, qui s'échelonne sur près de trente ans, entre 1756 à 1783, se divise en deux périodes particulièrement fécondes. Elles ont toutes deux une durée d'environ cinq ans et elles recourent, de façon générale, deux types de contributions. Des lettres d'éducation, des pièces en vers et des dialogues sont dans un premier temps insérés dans les livraisons des années 1756 à 1761. Des comptes rendus d'ouvrage et de pièces de théâtre, ainsi que quelques articles sur l'actualité de la scène parisienne, forment un deuxième ensemble au début de la décennie 1770. Le statut de cette collaboratrice, à titre d'auteure aussi bien que de réceptrice, permet d'entrer dans l'imaginaire social du périodique.

Louise d'Épinay ou Mme * : la représentation d'une femme d'esprit**

On a longtemps sous-estimé l'ampleur de la participation de Louise d'Épinay à la *Correspondance littéraire*. L'édition la plus répandue des feuilles de Grimm, préparée par Maurice Tourneux à la fin du XIX^e siècle, a en partie contribué à cette méconnaissance⁵⁷. Les seize volumes de cette édition sont lacunaires : plusieurs textes ont été écartés et le contenu d'un bon nombre de ceux qu'on a conservés a été élagué. Les écrits de Louise d'Épinay n'ont pas fait exception à ce traitement. Ceux qui ont été mis de côté proviennent essentiellement des premières années : parmi les vingt-six textes diffusés entre 1756 et

cette correspondance de Grimm, peut-être même à l'insu de ce dernier. » Ulla Kölving, « Introduction générale », *loc. cit.*, p. xxviii.

⁵⁷ Un exemple : Daniel Maggetti et Georges Dulac, les éditeurs de la correspondance de Louise d'Épinay et de Ferdinando Galiani, se réfèrent à la seule édition de Maurice Tourneux dans leurs notes. Ils ont établi plusieurs relations entre des textes de Louise d'Épinay et le périodique de Grimm, mais ils n'ont pas pu signaler les nombreuses lettres de Galiani qu'y ont diffusées Diderot et Louise d'Épinay, puisqu'elles n'ont pas été retenues par Maurice Tourneux. Il en résulte une image quelque peu déformée de la participation des épistoliers aux feuilles de Grimm, si la lecture de leur correspondance se fait dans cette optique. Cette remarque ne diminue certes en rien la qualité de l'édition de cette correspondance. Elle veut simplement montrer que l'on ne peut pas se fier qu'à elle seule dans le cadre d'une recherche sur la production de Louise d'Épinay et de Galiani pour la *Correspondance littéraire*.

1761, un seul a été retenu par l'éditeur. Les comptes rendus de spectacle des années 1770 ont quant à eux subi de nombreuses coupures, la longue narration des intrigues ayant la plupart du temps été sacrifiée au profit des commentaires critiques. L'inventaire de la *Correspondance littéraire*, préparé par Jeanne Carriat et Ulla Kölving⁵⁸, a fait la lumière sur l'ensemble de la production qu'on lui reconnaît aujourd'hui. La présentation qui suit a été établie à partir de cet outil de travail, en adoptant la méthode de classement qu'il propose. Vu l'état actuel des recherches, il est impossible d'aborder la question de la représentation de la collaboratrice sans préalablement faire le point sur la liste des textes qui lui reviennent – laquelle a d'ailleurs fluctué au cours des trente dernières années. Elle est ici établie de façon chronologique et à partir des titres et des commentaires introductifs qui permettent d'associer cet ensemble à une même rédactrice. L'on sera surtout attentif à l'image de la collaboratrice qui s'en dégage : une femme du monde modeste et soucieuse de préserver son anonymat.

Du côté de l'histoire de la presse, une notice de Jochen Schlobach sur Louise d'Épinay figurait au nombre des entrées de la première édition du *Dictionnaire des journalistes*, parue en 1976⁵⁹. La réédition de l'ouvrage, en 1999, l'en a cependant fait disparaître⁶⁰. Cette notice avait entre autres été établie à partir de l'édition de Maurice

⁵⁸ Jeanne Carriat et Ulla Kölving, *Inventaire*, op.cit.

⁵⁹ Jochen Schlobach, « Épinay », dans Jean Sgard (édit.), *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1976, p. 146-148.

⁶⁰ Une définition du terme « journaliste » est proposée dans la préface de la seconde édition du *Dictionnaire des journalistes*. Voici ce qu'on précise à propos de la liste des auteurs retenus dans ce volume : « Il ne s'agit pourtant pas, comme on pourra le constater, de la totalité des noms précédemment cités dans l'« Index des rédacteurs et principaux journalistes » [du *Dictionnaire des journaux (1600-1789)*, paru huit ans plus tôt, en 1991]. Cet index mentionnait environ 2000 noms ; mais outre le fait que dans bien des cas, il ne s'agissait que de noms, sans état-civil correspondant et sans biographie possible, il a fallu restreindre et préciser la notion de journaliste. Aujourd'hui comme hier, cette notion est difficile à cerner. Elle peut se limiter, *stricto sensu*, à l'ensemble des professionnels de la presse, de ceux qui font leur métier de la publication périodique ; mais on ne compterait pas, à l'époque classique, plus d'une dizaine de journalistes conformes à cette définition, gazetiers de profession comme Renaudot, ou producteurs de revues comme Desfontaines ou Fréron. Le terme peut, dans le sens le plus large, concerner tous ceux qui, de près ou de loin, ont collaboré à un journal ; mais dans ce cas, il est peu d'écrivains qui, au dix-huitième siècle, n'aient été journalistes. À mi-chemin de ces acceptions extrêmes, nous avons considéré comme journalistes tous ceux qui avaient participé de façon suivie à l'élaboration d'un journal : fondateurs et directeurs d'entreprises de presse, rédacteurs, titulaires d'une rubrique dans une revue, correspondants attitrés. Le critère de collaboration régulière et quasiment contractuelle a donc été déterminant. Cela dit, les frontières sont souvent délicates à établir. Nous avons tenu à garder, parfois avec la seule mention de leurs activités journalistiques, un certain nombre d'écrivain connus (Diderot, Duclos, J.J. Rousseau, Voltaire) dont l'intérêt pour le journalisme [est] évident, sans s'accompagner forcément de liens réguliers avec un journal [...].

Tourneux, du manuscrit (alors récemment découvert) de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris et du dépouillement des collaborateurs à la *Correspondance littéraire* au cours de 1773 effectué par Jean Varloot⁶¹. Bien que Jochen Schlobach annonce une trentaine d'articles pouvant être attribués à Louise d'Épinay, le décompte des titres qui figurent sur sa liste approche plutôt de la quarantaine⁶². En outre, ses trente-neuf entrées regroupent parfois des articles qui sont distinguées dans l'*Inventaire* de Jeanne Carriat et d'Ulla Kölving. Elles sont suivies d'une liste d'attributions incertaines ajoutant onze titres à cet ensemble. La plupart des textes mentionnés dans cette deuxième liste sont toujours attribués à Louise d'Épinay dans l'*Inventaire*. Un seul a été restitué à un autre auteur⁶³. Au

L'important était de rassembler tous ceux qui ont produit des journaux, tous ceux qui ont exercé, le plus souvent dans l'anonymat complet, les fonctions d'informateurs, de critiques, de médiateurs. » Jean Sgard, « Préface », dans Jean Sgard (édit.), *Dictionnaire des journalistes. 1600-1789*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, vol. 1, p. V. À la lumière de cette présentation, que faut-il conclure du retrait de Louise d'Épinay de cet ouvrage ? Que, en dépit de son « intérêt pour le journalisme » et de ses « fonctions d'informa[trice], de critiqu[e], de média[trice] », elle n'était pas assez connue pour être y retenue aux côtés des célèbres Diderot, Duclos, Rousseau et Voltaire ? Il faut préciser que son nom avait déjà disparu de l'index du *Dictionnaire des journaux* paru en 1991, auquel l'on fait référence dans cette présentation, et que la raison de ce retrait n'est nulle part expliquée. Un coup d'œil aux femmes recensées dans la deuxième édition du *Dictionnaire des journalistes* n'est pas plus éclairant. Parmi les seize femmes retenues (soit 2% des huit cent dix noms figurant dans cet ouvrage), l'on précise que « trois prennent la succession de leur mari », « [q]uatre sont liées à l'histoire du *Journal des dames* », « [t]rois autres femmes se sont occupées d'affiches ou de gazettes », une « a fait pendant deux ans une revue d'information générale » et une « a lancé le prospectus d'un journal de mode, mais n'a pu aller plus loin ». Sylvie Truc et Jean Sgard, « Postface », *ibid.*, vol. 2, p. 1004. En dépit du fait que le compte n'y soit pas (seulement douze femmes sont mentionnées au lieu des seize attendues), cette présentation montre bien que les profils de ces femmes journalistes ne sont pas du tout incompatibles avec celui de Louise d'Épinay, qui a d'ailleurs fait beaucoup plus que de lancer un prospectus. Nous ne sommes donc pas en mesure d'expliquer ce retrait de l'édition de 1999 du *Dictionnaire des journalistes* et ce, alors même que plus d'informations sur sa participation à la *Correspondance littéraire* étaient disponibles qu'au moment de la parution de la première édition de l'ouvrage en 1976. En effet, entre-temps, l'*Inventaire* de la *Correspondance littéraire* (1984) et l'édition critique de la *Correspondance* de Louise d'Épinay et de Ferdinando Galiani (1992-1997) avaient été publiés.

⁶¹ Voir Jean Varloot, « La *Correspondance littéraire* de F. M. Grimm à la lumière des manuscrits de Gotha : contribution ignorée, collaborateurs mal connus », dans Werner Bahner (édit.), *Beiträge zur französischen Aufklärung und zur spanischen Literatur. Festgabe für Werner Krauss*, Berlin, Akademie-Verlag, coll. « Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Schriften des Instituts für romanische Sprachen und Kultur », 7, 1971, p. 427-445. Jochen Schlobach énumère également parmi ses sources les lettres de Louise d'Épinay à Galiani (alors rendues disponibles grâce aux travaux de Fausto Nicolini) et l'« Inventaire provisoire des contributions de Diderot à la *Correspondance littéraire* » de Johannes Theodorus De Booy, *Dix-huitième siècle*, 1, 1969, p. 353-397.

⁶² Se reporter à l'annexe I, « Collaboration de Louise d'Épinay à la *Correspondance littéraire* (1755-1783) » pour plus de détails sur l'ensemble des informations qui suivent.

⁶³ Il s'agit du compte rendu de la *Lettre de Brutus sur les chars anciens et modernes* de Delisle de Sales, *Correspondance littéraire*, 15 décembre 1771, f. 199-200v. Ulla Kölving et Jeanne Carriat attribuent ce texte à Diderot, en précisant néanmoins que « Mme d'Épinay donne son opinion sur cet ouvrage dès le

finale, seules huit entrées de la liste proposée ici ne sont pas mentionnées dans la première édition du *Dictionnaire des journalistes*.

Dans *Eagle in a Gauze Cage*, paru en 1993, Ruth Plaut Weinreb aborde la participation de Louise d'Épinay à la *Correspondance littéraire* dans deux chapitres, respectivement consacrés aux « alliances littéraires » de la femme de lettres et à sa participation à l'élaboration du périodique⁶⁴. Son travail pour les feuilles de Grimm fait l'objet d'une entreprise de revalorisation et de réhabilitation dans cet ouvrage. Quoique incomplète, la liste des articles qui y est annexée donne l'impression d'associer deux fois plus d'entrées au nom de Louise d'Épinay que celle de Jochen Schlobach dans la première édition du *Dictionnaire des journalistes*⁶⁵. Or une lecture attentive révèle qu'aucune distinction n'a été faite entre les entrées qui mentionnent simplement le nom de Louise d'Épinay et celles qui lui sont adressées ou encore celles dont elle est en partie ou entièrement l'auteure et celles qui se rapportent de plus ou moins près à l'un de ses écrits dans le périodique. Deux articles sur Louise d'Épinay y figurent également : une critique des *Conversations d'Émilie* (celle qui porte sur l'édition de 1774 ; l'auteure ne mentionne pas celle que consacre aussi Meister à l'édition de 1781) et sa nécrologie. Par ailleurs, des entrées qui lui sont attribuées dans l'*Inventaire* n'apparaissent pas dans l'annexe de Ruth Plaut Weinreb, pourtant publiée près de dix ans après celui-ci et alors que l'historienne se réfère à cet outil. Enfin, une douzaine d'entrées regroupent plus d'une lettre. Bref, une image déformée et imprécise de la production de Louise d'Épinay résulte du classement adopté par Ruth Plaut Weinreb.

Le rétablissement de la présentation de ces entrées en fonction du système adopté dans l'*Inventaire* ajoute pas moins de vingt-cinq titres à cette liste⁶⁶. Les annexes I et II que nous proposons en guise de complément à ce chapitre comptent soixante-huit entrées écrites ou coécrites par Louise d'Épinay et cinquante-cinq entrées lui étant destinées. Au

4 octobre dans une lettre à Galiani. » Ulla Kölving et Jeanne Carriat, *Inventaire*, op. cit., vol. 1, p. 277, note 2.

⁶⁴ Ruth Plaut Weinreb, « Literary Alliances. Collaboration and Problems of Authorship » et « The *Correspondance littéraire, philosophique et critique* », dans *Eagle in a Gauze Cage*, op. cit., p. 115-157.

⁶⁵ Voir Ruth Plaut Weinreb, « Appendix. Madame d'Épinay's Contributions to the *Correspondance littéraire* », dans *Eagle in a Gauze Cage*, ibid., p. 163-166.

⁶⁶ Pour une synthèse des variantes entre le mode de présentation ici adopté et la liste des contributions établie par Ruth Plaut Weinreb, on se reportera à l'annexe III.

total, cent vingt-trois contributions actives et passives, c'est-à-dire écrites et reçues par Louise d'Épinay, sont associées à son nom.

Vingt-six textes sont diffusés au cours des premières années de la participation de Louise d'Épinay à la *Correspondance littéraire*⁶⁷. Ils sont annoncés par Grimm comme étant d'une « femme d'esprit » ou simplement de « Mme *** ». Les « *** », utilisés pour préserver l'anonymat d'un auteur, sont pratique courante au XVIII^e siècle⁶⁸. Une analyse sommaire des titres des articles du périodique dans lesquels se retrouve une telle désignation féminine montre que la moitié renvoie à Louise d'Épinay (auteure ou réceptrice), soit six titres sur treize entre 1755 et 1783. Cet échantillonnage ne saurait toutefois être représentatif, puisque les titres donnés dans l'*Inventaire* ne fournissent pas nécessairement toutes les informations qui apparaissent en tête des articles dans les manuscrits⁶⁹. Un relevé exhaustif des « Mme *** » dans les feuilles de Grimm révélerait probablement une proportion beaucoup plus importante en faveur de Louise d'Épinay, mais il est pour l'instant impossible de l'affirmer. Quoiqu'il en soit, une figure de collaboratrice principale prend forme grâce à un jeu de renvois entre ses écrits. Si l'identité de Louise d'Épinay n'est jamais dévoilée à titre d'auteure, ses contributions, aussi diverses soient-elles, sont néanmoins imputables à une même personne. Des relations sont établies dans les titres et dans les commentaires, de Grimm ou d'autres collaborateurs, qui les accompagnent. Femme d'esprit, mère soucieuse de l'éducation de ses enfants, maîtresse de maison dont on souligne les qualités sociales : telle apparaît la rédactrice à ses lecteurs, c'est-à-dire conformément aux représentations féminines les plus convenues au sein de la « belle société » parisienne.

⁶⁷ On pourra se reporter à la « Liste des textes et des articles attribués à Louise d'Épinay (1756-1783) » (tableau I) pour appuyer la lecture de cette présentation.

⁶⁸ Voir Gérard Leclerc, *Le sceau de l'œuvre*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1998, p. 239-241 et Nicole Masson, « Anonymat des poètes et cercles de sociabilité : “tout y est d'étoiles” pour le non-initié », *Littérales, Écriture, identité, anonymat au XVIII^e siècle*, 37, 2006, p. 49-58.

⁶⁹ Les titres présentés dans le cadre de ce travail ont été établis à partir des manuscrits de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris. Ils diffèrent parfois de ceux de l'*Inventaire* et font notamment apparaître beaucoup plus de « Mme *** ». Voir les « Remarques sur les principes de présentation des titres » dans notre introduction aux annexes.

Tableau I

Liste des textes et des articles attribués à Louise d'Épinay (1756-1783)

1756		
1.	15 juin 1756	« Première lettre à mon fils »
2.	15 août 1756	« À Tyran le Blanc »
3.	15 septembre 1756	« Épître de madame *** à M. Desmahis »
4.	1 ^{er} octobre 1756	« Lettre à la gouvernante de ma fille »
5.	1 ^{er} novembre 1756	« Lettre de Mme D... à Mme la présidente de M... »
1757		
6.	1 ^{er} janvier 1757	« Les illusions »
7.		« Seconde lettre à mon fils »
8.		« Troisième lettre à mon fils »
9.		« Quatrième lettre à mon fils »
10.		« Cinquième lettre à mon fils »
11.		« Sixième lettre à mon fils »
12.		« Neuvième lettre à mon fils »
13.		« Dixième lettre à mon fils »
14.	1 ^{er} octobre 1757	« Réponse de Mme *** à M. de Margency, du 8 septembre 1757 »
1758		
15.	15 décembre 1758	« Lettre de Mme *** à M. de Saint-Lambert »
1759		
16.	1 ^{er} août 1759	« Réponse de madame *** à M. Desmahis »
17.	15 septembre 1759	« Lettre de Mme *** à M. de Saint-Lambert »
18.	15 octobre 1759	« Le présent intéressé »
19.	1 ^{er} novembre 1759	« Le cadran de l'amour »
20.	15 décembre 1759	« Le ruban, conte »
1760		
21.	15 janvier 1760	« Tout vient à point à qui sait attendre, conte »
22.	15 mars 1760	« L'origine des Apozèmes »
1761		
23.	1 ^{er} février 1761	« Qu'en pensez-vous ? »
24.	1 ^{er} août 1761	« Premier dialogue. La marquise de Clay et M. de St. Alban »
25.	15 août 1761	« Second dialogue [Derville et Cinqmars] »
26.	15 décembre 1761	« Troisième dialogue [Mon père et moi] »
1770		
27.	1 ^{er} mai 1770	« Article de M. Diderot » (avec introduction de Mme d'Épinay et commentaire de Grimm)
1771		
28.	1 ^{er} juillet 1771	s.t. [compte rendu : L.-L.-F. de Brancas, comte de Lauraguais, <i>Extrait du droit public de la France</i>],

29.	1 ^{er} septembre 1771	« Dialogue copié d'après nature ou de l'amitié de deux jolies femmes »
30.		s.t. [compte rendu : [Cl.-Fr. Lambert], <i>Relation singulière ou le Courier des Champs-Élysées</i>]
31.	1 ^{er} octobre 1771	« Suite du Dialogue copié d'après nature ou de l'amitié de deux jolies femmes »
32.		« Article de Madame *** » [compte rendu : anonyme, <i>Domino</i> et L.-G. d'Azémar et A.-M.-A. Fridzéri, <i>Les deux miliciens ou l'orpheline villageoise, Comédie en un acte et en prose mêlée d'ariettes</i> , par M. d'Azémar, Lieutenant au régiment de Touraine]
33.	15 octobre 1771	« Fin du Dialogue copié d'après nature et [sic] de l'amitié de deux jolies femmes »
34.		« Article de Madame *** » [compte rendu : L. Anseaume et L.-J.-Cl. Saint-Amans, <i>La coquette de village ou le baiser pris et rendu</i>]
35.		« Autre article de Madame *** » [Débuts de l'acteur Ponteuil]
36.		s.t. [compte rendu : [Daudé de Jaussan], <i>Lettre de M. Raphaël le jeune</i>]
37.	1 ^{er} novembre 1771	« Article de Madame *** » [compte rendu : Diderot, <i>Le fils naturel</i>]
38.		« Autre article de Madame *** » [compte rendu : C. Goldoni, <i>Les cinq âges d'Arlequin</i>]
39.		« Autre article de Madame *** » [Préville joue les rôles à manteaux]
40.		« Lettre de Madame *** à M. Diderot » [sur l' <i>Éloge de Fénelon</i> par J.-F. de La Harpe]
41.	15 novembre 1771	« Article de Madame *** » [compte rendu : C. Goldoni, <i>Le Bourru bienfaisant</i>]
42.		« Autre article de Madame *** » [Débuts de Mlle Pitrot de Verteuil]
43.	1 ^{er} décembre 1771	« Expériences intéressantes » (avec Diderot)
44.		« Article de Madame *** » [Débuts du sieur d'Héricourt]
45.	15 décembre 1771	« Article de Madame ***. <i>Traité du Mélodrame ou Réflexions sur la musique dramatique</i> , par M. Garsin ou Gersin de Neufchatel »
46.		s.t. [compte rendu : <i>Elémens du système général du monde</i>] (avec Diderot)
47.		« Article de Madame *** » [compte rendu : [L.-S. Mercier], <i>L'an deux mille quatre cent quarante</i>]
1772		
48.	1 ^{er} janvier 1772	« Rêve »
49.	15 janvier 1772	s.t. [compte rendu : N.-Th. Barthe, <i>La mère jalouse</i> , comédie en trois actes et en vers] (article de Grimm, avec Diderot et Louise d'Épinay)
50.	1 ^{er} février 1772	s.t. [compte rendu : P.-L. Buirette de Belloy et Ch. Batteux, <i>Discours prononcés dans l'Académie française le 9 janvier 1772</i>]
1773		
51.	janvier 1773	« Lettre à M. Rigoley de Juvigni » [sur son discours préliminaire des <i>Bibliothèques françaises</i> de la Croix du Maine et de Duverdiér]
52.	octobre 1773	« Réflexions d'un ignorant après avoir lu l' <i>Éloge de Colbert</i> » (avec Meister)

53.	novembre 1773	s.t. [compte rendu : Cl.-A. Helvétius, <i>De l'homme</i>] (avec Grimm)
54.	décembre 1773	s.t. [compte rendu (suite) : Cl.-A. Helvétius, <i>De l'homme</i>] (avec Grimm)
55.		s.t. [compte rendu : J. Millar, <i>Observations sur les commencements de la société</i> , trad. par [Suard]]
1774		
56.	juin 1774	« Dixième conversation entre une mère et sa fille »
57.	octobre 1774	s.t. [compte rendu : R. Des Glanières, <i>Plan d'imposition économique</i> ; N. Baudeau, <i>Questions proposées à M. Richard Des Glanières</i> ; J.-L. Moreau de Beaumont, <i>Histoire des finances de tout le royaume</i>]
1775		
58.	janvier 1775	s.t. [compte rendu : M.-M. Bonafous, dite Mlle d'Albert, <i>Les confidences d'une jolie femme</i>]
59.		s.t. [compte rendu : A.-J., chevalier Du Coudray, <i>Le roi et son ministre</i>]
60.	février 1775	s.t. [compte rendu : A. Morellet, <i>Théorie du paradoxe</i> et anonyme, <i>Couplet</i>]
61.		s.t. [compte rendu : [Lancelin], <i>Histoires secrètes du prophète des Turcs</i>]
62.		s.t. [compte rendu : [Mme de Fourqueux], <i>Zély</i>]
63.		s.t. [compte rendu : [H. Mackenzie], <i>L'homme sensible</i> , trad. par Saint-Ange]
64.		s.t. [compte rendu : A. Auger, <i>Discours sur l'éducation prononcés au Collège royal de Rouen, avec des réflexions sur l'amitié</i>]
65.	juin 1775	s.t. [compte rendu : anonyme, <i>La victime mariée ou histoire de Lady Villars</i> et Ch. Compan, <i>Colette ou la vertu couronnée par l'amour</i>]
66.	décembre 1775	« Conversation originale et qui pourra servir à l'histoire du dix-huitième siècle »
1776		
67.	juin 1776	« Lettre de Madame d'Épinay à M. l'Abbé Galiani, du 29 juin 1776 »
1783		
68.	janvier 1783	« Lettre de Madame d'Épinay à M. d'Alembert »

La « Première lettre à mon fils », premier texte de Louise d'Épinay que diffuse Grimm dans l'ordinaire du 15 juin 1756, est introduite de la manière suivante par le correspondant : « Je joins à cette feuille une lettre d'une femme d'esprit qui s'occupe sérieusement de l'éducation de ses enfants. Si cet échantillon ne vous déplaît point, j'aurai

l'honneur de vous en envoyer la suite. » (15 juin 1756⁷⁰) Cette pièce est dite de la main d'une femme d'esprit, par ailleurs mère dévouée. La nouvelle collaboratrice devient « Mme *** » deux mois plus tard, à l'occasion de l'annonce de sa deuxième production. L'on en propose cette fois un court portrait. En plus de souligner que Mme *** est l'auteure de la lettre précédente, Grimm esquisse le contexte de sociabilité dans lequel il la côtoie :

Voici une épître qui m'a été adressée par madame *** dont vous avez vu des *Lettres à [mon] fils*. Elle partage entre ses enfants et ses amis un temps que les femmes de son âge donnent ordinairement aux plaisirs et à la dissipation. Pour l'intelligence de cette épître il faut savoir qu'elle appelle les amis avec lesquels elle passe sa vie, ses ours, que par la même plaisanterie on m'a donné dans sa société le nom de Tyran le Blanc et qu'on appelle académie chez elle à la campagne [lorsque a]près la promenade tout le monde se ressemble dans le salon de compagnie pour travailler [chacun] de son côté dans son coin. (15 août 1756)

Mme ***, que l'on savait déjà femme d'esprit et mère attentive, apparaît ici en société, dans sa résidence de campagne. Elle est explicitement dissociée de la frivolité qui serait l'apanage des jeunes femmes de son temps – implicitement des jeunes femmes du monde. Suit une rapide description de la sociabilité qui prend forme chez elle sous le signe de la connivence et de la gaieté, mais non de l'oisiveté. L'appellation d'académie pour désigner le « salon de compagnie » où « tout le monde se ressemble [...] pour travailler » confère aux activités de ce cercle une dimension intellectuelle. Vu les occupations de Grimm et de Diderot, bien connues des abonnés, et vu le contexte de diffusion de cette courte présentation, il va de soi qu'il s'agit d'un travail de critique et d'écriture. Cela dit, on peut également voir dans l'emploi de ce terme d'« académie » un héritage du vocabulaire des

⁷⁰ Les citations et les mentions des textes de Louise d'Épinay seront suivies de la date de l'ordinaire dans lequel ils ont été diffusés. Les extraits cités sont tirés de deux types de sources : pour la période 1756-1767, il s'agit de la collation des textes qui a été effectuée par l'équipe éditoriale de la *Correspondance littéraire* ou encore de l'édition critique, si les ordinaires de l'année concernée ont été publiés (Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire, 1753-1773*, *op. cit.*) ; pour la période 1768-1783, il s'agit des manuscrits de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (c.p. 3850-3875), à l'exception de l'année 1777, dont les ordinaires des mois de mars à décembre sont manquants dans ce fonds. Seule la date de l'ordinaire dans lequel a été diffusé l'article sera donnée entre parenthèses. On pourra se reporter à la « Liste des textes et des articles attribués à Louise d'Épinay (1756-1783) » (annexe I) pour appuyer la lecture de cette présentation.

sociabilités galantes du siècle précédent⁷¹. En plus d'être partiellement initiés aux codes du cercle dont font partie les rédacteurs grâce à l'explication de la pratique de renomination de ses habitués, les lecteurs deviennent des témoins privilégiés des loisirs de cette société.

Au cours de cette période, Grimm souligne régulièrement les liens qu'il y a lieu d'établir entre les textes de sa collaboratrice. L'« Épître de madame *** à M. Desmahis » (15 septembre 1756) est dite « de la même main que celle à Tyran le Blanc », alors que la « Lettre à la gouvernante de ma fille » (1^{er} octobre 1756) est associée à celle qui avait été adressée « à mon fils » : « La lettre suivante part de la même main que celles que j'ai eu l'honneur de vous envoyer sur l'éducation. » Un mois plus tard, la « Lettre de Mme D... à Mme la présidente de M... » (1^{er} novembre 1756) est présentée comme « de la même main que les autres ». En dépit de la nouveauté du pseudonyme (« Mme D... »), qui d'ailleurs n'apparaît qu'une seule fois dans tout le périodique pour désigner Louise d'Épinay, il est évident que Grimm fait toujours allusion à la même collaboratrice. De façon similaire, il dit des « Illusions par madame *** » (1^{er} janvier 1757) qu'elles sont de l'« auteur de ces *Lettres sur l'éducation*⁷² ». Enfin, il va de soi que les sept lettres « à mon fils » qui sont jointes au premier ordinaire de l'année 1757 ont été composées par la même⁷³.

Les quatre lettres et les cinq contes qui suivent chronologiquement cette série sont explicitement attribués à Mme *** sans qu'aucun commentaire de Grimm ne les accompagne :

⁷¹ Voir Delphine Denis, *Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Lumière classique », 32, 2001, p. 204.

⁷² Selon l'*Inventaire* et ainsi que le laisse entendre Grimm, la seconde « Lettre à mon fils » aurait été annexée, avec les suivantes, à l'ordinaire du 1^{er} janvier 1757, soit un an après la diffusion de la première (1^{er} janvier 1756). L'allusion plurielle de Grimm au sujet des lettres sur l'éducation qui auraient déjà été envoyées au moment où il présente la « Lettre à la gouvernante de ma fille » (1^{er} octobre 1756) est mystérieuse, tout comme celle de l'introduction à « Tyran Le Blanc » (15 août 1756, voir la citation donnée plus haut). L'éditeur du tome III de la *Correspondance littéraire*, qui couvre les ordinaires de l'année 1756, explique qu'« à la différence de la première, les Lettres II et suivantes ne peuvent pas être rattachées à une livraison précise, faute d'une annonce explicite. Ces lettres n'en ont pas moins été envoyées aux abonnés de la *Correspondance littéraire*, comme Grimm le leur proposait dès le 15 juin [*i.e.* au moment de l'envoi de la première lettre]. [...] Le pluriel employé par deux fois laisse bien entendre qu'après le 15 juin, d'autres lettres ont été insérées dans la *Correspondance*. » Introduction à l'« Appendice. Les Lettres à mon fils de Mme d'Épinay envoyées avec la *Correspondance littéraire* en 1756 », dans Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire*, tome III, 1756, éd. Robert Granderoute, *op. cit.*, p. 317.

⁷³ Quatre des douze lettres du recueil de Louise d'Épinay (*Lettres à mon fils*, Genève, de mon imprimerie [Gauffecourt], 1759) n'ont pas été envoyées aux abonnés : les septième, huitième, onzième et douzième lettres.

- « Réponse de Mme *** à M. de Margency, du 8 septembre 1757 » (1^{er} octobre 1757) ;
- « Lettre de madame *** à M. de St Lambert du 15 décembre 1758 de Genève » (15 décembre 1758) ;
- « Réponse de madame *** à M. Desmahis de Paris en 1756 » (1^{er} août 1759) ;
- « Lettre de madame *** à M. de St Lambert de Paris. En 1756 » (15 septembre 1759) ;
- « Le Présent intéressé. Par Madame *** » (15 octobre 1759) ;
- « Le Cadran de l'Amour. Conte par madame de *** » (1^{er} novembre 1759) ;
- « Le Ruban. Conte par madame *** » (15 décembre 1759) ;
- « Tout vient à point à qui sait attendre. Conte par madame *** » (15 janvier 1760) ;
- « L'Origine des apozèmes. À M. *** docteur de la Faculté de médecine de Paris. Par madame *** » (15 mars 1760).

Les introductions du conte en prose et de deux des trois dialogues philosophiques diffusés au cours de l'année 1761 comportent de nouvelles relations établies par Grimm. La mention suivante précède le « Qu'en pensez-vous ? » de la livraison du 1^{er} février : « Le morceau suivant est de madame *** dont les lettres à son fils ont été ci-devant ajoutées à ces feuilles. » Le « Premier dialogue » entre la marquise de Claye et le comte de St Alban (1^{er} août 1761) est relié au conte précédent : « Le dialogue suivant est de madame *** dont vous avez lu le *Qu'en pensez-vous*, il y a quelques mois, à la suite de ces feuilles. » Le « Second dialogue » (15 août 1761) est associé au « précédent », quoiqu'il soit diffusé sept mois plus tard : « Le dialogue suivant est de la même main que le précédent. On s'aperçoit aisément qu'il a été fait dans le temps qu'on jouait la comédie des *Philosophes*. » Enfin, le « Troisième dialogue » (15 décembre 1761) se passe de commentaire : vu son rang, qui lui donne son titre comme aux deux autres, il va de soi qu'il est de la même auteure⁷⁴.

Si Grimm semble dans un premier temps soucieux de délimiter les contours de la production de Mme ***, qui est d'abord essentiellement pédagogique et mondaine, il n'en

⁷⁴ À l'exception de « L'origine des apozèmes » et des quatre contributions de 1761 (« Qu'en pensez-vous ? » et les trois dialogues), tous les textes de la première période figurent dans les recueils de Louise d'Épinay imprimés à Montbrillant : *Mes moments heureux*, Genève, de mon imprimerie [Gauffecourt], 1758 et *Lettres à mon fils*, *op. cit.*

sera plus de même au cours des années 1770. Les textes de Louise d'Épinay suppléeront d'ailleurs pour la plupart à ceux du directeur, lui-même absent. Dans l'intervalle, quelques pièces lui sont destinées – il en sera question plus loin –, mais aucune contribution ne lui est attribuée. Il est possible d'imaginer que des raisons personnelles aient pu suspendre sa collaboration aux feuilles de Grimm. Outre la mort de madame d'Esclavelles, sa mère, en 1762 et la naissance de trois petits-enfants, dont Émilie de Belsunce (qui donnera leur titre aux *Conversations d'Émilie*), entre 1765 et 1767, la destitution de son mari à titre de fermier général à cause de ses nombreuses dettes peut être évoquée comme source de préoccupations, notamment en regard de l'établissement de ses enfants⁷⁵. Selon Ulla Kølving et Jeanne Carriat, les voyages que Grimm commencent à entreprendre au cours de la décennie 1760 auraient pourtant nécessité le soutien de Diderot et de Louise d'Épinay pour assurer la continuation de ses feuilles⁷⁶. Il y a bien quelques lettres qui attestent l'échange de propos au sujet de la *Correspondance littéraire*, mais elles ne fournissent pas de précision sur une éventuelle participation de Louise d'Épinay au périodique à titre de rédactrice⁷⁷. Cela n'empêche pas qu'elle ait pu collaborer à sa réalisation, ne serait-ce qu'à titre d'intermédiaire entre Grimm et Diderot, lui-même producteurs de nombreuses pièces.

⁷⁵ « Florence Tardieu d'Esclavelle avait épousé en 1745 son cousin Denis-Joseph Lalive d'Épinay (1724-1782), fils du fermier général Louis-Denis de Lalive de Bellegarde. Lalive d'Épinay fut adjoint à son père de 1745 à 1752, fermier titulaire de 1752 à 1762. Ses folles dépenses et ses négligences professionnelles le firent renvoyer de la Ferme en 1762. Quatre ans après, il demandait un conseil judiciaire et sa famille devait le faire interdire en 1777. » Yves Durand, *Les fermiers généraux au XVIII^e siècle*, Paris, Maisonneuve et Larose, coll. « Mémoire de France », 1996 [Paris, Presses universitaires de France, 1971], p. 559-560. Pour le détail de l'histoire financière du couple Lalive d'Épinay et la présentation de nombreuses archives familiales et judiciaires, voir Émile Campardon, *Les prodigalités d'un fermier général. Complément aux Mémoires de madame d'Épinay*, Paris, Chavaray frères éditeurs, 1882. Leur fille Angélique se marie en 1764 avec le vicomte de Belsunce. Leur fils Louis contracte des dettes au cours de ces années, ce qui l'amène à devoir démissionner en 1769 de la charge de conseiller que lui avaient achetée ses parents en 1767 au parlement de Pau. Après la sollicitation d'une lettre de cachet de la part de ces derniers, il est emprisonné pendant deux ans.

⁷⁶ Elles indiquent pour cette période, parmi les voyages les plus importants qu'il a faits, deux séjours en Allemagne, le premier d'une durée de deux mois et demie en 1762 et le second, de cinq mois en 1769. Ulla Kølving et Jeanne Carriat, « Introduction », *loc. cit.*, p. xx.

⁷⁷ Deux exemples : « Nous avons ce matin une conférence avec Damilaville et Mme d'Épinay, pour que la *Correspondance* de Grimm ne souffre point de son absence. » Lettre de Diderot à Sophie Volland, 3 octobre 1762, dans *Correspondance*, éd. Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1997, p. 454. « Dites-lui [*i.e.* à Grimm] aussi que la besogne dont je me suis chargé pour sa *Correspondance*, demandant de la verve, de la chaleur, de la gaieté, il a bien pourvu à ce que je n'eusse pas une étincelle de cela. Il l'aura pourtant, mais venue comme elle a pu venir. » Lettre de Diderot à Louise d'Épinay, mi-mai 1769, *ibid.*, p. 943.

Quoi qu'il en soit, si, en dépit de ses problèmes familiaux – qui ne sont d'ailleurs pas particuliers à la décennie 1760 et qui vont se poursuivre pratiquement jusqu'au décès de Denis-Joseph d'Épinay, en 1782⁷⁸ –, elle y a diffusé des textes, force est de constater qu'elle l'a fait de façon plus discrète. Nous n'avons malheureusement pas, pour cette période, de source comparable à sa correspondance avec Galiani, qui a permis de lui attribuer de nombreux articles au cours des années suivantes.

Entre 1770 et 1775, une quarantaine d'entrées sont explicitement désignées comme de la main de Mme *** ou ont pu lui être restituées grâce aux éditions de la correspondance de Louise d'Épinay et de Ferdinando Galiani. Les travaux de Fausto Nicolini⁷⁹ et ceux de Georges Dulac et de Daniel Maggetti⁸⁰, dont l'édition critique a paru au cours des années 1990, ont mis au jour de nombreux recoupements entre des articles du périodique et plusieurs des lettres envoyées à Naples par la Parisienne. Cette période coïncide avec une série de voyages qui amènent Grimm à déléguer provisoirement ses feuilles à Diderot et à Louise d'Épinay, puis à en charger Jacques-Henri Meister en 1773⁸¹. Elle débute par ailleurs peu de temps après le départ de l'abbé Galiani, dont plusieurs lettres trouveront écho dans le périodique à partir de l'année 1771. Cette fois plus directement associée au noyau rédactionnel de la *Correspondance littéraire*, par ses fonctions comme par la régularité de sa participation, Mme *** n'en conserve pas moins son anonymat. La préparation des ordinaires qui se fait de façon collective, particulièrement au cours de ces années, rend cependant plus complexe l'attribution de ses textes.

La plupart des contributions de Louise d'Épinay pendant la décennie 1770 sont des comptes rendus : sur quarante entrées, dix-neuf sont des critiques d'ouvrage et treize se

⁷⁸ Voir Émile Campardon, *Les prodigalités d'un fermier général*, op. cit. p. 37-75.

⁷⁹ Louise d'Épinay, *La signora d'Épinay e l'abate Galiani. Lettere inedite (1769-1772)*, éd. Fausto Nicolini, Bari, Gius. Laterza & Figli, 1929 ; Louise d'Épinay, *Gli ultimi anni della signora d'Épinay. Lettere inedite all'abate Galiani (1773-1782)*, éd. Fausto Nicolini, Bari, Gius. Laterza & Figli, 1933.

⁸⁰ Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance*, op. cit.

⁸¹ « Ses nombreux voyages [i.e. les voyages de Grimm] bouleversent sérieusement, voire suspendent complètement, l'expédition de ses "feuilles" ; malgré le soutien inlassable de Diderot et de Mme d'Épinay, qui le suppléent pendant ses absences et dont la tâche consiste à préparer des matériaux qu'il doit ensuite trier et mettre en ordre lui-même, il n'arrive plus, à partir de 1767, à rattraper ses retards. Quand, en 1771, il part pour l'Angleterre, il passe l'entière responsabilité tant de la rédaction que de l'expédition des feuilles à ses amis. » Ulla Kölling et Jeanne Carriat, « Introduction », loc. cit., p. xv-xvi. Voir également la lettre de Meister à Jean-Baptiste Suard, 20 juillet 1812, dans Johannes Theodorus De Booy, « Henri Meister et la première édition de la *Correspondance littéraire* (1812-1813) », loc. cit., p. 222-224.

rapportent à l'actualité théâtrale. Neuf comptes rendus d'ouvrage sont explicitement attribués à Mme *** et neuf ont pu lui être attribués grâce au concours des lettres adressées à l'abbé Galiani⁸². Les comptes rendus de spectacle et les nouvelles de la scène ont bénéficié d'un traitement différent : les treize qui lui reviennent sont tous signés Mme ***. Ces critiques ne sont généralement pas commentées par un autre rédacteur et plusieurs n'ont pas de titre. En 1771 et en 1772, les articles de Louise d'Épinay présentent souvent pour seul intitulé : « Article de Mme *** » ou « Autre article de Mme *** ». En 1773 et en 1774, Mme *** disparaît du périodique⁸³ et, au cours de l'année 1775, ses productions lui sont attribuées grâce à un système de renvois établi par Meister⁸⁴.

S'ajoutent à cet ensemble :

- deux fictions dialoguées, « L'amitié de deux jolies femmes » (diffusé en trois temps dans les ordinaires des 1^{er} septembre, 1^{er} octobre et 15 octobre 1771)⁸⁵ et un « Rêve » (1^{er} janvier 1772) ;
- les « Réflexions d'un ignorant après avoir lu l'Éloge de Colbert » (octobre 1773), rédigées en collaboration avec Meister ;
- une « Conversation originale et qui pourra servir à l'histoire du dix-huitième siècle » (décembre 1775) ;
- le compte rendu d'une expérience scientifique faite à Paris sur des diamants, conjointement attribué à Diderot et à Louise d'Épinay (1^{er} décembre 1771) ;
- la « Dixième conversation entre une mère et sa fille » (juin 1774) extraite de la première édition des *Conversations d'Émilie*.

Aucune remarque ne permet d'associer ces fictions à l'auteure des comptes rendus dans le périodique. Finalement, deux lettres de Louise d'Épinay sont publiées en 1776 et en 1783, quelques mois seulement avant sa mort. La première est adressée à Galiani ; la seconde est

⁸² À ces dix-huit comptes rendus s'en ajoute un dix-neuvième qu'Ulla Kölvig considère de la main de Louise d'Épinay bien qu'aucune évidence ne permette pourtant de le lui restituer (à tout le moins dans le manuscrit consulté à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris). Conformément à ce que présente l'*Inventaire*, ce court article sera ici présenté comme de Louise d'Épinay. Il s'agit du compte rendu sans titre de la *Relation singulière ou le Courier des Champs-Élysées* (1^{er} septembre 1771).

⁸³ Les problèmes d'auctorialité des années 1773 et 1774 seront abordés plus loin.

⁸⁴ Trop longue pour être dressée ici, la liste des critiques pourra être consultée dans les tableaux V et VI du chapitre III.

⁸⁵ Par souci de conformité aux principes de présentation adoptés dans l'*Inventaire*, ce dialogue représente trois entrées dans les statistiques que nous avons établies.

une lettre de remerciements envoyée à D'Alembert en sa qualité de secrétaire de l'Académie française après la réception du Prix d'utilité de 1783 pour la seconde édition des *Conversations d'Émilie*⁸⁶. Il s'agit des deux seuls textes à lui avoir été nommément attribués dans toute la *Correspondance littéraire* : « Lettre de Madame d'Épinay à M. l'Abbé Galiani, du 29 juin 1776 » (juin 1776) et « Lettre de Madame d'Épinay à M. d'Alembert, du 18 janvier 1783 » (janvier 1783).

Plusieurs commentaires accompagnent les contributions de la seconde période, notamment lorsqu'il s'agit de textes de fiction. Le premier, « Dialogue copié d'après nature ou de l'amitié de deux jolies femmes », est dit d'une « femme du monde » d'abord occupée par ses devoirs domestiques et par l'entretien de ses relations d'amitié :

Le petit ouvrage qui suit est d'une femme du monde qui a beaucoup de talent, qui vit avec quelques amis qui lui sont tendrement attachés, et qui donne à la lecture, à l'étude et à la composition de quelques ouvrages délicats les momens qu'elle déroberait à ses fonctions domestiques. Je n'ai obtenu d'elle ce Dialogue qu'à la condition que je ne la nommerais pas. (1^{er} septembre 1771)

Rapportée par Diderot, l'expression d'une exigence d'anonymat renvoie l'image attendue d'une femme du monde. Elle confère à l'écrivaine la modestie convenable à son état. Le divertissement littéraire propre à la « belle société » s'y retrouve également : « Mme *** » rédige pour elle-même « quelques ouvrages délicats ».

Le second dialogue, simplement intitulé « Rêve » – mieux connu sous le titre que lui a donné Maurice Tourneux, « Un rêve de mademoiselle Clairon⁸⁷ » –, est commenté par Grimm. Son texte, qui apparaît à la suite de la fiction, débute par une brève présentation de l'auteure : « Le Rêve que vous venez de lire est d'une femme, et je n'ai pas besoin d'ajouter d'une femme de beaucoup d'esprit. » (1^{er} janvier 1772). Suit une critique des idées endossées par le personnage de mademoiselle Clairon dans le « Rêve ». Elles sont ensuite comparées à celles de la comédienne réelle : « Ceux qui connaissent Mademoiselle Clairon, y reconnaîtront son ton, c'est à s'y tromper ; quant à ses principes sur l'art dramatique, ce n'est pas tout à fait la même chose, et l'auteur a raison de craindre qu'elle

⁸⁶ Louise d'Épinay, *Les conversations d'Émilie*, 2^e éd. remaniée et augmentée, Paris, Humblot, 1781. La première édition a été publiée en 1774 (Leipzig, Crusius).

⁸⁷ Louise d'Épinay, *L'amitié de deux jolies femmes, suivie de Un rêve de mademoiselle Clairon*, éd. Maurice Tourneux, Paris, Librairie des bibliophiles, coll. « Des chefs-d'œuvre inconnus », 1885.

ne se souvienne jamais d'un seul mot de son entretien avec le protégé de M. Monet. » La fin de ce commentaire relie la réflexion sur le jeu théâtral qui est proposée dans ce dialogue au problème plus général de l'éducation :

Une remarque plus importante que vous tirerez de la lecture de ce Rêve, c'est que l'éducation la plus libérale et l'instruction la plus soignée sont de première nécessité pour former un grand acteur, et qu'aussi longtemps que cette profession restera avilie par nos préjugés gothiques, l'art théâtral ne sera jamais porté au degré de perfection dont il est susceptible⁸⁸. (1^{er} janvier 1772)

Lorsque Meister soumet à ses lecteurs la « Dixième conversation » de la première édition des *Conversations d'Émilie*, il le fait également en lien avec le contexte de la réflexion de l'époque sur l'éducation :

Les principes de l'éducation n'ont peut-être jamais été mieux approfondis, mieux développés que de nos jours. Il ne nous manque que de bons livres élémentaires pour en faciliter l'application. Une femme de beaucoup d'esprit et d'une raison très supérieure encore à son esprit vient d'en composer un à l'usage de sa fille dans lequel nous avons cru trouver l'exécution la plus heureuse du Catéchisme moral dont Jean Jacques a tracé le projet dans son *Emile*. Persuadée comme lui que jusqu'à l'âge de dix ans les enfans sont absolument incapables de saisir une longue suite d'idées et de raisonnemens, elle s'est bien gardée de donner à ses instructions un ordre systématique. (Juin 1774)

Cette nouvelle publication est valorisée par le fait qu'elle est le fruit de l'expérience pédagogique d'une mère ayant écrit un ouvrage destiné « à l'usage de sa fille. » L'évocation de l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau souligne la dimension pratique et non pas « systématique » des *Conversations d'Émilie*. Divertissement mondain et pédagogie demeurent donc les thèmes associés à la figure de cette collaboratrice.

Le rapport de la « femme d'esprit » à la réflexion et au savoir est légitimé par son rôle maternel. On insiste particulièrement sur cette dimension lorsqu'il s'agit de fictions. Celles-ci ne sont par ailleurs jamais associées à Mme *** qui, à cette époque, ne fait plus l'objet de présentations de la part des directeurs. Le pseudonyme est désormais réservé à la « journaliste » qui rend compte des nouvelles parutions et des spectacles. Si une telle distinction s'observe au sein des productions de Louise d'Épinay, le travail collectif qui

⁸⁸ Il est à noter que le commentaire de Grimm, qui suit immédiatement le « Rêve », n'est pas traité comme une entrée indépendante dans l'*Inventaire*.

caractérise les années de transition entre Grimm et Meister entraîne, pour sa part, plusieurs problèmes d'attribution parmi les principaux rédacteurs.

Au moment où Meister devient officiellement en charge de la *Correspondance littéraire*⁸⁹, une notice est envoyée aux abonnés afin d'assurer l'identification des auteurs de la plupart des textes qu'ils reçoivent. Cette mesure a pour objectif d'éviter au nouveau directeur de devoir préciser leur nom – ou leur pseudonyme – dans les intitulés des articles. Trois collaborateurs principaux sont ainsi désignés en ouverture de la première livraison de l'année 1775 :

Les articles marqués d'une * sont de l'auteur ordinaire de ces feuilles [*i.e.* Grimm]. Les articles marqués de deux ** sont de Monsieur Meister qui a fait la correspondance pendant les années 1773 et 1774. Les articles marqués de trois *** sont de Mme *** qui en a fourni plusieurs pendant les années 1773 et 1774. Quand il y aura d'autres articles, les auteurs seront nommés⁹⁰. (Janvier 1775)

Figure tutélaire de la *Correspondance littéraire*, Diderot collabore toujours avec Meister en lui remettant, en plus de ses « Salons », une partie importante de ses œuvres⁹¹. Or il n'est pas associé au noyau rédactionnel dans cette liste : d'une part, parce qu'il cesse de fournir des articles à partir du mois de juillet 1772⁹² ; d'autre part, parce que son nom, on l'a vu, confère en grande partie et ce, depuis le début, leur prestige à ces feuilles. Son nom ou son surnom de « philosophe » continuent donc de figurer en tête de la plupart de ses contributions⁹³. Il en va de même pour celui des collaborateurs occasionnels, femmes et

⁸⁹ « [C]onscient de ne pouvoir continuer ses feuilles sur le même pied, mais ne voulant pas perdre le fruit de tant d'années de travail, Grimm semblait encore chercher des solutions intermédiaires et c'est vraisemblablement en partie la réaction positive de Catherine II au travail de son "vicaire" qui le décida à lui céder la responsabilité rédactionnelle de ses feuilles à partir de 1775. Il en gardait pourtant la direction globale, car c'était lui qui entretenait la liaison avec les abonnés et leurs intermédiaires, pour lesquels la *Correspondance littéraire* restait toujours "les feuilles de Grimm". Il se réserva aussi une part des bénéfices, probablement quelque 2000 livres par an pendant les premières années, somme qui cependant a dû diminuer avec la baisse des abonnements après 1789. » Ulla Kölving et Jeanne Carriat, « Introduction », *loc. cit.*, p. xxxvii.

⁹⁰ « Ce texte, copié par les copistes habituels, figure sur un feuillet de format plus petit intercalé dans un cahier de la livraison. » Ulla Kölving et Jeanne Carriat, *Inventaire, op. cit.*, vol. 1, p. 327, note 3.

⁹¹ « Meister a puisé dans les portefeuilles de ses amis bien plus que son prédécesseurs. C'est surtout Diderot qu'il met à contribution et c'est pendant ces années que sont insérés, sous forme de feuilleton, un grand nombre de ses ouvrages. » Ulla Kölving et Jeanne Carriat, « Introduction », *loc. cit.*, p. xxix.

⁹² Voir *ibid.*, p. xxxv.

⁹³ Les contributions préparées par les collaborateurs de Grimm en son absence, « surtout celles de Diderot, sont en général signalées dans le manuscrit [...]. Il n'y a pas de doute, cependant, qu'un certain nombre d'articles non signés sont dus entièrement ou en partie de Diderot – on connaît l'exemple de *La suivante*

hommes du monde dont on diffuse – souvent à leur insu – des bouts-rimés, des vers, des lettres, des chansons⁹⁴.

L'absence d'introduction aux textes de Louise d'Épinay au cours de cette période, à laquelle s'ajoute la mention de Mme *** dans la notice de janvier 1775, peut être interprétées comme le signe d'une activité régulière. Si Meister précise que Mme *** « en a fourni plusieurs pendant les années 1773 et 1774 », des lettres de Grimm, nous le verrons, attestent le rôle de superviseur qui lui aurait incombé lors de l'entrée en fonction du successeur de ce dernier. Or Mme *** est en apparence absente du périodique entre 1773 et 1775, c'est-à-dire précisément au moment de la transition de direction à laquelle elle a été étroitement associée : ni son pseudonyme de « Mme *** » ni les « *** » qui seront plus tard utilisés pour désigner ses articles ne figurent dans les ordinaires de cette période. L'on peut donc soupçonner une participation plus importante de sa part, bien que les sources dont nous disposons à ce jour ne nous permettent pas de la retracer.

Meister le confirme dans une lettre qu'il envoie en 1812 à Jean-Baptiste Suard. Commentant le contenu des volumes de la *Correspondance littéraire* qui commencent alors à paraître, il évoque les conditions de ses premières années de collaboration avec Diderot et Louise d'Épinay :

Que de doux et de pénibles souvenirs ne m'a point rappelé la compilation de ces feuilles qui ne furent jamais adressées à personne que sous la promesse du secret. Le printemps de soixante et treize m. de Grimm accompagna le prince de Hesse Darmstadt en Allemagne et de là en Russie. En 75 il fit le voyage d'Italie avec m. le C^{te} de Romanzof et le ramena de Naples à Petersbourg, ce fut l'époque de sa plus longue absence. De retour à Paris, il me remit toute la boutique avec ses charges et ses bénéfices. Mais le portefeuille de m. de Diderot, jusqu'à sa mort, ne cessa point d'être à ma disposition. Je ne manquai pas non plus de mettre à contribution l'esprit et la mémoire de toutes les autres personnes que je voyais alors, moins pour soulager ma paresse que pour répandre plus de variété sur cette fatale besogne.

généreuse – et surtout à Mme d'Épinay, à laquelle nous en [sic] restituons un certain nombre d'articles non signés [...]. » *Ibid.*, vol. 1, p. xxxv.

⁹⁴ À titre d'exemple, Sigun Dafgård a dénombré cinquante collaborateurs pour la période 1760-1764. Sigun Dafgård, « Grimm à la recherche de “collaborateurs” ou l'art de composer une gazette littéraire », dans Birgitta Berglund-Nilsson (édit.), *Nouvelles, gazettes, mémoires secrets (1775-1800)*, Actes du colloque international, Karlstad, 17-20 septembre 1994, Karlstad, Karlstad University Press, coll. « Karlstad University Studies », 10, 2000, p. 113.

M^{me} d'Épinay s'est cru longtems engagée à me fournir un assez grand nombre d'articles, mais qu'elle me permettait d'arranger à ma manière⁹⁵.

Le travail pour la *Correspondance littéraire* se faisait de façon collective et, si on l'en croit, Meister avait tout le loisir d'« arranger à [sa] manière » les textes de sa collaboratrice. L'absence de revendication auctoriale de la part de Louise d'Épinay témoigne d'un rapport au groupe, au nom et à l'écriture qui est révélateur de pratiques ayant partie liée tant à son sexe qu'à la tradition mondaine dans laquelle elles s'inscrivent, ce qui fera l'objet d'un développement approfondi dans le prochain chapitre.

Dans sa correspondance, Grimm souligne aussi le rôle de Louise d'Épinay au moment où le périodique passe entre les mains de son « vicaire ». Il écrit deux lettres à Meister de Berlin en juin 1773, d'abord pour le féliciter de sa première livraison, ensuite pour lui donner des instructions et pour l'informer du déroulement de son voyage. Elles sont empreintes de ses inquiétudes à l'égard de la santé de la Parisienne, dont l'état risquait de compromettre la production de ses feuilles :

J'ai vu, Monsieur, le mois de Mars, et il m'a confirmé dans l'idée que j'avais déjà que vous vous acquitterez supérieurement du mauvais rôle dont vous vous êtes chargé pendant mon absence. Ce que je desirerais de savoir c'est si votre sort est fixé, si vous restez cet été à Paris, si restant à Paris vous habiterez la ville ou la campagne. Mes inquietudes sur l'état de Mad^e d'Épinay sont extremes, et si cet état empire, vous resterez seul chargé de tout le fardeau de cette correspondance. Je vous supplie de me mander comment va l'expédition et de quelle maniere vous pourrez établir l'atelier. Je doute qu'il puisse rester chez Mad^e d'Épinay dans l'état où elle se trouve⁹⁶.

Il est plus clairement fait allusion au rôle de supervision de Louise d'Épinay dans sa deuxième lettre :

Oui certes je m'applaudis de mon choix, Monsieur, et je vous trouve un correspondant admirable. Vous avez une vocation bien décidée pour ce mauvais métier. J'ai mandé à Mad^e d'Épinay quelques observations sur des arrangements mécaniques de la Correspondance dont vous sentirez sans doute la convenance comme moi. Je ne les repete pas ici⁹⁷.

⁹⁵ Lettre de Meister à Suard, 27 juillet 1812, publiée dans l'article de Johannes Theodorus De Booy, « Henri Meister et la première édition de la *Correspondance littéraire* », *loc. cit.*, p. 225-226.

⁹⁶ Lettre de Grimm à Meister, 1^{er} juin 1773, publiée par Ulla Kölving et Jochen Schlobach, « Cinq lettres de Grimm à Meister (1773-1776) », *loc. cit.*, p. 168.

⁹⁷ Lettre de Grimm à Meister, 29 juin 1773, *ibid.*, p. 169.

Le « fardeau » était assumé conjointement par Meister et par Louise d'Épinay. Ces extraits montrent que les informations transmises à l'une n'avaient pas à être retranscrites dans les lettres adressées à l'autre, les associant ainsi tous deux à cette production.

Enfin, la rédactrice fait elle-même allusion à son travail dans ses lettres à Galiani : « Je travaille pour cette chaise de paille [*i.e.* Grimm] tant que je puis et cela me fait du bien, tandis qu'elle court comme une folle en Allemagne sans rime ni raison et sans savoir pourquoi⁹⁸. » Elle avait aussi annoncé sa collaboration à venir avec Diderot à la veille du départ de Grimm :

D'ailleurs je pourrais bien avec Diderot me flatter de lui [*i.e.* Grimm] soutenir ses correspondances quelques temps, mais quinze ou dix-huit mois de travail assidu[,] il ne faut pas y prétendre du Philosophe et malheureusement je n'ai pas les talents nécessaires pour y suppléer dans une infinité de matière au-dessus de ma portée. Je ferai de mon mieux, cela est bien sûr⁹⁹.

On le voit : si la contribution active de Louise d'Épinay est de mieux en mieux connue, les conditions de son activité journalistique de même que l'ampleur de son travail le sont beaucoup moins¹⁰⁰. Certaines de ces conditions sont ainsi évoquées dans les correspondances personnelles des collaborateurs ; d'autres se dégagent cependant à la lecture des articles, dans lesquels elles sont parfois représentées.

Les lettres qu'échangent Diderot et Mme *** à propos de l'*Éloge de Fénelon* suggèrent qu'une distribution des sujets a présidé à la division du travail entre les deux rédacteurs. Les morceaux d'éloquence y apparaissent comme relevant de la responsabilité

⁹⁸ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 19 décembre 1771, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 2, p. 247-248.

⁹⁹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 3 août 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 155.

¹⁰⁰ « Seules la découverte de documents nouveaux et une étude stylistique poussée – ce sera là une des tâches des futurs éditeurs de la *CL* – pourront permettre de déterminer la véritable part de Mme d'Épinay dans l'entreprise. » Ulla Kölving et Jeanne Carriat, « Introduction », *loc. cit.*, p. xxxv. La publication des premiers tomes de cette édition critique, plus précisément de celui qui est consacré à l'année 1756, atteste cette volonté exprimée plus de vingt ans auparavant d'accorder une attention aux textes et à la participation de Louise d'Épinay dans la *Correspondance littéraire* : « on mesure la part non négligeable qui revient à Louise d'Épinay dans la *Correspondance littéraire* de 1756. Nous avons tenu à le souligner en portant une attention particulière à l'ensemble de ces textes par un jeu d'annotations, de variantes, de rapprochements, car nous ne saurions oublier le rôle qui va être le sien dans l'équipe rédactionnelle de la *Correspondance* à partir de 1759 au moment où Grimm entreprendra une carrière de diplomate qui le contraint de s'absenter souvent de Paris. » Robert Grandroute, « Introduction », *loc. cit.*, p. xxix.

de Diderot. Ainsi débute et se termine la première lettre transmise aux abonnés, qui est de Louise d'Épinay :

Je vous demande mille pardons, mon cher philosophe, d'aller sur vos brisées en disant mon avis sur un morceau d'éloquence ; mais je viens de lire l'Éloge de Fénelon par M. de la Harpe, et je suis si aise de trouver une occasion de louer, que je ne puis m'y refuser.

[...]

Voilà, mon cher philosophe, mes réflexions sur le discours de M. de la Harpe. Il mérite d'être mieux traité que je ne suis en état de faire ; si vous êtes [de] mon avis après l'avoir lu, employez ce que j'en ai dit, changez, effacez, augmen[tez], corrigez, jetez au feu si vous voulez, mais venez me voir. (1^{er} novembre 1771)

L'attitude de l'auteure par rapport à ses articles, qu'elle ne se soucie guère de voir modifiés et retravaillés par ses collègues, du moins en apparence, est mise de l'avant dans l'autoreprésentation qui est construite dans cette lettre à Diderot. On sait que Grimm écrivait souvent à partir de matériaux préparés par ses amis pendant ses absences¹⁰¹ : dans ce cas-ci, une semblable préparation aurait spontanément été faite par Louise d'Épinay pour le philosophe. En désaccord avec sa critique, celui-ci aurait décidé non pas de reprendre son texte, mais de le diffuser tel quel : « J'ai pensé envoyer votre analyse sans correctif », écrit-il. Il l'accompagne cependant de sa propre analyse, rédigée sous forme de réponse. La mise en scène d'un échange épistolaire et intellectuel prend ainsi forme :

Vous permettez donc, Madame, qu'on ajoute quelques mots au jugement que vous venez de porter de l'Éloge de Fénelon, et je vais user de la permission. [...] Je n'effacerai point votre éloge, bonne amie, parceque j'aime à louer ; mais je me garderai bien d'être de votre avis. (1^{er} novembre 1771)

Transmises aux abonnés, ces deux lettres offrent une représentation de la dimension collaborative de la préparation des ordinaires.

Diderot laisse entendre plus loin que le traitement de la poésie et des morceaux d'éloquence lui aurait été imparti : « Pour dieu, mon amie, abandonnez moi les poètes et les orateurs, c'est mon affaire. » Ces propos, de même que le nombre de critiques de spectacle attribuées à Mme *** à cette époque, qui sont d'ailleurs toutes « signées », laissent supposer que l'actualité de la scène parisienne constituait ses propres « brisées ». En plus d'une division des tâches, qui n'est peut-être due qu'à une entente ponctuelle entre les deux

¹⁰¹ Voir Ulla Kölving et Jeanne Carriat, « Introduction », *loc. cit.*, p. xv.

remplaçants de Grimm, l'exemple de la critique de l'*Éloge de Fénelon* illustre le fait que les articles étaient parfois rédigés à plusieurs. Tous les textes écrits à quatre, voire à six mains ne le manifestent toutefois pas aussi clairement aux lecteurs.

Les « Réflexions d'un ignorant sur l'*Éloge de Colbert* » sont, elles aussi, le fruit d'une collaboration, mais cette fois avec Meister. Une lettre à Galiani dans laquelle l'épistolière relate une conversation qu'elle a eue avec le nouveau rédacteur nous renseigne à ce propos. L'extrait de la *Correspondance littéraire*, qu'elle intègre dans sa lettre, est précédé et suivi de ces remarques :

Rien n'électrise mieux que les réflexions d'un ignorant ou d'une ignorante[.] Voici les miennes et celles de mon collègue en correspondances[.] mon cher abbé, d'après les différents ouvrages que j'ai lu depuis quelque temps.

[...]

Ce dernier paragraphe est de mon camarade, qui voit plus loin que moi, vous ne le connaissez pas, cela est égal¹⁰².

Dans les feuilles que reçoivent les abonnés, rien n'indique que « le collègue en correspondance » n'a pas écrit à lui seul cet article. Il l'aurait cependant fait à partir de ses propres réflexions et de celles de Louise d'Épinay, sans pour autant indiquer que la paternité des propos ne lui revenait pas entièrement.

Les « Expériences intéressantes » de la livraison du 1^{er} décembre 1771, présentées comme de Diderot, seraient elles aussi dues en partie à Louise d'Épinay, ainsi que l'explique de nouveau cette dernière à son correspondant napolitain :

Je vais vous rendre compte pour mon envoi d'aujourd'hui d'une expérience intéressante de chimie qui s'est faite chez Rouelle, à laquelle tout Paris a assisté. C'est M. Diderot qui m'a fourni le détail du procédé que je vais transcrire. J'y joindrai les questions et les objections que je lui ai faites et ses réponses.

[...]

Moi. « Qu'est-ce donc que cette pierre si précieuse, ce diamant tant admiré ? »

M. Diderot. « Une goutte d'eau congelée, comme une autre goutte d'eau, avec cette seule différence qu'une chaleur légère suffit pour vaporiser l'une, et qu'il faut la chaleur violente pour vaporiser l'autre, parce que la goutte d'eau est hétérogène et que le diamant est homogène. »

Moi. « Pourquoi le saphir et le rubis résistent-ils. »

¹⁰² Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 11 octobre 1773, dans *Correspondance*, op. cit., vol. 4, p. 79-80.

M. Diderot. « C'est que la chaleur n'a pas été ou assez forte ou assez longue et que la couleur naît peut-être d'un enduit qui enveloppe chaque molécule, qui est inattaquable au feu et qui défend de son action la pierre qu'on y expose. »

Moi. « Que suit-il de ces expériences ? »

M. Diderot. « Qu'il faut bien distinguer la dureté de la volatilité. Le saphir et le rubis moins durs que les diamants ne se volatilisent point au feu ; les diamants s'y volatilisent. L'or ductile et mou exposé pendant six mois de suite à un feu de verrerie ne perd pas un atome de son poids et de sa substance, au feu ; le diamant, le plus dur des corps, s'y vaporise. On fit le lavage dont on a parlé plus haut pour prévenir toute objection. »

Moi. « Mais ne pourrait-on pas dire que les diamants, au lieu de se vaporiser, se sont imbibés dans la pâte des coupelles. »

M. Diderot. « Non, car les petites capsules ou coupelles marquées, l'une n° 1 où l'on avait mis le diamant du duc de Brancas et l'autre marquée n° 9 sur laquelle on avait placé le rubis, étaient de même poids avant que d'aller au feu, et se sont trouvées de même poids, après l'opération. Le lavage de la craie dont le joaillier Leblanc avait enduit son diamant démontre pareillement le peu de fondement de l'imbibition. »

Et c'est au moment où l'on crie que la nation est obérée que des particuliers s'occupent à volatiliser des diamants. Quelle calomnie !

Moi : « Les curieux avaient donné jusqu'à présent la préférence sur les diamants aux belles pierres colorées ? »

M. Diderot. « Voilà leur préférence fondée sur un motif de plus. »¹⁰³

Contrairement à la forme adoptée dans cette lettre, les réparties de chacun se succèdent en continu dans la *Correspondance littéraire*. Si l'on se fie à l'épistolière, l'article aurait été rédigé à partir de notes prises par Diderot et la fin serait œuvre commune, issue d'une conversation entre le témoin des expériences et sa rédactrice. Les éditeurs des œuvres complètes du philosophe ne sont toutefois pas de cet avis :

L'article consacré aux *Expériences intéressantes* comporte aussi ses particularités. Mme d'Épinay indique nettement que le compte rendu lui-même est de Diderot, mais rapporte en conclusion un échange de questions et de réponses qu'elle a eu avec lui, morceau qui figure dans la version de la *Correspondance littéraire* et des manuscrits de Diderot sans l'indication des interlocuteurs : serait-elle, comme le pense Fausto Nicolini, l'auteur de ce dernier passage que le Philosophe se serait contenté de reprendre en le modifiant quelque peu ? Ce n'est pas impossible, mais il est plus probable que le rédacteur du dialogue est Diderot lui-même, qui a dû compléter son article après une conversation avec Mme d'Épinay¹⁰⁴.

¹⁰³ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 24 août 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 177, 182-183.

¹⁰⁴ Jean Varloot, « Introduction générale » à *Arts et lettres (1770-1773)*, dans Diderot, *Œuvres complètes*, tome XX, *Paradoxe sur le comédien. Critique III*, éd. Jane Marsh et al., *op. cit.*, 1995, p. 388.

Cette explication est également plausible, mais rien ne nous autorise à trancher. Quoi qu'il en soit, la dynamique interactionnelle qui apparaît dans la lettre à Galiani est conservée dans le périodique, puisque seules les deux dernières répliques de la lettre à Galiani y perdent leur forme de question et de réponse¹⁰⁵. Elle inclut cette fois le lecteur, comme si le témoin de l'expérience avait prévu ses éventuelles interrogations et voulu lui fournir d'emblée des explications. La structure dialogique, très fréquente dans l'œuvre diderotienne, tout comme dans celle de Louise d'Épinay, s'inscrit ici dans un ensemble de pratiques collectives d'écriture et de pensée, dont elle offre un prolongement dans le périodique par le moyen de leur représentation.

Qu'un travail collectif ou collaboratif ait présidé à un plus grand nombre d'articles que ce que les recoupements avec la correspondance de Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani ont permis jusqu'ici d'établir ne fait aucun doute. Ce constat relatif au rôle de la rédactrice, s'il ne permet pas l'ajout de nouveaux titres à la liste des productions qu'on lui connaît, éclaire le contexte et la nature de sa collaboration. À sa participation active au périodique s'ajoute toutefois une autre forme de contribution : celle d'épistolière passive. Son statut à titre de destinataire offre un complément non négligeable à la représentation de la femme du monde qui écrit et qui participe à l'espace de sociabilité qui se construit au fil des ordinaires de Grimm.

Femme du monde et épistolière : les figures de la réceptrice

Si plus d'une soixantaine d'entrées sont de la main de Louise d'Épinay dans la *Correspondance littéraire*, presque autant lui sont destinées. On compte en effet cinquante-cinq pièces où elle apparaît comme réceptrice. Mis à part les vers qui lui sont offerts à la fin des années 1750 et quelques lettres de Voltaire, la grande majorité sont des lettres que l'abbé Galiani lui a écrites après son départ de Paris. Substantiel, ce dernier ensemble épistolaire est plutôt mal connu : non pas des lecteurs de la correspondance entre le Napolitain et la Parisienne (bien que ses éditeurs attirent l'attention sur les lettres de Louise d'Épinay qui ont circulé dans les feuilles de Grimm et non sur celles de son correspondant

¹⁰⁵ « Les curieux avaient donné jusqu'à présent la préférence sur les diamans aux belles pierres coloriées. Voilà leur préférence fondée sur un motif de plus. » (1^{er} décembre 1771)

qui y ont également pris place), mais bien de ceux de la *Correspondance littéraire*, à tout le moins de son édition la plus consultée et la plus connue. Presque toutes les lettres de Galiani ont en effet été mises de côté par Maurice Tourneux¹⁰⁶ : seuls six lettres ou extraits de lettres ont été retenus sur les quarante-cinq qui ont été diffusés entre 1771 et 1781 dans le périodique¹⁰⁷. Louise d'Épinay collabore également aux feuilles de Grimm en fournissant de telles pièces. Ces contributions, que l'on appellera passives, participent à la construction de l'image de la femme d'esprit qui prend forme dans le périodique. En plus d'être en correspondance avec le grand Voltaire, la collaboratrice de Grimm et de Meister apparaît en étroite relation avec le réseau philosophique qui se dessine dans les lettres de Galiani. Sa complicité avec ce dernier concourt plus spécifiquement à la représentation du milieu des rédacteurs de la *Correspondance littéraire*. Tous ces aspects précisent les contours de la figure féminine mondaine qui se dessine devant les yeux des abonnés au gré des ordinaires.

Tableau II

Liste des lettres et des vers adressés à Louise d'Épinay (1755-1783)

1755		
I.	1 ^{er} septembre 1755	Anonyme, « Vers à Mme d'Épinay le 25 août, jour de sa fête »
II.		Anonyme, s.t. [Vers présentés à Mme d'Épinay par le maître d'école de son village]

¹⁰⁶ Maurice Tourneux explique la raison de ce choix dans l'« Avertissement » avec lequel s'ouvre le premier volume de son édition : « nous aurions inutilement grossi un recueil déjà fort volumineux, si nous ne nous étions décidé à ne conserver, après des recherches sérieuses, les pièces empruntées à d'autres écrivains, que lorsque nous avions lieu de les croire inédites, ou quand leur élimination aurait entraîné celle du passage qui les commentait. » Maurice Tourneux, « Avertissement », dans Grimm *et al.*, *Correspondance littéraire, philosophique et critique* [1753-1793], éd. Maurice Tourneux, Nendeln, Kraus reprint, 1968 [Paris, Garnier frères, 1877-1882], vol. 1, p. VI. À propos de cette justification, Ulla Kölving et Jeanne Carriat précisent ceci : « Il va de soi que la plupart des articles omis sont des textes d'auteur [...] dont Tourneux dit qu'il ne conserve que ceux qu'il y a lieu de croire inédits. Nous savons pourtant [...] que Tourneux a supprimé non seulement des textes déjà imprimés, mais aussi de nombreux inédits. Ajoutons que la suppression d'une pièce fugitive entraîne nécessairement celle de la phrase qui l'introduit. » Ulla Kölving et Jeanne Carriat, « Introduction », *loc. cit.*, p. cxix. Voir aussi notre présentation des annexes I à III.

¹⁰⁷ Il faut préciser que toutes les lettres de Galiani à Louise d'Épinay non retenues par Maurice Tourneux apparaissent dans l'édition contemporaine de la *Correspondance* de l'abbé Galiani préparée par Lucien Perey et Gaston Maugras (Paris, s.é., 1882). Par ailleurs, dix-neuf de ces lettres avaient paru dans des éditions antérieures de la *Correspondance littéraire* : d'abord dans la première édition du périodique (Paris, Buisson, 1812-1813) ; ensuite dans celle de Jules Taschereau (Paris, Furne et Ladrangé, 1829-1831). Pour une présentation des éditions de la *Correspondance littéraire*, voir Ulla Kölving et Jeanne Carriat, « Introduction », *loc. cit.*, p. lxxxvi-cxx.

1759		
III.	15 juillet 1759	J.-Fr.-E. de Corsembleu Desmahis, « Lettre de M. Desmahis à madame *** »
1766		
IV.	1 ^{er} septembre 1766	Voltaire, « Lettre de Ferney du 28 août 1766 »
1767		
V.	1 ^{er} décembre 1767	Voltaire, s.t. [Lettre du 20 novembre 1767 écrite à madame ***]
1768		
VI.	1 ^{er} juillet 1768	Voltaire, « Lettre de M. de Voltaire à Madame ***. Du 30 mai 1768 »
1771		
VII.	1 ^{er} janvier 1771	Galiani, « Épitre de Gênes, du 17 Juillet 1769 »
VIII.		Galiani, « Épitre de Gênes, du 14 Auguste 1769 »
IX.		Galiani, « Épitre de Gênes, du 28 Auguste 1769 »
X.		Galiani, « Épitre de Gênes, du 18 Septembre 1769 »
XI.	15 février 1771	Galiani, « Suite des Épitres du charmant Abbé Napolitain. Épitre de Gênes du 2 Octobre 1769 »
XII.	1 ^{er} novembre 1771	Diderot, « Réponse de M. Diderot »
1772		
XIII.	1 ^{er} janvier 1772	Galiani, « Correspondance de M. l'Abbé Galiani. Année 1771. Épitre de Naples du 5 Janvier 1771. Réponse aux numéros 35 et 36 »
XIV.		Galiani, « Épitre de Naples du 12 Janvier 1771. Réponse au numéro 37 »
XV.		Galiani, « Épitre de Naples du 19 Janvier 1771. Réponse à la lettre qui n'a point de numéro, et au numéro 38 qui mériterait de n'en pas avoir non plus »
XVI.	15 février 1772	Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 2 Février 1771. Réponse au numéro 39 »
XVII.		Galiani, « Épitre de Naples du 9 Février 1771. Réponse au numéro 41 »
XVIII.		Galiani, « Épitre de Naples du 16 Février 1771. Réponse au numéro 42 »
XIX.		Galiani, « Épitre de Naples du 29 Février 1771. Réponse au numéro 43 »
XX.	15 mars 1772	Galiani, « Suite de la correspondance de M. l'abbé Galiani. Épitre de Naples du 2 Mars 1771. Complainte sur l'interruption de la correspondance »
XXI.		Galiani, « Épitre de Naples du 9 Mars 1771. Réponse au numéro 44 »
XXII.		Galiani, « Épitre de Naples du 16 Mars 1771. Réponse au numéro 45 »
XXIII.		Galiani, « Épitre de Naples du 23 Mars 1771. Réponse au numéro 46 »

XXIV.	15 juin 1772	Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 8 Juin 1771. Réponse courroucée »
XXV.		Galiani, « Épitre de Naples du 18 Juin 1771 »
XXVI.		Galiani, « Épitre de Naples du 22 Juin 1771. Réponse aux numéros 57 et 58 »
XXVII.		Galiani, « Épitre de Naples du 29 Juin 1771. Réponse au numéro 59 »
XXVIII.	15 juillet 1772	Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 6 Juillet 1771. Réponse à une lettre sans numéro du 6 juin »
XXIX.		Galiani, « Épitre de Naples du 20 Juillet 1771. Réponse à la lettre écrite du Bourgneuf le 28 Juin numéro 60 »
XXX.		Galiani, « Épitre de Naples du 27 Juillet 1771. Réponse au numéro 61 »
XXXI.	15 août 1772	Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 3 Aout 1771. Réponse au numéro 62 »
XXXII.		Galiani, « Épitre de Naples du 10 Aout 1771. Réponse au numéro 63 »
XXXIII.		Galiani, « Épitre de Naples du 17 Aout 1771. Réponse au numéro 64 »
XXXIV.		Galiani, « Épitre de Naples du 24 Aout 1771. Réponse au numéro 65 »
XXXV.		Galiani, « Épitre de Naples du 31 Aout 1771. Réponse au numéro 66 »
XXXVI.	1 ^{er} septembre 1772	Voltaire, « Lettre de M. de Voltaire à Madame ***. De Ferney, le 14 Auguste 1772 »
XXXVII.	15 septembre 1772	Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 7 Septembre 1771. Réponse au numéro 67 »
XXXVIII.		Galiani, « Épitre de Naples du 14 Septembre 1771. Réponse au numéro 68 »
XXXIX.		Galiani, « Épitre de Naples du 21 Septembre 1771. Réponse au numéro 69 »
XL.	15 octobre 1772	Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 5 Octobre 1771. Réponse aux numéros 68 et 69 »
XLI.		Galiani, « Épitre de Naples du 26 Octobre 1771 »
XLII.	15 novembre 1772	Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 2 Novembre 1771 »
XLIII.		Galiani, « Épitre de Naples du 9 Novembre 1771. Réponse aux numéros 72 et 73 »
1773		
XLIV.	janvier 1773	Galiani, « Correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 11 Janvier 1772. Réponse à je ne sais quels numéros »
XLV.		Galiani, « Épitre de Naples du 25 Janvier 1772. Réponse au Numéro 81 »
XLVI.	février 1773	Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 29 Février 1772 »

1774		
XLVII.	juin 1774	Galiani, s.t. [Extrait d'une lettre de Naples du 23 avril 1774 sur le <i>Commentaire</i> de Voltaire sur Corneille]
XLVIII.	août 1774	Voltaire, « Lettre de M. de Voltaire à Madame de la Live d'Épinay. De Ferney le 8 Juillet 1774 »
1776		
XLIX.	octobre 1776	Galiani, « Extrait de la correspondance de M. l'Abbé Galiani. Réponse à la lettre de Madame d'Épinay, insérée dans le N ^o . VI, seconde partie »
L.		Galiani, « Autre lettre du même à la même »
LI.		Galiani, « Autre lettre du même à la même »
LII.		Galiani, « Autre lettre du même à la même »
1777		
LIII.	mai 1777	Galiani, « Lettre à Mme d'Épinay (extrait) »
1781		
LIV.	juin 1781	Galiani, « Extrait d'une lettre de M. l'Abbé Galiani à Madame d'Épinay. De Naples, ce 24 juin 1781 »
1783		
LV.	janvier 1783	Jean Le Rond D'Alembert, « Réponse de M. d'Alembert »

Avant la diffusion de la « Première lettre à mon fils », deux pièces anonymes sont explicitement adressées à madame d'Épinay¹⁰⁸. Il s'agit des « Vers à Mme d'Épinay le 25 août, jour de sa fête » (1^{er} septembre 1755¹⁰⁹), qui sont immédiatement suivis d'un poème introduit par Grimm de la manière suivante : « Comme le sublime dans la bêtise est aussi étonnant que celui du vrai beau, vous ne serez pas fâché de lire les vers suivants présentés à madame d'Épinay, le même jour par le maître d'école de son village » (1^{er} septembre 1755)¹¹⁰. Louise d'Épinay apparaît d'abord aux lecteurs à titre de réceptrice. Aucun lien n'est cependant établi par Grimm entre ces vers et les textes dont elle est l'auteure. Une autre lettre, « de M. Desmahis à madame *** », est diffusée dans l'ordinaire

¹⁰⁸ On pourra se reporter à la « Liste des vers et des lettres adressées à Louise d'Épinay (1755-1783) » (tableau II) pour appuyer la lecture de cette présentation.

¹⁰⁹ Les références des textes adressés à Louise d'Épinay seront suivies de la date de l'ordinaire dans lequel ils ont été diffusés. Toutes les informations relatives à chacune de ces entrées figurent dans l'annexe II. Les extraits cités sont tirés des mêmes sources que pour les textes dont elle est l'auteure (voir la note 70 pour plus de détail).

¹¹⁰ Ce texte suscite une réponse de la comtesse de Revel (15 novembre 1755). Il figure à titre informatif dans la « Liste des lettres et vers adressés à Louise d'Épinay » de l'annexe II.

du 15 juillet 1759. Prises de façon isolée, ces trois pièces de divertissement ne permettent pas d'analyse concluante. Aussi seront-elles abordées plus en détail dans le chapitre suivant conjointement aux productions mondaines de Louise d'Épinay, auxquelles elles font écho.

Voltaire jouit d'un espace privilégié dans la *Correspondance littéraire* de Grimm, tout comme dans plusieurs autres correspondances littéraires de l'époque¹¹¹. Ainsi que le souligne Robert Granderoute,

selon une habitude déjà prise et qu'il continuera d'observer, et à l'exemple de bien d'autres nouvellistes, Grimm insère dans le corps de sa livraison, à côté des articles critiques et des mentions qui tournent à la simple indication bibliographique, des textes d'auteurs (sans que ceux-ci soient d'ailleurs forcément informés ou consentants), de petites pièces de vers qui courent dans les salons, afin de diversifier et d'agréments sa *Correspondance*. Au premier rang, il faut citer Voltaire – et Grimm sait qu'il fait ainsi plaisir à ses lecteurs d'outre-Rhin et que ses feuilles n'en seront que mieux reçues –, ce Voltaire dont la « collaboration » est appelée à s'intensifier après 1759 quand le rédacteur de la *Correspondance* aura fait la connaissance du philosophe¹¹².

La plupart des ordinaires de Grimm se terminent par une ou plusieurs lettres en provenance de Ferney, qui finissent par constituer une « rubrique » récurrente. À partir de 1765, celle-ci se présente à la fin des ordinaires, dans une section détachable¹¹³ qui arbore l'un des intitulés suivants : « Correspondance du Patriarche », « Correspondance du Patriarche de Ferney » ou encore « Correspondance du Patriarche des Délices ». On a ainsi pu lire Voltaire dans la *Correspondance littéraire* pendant près de vingt ans. Trois de ses lettres sont adressées à Mme *** au cours des années 1760. Les deux premières épîtres (1^{er} septembre 1766 et 1^{er} décembre 1767) font simplement allusion à la « belle

¹¹¹ « L'intérêt que suscite tout ce qui concerne Voltaire et ses œuvres peut être également considéré comme un élément constitutif des correspondances littéraires. Depuis Thieriot jusqu'à La Harpe, Voltaire avait été mêlé à l'évolution du genre, d'abord en proposant des correspondants, en divulguant des textes divers par ce moyen de communication, des vers de circonstances surtout, et en diffusant des informations sur sa vie, sa santé, ses querelles littéraires etc. Les relations de Voltaire avec différents correspondants littéraires, de 1736 à sa mort, justifieraient une étude particulière, dans laquelle les noms de Thieriot, de Grimm et de La Harpe occuperaient naturellement la plus grande place. » Jochen Schlobach, introduction aux « Voltairiana dans quelques correspondances inédites (1753-1783) », *loc. cit.*, p. 239.

¹¹² Robert Granderoute, « Introduction », dans Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire*, tome II, 1755, éd. Robert Granderoute, *op. cit.*, p. xxviii-xxix.

¹¹³ Voir Émile Lizé, « Voltaire “collaborateur” de la CL », dans Bernard Bray, Jochen Schlobach et Jean Varloot (édit.), *La Correspondance littéraire de Grimm et de Meister (1754-1813)*, *op. cit.*, p. 55.

philosophe », surnom donné à Louise d'Épinay par Voltaire¹¹⁴, alors que le titre de la dernière (1^{er} juillet 1768) indique qu'elle est destinée à Mme ***. Dans cette lettre, Voltaire s'adresse pareillement à « [s]a chère et respectable philosophe ». Deux autres lettres sont plus tard insérées dans les ordinaires du 1^{er} septembre 1772 et du mois d'août 1774 : la première est adressée à Mme *** ; la seconde, explicitement à Louise d'Épinay. L'on ne saurait avancer que l'anonymat de Mme *** se trouve ainsi levé, ces lettres de Voltaire étant trop isolées et étalées dans le temps. En effet, seules cinq lettres de son échange épistolaire avec la « philosophe », qui en compte au moins quatre-vingt¹¹⁵, sont diffusées auprès des abonnés et ce, sur une période de huit ans. Deux de ces épîtres à Louise d'Épinay prennent d'ailleurs place dans la rubrique des lettres de Ferney par laquelle Grimm clôt souvent ses ordinaires (1^{er} septembre 1768 et août 1774).

Ce ne sont toutefois pas tant les lettres qui lui sont adressées par Voltaire que Louise d'Épinay fait circuler que les morceaux qu'il lui envoie. Après son séjour genevois¹¹⁶, elle était devenue une intermédiaire pour le Patriarche, qui souhaitait diffuser ses textes à Paris :

De retour à Paris après son séjour à Genève, Mme d'Épinay sera, pendant près de deux ans, une destinatrice privilégiée des productions les plus engagées de Voltaire dans les polémiques entre les philosophes et leurs ennemis. Elle n'est pas seulement une lectrice reconnue pour sa philosophie, mais une amie chargée de diffuser autour d'elle des brochures qui marquent la solidarité du patriarche isolé avec le clan parisien. [...] Les ouvrages que Voltaire envoie à Mme d'Épinay sont autant de

¹¹⁴ « L'expression était devenue le surnom de Mme d'Épinay dans la correspondance dès 1760, et l'alliance de la beauté et de l'esprit pouvait passer pour un compliment stéréotypé à l'égard de l'amie. De fait, le brevet de philosophe semble *a priori* décerné en guise de compliment, si l'on en croit les différentes formules qui l'accompagnent. [...] Il renvoie surtout à l'adhésion des amies aux idées défendues par les écrivains philosophes. » Patricia Ménissier, *Les amies de Voltaire dans la correspondance (1749-1778)*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitième siècles », 107, 2007, p. 240-241.

¹¹⁵ Louise d'Épinay figure au cinquième rang des « amies » de Voltaire, après madame Bentinck (302 lettres), madame du Deffand (158), la duchesse de Gotha (133), Catherine II de Russie (108) et madame Florian (102). Le dépouillement procuré par Patricia Ménissier indique que la plupart de ces quatre-vingt lettres lui ont été adressées entre les années 1757 et 1761 inclusivement. L'ensemble est daté de 1764 à 1778. Voir son « Tableau I : Répartition par année des lettres de Voltaire à ses amies à partir de 1749 », *ibid.*, p. 567-568.

¹¹⁶ Louise d'Épinay s'est rendue à Genève pour bénéficier des soins du docteur Tronchin. Elle y est restée pendant presque deux ans : arrivée à Genève le 9 novembre 1757, elle en est repartie le 5 octobre 1759. Ce fut son seul séjour hors de France. Voir Ruth Plaut Weinreb, « “Une femme toute nouvelle”. Louise d'Épinay in Geneva, 1757-1759 », dans Roland Bonnel et Catherine Rubinger (édit.), *Femmes savantes et femmes d'esprit. Women Intellectuals of the French Eighteenth Century*, New York, Peter Lang, coll. « Eighteenth Century French Intellectual History », 1, 1994, p. 205.

textes destinés à circuler uniquement dans les milieux autorisés comme un signe de son engagement¹¹⁷.

La relation épistolaire de Louise d'Épinay et de Voltaire permet à Grimm de fournir sa correspondance en morceaux « dérobés » au grand homme¹¹⁸. Cette forme de participation n'est pas à négliger, vu l'importance que prendra ce représentant du clan philosophique dans le périodique. Sa correspondance avec Galiani, plus abondante, montre de façon plus évidente l'ampleur et les conséquences du rôle de médiation de la « belle philosophe ».

Le plus grand nombre des épîtres adressées à Louise d'Épinay dans la *Correspondance littéraire* sont de Ferdinando Galiani. De nombreux extraits de lettres de l'abbé napolitain y circulent en effet et ce, plus ou moins à son insu. La majeure partie est diffusée entre 1771 et 1773, bien que les premiers envois de l'abbé remontent à 1769, au moment de son départ de Paris¹¹⁹. Les livraisons de l'année 1772 sont particulièrement bien fournies : elles comprennent pas moins de trente lettres. L'abondance de ces nouvelles en provenance de Naples donne lieu à l'établissement d'une chronique composée des « lettres du charmant abbé ». Celles-ci sont la plupart du temps regroupées en séries de deux, de trois ou de quatre épîtres et elles sont annoncées par l'une des mentions suivantes : « Correspondance de M. l'Abbé Galiani » ou « Correspondance du charmant abbé ». L'introduction des lettres de Galiani s'orchestre semblablement à celles de Voltaire. L'abbé devient à son tour une figure récurrente qui donne des nouvelles de sa santé, de ses amis et même de ses finances. Comme le « Patriarche », il a son surnom, celui de « charmant abbé ». À la différence des épîtres en provenance de Ferney, celles de Gênes et de Naples sont toutefois insérées de façon ponctuelle dans le périodique. Sept fois plus nombreuses que les lettres du Patriarche à sa « belle philosophe », elles sont pour la plupart diffusées au cours d'une période d'à peine un peu plus de deux ans.

¹¹⁷ Patricia Ménessier, *Les amies de Voltaire dans la correspondance*, op. cit., p. 386-387.

¹¹⁸ « Comme l'a déjà fait remarquer J. Varloot, la contribution de Voltaire ne commence vraiment qu'après le séjour de Grimm à Ferney en 1759. [...] À partir de 1760, et peut-être en raison du voyage que Grimm effectua à Genève de février à octobre 1759, en compagnie de la "belle philosophe", Madame d'Épinay, les contributions non épistolaires de Voltaire vont s'accroître. » Émile Lizé, « Voltaire "collaborateur" de la *CL* », loc. cit., p. 51.

¹¹⁹ Un décalage temporel de plusieurs mois sépare souvent la réception des lettres de Galiani à Paris et leur diffusion dans le périodique. Se reporter à l'annexe II pour plus de détails.

En l'absence de Grimm, Diderot et Louise d'Épinay font de Galiani un correspondant régulier aux feuilles parisiennes. Ils profitent probablement de la fréquence et de la disponibilité de ses envois de façon à diminuer leur propre production d'articles et ainsi mieux suffire à leur tâche. L'abbé n'avait été jusqu'alors que rarement évoqué dans le périodique et Grimm n'avait inclus aucune des lettres reçues depuis son départ. Une seule contribution avait été apportée par l'abbé Galiani au cours de son long séjour à Paris¹²⁰ : un « Sonetto » inséré dans l'ordinaire du 1^{er} février 1767. Grimm avait aussi donné le « Résumé d'une conversation de Grimm avec Diderot et Galiani sur les origines du christianisme » dans la *Correspondance littéraire* du 15 novembre 1764¹²¹. Son nom commence à y apparaître de plus en plus fréquemment à partir de 1770, soit quelque temps après son retour au royaume des Deux-Siciles, à cause de la parution de son *Dialogue sur le*

¹²⁰ Galiani était arrivé à Paris en 1759, soit six ans après l'envoi du premier ordinaire de la *Correspondance littéraire*. Il y est resté dix ans.

¹²¹ Ce repérage a été fait à partir des titres donnés dans l'*Inventaire*. Précisons qu'il ne laisse pas apparaître les mentions éventuelles de l'abbé Galiani dans la *Correspondance littéraire*, par exemple dans l'article de Grimm sur *La philosophie de l'histoire* de l'abbé Bazin, alias Voltaire, avec lequel s'ouvre l'ordinaire du 1^{er} mai 1765. Cette remarque mérite d'être citée dans toute sa longueur, puisque le rédacteur, en cédant la parole à Galiani, à qui il laisse le soin de dévoiler l'identité de l'auteur de cet ouvrage, fait l'éloge de ses lecteurs et tout à la fois de l'amitié philosophique de son entourage parisien. Grimm commence son article en imaginant les « savants commentateurs de l'année 3765 » qui « se donneront au diable, supposé qu'il y en ait alors, pour savoir qui était cet abbé Bazin » : « [S]'il se trouve parmi eux un abbé de Galiani, il leur dira : "Messieurs, vous êtes des imbéciles. Ne voyez-vous pas que dans ce dix-huitième siècle il était très dangereux d'écrire la vérité, et que les philosophes étaient obligés de se servir de toutes sortes de ruses pour faire deviner leurs pensées, ou pour se soustraire à la persécution en les publiant ? Pourquoi auraient-ils tant vanté les principes de tolérance qui régnaient dans les cours du Nord, et la protection dont les souverains des contrées septentrionales honoraient les lettres et la philosophie, s'ils avaient trouvé chez eux la même protection et la même tolérance ? Sachez donc que cet abbé Bazin n'est autre que Voltaire lui-même ; reconnaissez dans son ouvrage les mêmes principes, le même style, la même manière que dans l'*Essai de l'histoire générale*, et comprenez qu'après avoir composé cet *Essai*, qui commence par le siècle de Charlemagne, ce grand homme a voulu lui donner une introduction différente du *Discours sur l'histoire universelle* par l'évêque Bossuet, parce que enfin le prêtre et le fripon, quelque éloquents qu'ils soient d'ailleurs, ne sauraient écrire l'histoire de manière à la faire servir de cadre au tableau philosophique de la vérité." ». Ô Galiani de l'année 3765, si tu raisonnes ainsi, tu auras deviné juste, et tu ressembleras par la profondeur de ton génie au Galiani de l'année 1765 ; mais que ta conduite ne soit pas semblable à la sienne, et si le sort t'a placé, comme lui, au milieu des joyeux et paisibles partisans des lettres, des arts et de la raison, ne les afflige pas en les quittant : car il est écrit dans le livre du destin que celui qui après six ans de séjour dans la nouvelle Athènes voudra reprendre la route de Naples, s'il ne revient promptement calmer les regrets de l'amitié, si l'ambition peut le retenir et le fixer dans sa patrie, regrettera à son tour éternellement et douloureusement la perte de ses amis et les charmes de la douce et consolante philosophie. » Friedrich Melchior Grimm, s.t. [compte rendu : Voltaire, *La philosophie de l'histoire*], *Correspondance littéraire*, 1^{er} mai 1765. La figure de l'abbé est placée sous le signe de la clairvoyance et de la perspicacité, mais aussi de l'attachement et de l'amitié, tout comme elle le sera dans sa correspondance avec Louise d'Épinay.

commerce des blés, puis de textes de Diderot consacrés à l'abbé. Cela étant, ce sont principalement ses lettres à Louise d'Épinay qui le font mieux connaître des abonnés.

Si l'identité de leur auteur ne fait aucun mystère lorsqu'elles commencent à être diffusées dans la *Correspondance littéraire*, il n'en va pas de même pour celle de leur destinataire. Il n'est nulle part fait allusion à Mme *** et aucun commentaire introductif ne donne de précisions sur le contexte de cette correspondance. La majorité des lettres comprend cependant une adresse ou une apostrophe rendant explicite le fait que Galiani écrit à une femme, et toujours à la même. La première épître de l'abbé commence ainsi : « Madame, je suis toujours inconsolable d'avoir quitté Paris, et encore plus inconsolable de n'avoir pas reçu aucune nouvelle ni de vous, ni du paresseux philosophe. » (1^{er} janvier 1771¹²²) À l'expression de la tristesse causée par son éloignement succède une subtile allusion à l'ouvrage laissé à Paris par Galiani. Elle nécessite une explication pour être entendue par d'autres que sa destinataire et son proche entourage¹²³. Une note des rédacteurs vient donc préciser aux abonnés l'identité du « paresseux philosophe », puis le rôle de Louise d'Épinay dans l'édition des *Dialogues sur le commerce des blés*. Elle se lit comme suit : « M. Diderot. Il est question dans cette épître et dans les suivantes des Dialogues sur le commerce des bleds dont le charmant abbé avait laissé le manuscrit entre les mains de sa correspondante et que le philosophe devait livrer à l'impression. » (1^{er} janvier 1771) Voilà l'unique présentation qui est faite de l'épistolière dans le cadre de cette correspondance, dans laquelle on souligne sa proximité avec ces deux hommes.

Les premières épîtres, écrites de Gênes en 1769 et envoyées avec les ordinaires de 1771, sont toutes adressées à « Madame ». Celles de Naples, que l'on commence à diffuser au cours de l'année suivante, sont le plus souvent destinées à « ma belle dame ». Certaines sont sans adresse et quelques-unes ne contiennent encore qu'un simple « Madame » (ou « ma chère dame »), mais l'ensemble a de toute façon, pour les lecteurs, manifestement toujours la même destinataire :

¹²² Les références complètes des lettres de Ferdinando Galiani à Louise d'Épinay peuvent être consultées dans l'annexe II.

¹²³ Bien que Galiani écrive à Louise d'Épinay, il est entendu que Diderot, Grimm et d'autres proches de l'abbé lisent ses lettres.

Ma belle dame toutes vos lettres qui me donnent du chagrin, me paraîtront toujours maussades, et vous m'en donnerez toutes les fois que vous en aurez. (1^{er} janvier 1772)

Ma belle dame, je n'ai point de lettres de vous cette semaine, mais je n'en suis point en peine ; comme je vous connais pour une femme très ménagère apparemment vous aurez voulu m'épargner des frais de poste [...]. (15 juin 1772)

Ma belle dame, pourquoi m'écrivez-vous pour me mandez que vous ne m'écrivez pas ? C'est barbare ; mais je me suis vengé. J'écris une longue lettre à Madame Necker [...]. (15 juillet 1772)

J'ai reçu, ma belle dame, deux lettres de vous à la fois, et celle qui me manquait la semaine passée, m'a coûté mon argent tout comme si elle était venue par la poste. (15 juillet 1772)

Je m'étonne beaucoup, ma belle dame, que vous n'ayez pas reçu de mes nouvelles pendant deux ordinaires. (15 septembre 1772)

Ma belle dame, après la débacle vient la sécheresse. Voilà deux semaines que je ne reçois rien de Paris [...]. (15 février 1772)

En plus des apostrophes que réserve Galiani à Louise d'Épinay quand il lui écrit, ces extraits montrent qu'il est très souvent question de l'état de leur correspondance dans ses lettres. Cette autoreprésentation épistolaire met au jour la régularité et la constance qu'on lui aurait souhaitées – à défaut d'avoir toujours réussi à les atteindre.

Une relation de complicité unit les deux épistoliers, mais aussi les principaux rédacteurs de la *Correspondance littéraire*, ce qui est perceptible dans les extraits de l'échange qui y sont diffusés. L'indiquent en partie les surnoms qui sont donnés à chacun : Grimm y est appelé la « chaise de paille » et Diderot, « le philosophe ». Il est significatif que ces désignations amicales ne soient pas remplacées dans les ordinaires. L'expression de regrets de la part de Galiani, qui ne peut plus jouir de la compagnie de ses amis parisiens, confirme leur amitié et la volonté des rédacteurs de la laisser voir aux abonnés :

Je ne me porte pas trop bien ce soir ; je suis enrhumé, et qui plus est je suis triste et ennuyé au possible. La seule chose qui m'ait fait plaisir depuis que je suis ici, c'est un opéra comique de Piccini qu'on donne à présent. [...] Toutes les fois que j'y vais, il me prend un desir si vif d'avoir Grimm, Diderot et vous à mes côtés, que le chagrin de ne pas vous y voir me trouble tout le plaisir du spectacle. (15 juin 1772)

Au-delà des liens qu'elles tissent entre la « belle dame » et les philosophes, de semblables évocations situent les correspondants au sein de relations sociales plus larges. Sans surprise, le milieu philosophique y est principalement représenté. Par exemple, après la réception du « Sermon » de 1770, qui a été envoyé aux princes du Nord en janvier 1771, Galiani imagine les réactions des habitués de la résidence des d'Holbach, où il a été prononcé. Il y était longuement question du « sauveur » Galiani et de ses *Dialogues sur le commerce des blés* :

Je voyais les révérences grimacieuses ; je voyais le sourire fin de la Baronne ; je voyais sa gorge, c'est à dire la place où doit être sa gorge ; j'entendais le bon parfait contentement du Baron [d'Holbach], de Diderot, de Marmontel ; je voyais le petit dépit de l'Abbé Morellet qui enrageait de n'avoir pas fait ce sermon ; et même je voyais le sénateur Pococurante Helvétius qui ne trouvait pas cela aussi tragique qu'un bel et bon assassinat dans Shakespeare, et qui cependant m'aimait¹²⁴.
(15 mars 1772)

C'est sous le signe de l'amitié qu'est placé ce milieu chez l'abbé (tout comme dans le sermon de Grimm), mais aussi sous celui de la connivence, ce dont font montre les clins d'œil malicieux et les surnoms. De toute évidence, Galiani écrit à une femme pour qui il n'est pas besoin d'expliquer la nature de ses allusions. La multiplication de semblables commentaires inscrit la « chère dame » de l'abbé parmi ses relations parisiennes. Quoique silencieuse, la figure de la destinatrice n'en acquiert pas moins une consistance sociale¹²⁵.

¹²⁴ Galiani fait allusion à un personnage de Voltaire, le seigneur Pococuranté qui, dans *Candide, ou l'optimisme*, commente les livres de sa bibliothèque avec Candide et Martin. À ce propos, Daniel Maggetti et Georges Dulac notent ceci : « À côté des surnoms rabelaisiens dont il affuble Morellet et Diderot, Galiani emprunte aussi des sobriquets chez Voltaire ; le Pococuranté du chapitre XXV de *Candide*, à qui rien ne peut plaire, n'est en effet pas sans rappeler certains traits d'Helvétius. » Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance, op. cit.*, vol. 2, p. 68, note 3.

¹²⁵ Mentionnons que, dans une lettre diffusée dans la *Correspondance littéraire*, une énumération des amis de l'abbé précise l'identité de la destinatrice de ses lettres : « À propos de cela, je vous prie d'assurer tous mes amis, Grimm, Diderot, Madame d'Épinay, &c qu'il n'était pas en mon pouvoir de leur donner des exemplaires de ma carte, puisqu'elle appartient au Roi qui en a payé la gravure [...]. » (15 juin 1772) Curieusement, l'envoi original de l'abbé mentionne bel et bien le nom de Louise d'Épinay. Voir la lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 29 juin 1771, dans *Correspondance, op. cit.*, vol. 2, p. 139. Les éditeurs ne relèvent pas cette mention. Qu'en déduire ? Que Galiani a fait double emploi d'une lettre d'abord adressée à quelqu'un d'autre ? Cette hypothèse semble improbable dans la mesure où la lettre est remplie de demande de livres et de messages à transmettre à des amis pour lesquels Louise d'Épinay joue habituellement le rôle d'intermédiaire. Il est aussi plausible que cette précision ait été faite en prévision d'une lecture de sa lettre dans une société autre que celle de sa correspondante. Dernière possibilité : Galiani aurait-il tout simplement écrit cela par distraction ? Quoi qu'il en soit, il s'agit de la seule occurrence du nom de Louise d'Épinay, et non de la « belle dame », dans le cadre de la représentation du cercle de sociabilité parisien qui

Enfin, les expressions d'affection abondent dans les lettres de l'abbé. Elles ont significativement été laissées dans les versions envoyées aux abonnés au début des années 1770. Plus tard, Meister les retranchera des rares lettres qu'il diffusera, préférant en extraire les seuls avis ou opinions qui l'intéressent – à l'exception d'un commentaire qui souligne la charge émotive de cette relation épistolaire et qui détonne dans l'ensemble retenu par le nouveau directeur : « Sans doute, ma chère dame, il faut vous répondre. Vous m'écrivez de jolies lettres, amoureuses même, charmantes tout à fait, telles que celle que je viens de recevoir. » (Mai 1777) Il ne puise en tout que dans sept lettres de l'abbé Galiani à Louise d'Épinay¹²⁶ : une en 1774, quatre en 1776, une en 1777 et une en 1781¹²⁷. Contrairement à Grimm et à ses remplaçants, il retravaille cette matière en n'en conservant que des extraits. La plupart d'entre eux présentent des opinions de l'abbé, que commente ou que réfute parfois Meister, notamment sur les *Commentaires* de Voltaire à propos de la langue de Corneille (juin 1774), sur la perfectibilité des bêtes (octobre 1776), sur les réformes françaises, la dégénérescence européenne et la « transmigration en Amérique » (octobre 1776) ou encore sur l'état de la santé de madame Geoffrin (octobre 1776). Il insère également une critique de Galiani sur la deuxième édition des *Conversations d'Émilie* (juin 1781). Les plaintes de l'abbé en regard de la maladie ou de ses dettes de même que l'évocation de ses amis et les demandes de nouvelles sont laissées de côté. Les choix de Meister mettent en évidence, par contraste, l'importance accordée par Diderot et Louise d'Épinay à la représentation des liens d'affection et d'amitié unissant le cercle parisien et l'abbé.

D'autres passages semblent conservés par les suppléants de Grimm pour seule fin de divertissement. Ainsi en est-il des familiarités de l'abbé :

Aimez moi, car je le mérite. Dites mille choses de ma part à tous mes amis ; je n'ai pas le cœur de vous les nommer et de les passer en revue dans ma tête, car je me

se construit dans le périodique – exception faite des extraits de lettre de l'abbé qui sont insérées par Meister en 1776, 1777 et 1781, qui lui sont alors explicitement adressées.

¹²⁶ Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani attendent l'un de l'autre une lettre par semaine, du début de leur relation épistolaire jusqu'à la mort de la première. Diverses raisons les empêchent ponctuellement de respecter cette entente, mais les lettres ne deviennent vraiment irrégulières que lorsque l'état de santé de Louise d'Épinay s'aggrave à partir de 1775. Voir Georges Dulac, « Préface », *ibid.*, vol. 1, p. 15. Il faut toutefois remarquer que l'échange demeurerait assez abondant pour que Meister ait pu en tirer davantage d'extraits. L'on ne peut donc pas évoquer le tarissement de la source napolitaine pour expliquer son choix.

¹²⁷ Se reporter à l'annexe II pour les références précises à ces extraits de lettres.

jetterais par la fenêtre, et les étages sont fort hauts ici. Ne dites rien à la Baronne, je la déteste ; elle aime son cheval plus que moi, quoique je ne l'aie jamais renversée. Adieu. (1^{er} janvier 1771)

Ce commentaire appelle une note des collaborateurs dans le périodique : « La Baronne d'Holbach avait fait une chute de cheval peu de temps avant le départ du charmant abbé. » Non seulement cette précision vient éclairer le lecteur à l'égard d'une éventuelle chute de la baronne, mais elle attire surtout son attention sur le double sens de l'allusion finale de Galiani. On ne cherche donc pas à faire mystère de ses sous-entendus libertins.

Ses inquiétudes à propos de sa maîtresse parisienne sont pareillement laissées dans les versions transmises aux abonnés : « En attendant je vous dis que j'ai été surpris de ne pas trouver dans le bilan que vous m'avez envoyé rien de donné à Madame de la Daubinière ; cependant elle a reçu quelque argent de moi, et je vous renouvelle mes prières de l'assister même avec quelque peu d'argent. » (1^{er} janvier 1772) À la lecture de ce passage, somme toute indiscret, mais aussi de tous ceux qui concernent l'état des finances de Galiani ou ses requêtes matérielles, qui ne devaient probablement pas intéresser les abonnés au point qu'ils veuillent en obtenir le menu détail¹²⁸, l'on pourrait être tenté de croire que ces lettres ont été remises aux copistes de la *Correspondance littéraire*

¹²⁸ Quelques exemples : « Sur les cent louis il faudra prélever toutes les dépenses, toutes les récompenses, ce qui restera doit être remis à mon Ambassadeur qui m'a avancé cet argent ; mais comme il est très en état d'attendre, il ne faut rien escompter : il suffit de lui donner les billets s'il veut s'en saisir, ou de l'informer simplement qu'ils existent, pour lui prouver mon exactitude. Il est bien dans le secret que j'ai fait cet ouvrage, ainsi lorsqu'il aura paru, on pourra lui communiquer le tout : enfin je m'en repose sur vous. » (1^{er} janvier 1771) « Que mon manuscrit ait été très chèrement vendu, cela peut être : cependant Diderot admirait ma modestie, et l'élevait à mille écus ; cependant le libraire a bien vendu l'ouvrage ; cependant il me donnerait la préférence sur mon Horace et sur tous mes livres possibles ; cependant je n'ai eu aucune douceur de sa femme ; cependant vous vous intéressez à elle, et par conséquent, tout autre cependant cessant, faites ce que vous voudrez : envoyez moi seulement un bilan de tout, et n'oubliez pas de m'indiquer les prix des ouvrages. Qu'est-ce que conte un Dictionnaire de l'Académie de la dernière édition ? » (1^{er} janvier 1772) « Voyez mon guignon ; le jour même qu'il vous a pris fantaisie de m'envoyer un conte, on m'a fait payer le port de lettres : ainsi votre conte me sera cher et me reviendra cher. En vérité, je serais enchanté qu'on trouvât le moyen que je pusse avoir vos lettres sans qu'elles soient dans le paquet de la Cour et sans payer les frais de poste. Il faudrait qu'elles allassent *gratis* jusqu'à Rome. De là on me les enverrait par la poste ici, et c'est un bien petit objet. Voyez à arranger cela [...]. Enfin délivrez moi ou éloignez moi de ma Cour autant que vous pourrez. » (15 mars 1772) « Mais parlons d'une affaire sérieuse : sachez qu'un des plus grands maux de Naples c'est qu'on y couche sur des matelas fort durs. Cela vient de ce qu'ils battent leur laine sans la carder. Je me suis donné toutes les peines possibles pour réparer cet inconvénient ; mais tout a été peines perdues, parce qu'ils n'ont point de ces machines propres à carder, et n'en connaissent pas même la forme. Je me suis résolu d'en faire venir de Paris. Dites-moi donc ce que coûterait tout l'attirail pour carder un matelas. Si je me trompe, il y a deux peignes de fer. Mettez-moi cela au clair, et tâchez qu'au moins en dormant je me souviens des lits de Paris. Bon soir. » (15 août 1772)

intégralement ou sans indications de coupures. Or ce n'est pas le cas : une comparaison entre les lettres reçues à Paris et leur version dans le périodique révèle le retrait presque systématique du nom de Nicolaï, qui était attaché à l'ambassade de Naples à Paris¹²⁹. Dans la lettre de Galiani datée du 14 septembre 1771, qui a été diffusée dans l'ordinaire du 15 septembre 1772, quelques mots seulement sont retirés, ceux qui concernent précisément l'ambassadeur : « Croyez-vous que Nicolaï soit parti ? » et « dans l'absence de Nicolaï » (qui, dans la lettre originale, terminent la phrase « Magallon sera chargé dorénavant de mes lettres »). Dans celle du 5 octobre 1771, insérée dans la *Correspondance littéraire* du 15 octobre 1771, les mots « j'ai envoyé mes lettres sous l'enveloppe de M. de Fuentes » remplacent « j'ai envoyé mes lettres sous l'enveloppe de M. Nicolaï, ou sous celle de M. de Fuentes ». La suppression de trois passages relatifs aux finances de l'abbé, qui, on l'a vu, ne faisaient pas l'objet de censure particulière, s'explique également par le fait que le nom de Nicolaï s'y trouve mentionné¹³⁰. Ces censures invitent à conclure que ce n'est pas par négligence que l'on diffuse des passages personnels des lettres de l'abbé. Il faut cependant dire que tous ne sont pas intégralement transmis aux abonnés.

La manière dont sont parfois retirés ou reformulés des propos que l'on a dû juger trop vulgaires pour circuler tels quels conduit à la même déduction. La lettre du 7 septembre 1771 à Louise d'Épinay est recopiée en entier dans la *Correspondance littéraire*, à l'exception de cette remarque :

Faites parvenir mes compliments au cul de M. Necker. Madame Necker devrait rentrer en elle-même après cette aventure, et connaître l'inutilité des efforts humains

¹²⁹ Le courrier de Louise d'Épinay et de Ferdinando Galiani voyageait fréquemment par la valise diplomatique, ce pourquoi Nicolaï était régulièrement mentionné dans leurs échanges à cette époque.

¹³⁰ Voir les lettres de Galiani à Louise d'Épinay, 19 janvier 1771, 23 mars 1771, 8 juin 1771, dans *Correspondance, op. cit.*, vol. 2, p. 36, p. 76 et p. 126. Ces suppressions, tout comme les précédentes, se vérifient à tout le moins dans le manuscrit qui est conservé à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris. L'édition critique de l'année 1772 (qui ne devrait être disponible qu'autour de 2024) nous dira probablement si tous les exemplaires sont semblables sur ce point. Il est presque toujours question du transport des lettres lorsque le nom de Nicolaï apparaît – une seule de ces remarques retranchées concerne la vente des *Dialogues sur le commerce des blés*. L'on peut penser que ces précautions visaient à préserver la confidentialité du réseau de transport des épistoliers. Un passage ne mentionnant pas Nicolaï a aussi été retiré, probablement par égard pour la famille Helvétius. Il s'agit d'un court extrait de l'« Épitre de Naples du 22 Juin 1771. Réponse aux numéros 57 et 58 », diffusée dans l'ordinaire du 15 juin 1772 : « Je suis fâché des chagrins des Helvétius. Il fallait donner un mari à leur fille, d'abord que le spleen se manifesta. » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 22 juin 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 132. Dans ses lettres précédentes, Louise d'Épinay avait annoncé à Galiani que l'on craignait pour la vie de la fille aînée des Helvétius. Voir *ibid.*, vol. 2, p. 65 et p. 124.

contre la force des destinées. Elle s'est sans doute tourmentée, et peut-être a tant souffert pour épargner le front de son mari ! Eh bien, il s'est meurtri le derrière. L'un vaut bien l'autre, et j'aimerais mieux, à mon avis, avoir des douleurs morales au front que des maux physiques aux fesses¹³¹.

L'on a donc retiré les compliments moqueurs de Galiani de même que ses allusions aux introspections psychologiques de Suzanne Necker. Dans l'ordinaire du 1^{er} janvier 1771, on lit la phrase suivante : « Il faut compter l'honneur pour quelque chose, car il cause un certain chatouillement de plaisir qu'on pourrait très bien appeler l'onanisme de la vertu ; l'argent et les dignités ressemblent au plaisir commun, l'honneur au plaisir solitaire », alors que ce que l'abbé avait écrit dans sa lettre du 14 août 1769 à Louise d'Épinay était plutôt formulé comme suit : « Il faut compter l'honneur pour quelque chose car il cause un certain chatouillement de plaisir qu'on pourrait très bien appeler l'onanisme de la vertu. (L'argent et les dignités sont la f...rie, l'honneur est la masturbation.)¹³² » Même si plusieurs commentaires hardis de l'abbé parviennent jusqu'aux abonnés, certains de ses propos subissent des transformations avant d'être recopiés. Les choix opérés sont révélateurs d'une volonté de représenter des liens d'amitié, mais sans trop blesser les convenances ni nuire à la réputation de quiconque¹³³. Cette volonté n'est cependant pas celle de Galiani, mais bien de Diderot et de Louise d'Épinay.

L'abbé Galiani sait-il que certaines de ses lettres sont reprises dans les ordinaires de la *Correspondance littéraire* ? Ayant côtoyé pendant dix ans ses amis absorbés par la « besogne » de Grimm, il n'ignore assurément pas les méthodes de diffusion pratiquées par

¹³¹ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 7 septembre 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 192. Galiani répond à cette nouvelle que lui avait transmise sa correspondante : « M. Necker est tombé sur son escalier et s'est donné un tape-cul si bien conditionné qu'il a été obligé de garder sa chambre huit ou dix jours. On dit qu'il n'y paraît plus [;] comme je ne l'ai pas vu, je ne vous en réponds pas, mais il sort[,] ainsi vous pouvez être tranquille sur lui et sur son cul. » Lettre de Louise d'Épinay, 17 août 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 174.

¹³² Lettre de Ferdinando Galiani à Louise d'Épinay, 14 août 1769, *ibid.*, vol. 1, p. 62.

¹³³ Cette observation appelle un rapprochement avec l'histoire du manuscrit du *Rêve de D'Alembert*. Jean Varloot attire l'attention sur les enjeux de réputation liés au texte, qui présente des personnages de l'entourage de Diderot. Il souligne la raison principalement sociale de la demande de D'Alembert qui souhaitait que le dialogue soit détruit : « Non seulement la philosophie en était extrêmement compromettante, mais la mise en scène, la mise en cause de personnes connues vouaient l'œuvre au secret le plus total. On croit seulement savoir que l'indiscret Suard avertit le protagoniste et que Diderot, tancé par D'Alembert, simula un autodafé du manuscrit. » Jean Varloot, « Introduction » au *Rêve de D'Alembert*, dans Diderot, *Œuvres complètes*, tome XVII, *Le Rêve de D'Alembert. Idées IV*, éd. Jean Varloot en coll. avec Michel Delon, Georges Dulac et Jean Mayer, *op. cit.*, p. 27. Précisons que cette œuvre a été diffusée plusieurs années plus tard dans la *Correspondance littéraire* entre les mois d'août et de novembre 1782.

ce dernier. Certaines de ses remarques le montrent très clairement. Après avoir reçu le fameux « Sermon » de 1770, dans lequel il est abondamment question de lui, il demande des éclaircissements à Louise d'Épinay sur la provenance et la destination de ce texte : « Mais qu'est-ce donc que cette charmante plaisanterie ? L'a-t-on lue ? L'a-t-on envoyée à tous les Princes du Nord ? Mettez-moi au fait. » (15 mars 1771) Certes, le titre du sermon fait allusion aux lecteurs de Grimm, mais Louise d'Épinay ne dit pas toute la vérité dans sa réponse à l'abbé : « Cette charmante plaisanterie [...] a été faite pour les puissances du Nord et n'a été envoyée qu'à elles », lui écrit-elle. « [Grimm] a ajouté pour vous la page détachée concernant l'aumône, qui n'a été envoyée nulle part et qui n'est connue que de Diderot et de moi¹³⁴. » Or les éditeurs de la correspondance précisent que « [c]ette page supplémentaire – qui a bien été envoyée aux abonnés à la *Correspondance littéraire* – concerne les aventures galantes de Galiani¹³⁵ ». La propagation des informations relatives aux mœurs de l'abbé ne se fait donc pas de manière très transparente devant le principal intéressé. Ce dernier écrit encore quelque temps plus tard : « Que diable fait la chaise de paille de mes lettres ? M'en déshonore-t-il chez tous les Princes d'Allemagne ? » (15 août 1772) Les questions de Galiani, qui craint le « déshonneur », laissent penser que, quoique se doutant du sort réservé à certains de ses écrits, il souhaite ne pas voir circuler tout ce qu'il consigne dans ses lettres.

La volonté de laisser presque telle quelle la correspondance de l'abbé, du moins à certains égards, semble animée par un désir d'inclure les princes dans le cercle dont font partie les rédacteurs. En étudiant ces lettres sous l'angle de la représentation des sociabilités, on peut envisager cette hypothèse pour expliquer que de tels passages aient été conservés dans le périodique. Ils font partie de ces morceaux dérobés aux gens du monde qui sont susceptibles de piquer la curiosité – ou qui, à tout le moins, sont recherchés comme tels par Grimm. Cela dit, vu la proximité de Galiani avec Louise d'Épinay et avec ceux auxquels il transmet ses expressions d'affection par son intermédiaire, ils concourent surtout à la construction d'un imaginaire du milieu des philosophes parisiens. Toutes les marques d'intimité partagées avec l'abbé renforcent par ailleurs la cohésion amicale de

¹³⁴ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 5 avril 1771, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 2, p. 84-85.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 85, note 1.

Grimm, Diderot et Mme ***. Les moqueries et les familiarités du Napolitain participent à l'instauration d'une connivence avec les destinataires de la *Correspondance littéraire*, puisqu'on ne néglige jamais d'initier ces derniers aux codes du groupe ou de leur fournir, en note, des informations qui leur permettent de mieux comprendre les allusions de l'abbé.

« Belle philosophe » en correspondance avec Voltaire ou « belle dame » recevant des nouvelles de Galiani, Louise d'Épinay collabore aussi à la *Correspondance littéraire* en tirant profit de ses relations épistolaires. L'étude de son statut de destinatrice rend plus précisément compte de la nature et de l'ampleur de sa contribution. Figure importante de l'entourage immédiat de Diderot et de Grimm, elle apparaît en étroite relation avec le réseau philosophique de Paris, auquel s'intéressent les abonnés. Mme *** est omniprésente pendant de nombreuses années dans la *Correspondance littéraire* et ce, qu'elle y prenne la plume ou non. Un jeu d'associations et d'allusions permet au lecteur de la retrouver, auteure ou réceptrice, sous différentes désignations.

L'élitisme de Grimm et de ses rédacteurs, qui se double de la haute conception de leur rôle auprès des princesses et des princes européens auxquels ils s'adressent, entraîne une prise de distance par rapport à la société française dans la *Correspondance littéraire*. Les contours d'une communauté se dessinent au gré des livraisons dans leurs articles. L'espace périodique préserve leurs critiques du jugement du public, que l'on redoute plus pour des raisons sociales qu'idéologiques. Le cercle des rédacteurs n'en demeure pas moins inscrit dans l'espace de la mondanité, ne serait-ce que par les mécanismes de distinction dont il fait état ou par la représentation féminine topique de la collaboratrice qui prend forme dans ces feuilles. Le type de discours qui introduit les textes de Mme *** dans le périodique donne d'elle une image conforme aux conventions de l'époque : tantôt mère, tantôt maîtresse de maison, elle est toujours modeste et son identité n'est jamais dévoilée à titre d'auteure. Des liens sont établis entre ses contributions, ce qui a pour effet d'associer au cercle des philosophes une figure féminine qui participe régulièrement à la constitution des ordinaires. Elle le fait le plus souvent en écrivant, mais également en donnant à lire des

lettres qu'elle a reçues, notamment de Voltaire et de Galiani. Les nombreux extraits de sa correspondance avec ce dernier renforcent la mise en scène de la teneur amicale des liens unissant les proches collaborateurs de Grimm. La manière dont est préservé l'anonymat de Louise d'Épinay s'accorde avec l'image attendue de la femme du monde qui écrit à l'époque des Lumières. Avec le temps, le discours de la journaliste s'éloigne pourtant de cette posture d'humilité féminine, bien que la représentation qui l'encadre demeure la même et que l'imaginaire social qui en constitue la trame reste celui de la mondanité, qui était à l'époque étroitement associée à la galanterie.

Chapitre II

Représentation et autoreprésentation mondaines dans les premières collaborations de Louise d'Épinay (1755-1761)

La représentation de Mme *** s'inscrit dans une mise en scène de la vie de société qui contribue largement au rayonnement de la France au sein des royaumes européens dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. L'idéal de sociabilité qui l'accompagne a des racines profondes qui justifient l'établissement de nombreux rapprochements entre les sociétés galantes, qui ont vu naître les premiers périodiques littéraires au XVII^e siècle, et le cercle de rédacteurs qui, une centaine d'années plus tard, produit la *Correspondance littéraire*. De semblables pratiques de distinction rapprochent le discours des auteurs mondains de l'époque classique de celui des collaborateurs parisiens de Grimm au Siècle des lumières. Les productions de Louise d'Épinay qui y sont diffusées au cours des années 1750 et 1760 mettent au jour ces relations de continuité. Associé à la « naissance des femmes de lettres¹ », le milieu du XVII^e siècle s'avère, par ailleurs, un terrain d'étude tout désigné pour déceler les fondements de l'autoreprésentation auctoriale de Mme ***. L'étude de ce prolongement des pratiques, conjointes aux types de représentations auxquelles elles donnent lieu dans le périodique, fournit de précieuses clefs pour comprendre l'écriture de Louise d'Épinay. Modestement adapté aux dimensions de notre corpus, un retour à la mode galante permettra de montrer comment une conjonction de pratiques sociales et littéraires a favorisé la transmission et la perpétuation d'un art de vivre qui était, à l'origine, l'apanage de quelques cercles exclusifs au XVII^e siècle. Cette filiation se décèle notamment dans la

¹ Voir Myriam Maître, *Les précieuses. Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Lumière classique », 25, 1999.

reprise de motifs et de personnages littéraires, dans le recours à certaines formes, dans l'enjouement avec lequel on aborde les thématiques amoureuses. Par l'étude de l'autoreprésentation de Mme ***, on dégagera la part d'influence de cet héritage littéraire dans la construction de la figure féminine auctoriale ; par celle de la représentation de la vie de société, on distinguera un imaginaire idyllique d'une critique du monde. Contrairement à la première société, qui est idéalisée, la seconde est en effet l'objet de critiques dénonçant notamment la superficialité de ses usages. Ces critiques se retrouvent principalement dans des textes de fiction et elles font écho à des thèmes qui sont récurrents dans la littérature et dans le discours philosophique des Lumières. À ces deux types de société correspondent deux formes de mise en scène, qui seront abordées sous deux angles et en deux temps. Il s'agira d'abord de montrer comment les écrits de Louise d'Épinay offrent un prolongement à des pratiques de sociabilité, en particulier dans une littérature dite « de circonstance » ; ensuite, de mettre au jour les mécanismes favorisant une mise à distance du monde par le moyen de la fiction.

Un héritage littéraire et mondain : la galanterie

Pour les historiens de la littérature de l'Ancien Régime, la galanterie désigne un courant ou, pour reprendre le terme que privilégie Alain Viala, un phénomène qui est né au milieu du XVII^e siècle². Si les historiens des lettres font référence à quelques décennies bien précises en parlant de la galanterie, allant des années 1650 aux années 1680³, on attribue néanmoins communément un sens au mot « galant » plus de deux siècles après cette vogue. Alain Viala souligne l'importance qu'a acquise le terme dans l'imaginaire collectif en ouverture de l'ouvrage qu'il a entièrement consacré à la galanterie :

Ce phénomène touche à la littérature et aux arts, donc à la culture au sens usuel, c'est beaucoup ; mais il engage aussi les modes de comportement, donc la culture au

² Voir Alain Viala, *La France galante*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Les littéraires », 2008, p. 48.

³ Plus exactement, les « archives galantes » rassemblées par Delphine Denis s'étendent de 1653 à 1684. Voir Madeleine de Scudéry, « *De l'air galant* » et autres *Conversations (1653-1684)*. Pour une étude de l'archive galante, éd. Delphine Denis, Paris, Honoré Champion, coll. « Sources classiques », 5, 1998.

sens le plus complet de ce terme, celui qui englobe l'ensemble des manières de penser, de sentir et d'exprimer : c'est capital. D'autant plus que si on comprend sur-le-champ la chanson de Piaf [*i.e.* « Johnny, tu n'es pas un ange »] quand on l'entend, alors c'est que ce phénomène est toujours actif, que ce modèle culturel est parvenu jusqu'à nous, qu'il est toujours vivant, fût-ce comme un substrat⁴.

La familiarité toujours actuelle avec le référent ou le « substrat » galant doit être prise en compte dans l'analyse de ce moment historique afin d'éviter l'anachronisme. Certes, des relations de continuité peuvent être observées entre les pratiques « galantes » de l'époque classique et celles d'aujourd'hui, mais force est de constater qu'elles sont encore plus nombreuses et évidentes entre les milieux du XVII^e et du XVIII^e siècle, d'où l'importance d'examiner avec soin les fondements de cette « catégorie ». Les travaux de Delphine Denis⁵, qui conjoignent l'analyse des « archives⁶ » galantes à celle des pratiques mondaines contemporaines à leur production, offrent de solides assises pour l'envisager à partir de sa dynamique socioculturelle initiale. Avant d'y venir, un article de Noémi Hepp nous permettra de mesurer l'ampleur du « lieu de mémoire » qu'est devenue la galanterie dans la culture française.

Moment historique, phénomène culturel

Noémi Hepp, qui a entrepris de retracer la fortune sémantique et idéologique de la galanterie, souligne l'importance du contexte sociologique de son avènement : « elle se développe dans une société, par elle, pour elle, elle est le ton de cette société, non celui d'une relation entre personnes⁷ ». En proposant une définition, l'historienne en relève par la suite la dimension atemporelle, qui justifierait toujours son usage au siècle suivant, voire encore aujourd'hui :

⁴ Alain Viala, « Si tu étais plus galant... », dans *La France galante, op. cit.*, p. 12. Les paroles de la chanson d'Édith Piaf auxquelles il est fait allusion sont les suivantes : « Johnny tu n'es pas un ange ! / Ne crois pas que ça me dérange. / Mais, Johnny, Johnny, / Si tu étais plus galant, / Oh, Johnny, Johnny, / Je t'aimerais tout autant ! » *Ibid.*, p. 9.

⁵ Voir Delphine Denis, *Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Lumière classique », 32, 2001.

⁶ Pour une explication du recours à la notion d'archives, voir Delphine Denis, « Introduction », dans Madeleine de Scudéry, « *De l'air galant* » et autres *Conversations*, *op. cit.*, p. 9-28.

⁷ Noémi Hepp, « La galanterie », dans Pierre Nora (édit.), *Les lieux de mémoires*, tome III, *Les Frances*, vol. 2, *Traditions*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des histoires », 1992, p. 749.

Habitude d'un comportement toujours respectueux envers les femmes ; affectations, dans le monde, de soumission à leur goût ; art de leur plaire en les louant avec esprit (en pensant plus à la qualité de la louange qu'à celle de son objet...), tous ces éléments qui s'interpénètrent de manière variable définissent la pratique de la galanterie au milieu du XVII^e siècle. Aucun de ces éléments n'allait disparaître tout à fait, ce qui explique l'extrême ambiguïté dont se charge le terme et éclaire du même coup les controverses du siècle suivant⁸.

D'une configuration sociale, on passe rapidement aux mœurs et aux appréciations d'un sexe par l'autre sexe. Au cœur de la galanterie se trouve principalement, selon Noémi Hepp, une manière d'agir entre les hommes et les femmes, ou peut-être davantage une manière d'agir des hommes envers les femmes, qui aurait acquis une popularité durable grâce à la mode des années 1640-1650. Par la suite, le ludisme galant, caractéristique des années 1660 et suivantes, aurait sonné le glas du respect dû aux femmes. Ce qu'elle appelle toujours galanterie au XVIII^e siècle est étroitement associé à un libertinage de mœurs qui serait caractérisé par la quête (masculine) d'une satisfaction se réalisant au détriment de l'objet (féminin) de la convoitise. Vanité, cérébralité et coopération féminine au cynisme de cette nouvelle façon de se comporter, pour laquelle on aurait troqué l'art de plaire contre une stratégie aux connotations guerrières, faisant au passage des femmes des ennemis, sont les trois caractéristiques qu'elle associe à une posture qui n'est pas, « même si elle est fort libertine, pur libertinage, pure exigence de plaisir⁹ ».

Cette analyse tend à mettre au jour une artificialité qui aurait été de plus en plus manifeste, comme si l'esprit galant s'était graduellement délesté d'une sincérité – d'une naïveté ? – première. En guise de conclusion à propos de l'Ancien Régime, Noémi Hepp précise enfin que,

dans l'ensemble, il faut bien dire qu'au cours du XVIII^e siècle, selon le mouvement amorcé au siècle précédent, la galanterie est devenue le contraire de ce qu'elle était à l'origine. Elle était polie et respectueuse, elle est devenue désinvolte ; elle était loyale, elle est devenue cauteleuse et pleine d'arrière-pensées ; elle était patiente, elle ne songe qu'à la satisfaction immédiate ; elle tablait sur la réserve de la femme, elle table sur le plaisir qu'aura la femme à céder, voire à provoquer ; elle était soumise, elle n'est plus que volonté de triompher. Comment peut-on justifier qu'un même mot couvre des attitudes à ce point contraires ? Le seul trait commun entre

⁸ *Ibid.*, p. 760.

⁹ *Ibid.*, p. 765-766.

elles – mais il n’est pas négligeable – est une certaine élégance, une aisance, un enjouement qui signalent l’homme de bonne compagnie, gredin peut-être mais bien tourné, gracieux, sachant parler aux femmes et soucieux de leur plaire, même s’il se défend de ce souci¹⁰.

Ce qui semble intéresser particulièrement l’auteure, c’est de mettre au jour les logiques d’une attitude sexuée qui deviendrait, avec le temps, contradictoire en ses principes. Une fois l’âge d’or classique passé, le cynisme aurait pour de bon faussé les relations respectueuses et polies entre les hommes et les femmes, tout en continuant d’envelopper leurs rapports d’une surface plaisante et enjouée. Pour appuyer cette interprétation, la littérature est prise à témoin d’une dégradation des mœurs qui aurait rendu impossible un réel « culte des femmes¹¹ ». Ce culte aurait requis un sentiment – une « culture », même – de l’altérité que le féminisme aurait fini d’aplanir complètement. Au fil des pages, le lecteur est ainsi amené à observer la destruction progressive de la galanterie, jadis le lieu d’une exception culturelle française, qui y est évoquée sur le ton de la nostalgie.

L’angle choisi par Noémi Hepp est idéologique. Il relève d’une pensée féministe différentialiste¹². Sa conception de la galanterie a pour effet d’extraire la mode du XVII^e siècle de son contexte social, mais aussi de confondre représentations et pratiques, littérature et vie de société. La portée transhistorique de son analyse attire l’attention sur l’écho qu’a eu en France une vogue mondaine dont la courte histoire ne concerne, somme toute, qu’une petite élite. En effet, les comportements sexuels que l’on associe à la galanterie suscitent toujours des débats, qui interpellent non seulement les historiens de la littérature ou de la sociabilité, mais aussi le grand public¹³. L’essai de Noémi Hepp, qui,

¹⁰ *Ibid.*, p. 767-768.

¹¹ *Ibid.*, p. 776.

¹² Le féminisme différentialiste se fonde, de façon générale, « dans l’appréhension biologique ou morphologique du corps féminin » et non pas dans l’appréciation des rapports sociaux. Ce mouvement idéologique a été particulièrement important en France. Pour plus de précisions, voir l’article de Dominique Fougeyrollas-Schwebel, « Le féminisme des années 1970 », dans Christine Fauré (édit.), *Encyclopédie politique et historique des femmes. Europe, Amérique du Nord*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 760-763.

¹³ La controverse suscitée par la parution de l’« Essai sur la singularité française » de Mona Ozouf (dans *Les mots des femmes*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1999 [Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « L’esprit de la cité », 1995], p. 323-397) et le bruit médiatique ayant entouré celle de *La galanterie française* de Claude Habib (Paris, Gallimard, 2006) témoignent de l’engouement du public français pour ce sujet. Autre publication significative, l’ouvrage d’Alain Viala qui est consacré à la galanterie, présentée et étudiée en

significativement, a été publié dans *Les lieux de mémoires* dirigés par Pierre Nora, montre que des enjeux idéologiques peuvent facilement être projetés, à rebours, sur l'histoire du terme et qu'ils peuvent fausser le regard que l'on porte sur le passé. L'utilisation de ce concept invite donc à la prudence et appelle un retour au contexte social et culturel de sa naissance mondaine.

Pratiques littéraires et pratiques sociales

Dans l'ouvrage qu'elle a consacré au *Parnasse galant*, Delphine Denis a analysé la manière dont s'est instituée, au cours des années 1640-1650, puis affirmée, dans les décennies suivantes, une catégorie littéraire autonome appelée « galante » par ses artisans et par ses témoins. Elle a montré que les « archives » qui nous sont parvenues procèdent à la fois de pratiques d'écriture *et* de pratiques de sociabilité. Varié, cet ensemble de textes, fictifs, allégoriques, romanesques, inclut même des traités de savoir-vivre ou encore des « remarques » de grammairiens. La plupart ont été écrits pour un public restreint, d'abord composé des auteurs eux-mêmes. Rappelons que la notion de public, au XVII^e siècle, fait référence à une circulation des textes qui n'est pas encore aussi étroitement associée à l'imprimé qu'elle le deviendra au cours du XVIII^e siècle¹⁴. Étudiant précisément la période qui nous intéresse, Myriam Maître précise en effet que,

[p]our dominant que soit déjà l'imprimé au tournant du XVII^e siècle, il est loin d'être le seul régime de publication sur lequel se fondent la valeur d'une œuvre et la position d'un auteur ou d'un groupe sur le Parnasse : paroles et manuscrits, en

tant que « phénomène culturel », a lancé une nouvelle collection des Presses universitaires de France avec laquelle on cherchait à rejoindre un plus large public. Voir Alain Viala, *La France galante*, *op. cit.*

¹⁴ Faire circuler des textes sans nécessairement les imprimer est considéré comme un acte de publication à l'époque de la mode galante. Hélène Merlin, qui a étudié l'ambiguïté du « public », ses origines sémantiques « politiques » et sa conception « littéraire » au XVII^e siècle, résume de la manière suivante l'évolution qu'a connue la figure du « public » du XVII^e au XVIII^e siècle : « un mouvement clair se dessine sur le long terme : la notion ontologico-politique du *public* a pu donner sens et forme à une figure, celle du *public*, personne fictive renvoyant à l'ensemble *virtuel* des lecteurs et des spectateurs d'une œuvre "littéraire", ou plus exactement à l'ensemble des *particuliers* susceptibles d'être touchés – affectés, engagés, transformés – par la publication d'une œuvre "littéraire". » Hélène Merlin, *Public et littérature en France au XVII^e siècle*, Paris, Les belles lettres, coll. « Histoire », 29, 1994, p. 385. Au terme de son ouvrage sur la mondanité, en faisant retour sur la manière dont a été étudiée la sphère publique dans la foulée des travaux de Jürgen Habermas, Antoine Lilti observe pour sa part que, désignant au XVII^e siècle « des formes variées de divulgation des nouvelles et de la circulation des textes ou des réputations », la « publication » voit au XVIII^e siècle son sens se restreindre « progressivement au champ de l'imprimé ». Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2005, p. 413.

circulant dans l'espace du public comme dans celui du particulier, précèdent et accompagnent l'ouvrage imprimé, orientent sa réception, construisent ses publics¹⁵.

Les pièces galantes, avant tout destinées aux gens du monde, circulent d'abord dans l'espace de la sociabilité mondaine. Elles ont partie liée avec les habitués d'une ou de plusieurs sociétés, c'est-à-dire avec un public.

Les auteurs galants¹⁶ s'adressent à des lecteurs que l'on associera, un peu plus tard dans le siècle, à l'émergence d'une sensibilité « moderne », au sens que l'on confère à ce terme dans la Querelle des Anciens et des Modernes¹⁷. Une semblable (et distinctive) maîtrise du « bel usage » est valorisée dans leurs productions. Un effort stylistique traduit, chez ces auteurs, une volonté de faire montre de qualités sociales associées à l'« idéal de la galanterie », telles l'enjouement, la douceur, la délicatesse, la facilité¹⁸. Reprenant les définitions de l'époque, Alain Viala souligne l'imprécision de cet idéal que l'on cherche à atteindre sans toutefois parvenir à le définir précisément :

Un idéal de distinction, de civilité où les qualités d'esprit se joignent aux qualités d'honneur et de probité. Un idéal à la mode, dont l'accomplissement appelle « l'air de Cour » et qui, comme il se doit, reste en partie indéfinissable, quoique dicible : il participe d'un « je-ne-sais-quoi », d'une certaine « grâce », il est affaire de « charme »¹⁹.

L'hétérogénéité du corpus galant qu'englobe cette définition et le lien qu'il entretient nécessairement avec une forme de vie de société appellent une autre désignation que celles

¹⁵ Myriam Maître, « Les escortes mondaines de la publications », dans Christian Jouhaud et Alain Viala (édit.), *De la publication. Entre Renaissance et Lumières*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2002, p. 249.

¹⁶ Nous employons cette expression par commodité. Ainsi que le remarque Alain Viala, en étudiant la dimension galante du théâtre de Molière, il va cependant de soi « qu'un auteur peut être galant dans son ethos dominant et une partie de son œuvre sans pour autant n'écrire que des textes galants. » Alain Viala, *La France galante*, op. cit., p. 69.

¹⁷ Voir Linda Timmermans, *L'accès des femmes à la culture (1598-1715). Un débat d'idées de saint François de Sales à la marquise de Lambert*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque de la Renaissance », 1993, p. 84-94. Pour une présentation de la querelle des Anciens et des Modernes au XVII^e siècle, voir Marc Fumaroli, « Les abeilles et les araignées », dans Anne-Marie Lecoq (édit.), *La querelle des Anciens et des Modernes : XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Gallimard, 2001, p. 7-218.

¹⁸ Delphine Denis présente ces valeurs comme faisant partie d'un projet d'« esthétisation du social ». Voir Madeleine de Scudéry, « *De l'air galant* » et autres *Conversations*, op. cit., p. 48.

¹⁹ Alain Viala se réfère aux définitions des dictionnaires de l'Académie française, de Furetière et de Richelet ainsi qu'à celles de Vaugelas (article « Galant, galamment », dans *Remarques sur la langue française*, 1647), du chevalier de Méré (« Première conversation », dans *Conversations*, 1669) et de Caseneuve (« Galanterie », dans Gilles Ménage, *Dictionnaire étymologique, ou Origines de la langue française*, 1694). Voir Alain Viala, *La France galante*, op. cit., p. 38.

que proposent les poétiques héritées de l'Antiquité. « Car c'est dans la reconnaissance heureuse de cette culture partagée, dans cette connivence d'honnêtes gens, que se scelle le pacte galant et que se construit l'archive²⁰. » Aussi, précise encore Delphine Denis,

ne faut-il pas s'étonner que ce discours littéraire, à la recherche de sa spécificité et de son public procède à une double « institution » : celle de l'espace mondain, instance de production et de réception, et celle de la « galanterie », qui en constituerait l'émanation esthétique la plus fidèle, tout en contribuant, par voie de retour, à former un public croissant au goût nouveau²¹.

Pratiques mondaines et constitution d'un public moderne sont structurellement liées. Héritière « d'un long procès de civilisation », la notion de galanterie fait à la fois signe vers un art de vivre et vers une « matière littéraire » qui transcende les frontières traditionnelles des genres.

L'élite qui produit et qui reçoit les pièces galantes est abondamment représentée dans ses archives. La mise en scène de la relation unissant l'auteur et son public, ou l'auteur et son cercle de sociabilité, est fondamentale dans l'avènement du « parnasse galant » :

Outre l'allégeance aux valeurs esthétiques communes, [le qualificatif de galant] imposait non pas un genre ni une forme particulière – même si le prosimètre est privilégié – mais l'inscription de l'auteur dans le filet des liens tissés, relations amoureuses ou réseau mondain²².

Plus que les formes privilégiées, ce sont les rapports sociaux imprégnant les textes qui dotent ces derniers de la qualification de galante. Certes, la « lettre galante » en vient à désigner une production épistolaire dans laquelle vers et prose alternent²³, et le prosimètre devient un procédé caractéristique de l'écriture des auteurs galants²⁴. Cependant, toutes les archives rassemblées par Delphine Denis n'y ont pas nécessairement recours. La mise en

²⁰ Delphine Denis, « Introduction », dans Madeleine de Scudéry, « *De l'air galant* » et autres *Conversations*, *op. cit.*, p. 24.

²¹ Delphine Denis, *Le Parnasse galant*, *op. cit.*, p. 19-20.

²² *Ibid.*, p. 151.

²³ Voir Alain Viala, *La France galante*, *ibid.*, p. 50.

²⁴ Le prosimètre consiste en une « alternance dans un même texte entre le vers et la prose ». Cette forme connaît un « nouvel élan à la Renaissance dans la tradition pastorale et dans l'essor de l'écriture ménapienne à la fin du XVI^e siècle. » Jean-François Castille, « Le prosimètre galant. Jean-François Sarasin : *La pompe funèbre de Voiture* », dans Marie-Gabrielle Lallemand et Chantal Liaroutzos (édit.), *De la grande rhétorique à la poésie galante. L'exemple des poètes caennais aux XVI^e et XVII^e siècles*, Actes du colloque organisé à l'Université de Caen Basse-Normandie (8-9 mars 2002), Caen, Presses universitaires de Caen, 2004, p. 157-158.

scène auctoriale de soi dans un contexte de sociabilité est donc la caractéristique la plus évidente de cette veine littéraire. Elle se décèle tantôt dans la « représentation actualisatrice de la scène mondaine », tantôt dans l'« imaginaire de récits fondateurs [...] qui propose à la collectivité quelques-uns des repères symboliques qui lui font défaut²⁵ ».

La représentation de l'espace mondain se retrouve en particulier dans différents types de figurations autoriales. Portraits à clés, textes rassemblant les voix de plusieurs tenants d'un même groupe, collaborations littéraires affichées, énonciation de maximes galantes auxquelles tous adhèrent : tels sont les signes d'une « écriture polyphonique, où domine toujours une voix première²⁶ ». Néanmoins, l'autoreprésentation de l'auteur et de son proche réseau se double souvent d'un voile onomastique qui dérobe l'identité des gens du monde concernés aux yeux des non-initiés. Elle fait en cela écho au « baptême galant », pratique courante au sein des sociétés mondaines de l'époque, qui vise à suspendre périodiquement, dans le cercle étroit des habitués, l'emploi de leurs noms civils. La « renomination » cristallise les qualités de la personne en ayant la plupart du temps recours à un nom allégorique. Le texte qui publie cette *persona* fait accéder cette dernière au statut de personnage dans un espace littéraire communément partagé par l'ensemble des lecteurs, que ceux-ci appartiennent ou non au groupe représenté²⁷. La mémoire lettrée dont ces noms sont chargés facilite le passage de la sociabilité ponctuelle à l'univers atemporel de la fiction. La plupart ont été choisis dans le répertoire antique de la tradition pastorale, dont l'influence a été centrale dans le champ des lettres classiques.

Le « renouveau pastoral » dans lequel s'inscrivent ces pratiques intéresse notre propos en ce qu'il est le témoin d'une redéfinition des relations entre les sexes, notamment des relations amoureuses. Le détournement de la mystique platonicienne et de l'idéal néopétrarquiste, dont une des conséquences est la revendication du droit au plaisir et à l'inconstance, confère à la dame, jusque-là idéalisée et louée pour ses vertus (au premier chef, sa chasteté), un caractère volage que l'abstraction littéraire du discours sérieux

²⁵ Delphine Denis, *Le Parnasse galant, op. cit.*, p. 128.

²⁶ *Ibid.*, p. 156.

²⁷ Voir *ibid.*, p. 192-208.

interdisait jusqu'alors²⁸. À une conception « tendre » de l'amour s'opposent l'ironie et le scepticisme de la poésie galante ; à un « espoir de béatitude absolu », des « satisfactions plus immédiates et plus éphémères » et une « conception plus riante et plus libre de la quête amoureuse²⁹ ». Plus que de nouvelles représentations, c'est aussi une nouvelle rhétorique qui se met en place, un mode de communication qui épouse une entreprise de séduction. Celle-ci est tournée vers le destinataire ou la destinataire du poème, mais également vers un public qui est désormais de plus en plus sensible au « plaisir du texte³⁰ ». Cette relation avec le public, qui est caractéristique d'une posture « moderne », est tout aussi essentielle que celle qui unit, entre eux, les gens du monde et qui trouve un prolongement dans les textes.

La construction de « récits fondateurs », le deuxième mode de figuration auctoriale analysé par Delphine Denis, convoque précisément l'univers arcadien caractéristique de l'onomastique allégorique de la galanterie. L'imaginaire pastoral jouit d'une position centrale dans le développement de la poésie mondaine de l'époque et il imprègne la représentation littéraire galante des relations sociales :

La pastorale fournit donc à la poésie du XVII^e siècle non seulement une atmosphère, un décor et des protagonistes, mais aussi un style de comportement et une éthique

²⁸ Voir Alain Génétiot, « Le discours galant », dans *Les genres lyriques mondains (1630-1660). Étude des poésies de Voiture, Vion d'Alibray, Sarasin et Scarron*, Genève, Librairie Droz, 1990, p. 97-110.

²⁹ Jean-Michel Pelous, *Amour précieux, amour galant (1654-1675). Essai sur la représentation de l'amour dans la littérature et la société mondaine*, Paris, Klincksieck, 1980, p. 133. Cette opposition entre l'amour tendre et la galanterie, dans le contexte d'une étude portant sur l'articulation entre des représentations sociales et des représentations littéraires, ne met pas en présence des termes absolument irréconciliables. Delphine Denis précise, dans sa présentation de la conversation « De l'air galant » de Madeleine de Scudéry, que « [l']opposition ailleurs valide entre amour "tendre" et amour "galant" se révèle ici sans aucune pertinence : l'amour, nécessairement tendre et "passionné", où se joue le rapport intime entre deux êtres, n'exclut pas l'air galant, qui ne concerne que la sphère élargie de la sociabilité, dans le cadre protégé de la compagnie choisie. [...] Plus souple, plus accueillante, dénuée de tout cynisme, sa propre conception [i.e. celle de Madeleine de Scudéry] réconcilie le rapport à autrui, fondé sur l'agrément et l'art de plaire, faisant de l'enjouement l'un de ses principaux modes d'expression, et le rapport à soi. » Madeleine de Scudéry, « *De l'air galant* » et autres *Conversations*, op. cit., 48.

³⁰ « [A]u-delà d'une thématique, réservoir topique de formules et de motifs, l'*Éros* galant entraîne une certaine conception de la communication littéraire, où domine le paradigme féminin. C'est dans cette perspective qu'il est possible de s'interroger sur les effets de sens de l'*Éros* galant : en se calquant sur le modèle sémiotique de la recherche amoureuse, et en adoptant des stratégies rhétoriques de séduction, la littérature galante affiche sans ambages sa volonté de conquérir un public élargi, sensible avant tout au "plaisir du texte". À ce titre, la thématique amoureuse participe donc des voies d'élaboration et de confirmation d'une catégorie littéraire en quête de son lecteur, et de sa propre reconnaissance. » Delphine Denis, *Le Parnasse galant*, op. cit., p. 288. Sur cette question, voir en particulier le chapitre « L'*Éros* galant », *ibid.*, p. 287-338.

de l'amour que la galanterie moderne va encore raffiner et, pour ce qui est des arguments et des actions, un magasin de lieux communs qui, tout en perpétuant l'habitude alexandrine de la compilation et de la contamination, importent et acclimatent en France le mythe de l'Arcadie sur lequel pourront se construire tout un imaginaire et une représentation idéalisée des rapports sociaux³¹.

Aussi s'appelle-t-on Arcas, Aminte, Cléridas et Damon lorsque l'on se retrouve entre initiés – ici, par exemple, chez les « illustres bergers » – ou encore Bélisanthe, Mélinthe, Arthénise, Amarante, Aristée ou Daphnis, sans parler de la célèbre Sapho qu'est devenue Madeleine de Scudéry³². Ces choix onomastiques concourent à la littérisation des rapports entretenus entre les membres d'un même cercle. Toutefois, même publiés dans les œuvres, ils assurent paradoxalement la fermeture de ce cercle : l'intelligence du texte, la compréhension de ses allusions, dépend en effet de la proximité, sinon de l'appartenance du lecteur à la communauté en instance de représentation. « Le plaisir joue alors soit de la *retrouvaille*, pour les membres du groupe, soit de la *connivence* pour le lecteur averti, capable de faire surgir la référence et de lever l'allusion pour mieux ajuster la signification³³. » Le masque galant sert donc à la fois à la dissimulation et à l'exhibition identitaires. C'est dire qu'il dissimule le nom civil des rebaptisés tout en exacerbant, par la dimension allégorique des surnoms ou des pseudonymes adoptés, les traits de leur personnalité ; qu'il fait état de la connivence unissant ceux qui montrent leurs masques ; qu'il renforce d'autant mieux le système de reconnaissance d'un groupe qu'il situe ses participants dans un imaginaire que tous partagent, mais dont tous ne détiennent pas les clefs pour y entrer.

Le rapport à la vie de société est central dans la manière dont se représentent les auteurs, tout comme une conception de l'amour qui dicte une manière d'être, un enjouement. Ces caractéristiques se rapportent à la « belle galanterie », mais il faut mentionner qu'un usage concurrent du terme le rapprochait, dans d'autres circonstances, de la dimension « libertine » que soulignait Noémi Hepp dans son article. L'analyse lexicale faite par Alain Viala montre les fondements de la dualité sémantique du terme. On constate

³¹ Alain Génétot, *Poétique du loisir mondain. De Voiture à La Fontaine*, Paris, Honoré Champion, coll. « Lumière classique », 14, 1997, p. 60.

³² Voir Delphine Denis, *Le Parnasse galant*, *op. cit.*, p. 195-199.

³³ *Ibid.*, p. 156. C'est l'auteure qui souligne.

que cette polysémie ne suit pas la mode galante, mais qu'elle la précède, et de plusieurs siècles³⁴. Il faut donc se garder de conclure à une logique de succession entre la galanterie et le libertinage. L'étude de Marc André Bernier, qui parcourt l'évolution du terme « libertin » du XVI^e au XVIII^e siècle, montre elle aussi comment le « sens proprement français de “libertin” [...] va assimiler le souvenir d'un mépris antique et d'une impiété biblique au double scandale d'une pensée hétérodoxe et d'une émancipation des mœurs » et qu'« une configuration sémantique [...] va déterminer un emploi polémique associant, dès l'origine, dans l'usage français, la licence des mœurs à la licence d'esprit³⁵ ». Comme Alain Viala pour la galanterie, Michel Delon propose pour le libertinage une approche ouverte à la multiplicité des pratiques, des usages et des emplois :

Terme de dénonciation et de rejet, le libertinage se caractérise le plus souvent de l'extérieur et les efforts pour distinguer des libertinages d'idées ou de mœurs des textes licencieux ou obscènes montrent qu'il s'agit moins d'une réalité fixe que d'une tension. Le libertin s'installe dans l'entre-deux, entre l'interdit et la transgression, entre la réalité et l'imaginaire. Il résiste à une loi dominante et, selon le lieu et le moment de son action, il peut être érudit ou séducteur, philosophe ou mondain. Le libertinage peut donc être appréhendé comme un ensemble d'idées subversives ou un réseau de connivences, comme une thématique littéraire ou un style de vie. [...] L'échange est permanent entre la pratique et le récit³⁶.

Ces similitudes entre des concepts que la critique a distingués en les associant plus particulièrement à l'un et à l'autre siècle invitent à dépasser les seules catégories littéraires pour observer comment le rapport mondain au texte *et* à la sociabilité s'articule à l'époque des Lumières et dans quelle mesure cette articulation réactive des dynamiques galantes. Ce point de départ permettra d'aborder la représentation féminine non pas à partir de positions idéologiques héritées, par exemple, d'un courant féministe, mais bien à partir d'une compréhension sociohistorique des textes et de leurs conditions de production et de réception. Elle gagnera toutefois en précision si elle est d'abord éclairée par une autre naissance contemporaine à celle de la galanterie : la « naissance des femmes de lettres ».

³⁴ Voir Alain Viala, « Galin galant », dans *La France galante*, *op. cit.*, p. 19-39.

³⁵ Marc André Bernier, « Entre libertinage d'esprit et libertinage de mœurs », dans *Libertinage et figures du savoir. Rhétorique et roman libertin dans la France des Lumières (1734-1751)*, Québec/Paris, Les Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, coll. « La République des lettres. Études », 2001, p. 15-16.

³⁶ Michel Delon, *Le savoir-vivre libertin*, Paris, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 2000, p. 13-14.

Femme du monde, femme de lettres

Les hommes et les femmes qui se côtoient dans les lieux de la sociabilité mondaine partagent un même goût pour le loisir lettré. Dans leurs textes, les gens du monde et les gens de lettres entretiennent la fiction d'une égalité dans la mixité, notamment par la conversation, mais cette fiction s'articule sur des imaginaires très différents. Hommes de lettres et femmes de lettres ne jouissent pas de la même position dans l'espace social, pas plus que dans le champ littéraire. La modestie des femmes est de mise dans les deux mondes, ce que les représentations féminines attestent au XVII^e siècle comme au XVIII^e siècle. Quoique leur position soit centrale au sein de l'espace mondain, quoique leur jugement soit loué en matière de goût, les femmes demeurent associées à une sensibilité par laquelle certaines pratiques sont légitimées et d'autres, condamnées et ridiculisées.

Sociabilité et modestie féminine

Linda Timmermans, qui a retracé l'histoire de *L'accès des femmes à la culture*, souligne dans son ouvrage l'importance qu'acquièrent les représentations féminines à cette époque où se côtoient de plus en plus de femmes et de « professionnels des lettres » dans les cercles mondains. Elle insiste avec justesse sur le fait que, « dans la vie littéraire du XVII^e siècle, les mythes de la féminité jouent peut-être un rôle aussi grand que les femmes réelles³⁷ ». L'amour et la fréquentation des dames sont considérés et théorisés en tant que forces civilisatrices nécessaires à la formation de l'honnête homme. La féminité devient aussi une instance déterminante en matière de goût dans le domaine de la langue et des belles-lettres³⁸. Les conséquences de ces représentations ont un poids non négligeable sur la

³⁷ Linda Timmermans, *L'accès des femmes à la culture*, op. cit., p. 176.

³⁸ Marc Fumaroli résume : « Il a fallu que se crée un milieu pédagogique où le pouvoir de l'exemple et la force de l'émulation gagnent les esprits et les comportements, là où le collège et le livre n'auraient pas suffi à persuader. Ce milieu inclut évidemment des lettrés, mais il a pour origine et pour maîtres des femmes [...], qui font l'éducation des gentilshommes du règne de Louis XIII au loisir des "honnêtes gens". » Marc Fumaroli, « L'empire des femmes, ou l'esprit de joie », dans *La diplomatie de l'esprit. De Montaigne à La Fontaine*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1998, p. 323. À propos de la féminité et de la langue française,

manière dont s'établit, dans l'imaginaire et dans les mentalités, la place des femmes dans le milieu des lettres³⁹. Si un rôle de réceptrice leur est généralement reconnu – position propre aux auteurs « modernes » qui écrivent en français et non pas en latin, contrairement aux tenants du « parti des Anciens » –, leur présence dans le champ littéraire⁴⁰ à titre d'auteures ne va cependant pas de soi. Au mieux, l'on valorise une aptitude féminine pour certains genres qui seraient plus étroitement associés à la « nature » des femmes – ou plutôt qui sont considérés comme pouvant être pratiqués par des personnes moins instruites.

Spontanéité, négligence et sentiments sont associés à une écriture féminine qui doit demeurer dans les limites de ce qui est « convenable » pour les femmes⁴¹. Tel est par exemple le cas des écrits épistolaires : « En principe, les “lettres familières”, les “lettres de compliment” et de “galanterie” dans lesquelles elles étaient censées exceller étaient aussi les seules que la bienséance leur permettait d'écrire⁴². » Cela étant, selon les sources étudiées par Linda Timmermans, les réserves à l'égard de la publication féminine n'ont pas eu pour premier effet d'éloigner les femmes de l'écriture ni de freiner d'éventuelles ambitions littéraires, mais plutôt d'engager la plupart d'entre elles à éviter soigneusement la publication. Selon cette historienne des lettres, « [c]'est sur ce point seulement que ces “muses” mondaines se distinguaient des écrivains de profession⁴³ ». Dans le domaine des pratiques littéraires, la différence entre les sexes concerne donc bien davantage la question de la diffusion et de l'impression des œuvres que celle de leur production. L'une des figures les plus moquées de l'époque le confirme : la précieuse.

voir Marc Fumaroli, « Animus et Anima : l'instance féminine dans l'apologétique de la langue française », *XVII^e siècle, Les pouvoirs féminins au XVII^e siècle*, 144, juillet-septembre 1984, p. 233-240.

³⁹ Voir Linda Timmermans, « Le débat sur le rôle des femmes dans la vie littéraire », dans *L'accès des femmes à la culture, op. cit.*, p. 133-176.

⁴⁰ Pour une explication du recours à la notion de « champ littéraire », empruntée aux travaux de Pierre Bourdieu, dans le cadre d'une étude portant sur la « littérature » au XVII^e siècle, voir l'introduction d'Alain Viala dans *Naissance de l'écrivain*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1985, p. 7-11.

⁴¹ « La “négligence”, comme l'absence d’“art” et d’“étude” qu'on admirait dans les lettres féminines, était aussi, pour les femmes, une obligation. “Par bienséance”, remarque Roger Duchêne, les femmes “ne doivent pas paraître travailler leur style” [...]. C'est cette liberté, cette “irrégularité” qui semblaient faire tout l'intérêt des lettres féminines. On comprend que, très vite, le public s'en soit montré curieux. Mais plus libres par certains aspects, les femmes l'étaient moins par d'autres. Si elles n'avaient pas à respecter les règles de la rhétorique, elles devaient se conformer aux règles que leur imposait la condition féminine. »

Linda Timmermans, *L'accès des femmes à la culture, op. cit.*, p. 199-200.

⁴² *Ibid.*, p. 200.

⁴³ *Ibid.*, p. 207.

Contrairement à ce que les promoteurs de la galanterie ont pu chanter, la longue querelle des femmes qui a marqué la fin du Moyen Âge et la Renaissance⁴⁴ ne se serait pas « magiquement transformée en paix galante par les formes mondaines de la sociabilité⁴⁵ ». C'est à tout le moins ce que propose Myriam Maître, qui observe qu'une tension a perduré à travers la notion de préciosité, dont les satires littéraires ont d'ailleurs assuré le discrédit pendant plus de trois siècles⁴⁶. Quoique essentiellement rhétorique⁴⁷, la querelle des femmes aurait néanmoins marqué les mentalités, puis les pratiques dans le champ littéraire. Le mythe du naturel féminin qui se développe au XVII^e siècle dans le domaine de la langue et des belles-lettres constitue, selon Myriam Maître, le revers de celui de la précieuse. Faire de « la femme » l'« arbitre des rivalités masculines, tant amoureuses que littéraires⁴⁸ », lui conférer une supériorité linguistique en associant sa parole à la sincérité, à la négligence et à l'intuition, résulte, tout compte fait, en une légitimation de son ignorance. Cela conforte sa méconnaissance de la rhétorique et du latin et cela lui donne en partage des genres littéraires associés aux loisirs mondains : bagatelles, contes, madrigaux, élégies, portraits et autres « petits genres ». Semblable image autorise, par conséquent, la moquerie de celle qui recherche une écriture plus savante et un rapport à la langue plus érudit. Le fait de chanter, et même de chanter « galamment », les vertus féminines ne peut ainsi être entendu comme une louange sans réserve de l'esprit des femmes :

Toute réactivation ostensible du mythe des précieuses serait contemporaine d'une réactivation plus occulte, et peut-être inconsciente, du mythe d'une incarnation féminine du naturel, qu'il soit état de grâce originaire ou patiente reconquête de l'Arcadie perdue. Brillante et dure coquille, la préciosité ridicule abrite et informe la construction fragile, involutée et plus amie de l'ombre d'une *nature féminine*. Sans véritable solution de continuité, ce double mythe semble à l'œuvre, jusque dans les représentations et les pratiques littéraires les plus contemporaines⁴⁹.

⁴⁴ Linda Timmermans divise cette longue querelle en une « “Querelle des femmes” traditionnelle » et une « Querelle des femmes savantes », auxquelles elle consacre deux chapitres dans son ouvrage, *ibid.*, p. 239-318, 319-386.

⁴⁵ Myriam Maître, *Les précieuses*, *op. cit.*, p. 571.

⁴⁶ La plus célèbre de ces œuvres satiriques est certes *Les précieuses ridicules* (1659) de Molière. Sur ce corpus satirique, voir Isabelle Landy-Houillon, « Préciosité », dans François Bluche (édit.), *Dictionnaire du grand siècle*, nouvelle éd. revue et corrigée, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « Les indispensables de l'histoire », 2005 [1990], p. 1244-1246 et Myriam Maître, *Les précieuses*, *op. cit.*

⁴⁷ Voir la présentation de Marc Angenot dans *Les champions des femmes. Examen du discours sur la supériorité des femmes, 1400-1800*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977.

⁴⁸ Myriam Maître, *Les précieuses*, *op. cit.*, p. 629.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 631-632. C'est l'auteure qui souligne.

Les représentations de la femme humble et naturelle et de la femme savante et ridicule, qui d'emblée peuvent sembler en opposition, forment en réalité un ensemble solidaire et cohérent. Leur complémentarité explique en partie le fait que la plupart des femmes ont destiné leurs écrits à une circulation restreinte et manuscrite. Ce choix apparaît davantage comme le signe d'un souci de préserver sa réputation et de ne pas froisser les convenances, que comme celui d'un désintérêt ou d'un manque d'ambition.

Parmi les « stratégies⁵⁰ » auxquelles ont eu recours les auteures de la « nébuleuse précieuse⁵¹ » étudiée par Myriam Maître figure la modestie. Lieu commun hérité de l'Antiquité⁵², la modestie n'est certes pas l'apanage des femmes au XVII^e siècle. L'humilité et la modestie sont d'autant plus fréquentes dans les discours qu'elles s'inscrivent dans le cadre d'une socialisation nourrie d'un idéal de la grâce et du naturel, qui participe d'une entreprise de séduction. Associé au parti des Modernes, qui s'ouvre ainsi à l'élargissement de son public, le développement de la littérature mondaine est le signe d'une souplesse

⁵⁰ Myriam Maître, « Les stratégies littéraires des précieuses », *ibid.*, p. 325-416. L'auteure emploie le terme « stratégie » en s'appuyant sur le concept proposé par Alain Viala, qui présente deux catégories de stratégies, les unes dites « de réussite » et les autres, « de succès ». Voir Alain Viala, « Les classes de trajectoires littéraires », dans *Naissance de l'écrivain, op. cit.*, p. 178-185. Mentionnons que le recours à cette notion a depuis été critiqué, notamment par Gregory Brown : « To speak of an individual's action as "strategic" is to suggest that it is indeed a willful and intentional attempt to achieve an end. It should not be taken to imply, however, that the individual is acting instrumentally, or is even fully conscious of the context for or consequences of their action. Rather, it is to suggest an instinctive attempt to produce an effect based on an always imperfect understanding of the situation. » Les réserves de l'historien portent également sur le concept de « duplicité », entre autres convoqué pour analyser les œuvres féminines de cette même période : « Moreover, this problem remains at the heart of much contemporary literary criticism, particularly feminist scholarship, in which eighteenth-century female writers are often argued to have developed distinct voices and tropes because they, as it were, had to, implying that these voices and tropes were duplicitous and that the writers in question would have preferred to write more sincerely or authentically. » Gregory S. Brown, *A Field of Honor. Writers, Court Culture and Public Theater in French Literary Life from Racine to the Revolution*, Gutenberg<e>, Columbia University Press, 2002. URL : <http://www.gutenberg-e.org/brg01/brg01.html> [consulté le 31 janvier 2009].

⁵¹ L'ambiguïté des termes « préciosité » et « précieuses », la diversité des discours à leur égard, la disparité des listes de précieuses établies depuis le XVII^e siècle et l'absence de toute revendication identitaire « précieuse » par les principales intéressées ne permettent que l'établissement d'une « nébuleuse précieuse ». Voir l'annexe de l'ouvrage de Myriam Maître, *Les précieuses, op. cit.*, p. 655-726.

⁵² Voir Ernst Robert Curtius, « La modestie affectée », dans *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, Presses universitaires de France, 1956, p. 103-106.

nouvelle dans le champ des lettres⁵³. Cette littérature, en se fermant à la démonstration érudite, marque une opposition au rapport ostentatoire que la culture humaniste entretenait avec le savoir⁵⁴. Si un tel contexte invite tout auteur à la réserve, il y convie particulièrement les femmes de la « belle société », puisque celles-ci risquent la sanction d'un plus grand ridicule. En les gardant éloignées de la posture d'auteure, cette modernité leur confère cependant une place de choix au sein du public.

Représentations littéraires : satire ou encensement

Ce contexte de production et de réception des lettres a pour corollaire le développement d'un espace de sociabilité « littéraire » et mixte, celui des alcôves et des ruelles qui font alors le prestige de plusieurs maîtresses de maison⁵⁵. La fréquentation des femmes au sein de ces sociétés appelle le respect d'une étiquette et l'acquisition de manières que de nombreux traités de savoir-vivre inventorient et décrivent avec minutie⁵⁶. L'exigence d'honnêteté, qui condamnait un docte hermétisme, et la conversation mondaine, se profilant sous les contours d'un échange égalitaire entre les convives, auraient ainsi fait du « salon⁵⁷ » le lieu d'un accès des femmes au savoir et à la culture. L'importance de cet autre « lieu de mémoire » français qu'est devenue la conversation mondaine a d'ailleurs conféré un statut littéraire à cette pratique essentiellement orale, et Marc Fumaroli y a vu « le genre des genres littéraires français⁵⁸ ». En plus d'incarner un esprit de sociabilité

⁵³ Alain Viala souligne de la façon suivante la « modernité » de l'esthétique galante : « Pour occuper la position centrale qu'elle [*i.e.* l'esthétique galante] a détenue, elle se présentait comme une esthétique conciliante, souple. Mais cette souplesse [...] n'était possible que par la large ouverture faite à l'innovation, aux apports des auteurs "modernes" (qualificatif qui dans le contexte signifie "français et contemporains"). » Alain Viala, « Préface », dans *L'esthétique galante*, Toulouse, Société de littératures classiques, 1989, p. 11.

⁵⁴ Voir Emmanuel Bury, *L'invention de l'honnête homme (1580-1750)*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 1996, p. 55-57.

⁵⁵ Pour une présentation des principales personnalités féminines associées à l'histoire de la sociabilité aux XVII^e et XVIII^e siècles, voir Benedetta Craveri, *L'âge de la conversation*, trad. par Éliane Deschamps-Pria, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2002.

⁵⁶ Voir Emmanuel Bury, *L'invention de l'honnête homme (1580-1750)*, *op. cit.*, p. 168.

⁵⁷ Nous le verrons, l'emploi du terme « salon » est anachronique pour désigner les formes de sociabilité du XVII^e siècle, de même que pour désigner toute assemblée de convives jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Il est ici employé par commodité.

⁵⁸ Marc Fumaroli, *Le genre des genres littéraires français. La conversation, The Zaharoff Lecture for 1990-1*, Oxford, Clarendon Press, 1992. Selon Marc Fumaroli, la conversation est également une « institution littéraire », aussi lui consacre-t-il l'une des trois parties de son ouvrage intitulé *Trois institutions littéraires*,

conférant un prestige à la France dans l'Europe de l'Ancien Régime, l'art conversationnel aurait aussi constitué un tremplin pédagogique pour les femmes du monde⁵⁹.

La vulgarisation et la transmission du savoir par le moyen de la conversation ont donné lieu à une représentation littéraire dont le modèle a été durablement fixé par Fontenelle : celui de la marquise réceptrice d'un enseignement philosophique. La conversation intellectuelle entre le philosophe et la marquise telle qu'elle est mise en scène dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, publiés pour la première fois en 1686, connaît en effet une importante fortune au XVIII^e siècle. Michel Delon a retracé l'histoire de ce « dispositif formel et intellectuel⁶⁰ » en montrant comment s'est modifiée la dynamique interactionnelle des avatars de ces personnages masculins et féminins qui sont en présence dans la littérature de la fin du XVII^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Il a étudié le statut de la destinatrice sous trois angles : social, intellectuel et sexuel.

La marquise est une femme qui a d'abord un statut social hiérarchiquement supérieur au philosophe narrateur, mais qui, en présence de ce dernier, se retrouve en situation d'ignorance et de formation, donc d'infériorité du point de vue intellectuel. À partir du traitement de cette figure féminine dans les œuvres où apparaît un tel motif⁶¹, Michel Delon observe une modification du rapport de chacun des interlocuteurs à la connaissance. Ce changement s'accompagne de nouvelles potentialités dialogiques dont témoigne l'issue plus ou moins connue (ou convenue) de la conversation. D'abord représentante d'une élite et réceptrice d'un savoir que détient le philosophe et qui lui est communiqué par ce dernier, la marquise (qui d'ailleurs dégringole les échelons sociaux au fil du siècle, jusqu'à revêtir les habits de la courtisane sous la plume de certains auteurs libertins des Lumières) acquiert graduellement le statut de symbole d'altérité. Ce faisant,

Paris, Gallimard, coll. « Folio. Histoire », 62, 1994. Précisons que Marc Fumaroli est l'auteur de l'article consacré à « La conversation » dans Pierre Nora (édit.), *Les lieux de mémoire*, tome III, *Les France*, vol. 2, *Traditions*, op. cit., p. 679-742. Pour une étude de la forme littéraire de la conversation, voir Christoph Strosetzki, *Rhétorique de la conversation. Sa dimension littéraire et linguistique dans la société française du XVII^e siècle*, trad. par Sabine Seubert, Paris/Seattle/Tuebingen, Papers on French Seventeenth Century Literature, coll. « Biblio 17 », 20, 1984.

⁵⁹ Voir Linda Timmermans, « Vulgarisation scientifique et féminisme », dans *L'accès des femmes à la culture*, op. cit., p. 370-386.

⁶⁰ Michel Delon, « La marquise et le philosophe », *Revue des sciences humaines*, 54, 182, avril-juin 1981, p. 65.

⁶¹ Le corpus de l'article de Michel Delon est balisé par les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle (1686) et l'*Astronomie des dames* de Lalande (1801).

elle devient aussi le signe d'une ouverture à un savoir inconnu de chacun des interlocuteurs au début de leur conversation, même du philosophe.

Les différences sociales et pédagogiques supposaient finalement moins une réelle altérité qu'une hiérarchie. La vérité se trouvait dans le camp de l'élite, quitte à elle à la répandre si bon lui semblait. La « différence » n'entre en jeu que si l'autre n'est plus seulement le redoublement amoindri du même, mais représente une position originale dans la recherche de la vérité. La femme peut occuper cette fonction grâce à ce qui faisait traditionnellement sa faiblesse : sa sensibilité, son intuition, sa propension à l'amour⁶².

De connaissances « préétablies » et rendues agréables grâce à une présence féminine dans le texte littéraire, on passe à un dialogue dont l'issue s'annonce inconnue ou incertaine grâce à la « position originale » qu'occupe désormais le personnage féminin qui converse avec le philosophe. Notons que la valorisation de la sensibilité de la marquise fait clairement écho au double mythe qu'a analysé Myriam Maître à partir de la figure de la précieuse. Si la place dans la hiérarchie sociale et la fonction pédagogique de la marquise se modifient en fonction de l'évolution de sa dynamique discursive et de son rapport au savoir, son association à l'intuition et aux sentiments amoureux demeure pour sa part inchangée. Certes, ces valeurs sont porteuses d'une dynamique positive, voire créatrice dans la représentation fictionnelle de la quête de la « vérité », mais ce sont néanmoins toujours les mêmes qui demeurent associées à la féminité.

Objet et non plus sujet complice de la connaissance, la femme du monde, bien qu'elle joue un rôle nouveau, et un rôle actif, dans la démarche cognitive pour laquelle sa présence littéraire est mise à contribution, reste fondamentalement liée au *pathos* et à l'irrationnel dans l'imaginaire collectif⁶³. Tout comme le suggérait Myriam Maître, on peut

⁶² *Ibid.*, p. 74.

⁶³ À partir des ouvrages de Jean-Jacques Rousseau et de Pierre Roussel, auteur du *Système physique et moral de la femme* (1775), Dominique Godineau résume l'association des femmes à la sensibilité et à la nature dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle : « chez la femme, le physique détermine le moral (esprit, émotion, sentiments) : comme le reste de sa personne, sa raison est soumise à ses organes génitaux. [...] Se fondant sur l'anatomie, les médecins ajoutent que la ramification plus importante de ses vaisseaux sanguins et de ses nerfs contribue à lui donner une sensibilité exacerbée. Or, le sensualisme (Condillac) alors en vogue fait naître la raison de la sensation. Les femmes n'en sont pas pour autant avantagées, car l'excès de leur sensibilité bloque ce développement : trop de sensations empêche la maturation des idées, le passage du sensible au conceptuel. » Les femmes en restent donc au « stade », ainsi que l'écrit Dominique Godineau, de l'imagination : « L'absence d'intelligence conceptuelle des femmes ne signifie pas qu'elles sont inférieures aux hommes, assurent nos auteurs, mais qu'elles ont d'autres qualités et fonctions. Pitié, tendresse,

voir derrière cette forme d'éloge littéraire un revers conférant aux seuls philosophes les clefs de l'entendement et du savoir. Pour la connaissance tout comme pour la création littéraire, les effets sont les mêmes : sensibilité et spontanéité féminines ont pour corollaires une pratique bienséante des lettres, sans quoi elles risquent la satire.

Au moment de la parution de l'article de Michel Delon (en 1981), la critique littéraire voyait principalement, dans le discours des philosophes, le germe de la Révolution à venir et, dans les salons des maîtresses de maison qu'ils fréquentaient, des lieux où « se préparaient des lendemains sanglants ». Aussi l'auteur précisait-il d'emblée que

[p]our abandonner ces stéréotypes antiphilosophiques, une approche plus critique nécessiterait de substituer au singulier mythique de *la* marquise le pluriel de groupes sociaux précisément définis. Mais tel n'est pas notre propos qui porte sur un type littéraire, son fonctionnement et ses significations⁶⁴.

Or il s'agit bien ici de substituer à ce singulier mythique un singulier social, celui de Louise d'Épinay, mais tout en prenant des distances mesurées par rapport aux représentations, littéraires et philosophiques, de la féminité. Des travaux d'histoire ont depuis montré que les activités des « marquises » au sein du salon des Lumières, tout comme celles de l'ensemble des convives, étaient beaucoup moins intellectuelles et politiques que ce que l'image cultivée dans la mémoire française a longtemps projeté de la « belle société » d'Ancien Régime⁶⁵. La compréhension de la place qu'y occupaient les femmes a bénéficié de ce nouvel éclairage. Elle a notamment permis de leur conférer une dimension moins centrale – et moins symbolique – au sein de cet espace.

En ce qui concerne le rapport des femmes à la création et au savoir au XVIII^e siècle, Antoine Lilti a conclu que les maîtresses de maison auraient été confrontées à un choix « entre la réputation mondaine nécessaire à l'existence de leurs salons, et de possibles

compassion sont exaltées comme des vertus féminines : elles “montrent” que les femmes sont faites, par la nature, pour soigner, consoler, se dévouer au service de la famille. » Dominique Godineau, *Les femmes dans la société française, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, coll. « U. Histoire », 2003, p. 158-159. Pour une étude plus complète et plus nuancée des courants de pensées à l'égard de « la femme » et du « féminin » au XVIII^e siècle, voir Paul Hoffmann, *La femme dans la pensée des Lumières*, Paris, Ophrys, 1977.

⁶⁴ Michel Delon, « La marquise et le philosophe », *loc. cit.*, p. 65.

⁶⁵ À propos du statut social des maîtresses de maison et de leurs invités, des activités littéraires de la société mondaine et de la fréquentation des salons par les hommes de lettres, voir Antoine Lilti, *Le monde des salons*, *op. cit.* Pour une présentation de la construction progressive de l'imaginaire du salon depuis la période révolutionnaire, voir le premier chapitre de cet ouvrage : « L'invention du salon (XIX^e-XX^e siècle) », p. 15-58.

ambitions intellectuelles, que toutes ne nourrissaient pas mais que certaines auraient pu revendiquer⁶⁶ ». Dans *Le monde des salons*, il précise encore que

[l]es unes comme les autres se limitèrent aux pratiques d'écriture légitimes dans la sphère mondaine : la correspondance et, parfois, quelques pièces de société. [...] À l'inverse, quelques femmes essayèrent de conjuguer sociabilité et publication, d'être à la fois femme du monde et femme de lettres. Elles furent la cible de satires très violentes jusqu'à la fin du siècle⁶⁷.

On retrouve à l'époque des Lumières les mêmes genres « féminins » qu'au XVII^e siècle, avec le même risque d'une sanction satirique, telle celle dont ont été victimes les précieuses. Selon l'historien, l'intériorisation d'une topique opposant la sauvegarde de la réputation (dans l'espace de la mondanité) à la publication des écrits (dans la sphère publique) aurait eu pour corollaire une « incompatibilité entre la sociabilité mondaine et le statut de femme de lettres⁶⁸ ». Ce constat vaut certes pour les maîtresses de maison qui ont « tenu salon » et qui ont eu leur « jour marqué ». Cela dit, dès lors que l'on se situe dans un autre type d'espace de sociabilité que celui du monde, les représentations et les pratiques ne sont plus nécessairement les mêmes ni nécessairement aussi incompatibles. Un imaginaire de la femme de lettres prévaut et influe certes sur la représentation de soi des auteures, mais il ne dicte pas pour autant l'ensemble des pratiques féminines d'écriture que l'on peut observer à l'époque et ce, même chez une « femme du monde ». L'exemple des textes de Louise d'Épinay diffusés clandestinement dans la *Correspondance littéraire* auprès d'un lectorat restreint et choisi permettra de le montrer.

L'histoire de la mondanité, envisagée sous l'angle des pratiques et des représentations qui l'animent, a pu mettre au jour avec profit les logiques de l'*ethos* social de la maîtresse de maison. À l'aube de la Révolution, l'espace « salonnier » est toujours habité par des préjugés qui ont pris solidement racine au moment de l'entrée des femmes « sur la scène littéraire⁶⁹ », tant à titre d'auteures que de réceptrices. À plus d'un siècle de

⁶⁶ Antoine Lilti, « La femme du monde est-elle une intellectuelle ? Les salons parisiens au XVIII^e siècle », dans Nicole Racine et Michel Trebitsch (édit.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Bruxelles, Éditions Complexe, coll. « Histoire du temps présent », 2004, p. 86-87.

⁶⁷ Antoine Lilti, *Le monde des salons*, op. cit., p. 117.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 119.

⁶⁹ Voir Myriam Maître, « Entrer sur la scène littéraire », dans *Les précieuses*, op. cit., p. 275-324.

distance, ils continuent d'informer le rapport qu'entretiennent les femmes avec la diffusion « publique » de leurs œuvres. Après le singulier littéraire de la « marquise » et le « pluriel » social de ces « femmes de lettres », il est une autre dimension qu'il faut explorer : celui d'*une* femme (auteure et réceptrice) en particulier. Celle-ci est susceptible d'éclairer autrement le « mythe » de la femme de lettres en donnant accès à une lecture plus précise de ce que les pratiques mondaines pouvaient avoir comme conséquence sur les pratiques d'écriture et les représentations de soi au Siècle des lumières. La « belle philosophe » qu'a été Louise d'Épinay est un exemple d'autant plus riche que la posture d'écrivaine qu'il donne à lire fraye à la fois avec celle (philosophique) du critique qui se situe en retrait de la société, ainsi que certains de ses premiers textes le laissent déjà entrevoir, et celle (mondaine) de l'honnête femme qui s'adonne à l'écriture.

Représentations galantes et vie de société

Les textes échangés entre Mme *** et ses « ours », tout comme les contes et les dialogues des premières années de sa collaboration à l'entreprise de Grimm, situent explicitement la *Correspondance littéraire* dans la sphère de la mondanité. Clandestines, les feuilles de Grimm circulent parmi un petit nombre d'initiés, elles font écho aux bruits du monde et elles reproduisent, par l'écriture, certaines des logiques qui le gouvernent. Mises à part les lettres pédagogiques adressées « à mon fils » et « à la gouvernante de ma fille », les écrits de Louise d'Épinay et les épîtres adressées à Mme *** présentent, à plusieurs égards, une filiation avec les textes de l'époque galante. Les genres « fugitifs », qui sont privilégiés, conjoignent pratiques de sociabilité et pratiques d'écriture. L'opposition des thématiques amoureuse et amicale, que l'on retrouve dans quelques-unes de ces pièces, convoque des représentations héritées du siècle précédent. Un imaginaire arcadien imprègne plusieurs poésies de circonstance et quelques idylles. L'autoreprésentation féminine et auctoriale de Mme *** qui traverse ce corpus est conforme à l'*ethos* mondain d'une femme de la « belle société » et elle contribue, en ce

sens, à instaurer une « honnête connivence⁷⁰ » avec les lecteurs. Ces points communs avec la galanterie ne détachent pas la production de Louise d'Épinay de l'imaginaire de son siècle ni ne constituent chez elle une forme particulière d'originalité. Ils sont, bien au contraire, les signes distinctifs d'une veine littéraire que l'on a associée au classicisme, mais qui semble pourtant avoir nourri plusieurs œuvres jusqu'à la fin du XVIII^e siècle⁷¹.

Tableau III

Liste des pièces de société attribuées à Louise d'Épinay (1755-1761)

1756		
1.	15 juin 1756	« Première lettre à mon fils »
2.	15 août 1756	« À Tyran le Blanc »
3.	15 septembre 1756	« Épître de madame *** à M. Desmahis »
4.	1 ^{er} octobre 1756	« Lettre à la gouvernante de ma fille »
1757		
6.	1 ^{er} janvier 1757	« Les illusions »
7.		« Seconde lettre à mon fils »
8.		« Troisième lettre à mon fils »
9.		« Quatrième lettre à mon fils »
10.		« Cinquième lettre à mon fils »
11.		« Sixième lettre à mon fils »
12.		« Neuvième lettre à mon fils »
13.		« Dixième lettre à mon fils »
14.	1 ^{er} octobre 1757	« Réponse de Mme *** à M. de Margency, du 8 septembre 1757 »
1758		
15.	15 décembre 1758	« Lettre de Mme *** à M. de Saint-Lambert »
1759		
16.	1 ^{er} août 1759	« Réponse de madame *** à M. Desmahis »
17.	15 septembre 1759	« Lettre de Mme *** à M. de Saint-Lambert »
18.	15 octobre 1759	« Le présent intéressé »
19.	1 ^{er} novembre 1759	« Le cadran de l'amour »
20.	15 décembre 1759	« Le ruban, conte »
1760		
21.	15 janvier 1760	« Tout vient à point à qui sait attendre, conte »
22.	15 mars 1760	« L'origine des Apozèmes »

⁷⁰ L'expression est employée par Alain Viala dans son édition du « Discours sur les œuvres de Monsieur Sarasin » de Paul Pellisson. Voir *L'esthétique galante, op. cit.*, p. 15.

⁷¹ On pourra se reporter à la « Liste des pièces de société attribuées à Louise d'Épinay (1755-1761) » (tableau III) pour appuyer la lecture de cette présentation.

Une littérature de circonstance

Outre l'ensemble des lettres sur l'éducation⁷², plusieurs pièces de Louise d'Épinay diffusées dans la *Correspondance littéraire* entre 1756 et 1760 sont des pièces en vers et en prose mêlés. Des représentations pastorales imprègnent ses productions tout comme celles des gens du monde qui lui envoient des épîtres et des bouquets. En plus de faire écho aux pratiques et à l'imaginaire du monde galant, cet ensemble témoigne de nouvelles sensibilités esthétiques et intellectuelles qui sont propres au Siècle des lumières. La plupart d'entre elles relèvent d'un courant poétique que l'on qualifie de « fugitif » et qui a fortement imprégné les pratiques mondaines à cette époque.

Négligée par les historiens de la littérature parce que jugée légère, futile, voire « insignifiante », la poésie fugitive du XVIII^e siècle a nourri de fertiles recherches depuis sa redécouverte au cours des années 1970, notamment grâce à la parution d'un article de Walter Moser⁷³. Sylvain Menant, qui lui a consacré une partie importante de son ouvrage sur *La crise de la poésie française*, insiste sur l'ampleur du phénomène :

tous les écrivains du temps ont produit des poèmes « fugitifs » ; les périodiques, mais surtout le *Mercur*, y consacrent un grand nombre de leurs pages, exprimant ainsi sans ambiguïté l'attente du public ; les bibliothèques conservent d'abondants recueils manuscrits qui prouvent l'intérêt dont cette production était entourée⁷⁴.

On peut voir dans cette habitude répandue de rassembler de telles pièces en recueils ou de les diffuser dans les périodiques une pratique de publication – ou de collection – provenant du siècle précédent. C'est en effet au milieu du XVII^e siècle que les premiers se multiplient et que les seconds prennent leur essor, en particulier après la Fronde⁷⁵. Vaste mode

⁷² Une forme de socialisation peut certes être dégagée des lettres d'éducation adressées « à mon fils » et « à la gouvernante de ma fille », mais elle sera ici délaissée au profit de la seule représentation de la sociabilité.

⁷³ Walter Moser a insisté sur l'importance de cette poésie dans un article paru en 1972. Le titre de cet article souligne l'opposition de l'auteur à la condamnation jusqu'alors pérenne de ce type de production poétique : « De la signification d'une poésie insignifiante : examen de la poésie fugitive au XVIII^e siècle et de ses rapports avec la pensée sensualiste », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 94, 1972, p. 277-415.

⁷⁴ Sylvain Menant, *La chute d'Icare. La crise de la poésie française, 1700-1750*, Genève/Paris, Librairie Droz, 1981, p. 217.

⁷⁵ Voir Alain Viala, *Naissance de l'écrivain*, op. cit., p. 123-132.

parcourant tout le XVIII^e siècle, la poésie fugitive⁷⁶ apparaît en France au XVI^e siècle. Ses modèles proviennent de l'Antiquité, ses premières heures de gloire sont associées au développement de la sociabilité mondaine et elle devient prolifique au début du XVIII^e siècle⁷⁷. À partir de cette époque, les pièces fugitives circulent abondamment : elles sont recherchées par les collectionneurs, diffusées dans les périodiques pour mieux plaire au goût du public, reprises et réécrites jusqu'à ne plus appartenir à aucun auteur, mais plutôt à un ensemble d'amateurs. Témoin de circonstances particulières, dont elles fixent la mémoire dans une forme qui reproduit leur caractère éphémère, elles « ne commémorent pas seulement une sociabilité particulière, mais plus généralement une culture poétique et un mode de vie⁷⁸ ». Aussi font-elles aujourd'hui partie des objets d'études de l'histoire de la mondanité :

[l]a poésie de société a une fonction galante et ludique. Les jeux littéraires de société – bouts-rimés, charades, synonymes... – ne sont pas l'apanage des salons précieux du XVII^e siècle, comme l'ont cru certains historiens, persuadés que ces divertissements d'esprit avaient été supplantés, dans les salons des Lumières, par des conversations critique et philosophiques. Ils jouent au contraire un rôle important dans la sociabilité mondaine de la seconde moitié du siècle⁷⁹.

Pratiques d'écriture et pratiques de sociabilité se cristallisent dans cette forme poétique que Grimm diffuse, lui aussi, dans sa *Correspondance littéraire*. Ce faisant, il ne poursuit toutefois pas pour seul objectif de satisfaire la curiosité de ses abonnés.

En communiquant les pièces que s'échangent entre eux les Parisiens, Grimm fait la démonstration, devant ses lecteurs, de l'ampleur et de la qualité de son réseau mondain⁸⁰. À plus petite échelle, il fixe la mémoire de la société d'intimes à laquelle il appartient en diffusant les pièces qui en émanent et qui y circulent. Le souci de partager avec ses abonnés

⁷⁶ Nicole Masson a dressé la liste des expressions concurrentes pour désigner ces productions au XVIII^e siècle : « pièce légère » ou « petits vers », « pièce galante » ou « pièce badine », « pièce de société » ou « vers de société », et encore « pièce de circonstance ». Nicole Masson, *La poésie fugitive au XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitième siècles », 66, 2002, p. 16-18.

⁷⁷ Voir Jacques Charpentreau, « Fugitive (poésie) », dans *Dictionnaire de la poésie française*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2006, p. 402-403.

⁷⁸ Antoine Lilti, *Le monde des salons*, op. cit., p. 305.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 307-308.

⁸⁰ Antoine Lilti précise que « ces pièces fugitives restaient des témoignages de la vie de société et [qu']elles étaient recherchées à ce titre. En réunir un grand nombre était la preuve de réseaux sociaux efficaces et permettait de se sentir au cœur de la vie mondaine. » *Ibid.*, p. 304.

étrangers l'esprit de connivence qui unit les membres de son cercle se traduit par le soin qu'il prend d'accompagner les textes qu'il diffuse de commentaires dans lesquels sont précisées les circonstances qui les ont vus naître. Ces informations apparaissent la plupart du temps soit dans le titre, soit dans une courte remarque précédant le texte. Elles introduisent aussi bien des « bouquets » et des vers fugitifs dont les thèmes sont proches du sensualisme que des épîtres et des contes « galants » offrant à la lecture des représentations de la vie de société.

Les circonstances de la plupart des épîtres de Mme *** sont simplement précisées dans les titres, où apparaissent les pseudonymes ou les noms de la destinatrice et de son ou de sa destinataire : « Réponse de Mme *** à M. de Margency, du 8 septembre 1757 » (1^{er} octobre 1757), « Lettre de Mme *** à M. de Saint-Lambert » (15 décembre 1758 et 15 septembre 1759), « Réponse de madame *** à M. Desmahis » (1^{er} août 1759). Seule la toute première épître de Mme *** est précédée d'une remarque détaillée : « Épître de madame *** à M. Desmahis qui était occupé d'un procès, et qui lui avait envoyé celle qu'il avait reçue de M. de Voltaire » (15 septembre 1756). Il faut souligner que, en plus d'une situation particulière, on voit apparaître dans cette dernière mention la relation qui unit les épistoliers à Voltaire, ce qui confère bien sûr un prestige et un intérêt additionnels à cette pièce. L'intitulé de la réponse de M. Desmahis à cette épître présente seulement, comme pour les autres, les participants de l'échange : « Lettre de M. Desmahis à madame *** ».

Les pièces destinées à Louise d'Épinay ou à Mme *** sont annoncées de façon similaire. Les premiers « Vers à Mme d'Épinay le 25 août, jour de sa fête » (1^{er} septembre 1755) et ceux qui lui sont offerts « le même jour par le maître d'école de son village » (1^{er} septembre 1755) arborent des titres indiquant de façon précise les circonstances de leur composition. Au XVIII^e siècle, le jour de sa fête est un moment propice à la réception de « galanteries ». Nicole Masson souligne la récurrence de cette circonstance dans la poésie fugitive de l'époque :

Au XVIII^e siècle, ce n'est pas l'anniversaire que l'on souhaite, mais la fête du saint patron, et c'est l'occasion d'offrir des fleurs, d'ailleurs aux hommes comme aux femmes, semble-t-il. Cependant, le poème, après avoir accompagné la gerbe fleurie, finit par s'y substituer tout à fait. Beaucoup de poèmes intitulés « bouquet » ne font plus référence qu'à la circonstance (fête) qui les a suscités, et offrent des fleurs

immortelles, celles de la poésie et de l'art, plutôt que les fleurs périssables de la nature⁸¹.

Le modèle de ce type de poésie est la célèbre « Guirlande de Julie⁸² ». Celle-ci avait été préparée par Montausier à l'aide d'autres poètes pour rendre hommage à Julie d'Angennes, la fille de madame de Rambouillet, dont il était amoureux⁸³. Le livre que Julie découvrit le 22 mai 1641, jour de sa fête, fit sensation auprès de ses contemporains, qui l'érigèrent en symbole galant par excellence⁸⁴. Les vers que reçoit Louise d'Épinay une centaine d'années plus tard se situent dans le prolongement de la tradition poétique à laquelle a donné lieu cet illustre présent.

Il s'agit bien de « bouquets » qui lui sont envoyés. La destinatrice du premier poème est comparée à une fleur « immortelle / Qui me dit, Cueille-moi, tu dois me préférer [:] / Je présente à Chloé une image fidèle / Des tendres sentiments qu'elle sait inspirer » (1^{er} septembre 1755). On retrouve dans ce bouquet le même principe de personnification que dans la fameuse guirlande. L'abondance florale du second poème l'associe sans conteste à cette même pratique. Son exubérance fleurie est toutefois moquée par la comtesse de Revel, qui réagit à sa lecture en rédigeant un commentaire sur le même ton moqueur que celui avec lequel Grimm l'avait introduit⁸⁵. Dans sa réponse, elle fait explicitement référence au « petit genre » auquel ces vers appartiennent : « Je vous envoie avec un million de remerciements, monsieur [*i.e.* Grimm], le bouquet dont vous avez voulu me faire part » (15 novembre 1755). Elle relève ensuite les maladresses de l'auteur en ironisant sur leur « sublime », qu'elle affecte de n'avoir d'abord pas remarqué :

⁸¹ Nicole Masson, *La poésie fugitive au XVIII^e siècle*, *op. cit.*, p. 61.

⁸² Voir Denis Lopez, « Guirlande de Julie », dans François Bluche (édit.), *Dictionnaire du grand siècle*, *op. cit.*, p. 696. Voir également le chapitre qu'a consacré Benedetta Craveri à cet épisode de l'histoire galante : « La guirlande de Julie », dans *L'âge de la conversation*, *op. cit.*, p. 108-116.

⁸³ Rappelons que la « chambre bleue » de madame de Rambouillet a été l'un des lieux de sociabilité les plus importants du XVII^e siècle. Voir Benedetta Craveri, « La chambre bleue », dans *L'âge de la conversation*, *ibid.*, p. 56-107.

⁸⁴ Chaque poète devait louer Julie en composant des madrigaux. On y représentait des fleurs qui prenaient la parole pour vanter les qualités de la femme dont Montausier était épris. Celui-ci fit finement recopier et relier un recueil sur lequel fut peinte chacune des fleurs qui s'y exprime.

⁸⁵ Rappelons la présentation de ce dernier : « Comme le sublime dans la bêtise est aussi étonnant que celui du vrai beau, vous ne serez pas fâché de lire les vers suivants présentés à madame d'Épinay, le même jour par le maître d'école de son village. » (1^{er} septembre 1755)

Oui, monsieur, j'ai méconnu un moment, j'en conviens à ma honte, toutes les beautés de cet ouvrage ; je ne lui en soupçonnais pas, puisque vous paraissiez les ignorer. La réflexion m'a dessillé les yeux ; et, pour me punir d'une si grande erreur, je veux vous communiquer mes découvertes trop tardives. (15 novembre 1755)

En dépit du cynisme de la comtesse de Revel dans les vers qui suivent cette entrée en matière, ses remarques montrent bien que la forme, les thèmes et la circonstance de ces pièces sont chargés d'une mémoire mondaine, et que le bouquet fait toujours partie des pratiques courantes au Siècle des lumières.

Bien que ce second poème soit ouvertement raillé, force est de constater que la tradition en elle-même ne fait l'objet d'aucune remise en question. L'on pourrait même aller jusqu'à supposer que Grimm soit l'auteur des premiers vers, qu'il associe lui-même au « vrai beau » :

Les plus brillantes fleurs qu'un instant voit éclore[.]
 Un autre instant les voit flétrir[.]
 Je parcourais en vain tous les jardins de Flore[.]
 Ne sachant laquelle choisir[.]
 Lorsqu'au bord d'un ruisseau, j'aperçus l'immortelle
 Qui me dit, Cueille-moi, tu dois me préférer [:]
 Je présente à Chloé une image fidèle
 Des tendres sentiments qu'elle sait inspirer. (1^{er} septembre 1755)⁸⁶

Étant donné la relation l'unissant à Louise d'Épinay, il est en effet plausible qu'il ait composé cette pièce. Une mise en garde de la comtesse de Revel, qui s'adresse à Grimm dans son commentaire, va d'ailleurs dans ce sens : « Prenez-y garde, monsieur, tout son ouvrage est rempli de ce même sentiment si délicat, caractéristique de la vraie passion. » (15 novembre 1755) Quoi qu'il en soit, si Louise d'Épinay reçoit des bouquets, elle n'en écrit pas. Elle situe sa production dans un autre courant fugitif.

Dans son article fondateur, Walter Moser a montré comment la doctrine sensualiste a imprégné la poésie de circonstance au XVIII^e siècle⁸⁷. Ses nombreux représentants se sont

⁸⁶ Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire*, éd. Ulla Kölling, tome II, 1755, éd. Robert Granderoute, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2006, p. 193.

⁸⁷ Walter Moser, « De la signification d'une poésie insignifiante », *loc. cit.*, p. 314. Ces jalons sensualistes posés, d'autres aspects du « soubassement philosophique » de cette poésie ont pu être dégagés, tels l'hédonisme et l'épicurisme : « Douce ivresse, célébration des plaisirs de la table sont des thèmes traditionnels et récurrents, dont l'héritage s'est transmis au fil des siècles. L'inspiration galante, voire

notamment attachés à décrire le moment présent et le plaisir des sens. La sensation d'éveil, qui inclut l'expérience du retour à la santé, fait partie des sources de jouissances explorées. Parmi les prétextes d'écriture des pièces de Louise d'Épinay figure sa convalescence à Genève, où elle s'était rendue en 1758 pour suivre les traitements du célèbre docteur Tronchin. En évoquant sa « résurrection » dans ses épîtres, elle situe sa production dans ce courant sensualiste. Elle fait mention de sa maladie dans la première pièce qu'elle adresse à Saint-Lambert, qui est d'ailleurs l'un des plus grands représentants de la poésie sensualiste, en associant son ancien état de faiblesse à l'inactivité et au sommeil. En plus d'une absence de vie et d'activité, cet état d'immobilité est dit à l'origine d'un silence et d'un isolement. Elle l'explique dans la partie en prose qui suit immédiatement son introduction versifiée :

Si nous étions au siècle de Merlin
Siècle où chacun entendait le grimoire
Où tout à coup l'esprit malin
Vous endormait un beau matin,
Je pourrais bien vous faire accroire,
Qu'un charme me tient en défaut
Et que depuis un an je dors ou peu s'en faut.

En vérité, Monsieur je me croirais trop heureuse d'avoir une pareille excuse à vous donner ; mais point. Des souffrances, une faiblesse excessive, et depuis plusieurs mois l'habitude contractée de ne rien faire, voilà les causes de mon silence. Le désir de me rappeler au souvenir de mes amis et sur-tout au vôtre, me revient et me rend mes forces. (15 décembre 1758)

La conséquence sociale de la maladie est soulignée – l'auteure a dû se retirer du monde –, et le recouvrement de la santé justifie la reprise de contact avec les amis éloignés. Dans un mouvement de réciprocité, le retour de la sociabilité concourt à la guérison et redonne, lui aussi, des forces.

Suit une association plus explicite au cycle de la mort, de la résurrection et de la renaissance. Cette comparaison sollicite un champ sémantique hivernal qui fait possiblement écho aux thèmes des *Saisons* de Saint-Lambert, qui illustre parfaitement le

érotique, est l'autre versant de l'exaltation des plaisirs du corps. » Nicole Masson, *La poésie fugitive au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 45.

genre⁸⁸. La chaleur et le soleil, sources du mouvement et de la vie sensible, assurent enfin la guérison, mais elles ne sont pas les seules causes mentionnées par l'écrivaine. Elles métaphorisent l'empire d'une source plus précieuse encore, celle de l'amitié :

Tel un hiver rigoureux et pénible
 Glace une onde pure et paisible,
 L'arrête en suspendant son cours ;
 Telle on la voit éprouvant le secours
 Du soleil bienfaisant, devenir plus rapide :
 Telle on a vu la mort au teint livide
 À l'œil hagard prête à glacer mes sens.
 Mes esprits engourdis dans ces tristes moments
 Laissaient encore agir une douleur tranquille
 Regrettant tout et ne désirant rien
 Sans espérance et sans soutien,
 Ce moment prolongé me semblait inutile.
 Mais quel cri tout à coup interrompt ce sommeil ?
 J'ouvre les yeux, je renais, je soupire :
 De l'amitié j'ai reconnu l'empire
 Et mes amis ont été mon soleil.

Il est bien juste, Monsieur, que vous receviez votre part de ma reconnaissance, et qu'à présent que ma résurrection est bien constatée je vous consacre à tous les premières idées riantes que me donne votre souvenir. (15 décembre 1758)

La poétisation de l'expérience sensible de la convalescence s'accompagne d'un retour à la vie sociale. Le poème en tant que tel joue, en ce sens, une fonction performative, puisqu'il en est non seulement le lieu d'expression, mais aussi le vecteur. Sa forme « mêlée » amène l'auteure à souligner dans les parties en prose l'événement qui est à l'origine des compositions versifiées qu'elle envoie. En même temps qu'un fonds philosophique propre

⁸⁸ Si la veine poétique sensualiste était bien de son époque, Louise d'Épinay était par ailleurs entourée de philosophes défendant les doctrines sensualiste et matérialiste. Cela étant, il importe de rappeler une nuance sur laquelle Walter Moser insiste d'entrée de jeu dans son article : « Mon intention d'éclaircir les rapports étroits entre la poésie fugitive et la doctrine sensualiste ne me fait pas croire que tous les petits poètes soient des lecteurs de Locke et de Condillac. Beaucoup ne se soucient pas des nouvelles idées philosophiques, ou s'ils les connaissent, n'établissent aucun lien conscient entre elles et leurs propres vers. Pourtant, la vulgarisation de la pensée sensualiste doit être considérable, car l'analyse de cette poésie de la collectivité nous fait découvrir exactement les principes de l'esthétique sensualiste. » Walter Moser, « De la signification d'une poésie insignifiante », *loc. cit.*, p. 291.

au XVIII^e siècle, cette poésie présente une esthétique du mélange que l'on avait commencé à explorer un siècle auparavant dans le monde galant⁸⁹.

Reprenant les thèmes de la santé et de la maladie, « L'origine des Apozèmes », seule contribution de Louise d'Épinay retenue dans l'édition de Maurice Tourneux parmi la vingtaine que comptent les années 1755-1761, est adressée « À M. *** docteur de la Faculté de médecine de Paris » (15 mars 1760)⁹⁰. Ces vers font la genèse de l'apozème, un « médicament liquide » consistant en une décoction de substances végétales⁹¹. Ils n'offrent pas de mise en scène de la vie de société, mais ils complètent en quelque sorte le thème de la guérison évoqué dans les pièces de circonstance précédentes. Ils montrent une autre dimension de la poésie fugitive, cette fois en lien avec l'univers mythologique. Le monde des divinités habite en effet cette littérature et constitue un fonds commun de références pour ses amateurs, producteurs ou lecteurs⁹². Ainsi que l'explique l'auteure, l'apozème a été apporté à Adam, malade, par un ange. Sa composition a été mémorisée par Abel, que le « Malin » a toutefois fait mourir sans testament. C'est pourquoi « [l]e remède est resté, mais le pourquoi nous manque » (15 mars 1760). Les vers sont adressés à un docteur de la Faculté de médecine, qui a pour tâche de palier cette perte. Unique en son genre dans la production de Louise d'Épinay, cette pièce convoque un imaginaire qui en assure la compréhension, quoique l'on ne sache pas précisément quelle circonstance a motivé sa composition.

La plupart des pièces de société de Mme *** présentent des images et des thèmes qui rappellent les origines « galantes » des pratiques de la sociabilité mondaine. De nouvelles formes de représentation signalent la pénétration de nouveaux savoirs dans l'imaginaire social, sans que ceux-ci aient pour autant été accessibles aux gens du monde qui les convoquent dans leurs compositions. L'attention portée à la sensibilité conduit Louise d'Épinay à associer la santé à la vie en société, un rapprochement qui met en scène

⁸⁹ Voir Alain Viala, *La France galante*, op. cit., p. 50.

⁹⁰ Pour plus de détails sur l'attribution de cette pièce à Louise d'Épinay, voir l'annexe I.

⁹¹ L'apozème est une « forte décoction des racines, des feuilles, & des tiges d'une plante ou de plusieurs plantes ensemble. » Urbain de Vandenesse, « Apozème », dans Diderot et D'Alembert (édit.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de Gens de lettres*, éd. Robert Morrissey, *The ARTFL Encyclopédie Project*, vol. 1, p. 541. URL : <http://artfl.uchicago.edu/cgi-bin/philologic31/getobject.pl?c.4:501:0.encyclopedie0308.872846> [consulté le 22 janvier 2009].

⁹² Voir Nicole Masson, *La poésie fugitive au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 219-229.

la centralité des pratiques de sociabilité dans les pièces qu'elle diffuse dans la *Correspondance littéraire*. La teneur de son réseau apparaît de façon plus explicite dans ses épîtres, qui donnent à lire la nature des relations qu'elle entretient avec ses correspondants.

L'amitié d'une petite société

Mis à part les vers de l'auteur anonyme et du maître d'école (qui sont d'ailleurs adressés à *Louise d'Épinay*), les morceaux qu'écrit ou que reçoit Mme *** permettent d'esquisser la teneur de son réseau social. On sait en effet que Desmahis, Saint-Lambert, Margency et Voltaire figurent parmi ses correspondants. Si la nature amicale des liens qui unissent les correspondants imprègne les échanges, elle est explicitement thématisée dans celui de Mme *** avec Desmahis. La construction d'une opposition entre l'amour et l'amitié, que prônent respectivement le destinataire et l'épistolière, sert en particulier à la démonstration de la supériorité de la seconde :

J'ai reçu le gentil billet
Qu'en beau style on nomme poulet⁹³ [;]
Il me plairait à plus d'un titre[,]
Si j'étais dans l'âge où l'on plaît[.]
Mais nous qui comptons par nos rides
Les mécomptes de nos beaux ans[,]
Nos jeux ne sont plus jeux d'enfants [;]
Il nous en faut de plus solides ;
Laissez loin de vous les procès[,]
La coquette et l'homme d'affaire [;]
Préférez nos rians guérets [:]
L'amour n'y tend point ses filets[,]
L'on y plaît sans songer à plaire[.] (15 septembre 1756)⁹⁴

Associés à la jeunesse, les dangers de l'amour ne devraient pas perturber ceux qui n'ont plus « l'âge où l'on plaît ». Ces vers présentent une opposition structurante dans la représentation féminine de l'époque entre, d'un côté, l'amour, la jeunesse et la beauté et, de l'autre, l'esprit et l'amitié. Avec celle de l'homme d'affaires, la figure de la coquette sert de repoussoir pour prôner une amitié tranquille entre hommes et femmes. Ces types rappellent

⁹³ « Poulet se dit aussi d'un billet de galanterie. [...] *Recevoir des poulets*. Il commence à vieillir. » *Dictionnaire de l'Académie*, 1762, tel que cité par Robert Granderoute dans Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire*, tome III, 1756, éd. Robert Granderoute, *op. cit.*, p. 226, note 19.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 226.

les exigences de la « belle société », qui impliquent que les affaires n'entrent pas dans la conversation et qui distinguent la galanterie de la coquetterie⁹⁵.

Tout en prônant les valeurs de l'honnêteté, cette pièce réactive l'univers pastoral qui était cher aux mondains du siècle précédent. Sur le ton de la badinerie amoureuse, elle associe l'amitié des gens de sa société à une retraite bucolique :

Sans être trompé ni trompeur[,]
Venez de nos belles prairies
Contempler l'émail enchanteur,
De nos tranquilles rêveries
Venez partager la douceur [;]
Dans l'empire de l'ourserie[,]
Vous trouverez le vrai bonheur.
Héros de la mélancolie[,]
Goûtez de ma philosophie[,]
Elle est faite pour votre cœur[.]
Venez rêver, causer, et rire [;]
Venez enfin l'on vous attend.
Oui, vous êtes sans compliment
Le plus aimé de mon empire. (15 septembre 1756)⁹⁶

Semblable représentation arcadienne rappelle le cadre idyllique du contenu des archives galantes et, plus généralement, de la poésie classique. Elle situe le cercle de Mme *** dans un imaginaire proche de celui des « récits fondateurs » de la « belle société » mondaine.

Dans la partie en prose qui clôt l'épître apparaît aussi une intention explicite de fermeture et d'exclusivité :

vous m'avez adressé tant de jolis vers depuis quelque temps, qu'il m'a pris envie d'en faire. Je vous les donne [pour] vous punir de ne m'avoir pas apporté les vôtres. Souvenez-vous, mon cher [ours], que liberté et sûreté est notre devise. D'après la première, j'ai donné carrière à mon imagination ; et la seconde me dit de vous envoyer ses écarts, comptant bien [qu'ils] ne seront sus que de vous. (15 septembre 1756)

⁹⁵ Au sujet du type de la coquette, vois Linda Timmermans, « Une ancêtre de la précieuse : la “coquette d'esprit” (1636) ou “coquette savante” (1640) », *XVII^e siècle*, 167, avril-juin 1990, p. 169-184. Mademoiselle de Scudéry oppose les coquettes aux « dames galantes » dans sa conversation « De l'air galant » : « Mais le mal est que les femmes qui se mettent la galanterie de travers dans la tête, s'imaginent qu'à force d'être indulgentes à leurs galants, elles les conservent : et toutes celles dont j'entends parler ne songent ni à leur réputation, ni même à l'avantage de leur propre galanterie, mais seulement à ôter un amant à celle-ci ; à attirer celui-là ; à conserver cet autre ; et à en engager mille si elles peuvent. » Madeleine de Scudéry, « De l'air galant », dans « *De l'air galant* » et autres Conversations, *op. cit.*, p. 56.

⁹⁶ Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire*, tome III, 1756, *op. cit.*, p. 226-227.

L'auteure vise à préserver l'innocence du cercle en faisant de ses membres les seuls témoins de ses productions et ce, tout en endossant une convenable modestie (« Je vous les donne [pour] vous punir de ne m'avoir pas apporté les vôtres »). Or le texte est diffusé. Cette demande de secret, essentiellement rhétorique, rend les abonnés de Grimm complices du destinataire grâce à une mise en scène qui s'articule autour des mêmes principes d'ouverture et de fermeture que ceux que Delphine Denis associe à l'« institution » de la galanterie. Elle reprend la structure galante de « l'honnête connivence », qui consiste, selon Jean-François Castille, à construire un destinataire idéal, « figure accomplie de l'honnêteté, qui ser[t] de médiateur entre les poètes et les “honnêtes gens”⁹⁷ ». Elle flatte nécessairement le lecteur, qui a ainsi le sentiment d'avoir le privilège d'accéder au texte et de prendre part au jeu galant des épistoliers, auquel il est implicitement convié.

Rappelons que la première pièce signée Mme *** était accompagnée d'un commentaire de Grimm. Sans préciser aucun nom, celui-ci soulignait la teneur des relations que la signataire entretient avec ses proches, qu'elle appelle, on l'a vu, ses « ours ». Dans son introduction au texte « À Tyran le Blanc », Grimm initiait ses abonnés aux rites de sa société ainsi qu'au surnom qu'il y avait lui-même reçu⁹⁸. L'extrait mérite d'être rappelé :

⁹⁷ Jean-François Castille, « Le prosimètre galant », *loc. cit.*, p. 164.

⁹⁸ Ce surnom de Grimm mérite quelques précisions. Mise à part l'allusion à la personnalité tyrannique du rédacteur dans ces vers de Louise d'Épinay (« Faut-il que je sois à la fois / Et votre esclave et votre reine ? / Ô des tyrans le plus tyran / Vous voulez que je versifie / Vous commandez à mon génie / Comme il vous plaît du noir au blanc. [...] Bien étendu sur une chaise / Vous ordonnez tout à votre aise / Sans souffrir qu'on dise : Nenni. » [15 août 1756]), le surnom de Tyran le Blanc s'explique par la coquetterie et par l'habitude de Grimm d'utiliser du « blanc ». À ce sujet, Rousseau relate ceci dans ses *Confessions* : « Aussi fat qu'il était vain, avec ses gros yeux troubles et sa figure dégingandée, il avait des prétentions près des femmes, et depuis sa farce avec M^{lle} Fel, il passait auprès de plusieurs d'entre elles pour un homme à grands sentiments. Cela l'avait mis à la mode, et lui avait donné du goût pour la propreté de femmes : il se mit à faire le beau ; sa toilette devint une grande affaire ; tout le monde sut qu'il mettait du blanc, et moi, qui n'en croyais rien, je commençai de le croire, non seulement par l'embellissement de son teint, et pour avoir trouvé des tasses de blanc sur sa toilette, mais sur ce qu'entrant un matin dans sa chambre, je le trouvai brossant ses ongles avec une petite vergette faite exprès ; ouvrage qu'il continua fièrement devant moi. Je jugeai qu'un homme qui passe deux heures tous les matins à brosser ses ongles peut bien passer quelques instants à remplir de blanc les creux de sa peau. Le bonhomme Gauffécourt, qui n'était pas sac-à-diable, l'avait assez plaisamment surnommé *Tyran-le-Blanc*. » Jean-Jacques Rousseau, « Livre neuvième (1756-1757) », dans *Les Confessions*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2776, 1973, p. 562. Ce choix onomastique fait certainement écho au titre du roman catalan de Joanot Martorell (1413-1468), *Tirant le Blanc*, publié pour la première fois en 1490 et dont le comte de Caylus a fait une traduction (à partir de la version italienne de l'œuvre, toutefois, sans connaître le véritable auteur) qui a été publiée en 1737 et rééditée trois fois jusqu'en 1787. Voir Jean Marie Barberà, « Joanot Martorell et son temps », dans Joanot

Pour l'intelligence de cette épître il faut savoir qu'elle [*i.e.* Mme ***] appelle les amis avec lesquels elle passe sa vie, ses ours, que par la même plaisanterie on m'a donné dans sa société le nom de Tyran le Blanc et qu'on appelle académie chez elle à la campagne lorsque après la promenade tout le monde se ressemble dans le salon de compagnie pour travailler chacun de son côté dans son coin. (15 août 1756)

L'univers clos de l'« ourserie » s'ouvrait par là aux lecteurs étrangers qui se voyaient d'emblée offrir des clefs pour y entrer. Par sa remarque, Grimm préparait la mise en scène de l'intimité d'une collectivité, dont il dévoilait certains codes. Il campait aussi l'image d'une collaboratrice en conformité avec les exigences de l'honnêteté féminine dans le monde. La défense de l'amitié que l'on retrouve dans les textes de cette dernière renforce cet aspect par la posture de tolérance qu'elle endosse, qui invite à l'harmonie et que l'on attribue alors particulièrement aux femmes.

Desmahis est de nouveau associé à un culte de l'amour dans la « Réponse de madame *** à M. Desmahis de Paris en 1756 » (1^{er} août 1759⁹⁹). L'épistolière oppose cette fois le « fanatisme » amoureux de ce dernier à une humble conception de l'amitié, la sienne :

En vérité, Monsieur de la petite joie, vous êtes fanatique de l'amour, comme Tronchin l'est du stoïcisme, et comme je le suis presque de l'amitié. Il me prend quelquefois envie de la prêcher aussi ; mais toute réflexion faite, j'aime mieux être fanatique de moi-même et de ma manière d'être. Lequel de nous trois est le plus philosophe ? C'est une grande question : il en viendra peut-être un quatrième qui prétendra l'emporter sur tous. (1^{er} août 1759)

Un troisième terme est ajouté, celui du stoïcisme, qui est attribué au docteur Tronchin. La fable qui suit cette partie en prose présente un rossignol qui chante des leçons d'amour ; un merle sérieux et « froid comme un docteur » qui se « ri[t] des cœurs fidèles »,

Martorell, *Tirant le Blanc*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1991, p. 594-600. Diderot invente un nouveau surnom à Grimm à partir de ce dernier en l'appelant, dans sa lettre à Louise d'Épinay du 1^{er} septembre 1760, le « noir tyran ». Voir Diderot, *Correspondance*, éd. Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1997, p. 207.

⁹⁹ Le décalage temporel qui s'observe entre la date des épîtres de Mme *** qu'ont pu lire les abonnés dans les ordinaires de l'année 1759 et la date de leur diffusion dans le périodique s'explique probablement par le fait que cette diffusion suit de peu leur impression dans *Mes moments heureux* (1758). Ce recueil de pièces de société a été imprimé alors que Louise d'Épinay se trouvait à Genève. Grimm, qui l'a rejointe en février 1759 et qui ne rentrera à Paris qu'en octobre de la même année, a dû profiter de cet ensemble pour compléter ses ordinaires avec des textes qu'il n'y avait pas déjà insérés. Les pièces de Mme *** de cette année-là sont, de fait, toutes cinq extraites de *Mes moments heureux*. Cela dit, l'observation de semblables décalages n'est pas rare dans la *Correspondance littéraire*. Voir l'annexe I pour plus de détails.

« Blasphémant la Fare, Épicure / Préconisant certain Zénon[,] Sénèque, Epictète et Caton » ; et une hirondelle qui fait plus discrètement son chemin, « le plaisir conduis[ant] la belle / la gaieté march[ant] sur ses pas ». Aux sentiments s'ajoute une position de retrait, celle du médecin stoïque, qui enrichit le débat, mais qui n'est ni valorisée ni condamnée par la poétesse :

Tranquille au milieu du fracas
Du docteur et de Philomèle,
Elle [*i.e.* l'hirondelle] parla d'un ton plus bas ;
Peut-être on ne l'écoula pas ;
Pourtant elle avait sa cabale.
Un peu de tout et rien de trop,
En deux mots, voilà sa morale.
Tour à tour chacun dit son mot,
Aucun ne changea de système :
Chacun est content de son lot :
Bien fou qui n'en fait pas de même. (1^{er} août 1759)

S'excluant de la querelle, l'auteure-hirondelle, telle qu'elle est mise en scène, valorise l'honnête concorde, sans pour autant taire son avis : « ma chère petite joie, renonçons à faire des prosélytes. Mais le conseil que je vous donne en amie, est d'embrasser moins tendrement votre chimère ; elle vous jouera un mauvais tour. » (1^{er} août 1759) La nécessaire méfiance envers les dangers de l'amour est tout de même réaffirmée. Les excès qui accompagnent ce sentiment n'ont pas plus leur place au sein de cette société que le débat.

Dans l'imaginaire de l'Ancien Régime, le commerce des femmes freinait la querelle et l'emportement, qui étaient contraires à l'étiquette. Envisagée sous cet angle, la production de Mme *** se présente tel un ferment social. L'amour, qui éloigne de la vie de société, cède le pas à l'amitié dans l'échelle de valeurs qui se profile dans ses vers. Propre à la jeunesse, on l'associe à des « jeux d'enfant » appelés à être remplacés par des jeux « plus solides » (15 septembre 1756) que l'on comprend être ceux de l'invention littéraire et de la conversation en société, c'est-à-dire ceux qu'apportent les ressources de l'esprit et de l'amitié. Tout comme les autres pièces à Desmahis et à Saint-Lambert, celle-ci se termine par une invitation à revenir dans l'« empire » de l'épistolière : « Je ne vous trouve de défaut que d'être trop longtemps absent ; mais j'espère que vous vous corrigerez, et que vous

ramenerez incessamment dans notre société cette petite joie dont vous êtes le type et le modèle. » (1^{er} août 1759) Le « bonheur », le « rire », la « rêverie » et la « philosophie » (15 septembre 1756) sont les arguments dont use Mme *** pour convaincre ses « ours » de demeurer auprès d'elle.

Tout en occupant cette position centrale, typiquement féminine, au sein de sa société, Mme *** arbore les réserves modestes qui sont de mise pour une femme de lettres respectueuse des bienséances. L'imagination et la sensibilité sont certes revendiquées, en particulier dans l'épître à Desmahis qui est diffusée dans l'ordinaire du 15 septembre 1756, mais elles sont annoncées comme réservées pour le seul destinataire. L'écriture des pièces est aussi justifiée par les nombreux « jolis vers » reçus et elle est présentée comme une fantaisie qui a occupé les loisirs de son auteure. Enfin, l'identité de Mme *** est préservée et seuls quelques intimes auraient probablement été à même de jouir de « retrouvailles » avec Louise d'Épinay ou encore d'une « reconnaissance » de son entourage en lisant ces vers. En regard des pratiques représentées ou dont émanent ses épîtres, Mme *** se conforme donc pleinement aux usages. Tous ses premiers textes ne participent cependant pas de telles dynamiques d'échange, quoiqu'ils s'inscrivent, pour la plupart, dans un indéniable imaginaire galant.

Univers pastoral et représentation auctoriale

Au XVII^e siècle, badinage, frivolité, « gaieté familière » et inconstance ont éloigné la poésie amoureuse d'une tradition pétrarquiste nourrie d'une conception idéalisée de la femme et d'une vision tragique de l'amour¹⁰⁰. Alain Génétiot a montré comment les poètes mondains du XVII^e siècle ont adapté la poésie pétrarquiste à une représentation nouvelle, c'est-à-dire galante, de l'amour :

le badinage des poètes mondains du XVII^e siècle emprunte à Marot une tournure d'esprit, un *ethos* qui contraste avec le discours sérieux par sa vision optimiste et plaisante, sa bonne humeur, son humour, introduisant la décontraction, le divertissement et le jeu dans une représentation abstraite et guindée. Le changement, en apparence superficiel, sera cependant déterminant et orientera définitivement la représentation de l'amour vers la galanterie et l'enjouement. Marot fournit donc à

¹⁰⁰ Voir le chapitre qu'Alain Génétiot a consacré au « Code amoureux », dans *Les genres lyriques mondains*, *op. cit.*, p. 85-110.

Voiture le premier, puis à toute la génération de 1630-1660, le modèle d'une poésie légère, plaisante, naïve, familière et gaie qui correspond profondément aux aspirations du public mondain de l'époque¹⁰¹.

Cet héritage poétique, étroitement associé à la galanterie, a imprégné la poésie française pendant plus d'un siècle¹⁰². Il se retrouve dans plusieurs textes de Louise d'Épinay. L'infidélité et l'inconstance sont soumises aux aléas des flèches de l'Amour, et les passions sont décrites avec enjouement et avec légèreté. Les images convoquées demeurent loin de l'aura belliqueuse évoquée dans l'article de Noémi Hepp. En effet, les amours versifiées par Louise d'Épinay se présentent sous un jour ludique et s'inscrivent sous le signe de l'Arcadie.

Dans « Le présent intéressé » (15 octobre 1759) et dans « Le cadran de l'Amour » (1^{er} novembre 1759), des objets servent de guides aux amants et métaphorisent la quête amoureuse. « Le présent intéressé » est écrit à la première personne. L'Amour apparaît pour faire trois dons à un cœur triste qui commence son poème ainsi :

Livrée aux tendres feux dont je brûle pour toi,
Je rêvais l'autre jour dans le fond d'un bocage
Aux moyens de fixer à jamais auprès de moi
Ton âme inconstante et volage,
Quand l'Amour m'apparut avec cet air vainqueur,
Ce sourire attrayant, cet empressement tendre ;
Tel enfin qu'il s'offrit à mon cœur
Quand tu le forças à se rendre[.] (15 octobre 1759)

Une boussole, une lanterne et une urne lui sont ensuite remises. La première permettra à « l'infidèle » de retrouver « son pôle comme elle » ; la seconde, « où brille lumière pure, / Guidera ses pas égarés » ; enfin, la troisième contiendra « tous les secrets d'une tendre aventure ». L'errance amoureuse s'inscrit en creux dans ces vers, qui sont l'aveu d'un désir de reconquête :

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 104-105.

¹⁰² « Ce nouveau modèle littéraire [*i.e.* la poésie mondaine], intimement lié à la société de conversation qui le génère et pour laquelle il est conçu, ne survit pas en tant que tel à l'Ancien Régime. Si l'esthétique galante et le modèle pastoral triomphent dans la littérature pendant un siècle au moins, de 1650 à 1750 environ, ce mythe lettré conçu au sein de la conversation est paradoxalement victime de son succès et battu en brèche par d'autres devisants, les Modernes et les philosophes des Lumières. [...] Néanmoins perdure un idéal de naturel élégant et de grâce, synonyme de transparence classique et qui, ayant fait la synthèse des apports antérieurs, propose désormais en langue vulgaire une littérature moderne capable de rivaliser avec la pureté des lettres antiques. » *Ibid.*, p. 509-510.

Ma main te remet le présent
 Auquel l'Amour attache ta tendresse ;
 Ton cœur est-il assez reconnaissant
 Pour effectuer sa promesse [?] (15 octobre 1759)

L'Amour joue également un rôle dans la seconde pièce, où il apparaît dès le titre. Ce dont il est le porteur, cette fois, est un cadran, déposé au giron de Thémire. La mise en scène des personnages Moulineau et Thémire est précédée d'une présentation en prose, qui offre un contexte à la composition de ces vers : « Madame la présidente d'A*** étant habillée en homme, avait perdu sa montre. Un de ses amis qui a la vue très basse lui fit remarquer cette montre à la jarretière de sa culotte où elle avait glissé sans que madame d'A*** s'en fût aperçue. » (1^{er} novembre 1759) Cette scène de travestissement fait probablement écho à un autre texte, ou peut-être a-t-elle été extraite d'une production de Louise d'Épinay que nous n'avons plus¹⁰³. Nous ne sommes malheureusement pas en mesure d'en expliquer l'origine, mais, quoi qu'il en soit, la présidente prend un autre nom dans les vers qui suivent et ce nom est révélateur de la galanterie de cette petite pièce. Elle devient alors Thémire, qui fait soupirer Moulineau :

En éclairant son cœur [*i.e.* celui de Moulineau], Amour de son flambeau
 Frisa tellement sa paupière
 Qu'il en fut aveuglé, si que ne voyant rien
 Du doux accueil, du gracieux maintien
 De sa brunette, il croit la belle altièr,
 Et pour le monde entier
 Au delà des soupirs il n'ose rien tenter. (1^{er} novembre 1759)

Le nom de Thémire apparaît notamment dans *Le temple de Gnide*, un roman d'inspiration mythologique que Montesquieu a publié en 1725¹⁰⁴. Carole Dornier, qui étudie cette œuvre

¹⁰³ Des textes de Louise d'Épinay ont certainement été perdus. Nous savons à tout le moins qu'une pièce de théâtre, qui a été relue et commentée par Diderot, ne nous est pas parvenue : *L'agent de lui-même*. Voir Ruth Plaut Weinreb, *Eagle in a Gauze Cage. Louise d'Épinay femme de lettres*, New York, AMS Press, 1993, p. 120. L'attribution de ces vers à Louise d'Épinay ne fait cependant pas de doute, puisqu'ils font partie de ses *Moments heureux*. Voir l'annexe I pour plus de détail.

¹⁰⁴ « Le Temple de Gnide », précise-t-on dans le *Dictionnaire électronique Montesquieu*, « relèverait d'une littérature encomiastique célébrant les charmes d'une grande Dame, d'une poésie mondaine favorisée par de petites sociétés, lieux de rencontre et de divertissement. » Montesquieu y reprend le style des *Aventures de Télémaque* de Fénelon, en proposant toutefois une autre morale amoureuse à son roman : « Montesquieu emprunte à l'auteur des *Aventures de Télémaque* un sémantisme de la plénitude, les clichés du *locus amœnus*, des images stéréotypées, des latinismes mais aussi certains épisodes ou scènes [...]. Mais la leçon du *Temple de Gnide* est bien différente de celle du célèbre roman pédagogique. Pour Mentor, l'amour

sous l'angle de l'esthétique galante, y perçoit « le signe de la survivance contestée d'un ensemble de valeurs exalté au siècle précédent¹⁰⁵ ». Il est possible que le texte de Louise d'Épinay fasse directement écho à cette œuvre, mais il est peut-être plus prudent d'avancer que ce personnage habite simplement un imaginaire amoureux et arcadien hérité du classicisme et toujours vivant au XVIII^e siècle¹⁰⁶. Porteuse du « cadran de l'Amour », la Thémire de Mme *** met en scène à la fois l'inconstance de l'amour et son cadre littéraire de prédilection, celui de la bergerie. La fin du conte n'en laisse pas douter :

À son giron le cadran est placé
Par la main de l'Amour lui-même ;
Pour le berger, il lui est ordonné
De guetter le cadran aux pieds de ce qu'il aime. (1^{er} novembre 1759)

La forme et le ton par lesquels l'amour est mis en scène appellent des rapprochements avec la littérature galante du XVII^e siècle, et d'autres indices, tels les noms des personnages, les confortent. Cette dimension de l'écriture de Louise d'Épinay est encore plus apparente dans les idylles qu'elle diffuse quelques mois plus tard dans les feuilles de Grimm.

On retrouve l'univers pastoral principalement dans deux pièces qui sont envoyées aux abonnés de la *Correspondance littéraire* au tournant des années 1759 et 1760 : « Le ruban » (15 décembre 1759) et « Tout vient à point à qui sait attendre » (15 janvier 1760). Cet univers mythologique sert d'abord de cadre au récit de l'inexpérimenté Lycas, éconduit par Colette au profit de Daphnis. Il imprègne ensuite les amours de Doris et d'Hylas, qui voit comblés ses espoirs et récompensée sa patience grâce au hasard qui jette finalement celle qu'il aime dans ses bras. Le traitement ironique de l'amour se double, dans ces textes, d'une onomastique faisant explicitement référence à des personnages associés aux récits

provoque les trahisons et l'amertume et exige de fuir. Chez Montesquieu, les figures gracieuses de Camille et de Thémire, désirées sans ambiguïté par leurs amants, ne sont pas des nymphes dangereuses et trompeuses. » Carole Dornier, « *Temple de Gnide (Le)* », dans Catherine Volpilhac-Augier et Catherine Larrère (édit.), *Dictionnaire électronique Montesquieu*, mis à jour le 13 février 2008. URL : <http://dictionnaire-montesquieu.ens-lsh.fr/index.php?id=356> [consulté le 22 janvier 2009].

¹⁰⁵ Carole Dornier, « Montesquieu et l'esthétique galante », *Revue Montesquieu*, 5, 2001. URL : <http://montesquieu.ens-lsh.fr/IMG/pdf/5-21.pdf> [consulté le 22 janvier 2009].

¹⁰⁶ Ajoutons que Thémire est aussi le nom de la conseillère d'Angélique dans le *Roland* de Philippe Quinault, mis en musique par Jean-Baptiste Lully. Cette tragédie lyrique a été créée en 1689 et son livret a été inspiré de l'*Orlando furioso* (*Roland furieux*) de l'Arioste. En 1744, une parodie du même titre a été créée à Paris, au Théâtre italien, par Charles-François Panard et Sticotty. Voir Joseph de Laporte et Sébastien-Roch-Nicolas de Chamfort, *Dictionnaire dramatique*, Paris, Lacombe, 1776, vol. 3, p. 70-71.

fondateurs de la galanterie. Daphnis est le berger par excellence¹⁰⁷, tandis qu'Hylas apparaît dans un épisode des *Bucoliques* de Virgile, l'une des plus célèbres poésies pastorales de l'Antiquité, dont plusieurs motifs ont été repris au XVII^e siècle. Il apparaît aussi dans l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, « roman-fleuve » ayant « fourni de la matière pour toute la thématique amoureuse galante¹⁰⁸ ».

L'imaginaire de la bergerie se retrouve encore dans « Les illusions » (1^{er} janvier 1757), un conte inséré deux ans plus tôt, dans lequel Daphnis et Cosiandre chantent l'accord de leur amour avec les beautés de la nature qui les environne. Leur bonheur semble parfait jusqu'à ce que surgisse Litandre, un vieillard qui prédit la fin de leur idylle, le désintéressant à venir de Cosiandre et les futures maîtresses de Daphnis. La fin du conte est ouverte. Non pas quant à l'issue des amours des bergers, qui semblent condamnées par cet oracle, mais plutôt quant aux sentiments de Litandre envers son propre pronostic : « Le vieillard les quitte tout à coup ; on ne sait trop si ce fut parce qu'il désespérait de les abuser, ou de honte d'être encore charmé par une morale que l'exemple de ces jeunes amants rendait si séduisante. » (1^{er} janvier 1757) Toujours présente dans les poésies des Lumières, l'onomastique pastorale fournit de nombreux motifs et personnages pour peindre les tourments et les plaisirs de l'amour. Dans les cercles de sociabilité, elle n'est cependant plus convoquée pour l'attribution des surnoms des convives eux-mêmes. Nul clin d'œil aux divinités dans l'entourage de Mme ***, où l'on ne rencontre que Tyran le Blanc et des ours¹⁰⁹. La pratique de la renomination est même laissée de côté dans le cas de celle qui se trouve au centre de cette société.

¹⁰⁷ Daphnis est notamment célébré dans le *Daphnis et Chloé* de Longus, qui aurait été écrit au II^e ou au III^e siècle. Vers 1604, cette œuvre a inspiré le poème pastoral *La sireine* d'Honoré d'Urfé, dont la production a été très marquante dans la littérature de l'Ancien Régime. Voir Jean-Pierre Chauveau, « Urfé (Honoré d') », dans François Bluche (édit.), *Dictionnaire du Grand siècle*, op. cit., p. 1555-1556.

¹⁰⁸ Alain Viala, *La France galante*, op. cit., p. 60.

¹⁰⁹ Une semblable pratique de renomination se remarque dans d'autres sociétés du XVIII^e siècle. Les « ours » de Louise d'Épinay ne sont pas sans rappeler les « bêtes » de madame de Tencin. Voir Benedetta Craveri, « Madame de Tencin : l'aventurière des Lumières », dans *L'âge de la conversation*, op. cit. Madame de Graffigny avait aussi rebaptisé les membres de son groupe sans avoir recours à une onomastique mythologique. Nicole Masson en fait mention en soulignant les enjeux identitaires que cette pratique implique : « quand Mme de Graffigny nomme ses familiers, elle leur donne des surnoms, Cahusac, c'est Le Doux, Duclos, La Rancune, ou encore Voisenon, La Merluche ou Moncrif, La Cerveille. Le surnom ne joue pas ici, il me semble, comme une simple lubie ou manie de Mme de Graffigny, mais bien plutôt comme l'adoption d'une autre identité qui lie à un cercle, dans un espace intermédiaire entre l'intimité du moi et l'extériorité de la sphère public. » Nicole Masson, « Anonymat des poètes et cercles de sociabilité :

L'on ne saurait parler de surnom ni de pseudonyme pour Louise d'Épinay, dans la mesure où elle est simplement désignée dans le périodique par la mention « Mme *** ». Plutôt que de mettre en évidence un trait de personnalité, celle-ci fait explicitement signe vers une volonté de garder l'anonymat. Les astérisques sont monnaie courante sous l'Ancien Régime et, isolément, ils ne distinguent en rien la collaboratrice de Grimm des nombreuses autres femmes qui dissimulent ainsi leur identité dans divers contextes. Alors que le nom « galant » souligne les aspects par lesquels on définit allégoriquement une personne, cette marque d'anonymat vient, au contraire, associer Louise d'Épinay à un type. Son « masque », en effet, est commun. Il la dépossède de toute *persona* et l'inscrit dans une posture conventionnelle qui est celle de la femme du monde. Si elle ne souligne ni défaut ni qualité, cette désignation situe néanmoins l'auteure dans la « belle société ». Gérard Leclerc explique en effet que l'anonymat peut être « une manifestation d'*humilité* », mais aussi « un *jeu mondain et aristocratique* » :

La signature est considérée, dans ce monde que nous dirions aujourd'hui « sophistiqué », comme une faute de goût, un manque de savoir-vivre caractérisé. D'ailleurs l'anonymat n'est pas lié seulement à l'origine sociale des auteurs ; il est lié aussi à la nature même de l'énonciation : ce qu'on appelle alors les Belles-Lettres et les romans ressortit à un genre considéré comme frivole [...]. Mais une autre fonction possible de l'anonymat est de “piquer la curiosité”, comme on dit alors chez les gens désœuvrés du grand monde : d'amener le public à lire l'œuvre anonyme, puis à se demander avec gourmandise : “Qui donc a écrit ce texte si nouveau ?”, “Qui se cache derrière ce roman si original ?”. [...] La signature aristocratique participe du jeu de la confidence, du démenti, de l'allusion, de la devinette, etc.¹¹⁰

Auteure de pièces « mondaines », voire « frivoles », qui circulent non pas aux yeux du public, mais de lecteurs choisis, Louise d'Épinay a recours à l'anonymat moins par volonté de titiller la curiosité – bien qu'un aura de mystère de plus n'a certainement pas nui à l'intérêt porté à la *Correspondance littéraire* – que pour contribuer à assurer le « prestige aristocratique » des feuilles de Grimm, qui se montre « si proche de la meilleure compagnie

“tout y est d'étoiles” pour le non-initié », *Littérales, Écriture, identité, anonymat au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 52.

¹¹⁰ Gérard Leclerc, « Le pseudonyme : du masque à la marque », dans *Le sceau de l'œuvre*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1998, p. 240-241.

qu'[il] ne pourrait sans déroger nommer ses collaborateurs¹¹¹. » Le masque « Mme *** » répond ainsi à une double logique de représentation, celle de la féminité, mais aussi de la distinction aristocratique. Bien que l'anonymat ait pu être utilisé pour « piquer la curiosité » ou encore, par certaines auteures, pour préparer leur entrée sur la « scène littéraire¹¹² », il n'y a pas lieu d'observer semblable « stratégie » chez Louise d'Épinay. Sa distinction est d'abord sociale, non pas auctoriale.

La représentation de Mme *** se conforme aux convenances par la modestie de son discours, par la forme et l'imaginaire des poésies de circonstance qui lui sont attribuées, par son statut de réceptrice d'épîtres galantes, par le souci que l'on a de ne pas faire connaître son nom. Plutôt que d'une stratégie, l'auteure fait montre d'un conformisme à la fois à des pratiques littéraires et à des pratiques sociales. Les astérisques servent à taire son identité, mais aussi à lui faire incarner un type aux yeux des lecteurs. La « reconnaissance » de ceux-ci s'articule alors autrement que dans la société galante : plutôt que de conforter une proximité grâce à la levée des masques et au dévoilement identitaire, elle permet des retrouvailles avec un mode de sociabilité, celui qui fait alors la réputation de la France et qui est devenue, dans l'imaginaire collectif, la « sociabilité française ». C'est d'ailleurs précisément celle que l'on cherche à atteindre, à l'étranger, par le moyen des feuilles de Grimm.

Alors que le « public » entretient une relation plus ou moins complice avec le groupe représenté selon sa plus ou moins grande proximité avec ses membres, le lectorat exclusif de Grimm et de ses collaborateurs bénéficie d'explications éclairant les circonstances et les allusions des textes. La circulation réduite et clandestine de la

¹¹¹ Nous empruntons ici les propos de Muriel Brot au sujet de la *Bibliothèque universelle des romans* : « Écrire sans écrire : les compilateurs du XVIII^e siècle », *Littérales, Écriture, identité, anonymat au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 98. L'auteure présente notamment certaines pièces de la collection de la *Bibliothèque universelle des romans* qui ne sont pas signées, mais « simplement attribuées à des personnes de haut rang qui sont par exemple une “femme de qualité”, une “femme qui pourroit briller, & qui se cache”, “une femme de qualité attachée à une grande Princesse”, un certain “M. le duc de V****”, ou encore “un grand homme dont les occupations sont bien supérieures à celles des lettres”. Par ces signatures affichées et refusées qui dérobent le nom de l'auteur et soulignent au contraire sa position sociale, la rupture de l'anonymat est plus théâtralisée que réelle. » *Ibid.*, p. 98. Ces présentations sont tout à fait similaires et répondent aux mêmes logiques de distinction que celles qui sont réservées à Louise d'Épinay dans la *Correspondance littéraire*.

¹¹² Voir Myriam Maître, « Les stratégies littéraires des précieuses », *loc. cit.*

Correspondance littéraire joue un rôle différent de celle des productions que l'on avait pu écouter ou lire, depuis le milieu du XVII^e siècle, dans le circuit fermé et élitiste des réseaux mondains : elle assure un sentiment de connivence, mais celui-ci s'instaure grâce aux clefs de lecture qui les accompagnent. Les abonnés européens, en dépit de leur éloignement et de leur étrangeté, pénètrent ainsi, au moins partiellement, l'intimité du cercle de leurs correspondants parisiens. Bien que sa production soit irrégulière et dispersée, Mme *** entraîne, par sa présence, une forme de reconnaissance en assurant la diffusion d'un esprit de société que l'on associe à la culture française. Cette mise en scène participe d'un jeu de séduction qui a pour objectif de conquérir et de conserver la faveur des lecteurs. Parallèlement à cette représentation, celle du monde se déploie dans quelques fictions de Mme *** qui ont été diffusées au cours de la même période, mais dans lesquels la mise en scène des pratiques de la « belle société » s'inscrit dans un discours de dénonciation bien plus que d'idéalisation.

La critique du monde

Certaines productions de Louise d'Épinay sont en rupture avec la facture sociale des poésies fugitives et des pièces de circonstance qui caractérisent globalement le premier ensemble de textes qu'elle diffuse dans la *Correspondance littéraire*. Une lettre adressée à une jeune femme en 1756 ainsi qu'un conte et trois dialogues transmis aux abonnés dans les ordinaires de 1761 mettent en scène des valeurs sociales, religieuses ou familiales et abordent des thèmes associés au discours philosophique des Lumières. Ces pièces ne prolongent aucune société particulière ni ne donnent à lire de représentation auctoriale témoin d'une dynamique collective. Les échanges se font entre des personnages, et l'auteure utilise la forme de la conversation pour interpeller plus ou moins directement ses lecteurs. L'objectif poursuivi est de mettre au jour les faussetés de certaines pratiques du

monde plutôt que d'en construire une image idyllique. Plus encore, le monde de ces courtes fictions s'oppose à la retraite bucolique évoquée dans les pièces de circonstance¹¹³.

Tableau IV

Listes des fictions philosophiques attribuées à Louise d'Épinay (1755-1761)

1756		
5.	1 ^{er} novembre 1756	« Lettre de Mme D... à Mme la présidente de M... »
1761		
23.	1 ^{er} février 1761	« Qu'en pensez-vous ? »
24.	1 ^{er} août 1761	« Premier dialogue. La marquise de Clay et M. de St. Alban »
25.	15 août 1761	« Second dialogue [Derville et Cinqmars] »
26.	15 décembre 1761	« Troisième dialogue [Mon père et moi] »

Réputation féminine et dangers de la mixité

Une mise en garde contre les dangers du monde donne lieu à un long développement dans la « Lettre de Mme D... à Mme la présidente de M... » (1^{er} novembre 1756). Cette lettre est adressée à une amie anonyme, récemment mariée et confrontée à des difficultés conjugales. Par le ton et par la nature de son propos, elle s'oppose à la gaieté des vers de la même époque. On y retrouve plutôt l'imaginaire de la stratégie séductrice qu'évoque Noémi Hepp dans son article et qui se rapproche de l'avatar libertin de la galanterie dans la littérature du XVIII^e siècle. La provenance de ce texte explique aisément cette différence par rapport aux autres productions de la même époque : il est extrait d'un roman, l'*Histoire de madame de Montbrillant*, que Louise d'Épinay aurait justement commencé de rédiger en 1756¹¹⁴. Il s'agit, en l'occurrence, d'une lettre de madame de

¹¹³ On pourra se reporter à la « Liste des fictions philosophiques attribuées à Louise d'Épinay (1755-1761) » (tableau III) pour appuyer la lecture de cette présentation.

¹¹⁴ Pour une présentation du roman et de son histoire éditoriale, voir la préface d'Élisabeth Badinter, « Défense de madame d'Épinay », dans Louise d'Épinay, *Les contre-confessions. Histoire de madame de Montbrillant*, notes de Georges Roth revues par Élisabeth Badinter, Paris, Mercure de France, 1989, vol. 1, p. 9-45. Voir aussi la présentation de Georges Roth, « Histoire d'un manuscrit et d'un texte », dans Louise d'Épinay, *Les pseudo-Mémoires de madame d'Épinay. Histoire de madame de Montbrillant*, éd. Georges Roth, Paris, Gallimard, 1951, p. VII-XLII. Une thèse a entièrement été consacrée à l'*Histoire de madame de Montbrillant* : Odette David, *L'autobiographie de convenance de madame d'Épinay, écrivain-philosophe des Lumières. Subversion idéologique et formelle de l'écriture de soi*, Paris, L'Harmattan, 2007.

Montbrillant adressée à sa cousine, la présidente de Sally¹¹⁵, et donc d'une lettre fictive. Toutefois, cette information ne figure pas dans la *Correspondance littéraire* ; les abonnés l'ont reçue en tant que pièce autonome. Aussi sera-t-elle ici étudiée en fonction de ce contexte de diffusion, sans que référence soit faite au roman dont elle est issue. On verra néanmoins que sa provenance explique en large partie sa différence, notamment en regard du traitement des rapports entre les hommes et les femmes dans le monde.

Avant toute chose, une question mérite d'être posée : pourquoi Grimm insère-t-il cette lettre parmi les pièces de société et les nouvelles littéraires qu'il transmet à ses lecteurs ? Il ne s'agit pas, comme cela sera le cas au moment de la parution des *Conversations d'Émilie* dix-huit ans plus tard, de faire la promotion d'une œuvre qui vient de paraître. En effet, l'*Histoire de madame de Montbrillant* ne sera découverte et publiée que de manière posthume, un quart de siècle après la mort de son auteure – et encore, son statut romanesque ne lui sera reconnu qu'au milieu du XX^e siècle, lorsqu'elle fera pour la première fois l'objet d'une édition complète¹¹⁶. En outre, l'ensemble duquel la lettre est tirée, qui est alors inachevé, n'est pas mentionné¹¹⁷. L'on peut donc penser que Louise d'Épinay a simplement fourni un extrait de sa production à Grimm pour qu'il puisse augmenter ou compléter un ordinaire en cours de réalisation. Cette hypothèse est plausible, mais puisque la « Lettre de Mme D... » est l'une des rares pièces – mis à part quelques « Lettres à mon fils », la « Lettre à la gouvernante de ma fille » et le conte « Qu'en pensez-vous? », dont il sera question plus loin – à avoir été extraites du volumineux manuscrit comptant plus de 2300 feuillets, pourquoi aurait-il précisément choisi cette lettre-là ?

La « Lettre de Mme D... à Mme la présidente de M... » reprend la forme de la confidence féminine que l'on retrouve dans les *Avis d'une mère à sa fille* de la marquise de Lambert, publiés avec grand succès plus tôt dans le siècle¹¹⁸. Vu le succès qu'a connu cette

¹¹⁵ Voir Louise d'Épinay, *Les contre-confessions*, op. cit., vol. 1, p. 442-448.

¹¹⁶ Voir *Les pseudo-Mémoires de madame d'Épinay*, op. cit.

¹¹⁷ L'*Histoire de madame de Montbrillant* n'aurait été complétée que six ans plus tard, vers 1762, avant d'être retouchée au cours des années 1770-1771, non seulement par Louise d'Épinay, mais également par Grimm et par Diderot. À ce propos, voir la présentation d'Élisabeth Badinter, « Défense de madame d'Épinay », loc. cit., p. 17-21 et Georges Roth, « Histoire d'un manuscrit et d'un texte », loc. cit., p. XV-XXIII.

¹¹⁸ Dans l'édition critique de l'année 1756 de la *Correspondance littéraire*, Robert Grandroute, qui a aussi édité les *Œuvres* d'Anne-Thérèse de Lambert (Paris, Honoré Champion, coll. « Classiques français des temps modernes », 3, 1990), relève plusieurs similitudes entre la lettre de Mme D... et les *Avis d'une mère à*

œuvre à l'époque, il est possible que la lettre de Louise d'Épinay ait été considérée par Grimm comme susceptible de piquer la curiosité de ses abonnés. Il la présente d'ailleurs dans la suite de l'ensemble pédagogique déjà soumis à leur jugement et il l'associe, ce faisant, à la même auteure¹¹⁹. Une autre réponse réside peut-être dans le fait que la « Lettre à Mme la présidente de M... » constitue une initiation au monde parisien et qu'elle fait état des vertus – et des armes – sociales que suppose sa fréquentation par une femme. Sans surprise, la lettre est elle-même scrupuleusement respectueuse des convenances, tant sociales qu'épistolaires. Elle débute par une *captatio benevolentiae* dans laquelle la destinataire souligne son amitié pour la destinataire et son humilité devant les conseils qu'elle s'apprête à lui prodiguer : « Le plus grand écueil pour l'amitié, ma chère amie[,] est de donner des conseils ; vous m'en demandez, et quoique je vous connaisse toutes les qualités nécessaires pour en recevoir, je tremble d'abuser de la permission que vous me donnez aujourd'hui. » (1^{er} novembre 1756) L'épistolière s'attire la bienveillance de sa réceptrice en louant d'abord ses qualités. Cette ouverture fait écho à des procédés que Luc Vaillancourt associe à la rhétorique épistolaire mondaine telle qu'elle se met en place dans la lettre de compliment, qu'il étudie en particulier à partir des lettres des dames des Roches. « Essentiellement galante », cette rhétorique « cherche avant tout à plaire et vise, à travers l'éloge du destinataire, à mettre en valeur la sociabilité du destinataire¹²⁰. » Par son entrée en matière, empreinte de retenue, et par la reconnaissance de la valeur de son interlocutrice, Mme D... fait état des qualités sociales qui légitiment son entreprise. Elle poursuit ainsi :

Je ferai peut-être fort bien de garder pour moi-même le modèle de conduite que je vais vous proposer ; n' imaginez pas que je sois assez sotte pour m'en imposer par le ton docte que je vais prendre. Je sais tous les jours combien j'ai besoin de conseils ; j'écoute tous ceux qu'on me donne ; mais je m'étudie à distinguer les moins intéressés et les plus utiles. (1^{er} novembre 1756)

sa fille, de même qu'avec les *Avis d'une mère à son fils*, également de madame de Lambert. Voir Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire*, tome III, 1756, *op. cit.*, p. 269-273.

¹¹⁹ Rappelons la remarque de Grimm : « Cette lettre vient de la même main que les autres », c'est-à-dire les « lettres sur l'éducation ».

¹²⁰ Luc Vaillancourt, « Les Missives des dames des Roches. Rhétorique mondaine de la lettre de compliment », dans *La lettre familière au XVI^e siècle. Rhétorique humaniste de l'épistolaire*, Paris, Honoré Champion, coll. « Études et essais sur la Renaissance », 42, 2003, p. 317-352.

De façon tout à fait conventionnelle, l'affectation de modestie prépare l'exposition des conseils. Cette posture littéraire est ensuite relayée par une représentation honnête de soi et par la démonstration de la réserve qui doit présider au comportement des femmes qui fréquentent le monde.

Les avis qui sont donnés à la présidente consistent principalement en une mise en garde contre les dangers que cet espace recèle pour la réputation féminine. Ils portent d'abord sur le commerce des hommes. Le rappel de la situation conjugale et sociale de la destinataire est accompagné d'une critique de la société, de sa composition et des effets négatifs de sa mixité :

Convenez avec moi, que, quoique votre conduite soit sans reproche, elle est mal entendue, et donne quelquefois lieu à cette jalousie [*i.e.* celle de son mari] qui vous gêne. Pourquoi être avec tous, comme vous seriez avec votre ami particulier ? Il y aurait une façon de les recevoir, qui sans être aussi familière serait aussi affable et plus décente. Qu'un jeune homme qui vous aura vu penser tout haut au milieu d'un cercle de trente étourdis comme lui, se trouve tête à tête avec vous, son ton sera bien plus libre, que s'il vous avait vu dans ce cercle ne parler à chacun tour à tour[,] que de ce qui peut l'intéresser, et faire à tout le monde de ces politesses générales et froides dictées par l'usage et peut-être par l'ennui ; mais qui ont d'excellent de ranger chaque homme à sa place, et de le tenir à une juste distance de vous. [...]
Il y a, je le sais, des hommes qui méritent des égards, soit par leur état, soit par leur mérite personnel ; mais comme [ces] derniers sont bien rares, il s'agit de les choisir, et ce n'est pas une petite affaire. (1^{er} novembre 1756)

Méfiance, distance, conformisme, telles sont les clefs de la liberté selon l'épistolière. En d'autres termes, elle recommande à sa destinataire de préserver les apparences et de sacrifier ses amusements au respect des codes. Prêchant un semblable quant-à-soi, elle dénonce la superficialité d'une société qui, sous ses dehors aimables, confine à l'isolement.

On retrouve dans ce tableau les échos d'un motif littéraire très répandu dans la littérature romanesque du XVIII^e siècle : celui de l'entrée ou des débuts dans le monde. Dans un article consacré au traitement de ce thème par les romanciers anglais et français du XVIII^e siècle, Isabelle Journeaux souligne la prédilection des auteurs moralisateurs pour dépeindre la chute « d'une jeune femme menacée dans son honneur ou séduite par un

libertin, qui symbolise la dépravation des mœurs urbaines¹²¹ ». Paul Hoffmann, qui a étudié la question de la liberté féminine dans les fictions des Lumières, souligne l'exigence romanesque du respect de la norme chez les personnages féminins, dont les écarts sont sanctionnés par le malheur¹²². Dans sa lettre, Mme D... reprend ce lieu commun non pas pour y dépeindre une chute, mais plutôt pour y exposer ce qui pourrait la prévenir :

Une femme est toujours femme ; modeste par état, la retenue doit la suivre partout et quand elle se trouve avec des hommes, elle a toujours des raisons très graves pour se respecter. Je ne veux point par là vous dire qu'il faille renoncer à toutes sortes de plaisanteries ; mais je crois qu'il en est auxquelles on ne doit pas se prêter. Vous êtes trop bien née, et vous avez trop d'esprit pour ne point sentir les nuances qui séparent la véritable décence d'une pruderie affectée. (1^{er} novembre 1756)

Comme il se doit, l'impératif de modestie est rappelé à la jeune présidente par Mme D..., tout comme la prévention contre le badinage.

Une autre mise en garde concerne, cette fois, la rivalité entre femmes. Aux dangers rattachés aux enjeux de la réputation, s'ajoutent ceux de la compétition :

Méfiez-vous des femmes en général, et en particulier de celles qui vous entourent. Vous connaissez leur but. Quoiqu'[il] soit le même[,] elles prennent chacune des moyens différents pour y arriver. Prenez garde de vous laisser engouer par la flatterie des unes, ou aigrir par les propos des autres. En général toute prévention est à craindre. (1^{er} novembre 1756)

Rédigée sur le ton de la bienveillance, la lettre donne lieu à une initiation qui se fait sous le signe de la solidarité, mais qui souligne son caractère exceptionnel par la dénonciation du but et des moyens qu'ont généralement les femmes dans le monde. Un important écart s'instaure entre, d'une part, les deux confidentes, et, d'autre part, les autres femmes, celles qui sont en lutte pour le pouvoir ou pour la reconnaissance.

¹²¹ Isabelle Journeaux, « L'entrée dans le monde à travers les romanciers français et anglais du dix-huitième siècle », *Histoire, économie et société*, 12, 2, 1993, p. 283. Voir aussi Pierre Fauchery, « L'entrée dans le monde », dans *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle, 1713-1807. Essai de gynécomythie romanesque*, Paris, Librairie Armand Colin, 1972, p. 221-231.

¹²² Le point de vue de Paul Hoffman est, à ce sujet, essentiellement rousseauiste : « Le roman, vu d'une façon schématique, vérifie en quelque sorte cette décision de Rousseau qui déclarait coupable la femme dès l'instant qu'elle se montrait. Dans le roman, la femme est montrée, par là même aussitôt punie pour cette faute originelle et fatale. Mais où est la femme qui coïnciderait exactement avec sa vocation et qui échapperait au malheur ? Elle n'aurait nulle épaisseur, ni comme réalité ni comme fiction. » Paul Hoffmann, *La femme dans la pensée des Lumières*, op. cit., p. 559-560.

Dans la thèse qu'il a consacrée au « récit épistolaire féminin », Éric Paquin a attiré l'attention sur la dimension critique des lettres échangées entre femmes ayant pour objectif un semblable « partage d'expériences¹²³ ». Les mises en garde de Mme D... vont, de fait, précisément dans le sens de ses observations :

Les romancières montrent bien que le plus tragique dans la situation de la femme est sans doute que, malgré le fait que les règles sont dictées dans ces sociétés par le Père, celles-ci suscitent des conflits et des rivalités entre femmes et empêchent le rapprochement de celles qui, une fois unies, pourraient combattre cet ordre de choses¹²⁴.

En plus des pièges de la sociabilité mixte, l'épistolière met effectivement en évidence l'isolement des femmes et la méfiance qu'elles doivent avoir les unes envers les autres. La solitude féminine ainsi thématifiée rend l'amitié d'autant plus précieuse qu'elle ne se rencontre pas facilement dans le monde : « On passe quelquefois sa vie à chercher dans le monde un ami digne de confiance. On voit tous les jours des gens de mérite même abuser de ce titre par étourderie et par légèreté » (1^{er} novembre 1756). La lettre de Mme D... se présente donc comme un espace de critique et de retraite qui favorise le dialogue entre l'innocence et l'expérience.

D'une certaine façon, l'amitié dont jouissent les ours de Mme *** se rapproche, par sa rareté, de la relation qui unit la présidente de M... et Mme D... L'exclusivité de leur intimité les isole d'une société envisagée sous un jour hostile. Le contexte de sociabilité de Mme *** s'oppose toutefois à celui de la femme qui fait bénéficier une jeune mariée de son expérience. Le contraste est grand entre le monde décrit dans cette lettre, qui appelle à la méfiance, et la société de Mme ***, lieu de retrouvailles amicales et innocentes. Il ne s'agit pas du même type de rapports sociaux, mais encore faut-il remarquer qu'il ne s'agit pas non plus du même type de représentation. Alors que les pièces galantes reproduisent et prolongent des pratiques sociales mixtes dans des épîtres et dans des vers de circonstance,

¹²³ Voir Éric Paquin, « Le récit épistolaire féminin au tournant des Lumières et au début du XIX^e siècle (1793-1837) : adaptation et renouvellement d'une forme narrative », Montréal, Université de Montréal, thèse de doctorat, 1998, p. 464-469. URL : <http://www.theses.umontreal.ca/theses/pilote/paquin/these.pdf> [consulté le 16 février 2009].

¹²⁴ *Ibid.*, p. 500.

la lettre de Mme D... fait de la mixité dans le monde l'objet d'un discours critique qui prend forme dans une fiction.

Morale et superficialité

Le « Qu'en pensez-vous ? » et les trois dialogues de l'année 1761, tous quatre fictifs, proposent eux aussi une critique des apparences sur lesquelles reposent la vie de société. La volonté d'associer les abonnés au cercle parisien ne s'observe pas uniquement dans la construction d'une « honnête connivence » : en effet, ils sont conviés à prendre part aux réflexions qui animent les philosophes qui entourent Grimm. Au Siècle des lumières, l'attrait européen pour la capitale française résidait, de fait, non seulement dans un art de vivre qu'elle aurait su porter à sa perfection, mais aussi dans son activité philosophique¹²⁵. C'est ce que défend Grimm dans son périodique et ce genre de textes conforte cette idée.

Le conte philosophique « Qu'en pensez-vous ? » (1^{er} février 1761) reprend le *topos* narratif du voyageur qui échoue sur une île et qui découvre les usages et les mœurs de ses habitants au fil de ses rencontres¹²⁶. Un jour « jeté sur le rivage d'une terre étrangère », le

¹²⁵ À ce propos, voir Stéphane Van Damme, *Paris, capitale philosophique. De la Fronde à la Révolution*, Paris, Odile Jacob, 2005.

¹²⁶ Ce texte apparaît dans l'*Histoire de madame de Montbrillant*, où il est attribué à « M. René », personnage derrière lequel se cache Jean-Jacques Rousseau. Voir Louise d'Épinay, *Les contre-confessions*, *op. cit.*, vol. 2, p. 574-579. Voici comment il est présenté dans le journal intime de la narratrice, madame de Montbrillant : « Je viens d'avoir une singulière conversation avec M. René. Elle mérite, en vérité, la peine d'être retenue. Elle a fini par un conte qu'il a fait sur-le-champ et qui m'a paru si excellent que je l'ai prié de l'écrire. J'y veux à l'avenir borner toute ma croyance. » *Ibid.*, p. 569. Dans une note, Élisabeth Badinter précise, à tort, que « [c]e conte est en réalité de Diderot. » *Ibid.*, vol. 2, p. 833, note 217. Ce récit, on l'a vu, est pourtant bel et bien attribué à « madame *** dont les lettres à son fils ont été ajoutées à ces feuilles » dans la *Correspondance littéraire*. La confusion vient du fait que la discussion du même thème se retrouve sous la plume de Diderot dans un histoire semblable qui est racontée dans son « Entretien d'un philosophe avec la maréchale *** ». Les deux textes sont pourtant différents. Le point de vue narratif de Louise d'Épinay est celui d'un personnage qui se retrouve dans une contrée inconnue et qui termine son aventure par une conversation avec un « Génie bizarre », c'est-à-dire Dieu. Le texte de Diderot est un dialogue entre une femme du monde et un philosophe, dans lequel celui-ci imagine l'histoire d'un Mexicain qui, après une dérive semblable à celle du personnage de Louise d'Épinay, rencontrerait aussi un vieillard personnifiant Dieu. Le premier texte est suggestif et se termine avec une ouverture à la réflexion par sa finale : « Qu'en pensez-vous ? » Le second offre une discussion des enjeux moraux qu'il soulève par la mise en scène de la conversation avec la maréchale ***. Ajoutons que le texte de Diderot s'inscrit dans une représentation typique de l'imaginaire mondain des Lumières en donnant à lire une scène pédagogique au cours de laquelle une femme du monde est initiée à un nouveau savoir. (À ce propos, voir Michel Delon, « La marquise et le philosophe », *loc. cit.*) Qui plus est, si le texte de Louise d'Épinay est diffusé dans la *Correspondance littéraire* dans l'ordinaire de février 1761, celui de Diderot ne circule dans ce même périodique que quatorze ans plus tard, dans les ordinaires d'avril et de mai 1775. L'on peut penser que le récit a fait l'objet de

personnage principal apprend par l'un des « trois vieillards à longues barbes » avec lesquels il discute qu'il se trouve « dans les États du Génie bienfaisant qui habite la rive opposée ». Ses interlocuteurs lui expliquent à tour de rôle les rites et les croyances de leur religion, qui semblent absurdes au voyageur et que celui-ci refuse par conséquent d'adopter. Pour le lecteur, il est évident que les trois vieillards sont des pères de l'Église catholique, que l'un des rites présentés est celui du baptême, que parmi les croyances expliquées figure le mystère de la trinité¹²⁷. Après avoir pris « la résolution d'agir à peu près comme les autres, quoiqu'au fond il ne pût se résoudre à croire un mot de tout ce qu'on lui avait dit de croire », l'étranger « s'assit un jour sur une planche au bord du rivage, et se laisse aller à ses rêveries. Il ne s'aperçut qu'elles l'avaient insensiblement transporté au bord de la rive opposée que lorsqu'il y fut arrivé. » (1^{er} février 1761) Suit une conversation entre le personnage principal et celui en qui les habitants de l'autre rive croient, c'est-à-dire Dieu.

Le récit allégorique de Mme *** se termine par cette conversation, que la narratrice avoue d'ailleurs imaginer, tant la rencontre avec le « Génie bizarre » est incertaine¹²⁸. La teneur de leur échange accrédite le ridicule jeté sur les mœurs des gens de l'autre rive :

Au surplus ce n'est pas ma faute, si je n'ai pas voulu croire un mot de tout ce que vous prétendez avoir fait pour moi, et si j'ai été même jusqu'à douter de votre existence. L'on m'a conté tout cela d'une façon si ridicule qu'il n'y avait en vérité pas moyen d'y ajouter foi. Le Génie aura souri vraisemblablement de la franchise de l'étranger, et lui aura dit d'un ton majestueux et moqueur : Il m'importe fort peu, mon ami, que vous et vos pareils croyez ou niez mon existence. Tranquillisez-vous au reste. Ce n'est ni pour votre bien ni pour votre mal que vous avez habité et parcouru ces contrées. Lorsqu'on se trouve une fois dans le chemin où vous étiez,

diverses conversations dans l'entourage de Louise d'Épinay. Il n'y a toutefois pas lieu de conclure que le texte de l'un aurait été à tort attribué à l'autre. De surcroît, s'il fallait absolument voir un des récits comme étant une reprise de l'autre, l'écart temporel de leur diffusion donnerait l'avantage – et de loin – à Louise d'Épinay. Nous préférons, pour notre part, observer qu'un thème probablement débattu en société a donné lieu et a nourri l'écriture de ces deux auteurs.

¹²⁷ Une lecture isolée de ce conte permet aisément de tirer ces conclusions, que conforte et qu'annonce cependant une discussion préalable dans le roman. Celle-ci a lieu parmi les convives rassemblés à l'occasion d'un dîner chez « Mme Médéric », alias mademoiselle Quinault. La « singulière conversation » qu'ont ensemble madame de Montbrillant et monsieur René introduit la fable déiste, certes, mais elle sert surtout à établir un lien analogique entre le conte déiste et la critique des usages mondains faite par monsieur René. Voir *ibid.*, vol. 2, p. 545-561 et p. 569-574.

¹²⁸ « Après avoir parcouru tous les coins de l'île il le trouva [*i.e.* le Génie bizarre] à la fin, ou bien il ne le trouva pas ; car il faut convenir que malgré mes profondes connaissances dans l'histoire des voyages, je ne pourrais rien dire de positif là-dessus. Mais s'il le trouva, il lui dit sans doute, Monsieur le Génie, si vous saviez ce que l'on dit de vous de l'autre côté, je crois que vous en ririez de bon cœur. » (1^{er} février 1761)

c'est une nécessité d'entrer dans ce pays-là parce que le chemin ne mène point ailleurs. Par la même nécessité le courant de l'eau vous a mené ici. (1^{er} février 1761)

Au finale, l'auteure valorise une sincérité avec soi-même, position qu'elle soumet au jugement de ses lecteurs en terminant son conte :

L'étranger en se retirant aura dit en lui-même, je savais bien que s'il y avait un Génie sur cette rive, il était bon et indulgent et que nous n'aurions rien à démêler ensemble. Dans tous les cas il n'est rien de tel pour ne pas se tromper que d'être toujours sincère avec soi-même. Qu'en pensez-vous ? (1^{er} février 1761)¹²⁹

La réflexion cherche un prolongement dans l'esprit du lecteur. Au-delà de sa dimension critique, le texte rend compte, par sa structure, d'un souci d'établir une relation dialogique, toute rhétorique soit-elle, entre la rédactrice et les abonnés. Il assure aussi la diffusion d'idées défendues dans le cercle philosophique de Louise d'Épinay, ce qui concourt certainement au projet de Grimm. Plus encore, le conte condamne l'adhésion sans réserve aux apparences et aux modèles sociaux, ce que les trois dialogues de cette période mettent aussi en scène, tant par leur contenu que par leur forme.

Les autres textes de Mme *** qui ont été diffusés au cours de l'année 1761 présentent une structure dialogique entraînant chaque fois la confrontation des vues de deux personnages. Les thèmes abordés se retrouvent également dans les ouvrages des philosophes que côtoie Louise d'Épinay¹³⁰, à tel point que ses dialogues ont également tous trois été attribués à Diderot dans l'édition de ses *Œuvres complètes* établie en 1818¹³¹. Les

¹²⁹ La dernière phrase (« Qu'en pensez-vous ? ») n'apparaît pas dans le roman.

¹³⁰ Pour une présentation des similitudes observables entre certaines productions de Louise d'Épinay et celles de philosophes de son entourage, en particulier de Diderot, voir Ruth Plaut Weinreb, « Litterary Alliances. Collaboration and Problems of Authorship », dans *Eagle in a Gauze Cage, op. cit.*, p. 115-142.

¹³¹ Voir le *Supplément aux œuvres de Diderot*, Paris, A. Belin, 1818, p. 378-383, 389-434. La présence de ces quatre textes dans les manuscrits de Grimm, avec des papiers ayant appartenu au philosophe, est à l'origine de ces attributions fautives. Dans une édition plus tardive des *Œuvres* de Diderot, où ces textes lui sont toujours attribués, Jules Assézat précise ceci dans une note, au début du « Premier dialogue » : « Ce dialogue et les deux suivants [i.e. le « Second » et le « Troisième dialogue »], ont paru pour la première fois sans date et sans indication d'origine dans l'édition donnée par Belin, en 1818, des *Œuvres* de Diderot. Le fait de la représentation des *Philosophes*, indiqué dans le second, *Cinq-Mars et Derville*, nous donne la date de celui-ci, 1760, et nous permet d'attribuer sinon la même, dans tous les cas une date fort rapprochée, aux deux autres. » Diderot, *Œuvres complètes revues sur les éditions originales*, éd. Jules Assézat, tome IV, Paris, Garnier frères, 1875, p. 449, note 1. Au sujet de la réattribution de ces pièces à Louise d'Épinay, voir Jean Varloot, « Les premières années. Les textes », dans Diderot, *Œuvres complètes*, éd. Herbert Dieckmann et al., tome XIII, *Arts et lettres (1739-1766). Critiques I*, éd. Jean Varloot et al., Paris, Hermann, 1980, p. xxi.

enjeux discutés sont essentiellement moraux dans le « Premier dialogue » (1^{er} août 1761) et dans le « Troisième dialogue » (15 décembre 1761). À force d'étonnements et de questions, la marquise de Claye tourne en dérision le désœuvrement du comte de Saint-Alban, qui vient lui rendre visite et qui lui annonce d'emblée son intention de se suicider. Les conséquences de l'aveuglement et de l'oisiveté du jeune aristocrate, qui le font se méprendre sur les preuves d'affection de ses amis et de ses parents, sont ironiquement relevées par la femme du monde qui reçoit ses confidences. La posture « pédagogique » de la comtesse n'est pas très loin de la celle de Mme D... écrivant à la présidente de M..., même si le ton est ici beaucoup plus léger et le contexte discuté, fort différent. Alors que la jeune présidente doit apprendre à se méfier du monde, le comte d'Alban doit, pour sa part, apprendre à se méfier de lui-même pour éviter de multiplier les méprises sur les intentions de ses proches. Ce texte met plutôt en scène un défaut d'interprétation des relations amicales et familiales qu'une critique des mœurs mondaines. Il repose néanmoins sur la question de la maîtrise des codes pour pouvoir interpréter les apparences et vivre en société.

Dans la conversation entre « Mon père » et « Moi » (15 décembre 1761), la réflexion s'articule autour de la charité sociale et des fausses idées concernant la richesse. Elle met en scène la transmission des valeurs morales d'un père à sa fille. On y retrouve une situation de formation similaire à celle du dialogue entre la marquise et le comte, bien que le propos et la relation de parenté unissant les personnages fassent davantage écho aux « Lettres à mon fils » qu'à ce dernier texte. La bienfaisance y est mise en valeur en tant que vertu humaine et non en tant que seul devoir lié au rang. Le bon usage de la richesse qui y est défendu trouve un complément dans la dénonciation des abus qui prend forme dans le « Second dialogue », lequel offre également un prolongement à la critique du monde de Mme D... Il sera, pour cette raison, abordé plus en détail.

Le dialogue opposant Derville et Cinqmars (15 août 1761) a pour thème principal le persiflage, c'est-à-dire une « moquerie [visant] une personne en particulier¹³² ». Les interlocuteurs qui sont mis en présence se trouvent « dans les jardins de l'hôpital ». Ils

¹³² Élisabeth Bourguinat, *Le siècle du persiflage, 1734-1789*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 1998, p. 8. Il sera question plus loin, et plus en détail, de la question du rire, de la raillerie et du persiflage, ce pourquoi cette large définition, qui englobe en réalité plusieurs sens, ne sera pas davantage approfondie pour l'instant.

viennent de quitter « brusquement » une assemblée réunie chez l'administrateur de l'établissement. La conversation qui prend forme entre Cinqmars et Derville¹³³ entraîne d'emblée celui-ci à dénoncer le rire qui agitait les convives à leur départ. Ainsi commence leur entretien :

Cinqmars
D'où vient donc cette retraite précipitée ?

Derville
Laissez-moi.

Cinqmars
Quitter ainsi ses amis au sortir de la table ? au moment où l'on est le plus sensible au plaisir de se voir, et lorsque le chevalier par des anecdotes charmantes[,] par des saillies divines, rendait cette journée la plus délicieuse que j'aie passée depuis longtemps... (Derville le regarde d'un air sombre et mêlé de pitié.) Pour moi, j'ai failli mourir de rire à sa dernière histoire.

Derville
Et mordieu, c'est précisément celle-là qui m'a fait fuir. Les propos, le lieu, le repas, tout m'a déplu... n'avez-vous point honte de rire comme vous avez fait ?

Cinqmars
Moi ? honte ? et pourquoi ? (15 août 1761)

L'évocation de la bonne humeur de Cinqmars et de la compagnie est contrebalancée par le dégoût de Derville, qui est d'abord manifesté dans les didascalies. En plus de l'opulence du repas, celui-ci reproche au cercle qu'il vient de quitter d'avoir raillé les « ridicules » d'un « timide », d'avoir « bafoué » un « honnête homme », cela pour susciter l'amusement général et sans avoir cherché à « rendre hommage au vrai mérite ».

Toujours à propos de la cible des railleries des convives, il poursuit en ajoutant que c'est un homme rare, profond, et si au lieu de votre absurde persiflage, vous l'eussiez laissé parler [sur] vingt matières importantes, que vous croyez tous avoir bien approfondies, il vous aurait prouvé, morbleu, comme deux et deux font quatre que vous ne vous en doutiez seulement pas. (15 août 1761)

¹³³ Le seul manuscrit de cet ordinaire de la *Correspondance littéraire* qui nous soit parvenu – et qui a permis l'attribution de ce texte, comme des trois précédents, à Louise d'Épinay – présente les noms des personnages du « Second dialogue » de façon intervertie. À la fin du texte, on peut lire cette remarque : « On a confondu les noms. C'est Cinqmars qui s'appelle Derville, et Derville Cinqmars. On voit aisément que Cinqmars est le nom d'un homme grave, et Derville celui d'un étourdi. » (15 août 1761) Il s'agit probablement d'une simple erreur de copie. Les extraits cités sont ici retranscrits tels qu'ils apparaissent dans la *Correspondance littéraire*. Dans les éditions des *Œuvres* de Diderot où figure ce dialogue, les bons noms correspondent aux personnages : le rieur s'appelle Derville et le critique, Cinqmars.

Le mérite et l'honnêteté s'opposent, dans son discours, à l'aveuglement et à la superficialité de la dynamique mondaine qui s'est instaurée dans l'assemblée. Derville condamne par ailleurs les abus de richesse de leur hôte :

Derville

(se tournant vers la maison d'où ils sortent) La maison des pauvres ainsi décorée !... ce jardin... ces allées où nous voici, me déchirent l'âme...

[...]

[T]ous les plats m'ont paru couverts de la substance des pauvres, et tout ce qui nous environnait inondé de leurs larmes... et vous voulez que je rie ? Morbleu, je ne pourrai de longtemps envisager cet homme [*i.e.* leur hôte]. (15 août 1761)

Cette double critique du rire et du faste mondains fait appel à la culture littéraire du lecteur lorsque Derville précise le nom de l'homme qui les a si richement et si scandaleusement reçus : Versac. Ce nom est emprunté à un personnage libertin et persifleur qui est notamment mis en scène dans les *Égarements du cœur et de l'esprit* de Crébillon fils¹³⁴. Publié un peu plus de vingt ans auparavant, ce roman a connu un grand succès et ce, jusqu'à la fin du siècle¹³⁵. Le clin d'œil intertextuel de Mme *** renforce la critique du dialogue à l'égard de la duplicité mondaine, mais il n'est pas la seule ni la plus importante référence littéraire qu'il contient.

Avant que les deux amis ne se séparent, une allusion est faite au contexte qui a donné l'impulsion première à la composition de cette conversation :

Derville

Mais il est tard ; vous voulez aller à la pièce nouvelle, que je ne vous retienne pas, Cinqmars. (ils se lèvent et marchent)

Cinqmars

Vous me l'aviez fait oublier. N'y venez-vous pas ?

Derville

Non. On dit que c'est une satire sanglante des hommes qui honorent notre siècle. Mon âme est révoltée de semblables horreurs.

¹³⁴ Dans leur introduction au roman, Michel Gilot et Jacques Rustin précisent que, « [à] l'époque où se situe l'action des *Égarements*, le "monde" a un héros qui est Versac, dont la qualité la plus voyante est cet art particulier du *persiflage*, cette virtuosité dans l'ironie perfide dont la dénonciation date précisément des années précédant la publication du roman : le fastueux petit-maître fait ses preuves en raillant ou en déchirant publiquement, devant elle, une femme dont il sait pertinemment qu'elle n'y entendra rien ou qu'elle ne pourra pas se défendre. » Michel Gilot et Jacques Rustin, « Introduction » aux *Égarements du cœur et de l'esprit*, dans Claude Crébillon, *Œuvres complètes*, éd. Jean Sgard, Paris, Classiques Garnier, 2000, vol. 2, p. 22.

¹³⁵ Les trois parties des *Égarements du cœur et de l'esprit* sont parues en trois temps : la première en janvier 1736, les seconde et troisième en avril 1738. Voir Michel Gilot et Jacques Rustin, *ibid.*, p. 3.

Cinqmars

Mais d'autres m'ont dit que non ; qu'elle n'attaque que leurs ridicules, et alors c'est le but de la comédie.

Derville

Oui, le ridicule de l'état, mais le personnel me paraît odieux.

Cinqmars

Mais si ceux qu'elle attaque ont en effet des ridicules ?

Derville

Il n'importe. Leur mérite est reconnu, cela suffit pour les respecter. Déchire-t-on un tableau de Raphaël ou du Poussin, parce qu'on y découvre dans un coin un petit défaut, une légère incorrection qui ne fait que la millième partie du tableau ? Cette incorrection mérite-t-elle d'occuper un instant un homme touché de la beauté du chef-d'œuvre ?... (15 août 1761)

Les critiques exposées dans le dialogue se cristallisent dans cette finale. Tel que l'annonce Grimm à ses abonnés en guise d'introduction, « on s'aperçoit aisément qu'il a été fait dans le temps qu'on jouait la comédie des *Philosophes* » (15 août 1761). Le conte dissimule donc un enjeu plus profond : venger les philosophes de la satire dont ils ont été l'objet dans la pièce de Palissot qui a fait scandale en 1760. La réflexion sur le persiflage contient, en germe, une dénonciation de la raillerie dont ont été victimes des hommes de lettres de l'entourage de Louise d'Épinay. Derrière l'allusion à Poussin se cache un éloge de ces derniers ainsi qu'une volonté de réaffirmer leur mérite devant les lecteurs. La dialectique de la satire et de l'éloge est omniprésente dans ce texte. Elle s'inscrit dans une logique de distinction que les critiques plus tardives de la collaboratrice illustreront plus explicitement.

Les travaux de Delphine Denis ont mis au jour la manière dont les pratiques sociales et les représentations littéraires se sont conjointement « instituées » au milieu du XVII^e siècle. Linda Timmermans et Myriam Maître ont exploré le développement contemporain d'un imaginaire qui, tout en donnant une place de choix aux femmes au sein du monde des lettres, a rendu inconvenante la publication de leurs œuvres. Un impératif de modestie préside autant à leur *ethos* social qu'à leur autoreprésentation littéraire, ce qui demeure de rigueur au XVIII^e siècle. De la même façon, les mises en scène de la sociabilité et les motifs littéraires qui sont associés à la galanterie font toujours partie de l'imaginaire

des gens du monde des Lumières. Pour être pleinement comprises, les pratiques d'écriture des femmes de cette époque gagnent donc à être saisies à la fois à partir de leur contexte littéraire et de leur contexte social ou mondain. La *Correspondance littéraire* assure le rapprochement entre ces deux sphères. Elle est animée de logiques de distinction qui sont tout à fait similaires à celles des productions galantes du XVII^e siècle. Quoique le projet de Grimm et de ses collaborateurs ne soit pas dicté par une volonté d'accroître leur public, il est néanmoins mu par une semblable volonté de « former » un lectorat à un « goût nouveau ». Cette entreprise prend forme dans une démarche de séduction, plus particulièrement dans la représentation de liens d'amitié et de relations de sociabilité que partagent les rédacteurs avec quelques proches qui sont introduits par Grimm aux abonnés. Plusieurs pièces fugitives écrites par Louise d'Épinay mettent en scène ces relations et prolongent ces pratiques en conviant implicitement les lecteurs à y prendre part. Précieuses clefs d'entrée dans cette matière périodique, les figurations auctoriales de Mme *** ont permis de dégager une nette filiation avec les représentations et les pratiques associées à la galanterie. L'imaginaire de la sociabilité que portent ses textes va de la société particulière, idéalisée dans un univers pastoral, jusqu'au monde parisien, critiqué pour sa duplicité et sa superficialité. Délaissant l'écriture d'épîtres et de pièces galantes au profit de critiques d'ouvrage et de spectacles, Mme *** offre à ses lecteurs, au cours des années 1770, une autre forme de relation de sociabilité. Celle-ci est accompagnée de la construction d'une image de soi qui assure, elle aussi, le développement d'une de connivence avec le lectorat, mais sous un jour moins convenable, ou moins attendu, de la part d'une « honnête femme ».

Chapitre III

Distinction sociale et intellectuelle dans les critiques des années 1770-1775

Femme du monde, Mme *** apparaît, dans la *Correspondance littéraire*, au sein d'une société parisienne prônant des valeurs qui sont implicitement attribuées tant à ses habitués qu'aux abonnés de Grimm. La cooptation de cette élite par le moyen de l'écriture implique une mise en scène de l'adhésion des rédacteurs et des princes à un même ensemble de valeurs, mais elle suppose également la désignation de ceux qui en sont exclus. Au cours des années 1770, la production de Louise d'Épinay ne compte plus aucune pièce de société semblable à celles des années 1750. On n'y retrouve ni prosimètre ni épître « galante » et, à l'exception de la « Lettre de M. de Voltaire à Madame ***. De Ferney, le 14 Auguste 1772 » (1^{er} septembre 1772), à laquelle est jointe un « bouquet », Mme *** ne reçoit plus de galanterie. La majorité de ses textes sont des comptes rendus d'ouvrage et de spectacles¹. Ils laissent voir une forme d'élitisme de façon encore plus marquée qu'au cours des premières années, puisqu'ils en sont désormais des agents et des vecteurs, plutôt que des émanations ou des prolongements. Cette posture se double d'une supériorité intellectuelle, fondée sur le mérite, qui contribue à délester ses textes de la modestie féminine que l'on a pu y observer jusqu'à maintenant. Sa distinction se fait notamment en regard du public et des gens de lettres. À l'enjouement de la société particulière succèdent la satire et la raillerie, qui n'épargnent ni ouvrages ni auteurs dans le monde des lettres. Elles prennent leur source et leur sens dans la dynamique sociale qui caractérise l'Ancien Régime et qui structure la distinction de tout individu ou de tout groupe désireux de faire

¹ S'ajoutent à cet ensemble quatre dialogues fictifs, quelques chroniques sur la vie théâtrales ainsi que les deux seules lettres nommément attribuées à Mme d'Épinay et respectivement adressées à Galiani (juin 1776) et à D'Alembert (janvier 1783). Ces pièces seront abordées dans le chapitre suivant.

preuve de prestige. Aussi importe-t-il, avant d'en venir aux textes, de faire retour sur les logiques profondes de la société de cour.

Élitisme et adhésion

La représentation dans la société de cour

L'élitisme de la *Correspondance littéraire* prend sa source dans les logiques de la distinction mondaine, qui y sont reproduites, consciemment ou non, par l'écriture. Les lecteurs à qui sont adressées les feuilles de Grimm appartiennent, certes, à la classe dirigeante, mais la manière dont les rédacteurs justifient leur propre position élitaine ne se fonde pas exclusivement sur le statut privilégié de leurs destinataires ou encore sur la conception du rôle qu'ils souhaitent tenir auprès d'eux. Ils reproduisent dans leurs textes des mécanismes de distinction qui assurent la mise en scène de leur supériorité et qui sont propres à l'organisation sociale de l'Ancien Régime. Les concepts sociologiques de l'élitisme et de la distinction seront utilisés pour dégager les particularités de la « rationalité de cour² », qui explique la manière dont le roi et ses sujets assoient et assurent leur prestige grâce à l'étiquette et aux règles de la politesse. Cette « rationalité » structure la représentation de soi des contemporains tout comme la représentation de leur adhésion à un ensemble de valeurs communes. Contrairement aux aristocrates, les philosophes des Lumières fondent cependant leur supériorité sur des valeurs qui ne sont pas celles du pouvoir ou du rang, ce que mettra en relief l'histoire de l'élite intellectuelle et de l'imaginaire philosophique qui entoure ses origines. Enfin, la satire, d'abord comprise comme moyen de régulation, explique non seulement le mode de critique que l'on rencontre sous la plume de Mme ***, mais aussi, plus globalement, l'origine et le fonctionnement du « rire des philosophes » des Lumières.

² Cette expression est de Norbert Elias. Voir *La société de cour*, trad. par Pierre Kamnitzer et Jeanne Etoré, Paris, Flammarion, coll. « Champs. Essais », 1985 [1969], p. 82.

Distinction sociale et distinction intellectuelle au Siècle des lumières

Deux histoires des élites et de l'élitisme doivent être retracées pour bien comprendre comment s'orchestre la représentation de la supériorité de la rédactrice de la *Correspondance littéraire*. L'une est politique, l'autre est culturelle, mais toutes deux ont des fondements sociologiques communs. La notion d'élite appelle des nuances en regard des concepts que ces histoires utilisent, notamment celui de distinction, grâce auquel peuvent être mises au jour les logiques élitaires de l'aristocratie dans l'organisation curiale. L'on verra que la sociabilité joue un rôle central dans ce processus à la fin de l'Ancien Régime. Comme le terme « intellectuel » pose problème lorsqu'il est employé dans un contexte historique antérieur à son apparition en tant que substantif, il y a par ailleurs lieu d'expliquer comment l'histoire des intellectuels peut remonter jusqu'au Siècle des Lumières pour y trouver ses origines. La question de la représentation est au cœur de cette filiation imaginaire, mais elle est aussi centrale dans la constitution de toute élite.

Le concept d'élite apparaît au tournant du XIX^e siècle³. Il permet aux sociologues de penser et d'illustrer un principe universel d'organisation sociale opposant, d'un côté, une minorité dirigeante et, de l'autre, une majorité soumise au pouvoir de celle-ci :

La configuration de la théorie des élites [...] nous indique que les systèmes sociaux sont pilotés par des minorités et que la majorité ne peut qu'obéir. La minorité est nommée élite ; elle se compose de deux parties, l'une qualifiée de classe dirigeante et l'autre de non dirigeante. La première est également appelée classe politique et la seconde, indispensable à plusieurs égards, élite sociale⁴.

Née de la sociologie et de la science politique, la notion d'élite vise à expliquer la manière dont se concentre le pouvoir dans différents types de société. Dès l'origine de son développement théorique, le mode de transmission des traits distinctifs des membres de l'élite a été étudié de pair avec l'ensemble des attitudes et des comportements qui caractérisent et qui distinguent ces derniers de la majorité exclue. Gaetano Mosca, l'un des

³ La première théorie des élites voit le jour grâce aux travaux de Gaetano Mosca (*Elementi di Scienza Politica*, 1896), de Vilfredo Pareto (*Trattato di Sociologia generale*, 1916) et de Robert Michels (*Political Parties. A Sociological Study of the Oligarchic Tendencies of Modern Democracy*, 1911). Voir la présentation de Michael Hartmann, « Elite and Mass », dans *The Sociology of Elites*, Londres/New York, Routledge, coll. « Routledge Studies in Social and Political Thought », 2004, p. 6-21.

⁴ Giovanni Busino, *Élite(s) et élitisme*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2692, 1992, p. 26.

premiers penseurs du concept, a mis en évidence cette dynamique de reproduction, ainsi que l'explique Michael Hartmann :

As far as the « intellectual » superiority of the ruling minority is concerned, Mosca sees the major reason for it not in the biological inheritance of certain traits, but – and this is reminiscent of contemporary authors like Bourdieu – in their upbringing, in the passing down of behavior patterns and attitudes through the families, as well as in other background factors⁵.

Un ensemble de pratiques accompagne ainsi l'élite afin d'assurer son maintien et sa reproduction. Elles viennent confirmer un statut, renforcer une supériorité, transmettre un prestige. Elles accréditent l'autorité de la minorité aux yeux de la majorité et elles offrent tout à la fois à ses membres un moyen de mettre en scène leur supériorité, tant pour le regard des autres que pour leur propre regard.

Christophe Charle souligne d'emblée ce phénomène dans son étude sur les pratiques propres aux « élites de la République » à la fin du XIX^e siècle :

Par définition, on ne fait pas partie des élites « en soi », on doit en faire partie pour les autres. Démarche apparemment empirique, mais qu'on peut qualifier tout à la fois d'historique et de sociologique. Quand les historiens des époques antérieures prennent pour base de leurs échantillons d'élite des listes établies par les contemporains eux-mêmes dans un but politique [...], ils adoptent le même parti pris, celui de l'autoconsécration sociale d'un groupe. C'est pourquoi à titre de définition provisoire et préalable, on trouvera comme point de départ de l'enquête les annuaires d'élite, représentation que les élites s'offrent à elles-mêmes⁶.

C'est grâce et par rapport aux regards des « autres » qu'une couche supérieure peut prendre forme dans une société. Représentation et autoreprésentation élitaires fondent son existence, mais elles assurent aussi son contrôle et sa régulation. Par la maîtrise des codes de comportements qu'elles impliquent, les pratiques de l'élite légitiment la discrimination des membres qui sont susceptibles ou non d'y entrer⁷.

Ainsi que le précisait ci-dessus Michael Hartmann, Pierre Bourdieu a étudié la logique de la distinction dans la société française contemporaine. Dans l'ouvrage qu'il a

⁵ Michael Hartmann, « Elite and Mass », *loc. cit.*, p. 10.

⁶ Christophe Charle, *Les élites de la République. 1880-1900*, 2^e éd. revue, corrigée et augmentée, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « L'espace du politique », 2006 [1987], p. 19.

⁷ Cette idée a d'abord été développée par Vilfredo Pareto, qui a mis en place le concept de « circulation des élites ». À ce sujet, voir la présentation de Michael Hartmann, « Elite and Mass », *loc. cit.*

consacré à cette question, il met en évidence le processus de reproduction, de distanciation et de représentation qui est propre à la posture élitaires :

Sachant que la manière est une manifestation symbolique dont le sens et la valeur dépendent autant de ceux qui la perçoivent que de celui qui la produit, on comprend que la manière d'user des biens symboliques, et en particulier de ceux qui sont considérés comme les attributs de l'excellence, constitue un des marqueurs privilégiés de la « classe » en même temps que l'instrument par excellence des stratégies de distinction, c'est-à-dire, dans le langage de Proust, de « l'art infiniment varié de marquer les distances ». Ce que l'idéologie du goût naturel oppose, à travers deux modalités de la compétence culturelle et de son utilisation, ce sont deux modes d'acquisition de la culture : l'apprentissage total, précoce et insensible, effectué dès la prime enfance au sein de la famille et prolongé par un apprentissage scolaire qui le présuppose et l'accomplit, se distingue de l'apprentissage tardif, méthodique et *accéléré*, non pas tant, comme le veut l'idéologie du « vernis » culturel, par la profondeur et la durabilité de ses effets, que par la modalité du rapport à la langue et à la culture qu'il tend à inculquer par surcroît. Il confère la certitude de soi, corrélative de la certitude de détenir la légitimité culturelle et l'*aisance*, à laquelle on identifie l'excellence ; il produit ce rapport paradoxal, fait d'assurance dans l'ignorance (relative) et de désinvolture dans la familiarité que les bourgeois de vieille souche entretiennent avec la culture, sorte de bien de famille dont ils se sentent les héritiers légitimes⁸.

Certes, c'est la petite bourgeoisie de la deuxième moitié du XX^e siècle qui est, en l'occurrence, étudiée en tant qu'élite. Il n'en demeure pas moins que cette conception de la distinction, qui fonde l'« excellence » et la supériorité sociale sur un ensemble de manières et sur un certain rapport à la culture, peut servir à expliquer une dynamique antérieure à cette époque. D'ailleurs, l'« aisance » dont il est question n'est pas très éloignée du « naturel » tel que conçu par Norbert Elias, qui justifie ainsi la solidité de son approche sociologique :

L'idée que, par le plus grand des hasards, il y avait dans cette société un grand nombre d'individus affligés par la nature d'un « besoin tout particulier de se faire valoir » ou de toutes autres qualités individuelles les prédisposant à la concurrence pour le statut et le prestige, telle qu'elle s'était développée à la cour, est une des nombreuses tentatives d'expliquer quelque chose d'inexpliqué par quelque chose d'explicable. On se place sur un terrain infiniment plus solide, si l'on prend comme point de départ non pas une quantité d'individus mais le système social que constituent ces individus. À partir de là il n'est pas difficile de se rendre compte de

⁸ Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1979, p. 70-71. C'est l'auteur qui souligne.

l'adéquation parfaite des attitudes, des gestes judicieusement calculés, des propos nuancés, en un mot, de comprendre la forme spécifique de rationalité qui était devenue pour les membres de cette société une sorte de deuxième nature, qu'ils savaient manier avec aisance et élégance et qui – au même titre que le contrôle des affects qu'elle postulait – était un instrument indispensable dans la compétition permanente pour le statut et le prestige⁹.

La métaphore de la seconde nature renvoie à un mode d'organisation sociale à partir duquel s'orchestre la hiérarchisation des individus. Comprendre la distinction aristocratique sous l'Ancien Régime revient donc à comprendre la dynamique curiale qui structurait non seulement la cour du roi, mais l'ensemble de la société.

Avant de poursuivre plus avant avec la question de la distinction, une précision mérite d'être faite à propos du terme « aristocratie ». Bien qu'il soit aujourd'hui communément employé pour désigner la couche supérieure de la société d'Ancien Régime, il n'était pas d'usage avant la Révolution. Aussi doit-il être éclairé, afin qu'apparaissent plus distinctement les relations de proximité qu'il entretient avec la notion d'élite :

C'est un mot didactique qui ne s'applique qu'à l'Antiquité avant la Révolution française, époque où le mot, à la suite de *aristocrate*, se répand pour désigner la noblesse (1789) et la partie supérieure et dirigeante d'un groupe : *aristocratie des magistrats* (déjà 1788), *aristocratie de l'argent* (1789). Un sens extensif, « qualité de ceux qui détiennent la prééminence », toujours lié aux valeurs sociales hiérarchisées, existe depuis Buffon (par exemple *l'aristocratie de l'esprit*) ; dans le domaine social, on relève *aristocratie bourgeoise* (1789-1790), *marchande* (1793), *municipale* (1824)¹⁰.

Les dictionnaires historiques consacrés à cette époque, tels le *Dictionnaire du Grand siècle*¹¹ et le *Dictionnaire de l'Ancien Régime*¹², ne proposent pas de définition pour ce terme. On y trouve plutôt des renvois aux entrées « élite et noblesse » ou « noblesse ». L'aristocratie et l'élite ne se confondent toutefois pas simplement avec la noblesse, bien

⁹ Norbert Elias, *La société de cour*, op. cit., p. 83.

¹⁰ « Aristocratie », dans Alain Rey (édit.), *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française, A-L*, Paris, Dictionnaire Le Robert, 1992, p. 111.

¹¹ François Bluche (édit.), *Dictionnaire du Grand siècle*, nouvelle éd. revue et corrigée, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2005 [1990].

¹² Lucien Bély (édit.), *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2005 [1996].

que cette dernière puisse être associée avec l'une et avec l'autre¹³. Antoine Lilti aborde cette question à partir d'un angle socioculturel, en mentionnant d'abord la « persistance d'une forte identité nobiliaire, dont témoignent l'acuité des questions de rangs, le durcissement du cérémonial de cour, ou encore la frénésie généalogique de la haute noblesse à la fin de l'Ancien Régime ». Il précise ensuite ceci :

Il est surtout important de distinguer noblesse et aristocratie. Ou encore définition juridique et socio-culturelle. Que, dans la société parisienne à la fin de l'Ancien Régime, la distinction noble/roturier ait perdu de son intensité n'implique pas la disparition d'une culture aristocratique largement informée par la culture de cour et fondatrice d'une identité sociale¹⁴.

C'est précisément de cette culture – élitare, d'origine nobiliaire, mais sans être nécessairement particulière aux nobles – qu'émanent les pratiques de distinction que l'on dit aristocratiques. L'aristocratie désigne donc un ensemble social non homogène qui, par ses modes de représentation, se confond avec l'élite.

Par ailleurs, le terme « distinction » et ses dérivés, s'ils étaient, pour leur part, employés au XVIII^e siècle, ne doivent pas être assimilés au le concept sociologique de « distinction » qui prend son sens au siècle suivant dans la société bourgeoise. Cependant, ainsi que le souligne Alain Faudemay à propos de l'Ancien Régime en retraçant, en conclusion de son ouvrage, l'histoire du terme, « [l]es “manières du monde”, le “savoir-vivre” et “l'esprit de société” nous rapprochent beaucoup de ce qu'on appellera, à partir du XIX^e siècle, la “distinction”¹⁵ » :

À l'orée du classicisme, entre Montaigne et Descartes, à la faveur de la vigoureuse critique dont la scolastique était l'objet, [la distinction] s'est vulgarisée : tout en demeurant indispensable aux savoirs techniques des « savants », elle a constitué un savoir mondain, celui des « honnêtes gens », dont la connaissance a joué un rôle essentiel dans le développement de la littérature au XVII^e et au XVIII^e siècle. Ce savoir mondain consistait en particulier en un affinement de l'analyse

¹³ Après l'énumération des complexités rendant impossible une définition précise de la noblesse, François Bluche résume : « C'est une auberge espagnole, disparate, et pour cela même difficile à définir. La noblesse n'est point une réalité sociale. [...] C'est une dignité, c'est une réalité juridique, c'est un “ordre”. [...] On pourrait dire que *sont nobles ceux que le Roi veut bien considérer comme tels*, soit parce qu'il les a anoblis, soit parce qu'il leur permet de se dire nobles. » François Bluche, « Noblesse », dans François Bluche (édit.), *Dictionnaire du Grand siècle*, op. cit., p. 1093.

¹⁴ Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2005, p. 159.

¹⁵ Alain Faudemay, *La distinction à l'âge classique. Émules et enjeux*, Paris, Honoré Champion, 1992, p. 413.

psychologique dans la mouvance de ce que l'on considérait encore comme la morale, et en une attention très vive aux signes les plus variés de la hiérarchisation sociale. À l'intersection de ces deux domaines, le discernement s'attacha tout particulièrement au langage, à l'« esprit », aux « manières » : de la sorte s'élaborait déjà ce qui deviendrait au XIX^e siècle, avec l'effondrement et la nostalgie du monde ancien des « distinctions » sociales, de la *distinction* par excellence, en un sens socioculturel¹⁶.

L'auteur renvoie, en bout de parcours, à la manière dont la distinction est étudiée dans les sociétés organisées par classes. Antoine Lilti établit une nuance semblable en faisant remarquer que, au XVIII^e siècle,

[l]a politesse n'est pas le signe d'un rapprochement égalitaire des conditions ; elle ne repose pas sur l'oubli des distinctions sociales. Elle permet, au contraire, d'entretenir des relations non hiérarchiques, tout en gardant une conscience aiguë de ces distinctions. Toutefois, [...] la mondanité a non seulement ses propres signes, son propre langage, mais aussi sa propre dynamique sociale. Elle ne se contente pas de reproduire des distinctions sociales, elle produit de la distinction mondaine¹⁷.

Au pluriel, les distinctions font référence à des « marques d'honneur, d'estime (1687)¹⁸ » dans l'organisation curiale des sujets, tandis que la distinction désigne, au singulier, le processus par lequel un individu ou un groupe se démarque dans le monde. Si le sens du mot évolue, et si l'on ne saurait faire l'économie de cette précision sémantique lorsqu'il s'agit d'aborder la période de l'Ancien Régime, la réalité de la distinction n'en demeure pas moins observable à cette époque. L'historien de la sociabilité a, de fait, recours au concept sociologique pour expliquer une dynamique antérieure à l'apparition du sens socioculturel que l'on confère aujourd'hui au terme. Ce qui nous intéressera particulièrement ici, c'est justement ce principe collectif régissant le processus de l'isolement et de la représentation de soi en tant que membre d'une élite.

Pour comprendre cette logique de distinction et son rapport à la réputation, Norbert Elias a étudié les relations qu'entretiennent entre eux et avec la cour les gens de la « bonne société » de l'Ancien Régime¹⁹. Son angle d'approche, qui prend appui sur l'idée de

¹⁶ *Ibid.*, p. 422-423.

¹⁷ Antoine Lilti, *Le monde des salons*, *op. cit.*, p. 159.

¹⁸ « Distinguer », dans Alain Rey (édit.), *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, p. 616.

¹⁹ Voir Norbert Elias, *La société de cour*, *op. cit.*, en particulier le chapitre « L'étiquette et la logique du prestige », p. 63-114.

« rationalité de cour²⁰ », éclaire la dimension essentielle de l'étiquette dans cette organisation. Son étude met en évidence l'importance de la représentation de soi tout comme de l'opinion qu'elle permet de conserver aux yeux du roi, mais aussi aux yeux des gens du monde, tous témoins du rang et de la position de chacun :

Comme les chances d'accéder à la possession de biens personnels ne constituaient pas, dans cette société, une « réalité » sociale, qui, elle, dépendait entièrement de l'opinion des autres, comme c'était la reconnaissance par les autres de la qualité de membre de cette société qui, en dernière analyse, décidait de cette qualité même, l'opinion que les hommes se faisaient les uns des autres et l'expression de cette opinion par le comportement considéré comme instrument de formation et de contrôle, jouaient dans cette « bonne société » un rôle particulièrement important. C'est pourquoi aucun membre ne pouvait échapper à la pression de l'opinion sans compromettre en même temps sa qualité de membre, son identité en tant que représentant de l'élite, raison principale de sa fierté personnelle et de son honneur²¹.

Cette « rationalité » demeure structurante jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Elle légitime la supériorité du « beau monde », même si celui-ci n'est alors plus aussi près de la cour qu'il l'avait été au siècle précédent. Ce que décrit Norbert Elias, d'ailleurs, ce sont les comportements de l'aristocratie à la cour comme à la ville, pas seulement ceux des résidents de Versailles²².

L'anoblissement que favorise l'obtention de certaines fonctions a pour effet d'ouvrir le principe d'hérédité²³ à celui du service du roi²⁴, alors que, en particulier au XVIII^e siècle,

²⁰ « La "rationalité de cour", si l'on veut lui donner ce nom, ne tire son caractère spécifique ni, comme la rationalité scientifique, du souci de connaître et de maîtriser les forces naturelles extra-humaines, ni, comme la rationalité bourgeoise, de la stratégie réfléchie de l'individu qui veut s'assurer, dans la compétition, des chances de puissance économique ; ce qui la caractérise est plutôt une planification calculée du comportement de chacun en vue de s'assurer, dans la compétition et sous une pression permanente, des chances de statut et de prestige par un comportement approprié. » *Ibid.*, p. 82.

²¹ *Ibid.*, p. 87.

²² Le modèle de Norbert Elias vise à expliquer un ordre social, non pas seulement une manière d'être qui serait propre aux résidents de Versailles. Cet ordre social, ou cette « rationalité », concerne donc autant la cour que la ville, bien que l'on ait pu opposer certains aspects des modes de fonctionnement de chacun de ces espaces. Voir Elena Russo, *La cour et la ville de la littérature classique aux Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 2002.

²³ La définition que donne Guy Chaussinand-Nogaret en ouverture d'un ouvrage collectif consacré à l'*Histoire des élites* aux XVIII^e et XIX^e siècles présente l'élite, de façon plus descriptive que ce que nous avons fait ici, « comme l'ensemble des groupes sociaux qui, par leur statut juridique, leur richesse, leurs talents ou quelque cause que ce soit qui leur assure une position unique au sommet de la hiérarchie, s'isolent du reste de la société et entretiennent des rapports privilégiés avec le pouvoir, le monopolisent ou l'influencent ». Guy Chaussinand-Nogaret, « Introduction », dans Guy Chaussinand-Nogaret (édit.), *Une histoire des élites. 1700-1848*, Paris/La Haye, Mouton, coll. « Le savoir historique », 6, 1975, p. 9-10. Il

d'autres formes de promotion se mettent en place, notamment du côté de la finance. Les principes de distinction des représentants des groupes sociaux en quête de prestige et de reconnaissance demeurent néanmoins les mêmes que ceux qui ont été associés à la noblesse à l'époque classique. La manière dont Antoine Lilti a interrogé les pratiques de l'élite au Siècle des lumières souligne la multiplicité des provenances de ses membres et, tout à la fois, l'unité de ses pratiques :

Plutôt que de se demander comment se rencontrent dans les salons des élites que l'on a définies par ailleurs sur des critères de statut social (les aristocrates), de richesse (les financiers) ou de compétence culturelle (les écrivains, les artistes), il faut s'interroger sur la manière dont les pratiques de sociabilités elles-mêmes contribuent à constituer une élite qui se pense comme telle (la bonne compagnie, le monde), et qui fonde la légitimité sur la maîtrise des codes de comportements²⁵.

En observant le mélange social de l'élite traditionnellement nobiliaire et de ces « nouvelles élites », on voit apparaître les mécanismes d'autorégulation propres à l'élite mondaine parisienne et l'importance des pratiques de sociabilité dans ce processus. Si le rang et la naissance ont toujours prééminence dans l'imaginaire social, c'est la sociabilité qui permet

observe ailleurs que, suivant ces critères, « [n]ous pouvons admettre qu'au point de départ, c'est-à-dire au moment où se met en place l'absolutisme d'Ancien Régime, l'élite se confond pour l'essentiel avec la noblesse, autrement dit avec l'hérédité ». Guy Chaussinand-Nogaret, « De l'aristocratie aux élites », dans Guy Chaussinand-Nogaret (édit.), *Histoire des élites en France du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, Tallandier, coll. « Approches », 15, 1991, p. 252. Force est de constater que, à la fin de l'Ancien Régime, les règles de la politesse et l'idéal de sociabilité qui régissent les relations sociales doivent venir préciser cette définition première de l'élite qui s'appuie sur le seul lignage. En effet, la conception de la qualité de la noblesse ne se comprend pas uniquement en termes d'héritage et ce, même au début de l'Ancien Régime. Voir à ce propos Arlette Jouanna, « Noblesse, noblesses », dans Lucien Bély (édit.), *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, op. cit., p. 887-888. Pour une étude de la représentation de l'élite et de la réception des œuvres en fonction du rang social voir Roger Chartier, « George Dandin, ou le social en représentation », *Annales. Histoire, Sciences Humaines*, 49, 2, mars-avril 1994, p. 277-309.

²⁴ Il faut nuancer cette affirmation en mentionnant l'enquête royale de 1666 : « Le 22 mars 1666, le conseil décida une recherche générale de tous les nobles du royaume. Il s'agissait de vérifier le recouvrement de l'impôt royal mais aussi de fixer un état de la noblesse tout en interdisant de nouvelles agrégations à l'avenir. » Lucien Bély, *La France moderne. 1498-1789*, Paris, Presses universitaires de France, 1999 [1994], p. 376. Arlette Jouanna précise que « [l]a grande Recherche ou Réformation de noblesse entreprise dans tout le royaume à partir de 1666, à l'instigation de Colbert, et suivie d'autres qui se prolongent jusqu'en 1727, amorce (ou, dans certains cas, accentue) la diminution du nombre des nobles. C'est le triomphe de la conception légaliste et monarchique de la noblesse. Les faux nobles sont remis à la taille. Ce gigantesque effort de contrôle n'a pourtant pas abouti à la création d'un catalogue des nobles ; il n'a pas non plus complètement stoppé le flux d'agrégation clandestine, ni n'a levé toutes les ambiguïtés du statut nobiliaire. Il n'en reste pas moins qu'il a rejeté un certain nombre d'aspirants à la noblesse et rendu difficile l'usurpation. » Arlette Jouanna, « Noblesse, noblesses », loc. cit., p. 890.

²⁵ Antoine Lilti, « Sociabilité mondaine ou sociabilité des élites ? Les salons parisiens dans la seconde moitié du XVIII^e siècle », *Hypothèses. Travaux de l'école doctorale d'histoire de l'Université Paris I – Panthéon Sorbonne*, 1, 2000, p. 104.

d'afficher, et donc de maintenir, sa distinction : « Les salons sont [...] un monde aristocratique, auquel les nouvelles élites sociales ne s'intègrent que difficilement, au prix d'un long parcours qui leur fait adopter le mode de vie et l'*ethos* des hommes de cour²⁶. » Bien que la richesse et le rapprochement du pouvoir soient devenus possibles autrement que par l'acquisition de charges nobiliaires et de privilèges accordés par le roi, l'appartenance à l'élite n'en constituait pas pour autant une conséquence directe. L'égalité remarquée par certains historiens dans les salons des Lumières s'avère plutôt une « fiction égalitaire²⁷ » qu'une égalité bien réelle.

La distinction et la maîtrise des codes que celle-ci suppose sont les preuves les plus manifestes de l'appartenance à l'élite. De fait, alors que la promotion sociale est désormais possible par d'autres moyens, elle n'est effective que si elle est couronnée par les manières et par le prestige mondain. Ce modèle, dans lequel, pour reprendre le terme qu'emploie Norbert Elias, est « enchaînée²⁸ » la représentation de tout contemporain de la société de cour, est également celui des groupes qui, au XVIII^e siècle, sont en quête de reconnaissance symbolique. Ainsi les hommes de lettres, ainsi les philosophes, qui particulièrement nous intéressent, mais dont l'histoire de la promotion sociale appelle une autre forme d'élitisme, celle de l'élitisme intellectuel.

Quoique la « naissance de l'intellectuel²⁹ », figure appelée à faire partie d'une couche sociale supérieure, soit historiquement située à la fin du XIX^e siècle, les Lumières en constitueraient le berceau, à tout le moins le berceau imaginaire. L'emploi d'un néologisme pour désigner une minorité d'individus, professionnels, artistes ou écrivains

²⁶ Antoine Lilti, *Le monde des salons*, op. cit., p. 159.

²⁷ « Plutôt que d'égalité, il est préférable de parler d'une fiction égalitaire, d'une réciprocité octroyée par les aristocrates, qui permettait l'échange verbal mais n'annule pas la conscience aiguë du fait qu'il s'agissait d'une fiction, d'un jeu "comme si" permis par les hommes du monde tant que leur amour-propre n'était pas en jeu. » *Ibid.*, p. 157.

²⁸ « [C]e qui importait avant tout autre chose à l'homme de cour c'était d'assurer son appartenance à l'élite et son rang : c'est la raison pour laquelle *il ne pouvait* éviter la présence à la cour et sa dépendance *directe* du roi. Il se trouvait dans l'impossibilité d'échapper à la pression de l'opinion de la société de cour. Comme il était enchaîné à cette société aussi longtemps qu'il ne renonçait pas à son existence sociale d'aristocrate, l'opinion des autres et les manifestations extérieures de cette opinion revêtaient pour lui l'importance capitale que nous avons signalée. » Norbert Elias, *La société de cour*, op. cit., p. 92. C'est l'auteur qui souligne.

²⁹ Nous faisons ici référence au titre de l'ouvrage de Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels ». 1880-1900*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1990.

susceptibles d'influencer l'opinion publique, consacre au cours des années 1880-1890 l'apparition d'un nouveau groupe social. Pour plusieurs historiens, c'est avec l'avènement de ce terme – contemporain de l'affaire Dreyfus – que débiterait l'histoire des intellectuels :

La figure sociale de l'intellectuel peut se réclamer d'une tradition ancienne, celle du philosophe, du poète romantique, de l'artiste de l'art pour l'art, plus récemment de celle du savant. L'« intellectuel » recueille une partie de cet héritage historique mais celui-ci n'est plus adapté au nouvel état du champ intellectuel des deux dernières décennies du XIX^e siècle. Les transformations de celui-ci rendent compte du besoin d'un néologisme pour penser la situation inédite des professions intellectuelles³⁰.

Si le substantif apparaît seulement à cette époque pour circonscrire et nommer une nouvelle catégorie sociale, on confère pourtant des origines plus anciennes à cette histoire. Comme le précise encore Christophe Charle, le

combat pour la reconnaissance [de la valeur et de l'autonomie des intellectuels] a commencé avant la période considérée [*i.e.* avant 1815], du moins si l'on souscrit au jugement des intellectuels, notamment français, qui en voient une préfiguration dans le combat des philosophes des Lumières contre l'Église et les hiérarchies d'Ancien Régime³¹.

Ces racines philosophiques relèvent d'un imaginaire collectivement entretenu. L'analyse de l'historien tend d'ailleurs à montrer que la conception idéaliste et idéalisée des « premiers » intellectuels résiste à toute approche sociale. À propos de la représentation de l'intellectuel dont se doterait chaque époque, il précise que « son contenu et sa fonction sont déterminés par la suite des représentations antérieures des figures dominantes de la culture. Depuis le XVIII^e siècle au moins, à chaque période correspond un idéal social du producteur culturel³². »

C'est cet imaginaire qui a amené Didier Masseau à situer « l'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII^e siècle³³ » et Elisabeth Badinter à voir dans la période 1730-1778, qui est celle de « l'apothéose voltairienne », le moment où se dessine « le

³⁰ *Ibid.*, p. 14.

³¹ Christophe Charle, *Les intellectuels en Europe au XIX^e siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, coll. « Points. Histoire », 291, 2001 [1996], p. 23.

³² Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels »*, *op. cit.*, p. 19.

³³ Didier Masseau, *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 1994.

portrait de l'intellectuel contemporain³⁴». De fait, dans ces travaux, on limite l'investigation aux textes. Certains historiens ont même proposé de chercher les racines de ces « guides » par-delà la fin de l'Ancien Régime. Ceux-ci appuient essentiellement leur travail sur la représentation de soi, tout comme les deux auteurs précédents. Par exemple, dans le recueil qu'ont dirigé Nicole Racine et Michel Trebitsch sur la question du « genre en histoire des intellectuels », le parti a clairement été pris de passer outre l'anachronisme social et conceptuel afin de favoriser l'exploration de multiples préfigurations intellectuelles, en l'occurrence féminines, antérieures au XX^e siècle :

En proposant de remonter au moins à la Renaissance (sinon à la grande figure grecque d'Aspasie...), nous n'avions pas pour objectif de faire une histoire des intellectuelles de l'Antiquité à nos jours, mais d'interroger et de remettre en cause la coupure si communément admise de l'affaire Dreyfus, ou si l'on préfère, de la fin du XIX^e siècle comme date de naissance des intellectuels. Plus profondément, en replaçant cette histoire dans une perspective de plus longue durée, nous avons déjà en tête l'idée que la question des intellectuelles, comme celle des intellectuels, ne prend tout son sens que resituée dans une recherche sur l'émergence d'un espace public au sens moderne et démocratique du terme³⁵.

Les histoires des femmes « intellectuelles » qui ont été entreprises jusqu'à maintenant s'appuient sur de semblables positions³⁶. On cherche notamment à révoquer l'idée selon laquelle l'intellectuel est uniquement celui qui a pour fonction de faire usage de sa raison dans l'« espace public », duquel auraient été juridiquement et symboliquement exclues les femmes françaises dès le moment de son apparition³⁷. L'interprétation du terme

³⁴ Élisabeth Badinter, *Les passions intellectuelles*, tome I, *Désirs de gloire. 1735-1751*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999, p. 16.

³⁵ Nicole Racine et Michel Trebitsch (édit.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2004, p. 21.

³⁶ Mentionnons également l'ouvrage de Roland Bonnel et Catherine Rubinger (édit.), *Femmes savantes et femmes d'esprit. Women Intellectuals of the French Eighteenth Century*, New York, Peter Lang, coll. « Eighteenth Century French Intellectual History », 1, 1994 et un chapitre d'Élisabeth Badinter, « Intermède. Nouvelles figures d'intellectuelles (1756...) », dans *Les passions intellectuelles*, tome II, *Exigence de dignité. 1751-1762*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2002, p. 233-262. Louise d'Épinay fait figure d'intellectuelle dans chacun de ces ouvrages.

³⁷ Au sujet de l'exclusion des femmes de la sphère publique et de la sphère politique, que l'on oppose à la sphère domestique dans la division du monde social après la Révolution française, voir Geneviève Fraisse, *Muse de la raison : démocratie et exclusion des femmes en France*, nouvelle éd., Paris, Gallimard, coll. « Folio. Histoire », 68, 1995 [1989] ; Joan B. Landes, *Women and the Public Sphere in the Age of the French Revolution*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 1988 ; Joan Wallace Scott, *Only Paradoxes to Offer. French Feminists and the Rights of Man*, Cambridge (Mass.)/London, Harvard University Press, 1996 ; Anne Verjus, *Le cens de la famille. Les femmes et le vote, 1789-1848*, Paris, Belin, coll. « Socio-

« intellectuel » dépend donc en grande partie de la rigueur avec laquelle sont envisagées les notions de sphère et d'opinion publiques³⁸, sans parler des usages du mot lui-même dans la langue. Vu la période qui nous occupe, et étant donné que ces concepts désignent des réalités ou des forces politiques observables à partir du XIX^e siècle, il va sans dire que toute histoire des intellectuel/les implique ce genre de souplesse conceptuelle, sans quoi aucune histoire ne serait possible. Si l'on s'en tient à une perspective sociologique, force est toutefois de constater que seule la représentation des auteurs fournit matière à ce genre d'études, et non pas leur contexte social.

Nicolas Veysman, qui a étudié l'évolution de la « mise en scène » des idées d'« opinion » et d'« opinion publique » dans la littérature des Lumières, a souligné l'importance de la représentation dans l'histoire de ces notions. Pour lui, « l'opinion publique est un principe explicatif de l'action de la philosophie sur la société d'Ancien Régime³⁹ ». Dans son ouvrage, il a cherché à montrer la continuité entre la dimension discursive du concept et la force politique qu'on lui associe après la Révolution, procédant ainsi à « une remise en question du lien traditionnel établi par l'histoire entre l'idée et la réalité – direction de l'opinion sociale par les idées philosophiques⁴⁰ ». À propos des philosophes des Lumières, il formule d'emblée cette précision :

histoires », 2002. Pour des analyses prenant plus précisément en compte la représentation des femmes dans la littérature et dans la philosophie, voir Carla Hesse, *The Other Enlightenment. How French Women Became Modern*, Princeton/Oxford, Princeton University Press, 2001 et Catherine Larrère, « Le sexe ou le rang ? La condition des femmes selon la philosophie des Lumières », dans Christine Fauré (édit.), *Encyclopédie politique et historique des femmes. Europe, Amérique du Nord*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 169-201.

³⁸ L'ouvrage pionnier dans ce domaine de recherche est celui de Jürgen Habermas, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, trad. par Marc B. de Launay, Paris, Payot, coll. « Critique de la politique », 1978 [1963]. Pour une présentation des études consacrées aux questions de l'espace public et de l'opinion publique qui s'inscrivent dans la suite des travaux de Jürgen Habermas, voir Stéphane Van Damme, « Farewell Habermas ? Deux décennies d'études sur l'espace public », *Les dossiers du Grihl, Historiographie et méthodologie*, mis en ligne le 28 juin 2007. URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/document682.html> [consulté le 16 février 2009].

³⁹ Nicolas Veysman, *Mise en scène de l'opinion publique dans la littérature des Lumières*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 83, 2004, p. 15. Cette approche prend notamment son ancrage dans les travaux de Keith Michael Baker, pour qui l'opinion publique est une « figure de rhétorique » ayant surgi au cours des dernières décennies de l'Ancien Régime « au centre d'une politique de type nouveau » et qui « a soudainement désigné une nouvelle source d'autorité : le tribunal suprême devant lequel la monarchie absolue, et ses critiques avec elle, fut contrainte de comparaître ». Keith Michael Baker, *Au tribunal de l'opinion. Essais sur l'imaginaire politique au XVIII^e siècle*, trad. par Louis Évrard, Paris, Payot, 1993 [1990], p. 221.

⁴⁰ Nicolas Veysman, *Mise en scène de l'opinion publique dans la littérature des Lumières*, op. cit., p. 720.

Dans le discours, le philosophe occupe une place de choix : si la mise en scène politique avait pour but de légitimer de nouveaux modes de représentation concurrents à la représentation monarchique du peuple, la mise en scène philosophique a une fonction spécifique : définir le philosophe comme directeur de l'opinion publique – en concurrence avec la direction religieuse des consciences⁴¹.

Nicolas Veysman attire l'attention sur la construction des textes, auxquels il ne prête pas la vertu de rendre compte du réel. À la lumière de l'image que les ancêtres des intellectuels ont construite d'eux-mêmes, il remarque que s'ils n'ont effectivement pas dirigé l'opinion, ils l'auraient néanmoins orientée⁴². On le voit, la périodisation de l'histoire de cette figure ainsi que le travail sur ses représentations, notamment sur celles qui sont antérieures à sa réalité sociale, dépendent en grande partie des fondements méthodologiques que l'on décide d'adopter et de la plus ou moins grande foi que l'on accorde aux discours.

L'approche ici privilégiée, qui allie l'étude de la représentation de soi à son contexte social dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, se devait de prendre acte de ces différents angles d'analyse et de ces nuances terminologiques pour mieux se situer à la croisée des regards sociologique et littéraire. Aussi a-t-on choisi d'éviter l'anachronisme en ne parlant pas d'« intellectuels » pour cette époque, sans pour cela négliger les représentations qui ont nourri l'imaginaire de l'élite culturelle à venir. À partir des mécanismes de distinction qui sont propres à la société de cour, l'objectif sera maintenant d'observer comment se construit une élite philosophique par l'écriture. Ce processus implique une

⁴¹ *Ibid.*, p. 26.

⁴² Si l'on se rapporte à la représentation que les philosophes des Lumières forgent d'eux-mêmes en tant que guides de l'opinion, l'on comprend aisément le rapprochement qui peut être établi entre l'élite et les intellectuels. Toutefois, il y a aussi lieu d'observer une indécision du vocabulaire, dans la mesure où l'apparition du concept politique d'« élite » et l'apparition du néologisme « intellectuel » sont à peu près contemporaines. On voit se croiser les deux histoires au tournant des 1880, celle de l'élite politique et celle du groupe social sur le point d'advenir, lorsque l'on s'intéresse, ainsi que l'a fait Christophe Charle, aux débats qui portaient alors « sur le mode de légitimation des catégories dirigeantes et sur la fonction sociale des intellectuels » : « l'usage d'un mot pour un autre n'est jamais innocent et est souvent plus révélateur des conceptions sociales d'un auteur que les longues analyses justificatives qu'il peut donner. Ainsi "élite" se diffuse dans son sens nouveau de "milieux dirigeants" à peu près au même moment qu'"intellectuel". Les idéologues jouent sur son sens premier ("les meilleurs" [...]) et de son sens dérivé [...]. Le débat s'engage alors pour savoir qui va déterminer le fondement du mérite légitimant l'appartenance à l'"élite". Pour les uns, l'"élite pure" est l'élite intellectuelle elle-même qui peut revendiquer alors un pouvoir symbolique. Inversement, selon la position officielle des républicains, la démocratie, parce qu'elle fonde la liberté et l'égalité pour tous, permet aux meilleurs de gouverner ; l'"élite" désigne alors seulement les dominants de l'ordre établi. » Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels »*, *op. cit.*, p. 65-66.

autoreprésentation collective, de même qu'une mise en scène de l'adhésion des membres du groupe à un ensemble de valeurs communément partagées.

Autoreprésentation et adhésion

À la fin du XVII^e siècle tout comme dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, l'on a recours à l'étiquette pour maintenir la hiérarchie et pour rappeler les inégalités. Une structure sociale est communément partagée et les règles de la politesse en sont la manifestation et la gardienne. Cette dynamique propre à la « société de cour » est expliquée en termes d'autoreprésentation collective par Norbert Elias :

L'étiquette « en action » est donc une « autoreprésentation » de la cour. Chacun – le roi le premier – s'y voit certifier par d'autres son prestige et sa position de force relative. L'opinion sociale dont est fait le prestige de chacun s'exprime, selon des règles bien déterminées, par le comportement de chacun à l'égard de chacun, dans le cadre d'une action commune. [...] L'importance qu'on attache à la démonstration du prestige, à la stricte observation de l'étiquette, n'est pas une chasse aux « apparences », mais la confirmation de ce qui est essentiel pour l'identité individuelle d'un homme de cour⁴³.

Prestige et étiquette vont de pair dans l'organisation curiale des réputations. La représentation d'un individu dans ce système social concourt à l'autoreprésentation générale du monde et à la mise en scène de la distinction générale de l'élite. Les règles de la politesse soudent cette communauté tout en montrant les logiques de fonctionnement, d'inclusion comme d'exclusion. De fait, il n'y a nulle contradiction entre le respect de la politesse et la sanction d'une intrusion. La violence symbolique peut être exercée envers des individus auxquels l'élite refuse l'entrée sans que ces règles soient froissées. Ainsi en est-il, par exemple, de certains représentants de la finance qui, quoique capables de rivaliser avec les aristocrates en matière de sociabilité grâce à leur richesse, sont néanmoins susceptibles de se faire rappeler leur méconnaissance des usages mondains à tout moment. Antoine Lilti a illustré cette dynamique avec l'exemple du salon de La Reynière, qui était le salon financier « le plus prestigieux, le plus proche de la Cour, le seul que fréquentaient assidument des diplomates et la noblesse de cour », mais dont l'hôte a néanmoins dû essuyer de

⁴³ Norbert Elias, *La société de cour*, op. cit., p. 94.

nombreuses humiliations⁴⁴. Celles-ci se faisaient sous des dehors polis, mais les gens distingués pouvaient y décoder les signes d'agression et s'amuser du ridicule, c'est-à-dire du manque de prestige, de La Reynière. La maîtrise des codes sert en l'occurrence de principe régulateur, tant en ce qu'elle constitue un indicateur de distinction qu'en ce qu'elle fournit, en plus des moyens d'exclure, ceux de montrer qu'il y a exclusion.

L'approche de l'adhésion telle qu'elle a été proposée par Alain Viala reprend précisément cette idée d'autoreprésentation collective. Elle se situe, d'un point de vue méthodologique, à la jonction de l'analyse de discours et de la sociologie des champs, « pren[ant] en compte à la fois la position de l'écrivain dans le champ littéraire, et le dispositif d'énonciation intérieur au texte⁴⁵ ». Ce que l'historien des lettres appelle adhésion est

ce phénomène par lequel les humains en viennent à penser que la position dans laquelle ils se trouvent est la « bonne » position, et donc à fabriquer toute sorte de raisons pour lui conférer de la valeur, et même la valeur suprême. Cela se manifeste bien sûr dans l'ordre religieux, dans l'ordre politique, dans l'ordre social, et dans l'ordre esthétique. [...] Cette logique de l'adhésion constitue une forme extrême de l'argumentation, puisqu'elle instaure un ordre des valeurs, et elle constitue une façon extrême de parler ou d'écrire sur soi-même, puisqu'en énonçant ce que le sujet qui s'exprime croit être des évidences, elle révèle les croyances, c'est-à-dire l'ordre de l'irrationnel dans les comportements et les choix⁴⁶.

Alain Viala a entre autres étudié la mise en œuvre de ce principe dans le corpus galant⁴⁷. Il présente avant tout la galanterie comme « un modèle de comportement social⁴⁸ ». C'est dans cette optique qu'il décrit la représentation littéraire de l'adhésion :

Un esprit et un air, une façon de penser et des manières, voilà pour l'ethos. Un propos qui discrimine, fixe les valeurs et leurs détenteurs, voilà pour l'argumentation. Reste la présentation explicite de sa personne, l'écriture de soi ? Le galant ne parle pas de lui-même, discrétion oblige. Mais *le groupe galant ne cesse de parler de lui-même*. Pour se distinguer, pour s'affirmer. Il y a là une écriture et expression de soi, mais collective et non pas individuelle. Telle est la logique de l'adhésion poussée en sa force extrême. D'un côté, il faut acquérir un habitus, des

⁴⁴ Antoine Lilti, *Le monde des salons*, op. cit., p. 152. Voir l'exemple détaillé de l'une de ces humiliations infligée par le vicomte de Narbonne, p. 151-155.

⁴⁵ Ruth Amossy, « Introduction », dans Ruth Amossy (édit.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne/Paris, Delachaux et Niestlé, 1999, p. 29.

⁴⁶ Alain Viala, « L'éloquence galante, une problématique », dans Ruth Amossy (édit.), *ibid.*, p. 177-178.

⁴⁷ Voir *ibid.*, p. 177-195.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 179.

façons de penser et parler, et une manière d'être – un ethos – qui méritent que le groupe vous reconnaisse et vous intègre. En échange, le groupe entier est soudé dans l'exercice de la discrimination, de l'exclusion des autres, de l'instauration de valeurs qui assurent une domination sur ces autres⁴⁹.

La cohésion sociale du groupe implique une autoreprésentation collective, mais aussi la désignation des « autres », de ceux qui n'ont pas le privilège d'en faire partie, cela afin de mettre en évidence sa supériorité. Toutefois, cette désignation n'a pas à se faire explicitement. Un autre aspect important que souligne Alain Viala dans son étude est que « ce n'est pas tant *dans* le propos que se fait l'argumentation discriminatoire, que *par* le propos, par la manière⁵⁰ ». L'élite renforce sa position en signifiant sa particularité, sa distinction, son isolement, mais cette entreprise signifiante n'est pas pour autant immédiatement perceptible ou lisible dans le contenu même du texte. Il faut la dégager du système de représentation qui s'y déploie. Certes, le phénomène de l'adhésion ne se limite pas à la seule époque de la galanterie. Sociologique en son essence, il permet d'expliquer et d'approcher différentes formes de discours. Faisons tout de même remarquer que la teneur des textes analysés dans le chapitre précédent rend d'autant plus évidente la dimension opératoire de cette notion qu'ils apparaissent, on l'a vu, comme des héritiers de la galanterie du siècle classique. Des nuances doivent néanmoins être établies entre les pratiques de sociabilité du XVII^e siècle et celles du XVIII^e siècle, notamment en regard de la place qu'y ont acquise le persiflage et la raillerie.

Au XVIII^e siècle, l'exclusion a, dans le monde, un nom et une manière de se manifester qui lui sont propres : le persiflage. Ainsi que l'explique Élisabeth Bourguinat,

[l]e *persiflage* a traversé le ciel du XVIII^e siècle comme un météore, d'autant plus brillant qu'il était plus fugace : attesté pour la première fois en 1734 [sous la plume de Voltaire], il jouit d'une vogue extraordinaire dès son apparition et pendant plusieurs décennies, avant de connaître un déclin tout aussi rapide au cours de la période révolutionnaire⁵¹.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 186-187. C'est l'auteur qui souligne.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 190. Peu importe le sujet que l'on aborde, il faut pouvoir en parler « agréablement », tel est le dictat de Sapho dans les *Conversations* de mademoiselle de Scudéry qu'étudie, en l'occurrence, Alain Viala.

⁵¹ Élisabeth Bourguinat, *Le siècle du persiflage : 1734-1789*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 1998, p. 2.

Bien que l'existence du persiflage soit brève, sa particularité est difficile à cerner, ce qu'atteste le nombre de ses définitions. Élisabeth Bourguinat en a recensées neuf, qu'elle classe en trois catégories : les premières « renvoient à un langage incompréhensible », les deuxièmes « évoquent une moquerie qui vise une personne en particulier » et les troisièmes, « une moquerie qui a une portée générale⁵² ». Cette indécision sémantique est également relevée dans un ouvrage de Pierre Chartier, dont on retiendra la nuance établie par rapport à un autre terme employé à l'époque pour désigner des situations de raillerie similaires, celui de mystification :

S'il fallait pourtant distinguer, et marquer une évolution générale des emplois, d'abord peu perceptible il est vrai, on dira que *persiflage*, terme surgi au milieu du demi-siècle, tend à désigner davantage des fantaisies ou des railleries peu concertées, voire spontanées : indifféremment le fait d'une seule personne, mais le plus souvent prenant ironiquement des comparses à témoin, ou de plusieurs, associées pour l'occasion ; tandis que *mystification*, vocable apparu au début des années 1760, suppose un groupe constitué, complice et solidaire [...]⁵³.

La dimension sociale qu'implique nécessairement cette notion apparaît clairement dans cette définition. La présentation générale de Lise Andries, dans un numéro de revue consacré à la question du rire au XVIII^e siècle, va également dans ce sens, lorsqu'elle précise que le persiflage et la mystification, « avatars du rire mondain », établissent « une séparation nette entre le rire incontrôlé et vulgaire et le savoir-rire d'une société raffinée⁵⁴ ». Le rire qui va de pair avec le persiflage est donc celui, mondain et distingué, des gens du monde qui connaissent non seulement les codes de la bonne société, mais aussi ceux qu'ignore souvent celui dont on se rit.

Cette rapide synthèse ne couvre pas l'ensemble des définitions d'abord évoquées, mais elle montre bien l'exclusion que le persiflage poursuit comme objectif. Au XVIII^e siècle, la violence symbolique, telle qu'elle est maîtrisée et infligée par les gens du monde – tout comme, à une plus grande échelle, elle a globalement été contrôlée et exercée par le souverain dans le processus de civilisation qui accompagne le développement de

⁵² *Ibid.*, p. 8.

⁵³ Pierre Chartier, *Théorie du persiflage*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Libelles », 2005, p. 42.

⁵⁴ Lise Andries, « État des recherches », *Dix-huitième siècle, Le rire*, 32, 2000, p. 14.

l'État absolutiste⁵⁵ –, prend donc principalement la forme de la raillerie ou de la satire. Si celle-ci est devenue un genre littéraire ou un mode discursif relevant à la fois de la posture agonistique et du comique, il ne faut pas oublier qu'elle était initialement une structure de sanction sociale.

Les travaux sur les origines de la satire ont montré qu'elle fait intrinsèquement partie de ce que les anthropologues ont appelé la « culture de la honte », par opposition à la « culture de la culpabilité⁵⁶ ». Dans l'organisation sociale de la première, la réputation de l'individu est centrale. La honte vient y réguler les comportements, ainsi que l'expliquent Sophie Duval et Marc Martinez :

en l'absence de législation véritablement formelle, la raillerie satirique assume dans certaines sociétés un rôle juridique : la honte provoquée par la moquerie corrige les déviances sociales. En dehors de cette visée morale, l'agression satirique peut également servir les intérêts personnels, vengeances et rivalités de toutes sortes. Cette efficacité de l'attaque verbale provient en fait d'une croyance magique dans le pouvoir du mot⁵⁷.

De ce point de vue, la « société de cour » est précisément une société « de la honte », dans laquelle priment l'opinion et la réputation :

Un exemple type de société où prime l'opinion d'autrui est fourni par la société de cour telle que l'analyse Norbert Elias. En France, sous Louis XIV, la noblesse de cour est prisonnière à perpétuité de la quête de prestige et de faveurs et vit dans la terreur du ridicule. En effet, l'aristocrate n'existe comme tel, et même comme individu privé, qu'à la condition d'appartenir à une élite très fermée. Il lui faut donc être admis comme membre du groupe et marquer son rang pour attester ce qu'il est. Or seul le prestige peut lui assurer cette reconnaissance. C'est ainsi qu'il se voit

⁵⁵ Voir Norbert Elias, *La société de cour*, op. cit.

⁵⁶ Voir Sophie Duval et Marc Martinez, *La satire (littératures française et anglaise)*, Paris, Armand Colin/HER, coll. « U. Lettres », 2000, p. 45. « [L]es anthropologues distinguent deux types de cultures : celles de la culpabilité et celles de la honte. Le sentiment de culpabilité ou la peur de la honte constituent deux moyens de faire respecter la conformité à une norme de comportement. En fait, les deux processus fonctionnent de façon complémentaire, mais l'accent placé sur l'un ou l'autre varie selon les sortes de société. Dans les cultures de la culpabilité, l'individu qui a commis une faute est châtié par sa conscience, type de sanction interne qui frappe par exemple les adeptes de la religion catholique. La reconnaissance publique de sa faute par le sujet, à l'église ou dans le cadre d'une institution publique appropriée, allège alors son tourment intérieur. En revanche, dans les cultures de la honte, le châtiement est exécuté de façon externe. L'individu est sensible à ce que les autres pensent ou disent de lui. Éloges et blâmes sont ainsi dotés d'une considération capitale. Le sujet sera critiqué, méprisé, voire rejeté, si sa faute est rendue publique. C'est ainsi que la peur du ridicule régit certaines conduites sociales et qu'elle peut entraîner les réactions les plus violentes et même acculer au suicide. Dans ce type de société, la fonction du ridicule peut devenir purement répressive. » *Ibid.*, p. 45.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 10.

contraint d'adopter un comportement approprié pour se distinguer de la masse des exclus, pour rivaliser avec ses pairs, et pour gagner et maintenir honneur et statut⁵⁸.

Puisque la satire joue un rôle de régulation dans la société d'Ancien Régime, l'importance qu'a pu prendre le persiflage au XVIII^e siècle s'explique non seulement par des raisons de vogue ou de mode, mais aussi de structures sociales. Les premières raisons, quoiqu'elles soient moins profondes que les secondes, ne doivent pas pour autant être négligées. En effet, « [l]e succès du persiflage est tel qu'il finit par être regardé à l'étranger comme caractéristique du style français⁵⁹ ». Intrinsèquement liée à la « gaieté française », qui incarne « la politesse et l'art de la conversation porté à son plus haut degré de raffinement⁶⁰ » et qui fait alors la réputation de la France en Europe, cette forme de raillerie se retrouve, sans surprise, dans la *Correspondance littéraire*. L'on ne saurait cependant minimiser l'impact d'un dernier facteur, qui justifierait peut-être à lui seul sa présence dans les feuilles parisiennes : l'association de la satire, à l'aube du XVIII^e siècle, à la recherche de la vérité, qui a contribué à faire des philosophes des Lumières de grandes figures du persiflage.

Une réflexion sur la satire a été développée par des philosophes anglais et écossais à la fin du XVII^e siècle, qui ont eux-mêmes eu une influence déterminante sur le développement de la philosophie des Lumières. Les notions de *wit* et de *humour* ont favorisé l'adjonction d'une connotation positive et argumentative à la raillerie. Les idées de Shaftesbury sur l'humour, l'enjouement et le rire dans des contextes de sociabilité et de débats d'idées ont connu un écho important en France. Ainsi que l'explique Fabienne Brugère, « [l]a bonne humeur établit un principe d'enjouement à la base de tout discours philosophique comme accueil ou tolérance à l'égard de l'opinion d'autrui⁶¹ ». Il s'ensuit que le rire devient un allié précieux dans la quête de la vérité :

Le bon rire est un rire mesuré et un rire mesurant, par un travail du jugement qui oblige à confronter l'usage du rire à sa valeur. Dès lors, le rire évalue, prescrit, à

⁵⁸ *Ibid.*, p. 46.

⁵⁹ Elisabeth Bourguinat, *Le siècle du persiflage*, op. cit., p. 5. « [L]e mot lui-même, jugé intraduisible, est d'ailleurs adopté tel quel par différentes langues européennes, comme l'allemand, l'anglais ou l'espagnol. » *Ibid.*, p. 5.

⁶⁰ Lise Andries, « État des recherches », loc. cit., p. 13.

⁶¹ Fabienne Brugère, *Théorie de l'art et philosophie de la sociabilité selon Shaftesbury*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 36, 1999, p. 119.

l'aune d'une norme qu'il faut décrypter. [...] Le rire n'est ni quelque chose de personnel, ni un divertissement ; il est un critère, une preuve du vrai dans la mesure où il constitue une épreuve en faisant trembler le sens dans l'examen critique qu'il constitue. Dans l'*Essai [sur l'usage de la raillerie]* de Shaftesbury, le rire ou l'humour est l'instrument de la raison comme jugement s'élevant contre des convictions que celle-ci trouve intenable, des préjugés, des opinions et des croyances illégitimement considérées comme vérités. À ce titre, le rire peut être critère du vrai car il soumet à l'épreuve tout discours se présentant comme dépositaire d'une vérité. Ce qui, soumis au rire, lui résiste, est vrai. Ce qui succombe à ses attaques peut être considéré comme faux⁶².

Les vertus du rire et de l'enjouement sont donc multiples et elles assurent tout à la fois la circulation des idées et leur validation. Il faut encore préciser que, pour Shaftesbury, les mots « *Humour, Raillery, Irony, Ridicule* » ont des sens très proches, voire sont interchangeables, et qu'ils sont « tous constitués par la correction de l'humeur pour autoriser un rire mesuré⁶³ ». De la bonne humeur à l'humour, à la raillerie, au ridicule et à l'ironie, il n'y a donc qu'un pas.

Plusieurs philosophes français se sont approprié ce mode de raillerie, par exemple Montesquieu, Voltaire, Diderot, ce dernier ayant d'ailleurs traduit un des essais de Shaftesbury⁶⁴. Il en résulte que le ridicule devient, dans le discours, « une arme aussi efficace que l'argumentation » :

Si les arguments permettent de réfuter les erreurs, le ridicule, lui, permet de dévoiler les inepties. En France, les philosophes du XVIII^e siècle comme Voltaire ou Montesquieu font eux aussi du ridicule une arme du combat critique contre l'obscurantisme, les préjugés et le fanatisme. Néanmoins, le ridicule ne survit pas uniquement comme vecteur de démystification philosophique. Il subsiste aussi en tant que loi normalisatrice des mœurs, en particulier dans les milieux dont la structuration en groupes fermés perpétue le code de la mondanité et ses rites de prestige⁶⁵.

⁶² *Ibid.*, p. 122 et p. 128. L'ouvrage auquel il est fait référence est *Sensus Communis : An Essay on the Freedom of Wit and Humour*, publié à Londres en 1709, et qui a été traduit et publié en français dès 1710 sous le titre *Essai sur l'usage de la raillerie et de l'enjouement, dans les conversations qui roulent sur les matières les plus importantes*.

⁶³ Fabienne Brugère, *Théorie de l'art et philosophie de la sociabilité selon Shaftesbury*, *op. cit.*, p. 121-122.

⁶⁴ Il s'agit des *Principes de la Philosophie Morale ou Essai de M. S*** sur le mérite et la vertu. Avec Réflexions*, que Diderot a publiés en 1745.

⁶⁵ Sophie Duval et Marc Martinez, *La satire*, *op. cit.*, p. 56.

L'alliance entre la satire et la philosophie en viendra à caractériser, dans l'imaginaire de l'époque, le « rire des philosophes ». Lise Andries précise que, pour les « anti-philosophes », le rire « représente un danger pour la société parce qu'il rompt le lien social et que tout devient matière à rire dans un grand mouvement de négation des croyances⁶⁶ ». On y voit de la méchanceté, de la duplicité, un excès par rapport à la juste mesure, un caractère transgressif. C'est à tout le moins la représentation qu'en offrent les textes des ennemis des philosophes⁶⁷. Issue d'une révision des éléments favorisant la communication des idées au sein d'une communauté, la raillerie telle qu'elle a été adoptée par les philosophes en vient ainsi à incarner tout le contraire aux yeux de leurs adversaires. Cette critique a manifestement un fonds idéologique, mais il n'en demeure pas moins que la satire peut, en effet, servir à l'exclusion. En regard de la sociabilité, on verra avec les textes de Louise d'Épinay que, tout en étant mise au service d'un rejet, cette satire sert parfois en même temps la cohésion d'un groupe, en l'occurrence de celui qui se définit implicitement par opposition à l'exclu.

Un dernier parallèle entre la logique du monde et le discours des gens de lettres éclairera ces rapprochements entre structures sociales et représentation. Tout comme les membres des nouvelles élites, les gens de lettres doivent se conformer aux représentations et aux modes de distinction de l'élite dominante, elle-même héritière des codes et des marques de prestige nobiliaires. Un coup d'œil à la remarque d'un célèbre journaliste et homme de lettres du XVIII^e siècle illustre comment le discours, l'imaginaire et la représentation de soi et du « métier » d'auteur se structurent de façon similaire à ce que laissent observer les rouages du monde. Voici comment Marivaux explique sa conception de la critique littéraire dans *Le spectateur* :

Qu'un homme qui a du jugement, ou qui n'en a pas, critique les ouvrages de nos meilleurs auteurs vivants, ou d'auteurs médiocres, qu'il les trouve absolument mauvais, cela lui est permis ; il n'y a rien à lui dire, tant qu'il n'attaquera que les productions [...]. Mais que ce même homme, non content de critiquer bien ou mal un ouvrage, enveloppe insensiblement dans sa critique une satire contre l'auteur et jette un ridicule sur son caractère, il me semble que c'est ce qu'on ne devrait jamais lui passer, et que ce n'est pas assez ménager l'honnêteté publique que de donner

⁶⁶ Lise Andries, « État des recherches », *loc. cit.*, p. 15.

⁶⁷ Voir Christophe Cave, « Le rire des anti-philosophes », *Dix-huitième siècle, Le rire*, 32, 2000, p. 227-233.

passerport à de pareilles choses. Quand j'étais jeune, j'aurais vécu poliment avec mon critique, mais à l'égard d'un satirique, oh ! il m'aurait déplu, et j'avais un honneur bouillant qui aurait eu besoin d'un tuteur pour être sage⁶⁸.

Le vocabulaire de l'élite nobiliaire et de la distinction mondaine nourrit ce commentaire écrit par le jeune Marivaux en 1724. La satire du critique y est dénoncée de la même manière que pourrait l'être le persiflage dans le monde. Rappelons, à titre de comparaison, les plaintes de l'un des personnages de Louise d'Épinay dans son « Seconde dialogue » (15 août 1761) qui défendait la cible de la raillerie des convives de Versac en faisant valoir le mérite personnel de la proie du groupe rassemblé. Il opposait aux apparences ayant conduit à la raillerie la valeur de cet invité, que, lui, connaissait, contrairement à ses persifleurs. De façon tout à fait similaire, Marivaux déplore que le caractère de l'auteur soit la cible du ridicule et que l'on n'accorde pas d'attention à son talent ou à la valeur de son œuvre. C'est en ayant recours au vocabulaire de l'honneur qu'il formule ce regret, ce qui laisse voir les schèmes sociaux dans lesquels s'arrime sa conception de l'offense. Quoiqu'ils puissent s'en plaindre, les gens de lettres reproduisent néanmoins dans leurs discours les mécanismes de distinction de leur époque et, avec eux, les processus de violence symbolique qui les accompagnent. Nous verrons que c'est d'ailleurs précisément sous la forme de la raillerie que se présentent la plupart des jugements de Louise d'Épinay sur les ouvrages qu'elle commente.

À l'époque des Lumières, de « nouvelles élites » ont commencé à prendre forme, mais leur possibilité de s'isoler avec « l'élite » mondaine, qui seule détient le monopole du prestige, dépend de la maîtrise des codes de la « rationalité de cour » qui structurent l'ensemble de la vie sociale. Les modes de distinction, qui s'appuient sur l'étiquette et sur les règles de la politesse, valent tout aussi bien pour les gens de lettres et pour les philosophes des Lumières, qui se représentent en tant que guides de l'opinion. La promotion sociale ne peut passer que par l'acquisition de prestige, c'est-à-dire par la

⁶⁸ Marivaux, « Vingt-troisième feuille » [8 janvier 1724], *Le spectateur français*, dans *Journaux et œuvres diverses*, éd. Frédéric Deloffre et Michel Gilot, Paris, Bibliopolis, 1998-1999 (reproduction électronique de l'édition de Paris, Bordas, coll. « Classiques Garnier », 1988). URL : <http://visualiseur.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k101462h> [consulté le 18 février 2009].

distinction aristocratique et par la maîtrise des codes digne d'un membre de cette élite. Tout comme la mise en scène de la distinction, la violence symbolique exercée sur les « autres », c'est-à-dire sur ceux qui ne font pas partie du groupe, procède de l'étiquette. La même dynamique s'observe dans les textes, notamment dans le corpus galant, qui se caractérise précisément par une mise en scène de la sociabilité et de l'isolement de sociétés particulières. Reproduisant les logiques de la société au sein de laquelle évoluent ses rédacteurs, la *Correspondance littéraire* présente une semblable structure d'adhésion et d'exclusion, en isolant une élite devant une majorité désignée comme inférieure. La satire revêt, par ses dimensions sociale et philosophique, une double fonction, puisqu'elle est à la fois un mode de critique et une instance régulatrice dans l'exercice de ce pouvoir de distinction.

***La femme de mérite et le public :
les critiques de spectacle***

Dans ses critiques de spectacle, Louise d'Épinay commente principalement des pièces qui ont été jouées dans les théâtres officiels de la Comédie-Française et de la Comédie-Italienne⁶⁹. Presque tous les comptes rendus de spectacle rédigés par Mme *** ont été diffusés entre le 1^{er} octobre 1771 et le 15 janvier 1772, c'est-à-dire au moment où Grimm délègue la responsabilité de ses feuilles à ses proches amis en partant pour l'Angleterre, puis pour l'Allemagne. Seul un compte rendu, qui est aussi le plus bref, a été rédigé et diffusé au-delà de cette période, en 1775⁷⁰. Outre les dialogues fictifs que diffuse Louise d'Épinay à cette époque, plusieurs de ces critiques figurent parmi les textes les plus

⁶⁹ « Au XVIII^e siècle, [le théâtre officiel] consistait en : la permission de porter le nom “Comédiens/Musiciens du roi”, le droit d'exploitation exclusive d'un répertoire, le respect et le rayonnement de la dramaturgie classique, l'obligation de divertir Sa Majesté et ses représentants sur commande et dans les lieux qui leur étaient prescrits. Deux troupes, l'Opéra et la Comédie-Française, jouirent de ce statut en 1700-1701 ; une troisième, la Comédie-Italienne, les rejoignit en 1723 lorsque ces acteurs devinrent “Comédiens Italiens Ordinaires du Roy” après la mort du régent Philippe d'Orléans. » David Trott, *Théâtre du XVIII^e siècle, jeux, écritures, regards. Essai sur les spectacles en France de 1700 à 1790*, Montpellier, Espace 34, 2000, p. 102.

⁷⁰ On pourra se reporter à la « Liste des comptes rendus de spectacle attribués à Louise d'Épinay (1770-1783) » (tableau V) pour appuyer la lecture de cette présentation.

longs de sa production pour la *Correspondance littéraire*, tant le narré de l'intrigue et la description des scènes y sont précis. L'édition de Maurice Tourneux ne permet toutefois pas de mesurer l'ampleur de ce travail. Parmi les sept critiques de spectacle qui lui sont attribuées, seuls les deux textes les plus courts – ceux qui sont consacrés au *Domino* ainsi qu'aux *Deux miliciens ou l'orpheline villageoise* (1^{er} octobre 1771) et au *Roi et son ministre* (janvier 1775), qui comptent respectivement sept cent trois et soixante-cinq mots – et l'article portant sur *Le fils naturel* de Diderot (1^{er} novembre 1771) ont été conservés en entier. La brièveté des deux premiers et la réputation de l'auteur de la pièce commentée dans le troisième expliquent probablement le fait qu'ils ont été retranscrits en totalité, contrairement aux quatre autres critiques, largement coupées. N'ont en effet été retenus que 11 % de la critique de *La coquette de village ou le baiser pris et rendu* (15 octobre 1771), 9 % de celle des *Cinq âges d'Arlequin* (1^{er} novembre 1771), 20 % de celle du *Bourru bienfaisant* (15 novembre 1771) et 30 % de celle de *La mère jalouse* (15 janvier 1772). Remarquons que cela vaut également pour de nombreux comptes rendus écrits par d'autres rédacteurs. L'éditeur de la fin du XIX^e siècle n'a, en effet, souvent conservé que les commentaires critiques les plus denses, délaissant tout le détail des scènes et, nécessairement, des remarques critiques de même que certaines descriptions des réactions du parterre que ces parties de texte contiennent. La longueur des critiques de Louise d'Épinay explique facilement ces suppressions, les deux premières comptant environ deux mille mots chacune et les deux dernières, respectivement autour de trois mille quatre cents et cinq mille mots. En plus du contenu des pièces commentées, qui nous indique le soin avec lequel étaient présentées la plupart d'entre elles, les parties retranchées laissent pourtant apprécier toutes les nuances du jugement de la spectatrice. Leur absence rend encore plus acerbes des critiques qui, il faut le dire, n'épargnent que rarement les œuvres et leurs auteurs. C'est dans ce premier ensemble de textes que l'on remarque une délimitation élitiste qui s'effectue en particulier par rapport à deux groupes d'« exclus » : le public et les gens de lettres. La rédactrice fait la démonstration de sa compétence et de sa supériorité en regard du public, dont elle rend compte des jugements. Elle fait aussi preuve de son mérite en mettant en scène l'exception de son point de vue et en soulignant la clairvoyance de ses appréciations.

Tableau V

Liste des comptes rendus de spectacle attribués à Louise d'Épinay (1770-1783)

1771		
32.	1 ^{er} octobre 1771	« Article de Madame *** » [compte rendu : anonyme, <i>Domino</i> et L.-G. d'Azémar et A.-M.-A. Fridzéri, <i>Les deux miliciens ou l'orpheline villageoise, Comédie en un acte et en prose mêlée d'ariettes</i> , par M. d'Azemar, Lieutenant au régiment de Touraine]
34.	15 octobre 1771	« Article de Madame *** » [compte rendu : L. Anseaume et L.-J.-Cl. Saint-Amans, <i>La coquette de village ou le baiser pris et rendu</i>]
37.	1 ^{er} novembre 1771	« Article de Madame *** » [compte rendu : Diderot, <i>Le fils naturel</i>]
38.		« Autre article de Madame *** » [compte rendu : C. Goldoni, <i>Les cinq âges d'Arlequin</i>]
41.	15 novembre 1771	« Article de Madame *** » [compte rendu : C. Goldoni, <i>Le Bourru bienfaisant</i>]
1772		
49.	15 janvier 1772	s.t. [compte rendu : N.-Th. Barthe, <i>La mère jalouse</i> , comédie en trois actes et en vers] (article de Grimm, avec Diderot et Louise d'Épinay)
1775		
59.	janvier 1775	s.t. [compte rendu : chevalier A.-J. Du Coudray, <i>Le roi et son ministre</i>]

La complicité du parterre

Parmi les pièces commentées par Mme ***, seules celles de Diderot et de Goldoni jouissent d'une réception positive. Les auteurs des quatre autres pièces rencontrent un juge impitoyable, qui commence par assurer leur discrédit auprès des lecteurs en évoquant soit un échec passé, soit une réputation acquise auprès du public et qui n'a souvent rien à voir avec leur talent. On retrouve précisément dans cet ensemble le type d'attaque personnelle dont se plaignaient Marivaux et Louise d'Épinay elle-même dans la fiction dialoguée qu'elle avait écrite à la suite de la représentation des *Philosophes* de Palissot (15 août 1761).

Dans la critique de *La coquette de village ou le baiser pris et rendu* de L. Anseaume et L.-J.-Cl. Saint-Amans, la mention de la « première chute » du compositeur donne le ton à

l'article de Mme ***. Elle sert d'emblée à justifier le peu d'intérêt qu'a suscité la musique de son nouvel opéra comique :

Les comédiens italiens ont donné le dix neuf septembre dernier la premiere et derniere représentation d'un Opéra comique en deux actes intitulé *La Coquette de village ou le Baiser pris et rendu*, paroles de M. Auseaume souffleur de la Comédie italienne et la musique d'un jeune homme nommé M. de Saint Amand qui n'est pas à sa premiere chute. Il y a quelques années qu'un petit acte de sa composition éprouva le même sort. La musique de celui ci n'a ni dessein ni projet ; elle est plate ou barbare. (15 octobre 1771)

Le recours à l'opinion générale en guise de préambule à une critique négative s'observe semblablement dans le traitement de la pièce *Les deux miliciens ou l'orpheline villageoise* de L.-G. Azémar et A.-M.-A. Fridézi. Cette fois, Mme *** ne peut pas relater un échec antérieur, puisqu'il s'agit d'un premier essai. Aussi souligne-t-elle plutôt que, à défaut du talent du compositeur, c'est une cause étrangère à son art qui a jusqu'alors piqué la curiosité du public à son égard :

c'est le premier ouvrage en ce genre du sieur Fridzery aveugle depuis l'âge de dix-huit mois. Ce jeune homme a intéressé tout Paris depuis plusieurs années, beaucoup plus par le malheur qu'il a d'être privé de la vue que par ses talents. On lui a entendu exécuter sur le violon et sur la mandoline dans différens concerts publics plusieurs simphonies de sa composition ; il a fait beaucoup d'autre musique instrumentale de différent genre qui n'a dû son succès momentané qu'à l'intérêt qu'inspirait leur auteur. La musique de son opéra comique n'augmentera pas sa réputation. (1^{er} octobre 1771)

Ces entrées en la matière font écho au bruit du monde et à ce qui intéresse « tout Paris ». Louise d'Épinay s'appuie dans un premier temps sur le sentiment du public pour asseoir le discrédit des artistes. Celui-ci annonce clairement aux lecteurs la nature peu élogieuse du commentaire qu'ils s'apprêtent à lire.

Dans son article sur *Les deux miliciens*, la critique poursuit en affirmant que la pièce de L.-G. Azémar « est sans stile, sans nuance et sans intérêt ; il ne se passe rien entre la premiere et la derniere scene, quoiqu'il y en ait huit ou dix dans l'intervalle » (1^{er} octobre 1771). En plus de cette inertie, elle reproche essentiellement à l'auteur de ne pas avoir su respecter le genre que dictaient son intrigue et ses personnages :

Par la maniere dont cette rapsodie est écrite elle a la prétention du plus grand genre : ce sont des bourgeois, des paysans, des mamans, des soldats qui oublient de temps

en temps leurs tons, leurs mœurs et leur langage pour débiter des maximes qui pourraient aller aux héros de Corneille. Malgré le ridicule et l'absurdité de cette pièce, le tirage de la milice divertit le parterre, et le succès mérité qu'y a Madame Trial lui a fait avoir neuf représentations. (1^{er} octobre 1771)

L'absurdité qui résulte de cette confusion des genres entraîne l'emploi d'un vocabulaire dépréciatif pour rendre compte du spectacle : on y « débite des maximes », le résultat est « ridicule », la pièce n'est qu'une « rhapsodie ». Fréquent sous la plume de Louise d'Épinay, ce dernier mot, si l'on se réfère à ce que précise l'article de l'*Encyclopédie*, est à l'époque

devenu odieux, comme le remarque M. Despréaux dans sa troisième réflexion critique sur Longin, & l'on ne s'en sert plus que pour signifier une collection de passages, de pensées, d'autorités rassemblées de divers auteurs, & unies en un seul corps. Ainsi le traité de Politique de Juste-Lipse est une rhapsodie, dans laquelle il n'y a rien qui appartienne à l'auteur, que les particules & les conjonctions⁷¹.

Dans ses textes, Mme *** emploie ce terme pour désigner des pièces ou des ouvrages dont elle soulève précisément l'absence de cohésion ou la disharmonie des éléments.

Le commentaire de la critique sur *Le roi et son ministre* montre bien le caractère hétéroclite qui justifie le recours à l'image de la rhapsodie. L'article se présente comme suit :

Après avoir vu traduire Henri IV sur la scène française, sur le théâtre de l'Opéra comique, même sur celui du célèbre Audinot, directeur des marionnettes ou comédiens de bois, on espérait qu'on laisserait en paix sa cendre ; mais nous sommes un peu machines, et quand une fois l'impulsion est donnée nous ne savons plus nous arrêter. Un certain Chevalier du Coudrai qui n'est connu de personne vient de faire une rapsodie qu'il appelle drame, et qu'il a intitulée *le Roi et son Ministre*. Pour éviter le soupçon de plagiat, il a fort spirituellement imaginé de faire de Sully un vrai gobe-mouche, et de Henri IV une manière de Sancho Pança qui ne parle que par dictons et par proverbes, qui se met dans des fureurs infernales quand on lui dit du mal de son ministre, qui se calme tout à coup et sans raison &c. Cette tournure neuve ne rend pas la production de M. du Coudrai plus piquante. Si quelque chose pouvait jeter du ridicule sur le héros de la France, si quelque chose pouvait éteindre l'enthousiasme que son seul nom inspire, ce seraient assurément les plates et impertinentes saillies de ces Messieurs. (Janvier 1775)

⁷¹ « Rhapsodie », dans Diderot et D'Alembert (édit.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de Gens de lettres*, éd. Robert Morrissey, *The ARTFL Encyclopédie Project*, vol. 14, p. 244. URL : <http://artfl.uchicago.edu/cgi-bin/philologic31/getobject.pl?c.106:52:0.encyclopedia0308.78287> [consulté le 22 janvier 2009].

L'impropriété du traitement de ce « héros de la France », dont les répliques ne conviennent pas à la hauteur, entraîne le déni explicite de l'appellation de « drame », qui est remplacée par celle, péjorative et ne renvoyant à aucun genre, de « rapsodie ». Au-delà d'un amalgame malheureux, ce sont surtout les ambitions démesurées des créateurs qui sont ainsi condamnées. L'ironie de Mme *** – « pour éviter le soupçon de plagiat, il a fort spirituellement imaginé de faire de Sully un vrai gobe-mouche, et de Henri IV une manière de Sancho Pança » – et sa condamnation sans appel de la pièce – « si quelque chose pouvait éteindre l'enthousiasme que son seul nom inspire, ce seraient assurément les plates et impertinentes saillies de ces Messieurs » – montrent bien que leur tort est surtout, pour elle, d'avoir choisi de mettre en scène un sujet aussi noble en ayant recours à des moyens aussi faibles. En quelque sorte, comme s'ils n'avaient pas respecté leur rang.

La prétention est source de ridicule et d'ennui. Pour cette raison, elle s'attire la raillerie. Dans de plus longues critiques que celle du *Roi et son ministre*, la collaboratrice de Grimm a parfois recours au jugement du public pour conforter son opinion et pour mettre encore plus en évidence l'échec d'ambitions disproportionnées. Elle relate alors en particulier les aspects de la pièce qui ont été moqués par le parterre. Après avoir décrit une scène de *La coquette de village* dans laquelle Richard, le rival de Subin, laisse ce dernier « avec son Intendant qui est chargé de lui apprendre qu'il va épouser Colette, et emmène sa maîtresse dans un autre appartement, ce qui a donné beaucoup à penser au parterre qui a trouvé cette fuite fort plaisante », elle poursuit ainsi :

Cette pièce aurait été tout au plus supportable avec bien de la verve et de la folie dans le dialogue ; mais elle manque de gaieté, et a toute la prétention d'un drame sérieux. Tous les personnages en sont malhonnêtes et tristes. Il n'y a eu de plaisanterie que celle qu'a faite le parterre sur la mésaventure de Subin en voyant sortir Colette du boudoir ; mais sa joie n'a plus eu de bornes lorsqu'il l'a vue ensuite si déterminée à s'en retourner avec Subin, et Subin si déterminé à la reprendre. Je n'ai jamais vu de pièce plus complètement et plus constamment huée du commencement à la fin. (15 octobre 1771)

En plus de la musique, des dialogues, du jeu des acteurs, de la réputation des auteurs, la réception du public fait partie des éléments dont on rend compte aux abonnés. L'hilarité du parterre sert ici à appuyer les propos de l'auteure, qui attribue l'échec de *La coquette de*

village à la méprise de son créateur, dont la maladresse a été de confondre le sérieux avec la tristesse.

Autre mauvais résultat dû à la prétention d'un auteur, *Les deux miliciens* se sont également attiré des interventions du parterre :

Jusqu'au moment du tirage de la milice chaque scene a été remplie par une lamentation. Lamentation de la jeune fille, lamentations de son amoureux [*i.e.* Justin], lamentations de la mere et d'un ami de Justin, lamentation du charbonnier [...]. Lorsque le sort de Justin est décidé, les lamentations recommencent ; le parterre se disposait à les égayer, mais l'ami du jeune milicien se dévoue et vient s'offrir pour marcher à sa place : combat de générosité ; l'ami l'emporte et le subdélégué l'accepte d'autant plus volontiers, à ce qu'a prétendu un plaisant du parterre, qu'il est grand et bien fait, et que Justin n'a pas la taille requise. Cette remarque sur l'acteur Julien qui joue le rôle de Justin a eu un succès général. (1^{er} octobre 1771)

L'énumération des lamentations, en mimant la litanie du spectacle, prépare la réception des réparties du parterre par les lecteurs et vise la reproduction de leur effet railleur dans l'écriture. Bien qu'il s'agisse d'abord de rendre compte de l'actualité parisienne, et donc des œuvres davantage que de leurs spectateurs, Mme *** ne fait pas pour autant l'économie des réactions de ceux-ci, surtout lorsqu'elles appuient un commentaire satirique. En l'occurrence, la représentation de l'ennui ou de l'exaspération du parterre est fort éloquente et sert son propos.

Dans ces critiques négatives, Louise d'Épinay discrédite les auteurs à partir du jugement du public et les œuvres, à partir de celui du parterre. En plus d'égayer ses propos, le détail de ce qui a amusé une partie de l'assistance appuie son commentaire. Cela dit, l'intérêt accordé à ces réactions ne va pas toujours nécessairement en ce sens. Si l'opinion généralement entretenue sur les auteurs et les saillies ponctuelles du parterre étoffent un discours dans lequel on rend compte de « chutes », la réception de la majorité des spectateurs fait plutôt figure de contrepoint dans le discours de la critique lorsqu'il s'agit d'aborder des pièces et des auteurs de mérite.

La femme de mérite, le public et le génie

En matière de dramaturgie, Louise d'Épinay se représente comme faisant partie des rares gens de goût étant à même de pouvoir apprécier les nuances des pièces et le génie des

créateurs. Elle se distingue en cela explicitement de la majorité des spectateurs. Cette dimension de son autoreprésentation se remarque tant par les moyens auxquels elle a recours pour discréditer les spectacles que par la manière dont elle dépeint le jugement – aveugle – du public devant des pièces qui auraient pourtant dû, si on l'en croit, remporter un franc succès. Cette posture lui permet de légitimer et de faire la démonstration de sa compétence auprès de ses lecteurs. Elle instaure aussi une hiérarchie parmi les membres du public.

Si l'histoire des *Deux miliciens* a fait rire et chahuter le parterre, sa musique, à laquelle la critique ne concède ni qualité ni originalité, a cependant « été fort applaudie et fort au delà de ce qu'elle mérite » (1^{er} octobre 1771). Un écart éloigne ici son jugement de l'appréciation du public. Ainsi que le précise Mme ***, celui-ci aurait été « ébloui » par « la prodigieuse exécution de deux ariettes *di bravoura* que chante Madame Trial, et par quelques traits de chant assez agréables dont l'auteur n'a pas même sçu tirer parti » (1^{er} octobre 1771). Elle insiste sur le partage qu'il y a lieu de faire entre la médiocrité du compositeur et « le succès mérité » de la comédienne, dont le talent « a fait avoir neuf représentations » à la pièce. Si le parterre a été ébloui, la critique, elle, montre qu'elle a bien vu à qui revenaient réellement les éloges, c'est-à-dire à l'actrice Trial et non pas au compositeur Fridézi.

En dépit du fait qu'elle souligne parfois son accord avec certaines réactions du public, Mme *** insiste régulièrement sur ce qui, au contraire, les sépare. Dans ses textes, une hiérarchie est clairement établie entre les gens de goût, dont elle dit faire partie, et l'ensemble des spectateurs, qui n'ont pas la clairvoyance des premiers. L'évocation de leur méprise met en évidence le bien-fondé de sa propre opinion, tel que l'on peut l'observer dans la critique du *Bourru bienfaisant* :

Beaucoup de gens blâment M. Goldoni d'avoir laissé le spectateur à la fin de sa pièce admirateur forcé du bon homme Géronte ; on confond, disent-ils, le défaut et la vertu, et l'on applaudit à l'un et à l'autre sans s'en apercevoir. Ah, Messieurs !.... Mais répondre au public, j'aimerais autant entreprendre de prouver que le Misanthrope [*sic*] n'est pas une mauvaise pièce. (15 novembre 1771)

L'esquisse d'une réplique aux « Messieurs » du public, par une apostrophe suivie d'une double ponctuation suggestive, laisse entendre aux lecteurs à quel point, selon la

spectatrice, ces derniers sont dans l'erreur. L'ajout de la remarque concernant la pièce de Molière achève de mettre en scène sa lassitude, puisqu'elle renonce manifestement à fournir l'effort que demanderait la démonstration de l'excellence de la finale choisie par Goldoni. Son procédé discrédite encore plus efficacement leur opinion que ne l'aurait fait une minutieuse argumentation. Le parti pris du silence souligne d'autant mieux la position de supériorité que s'octroie la critique par rapport au public que celle-ci refuse même d'entrer en dialogue avec ses représentants, en l'occurrence avec ces « Messieurs » qu'elle apostrophe dans son texte.

La critique du *Fils naturel* de Diderot donne lieu à la plus évidente représentation de l'incapacité du public – comme des acteurs – à apprécier le mérite d'un auteur. Avant de s'en démarquer, Louise d'Épinay entreprend toutefois d'asseoir, ou plutôt de préserver, la bonne réputation de Diderot aux yeux des abonnés en soulignant ce que les spectateurs aussi bien qu'elle-même ont pu apprécier dans cette pièce. Bien qu'elle ait été reçue avec réserve lorsqu'elle a été présentée sur scène, elle a néanmoins récolté un certain succès, ce sur quoi l'auteure insiste dans un premier temps :

Sans avoir eu un succès très décidé, elle en a eu beaucoup pour une pièce dénuée de toutes ces pompeuses absurdités qui entraînent sans savoir pourquoi les applaudissements de la multitude. Tous les endroits fortement marqués, tout ce qui fait tableau, tout ce qui est maxime, a été très applaudi. (1^{er} novembre 1771)

Louise d'Épinay campe d'emblée les représentations générales qui se trameront dans tout son texte : d'une part, Diderot n'est pas un auteur qui cherche à remporter, par n'importe quel moyen, un succès facile auprès des spectateurs, mais il est un génie ; d'autre part, « la multitude », qui applaudit « sans savoir pourquoi », n'a pas été en mesure de reconnaître les mérites de son œuvre. La suite du commentaire renforce ces deux idées :

Tous les mots de nature, de passion, enfin tout ce qui est l'ouvrage du génie, du sentiment, de la délicatesse, n'a été senti que d'un très petit nombre de spectateurs ; mais ce qui s'appelle le public, et même les acteurs ne s'en sont pas doutés. La pièce a été mal jouée à deux ou trois endroits près, et la plus grande partie de la salle ne s'en est pas doutée. Ce qui n'a pas été applaudi attachait en silence le spectateur, et il ne s'en est pas douté. Enfin tout ce qui a été applaudi n'est pas, à mon avis, ce qui méritait le plus de l'être, et rien ne m'a tant prouvé que le goût des arts est sur son déclin en France que l'impression qu'a faite sur le public la représentation du *Fils naturel*. (1^{er} novembre 1771)

Seule une infime partie des spectateurs aurait pu apercevoir le génie de l'auteur, et Mme *** se montre comme faisant partie de cette élite. La conclusion qu'elle tire sur le « déclin » du « goût pour les arts » en France conforte son statut d'exception, lequel confère une autorité à son jugement devant les abonnés :

Les gens de gout, le petit nombre de spectateurs à qui j'aime à m'en rapporter, et à qui M. Diderot ne dédaigne pas de plaire se sont trouvés affectés d'une maniere différente de celle du public. Ils ont trouvé de grandes beautés dans les détails des mots sublimes, des tableaux pathétiques et touchans [...]. (1^{er} novembre 1771)

Cette remarque illustre parfaitement la position de supériorité qu'adopte la critique envers le public parisien : contrairement à l'ensemble des spectateurs, elle sait déceler et reconnaître le mérite, la beauté, le sublime. Les « gens de goût » sont d'ailleurs explicitement exclus du public dans la première phrase de cet extrait, puisqu'ils se seraient « trouvés affectés d'une maniere différente de celle du public » (1^{er} novembre 1771). Au passage, remarquons que Louise d'Épinay s'associe également de près à l'auteur, qu'elle dit faire partie de la même élite qu'elle. Ce rapprochement, joint à la mise en valeur de son jugement devant celui de la majorité des spectateurs, permet à la critique de se distinguer elle-même en vertu de la réciprocité du mécanisme de l'éloge.

En plus d'insister sur ce qui a échappé au public, Mme *** présente une nuance importante relativement à la réception de cette pièce, qui avait été commentée dans la *Correspondance littéraire* plusieurs années auparavant : « Tous les éloges qu'on pourrait faire aujourd'hui de ce drame seraient au dessous de ce que sa réputation si bien méritée lui en a attiré constamment par tous les gens de gout depuis quinze ans qu'il a paru imprimé. » (1^{er} novembre 1771) Si le succès a été retentissant au moment de son impression, sa mise en scène, on l'a vu, n'a pas suscité autant d'enthousiasme. En faisant l'éloge de Diderot en tant qu'auteur lucide et respectueux du travail des comédiens dans l'exécution de sa pièce, Louise d'Épinay attire l'attention sur l'humilité et la lucidité du philosophe :

Il [*i.e. Le fils naturel*] a été donné le vingt six septembre pour la premiere fois, sans empressement, mais sans opposition de la part de M. Diderot. Il a laissé les comédiens absolument les maitres de son ouvrage, et ne leur a pas caché que suivant son opinion cette piece ne devait pas réussir à la représentation. (1^{er} novembre 1771)

En soulignant ce « mérite » de Diderot, Mme *** le distingue des autres auteurs qui pèchent, si l'on adhère à ses critiques, par ambition. Elle écarte aussi le philosophe de toute responsabilité relative au succès mitigé remporté par la troupe des Comédiens français. Alors qu'elle insiste sur le fait que le public ne « s'est pas douté » de la plupart des choses qui se sont passées sur la scène et en eux-mêmes ce jour-là, c'est précisément aux questions de la réception et de la potentialité scénique de la pièce qu'elle consacre la partie la plus importante de sa critique.

Après avoir mentionné que seuls les gens de goût ont été à même de remarquer « de grandes beautés dans les détails, des mots sublimes, des tableaux pathétiques et touchans », Louise d'Épinay poursuit en soulignant que « quelques uns cependant ne produisent pas l'effet qu'on en attendait, et si la lecture de ce drame ne laisse rien à désirer, on trouve quelques observations à y faire relativement à l'effet théâtral » (1^{er} novembre 1771). Distinguant soigneusement la lecture de la pièce de sa représentation, elle évoque ensuite les effets que suscite la première et qui se perdent à la seconde :

La vertu de Dorval et son langage sont montés sur un si haut ton, qu'il semble retomber dans la classe des hommes ordinaires, lorsqu'entraîné par les circonstances il laisse à la fois dans l'erreur Clerville, Constance et Rosalie. Ce défaut ne s'aperçoit pas à la lecture qui est toujours plus rapide que la représentation ; on n'y est frappé que de la profondeur du but moral, du fatalisme : mais à la représentation lorsqu'on voit ces trois personnages abusés, il y a un moment où l'on sait mauvais gré à Dorval de ne pas confier à Constance sa véritable position au risque de tout ce qui en pourrait arriver. Il ne le fait pas, et Clerville, Constance et Rosalie cessent d'inspirer de l'intérêt, parce qu'ils sont dupes des apparences ; on ne peut ni les plaindre, ni en rire, et il faut pouvoir plaindre au théâtre le personnage trompé lorsqu'on ne peut pas en rire. Voilà, je crois, la raison qui a empêché l'effet des scènes où ils se trouvent tous rassemblés dans des situations si violentes. (1^{er} novembre 1771)

Loin de constituer une sanction sans appel, ces positions sur le manque de réalisme et de crédibilité des personnages mis en scène sont ensuite opposées, dans l'article, à celles de Diderot. Suit en effet un dialogue offrant à la lecture un extrait de conversation entre les deux interlocuteurs :

L'auteur répond à cela que l'intérêt ne peut jamais naître d'une absurdité, et que le bon sens ne peut jamais refroidir un ouvrage [...].

Et moi je réponds à l'auteur que sa réflexion n'excuse pas le défaut de l'effet théâtral ; que d'ailleurs plus le caractère de Dorval est robuste, plus il lui importe

d'être parfaitement honnête et droit, sans s'embarrasser de la manière dont le jugeront les gens à qui il a à faire. Prenez garde que le spectateur joue le rôle de la conscience du personnage ; il est dans le secret de ses intentions, des mouvemens de son ame [...]. (1^{er} novembre 1771)

La représentation d'un tel échange entraîne les lecteurs des royaumes européens, au-delà de l'actualité parisienne, dans un débat entre « gens de goût » sur la vraisemblance morale d'un personnage. La critique soulève et approfondit des réflexions sur des aspects de la pièce que la majorité des gens du public n'auraient, si on l'en croit, pas même sentis et dont ils auraient encore moins pu débattre. La démonstration de sa compétence en matière d'appréciation dramatique est assise par ce dialogue, puisqu'en plus de sa distinction par rapport au public on y remarque son mérite à vouloir et à pouvoir départager ce qui convient au livre et ce qui sied à la scène. Enfin, la proximité de ses vues et de celles de Diderot – puisque, somme toute, « ce défaut ne produit qu'une suspension d'intérêt très momentanée, et n'ôte rien à toutes les beautés reconnues dans ce drame » (1^{er} novembre 1771) – soude leur cohésion et confirme le caractère d'exception de ceux à qui s'en remettent les lecteurs étrangers pour apprécier les nouveautés des scènes parisiennes.

Louise d'Épinay se distingue de « la multitude » par la finesse de son goût. Critique de Diderot, elle se présente dans le double rôle de la lectrice et de la spectatrice sensible, de même que dans celui d'interlocutrice. Un article écrit de pair avec Grimm, et probablement aussi avec Diderot, montre que cette supériorité est également établie par rapport aux gens de la « belle société ». Outre la lecture individuelle d'une pièce et sa mise en scène publique dans l'enceinte du théâtre officiel, il existe un autre mode de représentation et de réception fort répandu au XVIII^e siècle : celui qu'offraient les théâtres de société. Il en est fait mention dans le compte rendu de *La mère jalouse* (15 janvier 1772). Grimm, qui est, de toute évidence, l'auteur de cet extrait de la critique, s'étonne du peu de succès remporté par la pièce de M. Barthe, qui avait pourtant déjà reçu les éloges des gens du monde avant d'être soumise à l'appréciation générale du public :

Le vingt-trois Décembre de l'année dernière on a donné sur le théâtre de la Comédie française la première représentation de la *Mère jalouse, Comédie en trois actes et en vers par M. Barthe*. Ce poète né à Marseille est auteur de quelques autres petites pièces dont la dernière sous le titre des *Fausse Infidélités* a eu beaucoup de succès. La *Mère jalouse* en a eu un très médiocre à la première représentation, quoique

l'auteur fût en droit d'en espérer un très grand d'après les applaudissemens que sa piece avait reçus aux lectures réitérées dans plusieurs cercles très nombreux et très brillans. Mais ce n'est pas la première fois que le public a pris la liberté d'infirmes les sentences de ces tribunaux subalternes, et que la réputation acquise dans des sociétés s'en est allée en fumée, lorsqu'elle s'est exposée au grand air. La Mere jalouse n'a eu que sept représentations très faibles. On dit que M. Thomas, ami intime de l'auteur, se propose de prouver au public dans le *Mercure* qu'il a eu grand tort de ne pas juger cette piece plus favorablement. (15 janvier 1772)

L'évocation de la réaction de M. Thomas montre bien une tension, dans le discours de Grimm, entre le jugement des sociétés particulières – des « cercles très nombreux et très brillants », précise-t-il – qui devrait dicter ou, à tout le moins, laisser présager celui du public, et la supériorité accordée à ce dernier par opposition aux « tribunaux subalternes » qu'incarnent ces sociétés dans l'article. Par-delà cette ambivalence idéologique, qui concerne bien davantage les positions philosophiques et l'élitisme de Grimm que ceux de Louise d'Épinay, se dégage une triple réception des pièces, qui va de la conscience du lecteur au public en passant par le monde⁷². On voit bien que Mme *** présente son jugement en marge des deux sphères de réception collectives que sont le public et la bonne société. Sa distinction indique non pas que sa position serait particulièrement originale, mais plutôt qu'elle leur est supérieure.

Les critiques de spectacle de Louise d'Épinay ont permis d'observer la manière dont elle fait montre de ses compétences. Détentrice des codes scéniques et esthétiques, elle adopte une posture d'autorité. Renseignant les lecteurs sur les auteurs et leurs succès, ou encore leurs échecs antérieurs, elle confirme l'importance de la réputation dans son mode d'appréciation, mais sans pour cela y limiter la teneur de son commentaire. Elle associe ponctuellement son jugement à celui du public, puisque les échecs sont confirmés par l'évocation du bruit du parterre, mais le mérite, lui, ne peut être senti et expliqué que par les rares gens de goût dont elle dit explicitement faire partie. L'adhésion nécessite l'évocation

⁷² « À la dialectique privé/public a succédé un triptyque particulier/société/public, qui organise la représentation des pratiques sociales et politiques mais aussi celles de la réception des textes. Tous les récits qui relatent les déboires du passage du salon à l'imprimé ou au théâtre insistent sur l'opposition à la fois spatiale et sociale entre l'opinion de la "société" et celle du public. » Antoine Lilti, *Le monde des salons*, op. cit., p. 339.

des « autres » pour pouvoir se mettre en scène, ce que les représentations des jugements du public et des gens du monde viennent combler. Cela étant, la distinction envers les gens de lettres et la connivence avec les lecteurs se remarquent pour leur part de façon beaucoup plus évidente dans la construction de ses comptes rendus d'ouvrage.

Connivence et raillerie : les critiques d'ouvrage

Tout comme pour les spectacles, les comptes rendus des nouvelles parutions attribués à Louise d'Épinay ont tous été diffusés au cours des années 1770. Au total, vingt articles figurent dans ce sous-corpus⁷³. Bien que Meister atteste l'importance du travail fourni par Louise d'Épinay en 1773 et en 1774, seuls quatre critiques apparaissent sous ces deux années dans les listes ici établies. La plupart des textes de cet ensemble laissent voir des mécanismes de cooptation et d'exclusion propres aux logiques de la distinction mondaine. S'il ne faut pas être ennuyeux dans le monde, il ne faut pas l'être davantage dans une correspondance littéraire, faute de quoi l'on ne saurait, au premier chef, conserver ses abonnés. La gaieté y est donc de mise, tout comme en société. Dans le cas des feuilles de Grimm, cette remarque est d'autant plus valable que la civilité française se situe au cœur de ce que cherchent à retrouver ses lecteurs étrangers. Certes, il s'agit pour eux de s'informer du bruit de Paris, ce que laisse voir précisément ce genre de comptes rendus, mais cet objectif se double d'une fascination pour une vie de société, celle que l'on associe alors à la nation française. Le discours critique de Louise d'Épinay prend forme dans la représentation d'un cercle élitiste qui connaît l'art mondain du divertissement. Mme *** met en scène une connivence et instaure un esprit de communauté qui l'unit, par la médiation des textes, à ses lecteurs. Elle assure aussi sa propre distinction à partir de l'exclusion de plusieurs hommes de lettres dont elle commente les travaux. Persiflage, narration d'anecdotes, beaux mots confèrent à ses propos l'esprit et l'art de plaire qui favorisent l'adhésion des abonnés aux idées et aux auteurs qu'elle met en valeur. Elle

⁷³ On pourra se reporter à la « Liste des comptes rendus d'ouvrage attribués à Louise d'Épinay (1770-1783) » (tableau VI) pour appuyer la lecture de cette présentation.

procède ainsi à une hiérarchisation qui, tout comme dans le monde, orchestre ses exclusions sur le mode de la raillerie.

Tableau VI

Liste des comptes rendus d'ouvrage attribués à Louise d'Épinay (1770-1783)

1770		
27.	1 ^{er} mai 1770	« Article de M. Diderot » (avec introduction de Mme d'Épinay et commentaire de Grimm)
1771		
28.	1 ^{er} juillet 1771	s.t. [compte rendu : L.-L.-F. de Brancas, comte de Lauragais, <i>Extrait du droit public de la France</i>],
30.	1 ^{er} septembre 1771	s.t. [compte rendu : [Cl.-Fr. Lambert], <i>Relation singulière ou le Courier des Champs-Élysées</i>]
36.	15 octobre 1771	s.t. [compte rendu : [Daudé de Jaussan], <i>Lettre de M. Raphaël le jeune</i>]
40.	1 ^{er} novembre 1771	« Lettre de Madame *** à M. Diderot » [sur l'Éloge de Fénelon par J.-F. de La Harpe]
45.	15 décembre 1771	« Article de Madame ***. <i>Traité du Mélodrame ou Réflexions sur la musique dramatique</i> , par M. Garsin ou Gersin de Neufchatel »
46.		s.t. [compte rendu : [Lasnière], <i>Elémens du système général du monde</i>] (avec Diderot)
47.	15 décembre 1771	« Article de Madame *** » [compte rendu : [L.-S. Mercier], <i>L'an deux mille quatre cent quarante</i>]
1772		
50.	1 ^{er} février 1772	s.t. [compte rendu : P.-L. Buirette de Belloy et Ch. Batteux, <i>Discours prononcés dans l'Académie française le 9 janvier 1772</i>]
1773		
51.	janvier 1773	« Lettre à M. Rigoley de Juvigni » [sur son discours préliminaire des <i>Bibliothèques françaises</i> de la Croix du Maine et de Duverdiér]
53.	novembre 1773	s.t. [compte rendu : Cl.-A. Helvétius, <i>De l'homme</i>] (avec Grimm)
54.	décembre 1773	s.t. [compte rendu (suite) : Cl.-A. Helvétius, <i>De l'homme</i>] (avec Grimm)
55.		s.t. [compte rendu : J. Millar, <i>Observations sur les commencements de la société</i> , trad. par [Suard]]
1774		
57.	octobre 1774	s.t. [compte rendu : R. Des Glanières, <i>Plan d'imposition économique</i> ; Baudeau, N., <i>Questions proposées à M. Richard Des Glanières</i> ; Moreau de Beaumont, J.-L., <i>Histoire des finances de tout le royaume</i>]
1775		
58.	janvier 1775	s.t. [compte rendu : M.-M. Bonafous, dite Mlle d'Albert, <i>Les confidences d'une jolie femme</i>]

60.	février 1775	s.t. [compte rendu : A. Morellet, <i>Théorie du paradoxe</i> et anonyme, <i>Couplet</i>]
61.	février 1775	s.t. [compte rendu : [Lancelin], <i>Histoires secrètes du prophète des Turcs</i>]
62.		s.t. [compte rendu : [Mme de Fourqueux], <i>Zély</i>]
63.		s.t. [compte rendu : [H. Mackenzie], <i>L'homme sensible</i> , trad. par Saint-Ange]
64.		s.t. [compte rendu : A. Auger, <i>Discours sur l'éducation prononcés au Collège royal de Rouen, avec des réflexions sur l'amitié</i>]
65.	juin 1775	s.t. [compte rendu : anonyme, La victime mariée ou histoire de Lady Villars et Compan, Ch., Colette ou la vertu couronnée par l'amour]

La hiérarchisation des gens de lettres

L'élitisme de Grimm et de ses collaborateurs ne se traduit pas seulement par des pratiques, mais il se fonde aussi sur des conceptions bien arrêtées à l'égard de ceux qui se donnent comme « métier » celui d'auteur. Le trop grand nombre et le peu de mérite de ces derniers nourrissent régulièrement les critiques du directeur, dont est donné ici seulement un court aperçu : « C'est sans doute un grand inconvénient que tant de gens désœuvrés et fainéants se mêlent d'écrire à tort et à travers, et de nous donner leurs rêves sur des choses dont ils ne connaissent pas les premiers éléments » (15 juillet 1763). Il va sans dire que ses idées sur les gens de lettres ont orienté les commentaires que l'on retrouve dans sa *Correspondance littéraire*, tant sous sa plume que sous celle des rédacteurs dont il s'entourait. La manière dont Mme *** rend compte des mauvaises productions dans ses textes emprunte souvent ses procédés à la violence symbolique à laquelle on a recours dans le monde⁷⁴. Ceux-ci ne servent pas, en l'occurrence, à rappeler son rang à un individu en

⁷⁴ Dans l'ordinaire du 1^{er} février 1756, Grimm établit d'ailleurs explicitement un rapprochement entre ces deux sphères, littéraire et mondaine, dans une remarque sur la lecture et les livres, qu'il compare à la fréquentation du monde et aux gens que l'on y rencontre : « Il en est de la lecture comme de la société ; l'une et l'autre peuvent être d'une ressource infinie pour un homme d'esprit. La lecture peut lui servir à se meubler la tête de connaissances solides, à s'orner [l']esprit, à étendre ses idées, à les rectifier, à se fortifier le jugement par l'exercice continuel de la réflexion sur les pensées d'autrui. La société de même [peut] lui apprendre à développer la solidité et les agréments de son esprit avec grâce, et avec aisance, à connaître les hommes, les ressorts de leurs différents caractères, la portée de leur génie, les qualités de leur cœur. Mais à moins que vous n'usiez de l'une et de l'autre avec toute la circonspection possible, la société dégénérera bientôt en dissipation et oisiveté, et la lecture brouillera dans votre tête toutes les idées et toutes les connaissances. Voilà les deux véritables sources de tous les travers de notre siècle. » Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire*, éd. Ulla Kölving, tome III, 1756, éd. Robert Grandroute, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2007, p. 24.

quête de prestige social, mais plutôt à organiser la communauté des gens de lettres. Une hiérarchie prend forme parmi ces derniers, principalement sur la base de l'originalité de leurs idées et de l'utilité de leurs ouvrages. Aussi s'agit-il davantage du « monde des gens de lettres » que du « beau monde » qui se profile dans cet ensemble critique. Cette représentation met de l'avant le mérite de la rédactrice qui, en réfutant et en comparant les œuvres entre elles, fait état, là encore, de la qualité de son jugement et de sa connaissance du milieu des lettres.

Mme *** met sa compétence en évidence soit en insistant sur son accès aux œuvres, soit en soulignant le réalisme et le pragmatisme des critères qui ont nourri sa critique. Dans la *Correspondance littéraire*, il est effectivement souvent fait mention de la rareté d'un ouvrage ou encore de son interdiction par la censure dès la première phrase de l'article qu'on lui a consacré. À l'occasion de la parution du roman de Louis-Sébastien Mercier, par exemple, Mme *** fait précéder son commentaire de cette remarque : « Il paraît un ouvrage in octavo de quatre cent seize pages imprimé à Londres intitulé *L'an deux mille quatre cent quarante*. Il est très rigoureusement défendu et par conséquent très vivement recherché, vraisemblablement par cela même qu'on ne peut pas se le procurer facilement. » (15 décembre 1771) En mentionnant la difficulté de mettre la main sur cette œuvre, Louise d'Épinay fait implicitement état de la qualité de l'information qui parvient aux abonnés : loin de Paris, ceux-ci ont accès au contenu d'un livre que peu de gens auraient la possibilité de se procurer même dans la capitale.

Un autre procédé consiste à dévoiler l'identité d'un homme de lettres qui a fait paraître un ouvrage de façon anonyme. Tel est par exemple le cas de Jean-Baptiste Suard, qui a traduit et fait paraître en français les *Observations sur les commencements de la société* de John Millar. Dans son article, Mme *** fait montre de sa clairvoyance en soulignant les traits stylistiques qui lui permettent d'avancer sans hésitation l'identité du traducteur : « La traduction que nous avons l'honneur de vous annoncer est de M. Suard. Il ne l'avoue pas à la vérité ; mais on y reconnaît sans peine la manière d'écrire pure, élégante et facile du traducteur de Robertson. » (Décembre 1773) En plus de l'accès aux livres, les abonnés ont aussi souvent accès au secret qui entourent leur parution.

Le premier des deux articles consacrés à l'ouvrage *De l'homme* d'Helvétius, rédigés par Grimm et par Louise d'Épinay, débute de façon semblable. L'identité de l'auteur de l'ouvrage, en l'occurrence, est connue, mais l'on souligne d'emblée sa rareté : « Il y a encore dans Paris qu'un très petit nombre d'exemplaires de l'ouvrage posthume de M. Helvétius, et il n'y a pas d'apparence qu'il devienne de longtemps plus commun » (novembre 1773). Dans le second article, les rédacteurs font état d'une plus grande disponibilité. Pour marquer leur compétence, ils insistent, cette fois, sur la pertinence de leur lecture comparativement à ce qui circule au sujet de cet essai :

Depuis que nous avons eu l'honneur de vous rendre compte du premier ouvrage posthume de M. Helvétius, il s'est un peu plus répandu ; son succès est médiocre et l'on en dit même plus de mal que l'on n'en entend dire communément d'un auteur qui n'est plus. Quelques amis attachés à sa mémoire le défendent avec exagération. Continuons notre examen ; peut-être ne mérite-t-il ni tant de blâme, ni tant d'éloges. (Décembre 1773)

Les rédacteurs situent leur appréciation au-delà des critiques partisans aussi bien que du bruit du public. L'œuvre étant devenue plus accessible, la valorisation de la critique s'ancre alors plutôt dans l'objectivité du commentaire formulé.

Chaque partie du volumineux essai d'Helvétius est présentée et systématiquement résumée pour les lecteurs. Des objections sont soulevées au fur et à mesure. Parmi les reproches qui lui sont adressés figure son manque de réalisme. Voici ce qu'on objecte, par exemple, aux propositions de l'auteur concernant l'éducation : « Il croit qu'on peut tirer un grand parti pour l'éducation, des contradictions même de M. Rousseau ; mais les moyens qu'il indique pour en faire usage sont, ce me semble, plus agréables à lire que possibles à pratiquer avec succès » (décembre 1773). Étant donné le nombre de textes de Louise d'Épinay qui ont été consacrés à la question de l'éducation, il est probable que cet avis soit plutôt d'elle que de Grimm. Il est certes impossible de trancher, mais on peut néanmoins observer que ce type de critique centrée sur l'irréalisme des propositions se rencontre fréquemment sous la plume de cette auteure, notamment dans sa correspondance avec

Galiani et dans les *Conversations d'Émilie*⁷⁵. On le voit aussi apparaître dans d'autres articles qu'elle a écrits pour la *Correspondance littéraire*.

Semblable souci d'utilité oriente le commentaire de Mme *** à propos de *L'An 2440* :

C'est une rêverie perpétuelle que cet ouvrage. Rêverie, si rêverie qu'on n'a pas la consolation d'espérer qu'aucune de ces belles institutions puisse jamais se réaliser. Il n'en aurait pas couté davantage à l'auteur qui a changé tant de choses, de changer en même temps tant soit peu la nature humaine ; alors sa chimere devenait possible, mais il y faut cette condition. C'est nous faire revenir sur nos malheurs d'une manière cruelle et barbare que de nous prouver qu'ils tiennent si bien à notre être qu'il faudrait le changer pour nous rendre plus heureux. C'est le seul profit qu'on puisse retirer de cet ouvrage qui n'est malgré cela ni intéressant ni attrayant quoiqu'il soit assez bien écrit. (15 décembre 1771)

La rédactrice fonde à plusieurs reprises le discrédit des idées des auteurs qu'elle a lus sur un manque d'esprit pratique. Elle souligne sa position par l'emploi du terme « rêverie », qui était ici complété par celui de « chimère ». Lorsqu'elle annonce qu'« [u]n M. Richard des Glanieres a publié un *Plan d'Imposition économique* », elle formule semblablement son appréciation du projet de l'auteur :

Il ne faut pas être un grand Grec en finance, il ne faut même que bien savoir l'arithmétique pour appercevoir le vice de ses calculs, les doubles emplois, l'impossibilité de trouver la quantité de contribuables qu'il suppose, et enfin les erreurs sans nombre dont cette rêverie fourmille. (Octobre 1774)

Qu'il s'agisse de rendre compte d'un roman ou d'un essai fiscal, le souci de l'intelligibilité et de la pertinence des idées avancées oriente l'opinion de la lectrice. L'ironie, ainsi que le

⁷⁵ L'ouvrage pédagogique de l'abbé Coyer est, par exemple, présenté de la façon suivante par Louise d'Épinay dans une lettre à Galiani : « Il paraît un ouvrage de l'abbé Coyer intitulé *Plan d'éducation publique*. C'est encore un de ses ouvrages séduisants dans la théorie mais dont la pratique est impraticable. [...] Il ne faut assurément pas prétendre suivre le *Plan d'éducation publique* de l'abbé Coyer, mais il faut le lire, c'est le rêve d'un homme bienfaisant, d'un citoyen zélé, mais c'est le livre d'un homme qui n'a jamais eu d'enfants à élever ni à lui ni aux autres. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 15 juillet 1770, dans *Correspondance*, op. cit., vol. 1, p. 210-211. Dans l'« Avertissement sur la seconde édition » des *Conversations d'Émilie*, on peut lire ceci : « Les préceptes généraux sont dans la science de l'éducation, comme dans toute autre science, de peu de ressource. Personne ne les conteste, mais pour les répéter continuellement, on n'en est pas plus avancé, ou l'on ne s'en égare pas moins, parce qu'ils sont vagues par leur nature, et n'indiquent aucune route précise ; il n'est pas même fort rare de voir marcher dans des routes entièrement opposées ceux qui ont sans cesse les mêmes maximes dans la bouche. » Louise d'Épinay, *Les Conversations d'Émilie*, éd. Rosena Davison, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 342, 1996, p. 48.

montre cet exemple, vient souvent mettre en évidence les méprises des auteurs. C'est ainsi qu'elle fonde sa supériorité sur ces derniers, mais c'est aussi de cette façon qu'elle s'allie graduellement ses lecteurs.

L'un des auteurs les plus discrédités sur cette base est le comte de Lauraguais, auteur d'un *Extrait du droit public de la France* qualifié par la rédactrice de « rêveur laborieux et insipide ». Il est comparé à un homme non seulement « ivre », mais « endormi », qui « déraisonne » et qui n'a de propos qu'« inintelligibles ». En outre, Mme *** le croit davantage préoccupé par sa participation au bruit du monde que par ses idées :

Lorsque quelque question grave ou frivole occupe les esprits et fait forte sensation, on peut compter que M. le Comte de Lauraguais composera une brochure, on peut compter aussi que dans cette brochure il ne sera de l'avis de personne, et qu'il aura trouvé lui tout seul la pie au nid ; mais ce qu'il y a de pis c'est qu'on peut être sûr de ne lire dans ses compositions qu'un déraisonnement continu et inintelligible. Il ressemble à un homme ivre endormi et rêvant tout haut, à tout moment on croit que le bon sens va lui revenir, on est tenté de l'écouter encore un instant ; mais il n'a approché de la raison que pour tromper l'espérance de celui qui l'écoute et pour battre la campagne de plus belle ; le plus court est de ne plus se laisser attraper, et quand le hasard vous conduit à côté de ce rêveur laborieux et insipide, de passer votre chemin. (1^{er} juillet 1771)

En raillant de la sorte cet *Extrait*, qu'elle range parmi les vaines tentatives de briller, Louise d'Épinay met clairement en scène le dispositif qui favorise sa distinction et, tout à la fois, celle de son lectorat. La satire lui permet de faire preuve d'esprit et d'égayer son discours. Elle rapproche la destinataire et ses destinataires aux dépens de la réputation de l'homme de lettres dont il est question. Il y a donc, d'une part, démonstration des qualités sociales de l'auteure et, d'autre part, cooptation du groupe sur la base de l'exclusion.

L'absence d'utilité et de mérite conduit, dans les articles de Mme ***, à la raillerie, puis à la mise à l'écart des gens de lettres dignes d'intérêt. Nous ne pouvons évidemment pas savoir si les abonnés se divertissaient en lisant ses satires et si celles-ci étaient ponctuées de leur rire, voire s'ils entendaient toutes les allusions qui se trouvent dans ses textes. Nous pouvons néanmoins y observer distinctement la mise en scène d'une dynamique propre au monde du XVIII^e siècle et à sa cohésion. Le ridicule que jette Mme *** sur certains auteurs, tel le comte de Lauraguais, contribue à renforcer sa

connivence avec les princes par la violence symbolique dont elle les rend non seulement témoins, mais aussi complices.

Le rire de la philosophe

L'ensemble des critiques de Louise d'Épinay s'inscrit dans une culture proprement mondaine, qui est celle du divertissement. Conformément à cet esprit, l'enjouement et la gaieté priment sur l'esprit de sérieux, ce qu'indiquent les procédés mis en œuvre par la critique pour susciter l'adhésion de ses lecteurs à ses vues. En ce sens, le « rire de la philosophe » contribue à marquer la distance entre l'élite rassemblée par la *Correspondance littéraire* et la majorité des gens de lettres, qui sont rares à trouver grâce à ses yeux. Son ton ironique favorise autant l'adhésion des abonnés à ses idées que la manière dont elle valide le contenu des ouvrages, qui sont soumis à l'épreuve du ridicule.

L'ironie imprègne la plupart des critiques de Louise d'Épinay, qui préfère souvent décrire une situation opposée à la situation réelle pour faire entendre son jugement. Ainsi que le précise Dominique Maingueneau,

[l']ironie fait traditionnellement partie des « tropes » de la Rhétorique, au même titre que la *métaphore*, l'*hyperbole*, la *litote*. On considère qu'il y a « trope » dans tous les cas parce que l'énoncé est à interpréter comme porteur d'un autre sens que celui qu'il délivre « littéralement »⁷⁶.

La linguistique a étudié l'ironie sous différents angles, parmi lesquels nous retiendrons son association à ce que Sophie Duval et Marc Martinez appellent, dans leur ouvrage, le « pôle implicite » du « mode satirique⁷⁷ ». Cette conception implique de considérer l'énoncé avec son contexte social de régulation, ainsi qu'il en a déjà été question :

⁷⁶ Dominique Maingueneau, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, 3^e éd. revue et augmentée, Paris, Dunod, 1993 [Paris, Bordas, 1986], p. 83. Selon Henri Monier, l'ironie se présente sous ces deux formes : « L'ironie est l'expression d'une âme qui, éprise d'ordre et de justice, s'irrite de l'inversion d'un rapport qu'elle estime naturel, normal, intelligent, moral, et qui, éprouvant une envie de rire dédaigneusement à cette manifestation d'erreur ou d'impuissance, la stigmatise d'une manière vengeresse en renversant à son tour le sens des mots (*antiphrase*) ou en décrivant une situation diamétralement opposée à la situation réelle (*anticatastase*). Ce qui est une manière de remettre les choses à l'endroit. » Henri Monier, « Ironie », dans *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, Presses universitaires de France, 1961, p. 583-584. Pour une présentation de l'ironie dans la *Correspondance littéraire*, voir Willi Hirdt, « Aspects de l'ironie dans la CL », dans Bernard Bray, Jochen Schlobach et Jean Varloot (édit.), *La Correspondance littéraire de Grimm et de Meister (1754-1813)*, Colloque de Sarrebruck (22-24 février 1974), Paris, Klincksieck, coll. « Actes et colloques », 19, 1976, p. 221-228.

⁷⁷ Voir Sophie Duval et Marc Martinez, *La satire*, *op. cit.*, p. 187.

Le degré de marquage de la norme dépend de la manœuvre choisie par le satiriste pour circonvenir sa cible. Il dispose en effet d'un large éventail qui va de la technique ouverte à la technique la plus couverte. Le spectre satirique se déploie entre invective et allégorie, en passant par la raillerie, le sarcasme et l'ironie. Au pôle de l'explicitation se situe l'invective, qui remonte à l'injure traditionnelle du satiriste imprécateur. Puis viennent la raillerie, simple moquerie, et le sarcasme, ironie transparente et puissamment dévalorisante.

Au pôle de l'implication, l'ironie tient une place de choix dans l'écriture satirique : de profondes affinités lient le discours satirique et ce trope qui opère lui aussi dans les champs du comique et de la critique. Le signe ironique a cette particularité qu'il fait correspondre à un signifiant deux signifiés, l'un patent, l'autre latent, le second contestant le premier⁷⁸.

L'ironie, comprise en tant que ressource satirique, participe à l'argumentation autant qu'à l'ordonnement social. Les textes de Louise d'Épinay montrent particulièrement bien cette alliance en regard du monde des gens de lettres.

Un premier exemple illustre la structure habituelle de l'ironie dans les comptes rendus d'ouvrage de Mme ***. Il est extrait de l'article consacré à P.-L. Buiette de Belloy et à son *Discours prononcés dans l'Académie française le 9 janvier 1772* :

M. de Belloy a fait en entrant dans l'Académie un acte de patriotisme en rétablissant par son exemple les discours de réception dans leur insipidité primitive dont quelques novateurs avaient essayé de s'écarter ; ils voulaient substituer à tant d'éloges fastidieux la discussion de quelque objet littéraire, et mettre des choses à la place des mots. M. de Belloy n'est pas tombé dans ce dangereux écart. (1^{er} février 1772)

La critique souligne la banalité et l'ennui du discours de réception du nouvel académicien en faisant allusion à « l'insipidité primitive » de cette pratique d'intronisation. Elle tourne son opinion de façon plaisante en ironisant sur le danger de la nouveauté pour mieux mettre en évidence l'absence d'originalité de l'auteur. Ainsi que le précise Dominique Maingueneau, « l'énoncé ironique est directement exprimé (ce n'est pas une citation) sans être pour autant pris en charge par le sujet d'énonciation », ce qui se solde en ce qu'il appelle une « étrange combinaison d'une adhésion et d'un rejet⁷⁹ ».

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ Dominique Maingueneau, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, op. cit., p. 87.

Le court article consacré aux *Histoires secrètes du prophète des Turcs* de Lancelin montre bien la manière dont, faisant mine d'admirer l'auteur, Mme *** cherche, au contraire, à montrer l'absurdité de sa production :

Ah, quel prophete ! et quel auteur ! C'est sûrement quelque Mousquetaire bien libertin qui n'a jamais lu que des contes de fées et qui s'est cru Mahomet en personne, parce qu'il a trompé trois ou quatre filles, et qu'après avoir escaladé peut être les murs d'un couvent il a séduit quelques nonnes. (Février 1775)

Les exclamations par lesquelles s'ouvre le commentaire prennent leur sens ironique grâce à l'exagération de la critique qui ridiculise par la suite les prétentions de l'auteur. Elle rend la connivence possible en sollicitant la participation de son lecteur, qui doit dégager la part de non-dit du texte. « Pour que l'ironie soit perçue comme telle il doit exister des indices permettant de percevoir la dissociation énonciative », écrit encore Dominique Maingueneau. « Dans la mesure où l'ironie constitue une stratégie de déchiffrement indirect imposée au destinataire, elle ne saurait s'accommoder de signaux trop évidents qui la feraient basculer dans l'explicité⁸⁰. » Dans le cas présent, cet équilibre est maintenu jusqu'au commentaire final de Mme *** qui, dans une dernière boutade, ne laisse aucun doute quant au sens qu'il convient de lui donner : « Je prophétise avec plus de vérité qu'il ne sera lu de personne » (Février 1775). Sans ruiner l'ironie, cette phrase, au contraire, la renforce en scellant la connivence. En découvrant ainsi son jeu à ses lecteurs, la rédactrice se rapproche d'autant plus de ces derniers qu'elle valide la justesse probable de leur interprétation et qu'elle affiche une distance par rapport au mauvais auteur. Ce processus sert également à mettre en évidence des prises de positions à l'égard d'institutions, notamment l'Académie française.

Faisant mine, comme on l'a vu, de plaindre l'académicien de Belloy, la critique poursuit l'article consacré à son discours sur le même ton pour déplorer la mauvaise qualité de sa langue écrite. Au passage, elle raille son « patriotisme d'antichambre » :

C'est dommage que M. de Belloi avec cet amour pour sa nation dont le feu le consume, n'ait pas reçu du ciel le don de parler sa langue, de s'y exprimer avec correction et avec pureté, de rendre enfin ses idées par un choix et une propriété de termes, sans lesquels il est impossible d'aspirer à aucune sorte d'éloquence. On a beau être honnête homme, Français à pendre et à dépendre, avoir l'ame citoyenne,

⁸⁰ *Ibid.*, p. 85.

posséder cet enthousiasme, ce patriotisme d'antichambre que M. Turgot a si heureusement démêlés dans un certain ordre de nos écrivains, il est fort difficile de graver nos sentimens dans le cœur de nos compatriotes avec un stile faible, indécis, entortillé, toujours à côté ou au dessous de la pensée qu'il prétend exprimer. (1^{er} février 1772)

L'éloquence de l'académicien fait l'objet de remarques plus précises qui achèvent de montrer le talent médiocre qu'on lui reconnaît. Derrière le discours et derrière l'homme promu au sein de « la troupe des quarante Immortels », pour reprendre l'expression qu'elle utilise en ouverture de son article, l'Académie constitue elle-même l'objet réel de la critique de Louise d'Épinay :

Il semblerait en effet que le premier titre pour entrer dans l'Académie, devrait être d'écrire purement et correctement, et que le défaut contraire ne saurait manquer d'être un titre d'exclusion ; mais l'Académie consultant la perspective qu'elle peut avoir pour réparer ses pertes successives, a cru devoir s'écarter de cette condition désormais trop sévère, et se borner au choix des bons cœurs, des bons citoyens, des grands patriotes : car si notre gloire littéraire devient tous les jours plus mince en revanche nos vertus et notre patriotisme vont, au sçu de tout le monde, toujours en augmentant. (1^{er} février 1772)

Tout comme il ne suffit pas d'être honnête homme pour être éloquent, il ne suffit pas non plus de se dire patriote pour devenir académicien. Ce qui est mis en cause, c'est le mérite de l'homme de lettres choisi par l'institution et, de ce fait, le mérite de l'institution elle-même, qui serait désormais moindre, si l'on s'en tient au jugement exprimé par Louise d'Épinay. Remarquons que ce type de jugement n'a rien d'original à l'époque, comme le souligne Karlis Racevskis :

En effet, c'est un lieu commun au dix-huitième siècle que de trouver les discours académiques détestables, de dire que les candidats élus aux places vacantes sont des hommes médiocres et sans talent, qu'ils y accèdent par intrigue et par cabale, tandis que les écrivains de mérite sont souvent écartés⁸¹.

De raillerie en raillerie, de l'auteur à l'Académie, Mme *** entraîne ses lecteurs à juger avec elle de l'amoindrissement de la « gloire littéraire » française. La manière dont elle juge de la valeur des gens de lettres ne s'aligne toutefois pas sur les instances officielles de consécration. Quoique critiquées dans le domaine des lettres, les logiques du prestige

⁸¹ Karlis Racevskis, « L'académie française vue par Grimm », dans Bernard Bray, Jochen Schlobach et Jean Varloot (édit.), *La Correspondance littéraire de Grimm et de Meister*, op. cit., p. 248.

demeurent opératoires dans ses textes, puisqu'elle a recours à des modes d'exclusion proprement mondains pour signifier la médiocrité des talents.

L'exclusion se présente parfois de manière explicite, par exemple dans la critique du « *Traité du Mélodrame ou Réflexions sur la musique dramatique*, par M. Garsin ou Gersin de Neufchatel » (15 décembre 1771), où l'auteur est discrédité sur la base de son appartenance culturelle. Selon Mme ***, ce dernier aurait construit un ouvrage entier à partir d'une fausse conception de la prononciation et de l'expression. Elle attribue sa méprise, notamment sur le premier point, à ses origines suisses :

Cette prononciation affectée était en effet en usage lorsque les confidens tragiques portaient leurs grands chapeaux de plumes sur le poing en manière de faucon ; mais aujourd'hui cela ne prouve autre chose sinon qu'il ne faut pas parler de notre déclamation quand on est relégué dans les montagnes de la Suisse. (15 décembre 1771)

La représentation mondaine qui clôt l'article achève de montrer la fausseté de son jugement dans une mise en scène confortant l'opinion de la critique. Celle-ci poursuit son commentaire en ajoutant (et en insistant sur l'orthographe incertaine du nom de cet auteur, qu'elle rend ainsi encore plus obscure) que « M. Garsin ou Gersin ne se tire pas plus heureusement de l'examen des ariettes italiennes ; il reproche aux Italiens de donner tout au chant brillant et rien à l'expression » (15 décembre 1771). Afin de bien convaincre ses lecteurs que ses vues sur l'expression valent mieux que celles qui sont défendues dans ce traité, elle relate une conversation qui aurait eu lieu chez elle. L'extrait mérite d'être cité en entier :

Pour répondre à M. Garsin ou Gersin, je vais lui citer une bouffonnerie de parade qui démontrera la fausseté de ce jugement.

Un jour de cet hyver on disputait chez moi d'expression en musique, et quelqu'un qui ne s'y connaît pas mieux que l'auteur du Mélodrame citait ce même morceau comme si bien exprimé de la part du musicien, qu'il était selon lui impossible en l'écoutant de supposer une autre situation que celle où le personnage se trouvait. Pardonnez-moi, répondit M. Caillot qui était présent ; si je ne craignais qu'on ne m'accusât de fatuité, j'oserais vous dire que l'expression qu'on trouve à cet air est plus peut-être encore l'ouvrage de l'acteur que celui du musicien. Supposez un moment que la scène est une parade de la foire : le théâtre représente une promenade publique remplie de monde, l'acteur se promène seul, il est subitement attaqué d'une colique et d'un pressant besoin, et après avoir vainement cherché des yeux un endroit écarté, il chante avec les contorsions d'un homme en pareil cas :

Je ne sais à quoi me résoudre....
 Je ne sais où porter mes pas.....
 Ce malheur est un coup de foudre
 Pour moi pire que le trépas.
 Partout où je porte la vue,
 En proie au chagrin qui me tue,
 Je sens que mon ame éperdue
 Veut choisir, et ne le peut pas.
 Si j'allais.... Non... Doute cruel !
 Je sens trop tout ce qu'il m'en coute.
 Oui, je vais.... À l'instant.... Ô ciel !
 Quoi, douter ?.... Je n'ai plus de doute.

Et l'acteur s'en va avec la démarche moëlleuse, démarche expressive autant que la musique et les paroles où il n'y a pas un mot de changé ; et mon disputeur apprit qu'un air dont les paroles sont vagues et indéterminées ne peut pas s'appeller un air d'expression, que ne point chanter à contre sens des paroles n'est pas exprimer, et que tout air aussi bien fait qu'on veuille le supposer, s'il n'est pas pris dans le moment d'une passion violente, et s'il ne tient pas si immédiatement à la situation qu'on ne puisse l'en détacher, peut être bien fait, peut être pathétique, comique &c, mais n'est pas ce qu'on appelle en musique un air d'expression. Monsieur Garsin, apprenez le français et surtout le latin afin d'entendre votre épigraphe, et ne nous parlez plus du Mélodrame. (15 décembre 1771)

Louise d'Épinay met en scène sa raillerie par la narration d'une anecdote⁸². L'acteur Caillot, dont le métier est précisément celui de l'expression, montre la distinction de l'assemblée qui se trouve chez elle en ayant recours à une bienséante prétérition (« si je ne craignais qu'on ne m'accusât de fatuité, j'oserais vous dire que l'expression qu'on trouve à cet air est plus peut-être encore l'ouvrage de l'acteur que celui du musicien »). Il apparaît tel un homme du monde soucieux de ne pas froisser les usages et de demeurer modeste. Présenté à titre de complément pour renforcer l'argument précédemment avancé, cet épisode conforte les positions de Mme ***, mais il atteste aussi la gaieté de son cercle qui, discutant d'expression musicale, sait le faire avec bonne humeur et avec esprit. Si les propos d'un comédien de renom appuient ceux de la critique, c'est leur mise en scène dans

⁸² Pour une étude des modes d'appropriation des anecdotes, en particulier des anecdotes théâtrales, et de la manière dont elles sont porteuses d'une réflexion sur le théâtre, voir Sophie Marchand, « Le sens de l'anecdote », dans François Lecercle, Sophie Marchand et Zoé Schweitzer (édit.), *La théorie subreptice : usages de l'anecdote dans la théorie théâtrale de la Renaissance aux Lumières*, Actes du colloque tenu à l'Université Sorbonne – Paris IV les 14 et 15 mars 2008, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne (à paraître). Que Sophie Marchand soit remerciée de m'avoir généreusement fait part de son article avant sa parution.

le cadre de cette conversation qui contribue plus sûrement à ridiculiser Garcin⁸³. La satire du convive, « qui ne s'y connaît pas mieux que l'auteur du Mélodrame » en matière d'expression, se fait par l'invention d'une scène grotesque qui renverse le sens des couplets cités par Caillot. Puisqu'elle est introduite comme une « bouffonnerie » par Mme ***, on présume que cette scène aurait fait rire les gens de la société représentée. Il y a tout lieu de croire que sa médiation textuelle vise le même objectif auprès de ses lecteurs⁸⁴.

Cherchant à s'allier la complicité de ces derniers et ce, aux dépens d'un auteur moqué, Louise d'Épinay met en scène une situation de persiflage. Le recours à cette notion pour éclairer une dynamique propre à ses textes est d'autant plus justifié qu'elle emploie précisément ce terme pour commenter la *Théorie du paradoxe* de Marmontel, dont « [c]haque passage », écrit-elle, « est entre-mêlé d'un persiflage assez gai, mais qui manque de verve » (février 1775). Elle ajoute plus loin : « À la vingtième page de cette lecture il m'a semblé que l'Abbé avait travaillé sur l'idée d'un autre et qu'il n'avait pas conçu lui-même le projet de ce persiflage. » (Février 1775) Dans le cas de l'article sur le *Traité du Mélodrame*, en plus de la scène représentée, qui est en soi un persiflage mondain, on peut considérer sa construction formelle sous cet angle grâce aux phrases qui encadrent l'anecdote finale. Dans la première, un dialogue improbable est mis en scène avec l'auteur : « Pour répondre à M. Garsin ou Gersin, je vais lui citer une bouffonnerie de parade qui démontrera la fausseté de ce jugement. » Cette entrée en matière a pour effet de créer l'illusion de la raillerie ouverte, comme si la critique et l'auteur étaient en train de dialoguer. Or, ne figurant pas parmi les abonnés de Grimm, il n'y a aucune apparence que cet homme de Neufchâtel ait jamais pu lire son récit. L'apostrophe qui conclut l'épisode renforce cette représentation : « Monsieur Garsin, apprenez le français et surtout le latin afin d'entendre votre épigraphe, et ne nous parlez plus du Mélodrame ». Insérée dans des

⁸³ Telle est l'orthographe donnée par Ulla Kölving et Jeanne Carriat dans *l'Inventaire de la Correspondance littéraire de Grimm et de Meister*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 1984, vol. 1, p. 277.

⁸⁴ Louise d'Épinay est pleinement consciente de la force de ce type de satire, ce qu'elle formule explicitement à Galiani dans une lettre rédigée quelques mois plus tôt, dans laquelle elle s'amuse de l'échec des ennemis de ce dernier, les « éphéméristes » : « Il faut [...] leur faire louer une loge à la foire, il faut les accabler par le ridicule, cela fait plus d'effet ici que des raisonnements. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 7 novembre 1770, dans Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance* [1769-1782], éd. Daniel Maggetti, préface par Georges Dulac, notes par Daniel Maggetti en coll. avec Georges Dulac, Paris, Desjonquères, coll. « XVIII^e siècle », 1992-1995, vol. 1, p. 295.

feuilles clandestines qui ne circulent pas à Paris et qui ne sont lues que des seuls abonnés, cette leçon formulée dans un style direct ne peut être entendue qu'à l'insu de celui à qui elle est destinée⁸⁵. On établit aisément le rapprochement entre cette construction et le persiflage entendu comme une moquerie qui « vise une personne en particulier⁸⁶ » en « prenant ironiquement des comparses à témoin⁸⁷ ».

Cette raillerie s'inscrit d'autant mieux dans la mise en scène de la sociabilité qu'elle se présente sous la forme d'une anecdote. Ce type d'écriture est propre à la manière dont a été consignée et grâce à laquelle s'est perpétuée la mémoire de la mondanité, d'abord par les gens de lettres et les mémorialistes qui en ont été témoins, ensuite par les critiques et les historiens qui ont abondamment repris les souvenirs des contemporains figés de la sorte⁸⁸. Le périodique de Grimm, qui ébruie en Europe les petites et les grandes nouvelles qui agitent Paris, en fournit en grand nombre, ce qui explique notamment le succès de cette source auprès des spécialistes de la vie littéraire. Louise d'Épinay, bien qu'elle semble n'avoir écrit que très peu d'anecdotes dans la *Correspondance littéraire*, fait parfois place à la narration de tels récits, qui assurent la représentation et la consignation mémorielle d'une forme de sociabilité. Celle-ci était habitée par la circulation de semblables historiettes, mais aussi de couplets et de bons mots.

D'autres formes verbales propres à la mondanité parisienne trouvent semblablement écho dans les textes de la collaboratrice de Grimm. Dans son compte rendu de la *Théorie du paradoxe* de l'abbé Morellet, celle-ci insère, par exemple, un couplet

⁸⁵ Pierre Rétat a recours à la même image de la « leçon » pour désigner la manière dont les auteurs des *Mémoires de Trévoux* commentent les mauvais ouvrages : « Aux auteurs d'ouvrages mal construits et confus, les rédacteurs donnent des leçons de style, faute de pouvoir tirer des ouvrages mêmes un bel extrait. » Pierre Rétat, « Rhétorique de l'article de journal : les *Mémoires de Trévoux* 1734 », dans *Études sur la presse au XVIII^e siècle*, Lyon, Centre d'études du XVIII^e siècle de l'Université de Lyon II, 1978, vol. 3, p. 87. Cela dit, l'exemple qu'il cite dans son article n'a pas la violence ni la charge satirique de la leçon infligée à « M. Garsin ou Gersin » par Louise d'Épinay.

⁸⁶ Élisabeth Bourguinat, *Le siècle du persiflage*, *op. cit.*, p. 8.

⁸⁷ Pierre Chartier, *Théorie du persiflage*, *op. cit.*, p. 42.

⁸⁸ « [T]out au long du XIX^e siècle, se multiplient les histoires des salons et de la conversation, qui doivent davantage à la mémoire et à la fiction qu'à la rigueur historique. Le résultat, c'est une bibliographie abondante et peu fiable, qui constitue aujourd'hui encore le fondement documentaire de l'histoire des salons. Faute d'en avoir étudié la genèse, l'historiographie actuelle s'appuie sur un corpus de salons et d'anecdotes constitué par des polygraphes peu soucieux d'exactitude, et reste largement tributaire des représentations rétrospectives et des enjeux sociaux ou politiques propres aux XIX^e siècle. » Antoine Lilti, *Le monde des salons*, *op. cit.*, p. 8.

anonyme pour faire état de « l'opinion du public » à propos de l'avocat Gerbier qui était opposé à l'avocat Linguet dans une affaire de succession. Ainsi qu'elle l'explique dans son article, « Gerbier[,] qui avait senti qu'il ne serait peut-être pas bien reçu au Parlement, avait sollicité une place chez Monsieur, et son projet était, l'ayant obtenue, de quitter le Barreau » :

Il n'a n'y [*sic*] autant de partisans n'y autant d'audace que Linguet ; il est faible, léger et a un grand goût pour la dépense. Avec ces petits inconvénients dans le caractère on peut souvent se rendre coupable de fautes bien graves, de ces fautes qui perdent un homme dans l'esprit du public, mais qui lui conservent au moins la pitié de ses amis. C'est, je crois, où il en est réduit. Voici l'opinion du public.

Couplet.

Sur l'air de la Chanson de M. de Beaumarchais.

Maitre Gerbier a beau dire et beau faire.

Sa lettre à tort

Lui fait, ma foi, grand tort.

Si la loi du plus fort

Ne juge pas l'affaire,

Il perdra son honneur,

Sa place chez Monsieur.

Maitre Gerbier a beau dire et beau faire. (Février 1775)

Le « public » désigne ici les gens du monde qui ont suivi avec intérêt ce procès, de même que les « gens de Cour » et les « gens de qualité » qui ont accompagné et offert leur protection à Linguet dans ce qui est devenu une « affaire de parti » (février 1775). Le couplet vient faire entendre le bruit suscité par le conflit en reproduisant la forme sous laquelle se répand l'opinion généralement admise sur la situation de maître Gerbier, celle de vers de société récités sur un air connu. La critique s'accompagne d'une mise en contexte assez détaillée pour permettre aux abonnés de comprendre les raisons de la mauvaise réception de l'ouvrage de Morellet, mais aussi celles qui expliquent le jugement du monde. Tout comme dans les critiques théâtrales, on ne fait pas l'économie des réactions du « public », qui viennent compléter l'information transmise aux abonnés. L'anecdote et les vers de société rendent celle-ci plus agréable, tout en assurant la représentation du monde parisien, qui, lui aussi, les intéresse. Le bon mot ou le mot d'esprit joue un rôle semblable.

Dans la définition du « bon mot » telle qu'elle est donnée dans l'*Encyclopédie*, on insiste sur sa dimension polysémique, qui assure la mise en valeur de son orateur :

un bon mot, est un sentiment vivement & finement exprimé ; il faut que le bon mot naisse naturellement & sur le champ ; qu'il soit ingénieux, plaisant, agréable ; enfin, qu'il ne renferme point de raillerie grossière, injurieuse, & piquante.

La plupart des bons mots, consistent dans des tours d'expressions, qui sans gêner, offrent à l'esprit deux sens également vrais ; mais dont le premier qui saute d'abord aux yeux, n'a rien que d'innocent, au lieu que l'autre qui est le plus caché, renferme souvent une malice ingénieuse.

Cette duplicité de sens, est dans un homme destitué de génie, un manque de précision & de connoissance de la langue ; mais dans un homme d'esprit, cette même duplicité de sens est une adresse, par laquelle il fait naître deux idées différentes ; la plus cachée dévoile à ceux qui ont un peu de sagacité une satire délicate, qu'elle recele à une pénétration moins vive⁸⁹.

Le bon mot « permet de briller sans ennuyer, il distingue son auteur, en le mettant au service du divertissement commun⁹⁰ ». Cette pratique associe, ainsi que le précise encore Antoine Lilti,

le sens du langage et celui de l'à-propos et relève à la fois des qualités intellectuelles et mondaines. Aussi le mot d'esprit est-il toujours salué comme une performance, qui repose sur la maîtrise individuelle [...] et qui fonde la cohésion du groupe. Celle-ci se reconnaît dans le rire collectif qui ponctue le bon mot⁹¹.

Cette ponctuation par le rire peut être explicitement évoquée, comme dans le cas de la « bouffonnerie de parade » annoncée par Mme *** dans son article sur le *Traité du Mélodrame*. Cependant, le fait qu'une répartie ou qu'un extrait de dialogue se retrouve dans les feuilles de Grimm est, en lui-même, une preuve de son succès. Sa transcription dans la *Correspondance littéraire* indique une circulation préalable, de même que le plaisir qu'on a déjà eu à se le raconter. Dans les articles de Mme ***, les bons mots viennent souvent clôturer – couronner – une critique, elle-même généralement rédigée sous le mode de l'ironie. Les railleries du compte rendu de l'*Extrait du droit public de la France* de

⁸⁹ Chevalier de Jaucourt, « Mot bon », dans Diderot et D'Alembert (édit.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de Gens de lettres*, éd. Robert Morrissey, The ARTFL Encyclopédie Project. URL : <http://artfl.uchicago.edu/cgi-bin/philologic31/getobject.pl?c.78:40:3.encyclopedia1108.258071.258104> [consulté le 22 janvier 2009].

⁹⁰ Antoine Lilti, *Le monde des salons*, op. cit., p. 275.

⁹¹ *Ibid.*, p. 275.

Lauraguais, dont on a déjà cité plusieurs extraits, culminent avec cette anecdote et ce mot d'esprit :

Il [*i.e.* le comte de Lauraguais] parle de Machiavel qui, dit-il, n'était cependant pas sans génie, comme un nain pourrait dire d'un géant ; il n'est cependant pas sans hauteur. Un jour Baculard D'Arnaud entra chez cet aimable Comte de Friese que nous avons vu mourir à la fleur de son âge et qui n'était pas non plus sans génie ; il le trouva à sa toilette, et voulant lui faire un éloge peu commun, il lui dit : Vous avez des cheveux de génie. Ah D'Arnaud, lui répondit le Comte de Friese, si je le croyais, je les ferais couper tout à l'heure pour vous en faire une perruque. Si M. le Comte de Lauraguais se trouve jamais avec Nicolas Machiavel et qu'il puisse lui attraper un bout de son bonnet, je lui conseille de s'en faire faire une calotte au plus vite. (1^{er} juillet 1771)

L'anecdote mettant en scène Baculard D'Arnaud, dont les abonnés avaient souvent entendu parler au cours des années précédentes⁹², et le comte de Friese, à propos duquel la rédactrice donne des précisions biographiques pour le leur présenter, vient ajouter du piquant à la critique en l'associant à une des formes du divertissement mondain. Ce récit offre à la narratrice la possibilité de rebondir sur un mot d'esprit afin de boucler son article avec un second. En concluant par cette boutade, elle fait montre de son à-propos comme de la gaieté de sa conversation et de sa connaissance du répertoire anecdotique du « beau monde ». Encore une fois, le procédé illustré dans l'anecdote met en abyme celui auquel a recours l'auteure dans son article.

Louise d'Épinay construit, par ce genre de récit, une représentation implicite d'elle-même fondée sur trois précieuses qualités sociales : elle est spirituelle, elle est enjouée, elle est bien renseignée sur la vie de société qui exerce une fascination sur les abonnés. Plus que des commentaires sur un ouvrage et sur sa réception, ses comptes rendus offrent une vitrine à ses compétences mondaines, à son talent pour le maniement des mots, à sa capacité de pouvoir informer ses lecteurs de manière à la fois agréable et avisée. L'on ne saurait pour autant dire qu'elle fait toujours preuve de civilité. De fait, si la raillerie dirigée contre un absent ne crée pas de malaise, celle qui vise un convive, au contraire, trouble l'ordre établi au sein de la société.

⁹² À partir de 1757, les ouvrages de Baculard d'Arnaud sont fréquemment recensés dans la *Correspondance littéraire*. Pour plus de détail, voir Ulla Kölvig et Jeanne Carriat, *Inventaire, op. cit.*, vol. 3, p. 226-227.

Il en a déjà été question, aucun des auteurs dont les ouvrages sont commentés, à l'exception de Diderot, n'est susceptible de lire les critiques de Mme ***. En étant attentif à la construction de ses articles, l'on peut toutefois observer que l'attaque directe y est parfois tout de même présente, parce que représentée comme telle. Ce procédé trouve son expression la plus achevée dans un texte consacré au « Discours préliminaire des *Bibliothèques françaises* de la Croix du Maine et de Duverdier », qui prend la forme d'une lettre adressée à Rigoley de Juvigny. Mme *** commence par féliciter ce dernier d'avoir fait part au public de son opinion, dont celui-ci, dit-elle, aurait effectivement eu besoin pour être éclairé :

J'entends fort bien que Piron, en vous remettant, en mourant, les restes de ses travaux, et vous fournissant par le legs de ses épigrammes le moyen de satisfaire votre haine ridicule contre Voltaire, a pu mériter votre indulgence ; une seule de ses pièces est depuis longtemps jugée digne de rester au théâtre ; mais nous avons besoin de votre suffrage pour être sûrs d'avoir raison, et nous vous remercions d'avoir bien voulu confirmer notre opinion. (Janvier 1773)

Précédé d'une allusion à sa « haine ridicule contre Voltaire » et au moyen auquel il a eu recours pour l'exprimer, c'est-à-dire en profitant d'œuvres léguées par un auteur disparu, l'éloge que fait Louise d'Épinay de l'auteur ne peut être compris que de façon ironique. De fait, le sens des remerciements qu'elle lui adresse est détourné : plutôt que d'attirer l'attention des lecteurs sur la pertinence du jugement de Rigoley, il confirme, au contraire, le jugement de Mme *** sur l'impertinence de son destinataire. La dérision par le double sens, qui n'est pas inhabituelle chez la rédactrice, est toutefois rapidement délaissée au profit de l'attaque directe. Bien que les seuls témoins de ses railleries soient les abonnés de la *Correspondance littéraire*, le genre de la lettre lui permet de multiplier, avec les apostrophes, les agressions.

Elle s'emploie d'abord à énumérer les défauts du discours et l'absence d'idées nouvelles de son destinataire :

En deux mots je pourrais, sans qu'on me taxât d'être trop difficile, vous assurer que votre stile n'est qu'un ramas de termes pompeux, d'épithètes et d'antithèses ; que vous n'avez loué les anciens que d'après ce que l'on en entend dire tous les jours, et qu'il vous a été même plus aisé de gâter les pensées des autres que d'en avoir une seule à vous. (Janvier 1773)

La prétention et l'absence d'originalité de l'auteur entraînent plus loin Mme *** à imaginer l'avenir et le sort que la postérité devrait réserver à son ouvrage, c'est-à-dire l'oubli :

Si jamais ce discours préliminaire tombe entre les mains d'un de nos descendants, il s'écriera : Comment est-il possible qu'il ait existé dans un temps si fécond en bons auteurs un homme d'un gout aussi dépravé et d'un esprit aussi faux. Si l'on vous rend cette justice, Monsieur, elle sera une récompense non méritée de vos travaux littéraires, car ils vous auront survécu. (Janvier 1773)

La postérité fait office de juge suprême dans le processus d'évaluation des ouvrages de cet auteur⁹³. Louise d'Épinay s'approprie cette image pour conforter sa critique en imaginant l'oubli des générations futures. Notons au passage que ses propos attirent davantage l'attention du lecteur sur la représentation de son jugement à elle que sur le « goût dépravé » et l'« esprit faux » de Rigoley de Juvigny. Poursuivant ses prédictions, Mme *** suggère enfin à ce dernier le moyen de prévenir l'anonymat auquel elle condamne, avec son « Discours », l'ensemble de sa production :

Véritablement, Monsieur, si l'on ne lisait que vos ridicules productions, l'on pourrait se croire arrivé à cette décadence dont vous nous menacez, mais, excepté les exemplaires que vous donnez en présent, votre édition est heureusement encore toute entière chez le libraire. Mariez vous, si vous voulez m'en croire, afin que vos enfants, s'ils peuvent apprendre à penser comme vous, puissent se flatter de la retrouver un jour dans son entier, sans quoi la postérité moins indulgente pour vos *faits et gestes*, que ne le seraient les petits Rigoleys [*sic*], vous jouerait peut-être le tour, en dépit de vos veilles, de vos soins et de votre beau papier, de laisser mourir cette importante édition de sa belle mort dans la boutique d'un épicier. (Janvier 1773)

⁹³ La postérité comme horizon de réception et comme facteur lié à la création est un enjeu important à l'époque des Lumières. Elle est notamment étudiée par Marc Buffat dans un article où il compare les conceptions respectives de Diderot et de Falconet à ce sujet. Il souligne la dialectique création/destruction qu'implique l'idée de la postérité et le triomphe que celle-ci peut représenter sur la mort. « La production d'une œuvre est une activité toujours prise dans un conflit : elle est toujours, du moins pour Diderot, victoire sur les forces qui s'y opposent. » Marc Buffat, « Diderot, Falconet et l'amour de la postérité », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 43, 2008, p. 20. Remarquons que Louise d'Épinay fait allusion à la postérité dans l'une de ses lettres : « Mais mon cher abbé, ce que vous pouvez faire de mieux et pour vous et pour moi c'est de venir nous trouver, car en vérité, nous avons encore tous autant que nous sommes de bons moments au coin du feu. Peut-être n'y a-t-il pas un mot de tout ce qui s'est dit depuis votre départ qui méritât de passer à la postérité, mais qu'est-ce que la postérité ? Ce n'est rien, ni pour vous ni pour moi, mais vous faites comme moi grand cas de vos amis absents, il faut vous en parler, voici un trait de Mme Geoffrin qui vous fera plaisir. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 17 mars 1771, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 2, p. 72. L'étude de la correspondance avec Galiani montrera les deux épistoliers plus conscients de ce facteur que Louise d'Épinay le laisse entendre dans ce passage.

La critique oscille entre l'établissement d'une connivence avec ses lecteurs et le recours à une violence symbolique exercée contre Rigoley de Juvigny par ses apostrophes et par le ridicule qu'elle confère à ses ouvrages. Sa gaieté s'apparente alors au rire « philosophique » que l'on a associé à la destruction du lien social. Christophe Cave explique en effet que « [l]a représentation du *rire des philosophes* est un topos essentiel. Il exprime la rupture du philosophe (de la philosophie) par rapport aux lois de la société, comme de la morale, de la nature, du bon sens, autrement dit des Lois⁹⁴. » Cette image devient topique chez les « anti-philosophes », pour qui ce rire est excessif : « il excède la juste mesure. Il est transgressif, il brise la Loi sociale. Il cesse d'être un marqueur d'euphorie sociale⁹⁵. » Or, au contraire, le texte de Louise d'Épinay concourt précisément à tisser des liens entre une élite culturelle en quête de prestige et une élite dirigeante en place. Le lieu de circulation de son article rend possible la représentation d'une telle violence symbolique dirigée contre un auteur sans nuire à l'esprit de société qui se construit dans le périodique, dans la mesure où cette violence n'excédera pas le cadre de sa représentation. Le contenu de la critique le souligne d'ailleurs explicitement.

Les noms de plusieurs philosophes apparaissent dans cet article. Pour réfuter Rigoley de Juvigny, qui « a tort de ne vouloir pas accorder à [son] siècle des poètes, des géomètres et même des philosophes » (janvier 1773), Mme *** lui énumère les noms de ses contemporains qui auraient mérité ces titres :

[v]ous auriez accordé quelque gout à M. de Voltaire, quelques lumières à Messieurs Diderot et D'Alembert, quelques connaissances de la poétique à M. Marmontel, un peu de style à M. Rousseau, et même quelques philosophes à notre siècle. Croyez-vous que tous ces gens là ne savent pas mieux lire que vous ? Quand j'y réfléchis sans partialité, je les crois, sans vous flatter, plus voisins d'Athènes que vous et votre Âne. (Janvier 1773)

La promotion de ces auteurs définit clairement une élite au sein de l'ensemble des gens de lettres. Cette élite, il n'est pas vain de remarquer qu'elle se situe précisément dans l'entourage de Grimm et de sa collaboratrice⁹⁶. Ses représentants sont d'autant plus mis en

⁹⁴ Christophe Cave, « Le rire des anti-philosophes », *loc. cit.*, p. 230.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 231.

⁹⁶ Certes, Rousseau ne fait plus partie du cercle de Louise d'Épinay à cette époque. Bien que certains aspects de sa personnalité soient parfois moqués dans la *Correspondance littéraire* – l'ordinaire dans lequel paraît

valeur que l'auteur de l'ouvrage, lui, est discrédité. Non seulement il l'est par Mme ***, mais également par Grimm, qui corrobore, voire conforte ses positions.

Voici comment il explique la présence soudaine de cet « Âne » dans la finale de l'extrait cité : « Il y a plusieurs années que Rigoley fit un plaidoyer en faveur d'un Âne de Chaillot ; c'était une plaisanterie digne de lui, mais qui est restée aussi obscure que ses autres ouvrages. Il pressait alors toujours l'auteur de cette lettre de lire son Âne » (janvier 1773). C'est précisément cette pression de Rigoley de Juvigny exercée sur Mme *** pour qu'elle lise son « Discours » qui explique la violence de sa lettre. Les dernières lignes de l'article font aussi retour sur ce contexte, de même que sur l'exaspération qui a conduit la critique à transgresser les règles de la politesse :

Vous allez demander à toutes vos connaissances des louanges qu'elles n'ont point envie de vous accorder ; vous n'entendez pas ce que leur silence veut dire ; vous harcelez de questions ceux qui ne demanderaient pas mieux que de se taire. Eh bien, il vous fallait arracher mon sentiment, le voilà. S'il n'est pas doux, il est au moins sincère ; et comme en poussant les gens vrais à bout, vous éprouverez plus d'une fois que la critique peut déplaire, vous vous absteniez peut-être désormais de censurer à tort et à travers ouvrages, auteurs, conduite et talents. Vous ferez bien aussi de vous informer un peu mieux des faits avant que d'en raisonner. Vous n'attribuerez point des platitudes à des gens d'esprit ; vous n'attaquerez point les mœurs de ceux que vous ne connaissez pas, et surtout vous vous tairez et respecterez des gens qui ne vous font de tort que lorsque vous vous avisez d'en parler. (Janvier 1773)

Cette leçon finale, qui légitime la franchise outrancière de la lettre, présente celle-ci comme une réponse proportionnée aux importunes requêtes de son destinataire. La sincérité sert d'excuse à l'agressivité. Elle permet de situer la critique du côté de ces « gens vrais » dont ne fait pas partie celui qui est critiqué. Le mérite vient donc justifier cette

cet article s'ouvre d'ailleurs par une critique des *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, auquel l'on dit trouver « beaucoup de vues sages à côté de beaucoup d'idées creuses » en précisant que « le tout [est] écrit avec cette éloquence nerveuse qui caractérise les productions de cet écrivain » –, il n'empêche qu'il fait partie des hommes de lettres contribuant à la réputation « philosophique » de Paris. Friedrich Melchior Grimm, s.t. [compte rendu : Rousseau, *Considérations sur le gouvernement de Pologne*], *Correspondance littéraire*, janvier 1773, f. 2-4. Un court article consacré quelques mois plus tôt aux bustes que le sculpteur Rosset-Dupont fait de Voltaire, de Montesquieu, de Rousseau et de D'Alembert associe sensiblement les mêmes noms (à l'exception de celui de Montesquieu, remplacé par Marmontel) à l'aura intellectuelle de la capitale. Voir Friedrich Melchior Grimm, s.t. [Bustes de Voltaire, Montesquieu, Rousseau et D'Alembert par Rosset Dupont], *Correspondance littéraire*, 15 mars 1771, f. 67v.

autoreprésentation féminine, qui rompt avec l'honnêteté attendue de la part d'une « femme aimable », puisque c'est ainsi qu'est présentée l'auteure de la lettre aux abonnés.

Si la présence de voix masculines – celle de Diderot, celle de Grimm – se charge parfois d'annoncer les contributions de Louise d'Épinay conformément à l'imaginaire de la femme du monde qui écrit, c'est-à-dire en femme humble, qui se consacre à ses devoirs, à ses amis, et qui ne souhaite pas dévoiler son identité, il n'en va pas toujours de même dans le cas des comptes rendus critiques. Il faut d'ailleurs remarquer que ceux-ci n'appartiennent pas aux « genres mondains » que l'on associe alors à l'écriture féminine. En l'occurrence, sa plume satirique est valorisée. Rappelons la fin de l'introduction de Grimm à la lettre adressée à Rigoley de Juvigny :

Je connais une femme aimable qui rencontre Rigoley tous les huit jours dans une maison où elle est obligée de souper. Jusqu'à présent elle avait toujours eu l'adresse de lui parler de ses ouvrages sans en avoir lu une ligne ; mais dans cette occasion ci il n'y a plus eu moyen de lui échapper ; Rigoley l'a tant pressée de lui parler en détail de son Discours, de l'honorer de ses remarques, d'être surtout de la plus grande et la plus scrupuleuse sincérité, qu'il a fallu se résoudre à le lire. En le lisant, elle a été surprise au dernier point de l'impertinence et de l'arrogance de ce petit homme noir, dont elle était à mille lieues de se douter. L'ennui a fait place à l'indignation, et toujours vexée par Rigoley, toujours pressée de lui parler vrai, elle s'est déterminée à pousser sa franchise jusqu'à la brutalité, comme vous verrez par la Lettre que je vais transcrire⁹⁷.

La justesse d'une sanction infligée à un auteur impertinent, qui est de surcroît un homme du monde dépourvu de tact, ainsi que le besoin de s'allier les princes semblent primer sur les conventions propres à la représentation de la modestie féminine dans la bonne société. La cooptation entre critique et lecteurs s'actualise sur un fond de violence symbolique qui est dirigée contre l'arrogance d'un auteur médiocre et qui est justifiée par le mérite de la collaboratrice de Grimm.

Une configuration prend forme dans laquelle Rigoley de Juvigny, tout comme la majorité des gens de lettres dont les ouvrages sont commentés par Louise d'Épinay, devient le faire-valoir des représentants d'une élite qui, écrivant de Paris ou recevant la *Correspondance littéraire* dans un royaume étranger, se reconnaît dans sa finesse d'esprit

⁹⁷ Friedrich Melchior Grimm, « Notice sur Rigoley de Juvigny », dont la fin sert d'introduction à la « Lettre à M. Rigoley de Juvigny » de Louise d'Épinay, *Correspondance littéraire*, janvier 1773, f. 22v-23.

en sachant apprécier les œuvres dignes d'intérêt et en goûtant le sel des pointes de Mme ***. La mise en scène de la raillerie a une fonction sociale non négligeable dans la relation que l'épistolière établit avec ses lecteurs. Inscrites dans la jovialité du ton et dans la liberté de dénonciation des ridicules, la « gaieté française » et la satire philosophique favorisent l'adhésion des lecteurs à ses jugements et à ses valeurs. Des mécanismes de séduction et d'isolement opèrent de concert pour favoriser la cooptation imaginaire des membres de cette élite, qui se montrent supérieurs à la majorité des gens de lettres. La forme de sociabilité que l'on cherche à sceller avec les abonnés donne à lire l'inscription d'un *ethos* qui se construit, pour la collaboratrice, en marge des lieux communs sexués du discours. Parmi les modalités de cette représentation, le rire mondain joue un rôle central : il favorise tout à la fois l'instauration d'une complicité et la mise en scène de la supériorité, tant celle de la rédactrice et de ses lecteurs que celle des philosophes parisiens de son entourage proche.

L'éloge des « gens de génie »

La quantité de mauvais ouvrages recensés dans la *Correspondance littéraire* par les soins de Mme *** pourrait laisser croire que peu de parutions dignes d'intérêt ont vu le jour au courant des années 1770, ou encore que Louise d'Épinay a eu la malchance de ne lire que des productions médiocres. En étant attentif à la représentation des auteurs qui sont recensés positivement ou, mieux, qui sont mis en valeur dans ses textes, on remarque cependant qu'il s'agit souvent des mêmes et que ceux-ci sont associés au « clan philosophique ». Il faut aussi remarquer qu'ils sont tous liés à la collaboratrice de Grimm. Diderot, Voltaire et Galiani sont, en effet, des interlocuteurs de Mme *** dans ses feuilles, soit parce qu'on diffuse des lettres qui lui ont été adressées de leur part, soit parce qu'elle se met en scène dans un dialogue avec eux. Nous avons déjà abordé son échange avec Diderot sur le théâtre. Dans le corpus des comptes rendus d'ouvrage, c'est davantage la figure de Galiani qui jouit d'une promotion particulière et ce, bien qu'il ne soit pas lui-même auteur d'un ouvrage recensé par Louise d'Épinay. Les éloges qu'il reçoit, tout comme ceux qu'il prodigue, viennent sceller la réputation de mérite entourant les producteurs de la *Correspondance littéraire*. Plus discrète dans les textes de Louise d'Épinay, la grande

figure philosophique de l'époque, Voltaire, ne manque pas non plus d'y apparaître et d'y être louée, ce qui doit être mentionné avant d'observer le traitement de la verve piquante du « charmant abbé ».

L'étroite relation entretenue avec le Patriarche se traduit en particulier, on l'a vu, par la diffusion régulière de pièces en provenance de Ferney. Comme il est associé au noyau philosophique parisien, toute promotion de ses textes rejaillit nécessairement sur Grimm et sur ses rédacteurs. Cette dynamique tautologique est tout à fait caractéristique, ainsi que le précise Alain Faudemay, de la distinction mondaine sous l'Ancien Régime :

Vaste cercle vicieux où les membres d'une même société fermée se donnent mutuellement leur sens comme les mots d'un dictionnaire, élitisme conformiste, comparable à celui qui règne en matière de « bel usage » dans le langage, et où il convient de s'accorder toujours à la majorité de la minorité dont on fait partie. Cet élitisme social s'oppose à la fois aux suffrages du grand nombre, à la *gloire*, et à la seule estime des « personnes estimables », des gens vertueux. La distinction, dans un certain contexte social, est à elle-même son propre critère, et l'essentiel est d'être distingué par des gens qui ont eux-mêmes été distingués, des « gens d'une considération distinguée » comme dit Saint-Simon, anticipant sur la future formule⁹⁸.

La structure qui orchestre l'ordonnancement social régit aussi celui de la représentation du monde des gens de lettres. Aussi le style de Voltaire apparaît-il en tant que modèle dans un article que consacre Louise d'Épinay au roman *Zélis ou la difficulté d'être heureux* :

Ces trois contes sont écrits dans la manière de M. de Voltaire. C'est peut être le plus grand bien et le plus grand mal que l'on en puisse dire. Toute imitation qui demeure fort au dessous de l'original n'a point de plus grand tort que celui de rappeler sans cesse le modèle dont elle n'a pu approcher. (Février 1775)

La mention de cette autorité littéraire renforce le système de valorisation, de hiérarchisation et de promotion « philosophique » qui se dégage des textes de Mme ***. Ce sont toutefois principalement les qualités sociales, les bons mots et l'originalité des vues de l'abbé sur différents sujets qui sont mis en valeur dans ses comptes rendus.

La diffusion des lettres de Galiani dans la *Correspondance littéraire* assure la promotion de l'homme du monde qu'il était lorsqu'il vivait à Paris. Ses apparitions dans les articles de Louise d'Épinay poursuivent semblablement le même effet. Il est par exemple

⁹⁸ Alain Faudemay, *La distinction à l'âge classique*, op. cit., p. 171.

mentionné dans un article où sont présentés trois ouvrages abordant des questions économiques : le *Plan d'imposition économique* par R. Des Glanières, les *Questions proposées à M. Richard Des Glanières* par N. Baudeau, l'*Histoire des finances de tout le royaume* par J.-L. Moreau de Beaumont (octobre 1774). Or ce ne sont pas ses compétences ni ses idées sur les finances de l'État qui sont convoquées par Louise d'Épinay, mais bien sa conception du « sublime oratoire ».

L'article débute non pas par une critique, mais par l'expression du regret que tous les ouvrages puissent obtenir l'autorisation d'être imprimés :

Nous voilà retombés dans tous les inconvénients du bavardage des spéculatifs et raisonneurs. Le Système actuel de notre Ministère est de laisser imprimer tous les projets de finance, d'administration, d'économie politique qui sortiront du cerveau de ces prétendus penseurs, et d'en laisser le public juge. Cette liberté donne ordinairement aux ouvrages même les plus médiocres un cachet que l'on n'y trouve pas lorsque l'auteur doute en écrivant si telle idée ou telle phrase ne sera pas trouvée repréhensible ; mais pour premier acte de liberté je prends celle de douter que nos ouvrages et notre bonheur qui doit en résulter se ressentent de longtemps de l'excellence du système qui nous ôte nos lisieres. (Octobre 1774)

L'opinion de Mme ***, qui doute que le public soit apte à juger des nouvelles parutions, montre d'autant plus son élitisme et assoit d'autant mieux sa distinction qu'elle se donne elle-même précisément pour fonction d'orienter l'opinion de ses lecteurs. Son commentaire valorise d'ailleurs l'étape de la censure, qui aurait pour fonction de ne pas tout rendre disponible à cette majorité qui a besoin d'être « éclairée ». Cette conception est topique et pleinement en accord avec la représentation des philosophes à titre de « guides de l'opinion ». Elle est aussi conforme à celle de « l'abus de la presse », « cette source intarissable de mauvais livres dont nous sommes inondés⁹⁹ », qui prend forme sous la plume du directeur de la *Correspondance littéraire*. La suite du texte, où apparaît la figure du « charmant petit abbé Galiani¹⁰⁰ », propose un autre point de vue sur ce contexte de

⁹⁹ Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire*, tome III, 1756, *op. cit.*, p. 24.

¹⁰⁰ Cet article est diffusé dans l'ordinaire d'octobre 1774, soit près de deux ans après l'envoi du dernier extrait de la « correspondance du charmant abbé », qui avait été inséré dans l'ordinaire du 15 novembre 1772. Rappelons que les « épîtres » de Galiani ont été régulièrement diffusées au cours de l'année 1771 et, de façon plus régulière et abondante, en 1772. La lettre citée est celle de Galiani à Louise d'Épinay, 24 septembre 1774, dans *Correspondance*, vol. 4, p. 186.

publication. Ce dernier avance que la censure aurait favorisé le développement « de la perfection de l'esprit et du goût de la tournure chez les Français » :

Jusqu'à ce que je voie quelques uns du petit nombre de nos bonnes têtes prendre la plume et traiter ces matieres d'après une base solide et incontestable, je resterai incrédule. Mais si la définition du sublime oratoire par le charmant petit abbé Galiani est juste, ces hommes vraiment de génie ne seront pas plus empressés à rompre le silence qu'ils gardent depuis longtemps. « Le sublime oratoire, dit-il, est l'art de tout dire sans être mis à la Bastille dans un pays où il serait défendu de rien dire. La contrainte de la décence et la contrainte de la presse ont été les causes de la perfection de l'esprit et du goût de la tournure chez les Français. Une liberté telle quelle est bonne ; elle doit exister par le fait et ne doit être fondée que sur les vertus personnelles du Ministre tolérant et magnanime &c. » (Octobre 1774)

Tout en renforçant les vues élitistes de Mme ***, cette citation fait l'éloge des auteurs français. Non pas de ceux qui publient sans contraintes, mais de ceux qui ont réussi à contourner la censure. À la promotion de la diffusion des idées nouvelles s'ajoute celle de leur mode d'expression. C'est précisément cette manière de penser et de dire particulière à Galiani qui explique souvent sa présence dans la *Correspondance littéraire*, sans parler des éloges qui l'accompagnent.

Un an plus tôt, l'abbé napolitain avait lui-même été l'objet d'une louange qui allait précisément dans le sens de celle faite aux auteurs français. En guise de conclusion du premier des deux articles qu'ont rédigés ensemble Grimm et Louise d'Épinay sur *De l'homme*, on présentait ses opinions aux abonnés. Une remarque soulignait la clarté et la luminosité de ses idées par opposition au « chaos » et au « rabâchage » d'Helvétius :

Tout ce chaos pris ensemble forme moins un plan suivi qu'il ne donne lieu à le former dans la tête du lecteur ; ce n'est pas un tort selon moi. L'auteur rabâche sur des principes connus ; il ne fait que glisser sur ceux dont il fait appercevoir la vérité, et qu'on desirerait qu'il eût développés. Je crains pour sa mémoire que la postérité ne le relegate purement et simplement dans la classe des auteurs systématiques. J'en demande pardon aux amateurs du sublime rabâchage, mais j'aime mieux lire dix lignes du charmant petit abbé Galiani que dix volumes comme ceux ci. Ses dix lignes me donnent plus de lumieres, développent plus d'idées et me satisfont davantage, parce que je vois toujours un homme qui va au fait. (Décembre 1773)

À la suite de cette remarque suivaient les réponses données par Galiani à une série de questions qui lui avaient été posées dans une lettre. Elles étaient précédées et suivies des commentaires suivants :

Une personne de ma connaissance, après avoir lu les *Réflexions d'un Ignorant*, fit ces trois questions à M. l'abbé Galiani en finissant sa lettre. « À propos, l'abbé : Ne pensez-vous pas que la politique des anciens ne peut presque plus nous être bonne à rien ?

La politique ne serait-elle pas par hasard la science de l'éducation ?

Nous pensons ici que toute la théorie politique consiste à voir juste &c. »¹⁰¹

Il y a plus de vues, plus d'idées et peut-être plus de vérités importantes dans ces trois pages de l'abbé Galiani que dans la plupart de tous nos ouvrages modernes. La lecture de ses moindres productions n'est jamais stérile. Il donne toujours matière à réfléchir, et s'il n'est pas toujours exempt de paradoxe[s,] ceux qu'il avance sont au moins marqués au coin du génie et de l'originalité. (Décembre 1773)

Les qualités qui sont reconnues à l'abbé le hissent explicitement au-dessus de la masse des auteurs de la plupart des « ouvrages modernes ». L'originalité de ses vues, et même de ses paradoxes, est mise en valeur sans réserve par ses amis parisiens. Quoique cet éloge le concerne directement, son rayonnement ne vise pas que lui seul.

La mise en scène du dialogue épistolaire entre Galiani et « une personne de ma connaissance », à laquelle s'ajoute la présence d'un « nous » dans les propos de cette dernière¹⁰², situe le commerce intellectuel des interlocuteurs au sein d'une dynamique collective. Cela permet aux éloges que l'on s'envoie de Naples à Paris et de Paris à Naples de rejaillir sur le cercle parisien auquel l'on associe la production de la *Correspondance littéraire*. Tout en confortant, par là, la représentation qu'ils offrent d'eux-mêmes en tant que juges, les rédacteurs attirent l'attention de leurs lecteurs sur les noms de ceux qu'ils estiment être dignes d'admiration. En contrepartie, ils tirent profit des éloges qu'ils adressent à des auteurs dont ils sont proches, ce à quoi s'ajoutent, bien sûr, ceux qu'ils reçoivent de ces derniers, s'ils les diffusent auprès de leurs lecteurs. L'élite, on l'a vu, se constitue à partir du jugement d'autorité et de la publication de la distinction. « La louange cess[ant] de distinguer lorsqu'elle se généralise¹⁰³ », il va de soi que bien peu d'auteurs trouvent grâce aux yeux de Mme ***.

¹⁰¹ Cet extrait de l'article n'a pas été retenu, comme bien d'autres d'ailleurs, dans l'édition de la *Correspondance littéraire* préparée par Maurice Tourneux.

¹⁰² L'on verra plus loin que ce pronom désigne plus précisément Meister et Louise d'Épinay, co-auteurs des « *Réflexions d'un ignorant* ».

¹⁰³ Alain Faudemay, *La distinction à l'âge classique*, op. cit., p. 171.

Les mécanismes structurant l'organisation de la société de cour informent les discours qui sont produits par ses contemporains, ce dont font montre les articles de Mme ***. On le voit à la manière dont les pratiques de distinction et les principes de hiérarchisation des gens du monde y sont mis en scène pour orchestrer semblablement le monde des gens de lettres. Tout comme dans la société curiale, la place octroyée à un individu dans la hiérarchie repose sur la réputation et sur la représentation. Aussi Louise d'Épinay, en ridiculisant certains auteurs sur la base de leur absence de mérite, travaille-t-elle conjointement à la mise en valeur de certains autres, dont l'éloge attire en contrepartie sa propre distinction, puisqu'elle s'en montre proche. Ce faisant, elle concourt à l'isolement de l'élite qu'elle forme avec ses lecteurs. Ceux-ci sont implicitement représentés tels des complices de la raillerie et du persiflage auxquels elle a recourt pour mettre en scène le ridicule des auteurs et de leurs ouvrages. La critique fait d'abord la démonstration de sa compétence, qui s'enracine dans les valeurs défendues par l'« élite philosophique » et qui montre sa supériorité sur les gens de lettres et sur le public parisien. En tant que spectatrice, Mme *** cherche à convaincre de la finesse de son appréciation des nouveautés présentées sur les scènes parisiennes et elle marque une distance avec les gens du public. En tant que lectrice, elle évalue les gens de lettres à partir des critères du mérite et de l'utilité, tout en structurant son jugement en fonction des logiques mondaines. Au théâtre comme dans le monde, le non-respect des codes, l'ennuyeux conformisme et la plate absurdité sont les sources d'un ridicule qui est sanctionné par la satire. Discours ironique et représentation du persiflage se déclinent sous différentes formes dans ses textes afin d'invalider les ouvrages et d'exclure les auteurs du groupe de ceux qui sont dignes d'intérêt. Ce faisant, l'auteure fait la preuve de son propre mérite à titre de juge, mais aussi de son esprit et de son enjouement. Il n'y a pas lieu d'y voir une stratégie ni une savante orchestration, mais plutôt la reproduction de dynamiques sociales qui régissent les relations entre les individus à la fin de l'Ancien Régime. La circulation des éloges a achevé de le montrer avec la figure de Galiani. Représentées dans les textes de fiction de Louise d'Épinay ayant été diffusés à la

même époque dans le périodique, ces pratiques de distinction font cependant aussi l'objet de critiques.

Chapitre IV

Critiques et pratiques

Dialogues fictifs, conversations intellectuelles

Louise d'Épinay n'écrit pas que des comptes rendus de spectacle et d'ouvrages pour la *Correspondance littéraire* au cours des années 1770. On y retrouve aussi des fictions et des dialogues qui, comme les pièces de société qu'elle avait diffusées au cours de ses premières années de collaboration, découlent de pratiques d'écriture et de pratiques de sociabilité propres à la mondanité. Plusieurs d'entre elles participent par ailleurs de la genèse de son œuvre pédagogique. Au moment où elle collabore le plus activement au périodique, Louise d'Épinay est particulièrement occupée par l'éducation de sa petite-fille et par la rédaction des *Conversations d'Émilie*, dont la première édition paraît en 1774. Si la diffusion de la « Dixième conversation » (juin 1774) offre aux abonnés un aperçu de son ouvrage, ses préoccupations pédagogiques se profilent dans d'autres fictions insérées dans les feuilles de Grimm et de Meister quelques années auparavant. Les dialogues principaux de cet ensemble sont le « Dialogue copié d'après nature, ou l'amitié de deux jolies femmes » (1^{er} septembre, 1^{er} octobre et 15 octobre 1771) et le « Rêve » (janvier 1772), que Maurice Tourneux a tous deux publiés à la fin du XIX^e siècle sous le titre *L'amitié de deux jolies femmes, suivie de Un rêve de mademoiselle Clairon*¹. Ces fictions permettent de faire le pont entre les pratiques d'écriture de Louise d'Épinay, telles qu'elles peuvent être observées dans la *Correspondance littéraire*, et les implications multiples de sa réflexion pédagogique, la seule qu'elle a offerte au public de son vivant. Le « Rêve » sera étudié à

¹ Louise d'Épinay, *L'amitié de deux jolies femmes, suivie d'un rêve de mademoiselle Clairon*, éd. Maurice Tourneux, Paris, Librairie des bibliophiles, coll. « Des chefs-d'œuvre inconnus », 1885.

partir de chroniques théâtrales qui ont été écrites au même moment et des lettres que Louise d'Épinay échange à ce sujet avec Ferdinando Galiani, où est soulignée plus explicitement la comparaison entre représentation sociale et représentation scénique. Le « Dialogue copié d'après nature » met en lumière un aspect méconnu de la pensée de Louise d'Épinay en regard de la critique des apparences et de la distinction sociale. Sur un tout autre ton que dans le dialogue précédent, il y est question du monde et de ses formes de représentation, de son luxe, de ses mœurs, de ses modes. Son analyse sera complétée par les deux dernières pièces dialogiques de l'auteure, la « Dixième conversation » (juin 1774), extraite des *Conversations d'Émilie*, de même qu'une « Conversation originale » (décembre 1775), qui offre un tableau de la décadence du siècle par la représentation de contemporains au pouvoir. D'autres textes étudiés dans ce chapitre donnent aussi à voir les traces de nombreux échanges². Quand ils ne se présentent pas sous la forme de conversations, ils en émanent, ce qu'atteste leur réinscription dans un réseau d'écrits contemporains à leur élaboration. Afin de souligner l'importance de ces relations intellectuelles et intertextuelles, l'on sera attentif, dans un premier temps, à la mise au jour des logiques collectives ayant accompagné ou ayant présidé à la rédaction d'articles qui ont pu être en partie attribués à Louise d'Épinay grâce à un rapprochement avec sa correspondance napolitaine. En outre, ces textes offrent de nouvelles représentations de pratiques de sociabilité en lien avec les modes de divertissement de la « belle société » des Lumières, qui puise également là une source de sa distinction. Négligées par la critique, ces conversations de toutes sortes gagnent à être étudiées, mais aussi à être situées dans l'ensemble de la production périodique, épistolaire et pédagogique de leur auteure. Critiques et pratiques s'y nouent dans la représentation du spectacle et des apparences en sollicitant des figures féminines qu'une approche socioculturelle et socio-économique des textes peut mieux situer dans l'imaginaire de l'époque.

² On pourra se reporter à la « Liste des pièces dialogiques attribuées à Louise d'Épinay (1770-1783) » (tableau VII) pour appuyer la lecture de ce chapitre.

Tableau VII
Liste des pièces dialogiques attribuées à Louise d'Épinay (1770-1783)

1771		
29.	1 ^{er} septembre 1771	« Dialogue copié d'après nature ou de l'amitié de deux jolies femmes »
31.	1 ^{er} octobre 1771	« Suite du Dialogue copié d'après nature ou de l'amitié de deux jolies femmes »
33.	15 octobre 1771	« Fin du Dialogue copié d'après nature et [<i>sic</i>] de l'amitié de deux jolies femmes »
43.	1 ^{er} décembre 1771	« Expériences intéressantes » (avec Diderot)
1772		
48.	1 ^{er} janvier 1772	« Rêve »
1773		
52.	octobre 1773	« Réflexions d'un ignorant après avoir lu l'Éloge de Colbert » (avec Meister)
1774		
56.	juin 1774	« Dixième conversation entre une mère et sa fille »
1775		
66.	décembre 1775	« Conversation originale et qui pourra servir à l'histoire du dix-huitième siècle »

Sociabilité épistolaire et écriture dialogique

Parfois nés de conversation sans pour cela en faire état dans la forme qu'ils présentent dans le périodique, certains textes gagnent à être éclairés par l'écho qu'ils ont trouvé dans la correspondance de Louise d'Épinay et de Ferdinando Galiani. Ils favorisent notamment l'exploration d'un autre aspect de la sociabilité que ceux qui se dégagent des critiques de la même époque. Les « Expériences intéressantes » (1^{er} décembre 1771) permettent d'aborder la dimension séductrice de la science pour la société mondaine dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Elles offrent aussi la représentation d'un type de distinction collective prenant sa source dans le divertissement, ce que conforte la présence de figures féminines dans le texte. Les « Réflexions d'un ignorant après avoir lu l'Éloge de Colbert » (octobre 1773) soulèvent, pour leur part, la question du luxe et le problème de la décadence des États. Quoique discret dans la production de Louise d'Épinay, ce thème

semble avoir nourri plus qu'il n'y paraît sa pensée pédagogique. En plus des pratiques d'écritures collectives qu'ils recèlent, ces articles, même s'ils portent sur des sujets fort différents, attirent tous deux l'attention sur la dimension spectaculaire de la distinction mondaine, une question qui est omniprésente dans la réflexion de l'auteure à cette époque. De surcroît, ils font le jour sur une dynamique collective qui préside à l'écriture et qui est d'ailleurs représentée dans la *Correspondance littéraire* par la seule lettre du périodique explicitement attribuée à Louise d'Épinay qui soit adressée à l'abbé Galiani.

Diderot et Louise d'Épinay : « Expériences intéressantes »

Dans l'article intitulé « Expériences intéressantes » (1^{er} décembre 1771), on rend compte aux abonnés d'une expérience qui a été faite par un ancien élève du chimiste Rouelle, Jean Darcet, sur des pierres précieuses et des diamants³. Diderot a été témoin de l'événement et il aurait eu une discussion à ce sujet avec Louise d'Épinay après lui en avoir communiqué le détail. Elle en a à son tour fait part à Galiani, en lui précisant le contexte de rédaction de sa lettre : « Je vais vous rendre compte pour mon envoi d'aujourd'hui d'une expérience intéressante de chimie qui s'est faite chez Rouelle, à laquelle tout Paris a assisté. C'est M. Diderot qui m'a fourni le détail du procédé que je vais transcrire. J'y joindrai les questions et les objections que je lui ai faites et ses réponses⁴. » La lettre du 17 septembre 1771 à Galiani présente l'échange de l'épistolière et du philosophe, alors que l'article diffusé dans la *Correspondance littéraire* fournit le même texte, mais sans qu'y apparaissent les noms des interlocuteurs ni même des signes typographiques conservant le souvenir formel d'une conversation. Dans la lettre, la présence féminine réactive une représentation littéraire topique, celle de la femme du monde – de la « marquise », pour reprendre le terme employé par Michel Delon⁵ – faisant figure de réceptrice d'un savoir.

³ Cette expérience a eu lieu chez le frère du célèbre chimiste Guillaume-François Rouelle (1703-1770). Après la mort de celui-ci, survenue en 1770, Jean Darcet avait épousé sa fille, aussi l'expérience s'est-elle déroulée chez son oncle par alliance. À propos de Jean Darcet, voir Joseph Dupouy, « Jean Darcet », *Nos cahiers*, 1, 1901, p. 47-59.

⁴ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 24 août 1771, dans Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance* [1769-1782], éd. Daniel Maggetti, préface par Georges Dulac, notes par Daniel Maggetti en coll. avec Georges Dulac, Paris, Desjonquères, coll. « XVIII^e siècle », 1992-1997, vol. 2, p. 177.

⁵ Voir Michel Delon, « La marquise et le philosophe », *Revue des sciences humaines*, 54, 182, avril-juin 1981, p. 65-78.

Elle y est clairement illustrée par la série de questions et de réponses que présente l'épistolière en faisant précéder les répliques de chacun par les indications « moi » et « M. Diderot »⁶. Cette autoreprésentation se situe précisément dans un imaginaire associant la forme de la conversation mondaine, un discours philosophique ou scientifique et une posture dialogique dans laquelle l'interlocutrice endosse la position de l'élève face à un philosophe pédagogue. On la retrouve aussi, dans la lettre comme dans le périodique, grâce à l'énumération des femmes qui ont été témoins de l'expérience.

En plus de la conversation ayant précédé le texte, et en plus de son inscription dans un échange épistolaire, on voit apparaître dans cet article un aspect de la sociabilité de l'époque des Lumières qui n'a pas été rencontré jusqu'à maintenant. Il s'agit de la spectacularisation de la science, qui allie le développement du savoir au divertissement mondain. Stéphane Van Damme, qui a étudié les modes de circulation et d'appropriation des connaissances dans la société parisienne, a souligné l'importance des espaces de sociabilité, en particulier du salon, pour la mise en scène du savoir et pour la constitution de la réputation de Paris à titre de « capitale philosophique » des Lumières :

Si pour les uns, le salon constitue une instance de légitimation, un lieu de consécration ou de concurrence conçu comme un prolongement de la société académique, pour d'autres ces formes de sociabilité jouent un rôle essentiel dans la publicité et la validation des faits scientifiques car elle permet de rendre crédibles des énoncés, des expériences par la présence de personnages dignes de foi, qu'ils soient savants ou aristocrates⁷.

L'article sur les « Expériences intéressantes » fait pleinement état de ces enjeux. En effet, on y perçoit tant la tutelle aristocratique de la science que sa mise en spectacle, qui en fait une source d'intérêt et de curiosité pour les gens du monde.

Diderot ou Louise d'Épinay souligne en premier lieu la genèse des expériences réalisées jusqu'alors sur les pierres précieuses. Celles-ci avaient été particulièrement cautionnées par François de Lorraine, d'abord lorsqu'il était grand-duc de Toscane, ensuite une fois devenu empereur du Saint-Empire⁸ :

⁶ Cet échange a déjà été présenté en entier. Se reporter à notre chapitre I pour en lire le détail.

⁷ Stéphane Van Damme, *Paris, capitale philosophique. De la Fronde à la Révolution*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 156.

⁸ François, duc de Lorraine est devenu duc de Toscane en 1737 et empereur en 1745.

Un Grand Duc de Toscane avait exposé des pierres précieuses à un verre ardent de Tschirnhausen dont on avait augmenté la force à l'aide d'une lentille ; le diamant s'éclata, se gerça, se mit en petits fragmens et disparut. On multiplia l'action du feu par l'addition d'une seconde et d'une troisième lentille, et on en fit un grand nombre d'expériences sur des pierres de toute espèce. Il est inutile d'entrer dans le détail des résultats qu'on peut voir exposés par l'auteur du journal intitulé *Giornale de Letterati d'Italia. Tom. VIII. Art. 9*. L'Empereur François premier fit un pas de plus ; il employa sur les mêmes pierres le feu ordinaire, les fourneaux du laboratoire et les creusets et obtint les mêmes phénomènes que le verre ardent avait produits. M. Darcet, possesseur d'un fourneau de porcelaine, s'est occupé des mêmes recherches, mais avec une vue plus générale ; son but a été de classer les pierres par leur plus ou moins de résistance à l'action du feu. C'est ainsi qu'il a été conduit à répéter les opérations du Grand Duc et de l'Empereur, et à dissiper les doutes qui restaient sur la volatilisation des diamans. (1^{er} décembre 1771)

Les travaux du chimiste Darcet s'inscrivent donc dans la suite de ceux de l'empereur. Leur présentation montre bien le statut mi-institutionnel mi-mondain de la science. La mention de la publication des résultats dans l'un des premiers périodiques scientifiques européens⁹ jointe à une synthèse des avis des amateurs parisiens l'atteste, tout comme la liste des nombreuses personnes présentes, qui vise à illustrer la distinction de l'assistance :

Les moins prévenus étaient persuadés que les diamants avaient été détruits non par fusion ou par volatilisation, comme l'artiste le prétendait, mais par une décrépitation qui enlevait au diamant des molécules insensibles, et qui peu à peu le réduisait à rien. Ce fut pour éclairer ces difficultés et ne laisser aux incrédules aucune ressource que le vendredi seize août les savans et les artistes furent invités à se rendre dans le laboratoire de M. Rouelle, frère du célèbre Rouelle que nous avons perdu il y a peu de temps, pour y être témoins oculaires des expériences qu'on y réitérerait sur les diamans et autres pierres précieuses.

L'assemblée fut très nombreuse et très bien composée. Il y avait M. le Margrave de Bade-Dourlach, la Princesse son épouse, leurs fils, les Ducs de Brancas, de Nivernais, de Chaulnes, de Caylus, de Villa Hermosa fils, Milord Saint George, le Marquis d'Ussé, le Comte de Hautefort, le Prince de Pignatelli, le Chevalier de Lorenci, la Marquise de Nesle, la Comtesse de Brancas, la Marquise de Pons, la Comtesse de Polignac, madame du Pin [...] ainsi que plusieurs autres personnes de qualité tant étrangères que françaises. Il y avait Messieurs de Jussieu, de Fouchy, d'Aubenton, Maquer, le Roi, Perronnet, Lavoisier, nombre de l'Académie des Sciences. J'y étais [*i.e.* Diderot]. Il y avait plusieurs Docteurs de la Faculté de Médecine et du corps de la pharmacie, des gens de lettres très connus, des artistes

⁹ Michel Blay mentionne le *Giornale de letterati* dans son énumération des périodiques scientifiques qui commencent à se faire de plus en plus nombreux à partir de la fin du XVII^e siècle, « quand l'Europe savante devient une réalité consciente d'elle-même ». Michel Blay, *La naissance de la science classique au XVII^e siècle*, Paris, Nathan Université, coll. « 128. Histoire des sciences », 226, 1999, p. 12.

célebres et des jouailliers et Diamantaires distingués dans leur profession.
(1^{er} décembre 1771)

Cette longue énumération témoigne de l'ampleur de la curiosité suscitée par le phénomène. Son ancrage dans la société nobiliaire, diplomatique et lettrée de Paris aussi bien que dans ses institutions scientifiques – s'y trouvent des représentants de l'Académie des sciences, de la Faculté de médecine, du « corps de la pharmacie¹⁰ » –, futurs lieux d'autonomisation des savoirs, met en évidence la prégnance de l'autorité aristocratique dans le développement de la science sous l'Ancien Régime.

Comme le souligne Stéphane van Damme,

[l]a science devient un phénomène mondain par le truchement des pratiques spectaculaires. En même temps, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la transformation des énoncés en savoirs scientifiques n'a plus besoin de la médiation aristocratique comme c'était le cas dans le dispositif de certification et d'authentification des protocoles expérimentaux. La science devient de plus en plus affaire de spécialiste et confine à des espaces spécialisés. [...] Cette tendance qui s'affirme dans la seconde moitié du XVIII^e siècle consacre une rupture entre administration de la preuve et spectacle de la science¹¹.

Bien qu'elle se soit déroulée devant d'illustres représentants du monde, l'expérience parisienne n'a effectivement plus lieu sous les auspices d'un « grand », mais bien chez le chimiste lui-même. On voit le rang et la fortune céder le pas à la spécialisation : « M. Darcet entraîné par son gout pour les expériences chymiques, oublia la modicité de sa fortune et exposa à son fourneau de porcelaine des pierres précieuses de toute espece, sur des coupelles, dans des creusets ouverts et fermés ; il en renferma au centre de boules faites de la pâte de la porcelaine. » (1^{er} décembre 1771) Cela dit, le grand nombre de femmes figurant parmi la foule de curieux assemblés à cette occasion est un signe manifeste de son inscription dans le monde. Quoique n'apparaissant que par l'intermédiaire de quelques titres et de quelques noms – « la Marquise de Nesle, la Comtesse de Brancas, la Marquise

¹⁰ La chimie n'était pas encore dotée d'institutions lui étant exclusivement consacrées : « Ce n'est qu'au début du XIX^e siècle qu'apparurent en France les premières Facultés des Sciences et les premières Écoles de Pharmacie. [...] Jusque-là les Facultés de Médecine étaient les seuls foyers scientifiques où l'on enseignait la chimie, la seule des sciences qui, avec la botanique, ait acquis un certain droit de cité. » Louis Dulieu, « Un concours de chimie au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, 10, 1, 1957 p. 79-85.

¹¹ Stéphane Van Damme, *Paris, capitale philosophique*, op. cit., p. 157-158.

de Pons, la Comtesse de Polignac, madame du Pin » –, la représentation de la « femme-disciple¹² », terme que préfère Stéphane Van Damme à celui de « marquise », se retrouve dans cet article. En plus du *topos* de la conversation scientifique entre une femme du monde et un philosophe, la représentation féminine de l'assistance renforce la dimension spectaculaire et mondaine de l'événement. De fait, les femmes n'auront pas accès aux sphères de spécialisation qui sont alors sur le point de prendre forme et qui les en excluront durablement¹³.

Cet article fait montre, par sa circulation et par les échanges qu'il suscite, d'une dimension intellectuelle de la sociabilité. Y est mise en scène, pour les correspondants étrangers tout comme pour Galiani, une forme de divertissement qui passionne le monde parisien des Lumières. Puisque le compte rendu de cette expérience circule en Europe, il est possible d'y voir, plus globalement, une représentation de pratiques contribuant à soutenir la réputation de « capitale philosophique » dont on se targue à Paris :

La pratique philosophique devient dans la ville une pratique sociale. Pour faire tenir cette fiction de Paris en capitale philosophique, les philosophes ont entrepris de lier fortement le réseau intellectuel aux intérêts multiples d'un public plus large, à faire circuler leurs savoirs dans des espaces qui ne leur étaient pas dévolus, à s'associer avec les pouvoirs locaux de toutes sortes. En allongeant les réseaux, en intensifiant la circulation des savoirs au sein de l'espace urbain, les savants ont contribué à faire de la philosophie une activité culturelle comme une autre. C'est par la visibilité, la

¹² *Ibid.*, p. 158.

¹³ Stéphane Van Damme rappelle l'exclusion des femmes de l'enceinte académique et souligne les difficultés méthodologiques de l'historien qui s'intéresse aux rapports de sexe dans le cadre d'une étude des institutions du savoir. Ses commentaires confortent la pertinence de l'étude du compte rendu de cette expérience, dans lequel sont présents deux aspects de la représentation féminine de l'époque en lien avec les sciences, soit son statut de « témoin modeste » et sa représentation de « femme-disciple » : « Les espaces de la sociabilité mondaine permettent en dernier lieu de s'interroger sur la place des rapports de sexe dans cette forme de circulation de la philosophie. Exclues en France des institutions académiques (jusqu'en 1979), les femmes jouent un rôle déterminant dans l'organisation et le contrôle de l'accès à ces lieux. Au-delà du cas de la marquise du Châtelet, la participation des femmes aux discussions "philosophiques" reste problématique et opaque pour l'historien. Elle reflète une triple difficulté méthodologique. D'abord la place des femmes peut être interprétée comme celle d'un "témoin modeste", forte par sa présence mais invisible dans les archives. Ensuite, l'économie de la civilité, si elle incorpore dans les traités de conversation des situations qui mettent en scène des hommes et des femmes autour d'activités scientifiques, reconduit une représentation traditionnelle de la femme-disciple. Enfin, les vertus héroïques mises en avant par l'Académie des sciences dans le contexte des disputes sur la figure de la Terre auraient, en renforçant l'exclusion des femmes, contribué à sexuer la description de la nature et la réception des savoirs scientifiques. » *Ibid.*

publicité, mais aussi la passion, la sociabilité ou le divertissement que la philosophie devient une affaire publique, reconnaissable par tous et dans toute l'Europe¹⁴.

Le croisement des réseaux ancre les pratiques scientifiques dans le « beau monde » parisien et, par conséquent, dans la représentation que l'on en diffuse, dans la ville comme à l'étranger. Ainsi que le souligne Antoine Lilti, ces activités mondaines « relèvent largement du spectacle qu'une société se donne à elle-même et par laquelle elle s'assure de son excellence¹⁵ ».

Dans l'article sur les « Expériences intéressantes », les rédacteurs contribuent non seulement à la mise en scène de la distinction de la sociabilité parisienne, dont les représentants seraient amateurs de découvertes scientifiques et de discussions philosophiques, mais, plus encore, à celle de la manière dont cette société s'offre à elle-même le spectacle de sa distinction. Plus qu'une métaphore, cette spectacularisation de l'excellence de l'élite aristocratique est thématisée dans les pièces dialogiques qu'écrit Louise d'Épinay à la même époque, notamment par le traitement des questions du luxe et de la richesse, qui sont d'autres vecteurs de distinction.

Meister et Louise d'Épinay : « Réflexions d'un ignorant »

Les « Réflexions d'un ignorant après avoir lu l'Éloge de Colbert » (octobre 1773) résultent également d'une conversation entre Louise d'Épinay et l'un de ses « collègues en correspondance ». Il s'agit de l'*Éloge de Colbert* de Jacques Necker, qui a remporté le prix d'éloquence de l'Académie française en 1773¹⁶. Tout comme l'échange avec Diderot, celui-ci n'a pas été mis en scène pour les abonnés de Grimm, qui ont reçu un texte suivi dépourvu de toute trace dialogique, mais il l'a été pour Galiani dans les lettres que lui adresse Louise d'Épinay les 11 et 24 octobre de la même année. Dans un premier temps, seul le début lui parvient. En guise d'introduction à l'article, dont elle féminise au passage

¹⁴ *Ibid.*, p. 17.

¹⁵ Antoine Lilti, *Le monde des salons*, op. cit., p. 271.

¹⁶ Une critique de cet ouvrage a été diffusée dans l'ordinaire précédent de la *Correspondance littéraire*, soit dans celui de septembre 1773. Dans son édition, Maurice Tourneux a d'ailleurs inséré les « Réflexions d'un ignorant » à la suite de ce compte rendu, soit dans l'ordinaire de septembre plutôt que dans celui d'octobre, auquel il appartient. Précisons encore que deux autres *Éloge de Colbert* présentés au concours académique, ceux de Coster et de Pechméja, sont recensés dans l'ordinaire d'octobre 1773.

partiellement le titre, Louise d'Épinay explique à son correspondant qu'il est le fruit d'une discussion qu'elle a eue avec Meister, que Galiani ne connaît pas : « Rien n'électrise mieux que les réflexions d'un ignorant ou d'une ignorante[.] Voici les miennes et celles de mon collègue en correspondances[.] mon cher abbé, d'après les différents ouvrages que j'ai lus depuis quelque temps¹⁷. » Il y est question de la croissance des États et de la décadence des empires, que l'on compare notamment à ceux de l'Antiquité. Dans la lettre qui accompagne cet article, plusieurs questions sont adressées à l'abbé. Celles-ci portent non seulement sur l'*Éloge de Colbert*, mais encore sur d'autres ouvrages, ainsi que l'annonce l'épistolière. La correspondance permet ainsi de retracer un réseau de réflexions qui, en plus d'avoir été formulées par deux personnes plutôt qu'une, établissent des rapprochements entre plus d'une parution et plus d'un compte rendu du périodique.

Dans les paragraphes que reçoit d'abord l'abbé, on aborde la question de la croissance et de la gouvernance des États à partir d'une métaphore pédagogique :

Puisque l'on peut prolonger en quelque sorte l'enfance de l'homme, ne peut-on pas prolonger de même celle d'un État, empêcher l'usage ou l'abus précipité de ses forces, retarder l'effet de leur développement et se borner d'ailleurs à prévenir les causes extérieures de sa ruine ? La seule méthode qui puisse donner de la vigueur et de la consistance à notre être est sans doute aussi la seule qui puisse assurer la force et la durée d'un État. La science du gouvernement n'est peut-être que la science de l'éducation appliquée à l'établissement d'une société entière. Il me semble au moins que c'est sous ce point de vue que Lycurgue et Platon l'ont envisagé. Si vous en exceptez la partie du commerce et des finances, je ne vois pas que nous ayons aujourd'hui beaucoup plus de lumières sur la politique que n'en avaient les anciens. (Octobre 1773)

En plus de la comparaison avec l'éducation de l'enfance, la métaphore de l'enfance de l'histoire se trame dans cette réflexion, puisqu'on y fait allusion au progrès dans l'exercice du pouvoir depuis les Anciens¹⁸. Suit cette remarque de Louise d'Épinay, qui attribue à Meister la première partie de la réflexion et qui rebondit par la suite sur ses idées :

¹⁷ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 11 octobre 1773, dans *Correspondance*, op. cit., vol. 4, p. 79.

¹⁸ Sans approfondir davantage les questions du progrès et de l'historicité, mentionnons néanmoins qu'elles sont centrales dans l'appréhension du développement des savoirs et du sens du devenir au XVIII^e siècle. Voir notamment Franck Tinland, « Renouveau de l'horizon temporel et enjeux de la pensée du devenir au XVIII^e siècle », dans Bertrand Binoche et Franck Tinland (édit.), *Sens du devenir et pensée de l'histoire au temps des Lumières*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Milieux », 2000, p. 19-32.

Ce dernier paragraphe est de mon camarade, qui voit plus loin que moi, vous ne le connaissez pas, cela est égal. Mais moi qui ne veux pas convenir que je ne vois pas si loin que lui, parce que l'amour-propre femelle est comme cela, je vais toujours disputant à tort et à travers, et je dis que leurs principes (des Anciens) ne peuvent plus guère servir à notre instruction¹⁹.

En ironisant sur son sexe – nous verrons dans le chapitre suivant que Louise d'Épinay mentionne en d'autres occasions sa vanité « de femme » dans des formules d'autodérision semblables à celle-ci – et en jouant d'une rhétorique faussement modeste, l'épistolière rappelle son goût pour la conversation. Elle met en place le débat qu'elle a eu avec Meister, invitant déjà implicitement l'abbé à y prendre part et à se prononcer. Surtout, elle indique à qui revient la responsabilité des propos qu'elle lui transmet.

L'on peut penser que le texte coécrit avec Meister est alors en cours de réalisation. Son incomplétude épistolaire le suggère, de même que la fin de la lettre de la Parisienne. Après l'exposition de ses idées sur l'évolution des gouvernements, qui seront retranscrites telles quelles dans le périodique, hormis la remarque sur « l'amour-propre femelle », l'épistolière conclut en établissant un rapprochement avec un autre ouvrage, *De l'homme* :

Je lis à présent le livre d'Helvétius. Je ne l'ai pas achevé, mais il a, je trouve, le même inconvénient en politique et en philosophie que nos catéchismes, lorsqu'on veut leur faire servir de base unique aux principes de l'honneur et de la vertu. À vingt ans un jeune homme oublie son catéchisme et le reste avec lui etc.

Je ne fais aujourd'hui que vous ébaucher mes idées, et l'histoire de mes disputes. J'en renvoie la suite à l'ordinaire prochain²⁰[.]

Rappelons que, si l'article de la *Correspondance littéraire* précise que ces réflexions sont nées de la lecture de l'ouvrage sur Colbert, Louise d'Épinay, dans sa lettre, fait plus généralement allusion aux « ouvrages qu'[elle a] lus depuis quelque temps ». La fin des « Réflexions » sera envoyée à Galiani le 24 octobre 1773. Elle se présente sous la forme d'un dialogue dans lequel l'autorité des remarques est conférée tantôt à Meister, tantôt à Louise d'Épinay par les mentions « Il dit », « Je dis moi », « Et puis on me répond », « Et je réponds²¹ ». Plus que de nous renseigner sur les positions idéologiques de chacun, les deux lettres de la Parisienne situent l'article du périodique dans son contexte

¹⁹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 11 octobre 1773, dans *Correspondance, op. cit.*, vol. 4, p. 80.

²⁰ *Ibid.*, vol. 4, p. 81.

²¹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 24 octobre 1773, *ibid.*, vol. 4, p. 84.

conversationnel initial, de même que dans un échange avec l'abbé. Elles permettent de relier sa rédaction et les réflexions qui l'ont fait naître à un autre texte à deux voix, celui de Grimm et de Louise d'Épinay sur l'essai d'Helvétius. On l'a vu, le second article consacré à cet ouvrage dans l'ordinaire de décembre 1773 se termine par une série de questions adressées à l'abbé de la part d'une « personne de [l]a connaissance » de Grimm qui avait « lu » les « Réflexions d'un ignorant » et par un éloge fait aux idées de Galiani. Il s'avère que cette « personne » est coauteure des « Réflexions » ; que ses questions sur l'État, principalement tirées de la lecture de l'essai d'Helvétius, sont posées à la suite d'un texte consacré à la critique des idées de Necker à propos de Colbert, ce que précise le titre donné au texte dans la *Correspondance littéraire* ; que ses éloges faits à l'abbé se retrouvent, quoique sous une autre forme, dans l'article qu'elle a écrit avec Grimm²² : « Et puis je relis votre livre, vos lettres et je dis “Nous bavardons en vain[,] nous n’y entendons rien auprès de cette sublime tête, voilà le livre des [livres] les lettres des lettres, l’abbé des abbés, l’ami de[s] amis [...]”²³. » On voit la complexité du réseau conversationnel et intellectuel qui se dégage de ces textes, de même que les similitudes, dans les représentations de certaines pratiques (par exemple, l'éloge), qu'entretiennent les lettres de Louise d'Épinay et les articles auxquels elle a collaboré.

Les articles écrits avec Grimm et avec Meister sur ces ouvrages créent une configuration dans laquelle quatre personnes, deux formes de sociabilité (les rencontres parisiennes, les relations à distance avec l'abbé), deux correspondances et les critiques d'au moins deux livres sont impliquées. Le parallèle entre *De l'homme* et l'*Éloge de Colbert* est établi par Louise d'Épinay, alors qu'elle est en train de lire le premier et de commenter le second avec Meister. Puisque les questions posées à Galiani à la suite du début des « Réflexions d'un ignorant » se retrouveront, avec leurs réponses et avec les éloges de l'abbé, dans la critique de *De l'homme* et puisque l'article rédigé avec Meister semble inachevé lorsque Louise d'Épinay écrit à Galiani le 11 octobre 1773, l'on peut

²² Rappelons les éloges de cet article : « J'en demande pardon aux amateurs du sublime rabâchage, mais j'aime mieux lire dix lignes du charmant petit abbé Galiani que dix volumes comme ceux ci [*i.e.* les volumes de *De l'homme* d'Helvétius]. Ses dix lignes me donnent plus de lumières, développent plus d'idées et me satisfont davantage, parce que je vois toujours un homme qui va au fait. » (Décembre 1773)

²³ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 24 octobre 1773, dans *Correspondance, op. cit.*, vol. 4, p. 84.

vraisemblablement penser que leur construction s'est faite de manière progressive, au fil des conversations, voire au fil de l'écriture des lettres. La correspondance avec Galiani est ainsi révélatrice d'un aspect de la genèse de ces textes et de certaines structures d'interaction, entre les personnes comme entre les ensembles épistolaires.

Seules quelques traces écrites rendent aujourd'hui possible la reconstitution de tels échanges, mais l'on peut présumer qu'ils étaient beaucoup plus fréquents que ce que laissent voir les lettres dont nous disposons. Ces traces sont toutefois assez probantes pour que l'on admette qu'une fructueuse dynamique intellectuelle unissait Louise d'Épinay à ses « collègues » et aux philosophes de son entourage. La « Lettre de Madame d'Épinay à M. l'Abbé Galiani, du 29 juin 1776 » (juin 1776), dans laquelle l'épistolière propose une réflexion sur la nature animale et le développement de l'être humain, débute d'ailleurs avec une représentation de la relation épistolaire qu'elle partage avec l'abbé, qui place notamment celle-ci sous le signe de l'amitié²⁴. Elle semble avoir été forgée pour seule fin de mise en contexte auprès des abonnés. De fait, sauf erreur, cet extrait n'apparaît nulle part dans la correspondance napolitaine. Écrite de Paris le 29 juillet 1776, et antidatée par Meister avant d'être insérée dans ses feuilles, la lettre originale commence par un compte rendu des recherches de Louise d'Épinay sur le banquier du margrave de Bareith (ou Bayreuth). Rien à voir avec le portrait des correspondants qu'on lui substitue en tête de celle qui apparaît dans la *Correspondance littéraire* :

C'est certainement, mon cher, charmant Abbé, une correspondance unique que la nôtre. Nous nous écrivons toutes les semaines des lettres de trois et quatre pages dans lesquelles on ne trouve autre chose sinon, je me porte bien, je suis malade ; je suis gaie, je suis triste ; il fait chaud, il fait froid ; un tel est parti, un autre arrive &c, et nous sommes contents de nous comme des rois, nous nous trouvons de l'esprit comme quatre. Si par hasard un courrier manque, voilà des plaintes, des cris, il semble que tout soit perdu. Savez-vous que je commence à penser que nous sommes bien plus heureux que nous ne le croyons ? (Juin 1776)

Puisqu'il s'agit de la première lettre, dans tout le périodique, qui est attribuée à Louise d'Épinay, on a dû juger à propos d'offrir ces lignes aux lecteurs en guise d'introduction à sa

²⁴ Susan Dalton a étudié la dimension amicale des liens de sociabilité unissant les hommes et les femmes des Lumières. Voir *Engendering the Republic of Letters. Reconnecting Public and Private Spheres in Eighteenth-Century Europe*, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2003.

relation épistolaire avec l'abbé²⁵. Ceux-ci en étaient certes les témoins occasionnels depuis plusieurs années, mais sans qu'aucune marque textuelle leur permette de le savoir. L'« esprit » des correspondants émerge de la dynamique de l'échange et non pas seulement de la teneur des propos, qui seraient le plus souvent anecdotiques, à ce que l'on en dit. C'est le moteur de la sociabilité elle-même qui stimule et qui nourrit la pensée dans cette représentation.

Cette remarque précède justement certaines idées de Louise d'Épinay sur les bêtes, qu'elle annonce en formulant le problème suivant :

Je me suis demandé pourquoi les animaux, qui jusqu'à présent sont bien nos très humbles serviteurs, s'avisent de naître avec le degré de perfectibilité qui leur est propre, tandis que l'espece humaine travaille depuis la naissance jusqu'à la mort pour n'atteindre qu'au degré qui lui est propre, et puis je me suis demandé si l'avantage était pour eux ou pour nous. (Juin 1776)

L'épistolière mentionne qu'elle a « fait [s]es deux questions à un homme d'esprit, à un savant, qui au lieu de résoudre le problème, m'a dit : Lisez un livre de Bordeu qui vient de paraître ». Elle dit aussi en avoir parlé « au Philosophe » : « il [*i.e.* Diderot] m'a dit, j'y ai rêvé plus d'un jour : c'est que chaque espece d'animaux a son organe prédominant qui la subjugué, et que l'homme a tous les siens dans un degré de faculté combinée dont le centre est la tête et la pensée » (juin 1776).

Encore une fois, la réflexion s'inscrit dans un réseau de relations et de conversations que la correspondante reconstitue, à tout le moins partiellement, pour l'abbé. La suite de la lettre illustre l'esprit de connivence et la gaieté qui animent les discussions intellectuelles de l'épistolière. Elle résume les idées de Diderot concernant « l'organe prédominant » propre à chaque espèce et la perfectibilité des organes humains :

²⁵ Certains passages de la correspondance sont toutefois similaires à cette introduction rajoutée pour les abonnés, par exemple celui où Louise d'Épinay, qui attribuait des numéros à ses lettres, annonce à l'abbé qu'elle commence la numérotation d'une nouvelle centaine : « Je recommence les n^{os} et vous compterez incessamment mes lettres par centaines. Cela doit cruellement vous ennuyer car il me semble que je vous dis toujours la même chose. C'est que je vous aime, c'est que je vous regrette, c'est que je suis triste, c'est que je me porte mal, ne voilà-t-il pas un beau sujet de correspondance ? C'est le cœur qui donne du poids à tout cela, c'est un drôle de corps que le cœur, quand on y pense un peu. Par exemple il me fait prendre la plume pour vous écrire aujourd'hui à vous à qui je n'ai pas grand-chose à dire et je laisse là dix lettres qu'il faudrait écrire absolument mais qui ne me font pas le même besoin que j'ai de vous dire des riens. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 26 juillet 1772, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 3, p. 86. Plusieurs passages semblables ponctuent les lettres de Louise d'Épinay, mais aucun n'offre de mise en scène aussi complète que le texte qui est transmis aux abonnés.

Il m'apporta un exemple, mais je ne puis pas vous le dire, vous le devinerez. Il naquit trois enfans jumeaux, il y a vingt ans, à Amsterdam, je crois. Ils étaient imbécilles, féroces, sauvages. Un seul de leurs organes dès l'âge de dix ans était à son point de perfection et d'une perfection monstrueuse. Et quel organe ? Devinez, car c'est précisément ce que je ne dirai pas. Eh bien, ces trois enfans n'étaient absolument propres qu'à une seule chose, et il n'y eut point de puissance humaine qui pût les empêcher de remplir leur vocation. Ils moururent épuisés avant l'âge. &c. Vraiment, lui ai-je dit, cela me fait résoudre un autre problème, c'est de trouver pourquoi les gens de génie sont si bêtes... (Juin 1776)

Le choix de l'exemple sur les organes génitaux de ces jumeaux et la réflexion qu'en tire Louise d'Épinay à propos des « gens de génie », qui seraient dépourvus de sens pratique au profit d'une grande capacité d'abstraction²⁶, complètent l'image de la correspondance fournie aux abonnés au début de cette lettre. Les idées comme les bons mots, c'est-à-dire l'« esprit », naissent d'une dynamique étroitement liée à la gaieté et à une amicale connivence. Elles fondent l'échange, les lettres les entretiennent et les idées naissent grâce à cette configuration qui, en outre, annexe d'autres points de vue – en l'occurrence ceux de Meister et de Diderot – à ceux des correspondants.

À la lumière de la correspondance de Louise d'Épinay et de Galiani, l'article sur les « Expériences intéressantes » et les « Réflexions d'un ignorant après avoir lu l'*Éloge de Colbert* » s'avèrent issus d'échanges qu'aucune trace textuelle ne laisse soupçonner dans le seul périodique. Différentes formes de sociabilité peuvent pourtant en être dégagées, qu'il s'agisse de discussions parisiennes ou encore de rassemblements mondains autour d'un phénomène spectaculaire. On y voit la science mise en scène devant un public mixte et nourrissant les questions d'une femme à un philosophe. On y voit des réflexions socio-économiques sur l'État émerger d'un tissu de lectures et de conversations avec des intervenants absents dans les textes de la *Correspondance littéraire*. La représentation du monde comme celle des proches de la Parisienne travaillent chacun de ces textes en des

²⁶ Dans une autre lettre, Louise d'Épinay écrit, en faisant allusion aux négociations de Diderot avec l'éditeur de Galiani, que « les gens de génie sont de mauvais manœuvres et n'entendent rien à traiter d'argent ». Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 27 avril 1770, dans *Correspondance*, op. cit., vol. 1, p. 152. Ses commentaires vont souvent en ce sens lorsqu'elle aborde les affaires parisiennes de Galiani dans ses lettres, d'où l'interprétation que nous proposons de la cause et de la conséquence de la bêtise qu'elle confère aux « gens de génie ».

sens différents. On y voit aussi des parallèles philosophiques entre le développement des empires de l'Antiquité et des nations modernes ou encore entre celui des animaux et des hommes pour penser le progrès et l'éducation. L'unique lettre adressée à Galiani nommément attribuée à Louise d'Épinay contribue à ancrer la réflexion philosophique dans les pratiques de la sociabilité parisienne par le préambule qu'on lui ajoute avant de la faire circuler auprès des abonnés. Réflexions et dialogues vont de pair entre les épistoliers comme entre les textes eux-mêmes, tant par la forme conversationnelle qui les porte que par la multiplicité des liens qu'ils entretiennent les uns avec les autres. Les représentations et les pratiques d'écriture qui se dégagent de deux fictions diffusées dans la *Correspondance littéraire* au début de la décennie 1770 le laissent voir plus distinctement. La première parce qu'elle s'inscrit explicitement dans un réseau de textes périodiques et épistolaires ; la seconde parce qu'elle convoque des thèmes présents dans d'autres écrits de Louise d'Épinay de la même époque.

Le monde du spectacle

La volonté de dégager les réseaux d'échanges souterrains aux articles qu'a écrits ou auxquels a collaboré Louise d'Épinay a pour objectif de mieux mesurer l'importance de la *Correspondance littéraire* comme espace de prolongement de pratiques sociales, mais aussi comme lieu de réflexion et d'élaboration de l'écriture et de la pensée de cette auteure. La diversité de ses productions favorise l'établissement de nombreuses relations entre différentes pratiques, différentes représentations, différentes critiques. L'un des textes les plus révélateurs à cet égard est une fiction intitulée « Rêve », que Maurice Tourneux a publiée sous le titre « Un rêve de mademoiselle Clairon ». La mise en contexte de sa composition appelle le traitement préalable des chroniques théâtrales²⁷ qu'a écrites Louise d'Épinay à l'automne 1771 et qui aident à comprendre les déceptions de la spectatrice qui sont à l'origine de ce dialogue. Y apparaissent les critères d'appréciation et les prémisses

²⁷ On pourra se reporter à la « Liste des chroniques théâtrales attribuées à Louise d'Épinay (1770-1783) » (tableau VIII) pour appuyer la lecture de cette présentation.

d'une conception de la formation à l'art dramatique qui seront davantage développés par la fiction. Cette genèse est par ailleurs explicitée dans une lettre à Galiani. La réponse de celui-ci, de même que le commentaire que rédige Grimm pour ses lecteurs, prolonge la réflexion pédagogique qui se profile dans la conversation des personnages. Cet ensemble de textes souligne aussi la dimension mondaine qui est sous-jacente à la critique et à la satire qui se déploient dans le « Rêve ».

Tableau VIII

Liste des chroniques théâtrales attribuées à Louise d'Épinay (1770-1783)

1771		
35.	15 octobre 1771	« Autre article de Madame *** » [Débuts de l'acteur Ponteuil]
39.	1 ^{er} novembre 1771	« Autre article de Madame *** » [Préville joue les rôles à manteaux]
42.	15 novembre 1771	« Autre article de Madame *** » [Débuts de Mlle Pitrot de Verteuil]
44.	1 ^{er} décembre 1771	« Article de Madame *** » [Débuts du sieur d'Héricourt]

Les déceptions théâtrales de Mme ***

Trois des quatre articles de Mme *** portant sur l'actualité du monde de la scène concernent les débuts de nouveaux comédiens sur les planches. Le quatrième annonce un changement dans la programmation de la Comédie Française, soit le fait que l'acteur Préville jouera désormais « les rôles à manteaux²⁸ » (1^{er} novembre 1771). Toutes ces chroniques sont liées aux acteurs et aux rôles qu'ils ont joués, qu'ils joueront, qu'ils aimeraient jouer. La critique y évalue leur performance et elle fait part aux abonnés de leurs succès ou, ce qui est plus fréquent, de leurs échecs.

Les débuts du sieur d'Héricourt laissent voir les critères d'évaluation de la critique :

Le quinze novembre dernier le sieur d'Héricourt arrivant de Suede débuta au théâtre français dans le rôle d'Orgon dans le Tartuffe ; il a confirmé son début dans d'autres pièces sans chute et sans succès. C'est un acteur fait, qui est médiocre, mais qui n'est ni faux ni ridicule. Sa figure est favorable au genre de rôles à manteaux qu'on lui destine ; il est bien à la scène, il a la voix sonore, une mauvaise prononciation. Il

²⁸ « Les Comédiens français viennent de décider dans leur comité de donner à l'avenir au Sieur Préville l'emploi de ce qu'ils appellent rôles à manteaux, tels que George Dandin, l'Avare, Chrisalde des *Femmes savantes* &c. » (1^{er} novembre 1771)

paraît fort ignorant et ne semble pas même avoir l'oreille exercée à la poésie française ; il ajoute ou retranche des syllabes sans se douter qu'il estropie les vers. (1^{er} décembre 1771)

Bien que la justesse du jeu de cet acteur lui épargne le ridicule, Mme *** souligne son apparence d'ignorance et les défauts de sa prononciation. Le fait que sa langue maternelle ne soit pas le français lui nuit, mais ce défaut, comme les autres, est excusé par la spectatrice qui, tout compte fait, préfère le nouvel acteur à l'un de ses prédécesseurs : « Malgré tous ces défauts je le préfère au célèbre M. Pin qui vient d'être remercié et l'on présume que dans la disette d'acteurs où sont les comédiens français, le sieur d'Héricourt sera au moins reçu à l'essai. » (1^{er} décembre 1771) Si la médiocrité de celui-ci n'empêche pas que la spectatrice lui souhaite d'être « au moins reçu à l'essai », il en va tout autrement pour les deux autres.

Les débuts de mademoiselle Pitrot de Verteuil sont rapprochés de ceux d'un autre jeune acteur qui n'a pas connu davantage de succès que celle-ci devant le public parisien :

Le dix neuf octobre dernier nous avons eu un début à la Comédie française qui n'a pas été plus heureux que le précédent. Mademoiselle Pitrot de Verteuil actrice du théâtre de Bordeaux arrivant de Bruxelles et retournant à Bordeaux a joué dans les rôles de Rodogune, Zaïre et Aménaïde. Elle a eu peu de succès. Sa voix est désagréable, sa prononciation et son jeu sont maniérés, et son visage est immuable. Elle a joué aussi quelques rôles de haut comique, et quoiqu'on y ait également remarqué les défauts qui lui sont naturels, elle a eu des moments d'un jeu plus vrai et assez heureux pour lui attirer de grands applaudissemens. (15 novembre 1771)

Contrairement au sieur Ponteuil, auquel Mme *** fait implicitement allusion en établissant une comparaison entre ce début et le « précédent », dont elle avait rendu compte un mois auparavant, le physique de cette actrice ne conviendrait pas à son métier. Elle a connu des moments de succès, qui ne lui assureront pas pour autant de percer à Paris – « Son intention était de se fixer à Paris si elle y eût réussi, mais on la laissera remplir paisiblement ses engagements tant à Bordeaux qu'à Bruxelles, où elle retourne le printemps prochain. » (15 novembre 1771) Une opposition entre le « naturel » et le « maniéré » structure son appréciation, ce qu'illustre avec davantage de précision la plus longue de ces chroniques théâtrales.

Dans l'ordinaire du 15 octobre 1771, l'acteur Ponteuil bénéficie d'un commentaire plus détaillé en comparaison aux deux autres. Louise d'Épinay relate que celui-ci a été présenté par son maître, Prévile, reconnu pour ses rôles comiques. Voici comment elle commence son article :

Le samedi sept septembre le sieur Ponteuil élève de M. Prévile a débuté au théâtre français dans la piece de Rhadamiste et Zénobie de M. de Crébillon. Il y a joué le rôle de Rhadamiste avec autant de succès que pouvait en attendre un jeune homme qui n'avait jamais monté sur les planches, et qui aurait annoncé du talent.
(15 octobre 1771)

Le travail du maître est ensuite souligné, de même que la volonté affirmée de ce dernier de transmettre les fruits de son expérience à un jeune acteur. La critique précise toutefois que le public s'est montré dubitatif devant l'arrivée d'un élève formé pour la tragédie par un maître du comique, ce sur quoi elle exprime son désaccord :

Nombre de gens s'apprêtaient à rire de voir paraître sur la scene tragique un élève de Prévile, comme si un auteur comique pouvait atteindre au degré de perfection où nous voyons Prévile en bornant son étude et ses recherches au personnage et à l'emploi que ses camarades lui destinent, comme si l'imitation vraie des mouvemens de l'ame n'appartenait pas à toute ame flexible et sensible, et comme si on pouvait exceller dans une portion pour ainsi dire d'un art quelconque sans avoir porté les yeux sur tout ce qui peut tenir à cet art et sur tout ce qui peut y être relatif.
(15 octobre 1771)

L'opinion de Louise d'Épinay ne va pas dans le même sens que celle des spectateurs. Contrairement à eux, elle considère que la formation d'un acteur pour des rôles que le maître n'a pas joués favoriserait d'ailleurs l'étude de l'art lui-même. L'article sur Ponteuil se poursuit avec une exposition sommaire de ses idées sur le sujet. Quelques mois plus tard, le « Rêve » qui sera envoyé aux abonnés en offrira une illustration plus précise et plus nuancée, qu'auront entre-temps conforté les débuts du sieur d'Héricourt et de mademoiselle Pitrot de Verteuil.

L'importance du physique de l'acteur en fonction de ses rôles, les dangers de l'imitation, la recherche d'un jeu « vrai » et « naturel » sont les principaux aspects sur lesquels repose le jugement porté sur les comédiens. Ils servent de fondements à la conversation fictive. Leur représentation soulève cependant des enjeux qui dépassent la seule réflexion sur l'initiation à l'art théâtral.

Le « Rêve », ou l'éducation mise en scène

Dans le dialogue diffusé en tête de l'ordinaire du 1^{er} janvier 1772, Louise d'Épinay imagine une conversation entre deux jeunes hommes qui souhaitent devenir acteurs et une des comédiennes les plus connues de l'époque, mademoiselle Clairon. Ayant l'habitude de recevoir les comptes rendus des pièces présentées sur les principales scènes parisiennes, les abonnés de la *Correspondance littéraire* savaient bien qui était Claire-Josèphe-Hippolyte Leris de La Tude, dite mademoiselle Clairon, de même que ce qu'elle représentait au sein du milieu théâtral français²⁹. Elle faisait partie de cette génération d'acteurs qui a procédé à une réflexion sur la construction psychologique des personnages dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, alors que le rapport du comédien au public était en pleine transformation³⁰. Elle était notamment célébrée pour sa quête d'un jeu « naturel » et reconnue pour l'intellectualité de son approche³¹. La réputation de cette actrice de talent sert d'ancrage à une leçon d'art dramatique visant à pallier les défauts relevés par la spectatrice parisienne au cours de l'automne 1771. Aux apparences brillantes d'un homme du monde, elle oppose celles, médiocres, d'un jeune inconnu de province. À partir de cette dualité, elle construit un programme d'apprentissage valorisant l'investissement personnel et le mérite.

Le cadre du « Rêve » est celui d'une conversation onirique. Ce choix générique inscrit le dialogue sous le signe de la mondanité, mais aussi de la satire. Ainsi que l'observe Françoise Dervieux,

[d]éfini comme une série discontinue de spectacles vite évanouis, souvent fantaisistes, parfois incompréhensibles, s'affranchissant volontiers des bienséances

²⁹ Plus d'une vingtaine d'articles, de lettres, de notices, de billets avaient déjà circulé dans la *Correspondance littéraire* au sujet de la comédienne. Voir Jeanne Carriat et Ulla Kölvig, *Inventaire de la Correspondance littéraire de Grimm et de Meister*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 1984, vol. 3, p. 252.

³⁰ Voir David Trott, « De la théâtralité à l'effet de réel », dans *Théâtre du XVIII^e siècle. Jeux, écritures, regards. Essai sur les spectacles en France de 1700 à 1790*, Montpellier, Espaces 34, 2000, p. 183-249 et Sabine Chaouche, « Introduction », dans *Écrits sur l'art théâtral (1753-1801)*, tome I, *Spectateurs*, Paris, Champion, coll. « L'âge des Lumières », 29, 2005, p. 13-42.

³¹ À l'époque, on opposait notamment au jeu de mademoiselle Clairon celui, « inspiré », de mademoiselle Dumesnil : « C'est une autre version du naturel, celle d'un naturel inspiré, qui triomphe avec Mlle Dumesnil, plus remarquable à ce qu'on en dit par l'instinct que par l'intelligence. [...] elle a été la principale partenaire de Lekain, et l'inspiratrice de toute une école d'acteurs et d'actrices, qui opposent son jeu d'identification et d'émotion aux constructions plus intellectuelles de Clairon. » Martine de Rougemont, *La vie théâtrale en France au XVIII^e siècle*, Paris, Champion, 2001 [1988], p. 116-118.

autant que de la vraisemblance et du respect des figures de l'autorité, le rêve peut servir de modèle au texte satirique. Et de fait, il est souvent revendiqué comme prétexte, que ce soit pour justifier la forme ou le fond de la satire. Des *métamorphoses* que peut subir le sujet qui songe, par rapport à son état et ses convictions diurnes, le songe satirique tire profit³².

On retrouve en effet dans la fiction de Louise d'Épinay les invraisemblances et le type de fusion identitaire qu'autorisent le rêve et le sommeil. Elle est dominée par le point de vue d'énonciation de mademoiselle Clairon, qui occupe presque tout l'espace de la narration. Seules les premières et les dernières lignes ne lui appartiennent pas : elles sont attribuées à une rêveuse. Celle-ci apparaît d'abord à son clavecin. Elle constate l'échec d'une pièce qu'elle avait intellectuellement jugée prometteuse et qui, une fois jouée, ne vaut rien, après quoi elle s'endort. La délégation de la narration et sa focalisation subjective permettent alors à l'auteure de faire penser sa narratrice par osmose avec une femme du métier, puisque celle-ci rêve qu'elle devient la célèbre mademoiselle Clairon :

Un soir j'étois seule au coin de mon feu ; je me mis à composer une pièce de clavecin. Je l'écrivis : je la cru superbe. Je la jouai : elle me parut détestable. Je me dis : « Voilà deux heures de temps perdu ; il faut le réparer. » Je me remis dans mon fauteuil, et je m'endormis. Endormie, je rêvai. Je rêvai de la beauté, de la profondeur, de la simplicité des arts ; et, quoique en rêvant, la difficulté d'y exceller ne m'échappa pas. Mais peu à peu le délire se mêla à la vérité, il me sembla que j'étois Mlle Clairon : malgré cette métamorphose j'étois pourtant aussi un peu moi, et nous n'y perdions ni l'une ni l'autre. Je me promenois dans ma chambre d'un pas majestueux, je me regardois avec satisfaction dans toutes les glaces dont mon appartement étoit décoré³³. (1^{er} janvier 1772)

Le rêve dans lequel bascule l'esprit de la narratrice amalgame ses pensées avec celles d'une comédienne de renom. En superposant sa personnalité à celle de mademoiselle Clairon, la rêveuse acquiert la compétence nécessaire pour proposer ses idées sur l'art dramatique. Cet angle focal rend possible la conjugaison d'une conception introspective du jeu, qui est

³² Françoise Dervieux, « Les songes satiriques », *Dix-huitième siècle*, 40, 2008, p. 687.

³³ Nous donnons systématiquement, en note, la référence à l'édition de Maurice Tourneux : Louise d'Épinay, « Un rêve de mademoiselle Clairon », dans *L'amitié de deux jolies femmes ; suivie de Un rêve de mademoiselle Clairon*, éd. Maurice Tourneux, Paris, Librairie des bibliophiles, coll. « Chefs-d'œuvre inconnus », 1885, p. 43-44. Comme pour les pièces précédentes, la date de l'ordinaire dans lequel a été diffusé l'extrait cité est également signalée dans le corps du texte. Précisons aussi que le « Rêve », qui figure dans une lettre à Galiani, a également été publié dans l'édition de la correspondance établie par Daniel Maggetti : Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 20 décembre 1771, dans *Correspondance*, op. cit., vol. 2, p. 249-256.

associée à celui de l'actrice parisienne, et des réflexions de la narratrice, dont on sait très peu de choses, si ce n'est qu'elle est amatrice d'art.

Ainsi débute son rêve : seule dans sa chambre, mademoiselle Clairon est absorbée par ses pensées. Deux visiteurs se présentent chez elle et la tirent des évocations de sa carrière passée et de ses réflexions sur le travail et le génie :

Me trouvant une démarche si imposante, je regrettois avec amertume d'avoir quitté le théâtre, et puis je m'avouois que je n'y avois réussi qu'à force d'art, et il me sembloit que, si j'avois à recommencer cette carrière, je prendrois une autre route, plus simple, plus sûre, qui demanderoit peut-être autant d'étude, mais plus de génie et moins d'efforts. Tandis que j'étois livrée à une foule de réflexions assez contradictoires, on m'annonce deux jeunes gens qui demandent à me parler, l'un de la part de M. de Voltaire, l'autre de la part de Monet, ancien directeur de l'Opéra-Comique. Je les admis tous deux en ma présence. Le protégé de M. de Voltaire me remit une lettre de sa part, par laquelle il me supplioit, moi Clairon, d'aider de mes conseils l'homme du monde qui avoit le plus de dispositions pour le théâtre : car jamais, selon lui, on n'avoit débité des vers avec plus de grâce, et peu d'acteurs savoient faire autant valoir le mérite d'un auteur³⁴. (1^{er} janvier 1772)

Fort d'une lettre du grand Voltaire, le premier visiteur entre chez mademoiselle Clairon grâce au poids de sa référence. Il n'y demeure cependant pas très longtemps : « Je le priaï de déclamer quelque scène ; il en choisit une d'*Alzire*, et je crus entendre Le Kain. Son jeu en étoit une copie fidèle ; mais son beau visage restoit toujours le même, et toute son expression résidoit dans ses gestes et dans son attitude³⁵. » (1^{er} janvier 1771) Le protégé de Voltaire se trouve rapidement discrédité comme éventuel élève par le fait qu'il borne sa technique à la reproduction fidèle d'attitudes qui ne sont ni comprises ni ressenties. De surcroît, il se montre hostile à toute critique : « Je voulus lui faire quelques observations ; mais sa réponse fut toujours : “Mademoiselle, M. Le Kain fait ce geste... c'est son attitude à cet endroit.”³⁶ » Renvoyé – « Je vais vous donner une lettre pour mes anciens camarades, et je ne doute pas que vous ne soyez admis au début³⁷ » –, le premier aspirant acteur sert à amorcer une critique des usages du monde et du système des protections et des recommandations. Si sa représentation ne permet d'avancer aucune idée pédagogique,

³⁴ Louise d'Épinay, « Un rêve de mademoiselle Clairon », *loc. cit.*, p. 44-45.

³⁵ *Ibid.*, p. 45.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*

puisque cet acteur ne reçoit aucun enseignement, elle offre néanmoins un riche contrepoint à celle de son successeur. À ce point, tous les aspects du jeu qui seront approfondis par la suite ont déjà été évoqués : l'importance du physique par la « démarche imposante » de mademoiselle Clairon et la beauté faussement prometteuse de son interlocuteur ; l'écueil de l'imitation avec la comparaison à Le Kain ; la question de l'« art » et du « naturel » dans les réflexions de la rêveuse en train de basculer dans le sommeil.

Aux apparences avantageuses de l'homme du monde est d'abord opposée l'irrégularité des traits du second visiteur : « Lorsque je me fus débarrassée de cette sublime merveille, je m'occupai de l'autre jeune homme. Il étoit moins grand et moins régulièrement fait que le premier ; il n'étoit point beau, mais il avoit beaucoup de physionomie³⁸. » (1^{er} janvier 1772) Sa démarche est dite sans « apprêt » et sans « disgrâce », de même que sans « noblesse ». Les deux hommes se distinguent par leur maîtrise de la gestuelle, mais aussi par celle des codes sociaux. Si l'un se déplace dans le monde grâce à ses lettres d'introduction – mademoiselle Clairon le renvoie d'ailleurs en usant du même moyen, en dépit du prestige et de l'autorité de son protecteur –, l'autre avoue d'emblée son absence de protection :

- Je comptois aller jouer en province ; mais M. Monet, qui m'a reconnu des dispositions, m'a conseillé de chercher plutôt auprès de vous quelque recommandation assez puissante pour vous engager, Mademoiselle, à me donner des avis : comme je n'en ai point trouvé, j'ai hasardé de me présenter seul, et je me suis fait annoncer de la part de M. Monet.
- Ce n'est donc pas lui qui vous envoie ?
- Non, Mademoiselle. Je vous avoue que j'ai pris son nom sans sa permission, le croyant plus recommandable que le mien qui est tout à fait inconnu.
- Ah ! le sien me l'est presque autant ; mais n'importe, votre physionomie m'intéresse. Asseyez-vous, Monsieur, et causons...³⁹ (1^{er} janvier 1772)

Par comparaison avec son prédécesseur, le nouveau venu manque principalement de distinction. Sans protection mondaine ni « noblesse » dans son maintien, il fait preuve, en plus, d'une méconnaissance des règles de la bienséance. La scène du théâtre lui semble tout aussi étrangère que celle du monde :

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, p. 46.

- Madame, je me destine au Théâtre-François.
- Monsieur, appelez-moi mademoiselle ; on ne m'appelle plus madame. [...] Avez-vous jamais eu l'occasion de voir des gens de qualité dans la société ?
- Non, Mademoiselle.
- Je le vois bien.
- Je sens, Mademoiselle, que j'ai mal pris mon moment ; le monsieur que je viens d'entendre...
- On ne dit point le monsieur, mon ami, cela est de mauvais ton...⁴⁰ (1^{er} janvier 1772)

Une opposition est nettement construite entre les deux visiteurs dans la première partie du dialogue. L'envoyé de Voltaire, qui sait circuler au gré de la faveur du monde, semble dans un premier temps faire ombrage au faux protégé de monsieur Monet⁴¹. Les pôles négatif et positif de cette dualité initiale s'inversent cependant au fil de la conversation, le deuxième visiteur étant celui qu'accepte la comédienne pour élève. À sa physionomie « intéressante » s'ajoutent sa naïveté et sa franchise, qui sont le signe d'une humilité favorable à l'introspection et au travail sur soi. Elles le qualifient aux yeux de l'artiste qui accorde plus d'attention aux signes annonciateurs de talent et de mérite qu'à la réputation. Le « sublime » – ironique – de l'homme du monde est ainsi délaissé au profit de la disponibilité de l'inconnu qui se dit simplement « né avec la passion du spectacle⁴² ».

La conversation de l'actrice avec son élève se poursuit avec l'exposition de trois étapes successives et complémentaires qui assureront sa formation au métier de comédien. La première porte sur les connaissances historiques qui conduisent à une meilleure compréhension des rôles, en l'occurrence celui de Néron dans *Britannicus* de Racine :

- Mademoiselle, le rôle de Néron répond à une partie de vos questions, mais pas à toutes.
- Monsieur, il faut non seulement répondre à ces questions, mais à toutes celles que je vous ferai encore. Et comment pourrez-vous rendre le rôle de Néron ou tel qu'il

⁴⁰ *Ibid.*, p. 46-47.

⁴¹ Précisons cependant que la valeur des protections mondaines était relative, ce que montrent d'ailleurs certains propos de Louise d'Épinay et de Galiani dans leurs lettres. Par exemple, Galiani commente ainsi l'une de ses recommandations : « J'ai donné il y a quelques jours deux lettres de recommandation l'une pour vous, l'autre pour le comte d'Albaret à un Sicilien joueur de cor de chasse. Je n'ai pas pu les refuser à un ami qui me les a demandées, mais je vous préviens, que je ne connais ni de vue, ni de nom le sujet que je vous ai recommandé. En conséquence je n'entends vous le recommander qu'*avec bénéfice d'inventaire* comme on reçoit les successions suspectes. Écoutez-le, et jugez vous-même. » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 7 août 1774, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 4, p. 169.

⁴² Louise d'Épinay, « Un rêve de mademoiselle Clairon », *loc. cit.*, p. 48.

vous plaira, si vous ne connoissez pas la vie du personnage que vous voulez représenter comme la vôtre même ?

– J’ai cru, Mademoiselle, qu’il suffisoit de bien connoître la pièce pour saisir le sens de son rôle.

– Vous avez mal cru, Monsieur, vous allez en convenir ; écoutez-moi⁴³. (1^{er} janvier 1772)

Nécessaire à la saisie de la psychologie des personnages, une connaissance approfondie de l’histoire favorise une composition nuancée des rôles. En plus d’être explicitement énoncée dans la conversation sur Néron, cette idée se traduit grâce à la fiction dans la mixité de l’échange. La différence de sexe illustre d’autant mieux la pensée de Mme ***, qui valorise la connaissance de l’art plutôt que celle du comique ou du tragique pour pouvoir initier aux planches, que les rôles joués par mademoiselle Clairon seront toujours inaccessibles au jeune élève, peu importe ceux qu’il choisira. La suite de sa démarche conforte précisément ce principe d’éducation.

La deuxième étape entraîne l’acteur dans la salle de spectacle. La comédienne lui donne cette fois pour objet d’étude le jeu des autres. L’annonce de cette fréquentation de la scène s’accompagne de mises en garde sur les dangers de l’imitation :

– Vous avez à Paris un modèle unique, que vous irez voir rarement, s’il vous plaît : car ce sont les grands modèles qui perdent les élèves.

– Et ce grand modèle ?

– C’est M. Caillot : examinez-le bien, ne le copiez pas ; mais tâchez de deviner les ressorts qui le font mouvoir ; ils sont tous dans son âme. [...] Si vous vous surprenez à vouloir l’imiter, ne le voyez plus ; vous profiterez plus peut-être à voir jouer les mauvais acteurs, pourvu que vous sentiez qu’ils sont mauvais, qu’à suivre pas à pas les acteurs sublimes. Lorsque vous commencerez à être un peu formé, je vous permettrai d’aller admirer le jeu de M. Le Kain [...]. Mais, je vous l’ai dit, vous n’êtes pas encore en état de profiter de ce grand modèle, vous tomberiez dans l’écueil de tous ses jeunes admirateurs, vous en deviendriez le froid copiste ; il faut que vous vous soyez fait un jeu à vous avant de le suivre⁴⁴. (1^{er} janvier 1772)

Présente dans la mention du risque de devenir un simple copiste de Lekain, l’évocation du contre-modèle pédagogique qu’incarnait le premier visiteur indique la posture épistémologique adoptée dans le « Rêve ». S’il faut puiser ses connaissances à l’extérieur des pièces pour mieux éclairer leur contexte, il importe tout aussi bien de garder un contact

⁴³ *Ibid.*, p. 49-50.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 56-57.

avec le monde de la scène, sans y perdre son individualité. Contrairement à monsieur Monet, la comédienne défend une position qui est tout à la fois dans le monde théâtral et hors de lui :

- Dites-moi, qui vous a montré à déclamer ?
- Personne, Mademoiselle : je suis né avec la passion du spectacle, j’y ai beaucoup été ; mais, depuis un an que je me destine au théâtre, M. Monet m’a empêché d’y aller ; il m’a prêté des livres, et a voulu que je bornasse mon étude à lire et à déclamer devant une glace⁴⁵. (1^{er} janvier 1772)

Étant donné le jugement porté par mademoiselle Clairon sur la médiocrité des connaissances et du savoir-faire de son élève lorsqu’il se présente chez elle, l’on comprend que cette coupure de la scène n’est pas davantage valorisée dans le « Rêve ». Son approche des rôles y est certes intellectualisée, historicisée, mais le jeu s’y construit aussi par l’observation et par la fréquentation des acteurs, par empirisme et par expérience.

De la sensibilité du comédien et de la psychologie des personnages au travail de la voix et des attitudes corporelles, la formation suit le sens d’une extériorisation. La troisième étape porte précisément sur la question de la représentation, non seulement au théâtre, mais dans l’art de façon générale :

Un cours de tableaux et de statues vous sera, avec le temps, fort utile. Peut-être le ferai-je avec vous, pour vous apprendre à bien voir et à faire bon usage de ce que vous aurez vu. Je n’aurai garde de diriger votre coup d’œil sur telle ou telle attitude. Si le statuaire ou le peintre a bien rempli sa tâche, vous apercevrez dans l’instant le sentiment, la passion qu’il a voulu rendre⁴⁶. (1^{er} janvier 1772)

Il s’agit, au finale, de former aussi un bon juge. Grâce au dialogue esthétique avec d’autres arts représentatifs, le comédien pourra parfaire son jeu, créer plus efficacement l’illusion, mieux produire l’effet recherché sur le public. Cela ne sera toutefois possible que s’il place l’étude de l’homme (de celui qu’il est, de celui qu’il voudra incarner) au cœur de sa démarche, ce qui ne manque pas d’être réaffirmé au jeune élève avant qu’il ne quitte son professeur : « je vous dirai seulement qu’il faut toujours étudier la nature de préférence à l’art⁴⁷ ».

⁴⁵ *Ibid.*, p. 47-48.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 57-58.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 57.

Les abonnés de la *Correspondance littéraire* ont certainement reconnu là l'écho du commentaire émis quelques mois plus tôt au sujet des débuts de Ponteuil. De fait, le dernier conseil de mademoiselle Clairon se trouvait déjà littéralement dans la chronique de Mme *** sous la forme d'une apostrophe à ces « messieurs » du public :

Préville n'a pu que guider son élève et l'éclairer des lumières que vingt années de réflexions et de travail lui ont acquises, et heureusement pour l'élève il n'avait rien à imiter, écueil presque inévitable pour tous les débutans formés par des acteurs célèbres dans l'emploi où ces jeunes gens se proposent de le remplacer. Ces copies sont toujours froides, postiches et maniérées. Eh, Messieurs, étudiez la nature et non pas les copies de la nature. (15 octobre 1771)

Au-delà des apparences, auxquelles se borneraient nombre de comédiens de même que les membres du public, qui s'attendaient à l'échec d'un débutant sur la scène tragique parce qu'il avait eu un maître comique, Mme *** valorisait le mérite dans son article. Louise d'Épinay reprend la même idée dans sa fiction, qu'elle développe dans l'enseignement de mademoiselle Clairon et qu'elle illustre par l'opposition qu'elle construit entre les personnages de débutants qui rendent visite à cette dernière. Le rapprochement avec son article est d'autant plus approprié que le jeune Ponteuil y était précisément comparé à Lekain – « Il a trop de chaleur et pas assez de nuances ; c'est une copie gauche de le Kain, et je ne vois pas qu'il annonce aucun talent naturel, ni que ce début donne plus d'espérance que les précédens » (15 octobre 1771) – et que la question de l'imitation avait donné lieu à ce développement :

J'espérais que le sieur Ponteuil aurait à lui ses défauts et le germe de quelque talent, il est déjà gâté par l'imitation ; s'il peut revenir sur ses pas, il faut que Préville lui dise bien qu'on ne montre pas à jouer la comédie, c'est une affaire de sentiment : il faut pour y réussir être favorisé de la nature ; réunir à la figure et à l'organe une âme mobile et flexible, un esprit juste, observateur et cultivé, des mœurs honnêtes et assez d'agrément pour être admis dans le grand monde d'où il doit principalement tirer ses remarques et ses réflexions. Il faut encore qu'il ait l'espece d'orgueil qui rend l'applaudissement du public si précieux et la modestie si nécessaire pour se soumettre à ses rigueurs sans en être rebuté [...]. (15 octobre 1771)

On retrouvait déjà, en quelques lignes, l'essentiel des positions défendues dans le « Rêve » qui allait circuler dans la *Correspondance littéraire* quelques mois plus tard.

Dans une lettre qu'elle adresse à Galiani en décembre 1771, Louise d'Épinay fait explicitement le lien entre son article sur Ponteuil et son « Rêve ». Elle confirme la relation de continuité qu'il y a lieu d'établir entre l'un et l'autre :

L'ordinaire prochain je vous enverrai une des feuilles que j'ai faites pour la Correspondance de notre voyageur [*i.e.* Grimm], qui vous divertira. Il était question de rendre compte du début d'un nouvel acteur à la Comédie française[,] élève de Prévile et cependant acteur tragique. Après avoir rendu compte de ce qu'il est, et il ne vaut rien, je dis un mot sur la difficulté et même l'impossibilité d'apprendre aux autres à jouer la comédie et puis je conte un rêve que j'ai fait [:] c'est ce rêve que je veux vous envoyer. Je vous ferai grâce de ce qui précède⁴⁸.

Ce dont Louise d'Épinay fait grâce à son correspondant, c'est précisément de son article, d'ailleurs plus nuancé que l'opinion qu'elle exprime en trois mots dans sa lettre – Ponteuil « ne vaut rien ». Faisant ici allusion à « la difficulté », voire à « l'impossibilité d'apprendre aux autres à jouer la comédie », elle imagine pourtant dans son « Rêve » les conditions favorables à l'apprentissage du métier de comédien. L'écriture de la fiction, en plus d'avoir mis à l'épreuve le premier jugement exprimé dans la chronique du 15 octobre 1771, montre aussi les limites de sa réflexion.

La dernière question que pose l'élève à mademoiselle Clairon sur la manière dont on peut se faire un modèle pour jouer la comédie⁴⁹ entraîne une réponse ambiguë, qui rend incertaine l'issue de la formation de l'acteur, toute rigoureuse qu'elle soit :

- Et comment se fait-on un modèle ?
- Comment, Monsieur ? comme un peintre se représente la physionomie de ses personnages ; avec du génie : le génie devine tout.
- Et si je n'en ai pas ?
- Vous renoncerez à jouer la comédie, Monsieur, ou vous renoncerez du moins à la réputation de grand acteur ; vous gesticulerez, vous crierez, vous prendrez des attitudes, vous vous mettrez en scène avec le parterre et les loges ; et, lorsque vous passerez dans certains quartiers de Paris, vous aurez la consolation de vous entendre préférer à Caillot et à Le Kain, et vous vous persuaderez à la fin que vous les surpassez, tant le public est connoisseur et l'amour-propre crédule.

⁴⁸ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 8 décembre 1771, dans *Correspondance, op. cit.*, vol. 2, p. 241.

⁴⁹ Une distinction est faite, dans le dialogue, entre la construction des rôles tragiques et celle des rôles comiques. On établit essentiellement qu'il faut savoir étudier l'histoire pour les premiers et le monde pour les seconds. Bien que la question de l'acteur concerne ici le genre de la comédie, la réponse de mademoiselle Clairon peut être interprétée comme ayant une portée plus générale sur l'art du jeu théâtral.

- Le mien n'est pas, je m'en flatte, si aisé à contenter ; ce genre de succès ne me suffiroit pas.
- En ce cas, Monsieur, je vous en promets d'autres⁵⁰. (1^{er} janvier 1772)

La critique des usages du monde qui se devinait derrière le renvoi du protégé de Voltaire s'affirme dans les dernières répliques de l'actrice, qui ironise sur le goût superficiel du public. Elle porte aussi sur le jeu des apparences sociales, auquel il est fait allusion par la mise en scène qui prend également forme dans les loges et dans le parterre. Par-delà la gestuelle et les attitudes corporelles, par-delà les codes et les modes qui régissent l'espace social, le succès se mesure à la profondeur de l'investissement personnel du comédien, ce que favoriserait une approche pédagogique offrant des connaissances diversifiées et générales, transmises de façon individualisée, acquises grâce à la compréhension et non pas à partir du principe de l'imitation. La superficialité du public est associée à ce mauvais principe, dans l'article comme dans le « Rêve ». Aussi la portée du récit dépasse-t-elle le seul domaine de l'art.

Si l'éducation peut quelque chose, elle ne peut cependant pas tout, et la fiction achoppe à la question de l'art et du génie. Latente, cette question aporétique ouvre et clôt le récit : comment penser la part d'inné et jusqu'où aller dans la structuration de l'acquis ? Les « contradictions » sur l'effort et le génie qui occupent l'esprit de la narratrice quand elle s'assoupit dans son fauteuil ne sont pas résolues lorsqu'elle se réveille. La conversation entre mademoiselle Clairon et son élève apporte un certain nombre de propositions, mais, étant énoncées dans un cadre onirique et étant opposées à des représentations satiriques, celles-ci ont toutes les apparences de l'utopie. Alors que la rêveuse retrouve les logiques du monde (théâtral) réel en quittant le sommeil, les déceptions de Mme *** trouvent, elles, leur expression dans la clôture du « Rêve » :

Tout mon regret, à présent que je suis bien éveillée, est que Mlle Clairon ne se souviendra jamais d'avoir dit un mot de tout cela, et que ce sera autant de perdu pour le premier écolier qui viendra la trouver. Ce qui m'afflige encore, c'est de ne point revoir mon élève. Depuis ce temps, je ne manque pas d'aller à tous les débuts annoncés, dans l'espérance de le retrouver ; mais je ne vois jusqu'à présent que des protégés de M. de Voltaire⁵¹. (1^{er} janvier 1772)

⁵⁰ Louise d'Épinay, « Un rêve de mademoiselle Clairon », *loc. cit.*, p. 59.

⁵¹ *Ibid.*, p. 59-60.

Les chroniques consacrées à l'actualité de la scène et aux débuts des nouveaux comédiens sont intrinsèquement liées à l'imagination de cette fiction, qui se termine d'ailleurs par une allusion directe à l'activité critique de Mme *** dont les abonnés ont été témoins au cours des mois précédents. Il s'agit certes d'une pièce de société qui a pour objectif premier de divertir, mais elle prend appui sur une réflexion plus profonde que Grimm ne manque pas d'indiquer à ses lecteurs.

Dans son commentaire suivant le « Rêve », Grimm départage les idées de la femme de théâtre et celles de l'auteure du dialogue en soulignant les aspects fictionnels du personnage de mademoiselle Clairon. Il attire l'attention sur la dimension réflexive du récit en abordant les conditions du progrès dans l'art théâtral :

Vraisemblablement elle [*i.e.* mademoiselle Clairon] se trouverait offensée de la justice qu'elle rend ici au charmant Caillot à qui je la crois fort éloignée d'accorder le rang qu'il mérite et qu'il prendra bien tout seul. Quant à le Kain, ce nom sinistre n'a jamais souillé sa bouche, ou pour parler un langage moins partial, M. le Kain et Mademoiselle Clairon se sont illustrés par une inimitié si franche, si sincère, si invétérée qu'il est impossible qu'ils se rendent jamais justice. [...] Une remarque plus importante que vous tirerez de la lecture de ce Rêve, c'est que l'éducation la plus libérale et l'instruction la plus soignée sont de première nécessité pour former un grand acteur, et qu'aussi longtemps que cette profession restera avilie par nos préjugés gothiques, l'art théâtral ne sera jamais porté au degré de perfection dont il est susceptible. (1^{er} janvier 1772⁵²)

Les allusions du correspondant aux préjugés de la société et à la nécessité d'une éducation « libérale » ancrent plus explicitement la pensée de l'auteure dans une critique sociale et dans une réflexion pédagogique. Tout en énonçant clairement ce principe, il limite son propos au monde des acteurs sans rebondir sur celui du public, qui est pourtant lui aussi représenté, ce qui, toutefois, n'échappe pas à Galiani.

Après avoir reçu le dialogue de Louise d'Épinay, l'abbé lui fait part de ses commentaires sur le mode de la raillerie. Il renverse le problème de la formation des acteurs en critiquant plutôt l'ignorance des auteurs. Décelant dans ce texte des échos aux idées de

⁵² Rappelons que le commentaire de Grimm, qui suit immédiatement le « Rêve », n'est pas signalé comme une entrée indépendante par Ulla Kölving dans l'*Inventaire de la Correspondance littéraire de Grimm et de Meister*, *op. cit.*

Rousseau, il affuble son élève imaginaire du nom de Lekain et du prénom d'Émile, dans un clin d'œil à l'ouvrage pédagogique du philosophe :

Je n'ai qu'une difficulté à faire à vos raisonnements. Je conviens que l'étude de l'histoire est nécessaire à l'acteur. Toutefois, pourtant, que l'auteur de la pièce l'ait étudiée lui-même [...] ; mais s'il n'en a rien fait, comme cela arrive presque toujours, l'acteur serait mille fois plus embarrassé, s'il connaissait l'histoire. [...] En vérité, ma belle dame, il me paraît que l'ignorance des auteurs a engendré l'ignorance des acteurs, et de ces deux ignorances a procédé l'ignorance des spectateurs, qui n'a été ni créée ni engendrée, mais qui procède des deux. Voilà une trinité d'ignorance qui a créé le monde théâtral. [...] Je renonce donc à l'espoir d'une tragédie vraie, et je consulterais mon acteur [pour] avoir les postures les plus pittoresques, la voix la plus terrible, la démarche la plus chargée, les passions les plus outrées. Toute fois qu'en faisant une grimace il est applaudi, je lui conseillerais de faire le lendemain une véritable contorsion : tâcher de se faire bien payer, coucher avec toutes les dames, qui le lui demanderont, et demander à coucher avec toutes les actrices, qui paraîtraient vouloir le lui refuser. Voilà l'éducation de mon Émile Lekain le jeune. Voyez comme nous sommes peu d'accord. Mais si nous l'avions été, malheureusement je n'aurais eu rien à vous mander sinon que je vous adore toujours⁵³.

Galiani prolonge la critique des apparences mondaines qui se trouvent en germe dans le dialogue par son explication cynique des origines de l'ignorance et de l'imitation. Il met en évidence les artifices du monde par sa caricature, en faisant particulièrement allusion aux mœurs légères des actrices et aux fausses pudeurs des femmes. En postulant l'ignorance générale – des auteurs, des acteurs, des gens du public –, l'abbé écrit une farce dans laquelle la sincérité et le mérite, prônés dans le « Rêve », ne comptent pour rien. Dans sa parodie pédagogique, seules les apparences mènent au succès, et ce succès se mesure en termes de pouvoir de séduction et de conquêtes amoureuses. Un fondement économique se profile derrière cette nouvelle « folie philosophique⁵⁴ », qui convoque plusieurs des thèmes propres à la réflexion de l'époque sur la décadence des États, l'oisiveté des riches, le luxe, les femmes.

Né d'expériences décevantes au théâtre, le « Rêve » se présente comme une réaction, sinon une correction imaginaire palliant en quelque sorte le souvenir des mauvais

⁵³ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 29 février 1772, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 2, p. 288-290.

⁵⁴ Galiani désigne ainsi sa correspondance avec Louise d'Épinay dans sa lettre du 22 décembre 1770. Voir *ibid.*, vol. 1, p. 320.

débuts commentés dans la *Correspondance littéraire* par Mme *** au cours de l'automne 1771. L'auteure opte pour le dialogue fictionnel afin de penser les conditions idéales de l'initiation aux planches. Cette forme lui offre un espace d'exploration qu'elle place sous le signe de l'autorité d'une comédienne et qu'elle déploie dans le cadre d'un rêve à la fois satirique et utopique. La profondeur réflexive du récit se précise lorsqu'il est replacé dans son contexte de rédaction : chargée à cette époque des ordinaires de la *Correspondance littéraire* avec Diderot, Louise d'Épinay avait certes l'esprit occupé d'art dramatique, mais aussi d'éducation – d'éducation par la conversation –, ce que ne manquent pas de soulever Grimm et Galiani dans leurs commentaires. Elle veillait depuis peu à celle de sa petite-fille Émilie, qui inspirera les *Conversations* qui portent son nom. Terrain d'imagination des possibles dans le domaine de la formation théâtrale, le dialogue devient aussi celui de l'exploration d'idées que développera Louise d'Épinay jusqu'à la fin de sa vie dans d'autres fictions et dans d'autres conversations.

Le spectacle du monde

Le « Rêve » de l'hiver 1772, tout comme les échanges suscités par son envoi à Galiani, a mis en évidence les relations qui peuvent être établies entre la pensée pédagogique et le discours critique de l'auteure dans d'autres domaines que celui de l'éducation, en l'occurrence dans celui du spectacle. Il en va de même, quoique de manière beaucoup plus implicite, pour le « Dialogue copié d'après nature ou de l'amitié de deux jolies femmes » (1^{er} septembre, 1^{er} octobre et 15 octobre 1771), dans lequel s'inscrit principalement une critique du luxe et de la frivolité, des apparences et des mœurs sociales. Ce dialogue, auquel la critique ne s'est pratiquement jamais intéressée⁵⁵, apporte un

⁵⁵ Le seul commentaire « critique » connu concernant ce texte est la présentation de Maurice Tourneux dans son édition – elle contient notamment un jugement émis par Alphonse Daudet dans le *Journal officiel* du 12 mai 1879, publié après la découverte du dialogue : « Figurez-vous un Droz de 1771, le plus joli tableautin de mœurs, coquet, brodé, fanfreluché et qui, d'un trait léger mais sûr de son pastel, nous en apprend plus long qu'une fresque historique de vingt pieds » (voir son « Avertissement », dans *L'amitié de deux jolies femmes, suivie de Un rêve de mademoiselle Clairon*, op. cit., p. I-II), auquel il faut ajouter une brève mention dans le livre d'Odette David (voir *L'autobiographie de convenance de madame d'Épinay*,

éclairage nouveau aux idées et aux pratiques d'écriture de Louise d'Épinay s'il est lu parallèlement à ses productions contemporaines. S'y déploie notamment une réflexion sur la distinction qui s'arrime dans une représentation mercantile du mariage et dans un univers littéraire libertin. Afin de mieux comprendre les enjeux moraux et économiques qui y sont soulevés, voyons d'abord comment se présentait la critique de l'ostentation de la richesse à une époque où l'élite affirmait de plus en plus son pouvoir et sa supériorité par la dépense et la consommation.

Apparences, luxe et distinction

Les questions de la consommation et de la circulation des richesses, étroitement liées à celles de la distinction et du maintien du rang, suscitent de nombreux débats tout au long du XVIII^e siècle. Ce que l'on a appelé la « querelle du luxe » prend forme au cours de ces années qui voient le terme « luxe » lui-même changer graduellement de signification. Pierre Rétat souligne la pluralité sémantique du substantif à la fin de l'Ancien Régime :

Il faut au moins tenter de distinguer le thème social qui a inspiré les lois somptuaires (le luxe comme désordre par opposition à la « magnificence »), le thème moral hérité de l'Antiquité, repris et interprété par la tradition chrétienne (le luxe corrompteur), enfin le thème proprement politique ou économique du rôle qu'il joue dans la formation et la circulation des richesses⁵⁶.

Les deux derniers aspects soulevés sont les plus visibles au XVIII^e siècle. Non seulement parce que les lois somptuaires perdent de leur importance dans les premières décennies du siècle, mais aussi parce que, sommairement, les enjeux moraux et économiques qui sont rattachés au luxe polarisent les positions qui sont prises dans la querelle. De façon générale, la corruption est un effet dénoncé par ses opposants, tandis que la circulation des richesses est un argument souvent endossé par ses apologistes. Le premier thème mérite néanmoins d'être expliqué, tant il permet de comprendre les liens unissant le luxe et la distinction sociale dans l'imaginaire et dans les pratiques qui prévalent à cette époque.

Les lois somptuaires, nées d'un « refus de la “confusion” sociale », avaient conduit le roi, du règne de Charlemagne jusqu'à la fin de celui de Louis XIV, à « fix[er] le

écrivain-philosophe des Lumières. Subversion idéologique et formelle de l'écriture de soi, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 22-23).

⁵⁶ Pierre Rétat, « Luxe », *Dix-huitième siècle, Économie et politique*, 26, 1994, p. 79.

maximum de luxe autorisé selon la condition⁵⁷ ». Elles se fondent sur une conception chrétienne de la modestie, mais aussi sur une volonté de contrôler la valeur de la monnaie nationale en limitant l'achat de matières précieuses hors de France et, donc, l'exportation de l'or du royaume⁵⁸. Dans cet esprit, le luxe est quelque chose de négatif que l'État doit réguler pour éviter le désordre social et la corruption des roturiers. Jusqu'au XVIII^e siècle,

[l]a hiérarchisation du train de vie selon l'ordre (clergé, noblesse, tiers état) et ses éventuelles divisions – haute noblesse, noblesse rurale, bourgeoisie à hauts revenus, marchands, ouvriers, paysans – porte sur le costume et les ornements du corps, l'orfèvrerie de corps et de table, le service de la table, parfois les conditions de transport⁵⁹.

Ces lois rendent visible et lisible la hiérarchie sociale. Aussi la somptuosité des vêtements ne fait pas partie, elle, de ce que l'on appelle le luxe, mais bien du faste, qui est une nécessité liée à la condition nobiliaire :

Dans les sociétés traditionnelles, le faste est universellement admis parce qu'il exprime l'ordre du monde voulu par Dieu. Les richesses dévolues à Dieu ou au prince, le luxe charismatique si l'on préfère, ne peuvent être contestées parce qu'ils ne sont pas perçus comme jouissance inégalitaire. Ce luxe-là est figuration d'un ordre social et symbolique immuable, il n'est donc pas désigné comme tel⁶⁰.

Après l'effondrement du système de Law en 1720, dont « le tourbillon [...] est apparu rétrospectivement comme un coup de folie qui a porté gravement atteinte aux fondements de la hiérarchie sociale⁶¹ », les lois somptuaires sont délaissées⁶². En plus d'être un symbole

⁵⁷ Jean Nagle, « Lois somptuaires », dans Lucien Bély (édit.), *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2005 [1996], p. 757.

⁵⁸ Voir *ibid.*, p. 757-759.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 758.

⁶⁰ Dominique Margairaz, « La querelle du luxe au XVIII^e siècle », dans Jacques Marseille (édit.), *Le luxe en France du siècle des « Lumières » à nos jours*, Paris, Association pour le développement de l'histoire économique (ADHE), 1999, p. 25.

⁶¹ Guy Antonetti, « Système de Law », dans Lucien Bély (édit.), *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, *op. cit.*, p. 1196. Ce système, proposé par John Law et inspiré des mesures prises par l'Angleterre à la fin du XVII^e siècle, consistait en un « vaste plan de redressement financier qui reposait sur deux idées essentielles » : d'abord, que les difficultés du royaume étaient liées à la dépression économique plutôt qu'à sa dette publique et qu'il fallait donc « augmenter la masse monétaire, en créant une monnaie papier » ; ensuite, qu'il valait mieux transformer « les stériles créanciers de l'État » en « actionnaires utiles d'une compagnie qui ferait des bénéfices ». *Ibid.*, p. 1193. Les conséquences du « tourbillon » et de l'échec du système de Law ont été très importantes et elles ont profondément marqué les mentalités : « Il a laissé le souvenir d'un grand bouleversement social, car de nombreux débiteurs en ont profité pour rembourser leurs créanciers en monnaie de singe, et surtout d'un profond ébranlement moral, tant au spectacle de quelques

de la corruption urbaine, le luxe devient un enjeu économique et social désormais hors du contrôle de l'État.

Les principaux jalons de la querelle du luxe au XVIII^e siècle mettent en évidence deux grands courants de pensée. Le premier s'inscrit généralement dans la lignée du *Télémaque* de Fénelon (paru pour la première fois en 1699). Les ouvrages qu'il englobe condamnent le luxe d'un point de vue moral. Dans la deuxième moitié du siècle, cette critique est relayée par Rousseau, qui associe le luxe à l'expérience de l'inégalité⁶³. Le second courant de pensée prend sa source en Angleterre avec la *Fable of the Bees : or, Private Vices, Public Benefits*, de Bernard Mandeville (1714 et 1723 pour l'édition augmentée qui circulera en France). Les vues de cet auteur s'inscrivent dans « les fondements axiologiques de la pensée libérale naissante⁶⁴ », puisqu'il conçoit les passions individuelles comme constitutives de l'homme et spontanément créatrices du bien collectif. D'abord introduite en France grâce au *Mondain* de Voltaire (1734), qui était aussi influencé par l'*Essai politique sur le commerce* de Jean-François Melon (1734), également lecteur de Mandeville, la *Fable des abeilles* inspire à plusieurs de ses admirateurs français des positions mercantilistes, bien que son auteur ne défende pas ce type de position dans son ouvrage⁶⁵. Ceux-ci rejoignent cependant l'écrivain anglais dans la démarcation qu'ils promeuvent entre morale et politique⁶⁶. À partir de la fin des années 1750, Quesnay, avec les physiocrates, condamne pour sa part la stérilité du luxe, qui appauvrit le royaume en

fortunes gagnées par des spéculateurs sans scrupules qu'au spectacle des égarements criminels de quelques-uns. » *Ibid.*, p. 1196.

⁶² L'application et le contrôle effectifs des lois somptuaires demeurent une question nébuleuse. Leur impact dans l'imaginaire ne fait toutefois aucun doute, et c'est précisément ce qu'il importe de mettre en lumière dans le cadre de notre démonstration. Daniel Roche résume : « L'itinéraire législatif confirme celui des auteurs de traités : les lois somptuaires s'alignent sur les mécanismes qui enregistrent le mimétisme social. Leur application importe en fait assez peu en ce qui nous concerne, mais en revanche qu'elles aient contribué à définir l'image d'un modèle de dépenses réservées paraît essentiel. » Daniel Roche, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement, XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « Points. Histoire », H139, 1989, p. 54.

⁶³ Au sujet des idées de Rousseau sur le luxe, voir Renatto Galliani, *Rousseau, le luxe et l'idéologie nobiliaire. Étude socio-historique*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 268, 1989.

⁶⁴ Dominique Margairaz, « Luxe », dans Michel Delon (édit.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2007 [1997], p. 765.

⁶⁵ Pour une présentation de la querelle du luxe, voir Dominique Margairaz, « La querelle du luxe au XVIII^e siècle », *loc. cit.*, p. 25-37 et, du même auteur, l'article « Luxe », dans Michel Delon (édit.), *Dictionnaire européen des Lumières*, *op. cit.*, p. 764-765.

⁶⁶ Voir Renatto Galliani, *Rousseau, le luxe et l'idéologie nobiliaire*, *op. cit.*, p. 242-247.

nuisant à la répartition des forces de travail⁶⁷, alors que ses adversaires clament que « le luxe des riches stimule l'activité manufacturière, donne du travail aux pauvres et contribue, par l'intermédiaire des exportations, à la richesse de l'État⁶⁸ ». Importante source de débat, donc, la question de la circulation des richesses traverse tout le siècle et elle marque les mentalités tout comme elle contribue à la mise en place de nouvelles représentations sociales.

Les débats deviendront encore plus vifs au cours des années précédant la Révolution. Les scandales que provoquent alors les dépenses de Marie-Antoinette permettent notamment d'observer la cristallisation de la critique du luxe et de la corruption de la cour dans la représentation de la féminité⁶⁹. À l'aube de la décennie 1770, au moment où Louise d'Épinay écrit son « Dialogue copié d'après nature », cet aspect de l'imaginaire collectif n'est pas encore à ce point topique, puisqu'il se confirmera surtout au cours du règne de Louis XVI. Toutefois, ces thèmes cohabitent déjà, en particulier sous la plume de Rousseau, dont « [l]a grande intuition », ainsi que le souligne Sara Maza, « est, pour le meilleur ou pour le pire, d'avoir compris que l'on pouvait faire de la présence ostensible des femmes dans la sphère publique le symbole le plus spectaculaire de la corruption du corps politique⁷⁰ ». L'on retrouve dans « L'amitié de deux jolies femmes » la représentation de personnages féminins frivoles qui font écho à cet imaginaire, pour ainsi dire, en construction. Toutefois, sous la plume de Louise d'Épinay, cette représentation sert davantage la dénonciation de l'état des mœurs et de la décadence engendrée par la logique des apparences que celle de la corruption de la sphère politique et du pouvoir par les femmes. Elle est également associée à un autre thème qui deviendra typiquement féminin, celui de la mode et de la frivolité.

⁶⁷ À propos des « implications démographiques indirectes du luxe », voici comment Yves Charbit explique la position des physiocrates : « Les hommes sont orientés à tort vers des secteurs stériles, souvent hostiles à la liberté du commerce et protectionnistes par tradition colbertiste, d'où une pénurie de bras dans l'agriculture et, par contrecoup, l'appauvrissement du royaume. » Yves Charbit, « L'échec politique d'une théorie économique : la physiocratie », *Population*, 57, 6, 2002, p. 861.

⁶⁸ Dominique Margairaz, « La querelle du luxe au XVIII^e siècle », *loc. cit.*, p. 28.

⁶⁹ « Les attaques visant Marie-Antoinette finirent par s'amplifier en autant de condamnations générales du pouvoir féminin considéré comme la forme de pouvoir la plus corrompue qu'ait engendrée l'Ancien Régime. » Sara Maza, *Vies privées, affaires publiques. Les causes célèbres de la France prérévolutionnaire*, trad. de l'anglais par Christophe Beslon et Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Fayard, 1997 [1993], p. 193.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 194.

Qu'il soit valorisé ou condamné, le luxe recoupe, dans la deuxième partie du XVIII^e siècle, des pratiques qui sont associées à un nouvel ordre de consommation, de même qu'au phénomène de la mode⁷¹. Il est en cela lié à une conception spectaculaire de la représentation de soi, tout comme l'avait été jusque-là le faste nobiliaire. John Shovlin explique en ces termes l'idée du faste (*pomp*), qui était un devoir de représentation du rang sous l'Ancien Régime :

Among the bases of both political power and social order in the Old Regime was the use of commodities to create a dazzling display of wealth and social distinction – a « theater of power ». The practice of using pomp to constitute hierarchical relations was usually referred to in France as « représentation ». *Représentation* was supposed to create a kind of « aura » around the monarch, his officers, and his nobility that was calculated to awe and dazzle the common people⁷².

Vu le décloisonnement des représentations du rang et le brouillage des codes sociaux entraînés par les bouleversements financiers du début du siècle, la notion de luxe est investie d'une nouvelle signification :

In the second half of the eighteenth century, however, the term luxury and the conceptual vocabulary of which it was the keyword were transformed. If luxury had traditionally referred to the usurping consumption of the nonnoble, in the decades after 1750 critics began to employ the term to refer to all uses of spectacular consumption for the purpose of social distinction regardless of the social position of the user, and the focus of criticism shifted from the lowborn to *les grands*⁷³.

Si elle visait auparavant les bourgeois et les financiers, qui pouvaient être soupçonnés de vouloir « usurper la noblesse⁷⁴ », c'est-à-dire d'avoir recours au luxe pour arborer les traits distinctifs d'un ordre supérieur au leur, la critique du luxe change de cible au cours de ces années. Témoin d'une nouvelle forme de mobilité sociale, elle ne vise plus les prétentions des roturiers, mais plutôt les exagérations des aristocrates. Selon John Shovlin, l'opposition entre noble et non-noble disparaît avec les lois somptuaires et elle fait place à une nouvelle

⁷¹ Voir Daniel Roche, « Histoire, modes et systèmes vestimentaires du XVII^e au XIX^e siècle », dans *La culture des apparences*, *op. cit.*, p. 49-66.

⁷² John Shovlin, « The Cultural Politics of Luxury in Eighteenth-Century France », *French Historical Studies*, 23, 4, automne 2000, p. 580.

⁷³ *Ibid.*, p. 578.

⁷⁴ Cette expression est employée dans les édits somptuaires de 1514 et de 1576, tels que cités par Jean Nagle, « Lois somptuaires », *loc. cit.*, p. 757.

division du monde social qui recoupe le concept d'aristocratie⁷⁵. Dès lors, la théâtralisation de la distinction se déploie grâce à la dépense, au renouvellement des accessoires et des vêtements, à la manière dont on affiche son train de vie. Le spectacle du monde prend désormais sa source dans les nouvelles valeurs de la consommation.

Pour cet historien, qui étudie la querelle du luxe afin de dégager les conséquences culturelles des bouleversements socio-économiques de la fin de l'Ancien Régime, étant donné la charge symbolique de l'habillement dans la société de cour, l'ostentation de la richesse devient non seulement un signe, mais aussi un facteur de distinction en lui-même :

Signs, such as fine clothing, were not merely indications that the possessor was a man of quality, they contributed to making him such. Honorific distinctions, such as titles of nobility or membership in an order of chivalry, operated according to a similar logic. They did not simply mark or make visible a person's condition, they played a part in producing it⁷⁶.

À partir du moment où la prospérité économique reprend, l'étalage du luxe relaie de façon décisive les logiques traditionnelles de la représentation du pouvoir et, avec elles, celles de l'élite⁷⁷. Enfin, une semblable analyse des signes du prestige rend possible une meilleure compréhension de la critique sensualiste à son égard :

⁷⁵ L'approche de John Shovlin offre un riche complément au concept d'« aristocratie », dont il a été question dans le chapitre précédent, étant donné les assises socio-économiques qu'il confère à son émergence : « By the latter part of the eighteenth century, parts of the nobility – *grands seigneurs*, courtiers, recently ennobled plutocrats – were conventionally lumped together with financiers and tax farmers, all guilty equally of the antisocial practice of luxury. This reconfiguration of social reality might be described as the “invention of the aristocrat”. If the traditional luxury discourse had elided the marked contrasts within the nobility to emphasize the categorical distinction between noble and nonnoble, the new luxury critique highlighted these intramural contrasts, drawing the fundamental line of opposition between the corrupt and idle rich and the “useful classes” among whom poorer nobles – gentleman farmers and military officers in particular – might count themselves. In the late eighteenth century then, a luxury discourse that for centuries had been pronable shifted to being antiaristocratic. » John Shovlin, « The Cultural Politics of Luxury in Eighteenth-Century France », *loc. cit.*, p. 579.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 583.

⁷⁷ Les observations de Sabine Chaouche à propos des pratiques de Papillon de La Ferté, intendant des Menus-plaisirs, soulignent autrement l'association du spectaculaire au luxe par l'exemple d'une représentation théâtrale que l'on disait avoir coûté cent mille livres au roi, alors que la dépense n'avait pas, en réalité, excédé les cent louis. « Ici la différence entre la dépense réelle et la dépense supposée par un spectateur, suggère que l'illusion théâtrale fonctionne en tant qu'elle est subordonnée à un éblouissement visuel [...], qui coïncide néanmoins avec un certain étalage de luxe, lequel reflète le rang élevé des spectateurs auxquels est destiné le spectacle [...], leurs valeurs idéologiques [...] et surtout une image de la puissance économique d'un Royaume capable de se “payer” le luxe de multiplier les spectacles fastueux. En ce sens, la décoration, les habits, la scénographie ne sont pas seulement des éléments constitutifs d'un rapport particulier au luxe fondé, comme il apparaît ici, moins sur la simple apparence (montrer le luxe) que sur

For sensationalists, one of the primary sources of error was the human tendency to confuse signs with reality. Viewing the consumption practices of their age through the lens of sensationalism, moralists construed spectacular consumption as a deliberate conflation of sign with thing. They regarded the social order constructed on the basis of such practices as corrupt, flimsy, and unreal⁷⁸.

Non plus soumis au contrôle de l'État, le paraître devient donc source de confusion alors qu'il avait toujours été source d'ordonnement et de transparence dans le monde holiste de l'Ancien Régime.

Daniel Roche a étudié ce phénomène de consommation à partir de l'histoire du vêtement, proposant même l'idée d'un « Ancien Régime vestimentaire » qui aurait caractérisé la société française du règne d'Henri IV à celui de Louis XIV⁷⁹. Le vêtement permet d'observer les pratiques qui prennent forme quand apparaît « une société nouvelle où le système des valeurs va moins reposer sur la durée et la rareté des choses que sur leur obsolescence⁸⁰ ». Dans son analyse, il s'intéresse à la mode et à la consommation, qui bouleversent les principes de durée, de modération et de rareté qui avaient servi de fondement à la représentation de la noblesse jusqu'au XVII^e siècle⁸¹. Cette substitution

l'illusion [...]. » Sabine Chaouche, « L'économie du luxe. L'intendance des Menus-plaisirs du roi par Papillon de La Ferté (1756-1780) », *Dix-huitième siècle*, 40, 2008, p. 395-396.

⁷⁸ John Shovlin, « The Cultural Politics of Luxury in Eighteenth-Century France », *loc. cit.*, p. 578.

⁷⁹ Voir Daniel Roche, « Peut-on parler de l'Ancien Régime vestimentaire ? », dans *La culture des apparences*, *op. cit.*, p. 59-61. L'historien établit la nuance suivante entre le terme « habillement » et les termes « costume » ou « vêtement » : « L'étude historiographique du vêtement met en rapport deux niveaux de réalité, celui de l'*habillement*, que Roland Barthe identifie à la parole dans le système linguistique saussurien, acte individuel par lequel l'individu s'approprie ce qui est proposé par le groupe, et celui du *costume ou du vêtement*, conçu par la visée sociologique ou historique comme un élément d'un système formel, normatif, consacré par la société. » Il ajoute que la mode se situe au croisement du « fait d'habillement » et du « fait de vêtement généralisé en manière d'habillement [...] ». Les changements peuvent se comprendre dans cette relation, la signification du vêtement croissant au fur et à mesure qu'on passe de l'acte personnel au geste commun. » *Ibid.*, p. 50-51.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 210

⁸¹ « À la société hiérarchisée et engoncée dans ses habits de drap lourds et durables, dans ses tissus de soie coûteux qui revêtaient les élégances de Cour et leurs imitations de ville, a succédé un monde plus ouvert, plus léger, plus frivole. Les coloris comme les étoffes se sont allégés, la perception de la mise en scène sociale a profondément changé. » *Ibid.*, p. 480. Daniel Roche précise encore ailleurs que, « [a]u total, le mouvement promeut la consommation, donc l'obsolescence des choses en opposition aux valeurs de la rareté et de la modération. Ici le vêtement n'est certainement qu'un indice d'une transformation générale des valeurs du comportement [...]. » Daniel Roche, « La culture des apparences. Le vêtement entre l'Économie et la Morale », dans Jacques Marseille (édit.), *Le luxe en France du siècle des « Lumières » à nos jours*, *op. cit.*, p. 46.

n'est toutefois pas paradoxale, la mode s'accordant parfaitement avec les logiques de la société curiale :

La mode incarne pleinement les mécanismes sociaux de la société de Cour. C'est l'un des instruments de la hiérarchisation distinctive des groupes : elle informe des différences des statuts et des valeurs, voire des positions de classe ; elle mesure dans la visualisation des pratiques une distance par rapport au centre des décisions mondaines qui est aussi celui des pouvoirs politiques. [...] La mode, institutrice royale de la « distinction », instaure le triomphe de la « valeur d'échange signe » dans le royaume des consommations⁸².

Les pratiques de distinction des contemporains de la société de cour demeurent les mêmes, quoiqu'elles modifient la scène des apparences. Le principe élitare de l'isolement et de la différenciation en regard de ceux que l'on considère « autres », et en l'occurrence inférieurs, reste intact⁸³. La « conquête des apparences nobiliaires⁸⁴ » étant devenue possible, c'est la mode, et avec elle le renouvellement des signes, qui confère désormais à l'élite le moyen de toujours continuer de se distinguer. Le vêtement reste lié à une critique des mœurs, du gaspillage et de la confusion et à un débat qui, depuis le XVII^e siècle, « tiraille les sociétés entre libertinage et rigorisme, entre l'inconstance et l'artifice ou la fidélité à la nature christianisée⁸⁵ ». Le principe demeure, seul le moyen change.

Tout un réseau de thèmes se forme progressivement dans l'imaginaire des contemporains autour des nouvelles pratiques socio-économiques entourant le phénomène, de plus en plus important, de la consommation. Contrairement au faste, le luxe est accessible aux détenteurs des richesses, qu'ils soient nobles ou bourgeois, ce qui bouleverse l'ordre ancien de la représentation et de la distinction sociale. Les pratiques de l'élite répondent désormais à la logique de la mode, qui rompt avec les valeurs traditionnelles de la durée pour instaurer un ordre de la dépense. Associé à la frivolité, le luxe aristocratique

⁸² Daniel Roche, *La culture des apparences*, op. cit., p. 492.

⁸³ Sur la question de la distinction, voir notamment Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1979 ; Christophe Charle, *Les élites de la République. 1880-1900*, 2^e éd. revue, corrigée et augmentée, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « L'espace du politique », 2006 ; Norbert Elias, *La société de cour*, trad. par Pierre Kamnitzer et Jeanne Etoré, Paris, Flammarion, coll. « Champs. Essais », 1985 [1969] ; Michael Hartmann, « Elite and Mass », dans *The Sociology of Elites*, Londres/New York, Routledge, coll. « Routledge Studies in Social and Political Thought », 2004, p. 6-21.

⁸⁴ Daniel Roche, *La culture des apparences*, op. cit., p. 178.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 59.

est source de confusion sociale, mais aussi signe de décadence. L'idée de la corruption que l'on y rattachait depuis l'Antiquité rejoint la critique de la mode qui, depuis le XVII^e siècle, rapproche l'inconstance des apparences à celles des mœurs. L'ensemble de ces critiques traverse le petit dialogue que compose Louise d'Épinay en 1771. La représentation de la féminité s'y profile sur fond de réflexion économique et morale ; elle offre une critique de la dissipation et du commerce, des richesses comme du monde.

Frivolité et libertinage, ou « L'amitié de deux jolies femmes »

Diffusé en trois temps dans les ordinaires du 1^{er} septembre, du 1^{er} octobre et du 15 octobre 1771, le « Dialogue copié d'après nature ou de l'amitié de deux jolies femmes » relate la courte amitié de deux mondaines qui « s'étoient liées ensemble sans savoir pourquoi, et [qui] se brouillèrent sans savoir comment⁸⁶ » (15 octobre 1771). La superficialité des raisons ayant fait naître et mourir la sympathie de la marquise d'Inville et de la comtesse d'Ercé l'une pour l'autre se double de celle de leurs occupations, de leurs mœurs et de leurs principes, que donne à lire leur conversation. Celle-ci se déroule six mois après la rencontre des deux femmes. La première partie du récit prend place chez la comtesse et la seconde, aux boulevards. Le texte a été divisé en trois feuilletons pour les abonnés de la *Correspondance littéraire*. La première césure coïncide avec le départ des deux amies aux boulevards, où se déroule la conversation présentée dans les deux derniers feuilletons. La seconde se fait juste avant que les interlocutrices n'aperçoivent Montfort, personnage libertin autour duquel s'orchestre la fin du dialogue. Non reproduites dans l'édition de Maurice Tourneux, les remarques annonçant la suite du texte dans un ordinaire prochain se lisent comme suit :

Les dames restent quelque temps sans parler ; la Comtesse s'en apperçoit la première, et dit à son amie ce qu'on lira dans l'ordinaire suivant. J'avertis d'avance que cela sera tout aussi vrai, tout aussi frivole et un peu plus ridicule. (1^{er} septembre 1771)

⁸⁶ Nous donnons systématiquement, en note, la référence à l'édition de Maurice Tourneux : Louise d'Épinay, « L'amitié de deux jolies femmes », dans *L'amitié de deux jolies femmes ; suivie de Un rêve de mademoiselle Clairon*, op. cit., p. 41. Comme pour les pièces précédentes, la date de l'ordinaire dans lequel a été diffusé l'extrait cité est également signalée dans le corps du texte.

Mais je crois que je ferais bien de m'arrêter là, on doit en avoir assez pour cette fois de toutes ces impertinences ; je proteste cependant que c'est tout ce qui se dit de plus fort et de plus sensé entre deux jolies femmes dans une voiture pendant toute une promenade aux boulevards, avec un peu plus ou un peu moins d'esprit, de légèreté, de méchanceté, d'indécence. À l'ordinaire prochain la fin de cet entretien qui sera tout aussi vrai, tout aussi frivole et peut-être un peu plus ridicule encore que ce qui précède. (1^{er} octobre 1771)

Ces commentaires orientent la lecture en condamnant ouvertement les personnages et en indiquant la teneur de la critique qui est implicite dans leur conversation. Au gré des sujets abordés, deux thèmes principaux prennent forme dans le cadre d'une représentation marquée par la fugacité temporelle : la dépense des richesses et les rapports entre les hommes et les femmes dans le monde. Si les questions touchant à la consommation et au luxe nourrissent la bonne entente des amies, celles des aventures galantes mèneront à leur désunion. Le souci des apparences, qui guide le comportement des personnages et qui épouse la superficialité de leurs propos, se dégage dans la structure même du récit, leur représentation venant souvent infirmer le contenu des répliques.

La narration de la rencontre de la comtesse et de la marquise, comme tout le dialogue, se déploie sous le signe de la frivolité :

La marquise d'Inville avoit fait connoissance avec la comtesse d'Ercé à l'occasion d'un bal qui fut donné chez l'ambassadeur d'Espagne. Toutes deux y arrivèrent séparément, habillées de la même façon. Ce hasard fort naturel leur sembla l'effet d'une sympathie décidée. Elles étoient jolies, sans que l'une pût avoir quelque avantage sur l'autre ; à peu près du même âge, l'esprit orné des mêmes riens. Elles dansèrent, et se quittèrent persuadées qu'elles étoient faites pour s'aimer à la folie. En conséquence, on se fit des visites ; on mit une vivacité extrême dans les petits soins ; on ne pouvoit jamais être assez tôt ensemble, ni se résoudre à se séparer⁸⁷. (1^{er} septembre 1771)

Les interlocutrices se prennent d'un attachement réciproque à la faveur d'un hasard qui annonce, à leurs yeux, une profonde amitié. La narration tourne cependant ce signe en ridicule dès les premières lignes du récit en attirant l'attention sur la signification démesurée qu'elles confèrent à la similitude de leur habillement. Plus encore, étant donné la charge symbolique du vêtement, cette circonstance souligne d'autant mieux la superficialité de leur relation qu'elle convoque précisément l'un des plus puissants

⁸⁷ *Ibid.*, p. 1-2.

emblèmes de la dénonciation morale du luxe et de la corruption. De fait, la logique des apparences constitue le moteur principal de l'échange, ce que la narratrice continue d'illustrer dans la suite de sa contextualisation :

Il y avoit déjà six mois que cette tendre amitié subsistoit avec la plus grande violence, lorsque la comtesse d'Ercé envoya dire à son amie qu'elle étoit malade et qu'il seroit honnête de venir passer la journée avec elle. À l'instant la marquise y court. La comtesse, dont l'indisposition n'étoit qu'une fantaisie, la reçut avec un air d'abattement qui fit jeter les hauts cris à son amie, qui lui dit tendrement : « Qu'avez-vous donc ? Vous êtes pâle comme la mort. »⁸⁸ (1^{er} septembre 1771)

Le motif premier du dialogue est fondé sur une fantaisie et une duperie. La comtesse s'invente une maladie pour s'attirer des égards, par divertissement. De son côté, la marquise ne se donne pas la peine d'observer son amie et, crédule, ne lui dit rien de moins qu'elle la trouve « pâle comme la mort ». Suit leur conversation, qui présente la même légèreté en se bornant à la surface des choses.

L'un des sujets les plus commentés est celui de la vie conjugale, dont chacune se plaint. Si la comtesse condamne les attentions de son mari, la marquise se félicite pour sa part de ne jamais voir le sien. La première dit éprouver une honte devant l'amour du comte et elle corrige les propos de la marquise, qui qualifie son comportement de « fade », en précisant que cela est « bourgeois⁸⁹ » (1^{er} octobre 1771). La conscience du rang entraîne le mépris des sentiments dans le mariage, à tout le moins de leur démonstration. De son côté, lorsqu'elle se fait demander « comment se gouverne [son] seigneur et maître », la seconde répond : « À merveilles ; c'est l'homme de Paris que je vois le moins. Ordinairement je me couche quand il se lève⁹⁰. » (1^{er} septembre 1771) Les relations maritales sont présentées telles des contraintes auxquelles l'on tente de se soustraire. La comtesse l'exprime explicitement quand la marquise l'interroge sur la provenance d'un déshabillé qu'elle a découvert « étalé sur [s]on lit⁹¹ » (1^{er} septembre 1771) en rentrant chez elle la veille au soir :

La Marquise
Et qui croyez-vous qui ait eu cette imagination galante ?

⁸⁸ *Ibid.*, p. 2.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 17.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 7.

⁹¹ *Ibid.*, p. 12.

La Comtesse

Mais vraiment je pense que c'est mon mari ; sans cela...

La Marquise

Écoutez donc, ma reine ; cette surprise agréable pourroit bien vous engager à quelques complaisances.

La Comtesse

Paix ! je n'aime point les prédictions, et vous n'êtes point destinée à devenir un oiseau de mauvais augure⁹². (1^{er} septembre 1771)

En plus d'une aversion pour les devoirs conjugaux, on voit poindre ici la question des aventures amoureuses, qui occupera essentiellement la seconde partie du récit⁹³. La possibilité évoquée que « cette imagination galante » ne soit peut-être pas du comte insinue un doute chez le lecteur et annonce la légèreté des mœurs des personnages, légèreté que mettra en lumière la fin du dialogue.

L'image identitaire que ces femmes construisent d'elles-mêmes se fonde sur une logique mercantile. Les raisons financières qu'elles donnent à leur mariage servent de justification à leurs préoccupations et à leur train de vie. Tandis que la marquise explique à quel point elle s'entend peu avec son mari, la comtesse lui rappelle le fondement réel de leurs unions conjugales :

La Marquise

Si vous voyiez ce qui entoure M. d'Inville, les figures qui font sa tendre société, cela vous feroit horreur.

La Comtesse

Eh bien, ma reine, voilà comme nos parens nous sacrifient au désir de se débarrasser de nous. Le bien de M. d'Inville a tenté les vôtres ; ils n'ont pas voulu voir autre chose.

La Marquise

Eh ! que m'importe ce bien, puisque je n'en jouis pas ?⁹⁴ (1^{er} septembre 1771)

En plaçant les intérêts économiques de leur mari à la source de leur destinée, les personnages privent leur existence de tout sens autre que celui que confère la valeur d'échange. Si les sentiments sont affaire de bourgeois, la consommation, elle, semble affaire de nobles, jusque dans les relations familiales et conjugales. Elle est thématisée dans

⁹² *Ibid.*, p. 13.

⁹³ Tout comme dans l'édition de Maurice Tourneux, nous reprenons la division spatiale du récit, entre la demeure de la comtesse et les boulevards, pour départager les deux moments ou parties du dialogue.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 9.

le dialogue, tant de manière métaphorique, en regard des relations humaines, que de façon littérale, en regard de la dépense des richesses.

Au moment où la comtesse fait sa toilette en compagnie de la marquise, les deux femmes parlent de leurs habitudes au « Trait Galant », l'un des plus luxueux magasins de la rue Saint-Honoré⁹⁵. L'allusion au crédit dont bénéficie la marquise dans cette boutique, parce que, dit-elle, les vendeuses l'« aiment à la folie⁹⁶ », montre la fausseté des valeurs dans cette logique commerciale. De toute évidence, c'est l'argent bien plus que l'amabilité qui explique ces faveurs, d'autant plus que l'usage immodéré du crédit de la part des « Grands » ne leur attirait pas la sympathie des commerçants⁹⁷. Après avoir mentionné que son mari ne lui verse qu'une « modique pension de deux mille écus », la marquise ajoute qu'elle « n'emploie pas un sol en œuvres pies⁹⁸ » (1^{er} septembre 1771) et que, grâce à sa chance au jeu, elle peut augmenter ses dépenses. Ce discours sur l'argent s'accompagne d'un désintérêt affiché pour les actions charitables, ce que mettront en scène avec plus de force les deux personnages épisodiques qui interviendront plus loin dans le dialogue. Il est aussi explicitement lié à l'oisiveté et à la consommation dans l'expression de la lassitude qu'inspirent rapidement les nouvelles acquisitions :

La Comtesse

Vous avez là une jolie boîte.

La Marquise

Trouvez-vous ? C'est Machard qui me l'a vendue aux étrennes ; mais je la troquerai avant qu'il soit peu, car elle commence à me sortir par les yeux.

⁹⁵ « La rue Saint-Honoré devint vite l'une des plus importantes et plus riches artères de Paris dont elle constitua une section du grand axe est-ouest. Lors de la construction des Halles, des commerçants vinrent s'y établir pour être au plus près de ce grand bazar parisien : des bonnetiers, des drapiers, des merciers, des orfèvres et des pelletiers fourreurs. » Jacques Hillairet, *Dictionnaire historique des rues de Paris*, 10^e éd., Paris, Éditions de Minuit, 1997, vol. 2, p. 423.

⁹⁶ Voir Louise d'Épinay, « L'amitié de deux jolies femmes », *loc. cit.*, p. 12.

⁹⁷ « Pour comprendre la guerre d'usure qui se joue entre le noble et ses marchands, il faut avoir à l'esprit l'atmosphère socio-culturelle de l'époque où dominant, que ce soit chez les élites sociales ou intellectuelles, des représentations négatives de l'activité négociante. [...] Les préjugés des nobles envers le commerce, leur souverain dédain pour toute activité marchande ou artisanale, synonyme de dérogeance n'en déplaise à Colbert, excluent de leur part toute compréhension des tracas commerçants. Les attitudes contrastées des protagonistes, arrogance d'une part, humilité de l'autre, doivent donc être reliées au problème de l'insertion des marchands dans la société d'Ancien Régime. [...] La pratique du crédit touche tous les milieux ; elle est cependant plus forte parmi les Grands du fait de leurs hauts revenus, de leurs énormes dépenses et de leurs prérogatives. La règle du crédit règne en effet sur les métiers du luxe. » Natacha Coquery, *L'hôtel aristocratique. Le marché du luxe à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p. 162-163.

⁹⁸ Louise d'Épinay, « L'amitié de deux jolies femmes », *loc. cit.*, p. 8.

La Comtesse

Oh ! s'il y a déjà six grands mois que vous la portez, cela est bien honnête⁹⁹.
(1^{er} octobre 1771)

L'ironie de l'auteure, qui se décèle dans l'« honnêteté » des « six grands mois » évoqués par la comtesse, attire l'attention des lecteurs sur la rapidité avec laquelle les accessoires et les vêtements sont changés ou revendus. Remarquons que ce laps de temps est exactement celui de la durée de l'amitié de ces femmes, ce qui contribue encore à rapprocher le traitement du commerce du monde de celui des objets. La nouveauté de la voiture que les interlocutrices s'apprêtent à étrenner aux boulevards, terrain privilégié de la mise en scène des apparences, complète la représentation de la dépense et de l'ostentation des richesses dans ce texte.

Encore une fois, une raison énoncée par les deux nobles explique cette consommation rapide et justifie, à leurs propres yeux, ce comportement. Leur discours fait alors se rejoindre une conception du mariage et un goût pour les objets de luxe. Le postulat exposé repose sur une vision de l'état aristocratique comme d'un devoir de dissipation :

La Marquise

[...] il y a longtemps qu'il est reçu que l'économie d'une femme ne replâtre jamais les ravages qu'un homme s'occupe de faire à sa fortune.

La Comtesse

Mais en effet, ma reine, puisqu'il est reçu que ces messieurs peuvent et doivent même dissiper leurs biens, je voudrais savoir pourquoi ils trouvent mauvais qu'on les aide.

La Marquise

C'est que qui dit mari dit tyran¹⁰⁰. (1^{er} septembre 1771)

Ainsi formulé, l'impératif de la dépense doit être compris en fonction de la circulation des richesses, exclusivement détenues ou distribuées par les hommes. Se représentant comme soumises à leur mari, les interlocutrices se dégagent de toute responsabilité. Dans ce contexte, le choix du terme « dissipation » recoupe les deux sens qui lui sont associés

⁹⁹ *Ibid.*, p. 19.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 7.

depuis la fin du XVII^e siècle : celui de dilapidation des biens et celui d'insouciance et de distraction¹⁰¹. Des remarques viennent cependant émailler cette vision du monde social :

La Comtesse

Mon mari m'aimeroit [...] à la folie, s'il pouvoit espérer quelque retour ; ma figure a l'honneur de lui plaire, mon caractère l'amuse ; mais je suis trop dissipée, et les affaires de ma maison ne m'occupent pas assez. Il est réel que dans les commencemens de notre mariage il voulut me prêcher cette triste morale ; mais je vous ferai grâce, s'il vous plaît, de tous les plats discours qu'il me tint alors pour m'engager tendrement à devenir une sotte.

La Marquise

Si vous l'étiez, ma chère, peut-être auriez-vous de quoi lui plaire davantage. Avouez qu'il seroit plaisant de voir une jeune et jolie femme comme vous compter ses livres et payer ses marchands !

La Comtesse

Ah ! c'est un ridicule que je ne prendrai pas¹⁰². (1^{er} septembre 1771)

Le dialogue est construit de telle sorte qu'une rupture est observable entre ce que disent et ce que font les personnages. Les souvenirs évoqués par la comtesse mettent en évidence sa négligence pour ses devoirs domestiques. Le souci des apparences et la facilité sont les réels moteurs des agissements des deux femmes, quoiqu'elles se l'expliquent elles-mêmes autrement. Autres facteurs révélateurs de superficialité, la frivolité et la beauté apparaissent comme les fondements de l'amour du comte pour la comtesse.

En route vers les boulevards, celle-ci refuse de baisser les panneaux de son côté de la voiture, jugeant sa coiffure trop simple pour qu'elle puisse « se montrer » :

La Marquise

Ah ! qu'il fait beau ! si nous baissions les panneaux, nous aurions plus frais et nous verrions mieux.

¹⁰¹ « Le mot, d'abord attesté au sens d'«anéantissement, destruction», a suivi le développement sémantique du verbe, signifiant «action de dépenser sans compter» (av. 1654), «relâchement de la contrainte, de l'application» (1675). » Article « Dissiper », dans Alain Rey (édit.), *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française, A-L*, Paris, Dictionnaire Le Robert, 1992, p. 614. Dans la section « Divertissement, Amusement, Récréation, Réjouissance » de l'article « Divertissement » de l'*Encyclopédie*, Diderot explique que « ces quatre mots sont synonymes, & ont la dissipation ou le plaisir pour fondement ». Diderot et D'Alembert (édit.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de Gens de lettres*, éd. Robert Morrissey, *The ARTFL Encyclopédie Project*, vol. 4, p. 1069. URL : <http://artfl.uchicago.edu/cgi-bin/philologic31/getobject.pl?c.31:196.encyclopedia1108.803526> [consulté le 16 février 2009].

¹⁰² Louise d'Épinay, « L'amitié de deux jolies femmes », *loc. cit.*, p. 6.

La Comtesse

De mon côté, ils resteront fermés si vous le voulez bien : je n'ai ni fleurs ni diamans dans mes cheveux.

La Marquise

Laissons à part la modestie, Comtesse ; nous savons l'une et l'autre ce que nous valons. De foibles ornemens n'ajoutent rien aux agrémens de la figure. Qu'est-ce que tout le monde dit en nous voyant ?

La Comtesse

Mais on dit que nous sommes charmantes¹⁰³. (1^{er} octobre 1771)

En plus de souligner l'objectif premier de la promenade, qui est de voir et d'être vu, cet échange montre les limites de la représentation de soi des protagonistes. Le discours sur leur valeur intrinsèque semble s'inscrire en porte à faux avec la représentation de leur goût pour la dépense et pour la parure, mais, en réalité, il se borne lui aussi aux seules apparences, celles de la beauté et de la jeunesse. Tout en arguant que la connaissance d'elles-mêmes prime sur la splendeur de leur appareil, les jeunes femmes insistent sur les charmes qu'ont leur reconnaît, sans qu'aucune qualité (autre que physique) ne soit mentionnée. Cette vacuité du discours est génératrice de sens dans le dialogue. Les boulevards, où se terminent la conversation et, avec elle, l'amitié des « deux jolies femmes », s'avèrent un espace de choix pour traiter la question de la représentation sociale par la richesse et pour critiquer le renversement des valeurs qui en découle. Lieu de la brouille entre les personnages, ils favorisent également le développement d'un second thème, celui des rapports de sexes, dont le traitement est toujours métaphoriquement associé à celui de la consommation des biens.

Les boulevards étaient à Paris, depuis leur création en 1670¹⁰⁴, des lieux initialement destinés à la promenade et au divertissement mondain. La promenade urbaine constituait, à l'époque, un mode de sociabilité privilégié pour le spectacle des distinctions :

La marche est une pratique codifiée et encadrée, mais le déplacement à pied ne devient pas pour autant l'expression la plus affinée de la promenade. Le carrosse renouvelle les conditions de la distinction sociale. [...] Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, le carrosse se substitue à la marche en impliquant une démarcation

¹⁰³ *Ibid.*, p. 16.

¹⁰⁴ La création du boulevard est confirmée par l'Arrêt de 1670, qui a initié l'aménagement des anciens remparts de la ville en espaces décoratifs et agréables pour la promenade. Voir Laurent Turcot, « L'émergence d'un espace plurifonctionnel : les boulevards parisiens au XVIII^e siècle », *Histoire urbaine*, 12, 2005, p. 93-96.

sociale par la possession d'un objet apparenté au luxe et au prestige. Le carrosse n'a pas que l'avantage de suppléer au mouvement des jambes, il permet au mondain d'user de ses yeux pour voir avec plus de circonspection la richesse des boiseries incrustées d'or ou la noblesse des équipages des concurrents. La promenade met dorénavant en jeu des conditions sociales et économiques¹⁰⁵.

Moins fermés que les jardins royaux, tels les Tuileries ou le Luxembourg, les boulevards s'ouvrent graduellement à la circulation domestique dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, en particulier à partir de la fin des années 1760¹⁰⁶, c'est-à-dire à l'époque où a vraisemblablement été écrit le dialogue de Louise d'Épinay. Leur intégration graduelle au tissu urbain favorise, de fait, un mélange des conditions. Dans le récit, le choix de cet espace conforte la représentation des pratiques de distinction des deux mondaines. De surcroît, la possibilité d'y côtoyer des gens de rangs inférieurs permet à l'auteure de souligner l'envers moral des principes de ses personnages au gré des rencontres qu'ils y font¹⁰⁷.

L'arrivée d'un mendiant illustre l'absence de charité chez les deux femmes. « Le pauvre » met d'autant mieux en lumière la condamnation de leur attitude qu'il surgit au beau milieu d'une réplique dans laquelle il est fait allusion à la méchanceté de la marquise :

La Comtesse

En vérité, ma reine, je serois presque tentée de vous croire méchante. (*À un pauvre qui demande l'aumône.*) Nous laisserez-vous en repos ?

Le Pauvre

Mes bonnes dames, une pauvre petite charité.

¹⁰⁵ Laurent Turcot, *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Le promeneur », 2007, p. 52.

¹⁰⁶ Voir *ibid.*, p. 89-115.

¹⁰⁷ Dans un article consacré à la promenade dans le jardin du Palais-Royal, autre lieu de sociabilité urbaine, à la fin du XVIII^e siècle, Olivier Dautresme souligne l'importance de la représentation sociale associée à ce divertissement en reprenant la métaphore théâtrale : « Espace soustrait au cadre ordinaire de l'existence, la promenade, comme d'autres formes de loisir, participe de la vitalité de l'espace public. Au XVIII^e siècle, la grande ville est interprétée comme un théâtre où chacun joue un rôle selon une théâtralité qui donne sens aux codes sociaux et favorise la rencontre entre inconnus en dehors du cercle de la famille et des amis intimes. La promenade urbaine apparaît comme le lieu par excellence où cette comédie humaine se donne à voir. Par le mélange des conditions, des sexes et des manières qu'elle opère, elle fait les délices du moraliste qui trouve tous les états réunis dans ce "tableau mouvant". » Olivier Dautresme, « La promenade, un loisir urbain universel ? L'exemple du Palais-Royal à Paris à la fin du XVIII^e siècle », *Histoire urbaine*, 3, 2001, p. 92.

La Marquise

On vous dit qu'il n'y a rien. Véritablement ces gens-là sont insupportables. Eh bien ! vous disiez donc que j'étois méchante ?¹⁰⁸ (1^{er} octobre 1771)

Le comportement des deux aristocrates est en rupture totale avec les devoirs de bienséance qui sont rattachés à l'état nobiliaire dans la société d'ordres de l'Ancien Régime¹⁰⁹. Le pauvre est immédiatement suivi d'une revendeuse¹¹⁰, qui vient offrir aux causeuses ses bonnets et ses poudres. Elle est également renvoyée, mais, contrairement à son prédécesseur, elle s'en offusque : « La Revendeuse – Quoi ! ces dames ne m'achèteront rien ? Ah ! quand ce ne seroit que pour m'étrener. (*La comtesse lève la glace au nez de la revendeuse.*) Mon Dieu, vous êtes bien fières ! Dieu merci, tout le monde ne le porte pas si haut¹¹¹. » (1^{er} octobre 1771) Dans l'une et l'autre scène, le nouveau venu se fait chasser sans ménagement. La méprise de la revendeuse sur le rang de celles auxquelles elle s'adresse, qu'elle appelle « mes belles duchesses », est un détail de plus soulignant le brouillage des signes engendré par l'ostentation du luxe. La remarque de la marquise explique ce comportement des revendeuses par le fait qu'« il y a une infinité de caillettes qui les gâtent en prenant avec elles le ton de la familiarité¹¹² » (1^{er} octobre 1771). Comme on l'a vu, distinction et consommation sont compatibles et elles renforcent ici la prégnance de l'inégalité des conditions.

Les personnages du même rang que les interlocutrices qui sont entrevus au cours de la promenade provoquent, pour leur part, une suite de médisances et de moqueries. La présence du comte fait craindre à sa femme qu'il ait la « fantaisie » de venir la rejoindre dans sa voiture – « il y auroit un ridicule...¹¹³ » (1^{er} octobre 1771) Un « carrosse de femmes

¹⁰⁸ Louise d'Épinay, « L'amitié de deux jolies femmes », *loc. cit.*, p. 22.

¹⁰⁹ Voir Philippe Perrot, *Le luxe. Une richesse entre faste et confort, XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 1995, p. 53-54.

¹¹⁰ « Les revendeuses de hardes et de friperies concurrençant quelque peu les fripiers, érigés eux en communauté masculine [...]. La revendeuse, elle, est moins installée : on la voit marcher, tenant d'une main un minuscule étal [...] ou la marchandise directement portée. » Érica-Marie Benabou, *La prostitution et la police des mœurs à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Perrin, 1987, p. 291. Le personnage du « Dialogue copié d'après nature » est probablement une de ces revendeuses dites « curieuses ordinaires » qui « “vivent au jour la journée”, achètent aux ventes publiques et collectent les marchandises ». *Ibid.*, p. 292.

¹¹¹ Louise d'Épinay, « L'amitié de deux jolies femmes », *loc. cit.*, p. 24.

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ *Ibid.*, p. 17.

dont les visages sont si verts¹¹⁴ » (1^{er} octobre 1771) et qui sont dites de « la clique des dévots » fait office de repoussoir, bien que ce que leur reproche la marquise puisse tout aussi bien être retourné contre elle et la comtesse : « C'est que les dévots se font une loi de blâmer tout ce qu'ils envient et de mépriser tout ce qu'ils ne connaissent pas¹¹⁵. » (1^{er} octobre 1771) Une veuve attire particulièrement l'attention des promeneuses, qui, en dépit des apparences qu'elle affiche, se plaisent à imaginer longuement « la douceur de sa situation » :

La Comtesse

Mais quel est cet objet de tristesse qui vient à nous ?

La Marquise

N'allez-vous pas encore vous apitoyer mal à propos ? Eh bien ! c'est une veuve. Je ne connois pas d'état plus amusant, et je parierois que celle-ci conoît toute la douceur de sa situation.

La Comtesse

Si le défunt étoit maussade, comme il y a cent contre un à parier, n'a-t-elle pas raison d'être bien aise qu'il ne soit plus ?

La Marquise

Je ne l'ai jamais connu ; mais sa veuve porte un maintien si libre qu'on en doit augurer que c'est habitude de longue main.

La Comtesse

En effet, elle a l'air d'avoir fait plus d'un esclave et de ne l'avoir guère été.

La Marquise

En ce cas elle a beaucoup perdu ; cependant je trouve qu'on est toujours bien à plaindre de devoir la liberté à la sottise ou à la fantaisie d'autrui : cela chiffonne l'imagination.

La Comtesse

La sienne doit être très couleur de rose à présent ; il n'y a de fâcheux que l'obligation de prendre un maintien si contraire aux sentiments de son cœur.

La Marquise

Ma chère amie, le particulier dédommage de la contrainte publique. Je vois ce soir notre veuve rentrer dans un petit boudoir aussi couleur de rose que ses idées, attendre sur un sofa le plus élégant de la nombreuse cour que la décence de son état lui permet d'avoir.

La Comtesse

Je me fais ce tableau comme vous. À quel nombre la réduirons-nous pour que le public ne médise pas ?

La Marquise

Soyons modestes, je fixe son souper à trente couverts¹¹⁶. (1^{er} octobre 1771)

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 18-19.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 19-21

La saisie du monde repose exclusivement sur l'image projetée, de même que sur la réputation. On y distingue explicitement les « contraintes publiques » des apparences et les libertés que leur respect autorise dans le « particulier ». Le veuvage de cette femme, que ne semblent pas plus connaître les deux amies qu'elles ne connaissaient le défunt, est entièrement imaginé à partir du maintien qu'elles lui voient et, surtout, de leurs envieuses projections sur son état. Leur discours sur l'« esclavage » conjugal conforte leur éloge de cette « situation ». La suite du dialogue dévoilera la connaissance que semblent en réalité avoir ces dames des petits boudoirs et du sofa, symboles libertins par excellence dans la littérature de l'époque¹¹⁷.

La représentation féminine qui émane des suppositions concernant la vie nouvelle et « amusante » de la veuve est révélatrice de l'image qu'ont les interlocutrices d'elles-mêmes et des femmes dans le monde, si l'on en exclut les dévotes, femmes « ennuyée[s] et ennuyante[s] jusqu'au jour du jugement¹¹⁸ » (1^{er} octobre 1771). Mis à part les contraintes du mariage et celles des convenances, pour elles, le divertissement règne en roi. La liberté à laquelle elles aspirent toutes deux repose toutefois sur une illusion bien mal défendue, tant elles parlent d'elles-mêmes comme d'« esclaves », d'abord de leur mari, ensuite d'hypothétiques amants. Par-dessus tout, le dialogue les *montre* toujours esclaves des apparences.

Leur discussion sur les aventures galantes met en scène un autre aspect de la dépendance féminine à l'égard des hommes, qui est non plus seulement familiale ou conjugale, mais aussi mondaine. Tout comme le début du dialogue, elle commence par ce qui a toutes les apparences d'un mensonge. Cette entrée en matière souligne la fausseté de la relation des deux femmes et, vu le sujet débattu, la fausseté de leurs relations sociales en général :

¹¹⁷ Voir Michel Delon, « Lieux et décors », dans *Le savoir-vivre libertin*, Paris, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 2000, p. 115-143. Il s'agit probablement aussi d'une allusion directe au *Sopha, conte moral* de Crébillon fils (1742), d'autant plus qu'une première édition de ce roman libertin avait d'abord circulé parmi les proches de l'auteur, dès 1739, sous le titre *Le sofa couleur de roze*. La phrase de la marquise, qui voit la « veuve rentrer dans un petit *boudoir* aussi *couleur de rose* que ses idées, attendre sur un *sopha* le plus élégant de la nombreuse cour que la décence de son état lui permet d'avoir » (1^{er} octobre 1771), contient ce titre, de fait, en entier.

¹¹⁸ Louise d'Épinay, « L'amitié de deux jolies femmes », *loc. cit.*, p. 25.

La Marquise

À propos d'amans, Comtesse, dites-moi vrai : en avez-vous ?

La Comtesse

Voilà une bonne question ! Non ; et vous ?

La Marquise

Moi ? jamais ; fi donc ! J'ai été attaquée cent fois ; mais j'ai eu le courage de résister.

La Comtesse

Cela n'est pas bien difficile, à ce que je crois, quand on n'aime pas ; cependant vous parlerai-je vrai ? On disoit que Saint-Brice avoit soupiré pour vous plus de quinze jours : c'est l'homme de France le plus dangereux pour les femmes ; il n'en a jamais, dit-on, trouvé de cruelles.

La Marquise

Eh bien, vous en voyez une : que cela vous donne un peu de respect pour moi.

La Comtesse

Bon ! vous m'étonnez. Ce qu'on m'a dit des dangers de la séduction est donc une fausseté ? Je vous avoue qu'il m'a fait une telle peur qu'il m'est arrivé plus d'une fois d'éviter de me trouver dans les couloirs où je savois que je pourrois le rencontrer : car j'ai pour maxime de fuir le danger ; c'est plus sûr.

La Marquise

J'ai plus de courage dans l'esprit ; ces sortes de triomphes flattent ma vanité, et j'ai vengé mon sexe en humiliant le superbe des humains. En vérité, ma chère amie, vos craintes me font pitié¹¹⁹. (1^{er} octobre 1771)

La sensibilité et la froideur opposent les personnages dans cet extrait, l'une se disant craintive et l'autre, courageuse face aux intentions réelles que dissimuleraient certains hommes, quoique aimables, à leur égard. On y aperçoit déjà deux postures féminines typiques de l'imaginaire libertin.

En outre, l'importance accordée aux quinze jours de l'intérêt de Saint-Brice pour la marquise est un nouveau signe temporel du peu de profondeur des relations entretenues tant avec les choses (il est « honnête » de revendre une boîte que l'on a portée pendant « six longs mois ») qu'avec les gens (une profonde amitié dure six mois et une idylle amoureuse, quinze jours). Cela dit, la fin du dialogue montrera qu'aucune ne « dit vrai » dans cet échange. Saint-Brice entraîne un développement sur la valeur que les interlocutrices s'octroient et qui se limite à une appréciation de leur manière d'agir envers les hommes :

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 27-28.

La Comtesse

Je serois tentée de croire que ce sont les foiblesses des hommes qui nous rendent fortes, ou leurs forces qui nous rendent foibles. Qu'en pensez-vous ?

La Marquise

Moi, je trouve, ma chère, que vous parlez comme un oracle, excepté que vous êtes beaucoup plus éclairée¹²⁰. (1^{er} octobre 1771)

La conception des femmes sur laquelle la marquise et la comtesse s'accordent s'appuie sur des rapports de force entre les sexes. L'arrivée de Montfort aux boulevards inaugure un débat sur les amants qui révélera les interlocutrices beaucoup plus instruites en la matière qu'elles veulent bien se l'avouer¹²¹.

Quoiqu'il soit décrit par la comtesse tel « le singe de Saint-Brice, une petite chenille qui croit qu'il est du bon air de vivre en mauvaise compagnie », Montfort est défendu par la marquise, qui dit n'avoir « guère vu de plus jolie figure » et qui souligne avec admiration sa « dépense engagée [qui] ne laisse pas de lui donner une certaine consistance dans le monde¹²² » (15 octobre 1771). À partir de ce moment, des prises de positions divergentes éloignent de plus en plus nettement les deux personnages. Un autre passant, le chevalier d'Arles, assurera la polarisation de leurs opinions. La pomme de discorde qui provoquera la rupture définitive entre les deux amies repose sur une supposition de la marquise, qui cherche à savoir lequel des deux hommes, entre Montfort, qui est beau et riche, et le chevalier d'Arles, qui est laid et bon, la comtesse prendrait pour amant si elle était obligée de faire un choix.

La marquise défendra jusqu'à la fin son goût pour les apparences alors que la comtesse se montrera encline aux sentiments, jusqu'à ce que leur désaccord culmine en insultes :

La Marquise

Écoutez, Madame ; une autre que moi seroit choquée de vos petites réflexions, mais les enfances de votre génie ne sont pas faites pour blesser mon amour-propre : c'est l'envie de paroître jeune qui vous fait raisonner comme une pensionnaire de couvent. Affichez la candeur tant qu'il vous plaira, ma chère petite ; mais au moins choisissez mieux vos dupes.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 29. Ces répliques sont les dernières du deuxième feuillet.

¹²¹ La fin du dialogue, diffusée dans l'ordinaire du 15 octobre 1771, s'ouvre avec la conversation sur Montfort.

¹²² *Ibid.*, p. 30.

La Comtesse

Si de l'avoir été de vous, Madame, est un ridicule à vos yeux, je le préfère à ceux dont vous faites parade.

La Marquise

Oserois-je vous demander, belle reine, quels sont ceux que votre perspicacité m'adjuge ?

La Comtesse

Une dépravation d'esprit qui, si vous n'y prenez garde, doit vous conduire infailliblement à celle de mœurs¹²³. (15 octobre 1771)

Le lien est clairement établi par la comtesse entre la dissimulation, le goût pour la dissipation, le manque de sincérité avec soi-même comme avec les autres et la décadence sociale. La superficialité des rapports dans ce monde exclusivement orchestré par les apparences conduit à l'immoralité. Les figures libertines qui sont mises en présence renvoient d'ailleurs à des types littéraires associés à une dépravation des mœurs : le chevalier incarne le petit-maître ; Montfort, le roué ; les « jolies femmes », des petites-maîtresses.

Philippe Laroch, qui distingue les petits-maîtres, « insoucians et inconséquents », qui « combl[ent] le désœuvrement forcé de leur état¹²⁴ », des roués, dont la stratégie séductrice vise l'humiliation de leurs conquêtes, n'oublie pas la femme libertine dans son étude sur la littérature et le libertinage au XVIII^e siècle. Complices des premiers, les petites-maîtresses s'adonnent par leur coquetterie à ce « jeu de société » qui « les aide aussi à remédier à la carence de leurs satisfactions conjugales¹²⁵ ». Topique, la représentation de la comtesse d'Ercé et de la marquise d'Inville s'accompagne des positions idéologiques habituellement prônées par ce type de personnage :

Les femmes ne restent pas en marge de la mode. Beaucoup participent de bonne grâce aux jeux des petits-maîtres. Par leur coquetterie elles rendent le libertinage mondain plus piquant et, par ailleurs, plus inoffensif car il devient alors un véritable jeu de société. Les moins frivoles s'excusent de s'y adonner en rappelant que ces galanteries de situation sont leurs meilleures défenses contre les entreprises plus suspectes des roués. D'autres, par contre, mettent à profit leurs connaissances des

¹²³ *Ibid.*, p. 39-40.

¹²⁴ Philippe Laroch, *Petits-maîtres et roués. Évolution de la notion de libertinage dans le roman français du XVIII^e siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1979, p. 159.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 158.

roueries des hommes, qu'elles ont acquises à les observer, pour exécuter à leur tour des projets de vengeance personnelle¹²⁶.

On retrouve dans cette analyse les postures de défense et de bravade qui sont respectivement endossées par les interlocutrices. L'idée de vengeance est certes moins fortement connotée dans le discours de la marquise d'Inville qu'elle le sera dans celui de la libertine par excellence, la marquise de Merteuil, qui verra le jour onze ans plus tard sous la plume de Choderlos de Laclos¹²⁷. Pratiques économiques et pratiques sociales se rejoignent dans ces représentations fictives de la féminité. De la critique de la situation conjugale à l'évocation hypothétique des amants, le dialogue dévoile l'ampleur de la frivolité et la teneur des mœurs des deux « jolies femmes », qui discutent non seulement d'accessoires et de vêtements, mais aussi d'aventures amoureuses et de conquêtes.

Cette dimension éclate sans ambiguïté dans la dispute finale des deux personnages. D'abord par l'ancrage intertextuel de la conversation ; ensuite par la mise en scène de leur rupture, lorsque la marquise quitte la voiture de son amie pour celle de son amant :

La Marquise

J'espère que vous me permettrez d'appeler de ce jugement [à l'égard de la dépravation d'esprit qui conduit « infailliblement à celle des mœurs »] ; mais, pour prévenir plus sûrement les cruels effets de votre prédiction, faites-moi, je vous prie, la grâce de me procurer la lecture des ouvrages licencieux de votre abbé afin d'y puiser les leçons de sagesse dont vous croyez que j'ai besoin.

La Comtesse

Cette plaisanterie est digne de vous, Madame, mais je puis vous assurer que ces prétendus ouvrages n'auront jamais fait autant de tort à ma réputation que votre dangereuse connoissance.

La Marquise

Vous croyez, ma petite ? Eh bien, il n'y a rien de plus aisé que de vous débarrasser de cet écueil ; aussi bien notre petit commerce commence-t-il à devenir trop fastidieux. Allez, mon cœur, devenez une bonne ménagère pour plaire à votre benêt de mari s'il se dégoûte un jour de vos charmes surannés, prenez quelque gros magot de singe pour consolateur ; avec cela prenez-vous l'esprit de la *Bibliothèque bleue*, et vous serez la femme de France la plus respectable.

Dans cet instant, Montfort repassa ; la marquise l'appela, monta dans sa voiture, et quitta pour la vie une intime amie de six mois¹²⁸. (15 octobre 1771)

¹²⁶ *Ibid.*, p. 10.

¹²⁷ *Les liaisons dangereuses* ont paru pour la première fois en avril 1782.

¹²⁸ Louise d'Épinay, « L'amitié de deux jolies femmes », *loc. cit.*, p. 40-41.

L'abbé auquel il est fait allusion est l'abbé Minet, un ami de la comtesse dont il est question au début du dialogue, qui réapparaît ici à titre de fournisseur d'ouvrages licencieux. Son nom l'associe d'ailleurs implicitement à l'univers libertin. La scène finale fait appel au symbolisme du carrosse, décor à tel point topique de cet imaginaire¹²⁹ qu'il nous laisse conclure sans équivoque que la marquise a une liaison avec Montfort.

La mention de la *Bibliothèque bleue*, célèbre collection de littérature de colportage née dans la première moitié du XVII^e siècle, dénote une autre forme de distinction chez la marquise. Étant donné que « l'une des missions principales de la Bibliothèque bleue a été justement d'inculquer à ses lecteurs des codes de comportement et de discours » et vu le langage parfois vieilli des livres de civilité et des romans édités dans cette collection, dont la « politique éditoriale [était] fondée davantage sur la réédition de son fonds que sur son renouvellement¹³⁰ », ces publications étaient souvent en décalage avec les pratiques de l'élite à la fin de l'Ancien Régime¹³¹. La veine « poissarde » de la *Bibliothèque bleue*, qui connaît un succès important à partir des années 1750, offrait par ailleurs des représentations du peuple qui amusaient les gens du « beau monde »¹³². De conseiller à la comtesse de « prendre l'esprit » de cette collection pour être une « femme respectable » relève donc du mépris et de la moquerie. Enfin, la dérision de la marquise à l'égard de la respectabilité des femmes – devenir une bonne ménagère, avoir un amant ridicule, lire les ouvrages publiés dans la *Bibliothèque bleue* – se double de l'ironie de l'auteure, qui qualifie d'intime une courte amitié qui s'effondre avec les apparences et qui n'a d'ailleurs pas plus de sens qu'elles, si ce n'est qu'elle confère un agréable vernis aux choses.

¹²⁹ Voir Michel Delon, *Le savoir-vivre libertin*, op. cit., p. 141.

¹³⁰ Lise Andries, « Histoire de livres bleus », dans Lise Andries et Geneviève Bollème, *La Bibliothèque bleue. Littérature de colportage*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2003, p. 21-22.

¹³¹ Ainsi que l'explique Lise Andries à propos des rééditions des ouvrages de civilité, notamment des *Compliments de la langue française* écrits par les courtisans de la cour de Louis XIII, « [I]e fait que le livre ait été publié au XVIII^e siècle dans la Bibliothèque bleue avec un siècle de décalage par rapport à l'édition d'origine pose cependant problème. À supposer qu'ils prennent les textes au pied de la lettre, ce qui n'est pas sûr, les lecteurs de la Bibliothèque bleue mettent en effet en pratique des tournures de discours et des conventions surannées qui ne peuvent que creuser l'écart entre le comportement des élites et de ceux qui cherchent à les imiter. » *Ibid.*, p. 22.

¹³² « [S]i le monde aristocratique aimait au XVIII^e siècle à s'encanailler en jouant dans les salons les pièces du répertoire poissard, on ne sait en réalité comment les lecteurs de la Bibliothèque bleue ont apprécié ces livres. Ce sont en tout cas les premiers, dans la collection, à décrire les milieux populaires bien qu'ils le fassent de manière distanciée et moqueuse. » *Ibid.*, p. 25.

La récusation des logiques du mariage, le secret des femmes sur leurs liaisons (qu'affichent cependant leurs rivaux masculins), la crainte qu'inspire le roué, voilà bien des lieux communs propres à la littérature libertine de l'époque¹³³. Doit-on en conclure que ce « dialogue copié d'après nature » est une pièce de « libertinage au féminin¹³⁴ » ? À quelques nuances près, la définition que propose Michèle Bokobza-Kahan permet, de fait, de l'inscrire dans ce corpus :

J'entends par « libertinage », dans la littérature romanesque du XVIII^e siècle, un agrégat conceptuel incluant trois dimensions : sociologique, psychologique et existentielle. Le libertinage se développe toujours au sein d'une société déterminée (la société mondaine, la société des cloîtres, celle de la « capitale des Gaules ») ; il relève d'une attitude spécifique envers autrui, plus particulièrement envers la femme ; il constitue enfin le socle à partir duquel le libertin construit son identité, définit son rapport à la réalité et travaille à l'édification d'une image de soi¹³⁵.

Le dialogue de Louise d'Épinay met au jour des logiques familiales, conjugales, sociales qui expliquent notamment la manière dont l'identité de la marquise et de la comtesse se construit en fonction de l'image projetée par un éventuel amant dans le monde. En ce sens, il est conforme au premier et au troisième critère de cette définition. Le deuxième doit être adapté au point de vue féminin de la narration, moins fréquent dans la littérature libertine de l'époque. L'on voit néanmoins que les enjeux de réputation liés à la dissimulation des interlocutrices, par opposition à l'affichage public des conquêtes de Saint-Brice et de Montfort, concordent pleinement avec la relation que les petits-maîtres et les petites-maîtresses entretiennent respectivement avec le public.

¹³³ « Ritualisation ou esthétique de la séduction, le libertinage consacre une différence des rôles sexuels. L'homme peut afficher ce que la femme doit dissimuler. Naïf et inexpérimenté, il apprend les codes mondains. Dès qu'il les maîtrise, il accumule les séductions et allonge sa liste. Selon son tempérament, il peut adopter différents styles. Si tous récusent la morale traditionnelle du mariage, certains courent après la mode [*i.e.* le petit-maître], tandis que d'autres imposent leur différence [*i.e.* le roué]. » Michel Delon, *Le savoir-vivre libertin*, *op. cit.*, p. 257.

¹³⁴ Voir Michel Delon, « Un libertinage au féminin », *ibid.*, p. 281-300. La figure féminine étudiée par Michel Delon dans ce chapitre est celle de la marquise de Merteuil et de ses réécritures. Deux formes de libertinage féminin sont proposées : « la complicité lesbienne et la maîtrise économique ». *Ibid.*, p. 296. Ni l'une ni l'autre n'est toutefois présente dans le dialogue de Louise d'Épinay : aucune connotation lesbienne ne peut en être dégagée et, si la marquise d'Inville est attirée par le gain, rien ne nous permet de rapprocher son discours de celui d'une quête d'indépendance aussi affirmée que celle de la marquise du roman de Choderlos de Laclos.

¹³⁵ Michèle Bokobza-Kahan, *Libertinage et folie dans le roman du 18^e siècle*, Louvain/Sterling/Paris, Peeters/Peeters France, coll. « La République des lettres », 1, 2000, p. 5.

Le cynisme de la marquise l'entraîne cependant vers ce qui serait un pendant féminin du roué, pour reprendre les catégories d'usage associées au libertinage. Il la situe à tout le moins dans un monde animé par la stratégie et non par les sentiments :

N'entendez-vous pas ce qu'on dit tous les jours sur le choix des femmes ? La jolie figure d'un amant porte avec elle l'excuse de la séduction ; si un jour elle fait votre malheur, on vous plaint. Les conquêtes qui se présentent pour nous en consoler sont plus brillantes. Si, au contraire, le premier choix n'est pas applaudi, on ne voit en nous qu'une grossièreté de sentimens qui, en nous privant de ce que l'amour a de plus doux, nous fait perdre à jamais l'espoir d'un plus heureux succès. Sachez, enfin, qu'en amour ce sont les hommes qui font la réputation des femmes¹³⁶.
(15 octobre 1771)

Cette conception est condamnée par la comtesse qui, devant la marquise se targuant de ne pas pouvoir être humiliée par les manœuvres d'un amant, puisqu'elle « vi[t] avec tout le monde, mais [qu'elle] n'aime personne », lui répond : « Vous puisez cette morale dans le *Méchant* » (15 octobre 1771). Cette pièce de Gresset, créée en 1747, était toujours jouée sur les scènes parisiennes à cette époque¹³⁷. Le caractère du personnage principal de Gresset, qui cherche à faire échouer le mariage d'un de ses amis pour le seul « plaisir de brouiller¹³⁸ », est rapproché de la froideur tactique qu'affiche la marquise. Parfaitement intelligible pour les contemporains, cette évocation renforce aussi la métaphore théâtrale du monde et la critique du jeu des apparences auquel l'on s'y livre par souci de distinction et par volonté de divertissement. La logique de la consommation ainsi liée au libertinage illustre bien les propos de Daniel Roche qui, en abordant la question de l'inconstance, observe que « la mode devient principe de lecture sociale et morale sans qu'il y ait rupture entre le vestimentaire et la condition entière de l'homme¹³⁹ ».

Un enjeu plus profond est néanmoins présent dans ce dialogue, encore que de façon plus discrète. Rappelons que les interlocutrices sont d'emblée décrites comme « jolies, sans

¹³⁶ Louise d'Épinay, « L'amitié de deux jolies femmes », *loc. cit.*, p. 35.

¹³⁷ Louise d'Épinay insère notamment un extrait de la *Gazette des spectacles* dans sa lettre du 27 février 1773 à Galiani, où il est fait mention d'une représentation du *Méchant*. Voir Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 3, p. 210.

¹³⁸ L'expression est de La Harpe, qui commente *Le méchant* en le comparant au *Flatteur* de Rousseau, dont Gresset se serait inspiré pour écrire sa pièce. La Harpe précise que le flatteur cherche à rompre le mariage d'un ami par intérêt financier, contrairement au méchant qui veut le faire, plus froidement, par goût pour l'intrigue. Voir Jean-François de La Harpe, *Lycée, ou Cour de littérature ancienne et moderne*, tome XI, *Dix-huitième siècle. Poésie*, Paris, Delafol, 1825 [1798-1804], p. 315-316.

¹³⁹ Daniel Roche, *La culture des apparences*, *op. cit.*, p. 56.

que l'une pût avoir quelque avantage sur l'autre ; à peu près du même âge, *l'esprit orné des mêmes riens*¹⁴⁰ » (1^{er} septembre 1771). Rappelons aussi que c'est en soulignant leur incompréhension à l'égard de leur amitié comme de leur brouille que l'auteure clôt son récit : « Ces deux femmes s'étoient liées ensemble sans savoir pourquoi, et elles se brouillèrent sans savoir comment¹⁴¹. » (15 octobre 1771) Plus qu'une tournure agréable résumant efficacement la superficialité de leur relation, cette finale, comme la description initiale des deux femmes, soulève la question du savoir et pointe implicitement vers celle de l'éducation. Autre question omniprésente dans le texte, la beauté est pour sa part annoncée dans le titre et rapidement évoquée dans quelques répliques. L'on verra dans une autre conversation féminine, cette fois entre une fillette et sa mère, à quel point ces deux thèmes sont inséparables dans l'imaginaire et dans la pensée de Louise d'Épinay.

Dans « L'amitié de deux jolies femmes », la représentation de la frivolité et de l'oisiveté – par la consommation des objets de luxe, la dépense, les gains au jeu – est porteuse d'une critique des apparences que conforte la dimension libertine de la représentation. Le thème économique de la circulation des richesses se double de celui de la circulation des amants. Les maris, dévots ou amoureux, sont des figures d'ennui et de tristesse, mais ils sont aussi des figures morales (le comte a vainement tenté d'inculquer ses devoirs à la comtesse, le marquis reproche à son épouse de ne pas faire de dons aux œuvres pieuses) dont elles se détournent volontairement. L'image des dépensières frivoles, qui prend forme dans la première partie du récit, se précise grâce à leurs propos sur le libertinage dans la seconde. L'esclavage conjugal dont les personnages se plaignent participe d'un esclavage social plus large, celui du monde comme lieu de rivalité dans la distinction et dans la dissipation. L'amusement y règne en maître et, avec lui, la fugacité des choses, des biens que l'on consomme comme des relations que l'on noue, ce que le traitement du temps épouse parfaitement. Dans la construction même de cette satire « copiée d'après nature », qui laisse voir les mœurs des protagonistes ou, plutôt, leur absence de mœurs, une critique prend graduellement forme. Associée à une représentation

¹⁴⁰ Louise d'Épinay, « L'amitié de deux jolies femmes », *loc. cit.*, p. 1-2. Nous soulignons.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 41.

du luxe et de la dépense dont découle un renversement des valeurs, en l'occurrence celles de la sincérité et de la bienfaisance, l'évocation, quoique discrète, de l'éducation et du savoir contribue à renforcer la mise en scène d'un état dépravé des mœurs. L'ignorance des « deux jolies femmes », le peu de prise qu'une compréhension limitée leur offre sur elles-mêmes comme sur le monde ne sont pas explicitement épinglés comme la source de leur comportement dans ce texte, mais ils le seront dans un autre, dont un extrait sera diffusé moins de trois plus tard auprès des abonnés, à l'occasion de la publication des *Conversations d'Émilie*.

Textes dialogiques et dialogues textuels

La « Dixième conversation » (juin 1774) qui est soumise au jugement des abonnés de Grimm est l'antépénultième des *Conversations d'Émilie*, qui ont paru la même année. Parmi les douze conversations de cette première édition – la seconde en comptera vingt¹⁴² –, ce choix, en plus d'offrir une vitrine à l'œuvre de Louise d'Épinay, rend clairement compte de l'arrimage social de sa pensée sur l'éducation des filles. La leçon qui y prend forme, en plus de développer certaines structures du « Rêve », constitue une sorte de complément à la réflexion morale qui s'inscrit en filigrane dans « L'amitié de deux jolies femmes ». On l'observe en particulier à partir de l'anecdote avec laquelle elle débute, qui a eu lieu au cours d'une promenade et qui reprend précisément un motif du « Dialogue copié d'après nature ». Cette réflexion nourrit aussi d'autres textes écrits à la même époque. Ultime contribution dialogique de Louise d'Épinay, la « Conversation originale et qui pourra servir à l'histoire du dix-huitième siècle » (décembre 1775) fait partie de cet ensemble. Les propos des interlocuteurs, contemporains de l'auteure, illustrent un nouvel aspect de la corruption des mœurs en dévoilant les manœuvres de Jean du Barry, réputé

¹⁴² La première parution de l'édition augmentée des *Conversations d'Émilie* a été éditée chez Humblot en 1781, mais les conversations n'y sont pas présentées dans le bon ordre, ce que signale Louise d'Épinay dans un avertissement. L'édition Belin de 1782 ne présente plus ces erreurs. Voir Rosena Davison, « Introduction », dans Louise d'Épinay, *Les conversations d'Émilie*, Oxford, Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 342, 1996, p. 39.

pour ses escroqueries. Cette pièce, qu'éclaire la correspondance avec Galiani, forme avec les fictions dialogiques un tableau critique sur le fondement des relations sociales. Au-delà des apparences, le mérite personnel et le développement des connaissances y apparaissent telles les sources réelles de la distinction.

Une leçon sur les apparences : la « Dixième conversation »

Après une brève introduction sur le contexte ayant vu naître *Les conversations d'Émilie*, d'abord parues anonymement¹⁴³, Meister explique l'esprit de la démarche qui y est adoptée, qui s'oppose à tout « système » et qu'il présente comme « l'exécution la plus heureuse du Catéchisme moral dont Jean Jacques a tracé le projet dans son *Émile*¹⁴⁴ ». Les abonnés n'en apprennent cependant pas plus sur l'œuvre ni sur les conversations qui précèdent ou qui suivent celle qui est diffusée dans le périodique. La « Dixième conversation » s'ouvre avec une scène dont a été témoin Émilie et qu'elle raconte à sa mère. Leur échange donne lieu à un enseignement sur l'importance de se connaître soi-même, sur les apparences que dictent le rang et la naissance, sur le mérite. Les remarques de la mère sur la paresse de sa fille s'inscrivent dans un processus de socialisation dont l'objectif n'est pas seulement de fournir à la jeune élève les clefs de la compréhension du monde qui l'entoure, mais encore celles qui lui permettront de se libérer du poids des apparences. Cela serait possible en s'efforçant d'être sincère et en s'appliquant à développer ses connaissances et son esprit. Il s'agit, en somme, d'une leçon de distinction, mais d'une distinction à la fois intellectuelle et sociale. Celle-ci doit conduire la fillette à une liberté intérieure en la soustrayant à l'esclavage des signes, ce qui implique qu'elle apprenne en premier lieu à les décoder.

La scène débute au moment où Émilie relate sa plus récente promenade au Jardin des Tuileries :

¹⁴³ « Les principes de l'éducation n'ont peut-être jamais été mieux approfondis, mieux développés que de nos jours. Il ne nous manque que de bons livres élémentaires pour en faciliter l'application. Une femme de beaucoup d'esprit et d'une raison très supérieure encore à son esprit vient d'en composer un à l'usage de sa fille [...]. » Jacques-Henri Meister, s.t. [compte rendu : [Louise d'Épinay], *Les conversations d'Émilie*, 1^{re} éd.], dans *Correspondance littéraire*, juin 1774, f. 113.

¹⁴⁴ *Ibid.*

Émilie
Maman, j'ai vu hier aux Tuileries quelque chose de bien extraordinaire.

Mère
Et qu'est-ce que c'était ?

Émilie
C'était une petite demoiselle bien parée, qui n'était pas plus grande que moi, et qui regardait toujours, toujours ses nœuds de manches.

Mère
Bon !

Émilie
Elle ne regardait pas seulement autre chose ; aussi tout le monde riait et se moquait d'elle. Elle ne le voyait pas, elle riait aussi¹⁴⁵. (Juin 1774)

Se faisant questionner par sa mère, qui cherche à saisir la raison de cette moquerie, Émilie précise un peu plus loin qu'il s'agissait probablement d'une jeune domestique déguisée par sa maîtresse : « la bonne de Mademoiselle Louise a dit que c'était sûrement la fille de quelque cuisinière, que sa maîtresse s'était divertie à parer, parce que si c'était une demoiselle de condition, elle ne serait pas si étonnée d'être bien mise et d'avoir des nœuds de manches¹⁴⁶ » (juin 1774). Le point de départ de la conversation soulève ainsi la question des apparences sociales, en prenant place dans un lieu emblématique de la représentation et de la spectacularisation de la distinction, le Jardin des Tuileries, et en convoquant l'un de ses plus puissants symboles, le vêtement. Le premier aspect discuté concerne le rire déclenché par cette scène. Celui qui intéresse la mère est non pas le rire des promeneurs, mais bien celui d'Émilie.

La leçon vise à démontrer l'importance de se connaître soi-même, tant pour poursuivre sa formation que pour agir convenablement dans le monde. Après qu'Émilie eut expliqué que, selon elle, la fillette du jardin riait, elle aussi, parce qu'« elle est un peu bête », sa mère lui fait ces questions :

¹⁴⁵ Les variantes de la première édition des *Conversations d'Émilie* par rapport à la dernière qui a paru du vivant de l'auteure (Belin, 1782) ont été établies dans l'édition critique de Rosena Davison. Nous donnons systématiquement, en note, la référence à cette édition : Louise d'Épinay, « Dixième conversation », dans *Les conversations d'Émilie*, op. cit., p. 181, notes 2-9. Comme pour les pièces précédentes, la date de l'ordinaire dans lequel a été diffusé l'extrait cité est également signalée dans le corps du texte. Cette conversation a été envoyée à Galiani avec la lettre de Louise d'Épinay du 15 novembre 1774 (voir *Correspondance*, op. cit., vol. 4, p. 201), mais elle n'a pas été reproduite dans l'édition de leur *Correspondance*.

¹⁴⁶ Louise d'Épinay, « Dixième conversation », loc. cit., p. 182, notes 3-4.

Mère
Et vous, comment faites-vous quand on se moque de vous ?

Émilie
Moi ?

Mère
Oui, vous.

Émilie
Je ne sais pas.

Mère
Comment, vous connaissez si bien les défauts de vos compagnes, & vous ne connaissez pas les vôtres ?¹⁴⁷ (Juin 1774)

La démarche pédagogique s'ancre dans une conscience de soi, de ses limites, mais aussi de sa condition. De la sincérité qu'elle aura avec elle-même dépendra la capacité d'Émilie à décoder ce qui l'entoure. Cette connaissance doit toutefois s'accompagner de celle de son statut et de sa place dans l'organisation sociale. C'est en effet en tant que « fille bien née » qu'elle doit apprendre à contrôler son humeur : « Vous n'aimez pas à être contrariée, Émilie, & vous contrariez les autres ! Cela n'est pas juste. D'ailleurs cela est mal honnête, laissez ce ton à la petite demoiselle aux nœuds de manches, & prenez celui de votre état d'une fille bien née¹⁴⁸. » (Juin 1774) Émilie doit apprendre à « tenir son rang » et à adopter les comportements qui conviennent à son état.

On retrouve là bien des similitudes avec les propos de mademoiselle Clairon dans le « Rêve » de 1772, qui offrait une réflexion sur la connaissance de soi et sur la construction des apparences. Une structure de narration semblable se remarque aussi dans la « Dixième conversation », puisque la leçon donnée à Émilie sur le contrôle de l'image que l'on projette dans le monde s'appuie sur un contre-modèle, celui de la fillette aux nœuds de manche. En outre, cette figure situe l'enseignement de la mère dans une dynamique sociale régie par les apparences et la réputation, où la maîtrise des codes a son importance, ce qui est également représenté dans la leçon que reçoit le jeune visiteur du « Rêve ». Ce sont en effet les logiques mondaines de la distinction qui expliquent le rire suscité par l'étonnement de la demoiselle rencontrée à la promenade. Les signes qu'elle renvoie par son habillement ne concordent pas avec la conscience qu'elle a d'elle-même, ce que tous sont à même de

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 182, note 6.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 196, note 1.

remarquer. Le seul fait de vêtir une domestique à la manière d'une petite aristocrate ne permet pas à celle-ci de se fondre dans la foule distinguée des Tuileries sans s'attirer la risée générale. Ce ne sont pas seulement les nœuds de manches qui amusent les passants, mais surtout le regard interloqué de celle qui les porte. Son ignorance des codes l'empêche de comprendre qu'elle est sujette à la moquerie, et son propre rire excite encore davantage celui de ses persifleurs. La situation n'échappe toutefois ni à la bonne de mademoiselle Louise ni à la mère d'Émilie.

Le fait que cette scène de déguisement soit probablement due au désir de divertissement d'une maîtresse ouvre la porte à une critique plus profonde sur la valeur des signes dans l'ordonnement social, où le vêtement joue un rôle fondamental. La présence de ce symbole dans la conversation introduit, quoique de façon moins explicite, un autre contre-modèle féminin :

Mère

Rien ne s'aperçoit si vite que l'humeur. Si vous voulez vous en corriger, il faut commencer par n'être plus paresseuse, & par vous soumettre aux contradictions ; alors vous acquerez la force de n'avoir plus d'humeur. Savez-vous, Émilie, pourquoi vous êtes occupée toute la journée de rubans, de pompons, d'ajustemens ?

Émilie

Pourquoi, Maman ?

Mère

C'est que vous êtes paresseuse.

Émilie

Je ne comprends pas cela.

Mère

C'est que vous êtes paresseuse & ignorante, & que pour penser à toutes ces fadaïses, votre esprit, votre mémoire n'ont aucun effort à faire. Voilà pourquoi vous les préférez¹⁴⁹. (Juin 1774)

Le développement de l'esprit est opposé au goût pour la parure, ici symbolisée, vu la jeunesse d'Émilie, par la poupée. Transposée à l'âge adulte, l'absence de ressources personnelles et intellectuelles confine au même genre d'occupations et à des divertissements tel celui de parer sa domestique, comme une fillette jouerait avec sa poupée. Ce qui se profile en contrepoint, c'est donc le contre-exemple de la femme frivole. Ainsi formulée, la leçon est adaptée au niveau de compréhension de l'enfant, mais elle

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 203-204, note 2.

recèle une position idéologique que la critique de la frivolité des « deux jolies femmes » rend plus explicite. Si le thème de l'éducation était latent dans le « Dialogue copié d'après nature » de 1771, celui de la superficialité mondaine l'est, à son tour, dans le dialogue pédagogique de 1774. C'est d'ailleurs au moment où la question des apparences est réintroduite dans la conversation pour sceller le lien entre le contrôle de son humeur, le travail sur soi et la formation de l'esprit que surgissent les reproches sur la trop grande importance accordée aux pompons et au rubans.

La paresse conduit à la facilité et au jeu des apparences (dans l'enfance avec la poupée, à l'âge adulte avec la parure) plutôt qu'à la réflexion et à la sincérité. Cette attitude est explicitement dénoncée par la mère, mais elle est aussi illustrée par la narration d'un conte qu'Émilie entreprend, sans toutefois parvenir à le rendre intelligible. L'insuffisance de ses connaissances en géographie ne lui permet pas, par exemple, de situer l'action de son récit. L'oubli de détails importants de l'histoire, qu'elle se remémore au gré des questions qui lui sont posées, lui fait raconter son récit dans le plus complet désordre. Une remarque de sa mère souligne alors non seulement qu'Émilie devra s'appliquer davantage dans ses études, mais encore que l'expression de sa pensée a un effet sur la perception des personnes qui l'écoutent : « Moi je comprends les choses comme on me les dit. Ainsi accoutumez-vous à vous expliquer clairement. Point de paresse, s'il vous plaît¹⁵⁰ » (juin 1774) Il s'agit, au finale, de démontrer à l'élève qu'elle doit connaître le fond des choses avant d'en parler et d'en juger, tant l'opinion des autres dépend de l'organisation de sa représentation – tant de sa représentation dans le monde que de celle du monde dans son discours.

La « Dixième conversation » offre à la lecture une scène d'initiation à la vie en société. L'enseignement dont elle est porteuse conduira la jeune Émilie non seulement à dégager la signification de ce dont elle sera témoin dans le monde, mais aussi à fonder sa propre distinction dans des valeurs plus profondes que celles qui accompagnent le seul souci des apparences. Il s'oppose en cela au système des « deux jolies femmes » du « Dialogue copié d'après nature », qui y bornaient l'explication de leur condition, de leur comportement et de leurs relations. *A contrario*, cette formation pédagogique implique d'abord une sincère connaissance de soi et une réflexion (en l'occurrence guidée par la

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 196, note 1.

mère) sur les codes du monde afin de pouvoir se les approprier, mais aussi les dépasser. Elle fait en cela directement écho à la conversation onirique de mademoiselle Clairon et de son jeune visiteur, tant par sa structure que par son propos. Construite à partir d'un contre-modèle qui favorise l'illustration et la transmission de la leçon – à l'élève comme au lecteur –, la « Dixième conversation » se construit aussi par opposition au spectre de la femme frivole. Une lecture d'ensemble des textes fictifs produits au cours des mêmes années laisse voir à quel point l'imaginaire de la frivolité est omniprésent dans la réflexion de Louise d'Épinay.

Décadence et distinction : la représentation de la féminité

Le « Dialogue copié d'après nature » éclaire de façon nouvelle les positions pédagogiques de la « Dixième conversation » grâce à la prise en compte du contexte socio-économique et des représentations sociales de cette époque. Les années 1770, en plus d'être le théâtre de la querelle du luxe, sont aussi celui de « révolutions » politiques qui agitent les parlements et, avec eux, toute la société. Elles voient également la fin du règne d'un roi et l'avènement d'un autre, elles chassent de la cour une favorite et accueillent une nouvelle reine. La « Conversation originale et qui pourra servir à l'histoire du dix-huitième siècle », que les abonnés reçoivent à la fin de l'année 1775, évoque ce tumultueux contexte curial et politique. On y voit une nouvelle représentation de la femme frivole qui, bien qu'elle n'occupe pas le premier plan, est évoquée dans les propos qu'échange le comte Du Barry avec des ministres nouvellement en poste au contrôle des finances. En rapprochant ce texte-ci des deux précédents, l'on pourra mieux percevoir la manière dont Louise d'Épinay non seulement représente, mais critique les mœurs et les pratiques de distinction de l'élite de son temps. Revenons d'abord à la scène par laquelle s'ouvre la conversation entre la mère et sa fille et celle de la revendeuse qui aborde la marquise d'Inville et la comtesse d'Ercé, toutes deux d'une importante portée symbolique dans l'imaginaire collectif de la fin de l'Ancien Régime, avant de poursuivre avec la comtesse du Barry et l'aura de scandale qui l'entoure.

La « Dixième conversation » et le « Dialogue copié d'après nature » présentent un traitement semblable du thème des apparences. Lieux de représentation et personnages mis

en scène s'y font écho. L'événement par lequel s'ouvre la première se déroule aux Jardins des Tuileries alors que l'action de la majeure partie de la seconde prend place aux boulevards, qui figurent parmi les principaux espaces parisiens réservés à la promenade mondaine. On retrouve également, dans l'un et l'autre texte, l'image d'une domestique faisant figure de divertissement pour sa maîtresse. Dans l'épisode où la marquise d'Inville et la comtesse d'Ercé se font proposer des produits par une revendeuse, une remarque de la comtesse rapproche cette scène de celle que relate Émilie au sujet de la fillette habillée avec des nœuds de manches :

La Comtesse

Véritablement, je crois qu'on leur achète du blanc [*i.e.* aux revendeuses] ; je suis fâchée, pour la curiosité, de n'en avoir pas fait emplette.

La Marquise

Fi donc ! vous auriez osé mettre de ces horreurs sur votre teint ?

La Comtesse

Oh ! que non ; j'en aurois fait l'essai sur ma femme de chambre...¹⁵¹

On retrouve ici un motif fréquent sous la plume des critiques du chaos sémiotique engendré par la surenchère du luxe comme marqueur de distinction sociale. Le ou la domestique richement paré par ses maîtres était un lieu commun du discours, ainsi que l'attestent plusieurs scènes rapportées dans les écrits de l'époque.

L'enjeu de ces récits anecdotiques réside dans les erreurs de perception des signes distinctifs du rang, par exemple celle que peut occasionner la rencontre d'un valet plus luxueusement vêtu qu'un noble, tant il est vrai que l'équipage comme les gens devaient donner à voir la distinction du maître aussi bien que son propre habillement¹⁵². John Shovlin a observé la récurrence de ce genre d'événement précisément au Jardin des Tuileries :

The Jardin des Tuileries seems to have been notorious for this kind of thing. In 1778 the *Journal de Paris* cites as an example of luxury the following story: two ladies were accosted insolently by a lackey in the Jardin who took them for « coquettes ».

¹⁵¹ Louise d'Épinay, « L'amitié de deux jolies femmes », *loc. cit.*, p. 24-25.

¹⁵² « L'équipage, signe extérieur de richesse et moyen d'ostentation, signale également la magnificence et le goût du maître : dans son équipement comme dans les modalités de son entretien, l'écurie constitue l'une des facettes de la consommation aristocratique. La multiplication des chevaux et des voitures permet au courtisan de répondre aux exigences de la vie de cour et d'affirmer en permanence son rang à travers la ville et sur les routes du royaume. » Natacha Coquery, *L'hôtel aristocratique*, *op. cit.*, p. 135.

When one of their husbands came to the rescue, the lackey showered him with blows¹⁵³.

Olivier Dautresme a relevé de semblables récits dans les Mémoires ou dans les chroniques des contemporains. Ses exemples mettent encore plus en évidence la confusion entourant principalement la parure des femmes :

La confusion de l'honnête bourgeoise avec la courtisane, qui prend des allures de décence, est ainsi l'un des stéréotypes de la promenade : la baronne d'Oberkirch observe le fait aux Tuileries, Mercier en fait un des traits des promenades publiques, et les chroniqueurs rient de la plaisante aventure arrivée à l'inspecteur de police Quidor, qui, au Palais-Royal, a par erreur pris deux femmes du grand monde pour des prostituées. Inversement, les rencontres galantes d'un Rétif de la Bretonne avec une duchesse déguisée en bourgeoise donnent à voir la façon dont, à la promenade, comme dans un bal masqué, l'on peut chercher à jouir d'un certain anonymat en troquant, par l'habit et les manières, une identité sociale contre une autre¹⁵⁴.

L'opacité des apparences sociales entraîne des méprises qui choquent et qui font beaucoup de bruit, non seulement entre les nobles et les bourgeois, mais encore entre les dames de distinctions et les prostituées parisiennes. Sans mettre en scène un semblable imbroglio, Louise d'Épinay s'approprie néanmoins cette image dans ses deux dialogues.

Elle lui confère une dimension encore plus superficielle, ou frivole, en faisant des domestiques la source de nouveaux amusements : la demoiselle du Jardin des Tuileries est décrite comme « la fille de quelque cuisinière, que sa maîtresse s'[est] divertie à parer¹⁵⁵ » (juin 1774), tandis que la femme de chambre de la comtesse d'Ercé aurait fait l'essai du blanc de la revendeuse des boulevards que sa maîtresse n'aurait pas osé mettre elle-même. Le fait que ces scènes aient lieu au cours d'une activité et dans des espaces voués à la distinction mondaine fait signe vers la critique de la consommation et de l'ostentation des richesses qui perturbe la lecture de la hiérarchie sociale. La portée critique de ces illustrations est cependant décuplée en étant orientée vers une autre forme de dénonciation, qui, au-delà de la corruption des apparences, vise celle des mœurs. La présence de la revendeuse, figure suspecte dans l'imaginaire de l'époque et fréquemment associée à celle

¹⁵³ John Shovlin, « The Cultural Politics of Luxury in Eighteenth-Century France », *loc. cit.*, p. 596, note 61.

¹⁵⁴ Olivier Dautresme, « La promenade, un loisir urbain universel ? », *loc. cit.*, p. 93.

¹⁵⁵ Louise d'Épinay, « Dixième conversation », *loc. cit.*, p. 182.

de la prostituée¹⁵⁶, le souligne, et d'autant mieux que la marquise déplore le ton qu'elle emploie pour lui répondre en précisant qu'« il y a une infinité de caillettes qui les gâtent en prenant avec elles le ton de la familiarité¹⁵⁷ » (1^{er} octobre 1771). La disponibilité des richesses, anciennement signes de distinction, et les nouvelles pratiques de consommation perturbent l'appréhension de la hiérarchie. Elles perturbent donc aussi les relations sociales, puisque les apparences ne constituent plus un système de signes clairement lisibles, ce qu'encouragent d'ailleurs certains comportements. Enfin, étant donné les scandales provoqués à l'époque par les maîtresses de Louis XV, en particulier par la dernière, une roturière, on voit aisément le rapprochement que l'on peut faire avec la sphère politique à partir de ce genre de représentation féminine. Un autre dialogue le met d'ailleurs en scène.

La « Conversation originale et qui pourra servir à l'histoire du dix-huitième siècle » (décembre 1775) offre principalement un tableau de la décadence à laquelle conduisent les seuls intérêts financiers. Ce texte est le dernier de Louise d'Épinay à avoir été inséré dans la *Correspondance littéraire* qui ne soit pas une lettre adressée à Galiani (juin 1776) ou à D'Alembert (janvier 1783). Il a pour protagoniste principal le comte du Barry, qui a orchestré le mariage de la comtesse du Barry avec le roi. Il y est essentiellement question des manœuvres douteuses et de l'opportunisme de celui que l'on surnommait alors le « roué ». L'exemplarité de cette pièce qui « pourra servir à l'histoire du dix-huitième siècle » prend appui sur des figures historiques qui sont toutes liées au contexte politique de la France des années 1770.

Louise d'Épinay, qui joint sa conversation à l'une de ses lettres, la présente ainsi à Galiani :

Je n'ai pu faire partir ma lettre l'ordinaire dernier parce que je me trouvais assez incommodée et que je ne pus l'achever. Aujourd'hui qu'il gèle à pierre fendre, je me porte mieux, je me sens en gaieté, et il me prend envie de vous rendre deux conversations de M. le comte Du Barry surnommé *le Roué* avec M. Devaines, premier commis des finances, et l'autre du même avec M. de Malesherbes. Mais il

¹⁵⁶ La moitié des marchandes enregistrées à Paris à cette époque auraient d'ailleurs été des prostituées. Cela dit, « [p]our aucun autre métier peut-être – sauf pour les domestiques hommes – une image de marque se superpose aussi exactement à l'attraction administrative, à la méfiance policière et aux poursuites judiciaires. » Érica-Marie Benabou, *La prostitution et la police des mœurs à Paris au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 293.

¹⁵⁷ Louise d'Épinay, « L'amitié de deux jolies femmes », loc. cit., p. 24.

faut que vous me promettiez de donner en lisant l'accent marseillais au comte Du Barry, sans quoi ces conversations perdront la moitié de leur valeur¹⁵⁸.

Quelques mois plus tôt, l'épistolière avait annoncé à son correspondant les « grandes révolutions¹⁵⁹ » parlementaires ayant suivi l'avènement de Louis XVI sur le trône et l'exil du chancelier Maupeou¹⁶⁰ qui, par la suppression du parlement de Paris et la dissolution de la cour des Aides et du Grand Conseil, avait agité le royaume d'une première « révolution » en 1771¹⁶¹. Galiani savait donc que, après la nomination de Turgot au Contrôle général des finances, celui-ci avait fait de Jean Devaines son premier commis en remplacement d'Armand Le Clerc, lui-même soupçonné de malversations¹⁶². En plus de sa joie (et de son étonnement) à l'annonce de la nomination d'un encyclopédiste à la tête de la gestion des finances royales¹⁶³, Galiani exprime à Louise d'Épinay celle qu'a suscitée la réception de son dialogue, qui lui est parvenu alors que Grimm était en visite chez lui : « Ce dialogue ? Grand Dieu quel dialogue ! Grimm l'a emporté pour en régaler Gleichen, et quelqu'autre à

¹⁵⁸ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 21 janvier 1776, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 5, p. 61-62. La date de cette lettre indique que l'ordinaire de la *Correspondance littéraire* dans lequel la conversation a été insérée a été antidaté par Meister ou encore que la conversation avait été écrite au moins un mois auparavant par Louise d'Épinay. La présence de cette conversation dans la correspondance avec Galiani n'est pas signalée par Ulla Kölving dans l'*Inventaire de la Correspondance littéraire de Grimm et de Meister*, *op. cit.* Inversement, les éditeurs des lettres de Louise d'Épinay et de l'abbé Galiani n'indiquent pas non plus que cette pièce a circulé auprès des abonnés princiers. Elle a néanmoins pu lui être attribuée à cause des « *** » qui précède son titre et qui indiquent, selon les précisions de Meister dans un billet du début de l'année 1775, qu'il s'agit d'une contribution de « Mme *** ». Se reporter à l'annexe I, « Collaboration de Louise d'Épinay à la *Correspondance littéraire* (1755-1783) » pour plus de détails.

¹⁵⁹ « Je n'ose me flatter d'avoir été la première à vous mander nos grandes révolutions, mais au moins n'ai-je pas perdu de temps pour vous les mander ; nous sommes à présent dans l'attente de ce que tous ces grands changements produiront. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 15 septembre 1774, *ibid.*, vol. 4, p. 181. Voir la lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 29 août 1774, *ibid.*, vol. 4, p. 178.

¹⁶⁰ Le « triumvirat » que formait Maupeou avec l'abbé Terray aux Finances et le duc d'Aiguillon aux Affaires étrangères ne survécut pas à la mort de Louis XV. Voir Arnaud de Maurepas et Antoine Boulant, *Les ministres et les ministères du Siècle des lumières (1715-1789). Étude et dictionnaire*, Paris, Christian/JAS, 1996, p. 98.

¹⁶¹ « Maupeou espérait réussir là une triple révolution : judiciaire, bien sûr, par une modernisation sans précédent ; sociale, puisque la caste parlementaire devait en principe être brisée par la fin de l'hérédité des charges ; politique, surtout, par l'anéantissement de l'opposition, qui jusqu'alors avait empêché toutes les tentatives de réformes, notamment fiscales, d'aboutir. » *Ibid.*, p. 98.

¹⁶² Voir les explications de Daniel Maggetti et Georges Dulac dans Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 4, p. 178, note 2.

¹⁶³ « La nouvelle que vous m'ajoutez dans le postscript est si grande, si agréable pour moi, et pour mes amis que j'ai grand peine à la croire. Un encyclopédiste parvenu ! Possible ! Non je n'en crois rien. Personne n'en a rien mandé à Caracciolo. Et puis la chose est par soi-même incroyable. Il a trop d'esprit, trop de droiture, et une vertu trop roide pour parvenir aux premières charges. Enfin je suis impatient d'apprendre si je me suis trompé comme je le voudrais, ou si j'ai deviné comme je crois. » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 13 août 1774, *ibid.*, vol. 4, p. 172.

Rome, mais il me le renverra pour que rien ne manque à ma collection de vos œuvres¹⁶⁴. » Cette pièce a certes pu « régaler » les proches de l’auteure à cause de la manière dont elle a rendu son personnage, ce que pouvaient apprécier seulement les gens qui l’avaient déjà côtoyé. Il a toutefois pu plaire à d’autres lecteurs, qu’ils soient de Paris, en Italie ou dans les Royaumes du Nord, à cause de son fond scandaleux, puisqu’il y est fait allusion aux amours du roi avec une roturière célèbre pour ses mœurs légères.

La seule évocation du nom de la comtesse du Barry, née Jeanne Bécu et également connue sous le nom de la demoiselle Beauvarnier, suffisait à rappeler aux contemporains l’indignité de la naissance et des mœurs de cette favorite qui a profondément choqué les mentalités. Non seulement elle n’était pas noble, mais elle était, de surcroît, la maîtresse de Jean du Barry, qui agissait auprès d’elle comme proxénète¹⁶⁵. C’est grâce à lui qu’elle fut introduite auprès du roi et qu’elle devint sa maîtresse en titre. Plus qu’un échange entre femme et argent, on voit apparaître une tractation entre Louis XV et un noble de province, maquereau de mauvaise réputation, afin que le souverain puisse vivre une idylle avec une « prostituée de haute volée¹⁶⁶ ». Les compensations financières qui ont convaincu le comte Guillaume du Barry, frère aîné de Jean, d’épouser Jeanne Bécu afin qu’elle acquière un titre de noblesse et qu’elle puisse ainsi être présentée à la reine et à la cour¹⁶⁷, où elle allait vivre jusqu’à la mort de Louis XV, peuvent être rapprochées du discours mercantile des deux jolies femmes du « Dialogue copié d’après nature » sur le mariage.

Outre le scandale de la carrière galante de la comtesse du Barry, l’on ne peut ignorer la connotation négative de plus en plus associée au rôle de la favorite depuis le « règne » de

¹⁶⁴ Lettre de Galiani à Louise d’Épinay, 17 février 1776, *ibid.*, vol. 5, p. 66.

¹⁶⁵ Dans son ouvrage sur la prostitution au XVIII^e siècle, Érica-Marie Benabou présente les pratiques de maquereillage de Jean du Barry et elle confirme, contre ceux qui prétendent que, faute de preuves, on ne peut conclure que la demoiselle Beauvarnier ait été plus que sa « maîtresse un peu légère », que « la Beauvarnier [*i.e.* la future comtesse du Barry] fut bien pour le compte de celui-ci une prostituée de luxe ». Érica-Marie Benabou, *La prostitution et la police des mœurs à Paris au XVIII^e siècle*, *op. cit.*, p. 258.

¹⁶⁶ L’expression est de Benedetta Craveri, qui consacre un chapitre à la comtesse du Barry dans son ouvrage *Reines et favorites. Le pouvoir des femmes*, traduit de l’italien par Éliane Deschamps-Pria, Paris, Gallimard, 2007 [2005], p. 312.

¹⁶⁷ « Afin de pouvoir la présenter à la Cour, on lui fait épouser le comte Guillaume du Barry, gentilhomme de Lévis près de Toulouse, frère du Roué [*i.e.* Jean du Barry]. Le contrat est signé le 23 juillet 1768. La cérémonie est célébrée le 1^{er} septembre. Le mari est aussitôt renvoyé dans ses terres. Le 22 avril 1769, la nouvelle comtesse du Barry est présentée au roi et à la famille royale par la comtesse de Béarn. Le 27 juillet 1769, Louis XV lui donne Louveciennes. » Jean de Viguerie, « Barry, Jeanne Bécu, comtesse du », dans *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1995, p. 737.

la marquise de Pompadour. En effet, les critiques sur l'influence, jugée néfaste, de celle-ci, puis de sa successeuse auprès de Louis XV allaient durablement alimenter l'association entre féminité et corruption du pouvoir public¹⁶⁸. Si Rousseau avait dénoncé l'émasculation des hommes par la présence des femmes dans le spectacle qu'était pour lui devenu la cour et le monde à la fin des années 1750, en particulier dans sa *Lettre à D'Alembert sur les spectacles* (1758), les événements politiques comme les pamphlets et les libelles qu'ils ont suscités ont fortement contribué à nourrir cette association jusqu'à la Révolution¹⁶⁹. Latent dans le texte, cet imaginaire féminin ne peut être ignoré, bien que ce ne soit pas principalement autour de lui que se cristallise la représentation de la décadence, mais principalement dans les logiques d'échange qui président aux relations qui y sont dépeintes.

Le comte du Barry, qui, ayant organisé le mariage de la future favorite, avait « tiré du roi des sommes d'argent considérables¹⁷⁰ », est représenté dans une conversation avec le premier commis au Contrôle général après que celui-ci lui eut acquitté une ordonnance douteuse :

Le Comte du Barri avait une ordonnance de dix sept mille livres sur le Trésor royal. Quoiqu'il n'osât en espérer un prochain paiement, il l'avait néanmoins sollicité auprès de M. Turgot et de M. de Vaines. Son titre ayant paru incontestable, elle fut acquittée sur le champ. La reconnaissance du Comte du Barri ou peut être son étonnement l'engagea à passer chez M. de Vaines pour lui faire ses remerciemens. (Décembre 1775)

Un soupçon est immédiatement perceptible dans la narration à l'égard de la validité de cette ordonnance, ce qui contribue à camper l'opportunisme et la duplicité notoires du comte. La conversation repose, de fait, sur les manœuvres de Jean du Barry pour réussir à obtenir de

¹⁶⁸ « L'exclusion des femmes de la scène publique figurait en bonne place dans les protestations contre l'absolutisme monarchique. Parmi les femmes qui exerçaient le pouvoir, ou tout au moins en donnaient l'impression, il faut compter les deux maîtresses officielles de Louis XV, Mme de Pompadour et Mme du Barry (l'épouse du monarque, Marie Leszczyńska, menant une vie pieuse et retirée) ; mais surtout l'infortunée Marie-Antoinette [...] ». Sarah Maza, *Vies privées, affaires publiques*, *op. cit.*, p. 160-161. L'association des maîtresses de Louis XV aux deux clans politiques qui se sont affrontés à la fin de son règne jusqu'au début de celui de Louis XVI a nourri cette association entre la corruption du politique et le pouvoir des femmes : « Jusqu'à sa mort, en 1764, Mme de Pompadour apporta son soutien à Choiseul [...] ». Mme du Barry, au contraire, fut l'alliée du parti dévot, qui se rangea autour de l'impopulaire triumvirat Maupeou, d'Aiguillon et Terray. » *Ibid.*, p. 165.

¹⁶⁹ Voir *ibid.*, p. 155-160.

¹⁷⁰ Voir les explications de Daniel Maggetti et Georges Dulac, dans Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 5, p. 61, note 1.

l'argent. Puisque le succès de sa récolte l'a engagé à aller voir son bienfaiteur, celui-ci, « trop heureux d'avoir une si belle occasion de le faire jaser » – la formulation souligne bien la curiosité suscitée par cette affaire –, s'emploie à tâcher de découvrir ses procédés.

Le comte commence par préciser qu'il avait des informateurs à la cour pour contrer le fait qu'il n'avait pas de crédit auprès du roi, la comtesse lui ayant « tourné le dos » une fois qu'il l'eut « mise sur le trône ». Il apprend à son interlocuteur que les domestiques de la favorite lui étaient « vendus » et il lui explique comment cela lui a permis d'obtenir « quelques mille pistoles, mais peu de chose, une misère » de l'abbé Terray, prédécesseur de Devaines, et, une autre fois, de « tir[er] de lui trois cent mille petits écus » (décembre 1775). Interrogé sur la mort de sa femme, le comte évoque le malheur de sa famille, parlant du bonheur et de la richesse comme s'il s'agissait de synonymes : « En vérité nous ne sommes pas heureux dans notre famille [,] il n'y a que ce gueux qui a renié le nom de ses ancêtres qui ait fait fortune. Il a épousé la Fumel qui lui donnera plus de deux cent mille écus. » (décembre 1775) Il fait ensuite allusion aux projets qu'il avait vainement imaginés pour unir son fils à une « parente du Soubise », qui « n'avait rien », mais qui était belle et que le roi dotait. Cette remarque renvoie encore une fois au tumultueux contexte politique, puisque le prince de Soubise était le favori de madame de Pompadour¹⁷¹, maîtresse en titre de Louis XV avant la comtesse, et un allié de Choiseul, lui-même disgracié par Maupeou et ennemi de la comtesse du Barry. Enfin, en évoquant l'une de ses maîtresses – « tandis que je l'adorais, que je lui prodiguais l'or et les bijoux », raconte-t-il à monsieur de Vaines, « elle me disait : Je vous hais à la mort, je vous déteste, je vous exécure, il n'y a pas de savoyard du coin de la rue que je ne vous préfère » –, il achève son récit en concluant que « cela meurt de faim dans quelque coin » (décembre 1775). Dans son discours, les femmes, les titres, les ordonnances, les relations sont autant de moyens dont il peut user pour s'enrichir.

L'arrivée d'un tiers chez monsieur Devaines provoque le départ du comte. Les informations qu'il semble détenir menacent de faire découvrir l'une de ses affaires nébuleuses, ce qui l'incite à quitter son hôte précipitamment :

¹⁷¹ Voir Jean de Viguerie, « Soubise, Charles de Rohan, prince de », dans *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières*, op. cit., p. 1383.

Ils en étaient là lorsque M. d'Harvelay entra. Le Comte court à lui : Eh bon jour, Monsieur d'Harvelay, n'est-ce pas moi, je pense, qui vous ai fait Banquier de la Cour ? – Je ne le pense pas moi, Monsieur. M. de Vergennes en entrant dans le ministère a jugé à propos de me confier quelques détails. – Apparemment que je confonds. Adieu, Messieurs, je vous laisse et je cours chez Malesherbes¹⁷². (Décembre 1775)

Voyant l'impossibilité de se faire valoir auprès de monsieur d'Harvelay, qui, grâce à ses fonctions de garde du Trésor royal, aurait pu lui être utile s'il avait cru que le comte était intervenu favorablement pour sa nomination, celui-ci va vaquer à une autre affaire. Le récit se clôt par l'amorce d'une nouvelle tentative opportuniste (et d'un éloquent « &c. ») au cours d'un entretien avec Malesherbes, secrétaire d'État de la Maison du roi. Ses ambitions financières l'entraînent, cette fois, à chercher à tirer profit de son veuvage et à modifier l'arbre généalogique de sa défunte épouse pour mieux toucher quelque gain :

Arrivé chez M. de Malesherbes, il lui fit part de la mort de sa femme comme sa parente et celle du Chancelier de Maupeou. – Comment celà[,] lui dit M. de Malesherbes.... M. du Barri entame la généalogie de sa femme. – Mais vraiment, lui répond M. de Malesherbes, elle est beaucoup plus ma parente que celle de M. de Maupeou. – Eh bien, reprend du Barri, j'accepte l'échange &c. (Décembre 1775)

La conversation se termine significativement par cette formule : « j'accepte l'échange ». Maupeou disgracié et Malesherbes à la Maison du roi, le comte du Barry se présente comme le veuf d'un membre de la famille de l'homme en poste plutôt que de l'homme en exil. Les liens de parenté comme les allégeances politiques ne sont plus qu'accessoires, la valeur de l'argent ayant relayé celles, fondamentales dans la société de l'Ancien Régime, de l'honneur, de la famille et du rang.

Outre par la représentation de la finalité financière des manœuvres du comte du Barry, la critique sociale de Louise d'Épinay prend forme par le rapprochement qu'elle

¹⁷² Le comte de Vergennes, a été nommé ministre d'État en 1774. Il a rempli les fonctions de secrétaire d'État des Affaires étrangères de 1774 à 1787. Nous ne savons pas quelle était l'opinion de Louise d'Épinay à son égard. Remarquons cependant qu'il n'était pas très apprécié de ses contemporains, en particulier à cause de sa naissance et de son rapport à l'argent : « Peu fortuné à sa naissance, Vergennes se vit reprocher par d'aucuns, dont Moreau, d'avoir été *l'homme de son temps qui ait le plus aimé l'argent*. Son mariage à Constantinople [en 1767] avec une femme dont l'origine était douteuse provoqua un scandale, de même que le népotisme qu'il pratiqua ouvertement [...] » Arnaud de Maurepas et Antoine Boulant, *Les ministres et les ministères du Siècle des lumières*, op. cit., p. 173. L'auteur de la « Conversation originale » y voit-elle un intrigant semblable au comte ? Le fait que son personnage ait été au courant de certains « détails » le concernant peut le laisser penser.

établit encore une fois entre l'échange des femmes et l'échange des richesses. L'allusion à la comtesse du Barry et au scandale de sa présence à la cour, l'explication des procédés du comte pour soutirer de l'argent au roi, le récit du projet de mariage qu'il avait imaginé pour son fils et celui, cynique, de sa dernière aventure galante le confirment. Une structure semblable se déploie dans « L'amitié de deux jolies femmes », où frivolité et superficialité des comportements servent à dénoncer une vision mercantile des relations humaines qui conduit à la déperdition de la signification – des valeurs, de la réputation, des sentiments aussi bien que des liens conjugaux, familiaux et amicaux. Mises ensemble, ces deux conversations donnent à lire un état de décadence balayant tout le spectre de l'organisation sociale, des rapports entre particuliers jusqu'à ceux qui sont entretenus avec le roi lui-même par le truchement de ses ministres, qu'il s'agisse de se faire acquitter une ordonnance ou d'obtenir compensation pour avoir fourni un titre de noblesse à une nouvelle maîtresse.

Le point de vue d'énonciation privilégié dans « L'amitié de deux jolies femmes » fait appel à une figure féminine qui sera de plus en plus associée au luxe et à la décadence sociale : la femme frivole. Si la « Dixième conversation » entre Émilie et sa mère y propose une solution pédagogique par l'exemple d'une leçon centrée sur la sincérité, une cause socio-économique peut être dégagée du « Dialogue copié d'après nature ». Celle-ci se remarque, on l'a vu, dans la critique que font la marquise d'Inville et la comtesse d'Ercé des intérêts financiers par lesquels elles expliquent les raisons de leur mariage. On la perçoit aussi dans la mention, au tout début du récit, des rencontres particulières de certains hommes du monde avec des « filles ». Voici leurs répliques au sujet de l'une de leurs connaissances :

La Comtesse

J'avois fait dire au chevalier de Jalais de venir, mais il donne à souper dans sa petite maison à des filles ; vous concevez qu'il n'y a rien qu'on puisse mettre à la place de ce bonheur : c'est une affaire importante.

La Marquise

Mais, ma chère, ne trouvez-vous pas que le goût de ces créatures-là devient par trop à la mode ?

La Comtesse

Ah ! c'est un grand défaut dans la société ! cela donne à tous ces petits messieurs un ton vis-à-vis des femmes qui, en vérité, finiroit par les brouiller avec elles, s'il n'étoit pas absolument impossible de s'en passer : car enfin, ma chère amie, vous

conviendrez qu'il seroit dur d'être livré aux femmes pour toute nourriture¹⁷³.
(1^{er} septembre 1771)

Pointe ici l'idée que le libertinage est une mode. Présenté sous cet angle, il apparaît telle une autre forme de distinction pour les hommes, qui peuvent ainsi recevoir des « filles » grâce à l'argent. Une observation de Louise d'Épinay faite au cours de la même année à l'égard des prostituées, non pas dans la *Correspondance littéraire*, mais dans une lettre à l'abbé Galiani, établit explicitement le lien de continuité entre la critique du luxe et le « commerce » des femmes. Elle a été formulée à la suite de la lecture du *Pornographe* de Rétif de la Bretonne, dans lequel l'auteur propose « un projet de règlement pour les prostituées » :

Il paraît un livre depuis un mois qui excite l'attention des amateurs. Il est intitulé *Le pornographe ou idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées pour prévenir les malheurs qu'occasionne le publicisme des femmes avec des notes historiques et justificatives*. Il est incroyable qu'un homme qui a du style, des idées, de l'érudition, la connaissance des langues et des mœurs passe son temps à évaluer les gueuses d'un royaume, à les classer, à établir un tarif de leurs charmes, à leur élever un édifice et à leur donner une règle aussi réfléchie qu'aucun fondateur de monastère l'ait jamais fait. Si cependant un souverain jaloux de la santé de ses sujets exécutait ce projet je ne doute pas que la sécurité du plaisir jointe à l'impulsion du luxe ne multipliât les célibataires à l'infini, et n'éteignît la galanterie auprès des femmes ; les anciennes mœurs reprendraient faveur. Les femmes resteraient dans l'intérieur de leur maison ; les hommes iraient au cabaret peut-être, nos poètes libertins chanteraient les Laïs modernes. Les orateurs et les historiens célébreraient les Cornélie les Véturies et les philosophes diraient aux jeunes gens comme Caton, *macte virtute esto : huc melius juvenes descendere quam alienas permolere uxores* [i.e. Bravo, courage ; c'est là que les jeunes gens doivent descendre, plutôt que de pilonner les femmes d'autrui]. Y gagnerait-on ? Dites-moi cela l'abbé ?¹⁷⁴

Daniel Maggetti et Georges Dulac précisent que Louise d'Épinay résume pour Galiani le compte rendu qu'avait fait Diderot de l'ouvrage de Rétif de la Bretonne pour la *Correspondance littéraire*, où il n'a toutefois pas paru¹⁷⁵. Quoi qu'il en soit, l'on voit se

¹⁷³ Louise d'Épinay, « L'amitié de deux jolies femmes », *loc. cit.*, p. 4.

¹⁷⁴ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 29 septembre 1769, dans *Correspondance, op. cit.*, vol. 1, p. 78-79. La traduction de la citation des *Satires* d'Horace (1, 2, vers 31-32, 34-35) est celle des éditeurs, voir *ibid.*, vol. 1, p. 79, note 1.

¹⁷⁵ Voir *ibid.*, vol. 1, p. 78, note 2.

nouer dans cet extrait les thèmes sous-jacents aux fictions écrites par l'épistolière au cours des mêmes années.

Le terme « galanterie » y est employé dans un sens beaucoup plus proche des relations de sociabilité que nous avons déjà dépeintes en étudiant les premières pièces de société de Mme *** que des relations libertines caractéristiques des « petites maisons » ou encore des pratiques sexuelles qui font l'objet du *Pornographe*. Il désigne en effet des pratiques sociales valorisant la mixité, non pas la séduction et les aventures. Louise d'Épinay y a d'ailleurs recours précisément pour l'opposer à des « mœurs anciennes » organisées sur le principe de la ségrégation des sexes. Enfin, une rupture est implicitement établie entre l'érudition, le style, les connaissances de l'auteur du *Pornographe* et son intérêt pour des mœurs aussi dépravées que celles des prostituées et de leurs clients. Elle recoupe une dichotomie semblable à celle qui est construite dans « L'amitié de deux jolies femmes » et qui est explicitement formulée dans la « Dixième conversation ». On l'a vu, la mère d'Émilie y établit en effet une opposition entre, d'un côté, l'éducation, le savoir, la sincérité, le mérite, et, de l'autre, le goût pour les rubans et les pompons, c'est-à-dire l'équivalent enfantin – sinon la source – du luxe, de la consommation et de la dissipation chez les femmes.

Pièce de société au ton léger et aux propos frivoles, le « Dialogue copié d'après nature » pourrait figurer parmi le corpus des œuvres libertines, mais il aurait aussi sa place dans la bibliographie de la querelle du luxe, dont l'historiographie n'a conservé que les plus célèbres jalons. Dominique Margairaz signale d'ailleurs la diversité formelle des prises de position qui se sont multipliées à ce sujet et son impact sur l'imaginaire collectif au XVIII^e siècle :

Toute la gamme des genres littéraires et ses supports de diffusion a donc été utilisée dans le débat, depuis les plus savants, destinés à un public averti ou spécialiste, familier ou non des cercles économistes mais qui l'est certainement des problématiques et de leur genèse, jusqu'aux genres plaisants qui cherchent à atteindre, souvent sous un format réduit, un large public et visent à convaincre en divertissant¹⁷⁶.

¹⁷⁶ Dominique Margairaz, « La querelle du luxe au XVIII^e siècle », *loc. cit.*, p. 34.

La conversation fictive de Louise d'Épinay entre en résonnance avec ce débat. L'auteure y représente des pratiques socio-économiques sur lesquelles porte la querelle, de même que des figures féminines qui seront de plus en plus solidement associées à la décadence et à la corruption dans l'imaginaire prérévolutionnaire. On y voit la circulation des richesses et le mélange des conditions bouleverser les représentations sociales, notamment celles de la féminité. Aussi, pour Louise d'Épinay, la distinction ne peut-elle se borner qu'à la projection des seules apparences, ce que tendent à montrer les scènes de promenade mondaine dans « L'amitié de deux jolies femmes » et dans la « Dixième conversation ». Le confirme la « Conversation originale et qui pourra servir à l'histoire du dix-huitième siècle » qui met en scène les manœuvres opportunistes du comte du Barry et qui est construite à partir du souvenir de ce que l'on pourrait appeler l'une des plus scandaleuses « usurpations de noblesse » du siècle. Émerge de cet ensemble de conversations, qu'elles soient « originales » ou « copiées d'après nature », la complexité d'une pensée articulant d'importants enjeux sociaux, culturels et économiques, ce qu'une lecture essentiellement idéologique des textes n'aurait pas aussi bien mis en lumière.

Dans ce chapitre, l'on aura vu des conversations présider à la rédaction d'articles de la *Correspondance littéraire* ; des comptes rendus d'ouvrage trouver un prolongement dans des échanges épistolaires et inversement ; des lettres servir de compléments à des représentations fictives ; des dialogues littéraires mettre en scène des critiques sociales, dont on peut retracer le contexte en portant attention aux relations qu'entretiennent tous ces textes. Certaines pièces offrent une vitrine aux pratiques de distinction qui confortent la réputation « intellectuelle » de la capitale des Lumières, soit sur le mode du spectaculaire, soit sur le mode de la critique, par exemple par le précis d'une expérience scientifique ou par un commentaire philosophique sur la décadence politique. D'autres pièces, pour la plupart des fictions, donnent à lire les enjeux mondains de la distinction qui sont liés au contexte socio-économique du royaume. Celles-ci entretiennent plusieurs similitudes thématiques et structurelles, qui sont susceptibles d'enrichir l'étude des positions

idéologiques de Louise d'Épinay sur l'éducation. La construction du « Rêve », par sa subjectivité, annonce des principes pédagogiques qui seront précisés dans *Les conversations d'Émilie*. La réflexion qu'on y fait sur les apparences théâtrales contient en germe une observation plus générale sur la représentation du « beau monde ». La scène du spectacle devient mondaine dans le « Dialogue copié d'après nature ». Le contre-modèle par lequel s'ouvre la « Dixième conversation », qui fait écho à une image topique du discours sensualiste de la querelle du luxe, trouve dans cette satire un riche complément. Des logiques mercantiles orchestrent les relations sociales dans les répliques fictives des « deux jolies femmes », mais aussi dans les échanges de contemporains que l'on présente comme pouvant « servir à l'étude du dix-huitième siècle ». Tout comme le « Dialogue copié d'après nature », la « Conversation originale » illustre le fondement économique de la réflexion de l'auteure par un traitement similaire des femmes et de l'argent. Au cours des années 1770, les représentations féminines des récits de Louise d'Épinay concourent à une dénonciation des mœurs découlant des nouvelles pratiques de consommation. Plusieurs thèmes – la frivolité, la mode, le libertinage – s'y côtoient et laissent voir comment la critique sur l'ostentation des richesses et sur la décadence de l'élite sociale prend forme à partir d'un imaginaire de la confusion des signes, mais aussi des scandales contemporains de l'actualité curiale. Les liens établis dans ces textes dialogiques ont mis en évidence l'importance des relations de sociabilité, dans leur genèse aussi bien que dans leur propos. Autre ensemble fourmillant de représentations sociales, la correspondance avec Galiani, qui a permis d'initier plusieurs rapprochements entre les pièces étudiées jusqu'à maintenant, constitue, en soi, une source incontournable pour cerner cette complémentarité entre pratiques d'écriture et pratiques de sociabilité chez Louise d'Épinay.

Chapitre V

Représentation de soi et sociabilité épistolaire

La correspondance de Louise d'Épinay et de l'abbé Galiani

Les liens qui ont été établis entre la *Correspondance littéraire* et l'échange épistolaire de Ferdinando Galiani et de Louise d'Épinay ont favorisé la compréhension du rôle de la collaboratrice de Grimm dans son périodique. L'étude des textes qui lui sont aujourd'hui attribués a mis au jour la manière dont certaines pratiques sociales, notamment de distinction, y trouvent écho. L'étude de la relation épistolaire qu'ont régulièrement entretenue la Parisienne et le Napolitain achèvera de souligner l'importance et l'influence des pratiques de sociabilité dans l'écriture de Louise d'Épinay. Il y aura d'abord lieu de faire le point sur ce volumineux ensemble, qui compte plus de cinq cent cinquante lettres, tant le regret exprimé en 1975 par Paul Bedarida semble toujours d'actualité : « Il n'existe pas d'étude systématique de la *Correspondance française* [de Galiani] dans son ensemble. Celle-ci reste à faire : souhaitons qu'elle suive de près l'édition critique de cette même *Correspondance*¹. » Quoique l'édition critique de la plus importante correspondance française de Galiani, celle avec Louise d'Épinay, soit disponible depuis 1997 grâce au travail de Daniel Maggetti et de Georges Dulac, elle demeure assez mal connue dans son détail, même si elle est fréquemment citée par de nombreux spécialistes de l'histoire de la mondanité et de la littérature de la fin du XVIII^e siècle. Sans prétendre en offrir une « étude systématique » aussi complète qu'elle le mériterait, nous espérons à tout le moins l'éclairer dans son ensemble à partir d'un point de vue embrassant sa structure d'interlocution et non

¹ Paul Bedarida, « La correspondance française de l'abbé Galiani », dans *Ferdinando Galiani*, Actes du colloque italo-français, 25-27 mai 1972, Rome, Accademia nazionale dei Lincei, coll. « Problemi attuali di scienza e di cultura », 211, 1975, p. 17.

seulement quelques lettres ou bribes de discours isolés. En regard des pratiques de sociabilité, l'on sera attentif à la composition du cercle de l'épistolière, dont la représentation traverse la correspondance. Bien que les contours de sa société fluctuent quelque peu au fil des ans, des dynamiques profondes assurent la stabilité des représentations des correspondants et de leurs proches. Leurs pratiques sociales offrent un nouvel éclairage sur leurs pratiques d'écriture et, inversement, celles-ci permettent de préciser les premières, d'en montrer certaines formes ainsi que les fondements.

Correspondance et vie de société

Il est bien connu que toutes les lettres n'étaient pas réservées à la lecture de leur seul destinataire dans la société mondaine du XVIII^e siècle. La lecture collective de la lettre fait partie des pratiques de la mondanité, ce qui n'implique pas nécessairement que l'épistolier entretienne des relations particulières avec tous ceux qui se rassemblent pour lire ou entendre ce qu'il a écrit. La correspondance de Ferdinando Galiani et de Louise d'Épinay offre la possibilité d'observer une telle configuration dans laquelle un absent continue de participer à une dynamique sociale spécifique par ses lettres. De fait, la forme de sociabilité à laquelle les deux épistoliers prenaient part avant que l'abbé rentre à Naples trouve un prolongement dans leur échange épistolaire. Pour mener à bien l'étude de l'adaptation de cette configuration sociale par l'écriture, des balises théoriques doivent être posées, tant il est vrai que les liens entre les traces écrites et la vie sociale, entre une relation épistolaire unissant deux correspondants et un cercle rassemblant plusieurs convives ne constituent pas une évidence, à admettre comme à analyser. Ces relations ne sont pas immédiatement accessibles à la lecture ; il faut les dégager d'une structure d'interaction qui, en l'occurrence, se perçoit et se construit dans les représentations dont sont porteuses les lettres. Le contexte initial de l'échange de Louise d'Épinay et de Galiani doit également être mis au jour afin d'assurer la compréhension de l'articulation des représentations de soi et de l'autre qui structurent leurs discours, de même que l'imaginaire de leurs rencontres passées, à partir duquel se construisent leurs relations épistolaires.

Sociabilité et épistolarité

La critique est de plus en plus attentive aux pièges de la représentation. Les historiens des lettres et de la vie littéraire se sont dotés d'outils afin de départager les discours et les pratiques. Cela n'implique pas que l'on ne puisse pas étudier la sociabilité à partir des textes. Seulement, il y a lieu de dépasser ce qu'ils *disent* pour voir plutôt ce qu'ils *mettent en scène*. Les études sur la littérature épistolaire ont fourni de solides assises à l'analyse de la lettre familière des Lumières. Elles seront ici complétées par les perspectives de l'histoire de la sociabilité intellectuelle et mondaine et par des concepts empruntés à la sociologie afin de mieux approcher l'imaginaire mondain et la sociabilité des lettres de la Parisienne et du Napolitain.

Dans *Le temple de la sagesse*, Stéphane Van Damme, qui a étudié la correspondance des jésuites de Lyon aux XVII^e et XVIII^e siècles, propose une réflexion sur la pertinence et les limites des ensembles épistolaires pour mettre au jour les relations sociales de leurs correspondants. Il souligne l'instabilité des liens que nouent entre eux les savants dont il a analysé les pratiques, un facteur qu'il importe de considérer si l'on veut éviter de construire une image faussée des réseaux que mobilise la circulation des lettres :

Reconstituer un groupe qui n'est véritablement formé que par la seule présence de la correspondance pose problème. À trop rapidement qualifier socialement et culturellement les relations entre ces individus, ou à en fixer les limites, on court le risque de réifier ce réseau, alors même qu'il constitue une configuration de positions mouvantes et instables. Nous nous efforcerons par conséquent de ne pas employer un vocabulaire descriptif empruntant à une histoire des institutions culturelles, mais nous chercherons à travers l'usage de notions telles que « collectif », « cercle » ou « ensemble » à suivre les savants dans leurs multiples activités de définition, de formalisation, de construction ou de déconstruction du monde intellectuel dans lesquels ils s'inscrivent, en dehors des frontières prédéfinies des « systèmes » et des « fonctions »².

Cette approche endogène et déductive est proposée pour l'analyse d'un corpus qui est beaucoup plus important, en nombre d'individus et d'« ensembles » concernés, que celui qui nous occupe. La portée réflexive du commentaire de Stéphane Van Damme sur les

² Stéphane Van Damme, *Le temple de la sagesse. Savoirs, écriture et sociabilité urbaine (Lyon, XVII^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Civilisations et société », 119, 2005, p. 329.

échanges épistolaires au sein de la République des lettres le rend néanmoins pertinent pour le contexte mondain du Siècle des Lumières. L'étude des liens – amicaux, sociaux et intellectuels – auxquels nous nous intéressons conduit, de même, à dégager une configuration mouvante dont les lettres ont gardé la trace. En outre, la notion de cercle à laquelle a recours l'historien fait partie du vocabulaire de la sociabilité à la fin de l'Ancien Régime. Le terme est précisément employé pour désigner un groupe dont les pratiques sont plus souples et moins formelles que celles, par exemple, du salon. Les mots « comité » et « société » prennent un sens équivalent sous la plume de Louise d'Épinay. Tous suggèrent une forme de sociabilité qui n'est pas rigoureusement délimitée ni totalement ouverte à l'inclusion de nouveaux membres, ce qui est en accord avec la fluidité des liens évoquée par l'historien.

L'enquête lexicale procurée par Antoine Lilti pour chercher un terme qui aurait été l'équivalent, au XVIII^e siècle, de ce qu'allait plus tard désigner celui de « salon³ » a montré la diversité et l'instabilité du vocabulaire de la sociabilité des Lumières⁴. Par opposition au « salon », qui repose sur « la pratique de l'hospitalité », sur un principe de régularité assurant « la pérennité des rencontres et la constitution d'un groupe d'habitues », sur le respect des règles de la civilité et de la politesse, ainsi que sur la mixité et « l'absence d'objectif explicite autre que la sociabilité elle-même⁵ », le « cercle » renvoie à des pratiques sociales moins rigoureusement réglées.

Cercle désigne au XVIII^e siècle l'assemblée, le moment de conversation, mais ni la régularité, ni la pérennité des réunions, ni le groupe des habitués. Il ne prendra ce sens qu'au XIX^e siècle, cercle désignant alors une association masculine. « Tenir

³ « Il faut commencer par traiter avec prudence le mot même de *salon*, qui traîne avec lui toute une série d'idées reçues, mais n'était, au XVIII^e siècle, qu'un terme d'architecture désignant une grande salle à plafond cintré, apparue au siècle précédent dans les châteaux royaux et les demeures princières. » Pour l'histoire de la sociabilité, « que l'usage du mot *salon* fût inconnu au XVIII^e siècle n'interdit pas de l'utiliser. Encore faut-il le définir rigoureusement, car les salons ne sont pas directement observables dans les sources : c'est un objet historique qu'il faut construire. » Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2005, p. 9 et p. 61.

⁴ « De nombreux termes, différemment connotés, sont employés en concurrence. Les termes les plus spécifiques, ceux qui sembleraient désigner le plus précisément une forme de sociabilité, comme *ruelle*, *cercle*, *coterie*, *bureau d'esprit*, sont presque toujours utilisés dans un contexte polémique, ou tout au moins avec une forte intention satirique. Les termes dépourvus de cette dimension critique sont plus généraux et connotent l'hospitalité (*maison*) ou l'association (*compagnie*). Parmi ces derniers, le fait marquant, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, est l'essor du terme *société*, qui s'impose de façon générale. » *Ibid.*, p. 80.

⁵ *Ibid.*, p. 65-69. Voir, plus généralement, Antoine Lilti, « Qu'est-ce qu'un salon? », *ibid.*, p. 62-72.

cercle » fut donc longtemps associé à l'activité de la reine, ce qui explique que, appliqué à des particuliers, le terme ait pu prendre une connotation ironique⁶.

Employé pour faire référence à son entourage proche, le terme « cercle » n'a toutefois pas de connotation ironique chez Louise d'Épinay qui, avec l'abbé, a plutôt recours à « clique » ou à « secte » pour se moquer des pratiques ou des idées de certains, en particulier des physiocrates. L'utilisation du mot « société », plus neutre, est également fréquente dans les lettres de la Parisienne pour désigner le groupe que forment ses habitués. La langue nous renseigne sur la nature des rencontres qui se déroulaient chez elle et qui diffèrent effectivement des pratiques qu'Antoine Lilti a associées au salon. L'observation de la présence de ce vocabulaire ne prémunit toutefois pas à elle seule contre le risque d'une réification de la société par l'analyse.

Dans l'introduction d'un collectif consacré aux « sociétés imaginées », Michel Lacroix et Guillaume Pinson insistent sur la nécessité de « penser l'écart que creuse toute représentation avec la pratique dont elle entend rendre compte ». En effet, poursuivent-ils, « mettre en mots, en images ou en scène les interactions sociales constitue une opération en soi, qu'il importe de ne pas confondre avec une simple reproduction mimétique⁷ ». Anthony Glinoeur formule une réserve semblable à l'égard des formes de sociabilité – les cénacles – qu'il a étudiées au XIX^e siècle :

Les sociologues de la littérature, dans leurs divergences, ont tous renoncé à l'illusion d'une littérature reflétant avec netteté un état du social. En revanche, on retrouve chez la plupart d'entre eux la tentation d'introduire un calque entre les idées et les pratiques littéraires, entre ce que le poète dit du monde social et de lui-même, et ce que l'homme de lettres fait dans ce monde social. La sociologie littéraire confond, en somme, l'histoire sociale de la littérature et l'histoire sociale de la société littéraire⁸.

L'analyse des représentations des pratiques de sociabilité, comprises dans leur dynamique sociale et replacées dans leur imaginaire propre, nous prémunit contre la tentation de « céder à l'illusion de l'évidence des pratiques⁹ ».

⁶ *Ibid.*, p. 82.

⁷ Michel Lacroix et Guillaume Pinson, « Liminaire », *Tangence, Sociabilités imaginées*, 80, 2006, p. 15-16.

⁸ Anthony Glinoeur, « La littérature au collectif. Structuration et représentations des cénacles romantiques », Liège, Université de Liège, thèse de doctorat, 2005, p. 10.

⁹ Michel Lacroix et Guillaume Pinson, « Liminaire », *loc. cit.*, p. 17.

C'est à une analyse de la « sociabilité épistolaire » que conduisent ces réserves. Dans un livre consacré aux correspondances de Voltaire avec de nombreuses femmes du monde pendant son exil à Ferney, Patricia Ménissier a recours à cette expression. Elle considère la « correspondance féminine » du Patriarche comme la « mise en œuvre d'une sociabilité essentiellement épistolaire et destinée à s'exercer à distance¹⁰ » :

Pour Voltaire, exilé dans « les neiges de Mont-Jura », la lettre n'est pas seulement le prolongement du lien social, elle le fonde entièrement, puisque c'est principalement à travers elle que l'écrivain se manifeste sur la scène parisienne ou dans les cours étrangères. En confiant à la lettre la possibilité de témoigner de sa soumission aux codes de l'honnêteté et de la sociabilité, Voltaire montre à quel point il a su tirer avantage de la forme épistolaire comme substitut d'une présence réelle dans la vie de la société pour proposer une alliance acceptable de la mondanité et de l'entreprise philosophique¹¹.

En circulant dans les milieux des femmes avec qui Voltaire était en relation, ses lettres se sont substituées à sa présence. Elles ont favorisé l'entretien d'un réseau et la démonstration d'un savoir-faire mondain, semblablement à ce que l'homme aurait fait personnellement s'il l'avait pu. De la même façon, les lettres de Galiani à Louise d'Épinay visent pendant de nombreuses années à conserver le souvenir de sa présence à Paris. Bien qu'il continue d'écrire à plusieurs personnes, l'abbé choisit cependant dès son départ, à la différence de Voltaire, *une* correspondante avec laquelle il restera en contact de façon privilégié jusqu'à la mort de celle-ci.

Pour voir comment leur relation s'inscrit dans une configuration ayant précédé leur échange épistolaire, il importe de retracer les représentations de cette vie de société antérieure qui émanent de leurs lettres. Les évocations nostalgiques qui y prennent forme ne doivent évidemment pas être prises au pied de la lettre, comme si elles eussent pu donner accès aux rencontres elles-mêmes. Elles nous renseignent néanmoins sur la valeur qu'ont accordée les épistoliers à cette première structure de sociabilité et sur ce qu'ils s'efforcent de prolonger par écrit. Jointes à l'autoreprésentation des correspondants, ces représentations sociales montrent comment ils ont adapté un mode de rencontre ancien aux nouvelles conditions de leurs relations. En dépit de l'importance de la métaphore de la conversation

¹⁰ Patricia Ménissier, *Les amies de Voltaire dans la correspondance (1749-1778)*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitième siècles », 107, 2007, p. 14.

¹¹ *Ibid.*, p. 131.

dans le discours sur les pratiques épistolaires, il ne faut pas perdre de vue que lettre et conversation doivent être distinguées¹². L'étude de l'*ethos* de la Parisienne et du Napolitain aide à la compréhension de la dynamique qui les associe, à la condition qu'elle soit mise au service d'une interprétation ne cherchant pas à expliquer le réel vécu à Paris ou à Naples, mais bien la sociabilité – écrite, virtuelle – qui les rassemble en dépit de la distance.

Benoît Melançon a proposé dans un article d'avoir recours au concept sociologique de configuration tel que développé par Norbert Elias pour faire un semblable travail sur la représentation de soi¹³. Il y a mis au jour les changements de configuration dans trois correspondances du XVIII^e siècle, deux passives, celles d'Élisabeth Bégon avec son beau-fils et celle de madame du Deffand avec Voltaire, et une active, celle de Belle de Zuylen avec Constant d'Hermenches. Cette approche avait pour objectif non pas de dégager des associations épisodiques, mais plutôt de retracer des structures d'interaction fondant l'échange, sinon dans toute sa durée, à tout le moins dans la longue durée. Les études de cas procurées par Benoît Melançon montrent le mode de relation qui se tisse entre les épistoliers, leurs positionnements – l'un par rapport à l'autre – et leur inscription dans un réseau social plus ou moins étendu – leur duo par rapport à la société. Cette démarche s'appuie sur une conception de la lettre qui, en plus d'offrir une représentation du social, en assure la production :

Si, contrairement à ce que laissent entendre le discours commun et les habituelles analyses sociales des correspondances, l'on choisit de démontrer que l'épistolaire sert, par sa nature, à produire du communautaire, à articuler socialité et sociabilité, à mettre en coprésence une galerie d'acteurs sociaux – et non à laisser s'épancher un cœur dans un autre –, il importe de se doter de concepts appropriés à la compréhension de la médiation épistolaire¹⁴.

¹² Voir Benoît Melançon, « L'autre de l'échange », dans *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle*, préface de Roland Mortier, Saint-Laurent (Québec), Fides, 1996, p. 249-367.

¹³ Voir Benoît Melançon, « La lettre contre. Mme du Deffand et Belle de Zuylen », dans Benoît Melançon (édit.), *Penser par lettre*, Saint-Laurent (Québec), Fides, 1998, p. 39-62. Le concept de configuration est présenté par Norbert Elias dans *Qu'est-ce que la sociologie ?*, trad. de l'allemand par Yasmin Hoffmann, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, coll. « Pocket », 1991 [1970], p. 154-161. Cela dit, ainsi que le souligne Nathalie Heinich, il traverse l'œuvre du sociologue en ce qu'il accompagne ses efforts de dissociation des termes du binôme individu/société. Voir Nathalie Heinich, *La sociologie de Norbert Elias*, 2^e éd., Paris, La Découverte, coll. « Repères », 233, 2002 [1997], p. 94-95.

¹⁴ Benoît Melançon, « La lettre contre », *loc. cit.*, p. 61.

L'analyse de la sociabilité épistolaire se fonde précisément sur ce type de postulat. Elle ne pourra que bénéficier du concours de concepts grâce auxquels seront dégagées les forces qui, textuellement, créent, entretiennent et maintiennent les relations unissant les membres d'un même groupe social.

Pour Norbert Elias, la configuration implique l'idée d'interdépendance, ou d'interpénétration, entre des individus nécessairement liés les uns aux autres, non pas dans un rapport de pouvoir, mais plutôt dans un rapport de forces¹⁵. Ainsi que le résume Nathalie Heinich,

[a]pprendre à penser les configurations, c'est raisonner non plus en termes d'individualités reliées les unes aux autres mais en termes de relations, forcément variables, entre des positions définies par le système de ces relations. [...] C'est là une opération toute simple à décrire, mais moins facile à mettre en pratique, si l'on en juge par son peu d'application dans les sciences sociales¹⁶.

Cette difficulté, Bernard Cahier a proposé de la résoudre en se concentrant sur les critères concourant à la formation et à la pérennité des groupes. Selon lui, le concept de configuration pourrait être prolongé par celui de « plateforme de communication¹⁷ ». Celui-ci repose sur un principe d'économie « qui pousse les individus formant la configuration à choisir de conserver l'existant chaque fois qu'il n'est pas nécessaire de le remplacer par du neuf ». Il implique la mise en place d'un discours « qui va lui-même participer à la conservation des acquis, en les cimentant de façon cohérente¹⁸ ». Alliant discours et structure sociale, cette proposition est pertinente pour approcher la forme de sociabilité qui orchestre les relations de Galiani et de Louise d'Épinay, auxquelles nous n'avons accès que par leurs lettres.

Patricia Ménissier a proposé une triple démarche pour lire la correspondance de Voltaire avec plus d'une trentaine de femmes, en étudiant les milieux littéraires des

¹⁵ Norbert Elias propose le passage d'un « concept de substance à un concept relationnel. Au centre des configurations mouvantes, autrement dit, au centre du processus de configuration, s'établit un équilibre fluctuant des tensions, un mouvement pendulaire d'équilibre des forces, qui incline tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ces équilibres de forces fluctuants comptent parmi les particularités structurelles de toute configuration. » Norbert Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, op. cit., p. 158.

¹⁶ Nathalie Heinich, *La sociologie de Norbert Elias*, op. cit., p. 92.

¹⁷ Bernard Cahier, « Actualité de Norbert Elias : réception, critiques, prolongements », *Socio-logos*, 1, mis en ligne le 12 avril 2006. URL : <http://socio-logos.revues.org/document30.html> [consulté le 8 mai 2009].

¹⁸ *Ibid.*

destinatrices, en ayant recours à la notion d'horizon d'attente et en procédant à une analyse rhétorique des lettres¹⁹. Benoît Melançon a pour sa part utilisé un concept issu de la sociologie pour mettre au jour les relations sociales qu'une correspondance peut entretenir ou créer. Notre étude de la représentation de la sociabilité bénéficiera de ces apports critiques en les articulant aux dynamiques sociales qui sont propres à la société de cour²⁰. Cela favorisera l'observation d'écarts qui se creusent parfois entre les pratiques des épistoliers et celles du monde, ce que conforte la trajectoire des lettres. En effet, il importe de ne pas perdre de vue la particularité de la réception épistolaire dans le monde parisien du XVIII^e siècle. Ainsi que le précise Antoine Lilti,

les textes qui circulent dans l'espace des salons revendiquent une forme spécifique de production et de réception : la société. Ils ne sont pas de l'ordre de l'intime, du for privé, et ne visent pas non plus un public. Ils sont produits pour un monde social spécifique, et tirent leur efficacité de leur capacité à circuler dans cet espace-là. [...] leur valeur est une valeur sociale, qui tient au succès immédiat de la performance et non à la potentialité esthétique de l'énoncé²¹.

La circulation des lettres et le fait de savoir, en les écrivant, qu'elles seront lues par d'autres, qu'elles circuleront, voire qu'elles survivront à leurs auteurs sont des facteurs qui doivent être considérés.

L'étude de la sociabilité épistolaire implique la prise en compte des relations sociales qui se forment dans et par l'échange des lettres. La représentation de cet échange peut donner accès à ses dynamiques propres si l'on garde à l'esprit qu'il est nécessairement médiatisé par l'écriture, par le temps et par la distance. À partir du concept éliásien de configuration, l'on pourra cerner la manière dont les épistoliers construisent la représentation de leurs relations. L'analyse de la mise en scène de soi, de l'autre et du groupe au sein duquel l'on se projette de façon imaginaire permettra de dégager les continuités entre la forme de sociabilité ayant précédé au départ de l'abbé et la sociabilité épistolaire par laquelle celle-ci continue d'exister.

¹⁹ Voir Patricia Ménissier, *Les amies de Voltaire dans la correspondance*, *op. cit.*, p. 12-13.

²⁰ À ce propos, voir Norbert Elias, *La société de cour*, trad. par Pierre Kamnitzer et Jeanne Etoré, Paris, Flammarion, coll. « Champs. Essais », 1985 [1969].

²¹ Antoine Lilti, *Le monde des salons*, *op. cit.*, p. 313.

Le Paris de Galiani

L'échange épistolaire entre Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani montre bien la pertinence d'une analyse menée du point de vue de la sociabilité, tant celle-ci y a présidé et tant elle s'y prolonge, ce que les contextes qui lui ont donné forme illustrent pleinement. L'on sait que les épistoliers se fréquentaient régulièrement, ce passé étant omniprésent dans leurs lettres. Au moment du départ de l'abbé, deux raisons majeures expliquent la mise en place de leur correspondance : l'inachèvement des *Dialogues sur le commerce des blés* et la volonté de ne pas voir se défaire des liens qui s'étaient créés tout au long de son séjour à Paris.

Démis de ses fonctions diplomatiques à l'ambassade de Naples en France, où il était l'homme de confiance du marquis Bernardo Tanucci, ministre du roi Ferdinand IV, l'abbé Ferdinando Galiani a dû quitter Paris à l'été 1769. Arrivé en 1759, à titre de secrétaire d'ambassade, il a livré des rapports sur la politique parisienne pendant dix ans, jusqu'à ce qu'une confidence faite à l'ambassadeur du Danemark soit découverte par le duc de Choiseul, qui était secrétaire d'État des Affaires étrangères (1758-1761 et 1766-1770) au moment de l'arrivée et au moment du départ de Galiani²². Le soupçonnant de nuire aux intérêts de la France depuis son entrée en poste, le duc de Choiseul a saisi cette occasion pour demander son expulsion²³.

En quittant Paris, l'abbé s'était mis en quête d'un correspondant attitré. Dans l'une de ses premières lettres à Louise d'Épinay, il l'interroge afin d'avoir son avis à propos du marquis de Croismare, à qui il pense alors proposer de s'acquitter de cette tâche. Elle le lui

²² « Au printemps de 1769, Galiani avait cru pouvoir assurer le baron de Gleichen, ambassadeur du Danemark, que la cour de Naples, en dépit de ses déclarations officielles, n'avait nullement l'intention de se solidariser avec Madrid et Versailles. Choiseul eut vent de cette indiscretion, qui lui permettait de perdre à la fois Tanucci et Galiani, et ce dernier fut rappelé à Naples le 6 mai. » Jean Fabre, « Galiani et la société française à l'époque de Louis XV », dans *Ferdinando Galiani*, Actes du colloque italo-français, 25-27 mai 1972, *op. cit.*, p. 169.

²³ « Le duc de Choiseul n'ignorait pas qu'il [*i.e.* Galiani] avait été envoyé à Paris pour combattre en sous-main sa politique qui tendait à infléchir l'attitude du royaume de Naples dans le sens des intérêts français en s'appuyant sur le Pacte de Famille qui unissait les Bourbons. L'interception d'une dépêche du baron de Gleichen, ambassadeur de Danemark et ami de Galiani, lui ayant permis de connaître une confidence imprudente de l'abbé, il n'avait pas manqué cette occasion d'exiger son départ. Le motif devait en rester caché [...]. Cependant le public s'interrogea et Mme d'Épinay dut informer l'abbé que certains le disaient disgracié par la cour de Naples. » Georges Dulac, « Préface », dans Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance* [1769-1782], éd. Daniel Maggetti, notes par Daniel Maggetti en coll. avec Georges Dulac, Paris, Desjonquères, coll. « XVIII^e siècle », 1992, vol. 1, p. 10.

déconseille – « je ne crois pas, mon cher abbé, que le marquis soit propre à être votre correspondant ; premièrement il n'est pas en lui d'avoir aucune exactitude, il ne voit presque plus et ne peut plus lire ni écrire sans une extrême nécessité²⁴ » – et elle le convainc plutôt de s'en remettre à elle :

Mais je vous répète que je me charge avec la plus douce satisfaction de cette commission et vous verrez que quoique femme je sais tenir parole et aimer mes amis absents avec autant de suite que s'ils étaient présents. [...] Mandez-moi sur quoi principalement vous désirez que roule notre correspondance et vous serez servi avec tout le zèle de la plus tendre amitié. Une femme de mon âge peut traiter toutes sortes de sujets et puis je m'en moque, j'écris à mon ami, pourvu que je sois contente de moi et lui aussi, tout est bien²⁵.

Ainsi s'engage une longue correspondance qui ne prendra fin qu'avec la mort de Louise d'Épinay. Remarquons que dès les premiers échanges cette relation confère un statut particulier à l'épistolière, non seulement en regard de l'abbé, mais aussi au sein du monde parisien.

La Parisienne l'illustre dans la deuxième lettre qu'elle adresse à Galiani. Elle y retranscrit l'extrait d'une conversation ayant eu lieu chez elle avec madame Geoffrin :

L'hôtesse du mercredi [*i.e.* madame Geoffrin], a dîné ici hier, on a parlé de vous, et comme elle a gardé le silence le plus exact j'en ai conclu qu'elle vous croyait en disgrâce, j'ai débité mes nouvelles sans dire que je les tenais de vous et j'ai prouvé la fausseté de ses idées sans lui adresser la parole. « Mais, a-t-elle dit, on dit qu'il est à Gênes, que fait-il là ? Pourquoi s'il est si fort en crédit ne va-t-il pas à Naples ? – M^{me} il est à Gênes parce qu'il y a à faire. – Qu'est-ce qu'il y a à faire ? – M^{me} il y a à faire. – Mais le savez-vous précisément, vous dit-il ce que c'est que ses affaires. – Oui M^{me}. – Il vous écrit donc ? – Oui M^{me}. – Ah je n'ai rien à dire. » Et en effet elle ne dit plus rien²⁶.

La relation épistolaire est signe de proximité pour madame Geoffrin, avec laquelle, il faut le préciser, Louise d'Épinay n'est pas dans les meilleurs termes, ainsi qu'elle le laisse entendre à quelques reprises dans ses lettres²⁷. L'on voit dans cet extrait que le départ de

²⁴ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 9 septembre 1769, *ibid.*, vol. 1, p. 68.

²⁵ *Ibid.*, vol. 1, p. 68-69.

²⁶ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 1^{er} septembre 1769, *ibid.*, vol. 1, p. 66-67.

²⁷ « Mme Geoffrin est toujours elle, bonne, excellente et originale en ce que le génie l'est toujours. Je ne la vois que quand je la rencontre comme vous savez. Elle se porte à merveille. C'est encore un problème que je n'ai pu résoudre de savoir pourquoi elle ne m'aime pas, car j'étais faite pour lui plaire, observant toujours paisiblement, n'offusquant et n'effaçant jamais personne, ni fortune ni maison montée, n'étant ni bête ni

Galiani a fait du bruit dans la capitale, dont madame Geoffrin est l'une des plus célèbres hôtes. L'abbé était apprécié dans les salons parisiens, où il avait acquis une réputation que la précipitation de son retour en Italie semble pouvoir ébranler et que les lettres viseront à lui conserver. À cet ancrage social de la correspondance s'ajoute un ancrage imaginaire qui a partie liée avec la culture dite française de la mondanité.

L'échange des correspondants s'ouvre par une citation de l'une des pièces qui a le plus stigmatisé, encore que sur le mode satirique, la représentation de la conversation et de la sociabilité mixte au temps de la galanterie. Dans sa troisième lettre, Louise d'Épinay cite en effet un passage des *Femmes savantes* de Molière²⁸. Ce faisant, elle marque en quelque sorte sa correspondance du sceau d'une représentation valorisant le commerce intellectuel et amical entre hommes et femmes, ce que traduit ici le vocabulaire amoureux caractéristique de la mode galante²⁹ :

Bonjour cher et précieux abbé de mon cœur, « Aimez-moi » dites-vous, eh je ne fais pas autre chose !

« Et nous établissons une espèce d'amour
Qui doit être épuré comme l'astre du jour.
La substance qui pense y peut être reçue,
Mais nous en bannissons la substance étendue. »³⁰

Cette citation offre un cadre imaginaire à la relation épistolaire en la plaçant sous le signe d'une forme de sociabilité caractérisée par sa mixité. Un autre passage de la correspondance évoque ce contexte particulier ; il en a été question dans le chapitre précédent avec la critique que fait Louise d'Épinay du *Pornographe* de Rétif de la Bretonne. Rappelons qu'elle y opposait « la galanterie auprès des femmes » à une ségrégation sociale des sexes où « les femmes resteraient dans l'intérieur de leur maison »

conquérante, cela est singulier. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 6 novembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 293. « M. Grimm a écrit à M^{me} Geoffrin une lettre qui à ce que l'on dit est un chef-d'œuvre de bon goût de plaisanterie et de génie. [...] Je n'ai point vu cette lettre et je ne la verrai pas. Le comte de Schomberg, et d'autres ont tenté de la lui demander pour me la faire lire, elle s'est mise dans une fureur épouvantable. Je ne croyais pas être un personnage assez important pour lui donner de la jalousie et par conséquent de l'humeur[.] Dieu soit loué. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 2 janvier 1774, *ibid.*, vol. 4, p. 104-105.

²⁸ Sur la satire des précieuses dans trois pièces de Molière (*Les précieuses ridicules*, *Les femmes savantes*, *L'école des femmes*), voir Myriam Maître, *Les précieuses. Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Lumière classique », 25, 1999, p. 296-297.

²⁹ À ce propos, voir Delphine Denis, *Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Lumière classique », 32, 2001.

³⁰ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 9 septembre 1769, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 1, p. 70.

et « les hommes iraient au cabaret³¹ ». Comme elle rend compte de l'ouvrage de Rétif de la Bretonne vingt jours seulement après avoir cité Molière, le rapprochement s'impose. La citation de Molière montre aussi la pérennité d'un imaginaire galant, dont il a déjà été amplement question dans un autre chapitre, et elle souligne la manière dont l'épistolière l'associe aux rapports qu'elle entretient avec l'abbé. L'une des principales raisons expliquant la naissance de leur correspondance est d'ailleurs associée à cette forme sociale particulière à la mondanité parisienne.

Ce qui intéresse dans un premier temps Galiani, c'est de suivre à distance les étapes de la révision et de l'édition de ses *Dialogues sur le commerce des blés*, confiés à Diderot et à Louise d'Épinay au moment de son départ. En outre, tout comme les abonnés de la *Correspondance littéraire*, il souhaite, lui aussi, être informé de l'actualité de la capitale. Il veut savoir comment se portent ses proches et s'assurer que l'on rappelle son souvenir à leur mémoire, ce qu'indique l'évocation rêvée de son retour à Paris dans sa première lettre à Louise d'Épinay :

Je suis toujours inconsolable d'avoir quitté Paris, et encore plus inconsolable de n'avoir pas reçu aucune nouvelle ni de vous, ni du paresseux Philosophe. Est-il possible que ce monstre dans son impassibilité ne sente pas à quel point mon honneur, ma gloire, (dont je me fiche), et mon plaisir, et celui de mes amis (dont je me soucie beaucoup), sont intéressés dans l'affaire que je lui ai confiée, et combien je suis impatient d'apprendre qu'enfin la pacotille ait doublé le cap, et passé le terrible défilé de la *révision* ? Car après cela je suis tranquille sur le reste.

Il paraît que tout me pousse à m'éloigner de tout ce que j'aime dans le monde. L'héroïsme sera donc bien plus grand, et bien plus mémorable à vaincre les éléments, la nature, les dieux conspirés, et retourner à Paris. Oui Paris est ma patrie. On aura beau m'en exiler j'y retomberai. Attendez-moi dans la rue Fromenteau au quatrième sur le derrière chez la nommée... Là demeurera le plus grand génie de notre âge, en pension à trente sols par jour, et il sera heureux³².

³¹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 29 septembre 1769, *ibid.*, vol. 1, p. 78-79.

³² Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 17 juillet 1769, *ibid.*, vol. 1, p. 58. Les éditeurs de la correspondance précise que la rue Fromenteau était « une des rues les plus mal famées de Paris ». *Ibid.*, vol. 1, p. 58, note 2. Galiani fait probablement allusion à la maison d'une maquerelle ou d'une prostituée habitant sur cette rue. Le « Sermon » que Grimm diffuse dans la *Correspondance littéraire* du 1^{er} janvier 1770 le confirme : « [D]ans la vue de signaler notre juste gratitude envers notre cher et vénérable frère Galiani, il sera fait à la porte de ce lieu saint [*i.e.* la résidence des d'Holbach, appelée tantôt la synagogue tantôt l'église dans ce texte] une collecte en faveur et au profit des enfants naturels que notre dit charmant abbé a eux, ou seul ou de compagnie, de différents lits des rues Saint-Honoré, Champfleuri, Tiquetonne, carrefour de Bussy et autres quartiers de la ville, faubourgs ; banlieue ; prévôté et vicomté de Paris [...]. » *Ibid.*, vol. 2, p. 300-301. (Trois extraits du « Sermon » sont donnés en annexe dans l'édition critique de la *Correspondance*.)

La parution de la « pacotille », c'est-à-dire des *Dialogues sur le commerce des blés*, constituera une source d'apaisement pour l'abbé. Il écrit quelque temps plus tard : « Faites-moi de grâce écrire par Grimm, par Schomberg, par le baron [d'Holbach] par tout le monde. Cela est nécessaire à mon salut³³. » En dépit des tournures dramatiques qu'il aime à employer – il parle ici de son salut et son retour hypothétique à Paris était placé, dès sa première lettre, sous le signe de l'héroïsme –, il n'en demeure pas moins que le maintien de son réseau parisien est pour lui essentiel. Des raisons éditoriales aussi bien que des raisons sociales ont donc motivé le choix de Louise d'Épinay à titre d'interlocutrice privilégiée.

La finalisation des *Dialogues sur le commerce des blés* occupe les correspondants jusqu'à leur publication, celle-ci ayant été retardée à maintes reprises à cause des risques de contrefaçon et des difficultés rencontrées avec la censure³⁴. La complexité des transactions financières avec le libraire Joseph Merlin, éditeur de l'ouvrage, demeure néanmoins une source de préoccupations jusqu'en 1773, le règlement des sommes dues à Galiani se faisant attendre pendant de longues années. Ces soucis constituent un motif récurrent de plaintes pour l'abbé. Chargée de ses relations éditoriales, Louise d'Épinay devient, par défaut, gestionnaire de sa caisse parisienne³⁵. Aussi lui rend-elle régulièrement compte de l'état de ses avoirs et de ses dépenses³⁶. Le sujet prend d'ailleurs une telle importance qu'elle le

³³ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 3 février 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 115.

³⁴ Les *Dialogues* ont paru pour la première fois en janvier 1770, soit plus de six mois après le départ de l'abbé. Au sujet des craintes de contrefaçon de l'éditeur et du long processus de censure des *Dialogues*, voir les lettres de Louise d'Épinay à Galiani des 29 septembre 1769, 4 octobre et 23 octobre 1769, *ibid.*, vol. 1, p. 77, p. 90-91 et p. 93. Le censeur de Galiani aurait été un économiste opposé aux thèses défendues par l'abbé, ce qui explique les délais rencontrés. À propos du choix des censeurs et du rôle du directeur de la Librairie au XVIII^e siècle, voir Barbara de Negroni, *Lectures interdites. Le travail des censeurs au XVIII^e siècle. 1723-1774*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel. Histoire », 1995, p. 39-51.

³⁵ « Vous m'annoncez dans la réponse au n° 8 que je serai votre caissier à l'avenir et comme rien n'éveille l'ambition comme les promotions, j'aspire au grade d'intendant et bientôt à celui de tuteur ; non pour m'enrichir à vos dépens, mais pour mettre de l'ordre dans vos affaires, modérer vos dépenses, et vous empêcher de faire de mauvaises affaires [...]. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 24 juin 1770, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 1, p. 193.

³⁶ Par exemple : « Si je ne vous ai pas parlé de l'état de vos finances depuis longtemps c'est que je n'ai pas voulu vous donner d'inquiétudes qu'on ne manque jamais de prendre de loin quand on est des semaines entières sans avoir de nouvelles. Vous saurez donc que l'enchanteur Merlin après m'avoir demandé délai sur délai que je lui accordais avec peine parce que je savais que jamais livre n'a été si bien et si promptement vendu, m'a forcée enfin à le faire assigner ce qui a été fait samedi. Nous avons su par la librairie qu'il ne lui reste que 132 exemplaires de quatre mille qu'il a tirés, ses affaires sont en très bon état et c'est mauvaise volonté pure. C'est cet après-dîner que le jour où il sera condamné à payer sera prononcé par les consuls mais il sera trop tard pour pouvoir vous le mander par cet ordinaire. » Lettre de Louise

souligne ironiquement dans l'une de ses lettres, en mettant en lumière le rôle qu'elle joue à Paris pour le compte de Galiani :

Mais dites-moi donc une chose, mon cher abbé, est-ce que vous comptez ne plus m'écrire et couper court à la correspondance quand je n'aurai plus d'argent à vous ? Vous me dites dans chaque lettre, « Parlez-moi de Merlin de mes affaires, voilà tout ce qui m'intéresse. » Je suis votre servante, vous en avez pour la vie avec moi, je vous en avertis et vous me prendrez comme je suis, muette ou éloquente, bête, ou sublime, arrangez-vous là-dessus. Je vous ferai voir qu'une femme française et flamande est plus constante et tout aussi vive dans ses goûts qu'un abbé napolitain. Vous aurez assidûment une lettre de moi toutes les semaines que votre coffre soit plein ou vide et vous me répondrez sans quoi vous en aurez deux au lieu d'une et par la poste encore et les plus plates que je pourrai si vous ne répondez pas³⁷.

Apparaît dans cet extrait l'importance de l'ouvrage en tant que moteur épistolaire. La fin des soucis éditoriaux ne sonnera toutefois pas le glas de l'échange, ainsi que feint ici de le croire Louise d'Épinay. De fait, ses raisons sociales en forment bien plus sûrement les assises.

On a vu les regrets qu'exprime Galiani dans sa première lettre sur la nécessité de devoir s'« éloigner de tout ce [qu'il] aime dans le monde³⁸ », en l'occurrence de sa vie parisienne. « Je sens et j'éprouve tous les jours davantage qu'il m'est physiquement impossible de vivre hors de Paris. Pleurez-moi pour mort si je ne reviens pas³⁹ », écrit-il encore un mois après son départ. Même si une amitié unissait déjà les épistoliers, Louise d'Épinay se représente d'abord telle une intermédiaire entre l'abbé et le monde parisien :

Et Schomberg pourquoi ne m'écrit-il pas. Madame d'Houdetot se souvient-elle de moi ? M. de St-Lambert sait-il que je l'aime toujours ? Mme Geoffrin que fait-elle ? Elle a un ami roi pestiféré, et un petit abbé édenté, et ennuyé. L'un en Pologne l'autre à Naples, et tout cela ne lui fait rien je gagerais. Adieu⁴⁰.

d'Épinay à Galiani, 2 avril 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 131-132. Les demandes de remboursement réitérées seront régulièrement communiquées à l'abbé jusqu'à la faillite du libraire.

³⁷ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 29 mars 1771, *ibid.*, vol. 1, p. 78-79. « Merlin paie exactement aux termes prescrits ; au mois d'août il sera condamné sur son 2^d billet à payer les mois doubles et peu à peu sans un sol de perte vous toucherez le tout. [...] ainsi dormez tranquille et que je ne voie plus dans ces précieuses lettres Merlin, Merlin, Merlin ; je crois avoir une cloche de couvent dans l'oreille. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 24 juin 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 193.

³⁸ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 17 juillet 1769, *ibid.*, vol. 1, p. 58.

³⁹ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 14 août 1769, *ibid.*, vol. 1, p. 62.

⁴⁰ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 13 octobre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 273

L'éloignement est source d'inquiétude pour l'abbé, qui craint d'être oublié. « Aucune réflexion sur la lettre ne peut faire l'économie d'un truisme qui, pour en être un, n'est pas moins porteur d'une vérité fondatrice », rappelle Benoît Melançon : « toute lettre naît d'une absence, dont l'éloignement physique prolongé est la manifestation la plus évidente, sans pour autant en être la seule⁴¹ ». Dans le cas de la correspondance entre Louise d'Épinay et Galiani, l'absence se dessine d'abord non pas en fonction d'une proximité qui les aurait particulièrement unis tous les deux, mais plutôt entre l'abbé et la société de sa correspondante, qui était aussi la sienne à Paris.

Grâce à cette correspondance, Galiani a pu continuer d'entretenir de nombreuses relations avec les gens qu'il fréquentait dans la capitale française. Pour preuve, ainsi que le confirme Paul Bedarida, « ce n'est qu'avec la maladie de Madame d'Épinay que les échanges de lettres s'espacent pour cesser pratiquement avec presque tous les Français après la disparition de celle-ci en 1783⁴² ». Dans cette sociabilité à distance, le rôle de l'épistolière supplée parfois à la lettre elle-même – « Je devrais ce soir répondre à la belle lettre de madame Necker, mais je n'en ai pas le temps. Vous lui enverrez en attendant mes compliments⁴³. » Le plus souvent, Galiani s'enquiert auprès d'elle de l'état de ses amis, lui demandant de leur transmettre ses témoignages d'amitié et ses lettres : « Adieu ma belle dame. J'embrasse le Prophète [*i.e.* Grimm], le Philosophe [*i.e.* Diderot], et tout le monde embrassable. Travaillez à mon retour à Paris si vous voulez me revoir. M. l'abbé Terray [alors contrôleur général des Finances] n'a qu'à montrer une petite envie de me consulter. Je vole au secours des malavisés⁴⁴ » ; « Et Suard, et le baron, et enfin tous, pourquoi m'oublient-ils ? Je vous prie quelquefois de leur montrer quelques articles des miennes, pour qu'ils aient un certificat de ma vie⁴⁵ » ; « Envoyez par Grimm souvent de mes nouvelles et de mes compliments à madame de La Ferté-Imbault, à madame Geoffrin, à la cruelle Necker, qui ne veut absolument pas m'écrire, et bonsoir⁴⁶. » Le montreront encore plusieurs autres exemples cités ci-dessous : Louise d'Épinay est pour Galiani, dans le

⁴¹ Benoît Melançon, *Diderot épistolier*, *op. cit.*, p. 59.

⁴² Paul Bedarida, « La correspondance française de l'abbé Galiani », *loc. cit.*, p. 13.

⁴³ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 9 mars 1770, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 1, p. 124.

⁴⁴ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 4 août 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 225.

⁴⁵ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 8 juin 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 126.

⁴⁶ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 18 mai 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 112.

discours de l'un comme de l'autre, un « point de contact⁴⁷ » essentiel au maintien de ses relations parisiennes.

Plus qu'une source de nouvelles et d'informations, Louise d'Épinay devient une complice concourant à la bonne conservation des dispositions que l'on entretenait à Paris à l'égard de l'abbé. Vu le caractère mondain des lettres du Napolitain, elle lui permet aussi, en les faisant circuler, de conforter la réputation qu'il y avait acquise dans le monde. Il peut ainsi caresser l'illusion de toujours participer à cette vie de société, ce que souligne Antoine Lilti :

Aux yeux de Galiani, les lettres sont des petites œuvres, elles fonctionnent sur le modèle des contes et des plaisanteries qui faisaient son succès dans les salons parisiens. Elles doivent circuler, amuser le plus de monde possible, et entretenir le prestige de leur auteur. Aussi s'empporte-t-il quand certains de ses correspondants ont la prétention de ne pas montrer ses lettres, de les garder pour eux. Ce qui nous semble aujourd'hui une pratique normale lui paraît un inacceptable abus de pouvoir, un refus caractérisé de jouer le jeu⁴⁸.

De fait, Galiani s'indigne et s'inquiète lorsqu'il apprend qu'on n'a pas pu voir ses lettres⁴⁹ ou lorsque, ne recevant pas de réponse à l'une d'entre elles, il s' imagine qu'un de ses amis lui a été « débauché⁵⁰ ». Leur circulation s'inscrit dans les logiques de la sociabilité mondaine, mais c'est bien parce que les lettres de Galiani offrent de lui-même la représentation de ce qu'il a pu être en société qu'on peut les envisager sous cet angle. En demandant régulièrement à sa correspondante de les faire lire, il leur confère, de même

⁴⁷ L'expression est de Malcolm Gladwell, qui étudie le rôle des « points de contact » dans la manière dont se créent des relations et dont se propagent des pratiques, des comportements, des informations. Certains modèles étudiés dans son ouvrage pourraient être rapprochés du statut d'intermédiaire de Louise d'Épinay. Pensons par exemple aux profils des « connectors », « mavens » et « salesmen », qui permettent respectivement à l'auteur d'expliquer les processus de la mise en relation des personnes, de l'accumulation et de la redistribution de l'information, de l'adaptation des pratiques. Voir Malcolm Gladwell, *The Tipping Point. How Little Things Can Make a Big Difference*, New York/Boston, Little, Brown and Company, 2000, p. 30-88.

⁴⁸ Antoine Lilti, *Le monde des salons*, op. cit., p. 290.

⁴⁹ « Mora me parle de vous. Il a vu quelques-unes de mes lettres, mais pourquoi n'en a-t-il pas vu des vieilles. Est-ce que vous les brûlez ? » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 5 février 1771, dans *Correspondance*, op. cit., vol. 2, p. 272.

⁵⁰ « Lorsque j'écrivis ma première lettre à Panurge, j'ai écrit aussi au baron, et il ne m'a pas répondu. Pourquoi ? Panurge me l'aurait-il débauché ? S'il m'a fait cela je ne lui pardonnerai de ma vie. J'aime le baron plus que Panurge, et même plus que mes *Dialogues*. Je l'adore ; je ne veux pas perdre son amitié pour rien au monde. Je vous prie donc de cet éclaircissement. » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 9 juin 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 185-186.

qu'aux productions qu'il rédige et envoie à l'occasion, un rôle semblable à celui que jouaient, jadis, ses bons mots aux yeux des gens du monde.

La lettre a pour fonction de conforter sa réputation, mais aussi d'en prévenir toute altération. Par exemple, lorsqu'il apprend qu'un passage de son « Croquis d'un dialogue sur les femmes » aurait froissé deux de ses amis, Galiani se défend longuement de toute mauvaise intention :

Vous m'apprenez la chose du monde la plus neuve, et la plus étonnante pour moi : que dans mon dialogue sur la femme il y ait un trait qui pourrait blesser Thomas, dont je n'ai pas vu l'ouvrage, et M^{me} Necker. Je vous jure que je n'en ai pas eu l'intention. Trois cents lieues, et trois années sont des grands intervalles. N'ayant conservé aucune copie de mon dialogue je ne sais pas ce qu'il y avait. Vous êtes la maîtresse d'en ôter tout, la moitié, ou telle partie, qu'il y aurait, et vous ne pouvez me faire rien de plus agréable, que d'en ôter ce qui blesserait mes véritables amis. [...] Au reste ôtez tout je vous en prie. Au surplus vous savez que j'aimerais que mes lettres fussent lues, et vues de tous mes amis. Ce n'est pas par vanité. C'est pour me conserver dans leur souvenir. C'est parce que j'aimerais à leur parler, et je ne le puis pas. C'est parce que je mange à Naples, mais je vis toujours à Paris, et j'y vivrai tant que je pourrai. Ainsi de mon côté nulle difficulté, que ce que je vous envoie soit vu, excepté ce qui blesserait les dévots, gens à craindre, gens qu'un Italien doit encore plus ménager qu'un Français⁵¹.

Ce dialogue avait été écrit en réponse à une lettre de Louise d'Épinay portant sur le savoir des femmes et sur les exigences sociales de la modestie féminine⁵². Un échange s'en était suivi entre les épistoliers à propos de l'éducation des femmes. La publication, un an plus tard, de l'ouvrage de Thomas *Sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes* et la critique qu'en avait fait Louise d'Épinay dans une lettre avaient relancé le débat et amené Galiani à faire son « Croquis »⁵³. Ce texte avait fait la joie des habitués de la résidence de

⁵¹ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 30 octobre 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 134.

⁵² Voir la lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 4 janvier 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 23-27.

⁵³ Notons que Galiani a aussi reçu la critique qu'a faite Diderot de l'ouvrage de Thomas, mais après avoir écrit et envoyé son dialogue à Louise d'Épinay. Celle-ci lui annonce ainsi la première version de l'essai *Sur les femmes* de Diderot, également diffusé dans l'ordinaire du 1^{er} avril 1772 de la *Correspondance littéraire* : « Je vous ai envoyé la semaine dernière mon jugement sur le livre de M. Thomas, je vous enverrai la semaine prochaine un morceau que le Philosophe [*i.e.* Diderot] a fait sur le même sujet où il y a des choses bien précieuses. Il vaut la peine d'être lu. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 22 mars 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 38. Galiani accuse réception de l'essai de Diderot le 25 avril 1772 en le comparant à son « Croquis », qu'il avait expédié le 11 de ce mois. Voir *ibid.*, vol. 3, p. 47.

Louise d'Épinay, et on l'avait fait circuler⁵⁴. Par-delà les aimables protestations de l'abbé, on voit la dimension performative dont a pu être porteuse la lettre dans laquelle il exprime son étonnement d'avoir déplu. En effet, si cette lettre a été lue en société, elle a pu épargner le travail de censure demandé en faisant elle-même réparation de toute offense. En dépit des fréquentes saillies épistolaires de l'abbé, on peut accorder foi à son aveu d'innocence tant les expressions de nostalgie et les inquiétudes concernant l'amitié des Parisiens sont récurrentes sous sa plume. La circulation de ses morceaux permet aussi de voir se dessiner le réseau social de l'abbé, qui se profile d'autant plus précisément qu'il insiste régulièrement pour que sa correspondante collectionne ses envois à Paris, qu'ils lui aient ou non été adressés.

En plus des lettres qui lui parviennent, Louise d'Épinay lit souvent, à moins d'une brouille⁵⁵, celles que reçoivent le baron d'Holbach, Jean-Baptiste Suard, l'abbé Morellet, madame Geoffrin, Susanne Necker : « Mme Necker est aux eaux de Spa, ainsi je ne verrai point votre lettre, pour celle de Suard je la verrai sûrement, quoique vous me disiez qu'elle n'en vaut pas la peine. Rien de vous, mon cher abbé, ne m'est indifférent⁵⁶. » Plus qu'une simple expression d'amitié pour son correspondant, cette remarque de l'épistolière répond à des attentes explicitement formulées par l'abbé. De fait, lorsqu'il ne lui transmet pas directement des copies de ses lettres, il lui demande de se les procurer et de les copier. Il l'incite de surcroît à essayer de mettre la main sur celles auxquelles il répond, même si elles ne sont pas toujours facilement accessibles pour la Parisienne :

Je vous envoie la copie de ma seconde lettre à Panurge [*i.e.* l'abbé Morellet]. Pour la bien entendre il faudrait que je vous communiquasse celle que j'ai reçue, mais elle est si longue, en tous sens si longue ! Si c'est vraiment Panurge qui l'a écrite, j'imagine que vous ou du moins Grimm, ou autres lui feront plaisir de lui en demander la lecture. De la lecture à la copie il n'y a qu'un pas, et ce pas est bientôt franchi ! Est-il possible que vous ne puissiez pas lire ma première ? Cela me fâche, et me désespère. Marmontel qui a la mémoire heureuse aidé de d'Alembert qui l'a

⁵⁴ Louise d'Épinay mentionne notamment qu'elle remettra ce dialogue « au chevalier [de Magallon] qui le fera lire chez Mlle de Lespinasse qui le demande à tout le monde ». Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 30 novembre 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 162.

⁵⁵ Les malentendus qui ont entouré la préparation des *Dialogues sur le commerce des blés* ont valu de mauvaises dispositions de la part de l'abbé Morellet et du baron d'Holbach à Louise d'Épinay, à tort accusée de persiflage, et à Sartine, alors en charge de la Librairie. Voir la lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 7 mai 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 163.

⁵⁶ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 2 septembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 250.

encore plus forte, la retiendront par cœur, et vous la diront. Absolument il faut qu'elle soit dans votre recueil⁵⁷.

Cette allusion de l'abbé au « recueil » de son épistolière pourrait désigner l'ensemble des lettres qu'il écrit et reçoit à cette époque au sujet de la parution des *Dialogues sur le commerce des blés*, notamment avec Morellet, physiocrate surnommé « Panurge » par les épistoliers. En effet, la question est importante pour Galiani, qui défend ses idées économiques dans ce débat et qui souhaite y mettre en relief davantage qu'une réputation mondaine.

La querelle suscitée par la publication des *Dialogues* prend une grande ampleur dans la correspondance. Elle incite Galiani à vouloir faire voir ses écrits et à revendiquer l'auctorialité de ses ouvrages. Dans une lettre autobiographie adressée à Louise d'Épinay, il en dresse la liste et il fait la démonstration qu'il est « l'aîné de tous les économistes » : « Comme ces bêtes m'ont cru un intrus, et un nouveau venu dans leur bercail, je suis bien aise qu'ils sachent que c'est bien à moi à les en chasser, et à rester où je suis depuis 20 ans⁵⁸. » Son entrée en matière indique, en outre, qu'il recherche probablement par cette action à jouir d'une plus grande considération aux yeux des représentants de la République des lettres. Galiani commence sur un ton humble, dans lequel il souligne le fait qu'il n'appartient pas au groupe de philosophes faisant alors autorité dans le monde des lettres : « Pour moi je ne suis qu'un pauvre économiste manqué qui n'a que du pain pour tout potage, et des abbayes pour tout revenu. Ainsi ne me mêlez pas avec la grande boulangerie [*i.e.* le cercle du baron d'Holbach] lorsque je n'appartiens qu'à la petite⁵⁹. » Vu le contexte et le contenu de la lettre, cette modestie, rarissime chez Galiani, ne peut être qu'une *captatio benevolentiae* s'adressant non pas à Louise d'Épinay,

⁵⁷ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 2 juin 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 178.

⁵⁸ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 13 décembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 313-315. Galiani revendique un ouvrage de jeunesse par lequel il montre avoir écrit sur le sujet bien avant les physiocrates : « En attendant j'ai vu avec un grand étonnement sur la *Gazette de France* du 9 9^{mbre} qu'on a publié à Paris un ouvrage à moi écrit en italien en 1754, et traduit en français, et je gage que je n'y suis pas même nommé, et que vous n'en savez rien vous la première. Voici le fait. En 1726 avant que je vinsse au monde Barthélemy Intieri Toscan homme de lettres, et géomètre, et mécanicien du premier ordre inventa une étuve à blés. En 1754 il était vieux de quatre-vingt-deux ans, et presque aveugle. Je souhaitais que le monde connût cette machine utile. J'écrivis donc un petit livre intitulé *Della perfetta conservazione del grano*, et comme je n'ai jamais voulu mettre mon nom sur aucun de mes ouvrages, je voulus qu'il portât le nom de l'inventeur de la machine ; mais tout le monde sait qu'il est à moi [...]. » *Ibid.*, vol. 1, p. 314.

⁵⁹ *Ibid.*, vol. 1, p. 313-314.

mais à ses autres lecteurs. Jointe au « recueil » de sa correspondante, elle complète le tableau des prises de position de l'abbé, qui n'est plus là lui-même pour se défendre.

De façon plus générale, ce « recueil » pourrait aussi être celui de la mémoire mondaine de Galiani, puisqu'il ne demande pas uniquement à sa correspondante de retracer les pièces de ce débat, mais aussi celles qu'il adresse à des Parisiens qui n'y participent pas. Le montrent son désarroi devant l'impossibilité de Louise d'Épinay d'avoir accès à une lettre envoyée à Susanne Necker et la stratégie qu'il lui propose pour y réussir : « Voilà une petite dissertation que vous m'avez arrachée. Promettez à madame Necker de la lui communiquer en troc de ma lettre. Je ne saurais imaginer que Suard, Marmontel et d'autres ne puissent vous mettre en relation avec madame Necker⁶⁰. » Enfin, il pourrait s'agir du recueil posthume que formera l'ensemble de leur correspondance.

Les épistoliers évoquent à quelques occasions cette production commune qui, prévoient-ils, leur survivra :

Vous savez bien, ma belle dame, que notre correspondance après notre mort commune sera imprimée. Quel plaisir pour nous ! Comme cela nous divertira ! Or je travaille de toute ma force à faire en sorte, que mes lettres l'emportent sur les vôtres, et je commence à me flatter d'y réussir. On remarquera dans les vôtres un peu trop de monotonie d'amitié. Toujours tendre, toujours affectueuse, toujours caressante, toujours applaudissante. Au contraire les miennes auront une variété charmante : quelquefois je vous dis des injures ; quelquefois des sarcasmes, j'ai de l'humeur de chien, et même quelquefois je commence sur un ton et je finis sur un autre, et toujours je me porte bien. Voilà surtout ma grande supériorité⁶¹.

Eh bien, me voilà, me voilà, allons, mon cher abbé, reprenez votre gaieté, votre plume et faisons revivre notre correspondance, mais plus d'apathie ; car j'ai la main tremblante, je ne vois goutte et je suis encore un tantinet hébétée[,] si vous êtes apathique de votre côté, nos lettres seront pitoyables, et que dira la postérité de nous que l'on aura vus si brillants dans l'art vous de dire les choses et moi les riens. Ce qu'on devient ! Tenez cette phrase m'humilie, je ne veux point qu'on s'en serve pour nous. Arrangez-vous là-dessus⁶².

⁶⁰ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 31 août 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 186.

⁶¹ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 5 juin 1773, *ibid.*, vol. 4, p. 21.

⁶² Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 9 novembre 1778, *ibid.*, vol. 5, p. 202.

Les publications des correspondances des hommes de lettres étaient devenues courantes à la fin du XVIII^e siècle⁶³. Ainsi que l'expliquent Hans Bots et Françoise Waquet, « généralement posthumes, elles sont dues à des parents, à des amis ou à des élèves du défunt, répondant, à l'occasion, à l'initiative d'un libraire », puisque l'on considérait alors leurs lettres comme « des sommes de savoir qui éclairaient une pensée et complétaient une œuvre⁶⁴ ». Faisant allusion à cette tradition, les épistoliers montrent avoir conscience de travailler ensemble à l'élaboration d'une œuvre⁶⁵, ce qui transparaît dans le commentaire de l'abbé sur la complémentarité de leurs lettres : « Je garde soigneusement les vôtres, et je ne trouverai pas à vendre ce manuscrit, ni vous le mien qu'à quelque curieux qui les achètera tous les deux⁶⁶. » Aussi la représentation qu'ils y offrent d'eux-mêmes doit-elle être approchée en fonction de cette projection de leur correspondance dans une éventuelle postérité. Vu la multiplicité des liens sociaux que conserve Galiani et vu le rôle qu'il confère à sa correspondante dans l'établissement de son recueil, l'autoreprésentation de celle-ci est, nécessairement, empreinte de sa fonction d'intermédiaire.

En plus de veiller à la conservation des lettres et aux bonnes relations de l'abbé, Louise d'Épinay relaye les informations de Naples à Paris et de Paris à Naples. Elle transmet parfois à son correspondant des billets que Grimm lui remet pour qu'elle les joigne à ses lettres, quand ce ne sont pas des caisses de livres, des objets ou des pièces de

⁶³ « Cette pratique ressortit à une évolution qui intervint au cours du XVII^e siècle et qui marque une double rupture, d'une part, avec les publications des humanistes [...], qui fournissaient avant tout des modèles de style, d'autre part, avec les règles du genre épistolaire du temps. L'intérêt se porta alors de façon prédominante sur leur contenu [...]. » Hans Bots et Françoise Waquet, *La République des Lettres*, Paris, Belin/De Boeck, coll. « Europe & histoire », 1997, p. 152.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 152.

⁶⁵ Deux premières éditions de la correspondance française de Galiani verront le jour la même année, au début du XIX^e siècle : *Correspondance inédite de l'abbé Ferdinand Galiani, conseiller du roi, pendant les années 1765 à 1783, avec Mme d'Épinay, le baron d'Holbach, le baron de Grimm, Diderot, et autres personnages célèbres de ce temps*, Paris, Dentu, 1818, et *Correspondance inédite de M. l'abbé Ferdinand Galiani, conseiller du roi de Naples, pendant les années 1765 à 1783, avec Mme d'Épinay, le baron d'Holbach, le baron de Grimm, et autres personnages célèbres du XVIII^e siècle*, Paris/Strasbourg/Londres, Treuttel et Würtz, 1818. Ces éditions ne présentent que les lettres de Galiani. Fausto Nicolini est le premier à proposer une édition de la correspondance de Louise d'Épinay et de Galiani en publiant *La signora d'Épinay e l'abate Galiani. Lettere inedite (1769-1772)*, Bari, Gius. Laterza & Figli, 1929 et *Gli ultimi anni della signora d'Épinay. Lettere inedite all'abate Galiani (1773-1782)*, Bari, Gius. Laterza & Figli, 1933. Pour plus de détails au sujet de ces éditions, voir Paul Bedarida, « La correspondance française de l'abbé Galiani », *loc. cit.* La seconde édition de leur correspondance est celle qu'ont préparée Daniel Maggetti et Georges Dulac (1992-1997), à laquelle nous nous référons.

⁶⁶ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 5 février 1771, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 2, p. 272.

vêtements qu'elle envoie⁶⁷. Aussi insiste-t-elle souvent sur ses qualités d'intermédiaire, sur sa disponibilité et sur son exactitude dans son commerce avec lui, en mettant en valeur son dévouement par comparaison avec celui des autres Parisiens :

Vous dites donc que lorsque je ne puis pas écrire je dois faire travailler le marquis, la chaise de paille [*i.e.* Grimm], ou le Philosophe [*i.e.* Diderot]. Cela est bien imaginé ; tous gens qui ne sont bons à rien. Avez-vous rêvé longtemps pour trouver cela ? Le marquis [de Mora] vous a écrit une fois, vous avez vu comme il s'en tire ? De plus il est aveugle. La chaise de paille court comme un fou en Angleterre et incessamment il ira vous dire tout ce qu'il n'a pas le loisir d'écrire. Le Philosophe est toujours sous le charme et l'on dit qu'il n'y a là, ni plume, ni encre, ni papier : nous accrochons de temps à autre quelques-unes de ses sublimes rêveries, je vous les envoie, voilà tout ce que vous pouvez tirer de lui. Mais laissez faire, à l'avenir je ferai écrire ma fille [...] et ce sera à nous pauvres et laborieux que vous écrirez et non à vos amis riches et fainéants qui n'ont pas le temps de vous dire qu'ils vous aiment, car ils vous aiment n'en doutez pas, mais c'est une grande vérité qu'il n'y a que les gens fort occupés et travailleurs qui trouvent du temps pour tout, et cela parce qu'ils sont forcés à avoir de l'ordre⁶⁸.

Les qualités ici évoquées relèvent d'une aptitude à l'organisation dans le travail et d'un sens pratique. Elles ont aussi à voir avec l'assiduité, ce que souligne encore Louise d'Épinay dans une lettre en réponse aux plaintes de l'abbé qui se dit abandonné :

Mais quel train il fait ce petit abbé ! On dirait un éphémériste ! D'autant qu'il est dans cette lettre du 13 8^{bre} que je viens de recevoir, aussi injuste que bruyant. Que voulez-vous de moi ? Je vous écris régulièrement toutes les semaines toute affaire cessante, quel est le Parisien ou Parisienne qui en fasse autant ? Je suis trois semaines de suite sans vous électriser ? Voilà assurément une belle nouvelle que vous m'apprenez là ? Mais mon étonnement vient bien plutôt de ce que quelques-unes de mes lettres vous ont fait ce surprenant effet. Qui diantre peut avoir de l'esprit ou de l'imagination une fois par semaine précisément le jour de la poste ? Je vous écris tout ce qui me passe par la tête, je vous écris parce que je vous aime

⁶⁷ « Tout ce que je puis vous dire de plus satisfaisant pour vous, c'est que votre caisse est partie. Je vous envoie la liste de ce qu'elle contient, et pour me mettre en état au bout de quelque temps de vous envoyer tous les six ou huit mois des livres à votre fantaisie je vous dirai à l'avenir à chaque ordinaire un mot de ceux qui paraissent que j'imaginerai pouvoir piquer votre curiosité et vous me manderez à votre tour ceux que vous voulez que je vous achète. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 31 août 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 187. L'abbé demande aussi différentes choses à sa correspondante, par exemple : des poignets (*ibid.*, vol. 4, p. 193), de la toile pour se faire confectionner des chemises (*ibid.*, vol. 4, p. 196), des recettes de médicaments (*ibid.*, vol. 2, p. 271-272, 282, 287), de l'encre (*ibid.*, vol. 5, p. 159), un morceau de vélin (*ibid.*, vol. 5, p. 191-191), etc. Il s'en remet aussi à elle pour ses abonnements à des périodiques français : « Je veux m'abonner du commencement de la nouvelle année à la *Gazette de France*, mais je voudrais la recevoir franche jusqu'à Rome. Je crois que cela se peut aisément. Parlez-en à Suard. » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 18 novembre 1769, *ibid.*, vol. 1, p. 95-96.

⁶⁸ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 13 octobre 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 207-208.

parce que j'aime à vous faire souvenir de moi, ce n'est pas ma faute si les autres ne vous écrivent pas, il ne faut pas me chercher noise pour cela, car je vous dirai comme cette religieuse, « Eh bien mon révérend père, si vous n'êtes pas content de moi, couchez-vous auprès ». C'est un de nos proverbes qui veut dire, « Allez vous promener »⁶⁹.

Dans ces deux extraits, l'épistolière dresse d'elle-même un portrait qui se construit par opposition aux gens de lettres avec qui correspond également l'abbé, quoique moins assidûment. L'on verra encore cette manière qu'elle a, de façon générale, de se dissocier des gens de lettres, qu'ils soient hommes ou femmes. Pour l'heure, constatons que la régularité et le dévouement sont les principaux éléments de l'autoreprésentation de Louise d'Épinay.

Le départ de Galiani, qui a dû laisser derrière lui un ouvrage inachevé, a suscité le désir d'avoir un correspondant régulier pour lui rendre compte de l'avancement de son édition. Cependant, les raisons sociales qui s'ajoutent à celle-ci nourrissent et portent davantage l'échange que les questions de la publication des *Dialogues sur le commerce des blés* et des poursuites financières de son libraire. Par le truchement des lettres, Galiani entretient l'illusion de continuer de participer à la vie mondaine et aux débats parisiens. Il souhaite voir lire et collectionner ses lettres comme autant de contes ou de mots d'esprit qu'il aurait pu faire au sein des sociétés où il figurait parmi les habitués. Il conforte aussi sa réputation devant la République des lettres par son activité épistolaire et grâce au « recueil » que constitue la Parisienne en rassemblant ses envois. La conscience de la conservation des lettres influence nécessairement l'autoreprésentation des épistoliers que celles-ci donnent à lire et qui confirme les principaux pactes orchestrant leur échange.

Autoreprésentations et pactes épistolaires

Les épistoliers conviennent rapidement de s'écrire à chaque « ordinaire », c'est-à-dire à toutes les semaines. Ils reçoivent habituellement la lettre qu'on leur a adressée trois semaines après son envoi, à moins que le courrier ne circule pas par la valise diplomatique ou par la poste, mais grâce aux soins d'un intermédiaire. Cela dit, les retards sont fréquents et les inquiétudes des correspondants remplissent nombre de leurs lettres, tout comme les

⁶⁹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 3-10 novembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 290.

moyens pratiques par lesquels celles-ci pourraient être acheminées. Ces formes d'autoreprésentation épistolaire sont fort instructives en ce qu'elles donnent accès aux conditions de l'échange. Ainsi que l'explique Benoît Melançon, « [l]a plus importante forme de l'autoreprésentation épistolaire est [...] la présence constante dans la lettre de réflexions sur le pacte qui lie les épistoliers, sur les modalités de leur échange, sur le respect ou le non-respect de leur contrat, implicite ou explicite⁷⁰ ». La discussion des éléments risquant de perturber l'envoi des lettres, tels les frais qui y sont rattachés, les délais du transport ou la santé de Louise d'Épinay, laisse voir la manière dont se sont négociés les pactes épistolaires. Ceux-ci ont été étudiés par Anne Chamayou⁷¹. Si ses propositions au sujet de la régularité et de l'exclusivité sont défendables, l'interprétation qu'elle en tire relativement au pouvoir de Galiani sur Louise d'Épinay est cependant incompatible avec une analyse des lettres menée du point de vue de la représentation de la sociabilité.

Outre les propos relatifs aux transactions avec le libraire Merlin, les préoccupations financières de l'abbé sont omniprésentes dans son discours et elles ont partie liée avec la dépense engendrée par la correspondance. Bien des lettres et des colis circulent grâce à des « occasions », c'est-à-dire au départ d'une connaissance pouvant se charger de les transporter (la plupart du temps de Paris jusqu'à Naples), ou encore grâce au concours d'amis diplomates de Galiani : « J'obéis en vous écrivant par la poste, mais je suis persuadé, que Magallon aura à présent ses lettres payées par la Cour. Vous pourriez éclaircir ce fait⁷²[.] » Les épistoliers imaginent de nombreux parcours, parfois assez complexes, pour leurs envois afin d'éviter des frais et des délais indus⁷³. La courte lettre

⁷⁰ Benoît Melançon, *Diderot épistolier*, *op. cit.*, p. 127. Pour une présentation de la notion de « pacte épistolaire », voir *ibid.*, p. 134-162.

⁷¹ Anne Chamayou, « Une initiation épistolaire. Une première année de correspondance entre l'abbé Galiani et Mme d'Épinay (1769-1770) », dans Daniel Odon Hurel (édit.), *Regards sur la correspondance (de Cicéron à Armand Barbès)*, Rouen, Presses universitaires de Rouen, coll. « Publications de l'Université de Rouen », 221, « Les Cahiers du GRHIS. Sociabilité, culture et patrimoine », 5, 1996, p. 113-122.

⁷² Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 12 décembre 1772, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 3, p. 173.

⁷³ « Mais M. Nicolai à qui j'envoie [mes] lettres les aura données à Gatti, et nous voilà frits. *Solitus delinquere* il les aura égarées, et j'en suis au désespoir, car il y en avait des charmantes. De vous j'ai reçu toujours des lettres excepté la semaine passée. Vous me dites de m'avoir écrit, ainsi en voilà une des vôtres égarée de même. Le mal est à Paris. Tâchez d'y remédier. Je crois que se servir de la petite poste serait le mieux. Vous les enverrez au secrétaire de M. l'ambassadeur, et il vous les enverra. Vous ne sauriez croire le froid que jette dans une correspondance cette mortelle incertitude. Croyez pourtant que ce froid ne suffit pas pour refroidir le plaisir que j'ai à vous écrire. » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 24 février 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 119.

qu'écrit l'abbé le 15 août 1772, entièrement consacrée à cette inquiétude, l'illustre clairement :

Ma belle dame.

Point de lettres de vous cette semaine non plus que les trois précédentes. Je ne crains pas pour votre santé, car quand même vous seriez morte vous m'auriez écrit pour le plaisir de m'écrire. Je vois donc clairement que vos lettres se sont égarées. Ainsi d'ores en avant écrivez-moi toujours par la poste, et meure l'avarice. Plus d'économie, plus d'épargne. J'ai un besoin physique de votre correspondance ; ainsi tout doit céder à cet article de première nécessité.

Je n'ai rien à vous mander. Votre silence m'abrutit. Aimez-moi. Portez-vous bien. Et tâchez de me faire recouvrer les lettres qui se sont égarées. Encore bonsoir⁷⁴.

La crainte de la perturbation de l'échange l'emporte sur le souci de l'économie. Galiani continuera néanmoins de se plaindre des frais postaux pendant plusieurs années, tant il met complaisamment en scène son rapport – obsessionnel – à l'argent⁷⁵. Quoi qu'il en soit, ce genre de remarques, jointes aux trajets compliqués des lettres, indique bien le souci de constance qui anime les correspondants.

Une autre forme d'autoreprésentation est celle de la narration du contexte d'écriture des lettres. « Parce que l'épistolier investit la lettre de la mission d'assurer une simultanéité par-delà l'absence », écrit Benoît Melançon, « il se donne souvent à voir au moment de l'écriture de la lettre, de sa réception ou de sa lecture, du contact physique avec ce qui remplace l'absent ou est appelé à le remplacer, lui, auprès de cet absent⁷⁶. » En voici deux exemples, le premier de Louise d'Épinay et le second de Galiani :

Attendez on m'appelle pour voir si mon vin est bien emballé. Je reviens... Me voilà. Vous dites encore que je ne réponds pas à la moitié de vos lettres. [...] Songez

⁷⁴ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 15 août 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 91. Galiani réitère sa demande concernant l'envoi du courrier dans sa lettre suivante, plan budgétaire à l'appui. Voir la lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 22 août 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 95.

⁷⁵ Il écrit encore ceci six ans plus tard : « Votre lettre, Madame, du 13 du mois passé m'a fait pâlir de frayeur. Malgré la précaution que vous comptez prendre d'envoyer un gros paquet au cardinal de Bernis je tremble, et ce n'est pas sans fondement, d'être obligé d'en payer le port en entier, et d'être ruiné par cet événement fâcheux et tout à fait inattendu. [...] Aimez-moi priez Dieu que je ne paie pas le paquet. Si je le paie... en vérité... en vérité... je vous expédierai l'*Encyclopédie* par la poste. Adieu. » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 1^{er} août 1778, *ibid.*, vol. 5, p. 193-194. « Tout m'a fâché dans votre num^o 28. Premièrement votre scribe s'avise d'avoir une écriture si large majestueuse magnifique, qu'il emploie deux feuilles de papier pour ce qui tiendrait en une demie. Cela double la dépense. Je veux avoir une lettre de l'état de votre santé toutes les semaines ; mais à moins que pour m'en donner le détail il ne fallut employer deux feuilles (ce que[,] Dieu m'en préserve[,]) serait la description d'une maladie le reste est un vrai péché mortel, et je vous prie de vous en abstenir. » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 24 avril 1773, *ibid.*, vol. 3, p. 235.

⁷⁶ Benoît Melançon, *Diderot épistolier*, *op. cit.*, p. 97.

qu'au moment où vous recevez mes lettres ce sont des réponses à des questions de six semaines de date, et que je ne vous écris pas sans avoir vos lettres sous mes yeux. Par exemple, je vous écris actuellement sur un damier où le marquis [de Croismare] a perdu hier une partie d'échecs, j'ai les pieds sur un fauteuil parce que je n'ai plus de table autour de moi, sur ce fauteuil sont vos trois dernières lettres, des clefs, des mémoires à payer, malheureusement un sac d'argent où l'on vient puiser si souvent qu'il sera bientôt à sec, et malgré tout cela je suis à mon abbé sans aucune distraction, parce qu'encore une fois je l'aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces...⁷⁷

D'abord je suis fort bête aujourd'hui ; vous vous en apercevrez assez à la pauvreté des idées de ma lettre. En outre je suis dévoré des cousins au point qu'il m'est presque impossible d'écrire. Si vous n'aviez pas souffert des coliques néphrétiques, j'oserais vous soutenir en face, que la plus grande souffrance possible est celle des cousins. Puisque je suis bête soyons financier. C'est la ressource des bêtes que d'amasser de l'argent. [...] Ah. Voilà des cousins effroyables qui bourdonnent autour de moi. Si je croyais à la métempsychose, je dirais qu'ils sont des économistes. Ah ! voilà un que je viens d'écraser. Serait-ce l'abbé Badot [*i.e.* Baudeau]. Il faisait bien du bruit⁷⁸.

Louise d'Épinay évoque la place qu'occupe la relation épistolaire dans son quotidien, affirmant être pour Galiani « sans distraction » alors qu'elle lui dépeint une scène de tourbillon domestique. L'abbé peste toujours, cette fois contre des moustiques, et il parle d'argent. La première profite du tableau affairé qu'elle brosse pour répéter son amitié à son interlocuteur ; celui-ci se saisit de ce qui l'agace pour faire de l'esprit en associant l'abbé Baudeau et les éphéméristes à d'importuns cousins. Louise d'Épinay se représentera plus tard sans logement, chez sa fille, au milieu de travaux, « étant toute en l'air avec des grands et des petits-enfants qui [lui] crient sans cesse, “Maman, ma petite maman, ma grand-maman” », ne pouvant « ni écrire, ni penser, ni être malade ni [se] bien porter⁷⁹ », ce à quoi Galiani répondra qu'il a fait revernir le balcon de son cabinet, que l'odeur de l'huile et du vernis « [l]'empoisonne, [le] tue, [le] rend incapable de travailler, d'écrire, de penser » et que « [c]'est bien pis cela que les cris des petits enfants⁸⁰ ». On perçoit dans ces propos une

⁷⁷ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 3-10 novembre 1770, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 1, p. 290-291. L'entête s'inscrit elle-même dans cette autoreprésentation : « À la Briche à Paris, sur le chemin partout où je trouve une plume et de l'encre depuis le 3 9^{bre} jusqu'au 10 que la lettre partira. » *Ibid.*, vol. 1, p. 290.

⁷⁸ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 1^{er} septembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 245-247.

⁷⁹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 24 octobre 1773, *ibid.*, vol. 4, p. 83.

⁸⁰ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 13 novembre 1773, *ibid.*, vol. 4, p. 91.

représentation des conditions d'écriture de chacun. L'une se montre occupée et dévouée ; l'autre, râleur, railleur et rivalisant volontiers dans le malheur.

Ces images de soi ont donné lieu à l'hypothèse d'un pacte hiérarchique entre les correspondants. Selon cette interprétation, Louise d'Épinay aurait été soumise aux conditions imposées par Galiani, lui-même enclin à remplir ses lettres de ses insatisfactions. Anne Chamayou a étudié la première année de la correspondance de la Parisienne et du Napolitain sous cet angle⁸¹. Dans son article, elle dégage trois pactes épistolaires : un pacte de fréquence – l'écriture d'une lettre par semaine ; un pacte de destination exclusive – Louise d'Épinay est la correspondante privilégiée de Galiani à Paris ; un pacte d'adresse – les épistoliers se surnomment respectivement « mon charmant abbé » et « ma belle dame »⁸². Nous avons déjà souligné les deux premiers aspects et les extraits que nous avons cités, de même que ceux qui le seront plus loin, donnent à lire ces adresses qu'affectionnent la Parisienne et le Napolitain. Cependant, Anne Chamayou en conclut que Galiani aurait dicté le contenu des lettres de sa correspondante et que cette dernière se serait effacée dans ses écrits afin de mieux répondre à ses attentes : « Ce qui s'organise là, c'est une confiscation de l'initiative d'un des deux partenaires », écrit-elle, « une tentative de contrôle et de programmation du texte de l'autre⁸³. »

Certes, Louise d'Épinay se montre ouverte aux exigences de son correspondant – « Mandez-moi sur quoi principalement vous désirez que roule notre correspondance et vous serez servi avec tout le zèle de la plus tendre amitié⁸⁴ ». Certes, celui-ci ne lui épargne pas sa colère, son indignation ou sa mauvaise humeur. Tirer de cela la conclusion qu'il s'agirait d'une relation de domination serait toutefois négliger les dynamiques des mises en scène de soi qui traversent l'ensemble de la correspondance, de la première année jusqu'à la dernière. Galiani se montre effectivement abandonné et délaissé par ses amis, mais cette posture participe d'un jeu de représentations qui se met d'emblée en place entre les épistoliers et qui se retrouve d'ailleurs dans d'autres correspondances de l'abbé. Elle n'est

⁸¹ Anne Chamayou, « Une initiation épistolaire », *loc. cit.*, p. 113-122.

⁸² Voir *ibid.*, p. 114-116.

⁸³ *Ibid.*, p. 117.

⁸⁴ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 9 septembre 1769, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 1, p. 68-69.

donc ni une nouveauté ni une particularité propre aux débuts de son échange avec Louise d'Épinay.

En outre, cette manière de se représenter seul et isolé se remarque tout aussi bien dans les lettres de la Parisienne : « Paris est pour moi depuis deux ans, l'image de la vieillesse [:] je vois tout le monde partir et je reste seule et isolée[,] cela mène à la fin à l'ennui de son existence et fait soupirer après la lassitude universelle. Il n'y a que le charmant marquis [de Croismare] qui tire toujours parti de la sienne⁸⁵. » Cette solitude devient même un leitmotiv de plus en plus récurrent dans la représentation de Louise d'Épinay au fil des ans. Il conforte un discours de soumission, mais celui-ci apparaît lorsqu'elle est malade et que plusieurs de ses proches ne sont plus à Paris, et non pas au cours de la première année ayant suivi le départ de Galiani. Lorsque Grimm est à Saint-Pétersbourg, l'épistolière brosse cet autoportrait, dans lequel elle confère à sa vie le sens de la résignation :

Mais depuis que je me connais je vis d'efforts et de résignations. J'ai toujours subordonné mon sort et mes volontés à celles des autres, personne n'a subordonné son sort au mien, et après avoir ainsi passé ma vie, je mourrai seule et abandonn[é]e. Voilà le sort des femmes. Tous ceux que j'aime sont aux quatre coins du monde. Vous voilà fixé à Naples. Le marquis de Mora est à Madrid, depuis un an, et il m'a déjà oubliée, le chevalier ne sera pas longtemps ici et quand il en partira ce sera pour toujours. Les voyageurs actuels font dépendre leur bonheur de trop de choses et de trop de gens pour qu'on sache jamais ce qu'ils feront et ce qu'ils veulent faire, et pendant ce temps mon pauvre moi est ballotté, toujours de la maladie à la peine. Ne voilà-t-il pas une belle chienne d'existence ?⁸⁶

Cet extrait est tiré d'une lettre rédigée dans un moment d'abattement, que l'épistolière atténue en y ajoutant un post-scriptum avant de l'envoyer⁸⁷. Il illustre une posture discursive bel et bien présente dans ses lettres, mais de laquelle il n'y a pas lieu de conclure à une soumission de Louise d'Épinay dans sa relation avec l'abbé. La question du contrôle ou de la hiérarchie épistolaire en elle-même mérite d'ailleurs d'être discutée.

À bien y regarder, la position de faiblesse se trouverait plutôt du côté de l'abbé, qui s'alarme dès qu'il s'imagine que l'échange risque de vaciller, notamment lorsque les lettres

⁸⁵ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 9 août 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 158.

⁸⁶ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 1^{er} novembre 1773, *ibid.*, vol. 4, p. 86.

⁸⁷ Voir *ibid.*, vol. 4, p. 87.

tardent à lui parvenir : « Tirez-moi de peine. Je vois avec le plus grand chagrin notre correspondance chancelante, et interrompue à tout moment. Je suis un homme perdu si vous cessez de m'écrire. Aimez-moi, et saluez mes amis, et encouragez-les à m'écrire. Adieu⁸⁸. » Bien qu'il ne faille pas être dupe de ses exagérations, s'il y avait lieu de déceler une dépendance chez l'un ou chez l'autre épistolier, elle se situerait davantage chez Galiani que chez Louise d'Épinay. Ses demandes sont plus pressantes au moment de son départ, notamment en regard de l'ouvrage qu'il a laissé derrière lui et des proches qu'il vient de quitter, mais elles demeurent néanmoins présentes tout au long de leur correspondance, soulignant son besoin de s'abreuver de Paris auprès de quelqu'un. Après deux mois et demi de maladie, au cours desquels Louise d'Épinay n'a sauté que deux « ordinaires » dans leur commerce, Galiani, qui se félicite d'apprendre sa remise sur pied, lui fait cette recommandation à la fin de sa lettre : « Relisez mes lettres ; voyez si votre maladie vous a laissé des arrérages qui me soient dus. J'entends en être payé, et soldé, et j'ai un souvenir confus de vous avoir mandé bien des choses⁸⁹. » Le ton se raffermi dès que la santé revient et, avec elle, la confiance en la sûreté de l'échange⁹⁰. Enfin, le système de numérotation des envois et des réponses qu'établit Louise d'Épinay huit mois après le départ de son correspondant, pour leur permettre à tous deux de mieux assurer le suivi de leurs lettres⁹¹, conforterait plutôt cette interprétation, dans la mesure où c'est le Napolitain qui répond à celles de la Parisienne et non l'inverse. Cela dit, l'on voit aisément que le recours à une

⁸⁸ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 21 avril 1770, *ibid.*, 1, p. 143.

⁸⁹ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 29 octobre 1774, *ibid.*, vol. 4, p. 197.

⁹⁰ La manière dont Galiani se représente recevant une lettre de Louise d'Épinay dans laquelle il avait cru lire que Grimm était mort illustre le fonctionnement de ce processus non seulement en regard de sa correspondante, mais aussi des proches avec lesquels il entretient des liens en grande partie grâce à elle. Une fois rassuré sur la santé de son ami, Galiani décrit la gamme d'émotions qu'il a vécue, passant d'une tristesse frôlant l'évanouissement à la peur, puis à une joie sans borne. Il ne donne pas le numéro de la lettre à laquelle il répond, intitulant la sienne « réponse au plus beau des num^o ». Par ses exagérations et par les nombreux détails de sa mise en scène, l'on voit que la force de la représentation de soi dépend de la solidité et de la stabilité des relations. Voir la lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 27 juin 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 75-76.

⁹¹ « J'espère que je n'ai pas perdu aucune de vos lettres, du moins toutes celles que j'ai ne supposent pas qu'il y en ait d'égarées. Je ne suis pas assez sûre de ma mémoire pour vous dire précisément à présent les semaines où j'ai pu manquer de vous écrire ; et la multitude d'affaires que j'ai eues et que ma mauvaise santé avait accumulées, sont cause que je n'ai point enregistré exactement celles que j'ai écrites. Pour que cela n'arrive plus, je les numérotai à l'avenir et je commence aujourd'hui, faites-en autant de votre côté. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 18 mars 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 128. L'épistolière recommencera la numérotation après avoir complété une première centaine, ce qu'elle annonce à Galiani dans sa lettre du 26 juillet 1772 (voir *ibid.*, vol. 3, p. 86). Trois centaines sont ainsi commencées.

semblable dynamique de contrôle s'avère réducteur pour expliquer la nature des relations unissant les épistoliers pendant ces treize années. Aussi est-il préférable d'orienter autrement l'analyse.

Les premières lettres donnent à lire une suite d'ajustements, qui nécessitent l'énonciation d'un certain nombre de demandes, surtout chez celui qui part. Le premier pacte en importance est celui de l'assiduité épistolaire, qui vise d'abord à rendre compte à l'abbé de la finalisation de son ouvrage et à assurer le maintien des nombreuses relations sociales qu'il avait tissées à Paris et qu'il souhaitait conserver. Le second est celui de l'exclusivité, si l'on veut bien entendre par ce terme qu'il confère à Louise d'Épinay une position d'intermédiaire privilégiée pour veiller aux affaires parisiennes de l'abbé, puisque celui-ci entretenait parallèlement d'autres correspondances parisiennes. Plutôt que d'une conquête de pouvoir, ces pactes relèvent de la reconnaissance mutuelle et de l'adaptation de pratiques sociales à une nouvelle forme d'interaction, en l'occurrence épistolaire. Les traits de représentation des épistoliers – le Napolitain râleur et la Parisienne dévouée – se retrouvent toujours dans les lettres plusieurs années plus tard. Ces postures indiquent plutôt que la mise en scène de chacun, dont ils ont parfaitement conscience, participe d'une « plateforme de communication⁹² » confortant un discours commun qui sert de base à leur relation. L'attestent les propos des correspondants sur les délais de transport, qui leur font craindre que des lettres soient perdues, ou ceux de Galiani en réaction à la maladie de Louise d'Épinay, qui le laisse parfois plusieurs semaines sans nouvelles : dès que l'échange vacille, les particularités de la représentation qu'il construit généralement de lui-même s'estompent et ses exagérations s'amenuisent ; dès que la certitude et la confiance reviennent, ses plaintes et ses remontrances reprennent.

Il semble beaucoup plus fructueux de construire l'analyse à partir des fondements sociaux de la relation épistolaire de Ferdinando Galiani et de Louise d'Épinay que de seulement considérer le discours de dévouement de celle-ci et la manière dont sont formulées les requêtes de celui-là. Pour être approchée, la sociabilité épistolaire nécessite le

⁹² Voir Bernard Cahier, « Actualité de Norbert Elias : réception, critiques, prolongements », *loc. cit.*

recours à des concepts que nous avons notamment puisés du côté de la sociologie. Grâce à leur concours, on a pu observer que les images que les épistoliers construisent d'eux-mêmes constituent une base discursive qui, d'une part, confirme la stabilité de la configuration sociale prenant forme dans les lettres et qui, d'autre part, rassure les correspondants quant à la bonne poursuite de l'échange. Si Galiani cherche à y conforter sa réputation mondaine et sa réputation d'homme de lettres, Louise d'Épinay y soigne plutôt son statut d'intermédiaire et, on le verra, sa réputation féminine. Le concept de configuration, tel que proposé par Norbert Elias, tel qu'adapté par Benoît Melançon à l'étude des lettres et tel que complété par les propositions de Bernard Cahier, éclairera la dynamique propre à cet échange. Porteuses de la représentation du comité parisien auquel appartenait l'abbé avant son départ, les lettres donnent à lire la manière dont la configuration sociale qui a précédé la sociabilité épistolaire dans le temps s'adapte à une nouvelle forme de communication.

La distinction du « petit comité »

Si le monde parisien forme la toile de fond de l'échange épistolaire, le cercle de Louise d'Épinay en constitue l'épicentre. La présence récurrente d'un noyau d'intimes dans les lettres permet de déceler la forme de sociabilité à laquelle cette correspondance offre un prolongement. L'étude des mises en scène du groupe, de son isolement et de son passé éclaire les pratiques d'écriture des épistoliers. On remarquera que ces représentations sont similaires à celles qui ont été dégagées dans la *Correspondance littéraire*. Elles donnent à lire la fermeture du cercle et la connivence de ses membres, ce qu'indiquent les surnoms qui leur sont donnés ; les principes d'adhésion et de cooptation fondant son élitisme ; le recours à l'éloge et à la satire pour marquer sa distinction. L'espace de retraite qu'incarnent les lettres pour Louise d'Épinay est notamment souligné par la manière dont elle se représente dans le monde et parmi les gens de lettres.

Connivence et fermeture de la société des « élus »

En plus de l'autoreprésentation des épistoliers, il y a tout lieu d'être attentif à celle du cercle auquel ils appartenaient et auquel continue de prendre part Louise d'Épinay à Paris. Les contours de cette société sont mouvants, mais la mise en scène textuelle de sa fermeture demeure bien présente tout au long de la correspondance, jusqu'à ce que la maladie de l'épistolière ne l'oblige à s'isoler de plus en plus. Étant donné l'absence regrettée de l'abbé, cette société est surtout représentée dans le cadre d'évocations nostalgiques construites autour de la figure de l'« exilé ». Les nombreux surnoms dont ses membres sont affublés contribuent à souligner leur connivence. S'ajoutent à ces représentations du « petit comité » les tentatives de l'abbé pour recréer à Naples ce qu'il a perdu en quittant Paris.

Galiani fait parfois mention des efforts qu'il déploie pour tenter de recréer un esprit de société comparable à celui du monde parisien en organisant chez lui des rencontres semblables à celles auxquelles il prenait part. En énonçant les particularités des pratiques qu'il reproduit, il nous renseigne sur l'essence de ce qu'il associe à cette forme de sociabilité :

J'ai arrangé un échantillon de Paris ici. Gleichen, le général Koch, un résident de Venise, le secrétaire d'ambassade de France, et moi, nous dînons ensemble, nous nous rassemblons, et nous jouons le Paris, comme Nicolet joue Molière à la foire. J'ai fait les délices de ce dîner avec l'épître de Voltaire, et son ode en prose que vous avez bien voulu m'envoyer. Je vous remercie du fond de mon cœur et je vous prie au nom de ma coterie, et au mien de m'envoyer ce qui paraîtra de saillant, et d'amusant à Paris⁹³.

De la gaieté, de bonnes lectures et quelques convives rassemblés à un repas, tels sont les principaux aspects de la représentation que l'abbé livre ici de la « sociabilité française ». Il souligne la fermeture de son assemblée en en nommant les rares membres et en adoptant le vocabulaire de la coterie⁹⁴. Une autre représentation semblable à celle-ci apparaît dans une lettre quelques années plus tard :

⁹³ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 22 décembre 1770, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 1, p. 321.

⁹⁴ Galiani ne confère pas au mot « coterie » la connotation négative qu'il avait acquise en France à l'époque, ainsi que permet de le déduire le contexte de son emploi. À propos de ce terme et des formes de sociabilité qu'il désigne, voir Antoine Lilti, *Le monde des salons*, *op. cit.*, p. 82.

Je me suis arrangé avec Caracciolo d'aller dîner chez lui les vendredis, jour auquel arrivent les lettres de France. Nous nous communiquons ainsi nos trésors. J'ai lu une lettre de M^{lle} de Lespinasse, et une autre du chev.^r de Chastellux. Toutes les deux font mention de moi, et me prouvent, que Paris ne m'a pas encore oublié. Si vous pouvez marquer ma sensibilité, et ma reconnaissance à la société de M^{lle} de Lespinasse, vous me feriez grand plaisir. Je n'ignore pas qu'à Paris le premier mérite est d'être sensible. Assurez donc que je suis tellement sensible, que j'en deviens chatouilleux. Aimez-moi⁹⁵.

Des pratiques prennent forme grâce aux lettres arrivant de Paris. Celles-ci deviennent les vecteurs de nouveaux modes de sociabilité à Naples, à tout le moins chez quelques-uns de ses voyageurs ou de ses expatriés. Galiani associe la pratique du dîner à jour fixe, caractéristique des « salons » qu'il a fréquentés⁹⁶, à des propos épistolaires qui évoquent les conversations du monde parisien et qui trouveront un prolongement dans celles qu'il aura avec son hôte ou avec ses convives. Aux côtés de ces illustrations, d'autres offrent une représentation du passé et, donc, de ce que l'abbé cherche à reproduire chez lui avec quelques étrangers. Elles présentent sensiblement les mêmes éléments que ceux que mettent en évidence ses « échantillons ».

« Vos lettres sont pour moi les restes de ces conversations à la cheminée perruque à bas etc. », écrit Galiani. « Que de fois je me fâche de ne vous avoir pas dit des choses, que je vous écris ! Et voulez-vous une autre preuve. Observez qu'il n'y a des lettres intéressantes qu'entre personnes qui se soient beaucoup connues auparavant⁹⁷. » L'abbé souligne ici le lien de continuité qui relie les rencontres passées et l'écriture présente des lettres. Il affirme aussi que les secondes ne sont possibles que grâce à la préexistence et à la solidité des premières. L'espoir déçu de ne pas voir revenir l'abbé à Paris mène semblablement Louise d'Épinay à l'expression de la tristesse et des regrets. Par exemple dans cet extrait, où, aux maux du corps, succèdent ceux de l'âme et les chagrins :

Vous m'affligez avec votre tristesse, vos dents et vos punaises. Et moi donc qui rends du gravier, qui ai l'œil gauche paralytique et le bras droit tout engourdi. Je ne plaisante point l'abbé, j'ai tout cela, vrai comme vous êtes là. Car vous y êtes au

⁹⁵ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 27 août 1774, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 4, p. 177-178.

⁹⁶ « Le jour fixe de réception impliquait en effet que les habitués, une fois reçus et agréés, pouvaient revenir chaque semaine sans avoir besoin d'être nommément invités. » Antoine Lilti, *Le monde des salons*, *op. cit.*, p. 52.

⁹⁷ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 25 septembre 1773, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 4, p. 73.

moins ? Vous entrez et sortez de mon appartement dix fois par jour, et puis vous vous asseyez à côté de cette table verte, nous causons, nous rions, et je pleure quand je pense, que tout cela n'est pas vrai. Une ou deux de vos lettres m'avaient donné de l'espérance, celle-ci la détruit. Ô pauvre moi ! Quand vous verrai-je donc ?⁹⁸

Louise d'Épinay donne consistance à ses rêveries par l'écriture, en imaginant le retour de l'abbé dans sa société. Ainsi que l'explique Benoît Melançon, en

[r]eprésentant l'absence, la lettre ne peut pas ne pas, d'un même mouvement, représenter le temps. Ce temps peut donc être celui de l'absence douloureuse ou de la nostalgie. Il arrive aussi que l'absence soit proprement abolie, que la distance qui la crée disparaisse, que la lettre devienne le lieu de retrouvailles instantanées : elle est la seule présence possible⁹⁹.

La lettre pallie la distance en représentant ainsi des retrouvailles imaginaires. Ces mises en scène épistolaires, qui donnent à lire ce qu'on souhaite combler par l'écriture, laissent voir la logique sociale et le discours commun à partir desquels s'articulent les lettres.

Si Louise d'Épinay exprime les mêmes regrets que l'abbé, elle continue de son côté de fréquenter cette société. Aussi veille-t-elle à lui rendre présent son cercle d'intimes, que l'on voit ainsi graduellement prendre forme. Au début de la correspondance, ce cercle se compose tout au plus de cinq personnes : outre Louise d'Épinay y figurent Grimm, Diderot, le marquis de Croismare et le comte de Schomberg¹⁰⁰. Nous y avons accès grâce aux nombreuses représentations des réunions de ses membres, de leur lecture des lettres de l'abbé, des conversations animées qu'ils ont partagées et que Louise d'Épinay relate dans ses lettres. Plusieurs tableaux de cette vie de société apparaissent sous sa plume afin d'en rendre l'esprit à celui qui l'a quittée :

Si vous nous voyiez recevoir une lettre de vous, nous vous ferions rire. Dès qu'elle est arrivée je la lis et relis en attendant que les élus soient rassemblés. Ils arrivent avec l'air le plus affairé. Grimm dit, « Y a-t-il une lettre? – Oui ». Le marquis, « Est-elle bien longue? – Non ». « Ah mordieu tant pis. N'importe lisons toujours... » Si elle est longue, ce sont des joies, des cris de joie, il s'assied, se lève, se retourne, qui est-ce qui lira, l'un tire ses lunettes, et l'on s'interrompt par les éclats de rire grimmique, par des exclamations sur tout ce que ce charmant abbé est

⁹⁸ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 15 juillet 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 211.

⁹⁹ Benoît Melançon, *Diderot épistolier*, *op. cit.*, p. 88-89.

¹⁰⁰ Voir Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 1, p. 152, note 2.

de divin, de sublime, d'excellent... Enfin ce sont des cadeaux pour nous que la lecture de vos lettres¹⁰¹.

À présent, sachez que nous avons été une heure à parler de vous, le comte [de Schomberg] et moi. « Mais reviendra-t-il ? – Hélas qui le sait, il le désire et nous peut-être plus que lui. – Mais c'est une perte irréparable. – Cela n'est que trop vrai. – Quel génie ! Quelle originalité ! Vous souvenez-vous du jour où il disait et ceci et cela et puis – Si je m'en souviens ! Et cet autre où il parla sur... etc. – Ah qu'il me fit rire ! – Ah combien nous l'admirâmes ! Quand il parlait nous étions tout oreilles. – Mme quand vous lui écrirez, dites-lui combien je l'aime, je l'estime, je l'admire, etc. »¹⁰²

En plus d'offrir une image flatteuse de Galiani et de la place qu'il occupait parmi les proches de son épistolière par le passé, ces dialogues donnent à lire les expressions, les attitudes, les habitudes de ceux-ci, les rendant ainsi plus « présents » à l'abbé. Ils assurent une autre forme de retrouvailles, cette fois avec la constellation restreinte d'habitues qui gravitent autour de Louise d'Épinay et dont celui-ci faisait partie lorsqu'il était à Paris.

La présence du petit comité en tant que tel se limite toutefois aux deux ou trois premières années de l'échange avec Galiani : le départ de Grimm en Angleterre en août 1771 et la mort du marquis de Croismare à la même période deux ans plus tard en marquant la fin, à tout le moins dans le discours épistolaire. Après l'épreuve de ces deux absences, les références aux « élus » (« Je ne vous fais ce long catalogue de mes épîtres, que pour répondre à ce que vous me peignez avec des couleurs si vraies de l'attente du Saint-Esprit [*i.e.* de Galiani] qui se fait périodiquement toutes les semaines chez vous par le petit nombre des élus désolés¹⁰³ »), à « la société » (« M. Grimm vous dit mille et mille choses tendres. Il y a un siècle que je n'ai vu le comte Schomberg et que je n'ai vu la société réunie¹⁰⁴ »), au « petit comité » (« Nous attendons dans le petit comité la réponse à l'abbé Badot [*i.e.* l'abbé Baudeau] avec impatience, car nous espérons que l'électrisation aura continué¹⁰⁵ »), au « petit cercle » (« Je lui écris aussi une lettre intéressante [*i.e.* à Sartine]. Tâchez de vous la faire communiquer pour en amuser le petit cercle¹⁰⁶ »), à « l'honorable

¹⁰¹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 2 avril 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 133-134.

¹⁰² Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 9 octobre 1769, *ibid.*, vol. 1, p. 88-89.

¹⁰³ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 28 avril 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 154.

¹⁰⁴ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 24 décembre 1769, *ibid.*, vol. 1, p. 106.

¹⁰⁵ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 27 avril 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 152.

¹⁰⁶ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 28 avril 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 153-154.

compagnie » (« Enfin j'aime à me persuader que ce n'est pas lui [*i.e.* l'abbé Morellet] qui m'a répondu, et sur cette idée je lui écris encore ce soir. J'espère que pour cette fois il communiquera ma lettre à l'honorable compagnie¹⁰⁷ ») disparaissent. Ses principaux membres restent présents dans les lettres, mais ils sont dorénavant désignés de façon individuelle. Demeurent seulement des allusions plus générales au cercle, en constante mouvance, qui fréquente la résidence de la Parisienne. De nouveaux noms apparaissent et les contours du réseau se modifient. On y voit le marquis de Mora, le comte de Gleichen, Jean-Baptiste Montyon, le général de Koch. À compter du printemps 1771, le chevalier de Magallon, intermédiaire privilégié des épistoliers pour l'échange du courrier et de l'argent servant à honorer les paiements de l'abbé, occupe une place de choix dans ce nouvel entourage.

Dans une lettre de la fin de l'été 1775, Louise d'Épinay fait le point sur les nombreux départs qu'elle a dû essuyer. À cette occasion, elle souligne son attachement pour celui qu'elle appelle simplement « le chevalier », allant même – fait unique – jusqu'à le comparer à l'affection qu'elle a pour l'abbé :

Mon cercle n'est pas assez nombreux, les principaux ornements n'y sont plus, milord Stromont, l'excellent chevalier [de Magallon], la chaise de paille [*i.e.* Grimm], les pauvres marquis de Mora et de Felino etc. Croyez que cinq ou six personnes comme celles-là laissent un vide immense après elles ; c'était là depuis quatre ans le fond de ma société, en vérité je crois être seule dans Paris à présent et je ne sais ce qu'on met à leur place, pour la vôtre elle reste vide partout, vous et le chevalier voilà des pertes qui ne se réparent pas¹⁰⁸.

Un réseau amical et restreint demeure en place autour d'elle au fil de ces années de correspondance. Certaines représentations de ces groupes plus tardifs rappellent celles du petit comité, par exemple celle-ci, écrite avant la mort des marquis de Croismare et de Mora :

J'ai passé hier une soirée précieuse, où vous avez été bien regretté. J'avais chez moi le marquis de Mora, le chevalier de Magallon, et le marquis de Croismare. Nous avons soupé sur une petite table au coin du feu et nous avons causé jusqu'à minuit sans gêne[,] et ces trois heures ont passé comme trois minutes. Nous avons gémi, nous avons ri, applaudi, blâmé etc.¹⁰⁹

¹⁰⁷ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 26 mai 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 171.

¹⁰⁸ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 28 août 1775, *ibid.*, vol. 5, p. 50-51.

¹⁰⁹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 17 janvier 1772, *ibid.*, vol. 2, p. 264.

Malgré des traits de représentation communs, tels le nombre réduit des convives, l'intimité qui les unit, l'amitié que leur porte Louise d'Épinay et les évocations nostalgiques de l'époque où Galiani était Paris, les avatars de ce cercle ne peuvent être entièrement assimilés au comité des premières années, celui auquel il manque la présence de l'abbé pour pouvoir être complet. La dynamique de l'échange n'est plus la même, notamment à cause des départs et de la maladie, mais aussi, tout simplement, à cause du temps qui a passé. Certaines pratiques gardent cependant cette configuration vivante par l'écriture.

Les surnoms sont une manière de mettre en scène la connivence d'un groupe. Ils en marquent la fermeture dans la mesure où le sentiment plus ou moins grand de retrouvailles ou de reconnaissance de leur lecteur réside dans la compréhension plus ou moins grande de leur origine et de leur signification¹¹⁰. Ils sont très nombreux pour désigner les proches des épistoliers, en particulier Grimm. Il est tantôt « la chaise de paille » ou « le plus proche voisin » de Louise d'Épinay (l'autre « voisin » est Sartine), tantôt le Prophète ou le petit Prophète, parfois même « le Prophète de paille » : « J'attends aujourd'hui Diderot et le marquis [de Croismare], le Prophète de paille va sans dire, nous allons lire une demi-douzaine de vos lettres et *La Bagarre* qu'ils ne connaissent pas. Ô la bonne journée !¹¹¹ » ; « Mon voisin à la chaise de paille me charge de vous dire qu'il vous adore et qu'il est l'homme du monde le plus malheureux de n'avoir jamais une minute à lui¹¹². » Il devient le « baron » ou « le baron chaise de paille » après avoir reçu le brevet de baron du Saint-Empire de la cour de Vienne et encore la « culotte fendue » après avoir souffert d'une occlusion intestinale à laquelle Galiani trouve comme remède de l'envoyer « comme les enfants culottes fendues courir dans les rues¹¹³ » : « Celui qui s'appelait jadis la chaise de paille, et qu'on appelle à présent la culotte fendue, comment se porte-t-il ?¹¹⁴ » ; « Ce que vous dites sur le livre de l'établissement du commerce [*i.e.* l'*Histoire des deux Indes* de

¹¹⁰ Il a été question de la pratique galante de la renomination dans notre deuxième chapitre. À ce sujet, voir Delphine Denis, *Le Parnasse galant*, *op. cit.*

¹¹¹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 13 octobre 1770, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 1, p. 274-275. Le surnom de « prophète » donné à Grimm est un emprunt fait au titre du *Petit Prophète de Bœmisbroda* qu'il a publié en 1753 et grâce auquel il a connu du succès en France.

¹¹² Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 29 septembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 268.

¹¹³ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 27 juin 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 76.

¹¹⁴ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 22 août 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 97.

l'abbé Raynal] est excellent et bien original[,] le baron à culotte fendue en a ri comme un fou¹¹⁵ ». Ultimes avatars onomastiques, Grimm est au cours de ses voyages la « chaise de poste » – « La chaise de paille autrefois, aujourd'hui chaise de poste, m'a écrit une longue lettre¹¹⁶ » ; « La chaise de poste et paille que fait-elle ?¹¹⁷ » – et, dans une lettre où il est question de *Candide*, le « baron Vandertentronck » par un emprunt au nom d'un personnage de Voltaire¹¹⁸.

De son côté, Diderot est habituellement « le Philosophe », certaines fois « le grand Philosophe » (dans ce cas, Grimm est le petit) ou encore « le grand homme » – « Le grand homme et sa chaise de paille l'un portant l'autre, vous embrassent tendrement¹¹⁹. » Que Diderot soit ou non désigné par ce surnom, il est souvent dépeint ou en paresseux, ou en rêveur : « Le Philosophe est toujours sous le charme et l'on dit qu'il n'y a là, ni plume, ni encre, ni papier : nous accrochons de temps à autre quelques-unes de ses sublimes rêveries, je vous les envoie, voilà tout ce que vous pouvez tirer de lui¹²⁰ » ; à moins que l'épistolière cherche à flatter l'abbé en lui témoignant les réactions de Diderot à la lecture de ses lettres, auquel cas elle fait allusion à son enthousiasme intellectuel : « Au reste j'ai montré votre lettre au Philosophe qui en a fait des sauts et des bonds à mourir de rire. Sa perruque n'a jamais autant voyagé sur sa tête que pendant la lecture de cette lettre¹²¹. »

Ces désignations concernent également les épistoliers, qui s'appellent, on l'a vu, « ma belle dame » et « mon charmant abbé ». En revanche, l'utilisation des titres est mal perçue au sein de cette société. En reprochant à Galiani de s'être mépris sur le chevalier de Magallon et d'avoir été injuste à son égard¹²², Louise d'Épinay lui signale par deux fois un « Monsieur » qu'il a employé et qu'elle juge déplacé lorsqu'il s'agit de s'adresser à un ami :

Vous êtes dans cette lettre que je viens de recevoir bien injuste envers lui [*i.e.* le chevalier de Magallon]. On le sera toujours quand on se pressera de juger des

¹¹⁵ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 1^{er} octobre 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 116.

¹¹⁶ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 25 juillet 1778, *ibid.*, vol. 5, p. 191.

¹¹⁷ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 27 février 1779, *ibid.*, vol. 5, p. 209.

¹¹⁸ Le personnage de Voltaire est le baron de Thunder-ten-tronckh.

¹¹⁹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 2 septembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 250.

¹²⁰ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 13 octobre 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 207.

¹²¹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 5 janvier 1772, *ibid.*, vol. 2, p. 261.

¹²² Voir la lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 22 août 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 95-96.

choses qu'on ne sait pas et qu'on ne peut pas savoir. Qui vous a dit qu'il vous sert froidement et faiblement ? À propos de quoi l'appeler *Monsieur* dans cette lettre ? [...] Tombez à mes genoux et demandez-moi pardon de m'avoir blessée en jugeant mal votre ami et le mien. C'est un ami que je vous dois, que j'estime profondément[,] que j'aime fort. Eh l'aimerais-je mon abbé s'il vous servait faiblement ! Je ne veux pas absolument que vous l'appeliez *Monsieur* cela me fait de la peine¹²³.

Si les surnoms marquent la proximité et la connivence, les appellations « Madame » et « Monsieur » instaurent une distance qui est étrangère, voire inconvenante, aux relations de sociabilité qui se prolongent dans la correspondance. Employés seuls, les titres de noblesse peuvent cependant devenir des diminutifs réservés à l'un ou l'autre des habitués du cercle de Louise d'Épinay. Ils se déduisent grâce au contexte de la lettre : « le comte » désigne le comte de Schomberg ou de Gleichen et « le marquis », le marquis de Mora ou de Croismare. Semblablement aux pseudonymes galants du siècle précédent ou aux pratiques de désignation métaphorique empruntant au langage animalier que l'on a pu observer dans l'« ourserie » de Mme ***¹²⁴, les surnoms que l'on se donne au sein de cette société s'inscrivent dans un faisceau de pratiques mondaines qui marquent la connivence de ses membres et qui les isolent de ceux qui n'en détiennent pas les clefs.

À en juger par la récurrence de leurs témoignages d'affection, après Diderot et Grimm, le marquis de Croismare est l'ami le plus proche de Galiani et de Louise d'Épinay. Il est régulièrement présent dans les lettres de la Parisienne jusqu'à l'été 1773 (il meurt le 2 août 1773). Elle n'utilise habituellement que son titre pour le désigner, accompagné d'un adjectif soulignant l'attachement qu'on a pour lui : le « charmant marquis », le « cher marquis », le « marquis par excellence ». Elle emploie parfois le nom du personnage des *Dialogues sur le commerce des blés* qu'il a inspiré : « Le marquis de Roquemaure sort d'ici, il vous aime il vous embrasse, il n'écrit point parce qu'il est presque aveugle mais il ne cesse, dit-il, de causer avec vous¹²⁵. » Au cours des quatre premières années de la correspondance, son « originalité » lui vaut un rôle de premier plan dans la narration de nombreuses anecdotes, ce dont il sera question en détail plus loin.

¹²³ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 28 septembre 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 113-114.

¹²⁴ Voir notre deuxième chapitre.

¹²⁵ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 20 avril 1770, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 1, p. 144.

Enfin, des surnoms d'un tout autre ordre découlent de la querelle de Galiani avec les économistes. Ceux-ci ne sont toutefois pas investis d'une amitié semblable aux précédents, bien au contraire. En plus d'être « Panurge », Morellet est aussi « l'abbé aux idées liées » et « Philon le juif » – « Ce que vous dites des économistes est excellent, la comparaison de Panurge à Philon le juif est sublime ; le nom lui en restera entre nous¹²⁶ » –, alors que les abbés Baudeau et Roubaud deviennent respectivement Badot et Ribaud – « Je ne sais pas me résoudre à croire [que cette lettre] soit effectivement de Morellet, elle ressemble aux Badots, et aux Ribaults comme deux gouttes d'eau¹²⁷. » Ces renominations n'entretiennent rien de commun avec celle des proches des correspondants, dans la mesure où elles procèdent de la satire. La connivence se joue alors entre ceux qui s'en amusent et non pas avec ceux qui les portent (d'ailleurs en toute ignorance de la chose). Elles contribuent néanmoins à souder des liens entre ceux qui les inventent, puisque leur intelligibilité reste proportionnelle à leur degré d'appartenance au groupe.

Le petit comité des « élus » parisiens entourant Louise d'Épinay prend place dans les lettres par la représentation de rencontres organisées autour de pratiques auxquelles donnent accès les évocations nostalgiques des épistoliers ou encore par la mise en scène de retrouvailles imaginaires. Un réseau d'habitues demeure omniprésent dans la représentation du quotidien de Louise d'Épinay, mais un noyau de quelques proches constitue la structure principale de la sociabilité épistolaire. Celui-ci rassemble Grimm, Diderot, Galiani, le marquis de Croismare et Louise d'Épinay. Le vocabulaire utilisé pour désigner ce groupe comme les surnoms multiples auxquels on a recours pour renommer ses membres soulignent sa prééminence. La disparition graduelle des termes servant à nommer la société montre l'effet de l'absence et du temps sur son effritement social. En revanche, la permanence des surnoms employés dans les lettres indique que ce noyau constitue le réel fondement de la sociabilité épistolaire en même temps qu'elle en souligne la survie imaginaire. La représentation de la connivence est un enjeu important du discours des épistoliers, qui assure également celle de leur distinction.

¹²⁶ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 27 mai 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 176.

¹²⁷ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 26 mai 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 171.

Satire et éloge des gens de lettres

Tout comme les processus élitistes qui sont présents dans les comptes rendus de la *Correspondance littéraire*, dont plusieurs, on l'a vu, sont transmis à l'abbé presque tels quels, le mode satirique contribue à assurer, dans les lettres, la représentation de la distinction des épistoliers. Si la satire procède toujours des logiques qui sont propres au principe d'organisation sociale de l'Ancien Régime, celui de la société de cour, elle ne se fonde pas sur les mêmes valeurs de prestige, ce que nous avons pu observer dans certains comptes rendus de Mme ***¹²⁸. Cette dimension est ouvertement présente dans les lettres de l'abbé, qui affiche un élitisme sans complexe, en particulier dans le contexte de la querelle sur les blés. Chez Louise d'Épinay, la satire découle du constat préalable de son exclusion du monde des lettres. Pour que cette exclusion soit bien comprise, une attention doit être portée à son positionnement dans différentes configurations sociales. Son autoreprésentation souligne un hiatus entre gens du monde et gens de lettres en regard de leurs pratiques de distinction. L'épistolière fait néanmoins l'éloge de certains représentants des lettres, au premier chef de Voltaire et de Galiani. Même si un discours modeste imprègne sa correspondance, l'on ne saurait déduire qu'elle se dissocie de l'élite qu'elle y construit.

Avant d'étudier le positionnement de Louise d'Épinay par rapport aux gens de la République des lettres, voyons comment elle se représente devant l'abbé. Une lettre portant précisément sur le sujet de la modestie et de la réputation féminine illustre son autoreprésentation de façon très éclairante :

La réputation d'une femme bel esprit ne me paraît qu'un persiflage inventé par les hommes pour se venger de ce qu'elles ont communément plus d'agréments qu'eux dans l'esprit ; d'autant qu'on joint presque toujours à cette épithète l'idée d'une femme savante et la femme la plus savante n'a et ne peut avoir même que des connaissances très superficielles. Il me prend envie de disserter ceci pédantesquement. Voyons, nous rirons après, ne fût-ce que de ce que j'aurai dit. Où en suis-je restée ?... Ah aux connaissances superficielles. Je dis donc qu'une femme n'est point à portée, par la raison qu'elle est femme, d'en acquérir d'assez étendues pour être utile à ses semblables et il me semble qu'il n'y a que celles-là dont on puisse raisonnablement tirer vanité. [...] Concluons donc de tout cela qu'une femme

¹²⁸ À ce propos, voir Sophie Duval et Marc Martinez, *La satire (littératures française et anglaise)*, Paris, Armand Colin/HER, coll. « U. Lettres », 2000. Pour l'étude du mode satirique dans les articles de Louise d'Épinay pour la *Correspondance littéraire*, se reporter à notre troisième chapitre.

a grand tort et n'acquiert que du ridicule lorsqu'elle s'affiche pour savante ou pour bel esprit et qu'elle croit pouvoir en soutenir la réputation ; mais elle a grande raison néanmoins d'acquérir le plus de connaissances qu'il lui est possible. Eh bien, vous dormez ! Allons, réveillez-vous, voilà que j'ai fini mon bavardage. Remerciez-moi cette fois de ce qu'il n'a pas été plus long car je trouve bien d'autres choses à dire sur ce sujet¹²⁹.

Cette remarque conforte précisément les représentations féminines à partir desquelles nous avons voulu saisir l'imaginaire collectif de l'époque à l'égard du rapport qu'entretenaient les femmes avec le savoir. Dans cette lettre, l'impératif social de la modestie est réduit par l'épistolière à un persiflage des hommes envers les femmes. Le choix du terme « persiflage » souligne bien la lecture sociale que fait Louise d'Épinay du comportement que celles-ci doivent adopter en société. Une rhétorique modeste n'en structure pas moins son commentaire, dans la mesure où elle a recours à l'autodérision pour encadrer l'expression de ses opinions : elle annonce qu'elle va « dissenter pédantesquement », que l'abbé et elle pourront ensuite en rire, puis elle conclut par un dialogue implicite¹³⁰ dans lequel elle réveille son interlocuteur, qu'elle représente endormi. Une tension entre forme et contenu du discours travaille cette lettre destinée à la seule lecture de Galiani.

Ses idées sur la représentation des femmes dans le monde gagnent en clarté dans une lettre où elle évoque sa propre réputation mondaine. Elle adresse des mises en garde à son correspondant à propos de la circulation de ses envois à Naples après avoir appris que Jean-Baptiste Montyon avait lu une de ses lettres dans un cercle en Auvergne :

Vous dites donc que je vous ai écrit une lettre charmante ? Cela peut bien être, en effet j'ai quelque soupçon qu'elle était bonne celle dont vous parlez. Mais j'espère néanmoins que vous gardez mes réflexions pour vous seul, et que vous ne faites pas comme notre cher intendant d'Auvergne qui s'en va nigaudement lire une de mes lettres charmantes au milieu d'un cercle à Riom. Ne voilà-t-il pas que j'ai une réputation à soutenir en Auvergne à présent ? Je ne pourrai plus lui écrire sans penser à ce que je dis, je ne peux pas souffrir cela, j'aime à causer avec mes amis en toute sécurité et je ne veux pas avoir de rôle à jouer. Est-ce orgueil ? Est-ce modestie ? Je n'en sais rien ; peut-être l'un et l'autre¹³¹.

¹²⁹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 4 janvier 1771, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 2, p. 24-27.

¹³⁰ À propos du dialogue épistolaire implicite, voir Benoît Melançon, *Diderot épistolier*, *op. cit.*, p. 306-307.

¹³¹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 4 janvier 1771, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 2, p. 24.

Le contexte de l'expression de ces réserves indique que les enjeux que Louise d'Épinay soulève en regard de la réputation féminine concernent la sphère mondaine. Comme les femmes ont tort d'afficher leur savoir, elle reproche à Montyon de l'avoir mise dans une situation semblable en « publiant » une de ses lettres. En revanche, le fait de donner à lire ses productions à quelques proches, dont Galiani, ne pose pas de problème, ce qu'illustre aussi ce passage et ce que montre son autoreprésentation en regard des gens de lettres.

La position de retrait de Louise d'Épinay par rapport à la République des lettres est mentionnée lorsqu'elle fait part à l'abbé du projet d'érection de la statue faite par Jean-Baptiste Pigalle, sculpteur du roi, en l'honneur de Voltaire¹³² :

Les dimanches de la rue Royale, les jeudis de la rue S^{te}-Anne qui n'est pas moi, et les vendredis de la rue de Cléry [*i.e.* les habitués des salons des d'Holbach, des Helvétius et de Susanne Necker] ont formé le projet d'ériger une statue à Voltaire en se cotisant, et de la placer dans la nouvelle salle de la Comédie française que l'on bâtit. C'est Pigalle qui en est chargé, il demande dix mille livres et deux ans. Panurge [*i.e.* l'abbé Morellet] s'est tout de suite emparé de ce projet, et a fait un code économique pour l'exécution. La 1^{ère} loi est qu'il faut être homme de lettres ayant imprimé pour y souscrire [...]. Quant à moi, vous voyez que je suis exclue, aussi tout cela m'a-t-il passé sous le nez car je ne suis ni assez riche ni assez vaine pour être remarquée. M^{me} Necker qui a publié dans le *Mercure* et qui est riche est souscrivante, M^{me} Élie de Beaumont, etc. Au reste, comme j'aime qu'on soit conséquent, je trouve à merveille tout ce que Panurge a fait, car c'est ainsi qu'il devait marcher et je crois que si l'on m'avait raconté le projet, j'aurais eu assez de génie pour deviner comme il l'aurait dirigé. Mais je ne fais pas imprimer tout ce que je pense, je ne le dis qu'à mon charmant Napolitain et à un ou deux amis que je sais aussi discrets que lui, ainsi je n'y aurai rien gagné et je n'aurai pas eu ma part de gloire à deux louis¹³³.

En expliquant le projet à son correspondant, l'épistolière précise les raisons qui l'ont écartée de la liste de ses collaborateurs. Elles tiennent essentiellement à sa faible fortune et au fait qu'on ne lui reconnaît pas la qualité de « femme de lettres » parce qu'elle n'a rien publié¹³⁴. Richesse et prestige auctorial fondent les règles fixées par l'abbé Morellet. Louise

¹³² Dena Goodman a notamment consacré un article à ce projet, à son mode de souscription, à sa valeur symbolique pour les gens de la République des lettres. Voir Dena Goodman, « Pigalle's Voltaire nu. The Republic of Letters Represents itself to the World », *Representations*, 16, automne 1986, p. 86-109.

¹³³ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 13 avril 1770, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 1, p. 140-141.

¹³⁴ Ce projet prend forme en 1770, alors que Louise d'Épinay ne publiera *Les conversations d'Émilie* qu'en 1774. À cette époque, elle avait déjà fait imprimer deux petits ouvrages, *Mes moments heureux* (1758) et *Lettres à mon fils* (1759), qui avaient été tirés à peu d'exemplaires et distribués parmi ses proches, mais,

d'Épinay les mentionne sans s'en plaindre ni les contester. Elle termine cependant son commentaire en ironisant sur la valeur conférée à la publication. En soulignant la discrétion qu'elle souhaite voir conserver à ce qu'elle écrit, elle montre son attachement aux représentations de la modestie féminine dans le « grand monde » comme dans celui des lettres et, donc, l'importance qu'elle accorde à sa propre réputation. Si elle juge que « faire imprimer tout ce que [l'on] pense » est un acte de vanité, elle insiste sur le fait que les femmes doivent néanmoins développer leurs connaissances et leur pensée, ce qu'elle met en pratique dans le cadre de ses lettres à l'abbé. Trois sphères sociales peuvent être dégagées de ses propos : la société mondaine, orchestrée autour de la réputation ; le monde des lettres, dont elle ne fait pas partie parce qu'elle n'a pas publié d'ouvrage ; son comité, qui trouve un prolongement dans sa correspondance avec l'abbé.

La séparation qu'établit Louise d'Épinay entre le monde social et celui des gens de lettres attire l'attention sur le processus de hiérarchisation de la République des lettres. Tout comme dans la société parisienne, celui-ci repose sur des critères de richesse et de réputation. La féminité semble toutefois y être considérée différemment. En effet, l'échelle de valeurs présentée place la condition sociale et la publication devant le sexe, puisque des femmes figurent parmi les gens de lettres qui ont été approchés à titre de souscripteurs. Le fait que seuls des noms féminins soient mentionnés indique cependant que cette appellation n'allait pas nécessairement de soi (ne serait-ce que pour celle qui écrit). Louise d'Épinay indique un écart entre l'imaginaire satirique entourant la publication féminine, qui est un imaginaire mondain, et la distinction à laquelle cette même publication a pu donner accès aux yeux des gens de lettres, à tout le moins à ceux qui étaient concernés par l'érection de la statue de Voltaire. Elle signale une fracture entre deux représentations de l'auctorialité féminine et, quoiqu'écrivant elle-même, sa satire la range du côté des valeurs des gens du monde plutôt que du côté de celles des gens de lettres. Son opinion sur ces derniers le confirme.

comme l'indique Meister dans sa notice nécrologique, ils n'étaient pas considérés comme des « publications ». Voir Jacques-Henri Meister, s.t. [mort de Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelle, dame de la Live d'Épinay], dans *Correspondance littéraire*, novembre 1783, f. 207-209.

Le ridicule qu'elle trouve à la catégorie ou l'« état » des gens de lettres rejoint les positions élitistes de Grimm¹³⁵, mais il montre aussi comment le jugement de Louise d'Épinay s'articule principalement sur les modes de classement sociaux de l'Ancien Régime. Une suggestion visant à faciliter ses démarches futures pour rassembler les envois de l'abbé à d'autres Parisiens débouche sur une représentation des gens de lettres. Elle y souligne de façon satirique la manière dont ceux-ci tentent de reproduire entre eux des principes de hiérarchisation qui orchestrent la répartition du prestige dans la société de cour :

Il faut mon cher abbé, que vous preniez le parti, quand vous écrirez quelques belles lettres que vous serez curieux que je garde, de me les envoyer sous cachet volant et je les ferai tenir à leurs adresses après en avoir pris copie, que je garderai aussi *incognito* que le cas le requerra. Cela vous évitera la peine de copier et j'en jouirai ; car il m'est impossible de les rechercher où elles vont. Premièrement parce que je ne suis point à portée de cela, en 2^d lieu parce que je ne veux rien avoir à démêler, à demander à être obligée à tous ces gens-là. Tout est esprit de parti dans ce maudit pays, charmant d'ailleurs ; et pour y vivre heureux et tranquille il faut se tenir coi et faire en sorte surtout que Mrs les gens de lettres n'aient jamais occasion de proférer votre nom. Mrs les gens de lettres ! Je trouve toujours plaisant qu'on ait fait un état de l'esprit. Comme ils n'ont ni capuchons, ni cordons qui les distinguent ils ont pris je crois l'esprit de cabale et de dispute pour affiche. Mais cela ne suffit pas car comment les reconnaître quand ils passent dans la rue ? C'est un état bâtarde, qui rassemble et réunit tout ce qu'il y a de plus grand et tout ce qu'il y a de plus vil. Mais encore une fois comment le passant distinguera-t-il que Fréron, Diderot, Burigny, Dorat Pezay sont confrères ? Quelle est la fille de la rue Fromenteau qui ne s'y trompe ? En voyant passer Diderot elle l'appellera « Mon gros prieur », Burigny « M. le Janséniste », Dorat Pezay, « Mon colonel », etc. c'est une confusion à laquelle on n'entend plus rien¹³⁶.

Louise d'Épinay souligne un hiatus entre le monde social et le monde des lettres. Elle fonde son jugement sur le principe de distinction qui, au XVIII^e siècle, est lié aux apparences. Elle construit sa caricature en filant la métaphore de la transparence du signe vestimentaire, dont on sait la charge symbolique et qui offre une lisibilité à la hiérarchie sociale¹³⁷. En imaginant comment les signes du pouvoir et du prestige pourraient être redistribués parmi les auteurs, elle mélange les titres et les représentants de différents courants de pensée,

¹³⁵ À ce propos, voir notre premier chapitre.

¹³⁶ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 30 juin 1770, dans *Correspondance, op. cit.*, vol. 1, p. 200-201.

¹³⁷ Voir Daniel Roche, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement, XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « Points. Histoire », H139, 1989.

mettant ainsi en évidence le fait que, selon elle, le mérite (en l'occurrence le mérite littéraire) peut *s'ajouter* à la condition, mais qu'il ne peut pas y *suppléer*. L'illégitimité qu'elle trouve à ces prétentions est d'ailleurs signalée par l'emploi du terme « bâtard ». Cette remarque lui confère non seulement une position de retrait, mais aussi de supériorité en regard de ce groupe de gens de lettres. Une telle posture se remarque aussi dans la manière dont elle fait circuler les éloges entre les philosophes auxquels elle s'associe dans ses lettres.

Les lettres de Galiani le représentent régulièrement faisant son propre éloge. Même l'expression de son inquiétude en regard de la santé de sa correspondante, qu'il sait vacillante, ne l'empêche pas de faire de l'esprit en évoquant sa mort et le bruit que l'événement susciterait partout en Europe :

Tout de bon, ma belle dame, je commence à être inquiet sur votre compte. Il y a deux ou trois ordinaires, que je ne reçois point [de] lettres de vous. Que vous est-il donc arrivé ? Pour moi vous savez que je me porte toujours bien, et qu'il est impossible que je sois malade, n'ayant jamais pris des médecines, ni des médecins. Je pourrais bien mourir, mais ma mort retentirait en Europe. Ainsi mon silence ne doit jamais vous inquiéter. Mais le vôtre est terrible autant, que pénible pour moi¹³⁸.

Nonobstant le fait que ce genre d'exagération témoigne, ça et là, d'un fond ludique d'autodérision, il imprègne le discours épistolaire de Galiani de louanges qu'il s'adresse à lui-même. À l'annonce de l'impression de ses *Dialogues* et de la fin des étapes prolongées de l'épreuve de la censure, il exprime sa joie à Louise d'Épinay en comparant la publication de son ouvrage à une naissance. Il demande à en voir des pages, se projette dans l'avenir, s'imagine parcourant son œuvre et conclut sa requête en rapportant les exclamations qu'il ne manquerait pas de faire en se lisant :

Enfin, Madame, je suis sous presse. Vive la joie. Mais vous qui êtes mère, vous devez bien imaginer ce que c'est que le cœur d'un père. Pourquoi ne pas m'envoyer quelques feuilles ? Craignez-vous la dépense de la poste ? N'arrêtez plus mon imagination, je vous prie ; envoyez ici à *l'adresse de M. Régny, consul de S.M. Très Chrétienne* tout ce qu'il y aura d'imprimé déjà. Je me verrai. Je me lirai, je m'extasierai, et je dirai : « Possible que j'aie eu tant d'esprit ! Qui est-ce qui le croira ! »¹³⁹

¹³⁸ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 22 janvier 1774, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 4, p. 109.

¹³⁹ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 18 septembre 1769, *ibid.*, vol. 1, p. 71.

Cette forme d'autocongratulation sera d'autant plus encouragée que la réception de ses *Dialogues* ne sera pas unanimement élogieuse. De fait, les critiques injurieuses des économistes¹⁴⁰ exacerberont l'élitisme de ses mises en scène et de son autoreprésentation.

Après avoir lu les réactions suscitées par la diffusion de son livre, Galiani se représente tel un opprimé dont la vengeance est proche. Il campe le contexte de victimisation nécessaire à l'annonce de sa gloire et il use de nouveau de la métaphore familiale en comparant son ouvrage à un orphelin injustement malmené par le sort :

On voit un malheureux ouvrage posthume abandonné de son père, laissé à la merci du sort, et une cohue de philosophes (sauf correction) ameutée à l'écraser sous des cris inépuisables. La pitié se réveillera. Vous verrez bientôt des gens courir au secours de l'opprimé. En attendant, le mot est donné ; la guerre est déclarée entre les *philosophes civils* et les *philosophes ruraux* ou rustiques, et il me paraît difficile que le côté où combattent les Voltaire, les Diderot, les d'Alembert soit battu. Je serai l'Hélène de cette Troie¹⁴¹.

Ses exagérations, qui culminent dans une image pathétique aux accents troyens, montrent encore de façon caricaturale son absence d'humilité. Elles étaient précédées d'une allusion à l'érection de la statue en l'honneur de Voltaire, qui l'avait conduit à imaginer celle que l'on devrait aussi ériger en son honneur à lui :

Je ne souscrirai à la statue de Voltaire qu'à charge de revanche. Il m'en faut élever une à moi dans ce beau rond de la nouvelle halle à l'Hôtel de Soissons [*i.e.* la nouvelle halle aux blés de Paris]. J'y serai à merveille au milieu des farines et des filles. J'aurai tout ce qu'il me faut pour la nourriture, et pour la population, et les nouveaux philosophes n'en demanderaient pas davantage. Je la veux colossale pour cacher à la postérité ma taille. Le génie tutélaire de la France doit me couronner d'une couronne d'épis. [...] Je ne sais pas [ce] que diable j'écris, mais voilà un poème fait bien à l'improviste, et bien à la hâte. Faites-en rire Grimm, et le baron [d'Holbach]¹⁴².

¹⁴⁰ « [J]'ai lu tout ce qu'on a vomi contre moi. Cette lecture m'a consolé de la perte de ma dent que j'ai faite au beau milieu d'une lettre de l'abbé Ribault. En conscience, ma belle dame, ils sont trop bêtes. L'effronterie avec laquelle ils me font dire toutes les bêtises imaginables en citant même les pages de mon livre mériterait qu'on se fâchât à la police, et si j'avais été à Paris, je me serais amusé à leur faire un procès au Parlement en réparation. » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 23 juin 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 191.

¹⁴¹ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 5 mai 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 160.

¹⁴² Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 5 mai 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 158-160.

Galiani rivalise sans complexe avec Voltaire, reprenant à son compte l'insigne honneur qu'on s'apprête à lui rendre dans la République des lettres¹⁴³. L'image est symboliquement chargée et elle illustre la démesure qu'il insuffle à la représentation qu'il construit de lui-même. Exubérants dans le discours de Galiani, de pareils éloges se retrouvent aussi, quoique plus sobrement exprimés, dans celui de la Parisienne.

Louise d'Épinay insiste régulièrement sur l'originalité des lettres ou des morceaux que lui fait parvenir son correspondant. Elle met aussi en valeur ses qualités épistolaires, qu'elle rapproche d'ailleurs de celles de Voltaire :

Je ne connais que vous, et Voltaire après vous, qui trouviez le secret de me tirer de l'apathie où je suis si souvent, mais il est certain mon cher abbé, que dans quelques dispositions physiques ou morales que je sois le contentement, la gaieté, l'exaltation de tête est toujours ce qui suit chez moi la lecture de vos lettres. Hier au soir par exemple j'étais triste, malingre, maussade, j'ai reçu et lu votre lettre et j'ai été charmante le reste de la soirée. Demandez-leur ? Elle est divine cette réponse aux n^{os} 9 et 19, vous avez été sublime malgré vous¹⁴⁴.

« Vanter les qualités épistolaires de l'autre, c'est le constituer en interlocuteur valable et c'est, par le fait même, rehausser l'importance de ses lettres à soi », rappelle Benoît Melançon¹⁴⁵. La distinction de l'épistolière procède de manière implicite de l'expression de son admiration pour les gens de lettres avec qui elle se montre en étroite relation. Elle opère suivant les mêmes mécanismes qui ont été observés précédemment par l'étude de l'élitisme dans la *Correspondance littéraire*. Louise d'Épinay fait d'ailleurs explicitement ce rapprochement lorsqu'elle annonce à Galiani l'envoi d'une de ses lettres aux « têtes couronnées » : « Vous dites tous les jours de mieux en mieux sur le chapitre des blés, mais vous parlez à des sourds. J'ai cependant fait lire votre lettre à des gens qui en ont senti tout le prix. J'en enverrai une copie en Russie, elle est digne d'être lue par les têtes couronnées, et je suis persuadée qu'elles sont dignes de la lire¹⁴⁶. » Le prestige associé à cette élite, qui

¹⁴³ Roger Chartier précise qu'« aucun homme de lettres n'a jamais reçu un tel hommage de son vivant. L'usage ne vaut que pour les souverains – un principe respecté par le *Parnasse français* qui ne célébrait que des poètes décédés. » Roger Chartier, « Modèles de l'homme de lettres », dans Didier Masseau (édit.), *Philosophes, écrivains et lecteurs en Europe au XVIII^e siècle*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, coll. « Les valenciennes », 18, 1995, p. 23.

¹⁴⁴ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 23 septembre 1770, dans *Correspondance*, op. cit., vol. 1, p. 262.

¹⁴⁵ Benoît Melançon, *Diderot épistolier*, op. cit., p. 191.

¹⁴⁶ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 20 décembre 1773, dans *Correspondance*, op. cit., vol. 4, p. 100. La lettre à laquelle Louise d'Épinay fait allusion est celle que lui a écrite Galiani le 13 novembre 1773 à propos

saurait « entendre » l'abbé, est en partie intellectuel, mais il est aussi mondain. La mention de la gaieté que procurent à Louise d'Épinay ses correspondances avec Voltaire et Galiani met en lumière la valeur qu'elle accorde à ces deux hommes et, en retour, cela la distingue elle-même en la situant parmi les rares personnes étant à même de les apprécier à leur hauteur.

On l'a vu, si l'épistolière ridiculise les prétentions à un « état » social qui serait lié à l'auctorialité, elle ne conteste pas le choix d'ériger une statue en l'honneur de Voltaire. L'importance symbolique de cette figure est mentionnée dans plusieurs échanges portant sur l'ouvrage de l'abbé. Dans l'une de ses lettres, en commentant l'état de santé du philosophe de Ferney, elle fait de lui ce portrait :

Je vous avoue que cette maladie [de Voltaire] m'avait mis du noir dans l'âme, et le tout pour l'amour de l'humanité, pour le bien qu'il a fait qu'il fait et peut-être plus encore pour le mal qu'il empêche. Un homme de génie passe les plus belles années de sa vie persécuté, contrarié à bouche que veux-tu, il prêche souvent dans le désert ; et peu à peu il atteint la vieillesse, la décrépitude même, mais s'il conserve une étincelle il a la douce consolation d'être au moins un épouvantail à moineaux, et voilà le beau rôle et le seul qui réussisse parmi les hommes. Il n'appartient pas à tout le monde d'y parvenir, n'avez-vous jamais vu dans les champs de vieux haillons au bout d'un bâton que le vent fait aller ça et là ? D'abord les oiseaux s'en éloignent et peu à peu, ils se familiarisent au point qu'ils viennent y faire leurs ordures. Ces haillons-là, c'est Fréron, et dans d'autres classes, un tel, un tel, un tel etc. Mais il y a de grands épouvantails sous lesquels on cache des enfants, ils tirent une corde et voilà des bras qui se déploient, une tête qui branle, une jambe qui détache un coup de pied, et cela vous fait fuir les moineaux les fripons, bêtes et gens etc. et voilà l'épouvantail de génie, voilà Voltaire¹⁴⁷.

Cet extrait montre la position d'autorité qui est conférée à Voltaire dans le « champ » des lettres, tout comme le poids qu'il peut avoir dans les querelles qui y prennent forme. L'épistolière y souligne le mérite du Patriarche par rapport à d'autres auteurs, par exemple Fréron (notoire ennemi de Voltaire que les épistoliers croient, à tort et non sans étonnement, être à l'origine d'un compte rendu en faveur des *Dialogues* de Galiani¹⁴⁸), en

des édits gouvernementaux en temps de disette. Voir *ibid.*, vol. 4, p. 92. Sauf erreur, cette lettre n'a pas été diffusée dans la *Correspondance littéraire*.

¹⁴⁷ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 29 septembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 267-268.

¹⁴⁸ « De quoi vous étonnez-vous de Fréron. Ne vous l'avais-je pas prédit que les économistes me feraient des amis que je n'avais pas. » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 14 juillet 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 207. L'article en question, qui a paru dans *L'Année littéraire*, n'est pas de Fréron, mais de l'abbé Rousseau.

les comparant à des haillons. Leur multiplicité – « c’est haillons là », c’est « un tel, un tel, un tel, etc. » – et la rapidité avec laquelle ils tomberont dans l’oubli, ce qu’évoque la métaphore de la familiarité des oiseaux, mettent en évidence son excellence et sa supériorité. Enfin, l’image des enfants qui, dissimulés sous l’épouvantail, en activent les membres montre l’impact que peut avoir le philosophe s’il se mêle d’une querelle.

Le processus de distinction implique non seulement de marquer la démarcation entre les « autres » et l’élite, mais aussi d’offrir à l’élite une autoreprésentation flatteuse d’elle-même¹⁴⁹. En ce sens, on l’a vu, l’éloge constitue le pendant positif de la satire, puisqu’il souligne la grandeur de son sujet aux regards de tous. Comme pour les souscripteurs de la République des lettres qui ont voulu lui rendre hommage, la figure de Voltaire jouit d’une position d’exception pour Louise d’Épinay. Dans son discours, l’image de l’éventail l’atteste. Dans les pratiques, on le perçoit dans la manière dont elle rend compte à l’abbé des commentaires qu’elle a reçus de Ferney au sujet de ses *Dialogues sur le commerce des blés*.

Galiani et Voltaire ne se connaissent pas, mais Louise d’Épinay agit à titre d’intermédiaire entre eux, soignant la réputation de l’un aux yeux de l’autre et inversement¹⁵⁰. Elle demande par exemple à son correspondant napolitain de faire un éloge de Voltaire pour le lui faire parvenir. Elle souhaite ainsi confirmer la sympathie de celui-ci envers l’ouvrage de l’abbé afin de lui enjoindre de se prononcer publiquement en sa faveur devant ses détracteurs. Voici ce qu’elle lui écrit à ce propos (dans une lettre où elle commente un texte truffé d’« ainsi » que venait de lui envoyer l’abbé) :

Oh ! Quels sublimes *ainsi* vous m’avez envoyés ! Cela est incroyable, Grimm en est fou. J’ai occasion d’écrire à Voltaire et je veux les lui envoyer. Il est toujours ivre de votre livre, je veux qu’il vous venge du silence de ceux qui ne devraient pas se taire. Je l’ai un peu négligé, je vais me remettre à lui écrire et je veux lui échauffer la tête. Écrivez-moi de votre côté quelque chose en éloge de lui que je lui enverrai

¹⁴⁹ À ce propos, voir notamment Christophe Charle, *Les élites de la République. 1880-1900*, 2^e éd. revue, corrigée et augmentée, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « L’espace du politique », 2006 [1987] et Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1979.

¹⁵⁰ Sur les relations indirectes de Galiani et de Voltaire, voir l’article de René Pomeau, « Galiani et Voltaire », dans *Ferdinando Galiani*, Actes du colloque italo-français, 25-27 mai 1972, *op. cit.*, p. 333-343.

et, du moins, ce qu'il fera restera, les injures passeront mais ses paroles et votre livre ne passeront pas¹⁵¹.

Le rôle de l'intermédiaire épistolaire apparaît clairement dans cette remarque où est soulignée l'importance de l'éloge dans l'« arène » philosophique de l'époque. Compte tenu du poids symbolique et de la circulation dont bénéficiaient les morceaux de Voltaire, Louise d'Épinay cherche à préserver la réputation de Galiani, durement affectée par les comptes rendus des physiocrates, en suscitant quelques bons mots du Patriarche.

Elle revient sur le sujet trois semaines plus tard en précisant cette fois la teneur de la lettre qu'elle a envoyée à Voltaire au sujet de l'abbé. Elle renchérit sur sa requête d'éloge en citant un extrait de la réponse qu'elle en a reçue :

Je vous ai mandé que j'avais écrit à Voltaire et voici ce que je lui avais mandé. Qu'un de mes regrets était qu'il ne vous connut pas et je disais ce que je pense de vous. Ensuite j'ajoutais, « N'est-il pas honteux qu'un tel homme qui nous a rendu le service d'empêcher tous ces brouillons d'économistes d'enivrer les honnêtes têtes imbéciles de France de leur sublime système, par lequel ils prétendent nous montrer l'abondance en nous donnant la famine, n'ait eu d'apologistes que Fréron et qu'on ait laissé vendre publiquement toutes les injures les plus grossières et les plus absurdes contre lui. J'en suis indignée. » À cela il me répond, « Comment pouvez-vous me dire que je ne connais pas l'abbé G. ? Est-ce que je ne l'ai pas lu *et relu* ! Par conséquent je l'ai vu. Il doit ressembler à son ouvrage comme deux gouttes d'eau ou plutôt comme deux étincelles. N'est-il pas vif, actif, plein de raison, *de génie* et de plaisanterie ? *Toujours profond et toujours gai* ? Je l'ai vu, vous dis-je et je le peindrai »¹⁵².

Louise d'Épinay flatte l'orgueil de son correspondant, espérant pouvoir faire de même avec le Patriarche en lui envoyant éventuellement quelque témoignage d'admiration de sa part. Cet exemple souligne d'autant mieux les intentions de Louise d'Épinay qu'elle a quelque peu modifié cet extrait : elle transmet en effet à l'abbé une version de sa lettre qui est, à quelques mots près, légèrement plus élogieuse que l'originale¹⁵³. Bien que Voltaire annonce qu'il parlera de Galiani dans l'article « blé » de son *Dictionnaire philosophique* – cet article paraîtra plutôt dans ses *Questions sur l'Encyclopédie* –, le succès de l'entreprise

¹⁵¹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 29 octobre 1770, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 1, p. 283.

¹⁵² Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 18 novembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 299-300. Nous soulignons.

¹⁵³ Voir la lettre de Voltaire à Louise d'Épinay, « 6 novembre 1770 », dans *Correspondance*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1986, vol. 10, p. 470. Les parties rajoutées par Louise d'Épinay ont été soulignées dans l'extrait cité.

de Louise d'Épinay ne sera pas aussi éclatant qu'elle l'aurait souhaité, ce dont elle informe l'abbé à la fin du mois de décembre 1770¹⁵⁴. Quoi qu'il en soit, elle se présente attentive au soin de la réputation de chacun, fortifiant les liens de son réseau en y faisant circuler les remarques élogieuses.

Autre exilé contraint d'assurer sa présence dans le monde via ses billets et ses lettres, Voltaire se montre sensible à la mise en scène de soi dans l'ouvrage de Galiani. Il affirme y avoir reconnu l'auteur à la lumière de la réputation que celui-ci avait acquise dans le monde. Cette habileté mondaine du Napolitain est mentionnée par Antoine Lilti, qui attire l'attention sur l'alliance entre le sérieux et le comique qui lui a permis de rejoindre un plus vaste public :

[A]lors que la controverse économique sur le commerce des blés battait son plein, l'abbé Galiani publia un *Dialogue sur le commerce des blés* qui mettait tous les ressorts bien rodés du dialogue philosophique (effets de connivence, apologues, ironie) au service d'une critique en règle des thèses physiocratiques. Aux sérieux traités de ses adversaires, il opposait un texte à la fois profond et facétieux, mettant les rieurs de son côté, tout en avançant des arguments de fond, dans un débat dont les enjeux politiques étaient trop importants pour qu'il reste cantonné à l'espace savant¹⁵⁵.

En plus de faire le succès de l'ouvrage¹⁵⁶, les qualités sociales mises en scène dans les *Dialogues* ont contribué à confirmer la réputation de l'abbé aux yeux de quelqu'un qui ne l'avait jamais rencontré. La représentation de soi et l'esprit de connivence sont caractéristiques de cet ouvrage. Galiani souhaite d'ailleurs que sa lecture ravive, pour ses

¹⁵⁴ « On [*i.e.* Voltaire] m'a envoyé l'article *Blé* dont je vous ai parlé, je n'en suis pas contente, aussi en m'écrivant on l'a pressenti et l'on assure qu'à la première édition on dira mieux, mais que la nécessité de gobemoucher fait qu'on ne dit pas plus clairement ce que l'on voudrait dire. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 29 décembre 1770, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 1, p. 325. René Pomeau résume ainsi la position de Voltaire dans son article : « Voltaire pourtant se tient sur le plan de la stricte documentation, ainsi qu'il convient à un article de dictionnaire. Il consacre à Galiani un paragraphe sympathique, mais évite de se prononcer. Il loue, une fois de plus, l'abbé d'avoir "réjouï la nation française sur l'exportation des blés". » René Pomeau, « Galiani et Voltaire », *loc. cit.*, p. 336.

¹⁵⁵ Antoine Lilti, « Querelles et controverses. Les formes du désaccord intellectuel à l'époque moderne », *Mil neuf cent*, 25, 2007, p. 21-22. URL : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=MNC&ID_NUMPUBLIE=MNC_025&ID_ARTICLE=MNC_025_0013 [consulté le 31 janvier 2009].

¹⁵⁶ Philip Koch explique que, « parce que cet ouvrage mêlait si bien l'utile à l'agréable, il a connu un vif succès », mais il ajoute que, puisqu'il portait sur une brûlante question d'actualité, son succès a été de courte durée. Philip Koch, « Les véritables "Dialogues" de Galiani », dans *Ferdinando Galiani*, Actes du colloque italo-français, 25-27 mai 1972, *op. cit.*, p. 185.

amis, « le souvenir du son de [s]a voix, de [s]on dialogue, de [s]es gestes » : « Voilà tout ce que je demande. Qu'on m'aime, car par la sangbleu, je le mérite à tous égards, et ils ne reverront pas de longtemps à Paris un étranger plus aimable que moi¹⁵⁷. » Ce désir et cet art de plaire, qui dictent la représentation que l'abbé offre de lui-même dans ses œuvres ainsi que dans ses lettres, confirment les relations de continuité qu'entretiennent pour lui, comme pour sa correspondante, pratiques d'écriture et pratiques de sociabilité.

L'attention portée à l'autoreprésentation et aux modes de la distinction dans l'espace épistolaire a favorisé la mise au jour de tensions entre les pratiques et le discours de Louise d'Épinay. Selon les idées qu'elle exprime sur la réputation féminine, la représentation sociale prime, pour les femmes, sur la démonstration du savoir et sur l'expression de la pensée. Aussi confine-t-elle la diffusion de ses productions à son cercle parisien et à sa correspondance avec l'abbé, en y affectant néanmoins une modestie de convenance. Ses pratiques se conforment aux impératifs de l'imaginaire social. Le ridicule ne guette toutefois pas que les femmes, mais aussi ceux qui aspirent à une forme de prestige qui ne s'appuie pas sur les principes de l'ordonnement social propre au monde curial. Aussi sanctionne-t-elle par la satire les prétentions des gens de lettres lorsqu'elle observe dans leurs pratiques une vaine tentative d'imiter les valeurs distinctives de la « belle société » en faisant reposer la définition de leur « état » sur des critères de richesse et de publication. Par cette critique, elle reproduit des processus élitistes qui l'isolent du monde des lettres, mais tout en l'associant à l'un de ses plus célèbres représentants, Voltaire, dont elle fait l'éloge dans sa correspondance. C'est donc hors de la sphère mondaine et hors de la scène des lettres que peuvent se retrouver, pour Louise d'Épinay, pratiques d'écriture et pratiques de sociabilité. C'est aussi hors de ces espaces que peut prendre forme son élitisme, sans qu'il y ait lieu d'y voir des contradictions avec son discours.

La représentation de la sociabilité épistolaire qui se donne à lire dans les lettres de Galiani et de Louise d'Épinay inscrit le groupe restreint que forment ses principaux représentants dans une configuration sociale qui se situe dans l'imaginaire du monde, mais qui se dérobe à l'espace mondain. La fermeture de cette société est soulignée par le

¹⁵⁷ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 27 janvier 1770, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 1, p. 112.

vocabulaire du cercle que l'on emploie pour la désigner, par les représentations imaginaires que l'on en donne dans les lettres, par les surnoms que l'on distribue à ses « habitués » et par les limites parfois imposées à la diffusion des productions de ses membres. Elle est aussi confortée par l'élitisme des épistoliers et par le mode satirique auquel ils ont recours pour se distinguer du « corps » des gens de lettres. Si plusieurs lettres de Galiani sont écrites pour circuler à Paris et pour être lues par d'autres que celle ou ceux à qui il les adresse, les lettres de Louise d'Épinay y sont confinées pour des raisons liées à la réputation. Toutefois, ce traitement est aussi réservé à certaines lettres de l'abbé pour de semblables raisons de convenance, ce que montre la représentation du rire des épistoliers.

« Une correspondance gaie de folies philosophiques »

La représentation du rire occupe une place importante dans les lettres que s'écrivent la « belle dame » et son « charmant abbé ». L'on retrouve dans leur correspondance les formes habituelles par lesquelles « la sociabilité cherche à conjurer l'ennui¹⁵⁸ ». Contes et anecdotes indiquent que leur sociabilité épistolaire est marquée du sceau de la gaieté, qui est d'ailleurs explicitement présente dans les discours. Elle est particulièrement instructive en regard des rouages sociaux de la relation des correspondants, puisqu'elle en souligne la marginalité par rapport à certaines pratiques de la mondanité. L'étude du rire des épistoliers attire l'attention sur la non-conformité d'une partie de leurs propos avec les convenances mondaines, certaines de leurs lettres ne pouvant prétendre à une circulation au-delà de leur cercle. La mise en scène de ses membres, en particulier celle du marquis de Croismare, montre bien comment ils partagent un discours commun sur leur société, et comment ce discours solidifie leurs relations et nourrit leurs productions.

¹⁵⁸ Antoine Lilti, *Le monde des salons*, op. cit., p. 275. Voir « La conversation comme gaieté : l'art de plaisanter », *ibid.*, p. 275-280.

Le rire des épistoliers

La marginalité de la correspondance en regard du monde social peut être approchée à partir des apartés personnels de Louise d'Épinay et de l'abbé dans leurs lettres ou encore grâce à l'étude de la circulation des lettres entre leurs deux pays : de fait, les épistoliers cherchent parfois à éviter, outre les frais, la censure de la poste en transmettant leurs envois par les soins de voyageurs de leur connaissance¹⁵⁹. Le point de vue privilégié dans notre

¹⁵⁹ Outre les précautions prises par les épistoliers pour s'éviter des frais de port, certaines sont adoptées pour échapper aux risques d'interception de leurs lettres. Des livres interdits ne sont pas nommés, par exemple *Le système de la nature* du baron d'Holbach, paru sous le pseudonyme de monsieur Mirabaud, que Louise d'Épinay envoie à Galiani sans lui en préciser le titre ni l'auteur. Voir la lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 13 avril 1770, dans *Correspondance, op. cit.*, vol. 1, p. 138. Certaines opinions sur la religion sont voilées par des métaphores ne pouvant être entendues que des seuls destinataires. Ainsi en est-il d'un dialogue sur les souliers, image utilisée par Galiani pour parler des religions : « Que voulez-vous de moi, ma belle dame, en m'écrivant et en réchauffant mon imagination, et ma verve sur des matières qu'il est périlleux de consigner aux hasards du papier. [...] Cependant ma verve s'était échauffée au point que depuis hier, que j'ai reçu votre lettre j'avais commencé un dialogue important sur la question si les souliers sont l'ouvrage des hommes, ou s'ils existent en nature indépendamment des hommes. [...] Mais je crains la maladresse de quelque La Condamine qui s'avisait d'écrire le mot de l'énigme derrière son papier. Ainsi n'en faisons rien. » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 15 septembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 254-255. Louise d'Épinay renchérit en soulignant aussi l'importance de cette confidentialité : « Ah j'ai un regret de ce dialogue commencé sur les souliers ! Achevez toujours, il se trouvera bien quelque voyageur qui m'apportera ce que vous ne confierez pas à la poste. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 13 octobre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 275. Certains envois délicats circulent néanmoins par la poste et, dans ce cas, on a recours à d'autres procédés pour éviter d'encourir des risques. Le contexte politique suivant l'arrivée de Louis XVI sur le trône et les remaniements ministériels qui ont lieu au moment de la disgrâce de Maupeou suscitent les efforts de prudence les plus manifestes de la part de l'épistolière pour en informer son correspondant. Aussi profite-t-elle du départ d'un voyageur, que d'ailleurs elle ne nomme pas, pour lui écrire en joignant à sa lettre, dans laquelle elle lui annonce franchement les nouvelles du royaume, une liste de clefs qui lui permettront de comprendre celles qu'elle lui transmettra dans ses futurs envois : « Je joins ici une liste au moyen de laquelle je ne vous laisserai plus rien ignorer. Brûlez ma lettre et conservez ma liste. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 23 juillet 1774, *ibid.*, vol. 4, p. 163. De toute évidence, Galiani, a fait exactement le contraire, puisque nous avons toujours la lettre, mais pas la liste. Voici ce que Louise d'Épinay envoie à l'abbé la semaine suivante par la poste : « Il faut que je vous parle un peu de ma société car vous vous intéressez toujours à nous, et vous aimez nos petits détails intérieurs. Ma cousine paraît s'ennuyer de la suite qu'il faut mettre pour le soutien de son crédit et je m'en étais doutée. En attendant, Richard débute dans la maison à faire croire qu'il s'établira un rigorisme et une inquisition qui deviendra insoutenable s'il dure. Comme ce sont sur[tout] des détails minutieux, mon cousin pourra bien en être instruit le dernier, comme il arrive toujours. Comme il y a longtemps que vous nous avez perdus de vue, il y aura peut-être des choses que vous n'entendrez pas. L'étranger que je vous ai annoncé vous instruira de tout et alors votre amitié pour nous vous rendra ces détails précieux. Mon oncle et surtout ma tante ne veulent prendre aucun parti dans le ménage[,] ma tante a une très bonne tête, mais elle s'est fait un principe qui l'empêchera d'être aussi utile qu'elle pourrait l'être. Mes neveux vont voyager incessamment à ce qu'ils disent. Dieux les conduisent, eux et le joli cœur qui les accompagnera. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 1^{er} août 1774, *ibid.*, vol. 4, p. 167-168. Si l'on se fie aux déductions de Fausto Nicolini, lorsque Louise d'Épinay parle de « ma cousine », de « mon cousin », de « Richard », de « mon oncle », de « ma tante », de « mes neveux », elle fait respectivement allusion à Marie-Antoinette, à Louis XVI, à Maurepas (ou peut-être à Turgot), à Madame Adélaïde, à Madame Louise (les deux filles de Louis XVI), au duc d'Orléans et son fils. L'on peut proposer à notre tour que « ma société » désigne la cour et ses institutions et « la maison », le parlement.

analyse nous fera plutôt nous concentrer sur la représentation du rire, qui agit en tant que moteur dynamique pour l'entretien de la sociabilité épistolaire et pour la poursuite de l'échange. Surtout, sa mise en scène met en lumière le fait que toutes les lettres ne visaient pas à circuler dans la « belle société ». De fait, les sources tantôt grotesques, tantôt grivoises de l'amusement de Louise d'Épinay, de Galiani et de leurs proches les éloignent parfois du rire « honnête » des gens du monde. Quelle qu'en soit sa source, le rire se présente tel l'envers de la mélancolie, qui accompagne parfois son évocation et qui nourrit la réflexion de la Parisienne et de l'abbé. L'amitié croissante de ceux-ci, qui favorise d'ailleurs l'expression de la tristesse, laisse voir une nouvelle configuration épistolaire, qui isole cette fois les correspondants des autres membres du « comité ».

Une relation en marge du petit comité se tisse graduellement entre Louise d'Épinay et l'abbé Galiani. Se déployant sur le terrain des confidences personnelles, elle renforce paradoxalement la cohésion intellectuelle du groupe. L'intimité du cercle se double d'une relation particulière unissant les épistoliers, qui échangent des propos à demi-mot et traitent certains sujets à part : « Bonjour, mon abbé, ma santé n'est pas trop bonne, j'ai de la courbature de corps et d'esprit. Ne me répondez pas sur mes chagrins personnels afin que je puisse montrer vos lettres à nos amis, ou mettez-moi quelques lignes à part ce qui n'en vaut pas trop la peine cependant¹⁶⁰. » Le registre de ce genre d'apartés est personnel. Même Grimm, qui est l'un des principaux lecteurs de Galiani à Paris, ne doit pas voir certains extraits, étant lui-même concerné par des aveux de son amie¹⁶¹. Les inquiétudes familiales

D'autres clefs apparaissent quelques semaines plus tard : « l'étourdi » et « le petit chat » (peut-être le comte d'Artois et Marie-Antoinette) et encore « le commis » et « les vassaux » (Turgot et les Français). Voir les lettres de Louise d'Épinay à Galiani des 20 septembre 1774 et 17 octobre 1774, *ibid.*, vol. 4, p. 185, 193. Le fait de donner des nouvelles de sa société était tout à fait banal, aussi, pour les gens de la poste, cette constellation de nouveaux personnages épistolaires ne pouvait pas sembler suspecte. D'autant plus qu'après avoir mentionné le crédit de sa cousine, le rigorisme de Richard et l'inconscience de son cousin, Louise d'Épinay poursuit en annonçant ceci : « Passons aux nouvelles politiques, qui ne seront pas longues. Le roi et toute sa cour sont partis aujourd'hui pour Compiègne, et voilà tout. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 1^{er} août 1774, *ibid.*, vol. 4, p. 168. Au sens premier du discours, les nouvelles de sa « société » semblent donc suivies de celles de la cour, apparemment sans lien avec les réformes de l'État, comme il arrive dans de nombreuses autres lettres.

¹⁶⁰ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 22 décembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 320.

¹⁶¹ Voici, par exemple, comment Louise d'Épinay commence et conclut une lettre dans laquelle elle explique à son correspondant la crainte qu'elle a eue de voir Grimm accepter les propositions de la cour de Gotha, qui souhaitait alors l'engager à son service : « En attendant que l'occasion se présente, mon cher abbé, de vous faire passer cette lettre je vais l'écrire en toute sécurité et elle restera là jusqu'à nouvel ordre. [...] »

de Louise d'Épinay sont également traitées de la même manière¹⁶². Galiani recommande pour sa part une femme qu'il aime aux bons soins de son amie en ne la nommant qu'une seule fois, après quoi il parle allusivement de « cette personne que je vous avais recommandée si vivement ; cette personne que j'aimais parce qu'elle m'aimait¹⁶³ ». À la mort de cette femme, madame de la Daubinière, que Louise d'Épinay appelle pour sa part « Mme *** », la tristesse de l'abbé s'exprime par ces quelques mots, en guise de conclusion d'une longue lettre : « Je suis au comble de l'abattement et du chagrin ; vous en savez la cause. Je croyais que les malheureux ne mouraient jamais, ils meurent comme les autres. Quelle consolation donc lorsqu'on est né malheureux ?¹⁶⁴ » S'inscrivant en marge de l'échange épistolaire, les confidences personnelles soulignent que celui-ci était d'abord et avant tout partie prenante d'une dynamique sociale.

Dans la correspondance, le rire et la tristesse constituent en eux-mêmes des sujets de discussion. Les lettres qui sont échangées à ce propos soulignent leur importance dans la relation des épistoliers et la manière dont ces thèmes cohabitent dans leur discours :

Où va-t-on chercher des idées si folles ? Que vous êtes heureusement né ! Si nous passions notre vie l'un auprès de l'autre, mon cher abbé, nous pourrions n'en pas moins mourir de chagrin, mais vingt fois par jour nous ririons comme des fous. Savez-vous que ce n'est point du tout un paradoxe, et qu'on peut rire aux éclats avec la mort dans l'âme ? Qu'il peut venir une idée très folle dans la tête au milieu du plus violent chagrin ? Qui sait à quoi cela tient ?¹⁶⁵

Savez-vous que je [ne] me suis jamais permis d'ouvrir mon âme à personne qu'à vous sur ce chapitre ? Il est vrai qu'il [*i.e.* Grimm, appelé "notre ami" dans cette lettre] ne m'a jamais causé de peines vives que depuis l'instant où son voyage d'Angleterre a été décidé ; ce moment a commencé la révolution et dans son humeur et dans son cœur et dans ses idées ; jusque-là je n'avais que de la reconnaissance à avoir. [...] Vous voilà au courant, vous m'entendrez à l'avenir à demi-mot. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 1^{er} décembre 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 165-167.

¹⁶² « [C]e sera dix lettres à écrire dont il faut garder copie et les faire de ma main parce qu'il y a des choses qu'on ne laisse point à la connaissance d'un scribe quelque sûr qu'il soit quand la réputation des autres y est intéressée. Je vous en ai assez dit sur le sujet de mes chagrins à votre départ pour que vous m'entendiez. Je ne suis pas plus contente de celui dont je vous parlai, à tout moment il faut en être occupée désagréablement, il faut avoir sur tous les points à voir le consentement d'une famille qui n'en est pas une, qui ne sait ce qu'elle veut, qui n'est que l'ombre d'une famille, jugez que de démarches, que de discussions et comme tout cela épuise et éteint. Si vous me répondez sur ce sujet que ce soit par un petit mot à part pour n'être pas obligée de rien soustraire de vos lettres à nos élus, qui en sont toujours avides. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 9 août 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 226-227.

¹⁶³ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 8 décembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 310.

¹⁶⁴ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 2 février 1772, *ibid.*, vol. 2, p. 47.

¹⁶⁵ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 16 novembre 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 157.

Les questions de Louise d'Épinay offrent une autoreprésentation des épistoliers en situant leur écriture sur un mode à la fois ludique et mélancolique qui reproduit l'esprit de leurs échanges passés et qui, dans le même mouvement, leur permet d'exprimer leurs regrets de les savoir révolus. Dans une autre lettre, de semblables réflexions mettent en lumière le rapport que cet état ambivalent entretient avec la pensée :

Au milieu de vos lettres, j'aperçois toujours un fonds de mélancolie, et je me reconnais encore à cela car très communément le moment où je suis la plus gaie en apparence est celui où je suis la plus triste. J'ai fait la même remarque sur bien d'autres, et cela m'a fait voir un problème que je n'ai pu résoudre encore. Dites-moi, pourquoi ce sont les gens qui ont le plus d'esprit, le plus de ressource en eux-mêmes qui sont les plus mélancoliques, les plus dégoûtés de la vie. Quant à moi je donnerais la mienne pour deux liards, comme on dit¹⁶⁶.

La représentation du rire et de la mélancolie illustre de nouveau l'exception et l'excellence des épistoliers, qui seraient parfois si gais ou si tristes à cause des ressources de leur esprit. L'on verra plus loin l'importance de cette association entre intellectualité et amusement, dont l'alliance découle d'une recherche commune de gaieté et de divertissement.

Plusieurs lettres soulignent une volonté d'égayer son correspondant par la teneur de ses propos : « Pour commencer par vous mettre de bonne humeur, mon cher abbé, je vous envoie une chanson nouvelle sur un air qui n'est pas nouveau. Je vous conseille de la lire et de la chanter [:] cela vous donnera de la gaieté[,] ma lettre vous en paraîtra meilleure¹⁶⁷. » Art de plaire qui trouve explicitement son expression dans les lettres, la gaieté s'avère un des moteurs essentiels de la sociabilité. L'abbé l'illustre en ayant recours à l'exagération et en en faisant dépendre l'entretien de la totalité de son réseau :

Je n'ai pas encore répondu ni au marquis, ni à mon cher Grimm ni à l'abbé Morellet, ni au baron de Gleichen : et c'est toujours monsieur de Sartine la cause de tout cela. Si vous ne me rendez pas ma gaieté, je n'écirai plus à personne. Car ici je n'ai rien qui me tourmente si ce n'est que je n'ai ni d'amusements, ni des plaisirs, ni d'amis, ni d'écoliers, ni des dîners, ni des soupers, ni d'argent, ni de santé, ni de gaieté, ni d'affaires agréables, ni d'amours¹⁶⁸.

¹⁶⁶ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 8 décembre 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 240-241. Lise Andries souligne cette association thématique, fréquente dans la représentation du rire au XVIII^e siècle, en posant la question « comment concilier la gaieté avec le goût des larmes qu'avait aussi le siècle, comment aimer à la fois la philosophie et la plaisanterie ? » Elle suggère de chercher la réponse dans le rapport des gens de lettres à la mondanité. Lise Andries, « État des recherches », *Dix-huitième siècle, Le rire*, 32, 2000, p. 13.

¹⁶⁷ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 5 janvier 1772, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 2, p. 260.

¹⁶⁸ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 18 décembre 1769, *ibid.*, vol. 1, p. 104.

L'évocation de la tristesse napolitaine met en relief l'enjouement dont sont porteuses les lettres de Paris dans l'image qu'en offre Galiani. Il s'attend à y puiser de la gaieté, elle-même nécessaire à la poursuite de ses échanges.

A contrario, les effets suscités par l'ennui sont susceptibles d'épuiser la correspondance. Le vocabulaire de la bêtise est employé par les deux épistoliers pour le signifier :

Vos jours de bêtise sont bien précieux mon cher abbé, je m'en accommode à merveille et j'en ferais mes jours lumineux si le ciel voulait m'en octroyer de semblables. Pour moi quand je dis que je suis bête c'est dans toute l'étendue du terme et je tiens parole. [...] Je finis, je vous l'ai dit parce que je suis bête et je suis bête parce que je ne me porte pas bien, je ne suis pourtant pas malade mais toute chose, obligée de rester par précaution sur une longue chaise, par conséquent à faire la bégueule, pas une âme seulement pour faire un whist. Que voulez-vous qu'on dise avec cela¹⁶⁹.

Ma belle dame, je suis bête aujourd'hui, et je vous le dis d'avance. L'ennui me gagne (comme l'eau gagnait M. de Mairan). Je vous crierais « Sauvez-moi avec une chose *quelconque* », et vous me répondriez que vous auriez plus tôt fait avec une lettre de vous. Je suis content du remède. Cependant votre lettre du 27^{mbre} n'est pas trop gaie. Vous y parlez d'une attaque de gravelle ce qui ne vaut rien. Vous me faites une question métaphysique, et vous m'envoyez un arrêt *artonomique* (si vous ne savez pas le grec je vous dirai que ce mot signifie « lois sur le pain ». Si les économistes étaient tant soit peu grecs il y aurait beau temps qu'ils emploieraient ce mot assez heureux) et vous me menacez d'un extrait d'un livre. Tout cela ne vaut pas grand'chose pour la gaîté, et pour me guérir de la stupidité¹⁷⁰.

Louise d'Épinay associe le tarissement de sa conversation au fait qu'elle est coupée de sa société. De son côté, Galiani établit un lien entre l'enjouement et la naissance des idées afin de mieux souligner sa « stupidité » vu leur absence. La gaieté de l'échange constitue, pour l'une et pour l'autre, une source d'écriture et d'invention.

Bien que la gaieté soit au cœur des pratiques mondaines de l'époque, celle de Louise d'Épinay et de l'abbé Galiani les éloigne parfois du bon goût de la « belle société ». De fait, une dimension grotesque ou scatologique anime souvent la mise en scène du rire

¹⁶⁹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 18 octobre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 276-277.

¹⁷⁰ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 22 septembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 258-259.

dans leurs lettres, notamment lorsqu'ils se donnent le détail de leurs soucis de santé¹⁷¹ ou de ceux de leurs proches¹⁷². Or, ainsi que le précise Antoine Lilti, « [l]a gaieté, qui est au principe du commerce mondain, implique une distance avec les figures concurrentes du rire que sont la satire ou la folie. La plaisanterie mondaine prend soin de se distinguer de la

¹⁷¹ Louise d'Épinay fait notamment le récit de ses coliques : « Dans le cours de coliques que j'ai fait l'année dernière, j'avais négligé la colique de vents ; et enfin je l'ai eue, mais je n'en veux plus. Je suis devenue tout d'un coup enflée comme un ballon[.], ne rendant rien et étouffant. À force de cataplasme[.], de bains[.], d'électuaire je suis parvenue à péter et j'ai péti deux jours de suite du matin au soir, cela était superbe à entendre. Il ne me reste de tout cela que le ventre meurtri comme si on m'avait battue. Mon médecin en me tâtant me dit que la membrane qui enveloppe le péritoine étant tendue comme un ballon, je lui éclatai de rire en pensant à M^{me} de Bourgogne, qui me dit un jour si vous vous en souvenez qu'un de ses amis avait été fort mal parce qu'on avait été obligé de lui couper le père Antoine. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 26 octobre 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 129-130. Galiani complètera son récit en convoquant dieu du vent et vent du sud dans sa « réponse à la lettre aux pets » : « Vous avez donc péti, ma belle dame ; c'est bien plus consolant, que de soupiner, n'est-ce pas ? J'ai eu une colique de vents moi aussi, mais je n'ai pas soupiné par en bas, et mon père Antoine n'a pas chanté matines. Voilà une lettre qui court bien risque de devenir une lettre foireuse, si on ne change pas de sujet. Mais comment en changer. [...] Éole votre amoureux vous avait rendu grosse d'un Notus. Changez d'amoureux si vous m'en croyez sans quoi vos accouchements seront terribles, épouvantables, et vous n'en pourrez jamais garder le secret. On les entendra, et ce qui pis est, on les sentira. » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 14 novembre 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 154-155. Voir l'article que Daniel Roche a consacré à cet aspect du rire : « Le rire bleu. Comique et transgression dans la littérature de colportage », *Dix-huitième siècle, Le rire*, 32, 2000, p. 19-32.

¹⁷² Voici par exemple ce que l'épistolière raconte à propos du marquis de Croismare : « Notre cher marquis a fait une comédie en deux actes qui est à mourir de rire, elle lui ressemble, c'est tout dire. Le pauvre homme a été vivement attaqué d'hémorroïdes la semaine dernière. On lui avait ordonné de se baigner le derrière dans du lait ; si vous aviez vu son embarras pour mettre son cul au lait ; il n'y a jamais rien eu de semblable. Enfin il fait prendre la plus large marmite possible de terre et s'y établit, une belle redingote toute neuve l'enveloppait ; voilà tout à coup la marmite qui casse et le marquis inondé. Il ne se tient pas pour battu, il prend son bassin à barbe le fait emplir de lait, mais ayant mal calculé l'espace nécessaire pour contenir son postérieur, en l'établissant dans le bassin sans les précautions nécessaires, il le fait déborder et le lait rejaillit jusqu'à sa barbe et la redingote et la chemise, et le visage et le bonnet tout fut au lait excepté la partie malade. Il dit que ces choses-là n'arrivent qu'à lui, je le croirais assez. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 25 avril 1771, dans *Correspondance, op. cit.*, vol. 2, p. 97. Dans sa réponse, l'abbé renchérit en puisant dans cette anecdote de quoi imaginer les clefs d'un code secret : « En vérité, ma belle dame, si votre lettre, qui devait aller par un courrier extraordinaire, et qui est venue, à ce qu'il me paraît, tout rondement par la poste, eût été ouverte, nous aurions été mis tous deux à la Bastille. Qui diable pourrait imaginer que dans l'état actuel des affaires en France, vous saisissez l'occasion d'un courrier pour me mander tout au long l'histoire du postérieur de notre charmant marquis, qui a voulu faire des glaces de cul au lait, et rien autre ? Si j'étais aussi méchant qu'un inquisiteur moine, ou aussi bête qu'un inquisiteur d'État, j'expliquerais votre lettre comme un chiffre convenu entre nous ; et voici, par exemple, ce que je dirais. Je vous prouverais qu'un cul de marquis signifie un Parlement ; que les *hémorroïdes* signifient le remboursement des charges ; qu'une *marmite cassée* signifie un ministre renvoyé ; qu'un *bassin à barbe* signifie un chancelier ; que *du lait répandu* signifie des remontrances inutiles ; que *du lait rejaillissant jusqu'au menton*, signifie des remontrances fortes ; qu'une *vieille redingote* veut incontestablement et clairement dire un prince de sang ; et voilà que vous m'auriez parlé des affaires du temps, et fait de la prose sans le savoir. » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 18 mai 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 110. Galiani poursuit sa lettre en imaginant le canevas d'une comédie à partir de ce récit, lui donnant le nom de *Cul au lait* en modifiant celui de la fable de La Fontaine (« La laitière et le pot au lait »). Voir *ibid.*, p. 111, note 2. Cet échange laisse déjà voir la dynamique créative dont est porteuse la mise en scène épistolaire du rire de même que les genres que privilégie chacun des correspondants, ce qui nous occupera plus loin dans ce chapitre.

folle gaieté, dans sa version bouffonne ou éthylique, en insistant sur les règles de civilité et le refus de la corporalité¹⁷³. » L'aspect « corporel » du rire des épistoliers souligne plus nettement l'écart qui s'observe entre les conventions du monde et la liberté de propos qui se dégage parfois de leurs lettres. La difficulté demeure toutefois de pouvoir trancher entre ce qui était convenable en société et ce qui n'était admissible qu'entre proches. Comme l'indique Lise Andries,

[l]e rire, surtout lorsqu'il est associé au corps grotesque, est sûrement une des réactions les plus datées et les plus fugaces de notre culture, une de celles qu'il est le plus difficile de comprendre avec la distance temporelle. Les plaisanteries scatologiques, par exemple, sont très présentes, au XVIII^e siècle, non seulement dans la Bibliothèque bleue mais dans la littérature destinée au public cultivé, dans les gravures et plus tard dans les caricatures¹⁷⁴.

Ce qui fait rire aujourd'hui n'est pas nécessairement ce qui a pu faire rire hier. Ce qui amuse une compagnie distinguée ou ce qui lui déplaît est tout aussi difficile à départager à la fin du XVIII^e siècle. D'où l'importance de la représentation du rire, qui lève certaines de ces ambiguïtés en offrant à la lecture la manière dont ont été reçus ou dont on espère que seront reçus certains propos.

Lorsqu'il ne se situe pas dans le cadre des convenances, ce que Louise d'Épinay signale explicitement en certaines occasions, le rire indique le type de relation que partagent les deux correspondants et les quelques lecteurs qui ont accès à leurs lettres. Sa mise en scène soude d'autant plus les représentants du cercle qu'elle relève d'un échange moins codé et moins poli. En témoigne cette remarque de Louise d'Épinay :

On apprend toujours par le commerce de Mrs les abbés, vous m'avez appris une sottise dont je ne me doutais pas et dont je n'avais aucune espèce d'idée, mais vous auriez pu vous dispenser de l'écrire tout du long, car on dit que c'est si vilain, que je ne pourrai plus montrer votre lettre à personne, et peu s'en est fallu qu'ignorant ce que cela voulait dire je ne l'aie lue tout haut. Heureusement que je connais mon abbé, que je m'en suis défiée et que j'ai cherché l'explication auprès de gens sans conséquence¹⁷⁵.

Cette « sottise » qu'avait écrite l'abbé « tout du long » répondait à une anecdote de Louise d'Épinay relatant un incident survenu un jour qu'elle voyageait en carrosse avec trois autres

¹⁷³ Antoine Lilti, *Le monde des salons*, op. cit., p. 278.

¹⁷⁴ Lise Andries, « État des recherches », loc. cit., p. 10.

¹⁷⁵ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 30 novembre 1771, dans *Correspondance*, op. cit., vol. 2, p. 236.

femmes en revenant de chez madame d'Houdetot. Elle commençait par la narration de leur surprise en entendant un bruit provenant d'un sac de linge sale – « nous voilà toutes à crier, “Qu'est-ce que c'est que cela ? C'est un pet, c'est un chien, c'est un enfant. Arrêtons, arrêtons” et de rire à mourir¹⁷⁶ ». Après que les voyageuses eussent constaté qu'il s'agissait d'une « vessie soufflée », elles ont poursuivi leur route en s'imaginant ce qu'elles auraient fait s'il s'y était vraiment trouvé un bébé. Galiani fait cette réponse à son récit, puisant encore plus d'amusement du fait qu'il insinue que cette vessie devait être un préservatif :

Votre aventure de l'enfant écrasé dans la voiture en revenant de Sannois est comique tout à fait, et d'autant plus comique, que vous vous rapprochez du vrai plus que vous ne pensez. Cette vessie soufflée était ma foi... oui, c'est la seule vessie que je connaisse qui aille à la lessive, et pour cause. Ah ! Les bonnes gens que vous étiez toutes les quatre dans cette voiture !¹⁷⁷

La grivoiserie de cette allusion exclut la lettre du monde en la limitant, ainsi que l'indiquait le commentaire de l'épistolière, à la lecture de quelques-uns de ses proches. Cet exemple montre bien la fermeture de cette société, la souplesse de ses règles de politesse, la connivence unissant ses membres autour de sujets habituellement soigneusement éloignés du « beau monde ». Le persiflage de l'abbé, qui s'amuse de la candeur des femmes, atteste le fonctionnement de mécanismes sociaux qui sont présents dans ce cercle aussi bien que dans le monde. La source de son divertissement implique cependant une relation de proximité plus grande, ce qui réduit les lecteurs possibles de sa lettre à un plus petit nombre.

L'évocation de la réputation de la Parisienne vient confirmer l'isolement épisodique de leur sociabilité épistolaire lorsque les allusions de Galiani deviennent trop osées. Elle en souligne notamment les enjeux dans la lettre qu'elle écrit après avoir reçu copie de celle, « gargantuesque », de Galiani à Brissac, puisqu'elle insiste sur les conséquences qu'aurait pu avoir cet envoi sur l'opinion des gens de la poste :

Il faut pourtant que je vous gronde, car par ci par là, mon charmant abbé, vous passez la mesure et si vous continuez il faudra que je me fasse habitante du bas de ma terrasse, autrement dit de vos boudoirs du Carrousel, pour avoir le courage de lire quelques passages de vos lettres. Et ma vertu donc ? Et ma réputation femelle ?

¹⁷⁶ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 19 octobre 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 212.

¹⁷⁷ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 9 novembre 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 226

Qu'en diront les commis de la poste ? Me voilà en belle renommée. Il faut un peu se rappeler en écrivant aux femmes que votre définition du sublime oratoire leur convient à merveille. C'est l'art de tout dire sans être souffleté à des êtres à qui on n'ose rien dire. N'allez pas croire que je suis fâchée au moins, oh que je ne suis pas si dupe. Mais les commis de la poste !...¹⁷⁸

La réaction de Louise d'Épinay devant cette lettre écrite à la manière de Rabelais¹⁷⁹ marque l'inconvenance de certains propos, non pas en regard de positions idéologiques hétérodoxes ou condamnables par la censure, mais en regard de la réputation féminine. Antoine de Baecque mentionne le jugement négatif entretenu à propos de l'œuvre rabelaisienne dans la société des Lumières, mais il précise aussi que les origines gauloises de l'esprit français et, avec elles, les romans de Rabelais ont suscité un intérêt de plus en plus marqué chez certains « rieurs » du XVIII^e siècle¹⁸⁰. Il ajoute que les éditions qui étaient disponibles à l'époque n'étaient pas complètes et qu'elles avaient été adaptées au goût des lecteurs¹⁸¹. Aussi, en dépit du préjugé social qui nourrit les reproches de l'épistolière, ce rire grivois ou « corporel » n'est-il pas non plus le « rire incontrôlé et vulgaire » que Lise Andries oppose au « savoir-rire d'une société raffinée¹⁸² ». L'on voit néanmoins que cette lettre a dû circuler en marge du monde, qui l'aurait trouvée « impolie », alors qu'elle a fait les délices de quelques rieurs sensibles à l'humour de Galiani, y compris de sa correspondante, qui ne se montre soucieuse que de la sauvegarde de sa réputation.

Même s'il s'agit d'un objet difficile à approcher, le rire est une ressource fertile dans le cadre de la correspondance de Louise d'Épinay et de l'abbé Galiani. Ses nombreuses représentations éclairent les dynamiques propres à la configuration sociale qui prend forme dans leurs lettres. Grâce aux mises en scène du rire, l'on peut dégager la

¹⁷⁸ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 7 novembre 1774, *ibid.*, vol. 4, p. 197-198. Rappelons que la définition du « sublime oratoire » avait été donnée par Galiani dans sa lettre du 24 septembre 1774 (*ibid.*, vol. 4, p. 186) et qu'elle avait été transmise aux abonnés de la *Correspondance littéraire* à la fin du deuxième article consacré à la critique du livre *De l'homme* d'Helvétius dans l'ordinaire d'octobre 1774.

¹⁷⁹ Voir la lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 15 octobre 1774, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 4, p. 190-192.

¹⁸⁰ Voir Antoine de Baecque, « Pour un rire roturier : une gaieté gallophile et rabelaisienne », dans *Les éclats du rire. La culture des rieurs au XVIII^e siècle*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Essai. Histoire », 2000, p. 178-184. Diderot avait aussi envoyé « un petit mot pantagruélique » au prince Alexandre Mikhaïlovitch Golitsyn la même année. Voir la précision des éditeurs dans Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 4, p. 190.

¹⁸¹ Voir Antoine de Baecque, *Les éclats du rire*, *op. cit.*, p. 181-184.

¹⁸² Lise Andries, « État des recherches », *loc. cit.*, p. 16.

convenance ou l'inconvenance de certains propos, en particulier lorsque des enjeux liés à la réputation sont évoqués pour justifier le fait que certaines lettres ne peuvent pas être diffusées. Une relative marginalité de la société des « élus » en regard des logiques de la mondanité émerge de cette étude et confirme ce que d'autres aspects de la lettre, telle la confidentialité occasionnelle de propos personnels, peuvent aussi montrer. Cette dimension ludique s'explique par l'omniprésence de la gaieté, moteur principal de l'échange si l'on en croit les épistoliers. Puisque, par opposition à la mélancolie et à l'ennui, le rire stimule l'imagination, il assure aussi la compréhension des pratiques d'écriture de Galiani et de Louise d'Épinay, voire de la naissance d'ouvrages dont l'inspiration serait redevable à la dynamique qu'il a su créer.

Sociabilité, rire et création

Si le contenu des lettres vise d'abord à informer l'abbé des nouvelles de Paris, leur forme échappe rarement à des pratiques d'écriture qui sont associées à la gaieté mondaine, tels l'anecdote, le conte, le mot d'esprit. Plusieurs exemples ont déjà permis de l'observer. Une étude des relations qu'entretiennent le rire et la création achèvera de le montrer en soulignant comment la jovialité, dont on cherche à imprégner la correspondance, nourrit l'imagination des épistoliers. Celles de Galiani sont truffées de projets d'ouvrages, dont peu verront effectivement le jour. Souvent, la finalité de ses ébauches consiste en leur seule énonciation, l'objectif de l'auteur n'étant que de donner à lire ses idées, d'en faire naître de nouvelles à Paris et de recevoir des commentaires sur ce qu'il a imaginé – sans parler du fait qu'il souhaite égayer son auditoire. Les pratiques d'écriture de Louise d'Épinay se concentrent davantage sur les habitués de son cercle en livrant à l'abbé les dernières anecdotes qui seront susceptibles de divertir son correspondant. Il sera en particulier question ici de celles qui concernent le marquis de Croismare. L'épistolière se montre plus inspirée par les gens, sans que cela se fasse pour autant au détriment des idées, ce que soulignent ses collaborations à des productions que Galiani et elle font ou projettent de faire ensemble.

La volonté de faire rire accompagne l'invention. L'esprit et le plaisir vont de pair, et tous deux disparaissent si l'ennui, la solitude ou le silence épistolaire survient. Sa

correspondance avec Louise d'Épinay, Galiani la qualifie d'ailleurs de « correspondance gaie de folies philosophiques », attirant l'attention sur le fait que leurs pratiques allient gaieté et intellectualité :

[D]épêchons cette affaire qui est une queue des choses épineuses, et diffi[ciles] que j'ai laissées à Paris, et dont il me pèse infiniment de me délivrer pour me livrer tout entier à une correspondance gaie de folies philosophiques. J'ai un livre dans la tête qui échauffe bien mon imagination. Je voudrais le faire mais je n'en ai pas les bras. Il aura pour titre *Instructions morales et politiques d'une chatte à ses petits. Traduit du chat en français par M. d'Egrattigny interprète de la langue chatte à la Bibliothèque du roi*. Comme je n'ai d'autre société que celle de ma chatte ici je rêve toujours à cet ouvrage, qui sera bien original. La chatte apprend d'abord à ses petits la crainte des dieux hommes. Ensuite elle leur explique la théologie et les deux principes le dieu homme bon, et le démon chien mauvais [...]. Enfin, elle leur parle de la vie future et de la Ratapolis céleste qui est une ville dont les murailles sont de parmesan, les planchers de mou, les colonnes d'anguilles etc. et qui est remplie de rats destinés à leur amusement. Elle leur inculque le respect pour les chats châtrés [...]. Y a-t-il rien au monde de plus fou que cet ouvrage¹⁸³.

Les recherches sur les chats que se propose de faire l'abbé illustrent la forme ludique que prennent souvent ses réflexions. Il s'agit ici d'éducation, mais, plus encore, d'une analogie sur le rapport des hommes à leur religion, thème cher aux membres du cercle. On l'a rencontré sous la plume de Louise d'Épinay dans le conte « Qu'en pensez-vous ? », qui peut lui-même être rapproché de l'« Entretien d'un philosophe avec la maréchale de *** » de Diderot¹⁸⁴. Galiani l'aborde aussi avec l'image du soulier dans un dialogue qu'il envoie à Louise d'Épinay avec une autre lettre¹⁸⁵. Il avoue tromper sa solitude avec ce genre d'écrit, qu'il sait toutefois susceptible, en toute connaissance de cause, d'amuser ses lecteurs parisiens.

Une autre plaisanterie inspirée par les chats de Galiani souligne plus explicitement sa volonté de se divertir lui-même dans une lettre où il se dit tracassé par un emploi auquel il pourrait prétendre :

Pour moi je n'ai rien à vous dire. Je suis triste, et maussade. [...] Pour me distraire j'élève deux chats : et j'étudie leurs mœurs. Savez-vous que c'est une science, et

¹⁸³ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 22 décembre 1770, dans *Correspondance, op. cit.*, vol. 1, p. 322-323.

¹⁸⁴ Le conte « Qu'en pensez-vous ? » apparaît dans l'ordinaire du 1^{er} février 1761 de la *Correspondance littéraire*. Se reporter à notre deuxième chapitre pour plus de précision.

¹⁸⁵ Voir la lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 15 septembre 1770, dans *Correspondance, op. cit.*, vol. 1, p. 254-255

une étude toute nouvelle. Il y a des siècles qu'on élève des chats, et cependant je ne trouve personne qui les ait bien étudiés. J'ai le mâle, et la femelle, je leur ai empêché toute communication avec les chats du dehors, et j'ai voulu suivre leur ménage avec attention. Croiriez-vous une chose ? Dans les mois de leurs amours ils n'ont jamais miaulé. Le miaulement n'est donc pas le langage de l'amour des chats, il n'est que l'appel des absents. [...] leur langage est véritablement une langue, car ils emploient toujours le même son pour exprimer la même chose. Je ne finirais point si je vous disais toutes mes observations ; mais par cet échantillon vous voyez, que je serai bientôt l'historiographe de Naples. Voilà mes peines et mes amusements. Au surplus je ne fais rien¹⁸⁶.

Par son jeu de mots (« historiographe de Naples »), qui fait écho au surnom reçu par Moncrif après la publication de son ouvrage intitulé *Les chats* (1727), Galiani fait de l'esprit et joue de la connivence avec sa destinatrice directe et ses destinataires indirects. Son autoreprésentation le place de nouveau dans la logique du plaire et dans la mise en valeur de son originalité, qui avaient fait sa réputation à Paris. Ses observations et ses idées se succèdent de la sorte en empruntant souvent la voie imagée de l'analogie.

Il en sera de même de plusieurs autres « folies », qui sont parfois plus précisément ancrées dans un débat ou dans une querelle. Par exemple, l'image des huîtres avec laquelle il illustre une théorie fiscale sert à la démonstration de son opposition à un ouvrage. Il termine ainsi sa critique : « Cela m'a amusé. Je suis à rêver à présent entre moi, et moi sur la théorie de l'impôt. » Voici son rêve :

Je fais ce livre. Il est beau. J'établis que la raison pour laquelle nous avons des rois des papes et des impôts, c'est parce que nous ne sommes pas des huîtres. Si nous l'étions, n'ayant ni bras ni jambes nous ne pourrions travailler, que pour nous-mêmes. On pourrait bien nous manger, mais on ne pourrait pas nous engager à travailler pour d'autres. Ainsi tout peuple qui se coupera bras et jambes deviendra un peuple d'huîtres, et sera exempt d'impôt. Ainsi la paresse qui nous convertit en huîtres est le vrai remède contre l'impôt. Ainsi l'impôt qui réveille nos bras et nos jambes est le vrai remède contre la paresse. Ainsi l'activité d'un peuple est en proportion de ses impôts. Ainsi comme le bonheur humain ne consiste ni dans l'excès d'oisiveté, ni dans l'excès d'activité le bonheur ne peut être ni dans la nullité, ni dans l'excès des impôts. Ainsi l'impôt qui nous embarrassera les bras et les jambes nous incommodera plus que celui qui nous les laissera libres, et rapportera moins. Ainsi l'impôt sur les consommations nous incommodera moins, et rapportera plus que celui qui pèsera sur le travail du cultivateur, ou du manufacturier. Vous attendiez-vous à cette foule d'ainsi ? Êtes-vous étonnée de cet

¹⁸⁶ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 21 mars 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 35-36.

incroyable développement. Dernier ainsi. Ainsi les économistes radotent. Adieu. Aimez-moi¹⁸⁷.

Cet exercice de logique fiscale sur fond de comparaison entre les humains et les huîtres est ludique dans son propos et par sa rhétorique. La répétition de l'adverbe « ainsi » que Galiani emploie à plusieurs reprises comme marqueur logique confère à ses propositions des accents de litanie et une intention de divertissement que souligne explicitement l'étonnement qu'il évoque, à la fin de sa démonstration, dans un dialogue implicite. Son objectif aura été atteint, puisque Louise d'Épinay lui transmettra l'enthousiasme de ses lecteurs ravis dans sa réponse¹⁸⁸.

Comme la plupart des ouvrages que l'abbé Galiani « rêve » d'écrire, celui-ci restera au stade de l'ébauche. Le principe dynamique qu'il puise dans ce genre d'évocations et de projets, cependant, est pour sa part complet : Galiani a fait de l'esprit, la société parisienne dit s'en être amusée, sa correspondante, à tout le moins, lui en témoigne. La boucle est bouclée ; la correspondance se poursuit alliant divertissement et philosophie. Il en sera de même avec plusieurs autres « projets » de l'abbé, par exemple lorsqu'il conçoit les chapitres d'une prophétie « sur l'état de l'Europe dans cent ans d'ici¹⁸⁹ », qu'il n'écrit pas non plus, se contentant d'en imaginer le contenu : « Je ne sais trop de quoi remplir ma lettre. Je pourrais, au vrai, vous achever ce beau livre que je veux faire pour Grimm, qui doit contenir l'histoire de l'année 1900 ; mais je suis fatigué [...]. Je n'ai que le temps de vous en continuer quelques chapitres¹⁹⁰. » Son livre intitulé *De l'instinct et des habitudes de l'homme, ou Principe du droit de Nature, et des Gens* ne présente, pour sa part, que des titres de chapitres : « Vous n'avez qu'à les remplir, ce qui est très aisé, puisqu'ils se remplissent d'eux-mêmes¹⁹¹. » L'ébauche d'un ouvrage devient un leitmotiv dans le discours de l'épistolier, qui n'appelle la plupart du temps que la confirmation qu'il a su

¹⁸⁷ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 29 septembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 265-266.

¹⁸⁸ Voir la lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 29 octobre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 283.

¹⁸⁹ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 27 avril 1770, *ibid.*, vol. 2, p. 99.

¹⁹⁰ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 4 mai 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 104.

¹⁹¹ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 24 mai 1777, *ibid.*, vol. 5, p. 155.

plaire¹⁹². Cependant, on lui demande parfois de poursuivre son travail et de réaliser ce qu'il imagine.

La rédaction de *La Bagarre*, que commence Galiani à la fin de l'été 1770, illustre encore cet esprit créatif de gaieté. Avec ce qu'il intitule sa « réponse à une fausse lettre bien chagrinante », qui a été perdue, mais qui annonçait le mauvais état de santé de Louise d'Épinay, l'abbé envoie le commencement de ce dialogue :

Ainsi je vous envoie, pour contribuer autant que je le puis au rétablissement de votre gaieté, mon ouvrage de la semaine. Je n'avais rien à faire, je me suis amusé, et j'ai bien ri moi-même de la folie qui est sortie de ma tête. Je vous avais promis une dissertation sur les bagarres. En voici le commencement. Lorsque j'apprendrai votre guérison parfaite je l'achèverai¹⁹³.

Le résultat souhaité est avéré :

Votre dissertation sur les bagarres nous a fait rire aux larmes, elle est sublime et d'un ton de plaisanterie excellent, surtout pour qui a présent l'*Ordre essentiel des sociétés*. Il n'y a encore que Grimm et moi qui l'ayons lue, tous les autres sont éparpillés, mais tous les deux nous vous demandons à genoux de nous en envoyer promptement la suite [...] ¹⁹⁴.

Le quiproquo des Parisiens, qui ont lu le texte comme la satire d'un autre ouvrage que celui que Galiani avait en tête – il a fait la satire de *L'intérêt général de l'état ou la liberté du commerce des blés* (1770), ils ont d'abord lu *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques* (1767), tous deux du physiocrate Le Mercier de La Rivière –, consternerait l'abbé¹⁹⁵, mais le rire de ses amis l'entraînera néanmoins à l'achever.

Commentant la possibilité de publier *La Bagarre*, Galiani précise l'objectif poursuivi par son envoi : « Au reste, je ne tiens nullement à ma plaisanterie ; je n'ai voulu

¹⁹² L'abbé demande des commentaires si l'envoi de l'une de ses pièces ne suscite aucun écho dans ses lettres. Voici ce qu'il écrit non pas à propos d'un projet, mais de son « Croquis d'un dialogue sur les femmes » : « Vous me dites bien peu de choses sur mon dialogue féminin. Dites-moi ou bien, ou mal, mais électrisez-moi. Le silence est une espèce de mépris que mes dialogues ne méritent point. » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 6 juin 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 66.

¹⁹³ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 25 août 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 243-244.

¹⁹⁴ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 23 septembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 263.

¹⁹⁵ « Si vous saviez quelle rage et quelle impatience vous me causez parfois vous remercieriez Dieu que je n'aie pas les bras longs de trois cents lieues, car pour le coup je vous battrais. Il est vrai que d'autres fois je vous embrasserais si mes bras allaient jusqu'à Paris. Quoi ? Vous raffolez de ma *Bagarre*, et vous avez la monstrueuse cruauté de ne pas vous procurer l'ouvrage original de M. de la Rivière ? Vous voulez la lire à mes amis, et vous n'avez pas sur la cheminée le texte pour en faire la confrontation ? Y a-t-il rien de plus horrible, et de plus inouï ? » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 10 novembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 296.

que vous amuser, vous et Grimm le cruel ; et je suis bien payé de ma peine, puisque vous avez ri¹⁹⁶. » Quoiqu'il soit prodigue de ce genre de plaisanterie, l'on ne peut accorder beaucoup de foi au fait qu'il dise ne pas y tenir, tant on l'a vu soucieux de la récupération de tous ses écrits par Louise d'Épinay. En revanche, il s'agit bien d'une production de société, dans la mesure où lui-même n'en garde pas copie et qu'il annonce, en envoyant la suite, ne pas se souvenir du contenu du début et ne pas savoir « si les deux morceaux se lient ensemble¹⁹⁷ ». Son espoir est toujours le même – « je ne songe qu'à égayer ce monstre de Grimm et à le faire rire à chaudes larmes. Vous trouverez à la poste un autre paquet qui achève *La Bagarre*¹⁹⁸ » – et encore une fois il est atteint – « Vous dirai-je les rires immodérés de Grimm et de Diderot en lisant votre dernier envoi de *La Bagarre* ?¹⁹⁹ » Cet exemple montre bien l'effet dynamique de la gaieté, de la récompense du rire, de l'énergie qu'une heureuse réception (même fondée sur un malentendu) confère à l'imagination et à la création.

Les encouragements de l'épistolière sont parfois plus pressants. Un autre projet, cette fois celui d'un roman épistolaire qui présenterait les échanges entre le pape et Arlequin (c'est-à-dire entre Clément XIV et un acteur de la Comédie-Italienne jouant Arlequin) souligne chez elle un goût pour la collaboration. Louise d'Épinay envoie dans un premier temps une nouvelle à Galiani à propos d'une place de fermier général partagée entre Préville, acteur de la Comédie-Française qui lui avait inspiré son « Rêve » deux ans auparavant, Carlo Antonio Bertinazzi, surnommé Carlin, que Louise d'Épinay appelle aussi Arlequin, et l'abbé Voisenon, homme de lettres de renom. Elle conclut son annonce et sa lettre par cette explication : « C'est dit-on notre Saint-Père le pape qui a sollicité celle de Carlin qui a fait ses études avec lui, ce qui a déterminé le dit Carlin muni de la protection

¹⁹⁶ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 5 janvier 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 30. Le texte ne sera finalement publié qu'en 1979, après qu'on l'eut cru perdu pendant de nombreuses années. À ce propos, voir la présentation qu'en fait son premier éditeur : Steven Laurence Kaplan, *La bagarre. Galiani's « Lost » Parody*, La Haye/Boston/London, Martinus Nijhoff Publishers, 1979.

¹⁹⁷ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 20 octobre 1770, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 1, p. 279.

¹⁹⁸ *Ibid.*, vol. 1, p. 278.

¹⁹⁹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 18 novembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 299.

du saint-père à mettre son fils dans l'Église au lieu d'en faire son successeur en arlequineries²⁰⁰. »

Cette allusion à l'amitié entre Carlin et le pape Clément XIV, Giovanni Vincenzo Ganganelli, entraîne Galiani à échauffer un canevas romanesque. Ses idées « sublimes » promettent, dit-il, « le plus beau de tous les romans par lettres²⁰¹ ». Celles-ci présenteraient « le contraste singulier de deux hommes dont l'un a été toujours malheureux et parce qu'il était malheureux est devenu pape » et « [l']autre toujours heureux est resté toujours Arlequin », afin de « convaincr[e] le monde qu'Arlequin a été le plus heureux des hommes, et Ganganelli le plus malheureux²⁰² ». Galiani propose de transmettre l'idée de ce projet à Marmontel pour qu'il se charge de faire le livre, mais sa correspondante s'en saisit et elle tente de convaincre l'abbé de l'écrire avec elle :

Vous avez bien raison, charmant et sublime abbé, les lettres entre Arlequin et Ganganelli feraient un ouvrage unique, mais où avez-vous eu la tête en proposant Marmontel pour l'exécuter ? Je me garderai bien de lui en dire un mot car ce serait un ouvrage manqué. Il n'y a que deux hommes sur la terre en état de faire cette entreprise et de s'en tirer avec succès. Vous d'abord avant tout, ou Grimm, après qu'il aura été en Italie [...]. Personne n'entend mieux que lui ces tours d'imitation qui donnent un si grand air de vérité à la chose. Je l'entends bien aussi moi, mais je suis trop ignorante pour qu'il me vienne assez d'idées vraies pour mettre l'esprit de côté, et comme vous dites il n'en faut pas. Tout bien compté, abbé, prenez votre courage à deux mains et faites le roman[,] je vous y condamne. Il le faut absolument, vous voyez bien que vous seul pouvez remplir un plan si beau[,] si sublime, si profond. [...] Dites-moi, j'écrirai. Tenez, faites mieux, à chaque ordinaire envoyez-moi une lettre au lieu de m'écrire. Envoyez-moi une lettre de Ganganelli et je vous répondrai une lettre d'Arlequin. [...] Enfin commençons. Faites le pape et je ferai Arlequin, cela donnera à notre correspondance un ton fort comique et qui attraperait bien les curieux de la poste. Je commence²⁰³.

Et elle commence en effet, écrivant la première lettre d'Arlequin. Celle-ci restera toutefois sans réponse. En retour, Galiani offre plutôt un plan de travail en vue d'en assurer la préparation – il faut connaître les personnages, leur demander tous les détails des événements de leur vie et « [a]vec ces matériaux il faut bâtir. Sans cela rien n'aura l'air

²⁰⁰ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 17 janvier 1774, *ibid.*, vol. 4, p. 109.

²⁰¹ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 15 février 1774, *ibid.*, vol. 4, p. 120.

²⁰² *Ibid.*, vol. 4, p. 120-121.

²⁰³ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 27 février 1774, *ibid.*, vol. 4, p. 123.

original, point de vrai, point de bonne plaisanterie, point de bon ton²⁰⁴. » La mort du pape mettra fin au projet, ce que Louise d'Épinay annonce ainsi : « Eh bien voilà la catastrophe du roman toute trouvée. Ce pauvre Ganganelli ! Cela est affreux. Il est clair à présent qu'Arlequin est plus heureux que lui [...]. Encore s'il n'avait pas souffert !²⁰⁵ » Plusieurs collaborations se profilent semblablement dans leur échange grâce auxquelles Louise d'Épinay présente sous un nouveau jour son dévouement.

En plus d'avoir contribué à la révision de la première édition des *Dialogues sur le commerce des blés*, Louise d'Épinay est sollicitée par l'abbé au moment de la préparation de la seconde en 1777. En annonçant les ajouts qu'il pense faire à son ouvrage, Galiani souligne sa participation à son travail, qui va au-delà du suivi éditorial et financier :

Cet appendice ne serait-il pas piquant ? Le libraire ne le payerait-il pas cinq ou six francs ? C'est là le substantiel. S'il le payait, je trouverais par là le moyen de me rembourser de la malheureuse banqueroute de Merlin. Ceci m'intéresse infiniment. Répondez-moi donc catégoriquement sur cela, et tâchez de me rendre utile cette seconde édition. J'en ai vraiment besoin. Je pourrais vous faire parvenir les copies de toutes ces lettres et de mes réponses sans frais. Il est vrai qu'il faudrait un peu en retoucher le style, mais ceci est votre affaire. Notre arrangement est ancien sur cela. Je mets les choses, vous y mettez les paroles²⁰⁶.

L'allusion à cet « accord ancien » laisse entendre que Louise d'Épinay aurait eu un apport stylistique dans l'achèvement des *Dialogues*. Il indique une nouvelle forme de collaboration littéraire qui n'est pas perceptible dans l'ouvrage publié, ainsi que ne l'était pas celle de certains articles rédigés avec Meister, avec Diderot et avec Grimm pour la *Correspondance littéraire*.

À la demande de l'abbé, Louise d'Épinay se charge aussi de recherches sur Horace dans l'œuvre de Voltaire. Il présente ce travail comme sa dernière source de distraction, proposant à sa correspondante de compléter pour lui une recension de passages qu'il ne

²⁰⁴ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 14 mai 1774, *ibid.*, vol. 4, p. 139.

²⁰⁵ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 17 octobre 1774, *ibid.*, vol. 4, p. 192. Les éditeurs précisent les allusions de Louise d'Épinay à la souffrance de Clément XIV : « Le bruit court que le pape a été empoisonné par les jésuites, qui se seraient ainsi vengés de la suppression de la Compagnie. » *Ibid.*, p. 192, note 3.

²⁰⁶ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 21 juin 1777, *ibid.*, vol. 5, p. 164-165.

peut pas faire en Italie²⁰⁷. Galiani souligne le soin apporté par son épistolière pour répondre à sa requête après avoir reçu le fruit de son travail :

Mon cœur a été touché en voyant l'empressement du vôtre à saisir une occasion de me soulager dans le travail sur Horace. Je ne vous demandais que la recherche des endroits des ouvrages de Voltaire dans lesquels il critique les pièces d'Horace. Vous m'avez fait transcrire tous les endroits, où le nom même d'Horace se rencontre soit en louange, ou en blâme²⁰⁸.

Cet exemple et ceux qui précèdent mettent en lumière l'impulsion créatrice que Galiani puise dans cet échange. Quoique Louise d'Épinay ne fasse imprimer ni circuler aucun texte dans le monde, à l'exception des *Conversations d'Émilie*, elle y trouve aussi des sources d'inspiration. Ses intérêts personnels se manifestent différemment et se concentrent davantage sur la société des « élus » qui l'entourent.

Nous avons vu l'importance des anecdotes et des bons mots dans la conversation mondaine en relevant leur présence dans la *Correspondance littéraire*. Ces formes de discours se retrouvent régulièrement dans l'échange de Louise d'Épinay et de l'abbé. Si celui-ci fait de l'esprit pour entretenir la gaieté de la correspondance, celle-là raconte de nombreuses anecdotes auxquelles elle confère la même fonction. Il s'agit tantôt de la narration d'un dîner officiel s'étant tenu à Fontainebleau et au cours duquel un valet a enlevé la perruque de d'Argental sans s'en rendre compte – « Est-ce que vous ne voyez pas d'ici d'Argental ? Riez-en je vous en prie, car pour moi, je ne saurais y penser sans rire²⁰⁹ » ; tantôt du récit de la bataille de cinq « Savoyards » (c'est-à-dire des rustres) qui animaient un monstre divin pendant la répétition de l'opéra *Bellérophon* et que le compositeur François Rebel a dû rappeler à l'ordre en « lev[ant] la queue du monstre et au

²⁰⁷ « Je vous dirai donc que pour me distraire, je n'ai trouvé d'autre moyen que celui de m'occuper très profondément sur Horace, et que j'ai enfin commencé à écrire la vie, l'occasion des pièces de cet auteur, ce qui est, comme vous savez, l'ouvrage que Grimm souhaitait si fort. [...] Voulez-vous m'aider dans mon travail sur Horace ? Voici ce dont j'ai besoin. Je voudrais que vous fassiez, ou fassiez faire une recherche exacte de tous les endroits des ouvrages de Voltaire dans lesquels il a critiqué Horace, et que vous me les marquiez sur une feuille. Ce diable de vieillard a le nez si fin, le goût si délicat, qu'il l'a critiqué toujours avec raison ; mais il se trouve que sa critique tombe toujours sur le dégât que les éditeurs, et les interprètes ont fait à mon pauvre auteur, et jamais sur Horace lui-même. [...] Comme je n'ai pas la collection entière des ouvrages de Voltaire, et je ne sais si à Naples (pays très savant) il y ait personne qui la possède, j'ai recours à vous. » Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 13 juin 1778, *ibid.*, vol. 5, p. 190.

²⁰⁸ Lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 29 août 1778, *ibid.*, vol. 5, p. 195.

²⁰⁹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 1^{er} novembre 1773, *ibid.*, vol. 4, p. 85.

trou de son cul, cri[er] “Hé marauds, hé coquin, si je vais à vous etc.”²¹⁰ », ce qui a pour effet sur Galiani, ainsi qu’il l’atteste, de le « fai[re] rire aux larmes²¹¹ ». Si ces anecdotes portent parfois sur des gens du monde, ce qui implique qu’elles y ont probablement circulé avant de parvenir à l’abbé, d’autres concernent l’entourage de l’épistolière. En plus d’offrir un prolongement aux pratiques parisiennes, elles créent de nouvelles retrouvailles entre l’« exilé » et le comité.

C’est autour de la figure du marquis de Croismare qu’une cooptation sociale et affective se remarque de façon plus précise. L’amitié qu’a pour lui Louise d’Épinay est réaffirmée presque à chaque fois qu’elle mentionne l’une ou l’autre de ses dernières « inventions » :

J’ai rendu du gravier et de petites pierrettes comme je crois vous l’avoir mandé, et pendant ce temps-là le marquis de Roquemaure fait un cours d’omelettes, cela est plus gai. Il est dans une grande perplexité. Il trouve des gens qui le grondent au whist qui lui disent qu’il n’y jouera jamais, et il en trouve d’autres qui l’assurent qu’il y joue parfaitement bien, cependant il perd toujours, ce qui rend cet avis très problématique. Il a quatre fois plus de puces au derrière qu’à l’ordinaire et il ne tient pas en place. Aujourd’hui il donne dans l’alambic, il a refusé de dîner chez moi avec le Philosophe et le Prophète le tout pour faire toute la journée du sirop de fleur d’oranger²¹².

Le marquis est venu dîner avec nous l’autre semaine je l’ai mené à la comédie de la Chevrette, vous l’ai-je dit ? Nous l’avions gardé dans notre loge contre la police établie dans cette salle où toutes les places des gradins sont réservées pour les femmes et le parquet pour les hommes. Il se remuait, se retournait et avait quatre fois plus de puces aux fesses qu’à l’ordinaire, « Tout le monde me regarde disait-il, sûrement on me prend pour une femme en amazone ». Cette folie m’a fait rire de bon cœur²¹³.

Un autre accident encore à mourir de rire parce qu’il n’aura pas de suite, c’est celui de notre charmant marquis qui a une fluxion qui lui a fait enfler la moitié du visage mais d’une manière si comique que je n’ai de ma vie vu une enflure aussi ridicule, il m’est bien démontré qu’il ne peut rien lui arriver à lui comme à un autre [...] ²¹⁴.

²¹⁰ Lettre de Louise d’Épinay à Galiani, 28 novembre 1773, *ibid.*, vol. 4, p. 95.

²¹¹ Lettre de Galiani à Louise d’Épinay, « la nouvelle année 1774 », *ibid.*, vol. 4, p. 103.

²¹² Lettre de Louise d’Épinay à Galiani, 22 juillet 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 215.

²¹³ Lettre de Louise d’Épinay à Galiani, 23 septembre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 263.

²¹⁴ Lettre de Louise d’Épinay à Galiani, 29 octobre 1770, *ibid.*, vol. 1, p. 281-282.

Le marquis de Croismare fait une collection de tous les anciens portraits qu'il peut ramasser. Il a déjà épuisé les quais et les greniers des brocanteurs. Ensuite il les classe par grands hommes, hommes médiocres, etc. Et puis il apprend une anecdote de celui-ci, un trait singulier de celui-là, il bouleverse toutes ses classes et met le premier au dernier rang, il y en a à qui il ne trouve point de place, il est dans un tourment à mourir de rire²¹⁵.

Le marquis a 79 ans, l'auriez-vous cru ! Il est fort affaîssé, il a perdu sa gaieté, mais non son originalité. Il a fait mettre de petites planches autour de son lit, afin d'avoir sous la main toutes ses inutilités qui lui sont si nécessaires : de sorte qu'il ne peut pas se retourner sans se cogner et qu'on ne peut pas le servir sans tout culbuter. S'il en revient, nous en rions, mais je tremble pour lui, ce serait une perte affreuse et irréparable pour la société²¹⁶.

Le marquis de Croismare devient un personnage et une source de gaieté épistolaire. Les représentations auxquelles donnent forme sa personnalité, son originalité, ses lubies constituent autant d'anecdotes pour divertir Galiani grâce à leur mise en récit. Il mérite d'ailleurs littéralement ce titre de personnage dans la mesure où il a inspiré chacun des écrivains de cette société.

Si l'on se souvient encore de lui aujourd'hui, c'est en grande partie parce qu'il a été la proie de Diderot dans la mystification de *La religieuse*. Grimm relate l'événement dans la notice nécrologique du marquis en employant le pronom personnel « nous », qui indique bien l'esprit de connivence qui a uni le cercle autour de la rédaction de ce roman²¹⁷. Il est aussi devenu le marquis de Roquemaure, qui converse avec le chevalier de Zanobi, derrière lequel se cache Galiani, dans les *Dialogues sur le commerce des blés*. Ces deux interlocuteurs se retrouvent encore sous la seule appellation de leurs titres dans le « Croquis d'un dialogue sur les femmes », texte qui mérite quelque attention et sur lequel nous reviendrons. La liste des personnages qu'il a inspirés doit être complétée par celui de Saint-

²¹⁵ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 2 novembre 1771, *ibid.*, vol. 2, p. 223.

²¹⁶ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 6 juin 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 67.

²¹⁷ « En 1759, ses affaires le rappelèrent dans sa terre pour quelques mois. Il y retrouva sa dévotion chez son curé, qu'il aimait beaucoup, et, au lieu de revenir parmi nous, il resta près de huit ans enfermé dans sa terre, ni plus ni moins heureux qu'au milieu de ses amis. C'est alors que nous imaginâmes le conte de cette jeune et malheureuse religieuse, dont vous avez vu la correspondance avec le charmant marquis, à la suite de ces feuilles. » Friedrich Melchior Grimm, s.t. [Mort de Marc-Antoine-Nicolas de Croismare], *Correspondance littéraire*, 1^{er} septembre 1772, f. 140v-141v.

Urbain qui apparaît dans l'*Histoire de madame de Montbrillant* de Louise d'Épinay²¹⁸. Enfin, son excentricité lui attire un semblable traitement « littéraire » dans le discours épistolaire de celle-ci. Ses diverses représentations montrent bien comment les pratiques d'écriture des auteurs du noyau parisien qui peuplent la correspondance de la Parisienne et du Napolitain ont pu trouver leur source au sein de cette forme de sociabilité. Un discours de gaieté et de sympathie s'est cristallisé autour de la figure du marquis et chacun se l'est appropriée, y a contribué et l'a enrichie dans ses écrits, jusqu'à Grimm qui y fait clairement écho dans l'article qu'il rédige pour la *Correspondance littéraire* à la mort de leur ami.

La représentation, devenue topique, du marquis de Croismare au sein de son cercle et la diffusion du « Croquis d'un dialogue sur les femmes » dans la *Correspondance littéraire* permettent de proposer l'hypothèse d'une autre contribution de Louise d'Épinay au périodique de Grimm. Dans le texte de Galiani, le personnage du marquis endosse les idées qu'avait exprimées l'épistolière sur l'éducation des femmes après avoir rendu compte de l'essai de Thomas *Sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes*. La fin de sa lettre invitait tacitement son correspondant à se prononcer sur le même sujet dans un nouveau dialogue avec le marquis de Croismare ou de Roquemaure :

Il était difficile de rien faire de neuf sur cette matière, et en général comme disait l'autre jour M. Grimm il n'y a plus ni sujets, ni idées neuves, il ne nous faut plus que des têtes neuves pour nous faire envisager les objets sous des points de vue différents. Mais où les trouve-t-on ? J'en connais deux cependant. L'abbé Galiani et le marquis de Croismare. Le marquis est aux riens de la société ce que vous êtes à la philosophie et à l'administration²¹⁹.

Galiani a donc écrit son croquis, dans lequel il a combattu, sous les traits du chevalier, les positions du marquis (c'est-à-dire de Louise d'Épinay). Tout cela est avéré dans la correspondance²²⁰.

²¹⁸ Voir le rassemblement d'extraits concernant le marquis de Croismare qui a été fait par Fausto Nicolini : « Il marchese di Croismare », dans *Amici e corrispondenti francesi dell'abate Galiani. Notizie lettere documenti*, Naples, Banco di Napoli, coll. « Biblioteca del "Bollettino" dell'Archivio storico », 1, 1954, p. 125-150.

²¹⁹ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 14 mars 1772, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 4, p. 34.

²²⁰ « [V]ous concevez sans que j'entre dans des détails longs et inutiles pour vous, qu'à plus forte raison ne dois-je pas montrer la lettre que je vous ai écrite ; mais on n'en a nul besoin pour l'intelligence de votre dialogue, vous donnez au marquis mes opinions et vous les combattez, cela suffit. Ceux de ma société à qui je l'ai lu, n'avaient pas vu ma lettre, car je ne l'avais montrée qu'à mon voisin et au marquis de Mora, et le

Dans la dernière réplique du marquis, l'abbé fait précisément allusion à ces « riens de la société » qui caractérisent leur ami dans l'imaginaire de leur cercle. Alors que le débat sur les femmes est terminé, son personnage annonce la fin du dialogue par cette remarque : « Ah ça, il faut que je vous quitte, je dois aller sur les quais acheter des portraits d'hommes illustres à 24 [sols] la pièce, et qui ne sont pas des tableaux bien mauvais : ils me serviront à compléter ma collection²²¹. » Galiani reprend ici le contenu d'une anecdote de Louise d'Épinay citée plus haut concernant les collections de portraits du marquis de Croismare. Dans la version du « Croquis » que l'on fait circuler dans la *Correspondance littéraire*, on prolonge cette réplique avec les précisions suivantes : « Ils serviront à compléter ma collection ; il est vrai que je ne sais encore où les placer ; mais j'y penserai quand je les aurai, adieu. » (1^{er} mai 1772) Cet ajout complète non seulement les informations fournies dans la lettre de Louise d'Épinay, mais il donne lieu à un développement sur les collections du marquis dans un paragraphe qui clôt l'espace du périodique consacré au « Croquis ». Offrant une version plus complète de son anecdote, ce paragraphe pourrait bien avoir été écrit par Louise d'Épinay, de même que l'introduction qui précède le dialogue de Galiani²²². Puisque Grimm était malade à l'époque de la préparation de cet ordinaire²²³ et

dialogue a eu un égal succès auprès des autres. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 30 novembre 1772, *ibid.*, vol. 3, p. 162.

²²¹ Ferdinando Galiani, « Croquis d'un dialogue sur les femmes », *ibid.*, vol. 3, p. 258-259.

²²² Voici comment est introduit et commenté le « Croquis » de Galiani, qui est précédé du « Sermon à M. Cochin sur le frontispice de l'Essai de Thomas » de Diderot, dans la *Correspondance littéraire* : « Après avoir lu M. Thomas et les observations de M. Diderot, peut-être ne serez-vous pas fâché d'écouter un autre original raisonner sur les femmes. C'est notre charmant petit abbé Galiani. Il n'avait pas lu encore l'ouvrage de M. Thomas lorsqu'il a écrit le dialogue que vous allez lire. C'est toujours le chevalier Zanobi et le marquis de Roquemaure qui s'entretiennent, comme dans son *Dialogue sur le commerce des blés*. Le chevalier copie parfaitement la tournure du charmant petit abbé, et le marquis ne ressemble pas mal à notre charmant marquis de Croismare. Peut-être auriez-vous autant aimé lire le morceau du philosophe Diderot [*i.e.* son article sur l'ouvrage de Thomas, diffusé un mois plus tôt dans l'ordinaire du 1^{er} avril 1772] après le dialogue du petit abbé ; mais ce n'est pas sa faute ni le vœu de son cœur, s'il est à quelques cents lieues de Paris et s'il ne peut pas servir ses amis aussi promptement que lorsqu'il se trouvait au milieu d'eux. Il est vrai qu'alors il se bornait à pérorer et n'écrivait point. C'est la seule chose que nous ayons gagnée à son absence, et elle ne nous dédommage pas. » Suit le dialogue, après quoi l'on peut lire ceci : « Le chevalier a raison de reprocher au marquis la cherté de ses acquisitions. Ses goûts n'étaient pas si ruineux autrefois. J'ai connu un temps où il allait sur le quai de la Ferraille acheter à quatre ou cinq sous pièce de vieilles ferrailles que j'aurais été au désespoir de posséder. Il nous les étalait le soir, et ordinairement nous ne le gâtions pas par nos éloges, et nous rendions exacte justice à ses emplettes. Quelquefois il convenait avec nous qu'il passait les trois quarts de la nuit à rêver à quoi il les emploierait ; mais aussi, disait-il, quand il en avait trouvé l'usage, il était tout étonné d'avoir pu s'en passer auparavant. Il a actuellement la passion de faire des recueils à portraits et en estampes. Il a commencé par faire une collection de médecins tant français qu'étrangers, et je crois qu'il en a ramassé plus de trois cents. Insensiblement il a admis dans son recueil les

que Louise d'Épinay était l'interlocutrice privilégiée de l'abbé, il est probable qu'elle se soit chargée de présenter et de commenter son texte. Dans ce cas, les modifications apportées aux répliques pourraient également être d'elle, ce que peut laisser penser la remarque de l'abbé concernant leur accord sur la révision stylistique de ses productions.

Enfin, il faut signaler que le marquis de Croismare avait acquis dans le monde une réputation similaire à celle que lui ont faite ses proches. Il aurait notamment été l'instigateur de l'Ordre des Lanturelus, cercle de sociabilité parodique dont les assemblées se tenaient chez la marquise de La Ferté-Imbault et qui était reconnu pour son esprit de folie²²⁴. L'un des récits de Louise d'Épinay à propos du marquis porte d'ailleurs précisément sur la naissance de cet ordre. Elle conclut sa nouvelle en disant regretter que ces réceptions, auxquelles Grimm assistait, aient pris fin :

Quant à moi j'en suis très fâchée, car il me revenait toujours le mardi le récit de quelques bonnes scènes de la veille. Par exemple il est arrivé plusieurs fois que le marquis et la maîtresse de la maison avaient causé ensemble des heures entières de la meilleure intelligence du monde, étaient toujours d'accord et ne parlaient jamais de la même chose, c'est une découverte que ne manquait pas de faire la chaise de paille [*i.e.* Grimm] et puis de rire huit jours de suite²²⁵.

charlatans et les hommes illustres de toutes les professions. M. Diderot, l'ayant trouvé l'autre jour au milieu de ses estampes, lui conseilla de couvrir les inscriptions de ces portraits et de s'amuser à faire l'histoire de la vie de chacun des hommes ainsi représentés, sur leurs traits et sur le caractère de leur physionomie : on comparerait ensuite cette histoire imaginaire avec l'histoire véritable de leur vie. Ce conseil était excellent pour un homme d'une imagination aussi riante et aussi agréable que notre charmant marquis de Croismare. Ce serait un Plutarque bien piquant de tous ces médecins à grande perruque et à large face ramassés sur tous les quais de Paris. Nous saurions sur la parole de leur physionomie s'ils ont été bons ou méchants, bêtes ou gens d'esprit, cocus ou non, heureux ou vexés, et cette histoire serait à coup sûr très amusante, tandis que la véritable serait peut-être d'un ennui à périr. » (1^{er} mai 1772)

²²³ Dans l'*Inventaire de la Correspondance littéraire*, Ulla Kölving mentionne que l'ordinaire du 15 avril 1772 est manquant dans toutes les collections du périodique, suggérant que, à ce moment, « Grimm avait encore du retard dans l'envoi de ses feuilles et que sa maladie du début du mois de juin l'a empêché de combler cette lacune ». Ulla Kölving, *Inventaire de la Correspondance littéraire de Grimm et de Meister*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 225, 1984, vol. 1, p. 284, note 2. Ce contexte, auquel s'ajoutent les raisons évoquées ci-dessus, rend plausible l'hypothèse de cette contribution de Louise d'Épinay, qui figure dans l'ordinaire suivant.

²²⁴ Sur l'ordre des Lanturelus, voir Antoine Lilti, « Badinage et philosophie : les Lanturelus », dans *Le monde des salons*, *op. cit.*, p. 309-312 et Didier Masseau, « La marquise de La Ferté-Imbault, reine antiphilosophes des Lanturelus », dans Pierre Popovic et Érik Vigneault (édit.), *Les dérèglements de l'art. Formes et procédures de l'illégitimité culturelle en France (1715-1914)*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000, p. 35-50. Voir aussi l'ouvrage de Constantin Photiadès, qui cite abondamment les archives personnelles de la marquise : *La reine des Lanturelus, Marie-Thérèse Geoffrin, marquise de La Ferté-Imbault (1715-1791)*, Paris, Plon, 1928.

²²⁵ Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 23 mai 1772, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 3, p. 60-61.

Louise d'Épinay puise dans le monde et plus encore dans son entourage immédiat la matière de ses écrits, de ses dialogues et de ses anecdotes épistolaires. C'est notamment le cas de son ouvrage pédagogique, bien que celui-ci ne soit pas seulement né de conversations entre amis, mais principalement de celles qu'elle a eues avec sa petite-fille Émilie, représentée en tant que sa fille dans les *Conversations d'Émilie*.

L'on ne saurait conclure cette étude sur la représentation des pratiques d'écriture et de sociabilité sans mentionner un petit dialogue écrit en italien par Galiani qui, sauf erreur, n'a jamais été traduit en français. Il s'intitule « Galiani adversus illuministas » et il a été publié pour la première fois par Fausto Nicolini en 1956²²⁶. Galiani y offre une représentation de son cercle parisien. En plus de se mettre en scène comme personnage, aux côtés de ceux de Louise d'Épinay et de sa fille, madame de Belsunce, et de Diderot et de Grimm, il fait tourner la conversation autour de lui, poursuivant par là son éloge personnel. Après son arrivée chez Louise d'Épinay, où se trouvent déjà les autres personnages, il demande de quoi on allait parler ce jour-là, ce à quoi Diderot répond : « De vous !²²⁷ » L'on peut voir ce dialogue comme une sorte de complément fictif à la bibliographie de ses œuvres que Galiani fournit à sa correspondante à la fin de l'année 1770, après qu'il a vu paraître la traduction française d'un de ses écrits de jeunesse sans être nommé²²⁸. Ludisme et intellectualité s'y côtoient en donnant à lire les idées de Galiani, souvent rendues sous forme de conte. L'anecdote sur les dés pipés, issue d'une conversation qu'il avait eue sur l'athéisme avec le baron d'Holbach et qui avait connu un grand succès dans le monde²²⁹, y figure notamment. La fin du texte débouche sur le projet des *Dialogues sur le commerce des blés*. L'abbé offre une mise en scène de la genèse de son ouvrage qui est

²²⁶ Il est aussi disponible dans une édition rassemblant les œuvres de Galiani qui a été publiée en 2007 : *Ferdinando Galiani*, introduction de Michele Mari avec la coll. de Carlo Serafini, Rome, Istituto poligrafico e Zecca dello stato, 2007. Pour le dialogue, voir p. 1191-1207.

²²⁷ « Diderot : Grimm, da quel bravo giornalista che siete, volete prendere appunti su questa nostras conversazione ? – Grimm : Volontieri ! – Galiani : Ma, insomma, di che si tratta ? – Diderot : Di voi ! – Galiani : Di me ? – Diderot : Di voi, proprio di voi ! *Il Mercure de France* mi ha chiesto un articolo sulla vostra tanto minuscola quanto illustre persona. » *Ibid.*, p. 1193.

²²⁸ Voir la lettre de Galiani à Louise d'Épinay, 13 décembre 1770, dans *Correspondance*, op. cit., vol. 1, p. 313-315.

²²⁹ Cette anecdote est relatée dans les *Mémoires de l'abbé Morellet sur le dix-huitième siècle et sur la Révolution*. Elle a été reproduite par les éditeurs de la *Correspondance*, *ibid.*, vol. 1, p. 103, note 1 et par Rosena Davison sous le titre « Le conte des dés pipés » dans *Diderot et Galiani. Étude d'une amitié philosophique*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1985, p. 117.

intrinsèquement liée à la dynamique sociale du « comité ». Ce dialogue, ici brièvement résumé, illustre les principales caractéristiques des pratiques de sociabilité ayant présidé à la correspondance de Galiani et de Louise d'Épinay. Il montre aussi comment elles ont constitué une source d'inspiration intellectuelle pour ses membres. Enfin, il confirme le rapprochement qu'il y a lieu d'établir entre représentations littéraires et imaginaire social, puisqu'il a servi de ferment à une configuration s'étant perpétuée par les lettres en dépit de la distance et du temps.

Les pratiques d'écriture et de sociabilité qui imprègnent et nourrissent l'échange épistolaire de Ferdinando Galiani et de Louise d'Épinay s'éclairent les unes les autres vu les nombreux liens qu'elles entretiennent. La configuration sociale qui prend forme dans la correspondance offre un prolongement à celle qui lui a préexisté, lorsque l'abbé était à Paris. Les lettres montrent comment les épistoliers ont adapté leurs relations à un nouveau mode d'échange impliquant désormais la médiation par l'écriture. Si un cercle aux contours mouvants peuple les représentations épistolaires de Louise d'Épinay presque jusqu'à la fin de sa vie, un noyau d'« élus », dont fait partie Galiani, forme le cœur de sa société et continue d'exister dans et par les lettres. Seule la mort viendra effriter cette configuration : d'abord celle du marquis de Croismare, ensuite celle de Louise d'Épinay, qui, à cause du rôle d'intermédiaire qu'elle avait joué pour l'abbé pendant plus d'une douzaine d'années, entraîne l'éloignement épistolaire de celui-ci par rapport à la société parisienne. Les membres de ce cercle sont unis par un discours et par des modes de représentation qui en assurent la pérennité, tout en donnant à lire leur esprit de connivence. L'autoreprésentation des épistoliers constitue, en ce sens, l'une des assises principales de leurs relations. Le vocabulaire adopté pour désigner le groupe d'habitues et les surnoms qui y prolifèrent en soulignent la fermeté. Les satires et les éloges qui circulent dans les lettres distinguent les épistoliers et leurs proches de la majorité des gens des lettres. On voit apparaître dans la correspondance une société dont les pratiques sont régies par les logiques et l'imaginaire de la mondanité, mais qui occupe un espace se situant en retrait du « grand monde ». La

gaieté, qui stimule l'échange épistolaire et qui prolonge l'esprit des rencontres passées, est conforme à la représentation de la sociabilité que l'on associait à la culture française, voire parisienne, des Lumières. En revanche, le rire qui est mis en scène dans les lettres des épistoliers est parfois en rupture avec ses convenances. La réputation de Louise d'Épinay et l'impératif de modestie féminine qu'elle invoque pour restreindre la circulation de ses écrits au sein de son comité signalent également son isolement, bien que cette position lui soit propre, puisqu'elle est la seule femme à en faire partie. Néanmoins, tout comme Galiani, elle puise son inspiration littéraire dans cet échange, tant pour continuer de le nourrir de ses anecdotes que pour composer ses propres dialogues, dont l'étude aura montré, tout au cours de notre travail, les relations multiples qu'ils entretiennent avec ses pratiques de sociabilité.

Conclusion

Quelques mois après la mort de Louise d'Épinay, Jacques-Henri Meister a diffusé sa nécrologie dans la *Correspondance littéraire*¹. Il relate les principaux épisodes de sa vie, de l'échec de son mariage à l'éducation de sa petite-fille en passant par son amitié, puis sa rupture avec Jean-Jacques Rousseau. Celui-ci, écrit-il, « en fut très amoureux, comme il n'a jamais manqué de l'être de toutes les femmes qui avaient bien voulu l'admettre dans leur société », après quoi il explique la raison de leur brouille, attribuée à l'ingratitude du philosophe qui, « se croyant en droit d'être jaloux de son ami M. de Grimm, [...] paya sa bienfaitrice de la plus noire ingratitude, et l'homme qu'il se crut préféré ne fut plus à ses yeux que le plus injuste et le plus perfide des hommes² ». Suit un portrait dans lequel Meister souligne le contraste entre la mauvaise réputation que s'était attirée Louise d'Épinay pendant sa jeunesse et son « mérite » à l'âge de la maturité :

Jeune, riche, jolie, intéressante, remplie de grâces et d'esprit, comment Madame d'Épinay aurait-elle manqué de la seule perfection qui pût la faire jouir de tous ces avantages ? De vains préjugés affecteraient peut-être d'en défendre sa mémoire ; un sentiment plus juste ne désavouera point le souvenir de ce qui honora également son cœur et sa raison. Le moyen peut-être de donner la plus haute idée de son mérite serait de supposer un moment la vérité de tout ce que l'envie et la malignité oserent reprocher à sa jeunesse ; il en faudrait admirer davantage et la force d'ame avec laquelle ses propres efforts surent séparer si complètement le tort d'une éducation trop frivole, et les rares vertus qui purent ensuite l'élever au degré d'estime et de considération dont elle jouit dans un âge plus avancé. Il est vrai qu'un des traits les plus marqués de son caractère, c'était une constance, une énergie de résolution qui l'emportait sur toutes les faiblesses de l'habitude, sur tous les emportemens de la plus vive sensibilité, et suppléait même, pour ainsi dire, aux forces et au courage épuisés par une longue suite de chagrins et de souffrances. [...] Au dessus de tous

¹ Jacques-Henri Meister, s.t. [mort de Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelle, dame de la Live d'Épinay], dans *Correspondance littéraire*, novembre 1783, f. 207-209v.

² *Ibid.*, f. 207.

les préjugés, personne n'avait mieux appris qu'elle ce qu'une femme doit d'égards à l'opinion publique même la plus vaine. Elle avait pour nos vieux usages et pour nos modes nouvelles la complaisance et la considération que leur empire aurait pu attendre d'une femme ordinaire. Quoique toujours malade et toujours renfermée chez elle, on la voyait assez attentive à mettre exactement la robe du jour³.

Le rédacteur précise dans une note, après avoir présenté ses écrits – « des *Conversations d'Émilie*, beaucoup de Lettres, et l'ébauche d'un long Roman⁴ » –, qu'« [e]lle avait été en relation avec les hommes les plus célèbres de ce siècle, Voltaire, Buffon, Rousseau, d'Alembert, Diderot, Richardson, l'abbé Galiani &c.⁵ », sans toutefois mentionner sa participation au périodique où paraît la notice. L'on perçoit dans ce texte plusieurs des caractéristiques qui ont globalement marqué la critique du XIX^e siècle et du premier XX^e siècle à l'égard de Louise d'Épinay : la mauvaise réputation et la frivolité de sa jeunesse, sa relation avec Rousseau, sa fréquentation des « hommes les plus célèbres » des Lumières.

Ce qu'il est surtout intéressant de relever, ce sont les similitudes de ce texte de 1783 et de l'autoportrait que fait Louise d'Épinay en 1756, à trente ans, et que Meister cite d'ailleurs dans son article :

J'aime la retraite, la vie simple & privée : cependant j'en ai presque toujours mené une contraire à mon goût ; ma timidité ayant souvent fait de mes amis des tyrans, & mon caractere leger & confiant m'ayant empêché long-tems de m'en appercevoir. Je suis très-ignorante. Toute mon éducation s'est bornée à cultiver des talens agréables, & à me rendre habile dans l'art de faire des sophismes. Il faut que j'aye l'ame bien honnête & un assez grand fonds d'esprit pour n'être pas un fort mauvais sujet, & pour ne pas paroître une assez sotte enfant. [...] Il n'y a gueres qu'un an que je commence à me bien connoître. Le peu de suite que j'ai dans le caractere a retardé l'utilité que je me promettois de mes découvertes. Les premiers pas cependant étoient les plus difficiles ; je les dois à l'amour propre. Il étoit le principe de ma timidité, il sert aujourd'hui à me garantir de ses inconvéniens en se révoltant contre elle. Il m'a délivrée de la tyrannie ; & sans me faire concevoir la folle espérance d'être parfaitement sage, il me fait prétendre à devenir un jour une femme d'un grand mérite⁶.

³ *Ibid.*, f. 207v, 208v.

⁴ *Ibid.*, f. 209.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.* Ce texte, dont on ne cite qu'un extrait, a été imprimé sous le titre « Mon portrait », dans *Mes moments heureux*, Genève, de mon imprimerie [Gauffecourt], 1758, p. 1-6.

Le parcours espéré par la jeune femme recoupe celui que Meister trace dans le récit de la vie de la défunte près de trente ans plus tard. La dissipation est associée à la jeunesse, à la richesse et à la beauté ; les activités de l'esprit sont celles de la maturité. Si un regard étroitement lié à la biographie de l'auteure, telle qu'elle apparaît dans ces portraits, s'était posé sur les textes constituant le corpus de notre travail, il aurait pu confirmer ce récit. Il aurait d'abord remarqué que Louise d'Épinay fait partie d'une société s'adonnant à l'écriture d'épîtres mondaines et de pièces de société. Il aurait ensuite constaté que Mme *** s'adonne à des écrits plus sérieux, ce qu'il aurait attribué à l'effet prolongé de ses fréquentations philosophiques. Le « Dialogue copié d'après nature, ou l'amitié de deux jolies femmes » (1^{er} septembre, 1^{er} octobre et 15 octobre 1771) aurait même pu lui sembler inspiré de la propre vie de l'auteure ou à tout le moins des femmes qu'elle a fréquentées au cours de ses années « frivoles ». Peut-être aurait-il émis l'hypothèse d'un changement de mode de sociabilité au cours de sa collaboration aux feuilles de Grimm et de Meister en fondant son jugement sur la modestie des premiers textes et sur le rire satirique des derniers.

Or proposer une telle interprétation serait négliger l'époque, le contexte, les pratiques et l'imaginaire social de cette femme. En regard de la remarque de Meister sur Rousseau, ce serait d'abord oublier qu'il se devait de sauver l'honneur de Grimm dans le propre périodique de ce dernier, alors que *Les confessions* venaient de commencer à paraître et qu'il avait fait le compte rendu du premier volume au cours de l'année précédente. De façon plus générale, ce serait conférer au seul discours une valeur de vérité et rechercher uniquement dans les textes l'explication de la production, des comportements et des relations sociales de Louise d'Épinay. Ce serait aussi poursuivre la fiction historiographique que l'on a enrichie depuis le XIX^e siècle et à laquelle l'on semble encore parfois tenté de succomber. L'analyse de la représentation des pratiques d'écriture et de sociabilité des pièces diffusées dans la *Correspondance littéraire* et des lettres échangées avec l'abbé Galiani nous aura toutefois conduit à une tout autre interprétation, tant des textes que du parcours auctorial de Louise d'Épinay.

En outre, la représentation qu'offre Meister de la vie de cette auteure et que celle-ci livre de façon programmatique pour elle-même dans son autoportrait entre en résonance

avec plusieurs autres biographies de femmes qui, une fois leur beauté et leur jeunesse réputées passées, se seraient vouées à des occupations plus sérieuses. Cette trame narrative servant à présenter la vie des maîtresses de maison du XVIII^e siècle s'est avérée structurante pour plusieurs d'entre elles, ainsi que l'a observé Antoine Lilti :

Ce parcours biographique, de la galanterie à la mondanité, devint un lieu commun assez répandu qui voulait qu'une femme ouvrît un salon lorsque, ses charmes ayant diminué, la carrière galante se fermait, et qu'elle devînt alors d'autant plus sévère sur les questions de bienséance qu'elle avait été libre dans sa jeunesse. La réalité, toutefois, est plus contrastée⁷.

Topique, cette orientation biographique doit être envisagée comme faisant partie de l'imaginaire social de l'époque des Lumières et être considérée non pas comme une donnée objective et historique, mais comme un référent culturel qu'il importe de remettre en contexte. Le parcours de Louise d'Épinay, à bien y regarder, ne conduit d'ailleurs pas à une stricte corrélation entre cet imaginaire et ses pratiques, dans la mesure où, de la galanterie, elle ne passe pas à la « mondanité », mais se dérobe à celle-ci en conjoignant pratiques d'écriture et pratiques de sociabilité dans une configuration qui lui est spécifique.

Notre étude a montré l'importance structurante des pratiques de sociabilité dans les textes qu'a diffusés Louise d'Épinay dans la *Correspondance littéraire* de Grimm et de Meister pendant près de trois décennies (1755-1783) et dans sa correspondance avec Ferdinando Galiani au cours des treize dernières années de sa vie (1769-1782). Ces pratiques sont représentées dans les pièces du périodique, elles trouvent des prolongements dans les lettres et dans les articles critiques, elles assurent la cohésion d'une élite qui se distingue du monde en se représentant en retrait et au-dessus de cette « majorité ». Les processus de distinction et les modes de représentation qui sont propres à la société de cour et à la mondanité parisienne imprègnent et nourrissent l'ensemble périodique. Dans les textes, ces mécanismes, qui confortent la hiérarchie établie dans le monde social, favorisent la création et l'entretien d'un esprit de connivence entre les rédacteurs parisiens et leurs lecteurs étrangers en concourant à la représentation de la supériorité culturelle et

⁷ Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2005, p. 111.

intellectuelle de l'élite qu'ils forment ensemble. La représentation d'un cercle d'« élus », la promotion d'auteurs associés au « clan philosophique », l'étroitesse des liens que l'on cherche à préserver avec le lectorat princier participent de dynamiques qui, tout en étant nécessairement fondées sur celles de la « rationalité de cour⁸ », créent une configuration sociale particulière qui est entretenue par l'écriture et par la diffusion du périodique.

La représentation de la principale collaboratrice de la *Correspondance littéraire* a permis d'entrer dans ce vaste corpus et d'explorer la relation qui y est mise en scène entre les rédacteurs et les abonnés. Le partage opéré entre les textes « galants » (1755-1761) et les textes « critiques » (1770-1783) de Louise d'Épinay visait, dans les premiers chapitres, non pas à établir une césure dans sa production, mais plutôt à mettre en évidence le fait que la représentation de la sociabilité et la représentation de soi sont reliées et qu'elles doivent être comprises en fonction de leur contexte d'écriture. En dépit du fait que les « galanteries » ne font plus partie des productions attribuées à Louise d'Épinay dans sa participation plus tardive et que la composition de son cercle de sociabilité se modifie quelque peu au fil du temps, l'on ne saurait pour autant conclure que ses pratiques se sont profondément renouvelées entre ces deux périodes. C'est bien davantage son rôle au sein du périodique qui a changé et qu'il faut d'abord considérer.

Au moment où elle devient responsable de la *Correspondance littéraire* avec Diderot en l'absence de Grimm, en 1771, la nature de la collaboration de Louise d'Épinay se modifie et, avec elle, le genre de contribution qu'on lui associe. Ses articles mettent désormais en scène un élitisme intellectuel et une adhésion des philosophes et des princes à des valeurs communément partagées, alors que les pièces galantes, tout en contribuant à la création d'un semblable esprit de connivence, offraient plutôt une représentation idéalisée des rapports de sociabilité sur lesquels reposait en grande partie la réputation de la capitale parisienne aux yeux des Européens. De surcroît, ses activités littéraires ne sont pas les mêmes au cours des années 1750 et au cours des années 1770. Bien que la réflexion pédagogique demeure omniprésente dans ses textes et que la forme du dialogue soit privilégiée tout au cours de ces années, la teneur des productions « de société » de Louise

⁸ Voir Norbert Elias *La société de cour*, trad. par Pierre Kamnitzer et Jeanne Etoré, Paris, Flammarion, coll. « Champs. Essais », 1985 [1969].

d'Épinay diffère. Les œuvres auxquelles elle se consacre sont, pour la première période, l'*Histoire de madame de Montbrillant*, un roman épistolaire mettant en scène une initiation féminine au monde, et, pour la seconde, *Les conversations d'Émilie*, une œuvre d'éducation sous forme de dialogues. L'une et l'autre ont fourni des textes et des sujets de réflexion à des productions qui ont été diffusées dans la *Correspondance littéraire*. Leur différence formelle et thématique explique aisément le caractère plus « galant » des pièces des premières années et celui plus pédagogique des suivantes. Ces œuvres, en particulier les *Conversations d'Émilie*, sollicitent tout un réseau textuel dont nous avons vu les ramifications. Elles font apparaître la *Correspondance littéraire* non seulement comme un organe critique, mais aussi comme un laboratoire littéraire où peuvent être mises à l'épreuve des formes et des idées.

Les pratiques de distinction qui sont étroitement liées à la sociabilité mondaine et à l'autoreprésentation d'une élite à la fois sociale et culturelle dans le périodique sont également présentes dans la correspondance avec Galiani. Dans l'un et l'autre corpus, elles assurent la distinction des philosophes de l'entourage de Louise d'Épinay en regard du « corps des gens de lettres ». Le système de valeurs sur lequel s'articule cet élitisme diffère des considérations sociales liées au rang ou à la naissance et se fonde sur le mérite et le « génie ». L'éloge des principaux représentants de cette élite contribue, en retour, à la distinction de la correspondante, qui est représentée en étroite relation avec Diderot, Voltaire et Galiani. La satire des « autres », c'est-à-dire des auteurs dont les ouvrages sont commentés et souvent jugés sans intérêt, complète ce processus de distinction par l'ironie, la raillerie et le persiflage, attitudes qui structurent l'écriture périodique et épistolaire de Louise d'Épinay. L'isolement du groupe se fait sur des bases culturelles et intellectuelles, mais aussi par des moyens qui sont structurels et propres à la « rationalité de cour ». Les pratiques informent le discours et les comportements président aux représentations de soi. Il n'y a pas lieu de voir de contradiction entre le discours critique sur les pratiques du monde et l'appropriation de ses mécanismes de distinction, mais seulement des écarts qu'il importe de prendre en considération pour comprendre la réelle portée des textes.

L'adhésion de Louise d'Épinay aux valeurs de la société de cour explique le mode de circulation qu'elle privilégie pour ses productions. La *Correspondance littéraire*, qui est

diffusée clandestinement et dans laquelle elle conserve l'anonymat, offre les conditions requises pour que pratiques d'écriture et imaginaire social se conjoignent dans le respect des convenances. Le parallèle entre le périodique et sa correspondance avec l'abbé Galiani est en ce sens fort instructif, puisqu'il souligne un semblable principe de fermeture. De fait, les opinions et les productions sont échangées au sein d'un réseau qui est isolé du monde et qui ne s'ouvre que difficilement à de nouveaux lecteurs. Dans ses lettres, l'affectation de modestie redouble d'ailleurs dans son autoreprésentation lorsqu'elle craint qu'un regard extérieur à son cercle puisse lire ses écrits ou qu'une grivoiserie de Galiani ait des conséquences sur sa réputation.

L'attention portée à la circulation des textes en fonction de leur contenu et de l'autoreprésentation qui s'y déploie montre bien que l'étude des pratiques de sociabilité ne peut pas faire l'économie de celle de l'imaginaire social qui leur donne sens. Au XVIII^e siècle, l'importance de l'héritage de la galanterie est toujours perceptible dans les pratiques d'écriture des gens du monde, qui mettent ainsi en scène leur propre distinction. Cet héritage se remarque également dans les représentations féminines qui sont toujours associées à la mondanité. La participation des femmes au champ des lettres demeure généralement sanctionnée par la satire, à moins qu'elles n'y occupent des positions de lectrices ou de réceptrices. Dans ses écrits, Louise d'Épinay endosse les impératifs de modestie qui sont liés à cet imaginaire, bien qu'elle désigne par ailleurs l'appellation « femme d'esprit » de persiflage dans une lettre à Galiani en 1771, soulignant le mécanisme de violence symbolique à l'œuvre dans cette désignation satirique. Néanmoins, il n'y a pas de raison de voir de rupture ou d'incohérence entre cette représentation de soi et le discours critique. Le montrent le « Rêve » (janvier 1772) et la « Dixième conversation » (juin 1774), dans lesquels sont valorisés le développement de l'esprit et la maîtrise des codes, qui ont pour objectif de mieux comprendre et de mieux se conformer aux exigences de la représentation (sociale ou théâtrale). Cette nuance explique le fait que, en critiquant le ridicule jeté sur le savoir des femmes, Louise d'Épinay représente ses idées dans une mise en scène empreinte de réserve et de modestie.

L'on peut mieux évaluer l'impact de la critique des apparences qui se trame dans les premiers dialogues insérés dans la *Correspondance littéraire* et qui se retrouve de façon

plus affirmée dans les fictions de la décennie 1770 à la lumière de ce constat. Le thème du décodage des signes, qui faisait l'objet du « Premier dialogue » (1^{er} août 1761) entre la marquise de Claye et le marquis de Saint-Alban, qui, lui, se méprenait sur ceux de son entourage, est approfondi dans le contexte de la pédagogie théâtrale du « Rêve » (janvier 1772), dans lequel un jeune acteur apprend la maîtrise des codes dramatiques et des codes sociaux. La discussion des devoirs de bienfaisance et de l'utilisation des richesses, qui prend forme entre « mon père » et « moi » dans le « Second dialogue » (15 août 1761), se profile dans la « Dixième conversation » (juin 1774), entre Émilie et sa mère, qui s'ouvre avec une scène typiquement associée à la critique de l'ostentation de la richesse, que l'auteure associe à la décadence sociale. La dénonciation des apparences du monde, de l'étalage du luxe et du persiflage mondain, qui est le moteur du « Troisième dialogue » (15 décembre 1761) entre Derville et Cinquars, se déploie dans la mise en scène de « L'amitié de deux jolies femmes » (1^{er} septembre, 1^{er} octobre et 15 octobre 1771), où les dynamiques de la distinction et les logiques économiques structurent et vident de leur sens les relations des gens du monde. Dans la fiction, les pratiques de sociabilité deviennent elles-mêmes les sujets de la représentation et les objets de la raillerie.

L'opposition entre l'imaginaire de la galanterie et celui du libertinage est particulièrement éclairante en regard des positions de Louise d'Épinay sur les rapports sociaux entre les hommes et les femmes. Le premier est valorisé pour sa mixité et l'autre est condamné sur une base morale étroitement liée au contexte socio-économique de la fin de l'Ancien Régime. La mise en scène du libertinage s'appuie sur une représentation mercantile des relations sociales qui fait écho aux débats sur le luxe, au bouleversement des pratiques de distinction découlant des nouveaux modes d'accès à la richesse et à l'aura de corruption entourant les maîtresses de Louis XV, notamment à l'entrée scandaleuse de la comtesse du Barry à la cour. L'on voit apparaître sous la plume de Louise d'Épinay des traits de représentation qui se cristalliseront dans l'imaginaire social par l'association de la corruption politique à la féminité, en particulier sous le règne de Marie-Antoinette. Ses écrits sont témoins de l'ensemble de ces traumatismes sociaux et ses lettres font écho au « bruit » qu'ils suscitent dans le monde. Dans les fictions, sa critique porte sur la superficialité des apparences et sur la déperdition des valeurs morales qu'entraîne la

surenchère dans l'ostentation des richesses. Louise d'Épinay présente les aventures amoureuses telles des moyens de distinction en associant métaphoriquement le commerce des femmes à celui des biens, puisque l'un et l'autre confèrent une nouvelle forme de prestige dans le jeu mondain. Par les vertus de la comparaison, le cadre référentiel de la galanterie ne peut qu'être valorisé, dans la mesure où il favorise, lui, une mixité sociale fondée sur d'autres logiques d'échange.

Les valeurs que met de l'avant Louise d'Épinay dans ses pièces pédagogiques ne sont pas liées au rang, mais aux mœurs et à la sincérité avec soi-même, qui sont pour elle les réelles sources de la distinction. L'enseignement de la mère est entièrement consacré à cette leçon dans la « Dixième conversation » (juin 1774), tandis que la représentation de la comtesse d'Ercé et de la marquise d'Inville en offre un contre-exemple. Le talent et le mérite artistiques reposent semblablement sur un travail personnel et non sur la seule maîtrise des codes. La position de Louise d'Épinay est celle d'une femme qui vit dans le monde, mais qui se représente parmi une élite intellectuelle. Aussi tient-elle un discours critique sur l'organisation sociale, mais tout en se conformant pleinement aux principes de cette organisation par ses pratiques. Par conséquent, l'espace qu'elle privilégie pour faire circuler cette représentation d'elle-même ne peut pas être l'espace mondain. Même si son élitisme accède à la représentation dans les textes, il n'a pas de prise sociale. Il ne peut donc se dire qu'à l'écart du monde, qui, lui, se structure toujours en fonction de l'accumulation du prestige dans le système social curial.

L'empire de l'« ourserie » auquel il est fait référence dans les premières années de la *Correspondance littéraire* et le « comité » qui prend forme dans la correspondance avec l'abbé sont représentés dans leur isolement par rapport à la « belle société ». La dynamique sociale qui imprègne les lettres que s'envoient la « belle dame » et son « charmant abbé » le confirme par la manière dont leurs pratiques échappent aux convenances du « grand monde ». Si la gaieté dans la correspondance assure la poursuite de l'échange et le prolongement de la forme de sociabilité qui lui a préexisté, les représentations épistolaires du rire montrent que les lettres sont parfois en décalage avec les règles de la politesse. Esprit et amusement vont de pair pour les « habitués » du cercle de Louise d'Épinay, qui place la création littéraire sous le signe du dialogue et de l'amitié. Ses anecdotes, ses

dialogues fictifs et ses ouvrages illustrent pleinement l'inextricabilité de ses pratiques d'écriture et de sociabilité.

La figure du marquis de Croismare, qui a inspiré des personnages à Diderot et à Galiani aussi bien qu'à Louise d'Épinay, laisse voir la charge affective qui imprègne les relations du groupe. Galiani a d'ailleurs représenté cette dynamique sociale dans un dialogue qu'il a écrit en italien et dont l'action se situe entre les représentants du « comité » chez Louise d'Épinay. La genèse de l'œuvre qu'il met en scène dans cette conversation illustre les relations de continuité que nous avons déjà observées entre la configuration qui avait pris forme lorsque Galiani était à Paris et l'adaptation de celle-ci à l'échange épistolaire après son départ.

L'attention portée à la littérisation de cette forme de sociabilité – par la littérisation de ses membres, notamment du marquis de Croismare, ou de ses rencontres, dans les retrouvailles épistolaires, de même que dans un dialogue peu connu de Galiani prenant place chez Louise d'Épinay et donnant à lire la genèse de ses *Dialogues sur le commerce de blés* – a permis de proposer une nouvelle collaboration possible de Louise d'Épinay à la *Correspondance littéraire*. Étant l'intermédiaire privilégiée de l'abbé et ayant diffusé la majeure partie des lettres napolitaines qu'ont reçues les abonnés quand elle en était responsable avec Diderot, elle pourrait leur avoir aussi présenté son « Croquis d'un dialogue sur les femmes » (1^{er} mai 1772). Vu la maladie de Grimm à l'époque de la diffusion de ce dialogue et vu le portrait du marquis qui l'accompagne, dans lequel sont développés des éléments présents dans une lettre antérieure de Louise d'Épinay, cette éventualité peut être considérée. Il est par ailleurs fort probable que d'autres textes doivent lui revenir, bien que, faute d'indices, nous ne puissions les retracer pour l'instant. Enfin, les ambiguïtés autoriales qu'a rappelées l'analyse de certaines pièces, soit parce qu'elles ont jadis été attribuées à Diderot ou qu'elles présentent des thèmes similaires à certaines de ses productions, soit parce qu'elles ont été écrites en collaboration avec lui, avec Grimm ou avec Meister, ne constituent pas, en regard de notre approche, des problèmes à résoudre. Elles sont plutôt d'éloquents illustrations confirmant la complémentarité des pratiques d'écriture et des pratiques de sociabilité chez cette auteure.

L'étude des textes qu'a écrits Louise d'Épinay pour la *Correspondance littéraire* jointe à celle de sa correspondance avec l'abbé Galiani offre la possibilité d'un décloisonnement de la critique de son œuvre. L'angle des pratiques de sociabilité a non seulement éclairé une partie importante – peu et mal connue – de sa production, mais il a aussi contribué à les ancrer dans un imaginaire social, culturel, politique et socio-économique conduisant à de nouvelles interprétations de ses textes et de ses positions, notamment sur la modestie féminine et sur l'éducation. C'est volontairement que nous avons délaissé les comparaisons idéologiques avec les œuvres de ses illustres contemporains pour mieux souligner la pertinence de notre approche. Il en ressort que si la production de Louise d'Épinay n'a pas pris forme dans la dépendance intellectuelle de ces philosophes – une approche sociologique déplace la perspective de la soumission vers celle, plus neutre, de la relation –, elle ne s'est pas non plus construite sur le mode avant-gardiste (féministe) que l'on a parfois pu lui prêter. Force est de constater qu'elle a vécu en fonction des convenances de son temps ; qu'elle a construit une image d'elle-même en accord avec les représentations féminines topiques de l'imaginaire social des Lumières ; qu'elle a fait circuler ses textes dans des réseaux dont les pratiques de sociabilité et l'espace de retrait par rapport aux logiques mondaines lui permettaient de conjointre ses activités littéraires et la réputation sociale qu'elle était désireuse de conserver.

Même si une telle affirmation peut *a priori* sembler évidente d'un point de vue sociologique, elle ne l'est pas compte tenu de la charge idéologique qui a porté l'interprétation des écrits de Louise d'Épinay – comme de bien d'autres femmes de son époque. Aussi notre travail appelle-t-il des comparaisons. Par exemple entre Louise d'Épinay, figure associée au « parti des philosophes », et celle que l'on a consacrée « reine antiphilosophique⁹ », la marquise de La Ferté-Imbault. L'une a écrit une œuvre dont on découvre de plus en plus la richesse tandis que l'autre a laissé des archives personnelles dont la valeur littéraire n'a pas, à ce jour, justifié d'analyse approfondie. L'une préférerait vivre en petite société plutôt que d'avoir son « jour marqué » et l'autre, fille de la célèbre madame Geoffrin, s'est distinguée par la création de l'ordre des Lanturelus. L'une est

⁹ Voir Didier Masseau, « La marquise de La Ferté-Imbault, reine antiphilosophie des Lanturelus », dans Pierre Popovic et Érik Vigneault (édit.), *Les dérèglements de l'art. Formes et procédures de l'illégitimité culturelle en France (1715-1914)*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000, p. 35-50.

l'image de la modestie alors que l'autre se montre ambitieuse et belliqueuse dans son discours. L'une a entretenu d'étroites relations avec Voltaire pendant que l'autre a accumulé nombre d'écrits satiriques sur les encyclopédistes, au premier chef sur le Patriarche et sur D'Alembert. En apparence, ces différences sont significatives, mais elles ne résisteraient probablement pas longtemps à une analyse se concentrant sur les pratiques d'écriture et de sociabilité de ces deux femmes. L'on y retrouverait la même omniprésence du rire et de la gaieté ; un semblable fond imaginaire galant ; une circulation restreinte de leurs écrits ; des fréquentations communes, ce qu'ont d'ailleurs laissé entrevoir quelques lettres de Louise d'Épinay et de Galiani. Aussi les rivalités construites sur les seules idées tomberaient-elles, comme elles l'ont fait dans l'histoire de la mondanité lorsque la fascination a cédé le pas à la rigueur historico-sociologique. Si l'on ne croit plus guère aujourd'hui au mythe des salons philosophiques, l'histoire de la littérature n'a pas de raison de perpétuer des études de textes construites sur cette fiction.

Dans cette optique, le recours à la notion d'imaginaire social déplace l'analyse des idées qu'a retenues l'histoire de la mondanité pour structurer sa construction de la société parisienne des Lumières vers celle des relations sociales qu'ont pu y entretenir ses représentants. Ce déplacement a pour effet de délaisser la perspective de la dépendance intellectuelle au profit de celle des structures sociales et des dynamiques de groupes. Le concept d'imaginaire social rend visible la manière dont se conjoignent des pratiques et des discours que la distance historique et l'opacité historiographique ont pour effet de nous rendre parfois contradictoires. Son utilisation implique la prise en considération d'une part d'irréfléchi, d'une part inconsciente d'adhésion à des comportements, à des pratiques et à des jugements nourris d'impératifs et de normes qui sont essentialisés ou universalisés, pour reprendre les termes de Patrick Charaudeau¹⁰, par un ensemble de significations collectivement partagé. En ce sens, l'imaginaire social assure une meilleure compréhension des pratiques, de leurs mises en scènes textuelles comme de la critique que l'on a pu en faire.

Une autre étude qu'appellerait la poursuite de notre travail est celle du discours de Grimm sur les femmes, qui illustrerait précisément ce faux paradoxe ou cette fausse

¹⁰ Patrick Charaudeau, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert, 2005, p. 159.

contradiction entre discours et pratiques. En effet, si le directeur de la *Correspondance littéraire* diffuse les textes de Louise d'Épinay (et ceux d'autres femmes de façon plus épisodique) auprès de ses abonnés, il n'a pas pour autant moins recours à la satire pour ridiculiser les nouvelles publications féminines. S'il faut se préserver de placer trop rapidement les productions des femmes sous l'influence d'un ou de plusieurs de leurs proches contemporains, il faut aussi, à l'inverse, se garder de déduire sans nuance que les hommes de lettres ayant côtoyé des auteures et ayant donné à lire leurs écrits auraient été particulièrement conscients des mécanismes sociaux rendant ridicules les « femmes d'esprit ». L'espace de circulation des textes, lorsqu'il se situe en marge de celui du public et du monde, laisse voir des tensions qui s'avèrent fort instructives et qui permettent de reconsidérer l'interprétation que l'on a pu tirer de certaines œuvres.

Dans le cas des productions féminines, cela nous conduit notamment à les dégager de la part stratégique que l'on a pu associer à la rhétorique modeste de leurs auteures pour plutôt comprendre la mise en scène de soi en fonction des représentations topiques orchestrant alors de façon normale, pourrions-nous dire, leur discours. La fascination pour les productions et les idées des écrivains du passé – en l'occurrence du Siècle des lumières, mais la remarque serait valable pour d'autres époques – a suscité une propension à leur conférer la vertu d'avoir pu s'extraire de leur milieu et d'avoir pu se comporter comme s'ils n'avaient pas appartenu à la structure sociale de leur temps. Or la prise en compte du contexte socioculturel et de l'imaginaire social qui structurent leurs écrits signale une complexité plus grande de leur rapport au monde et nous évite de basculer dans une conception réductrice de leurs pratiques.

Annexes

Louise d'Épinay et la *Correspondance littéraire*

*La collaboration de Louise d'Épinay à la Correspondance littéraire (1755-1783)*¹

Bien connue des historiens de la littérature, la *Correspondance littéraire* de Grimm et de Meister constitue une précieuse source d'information sur la deuxième moitié du XVIII^e siècle et sur le début du XIX^e siècle. Toutefois, mis à part les spécialistes de Grimm, de Diderot et de Meister ou encore de la presse ancienne et de la circulation des ouvrages clandestins à la fin de l'Ancien Régime, l'on ne prend pas toujours en compte le fait que les feuilles de Grimm circulaient sous forme manuscrite et auprès d'un nombre restreint d'abonnés, ce qui change évidemment toute l'interprétation qu'on peut faire des textes qui y sont diffusés. Les travaux initiés au cours des dernières décennies ont permis de mieux connaître cette source, mais force est de constater que son support, que ses contextes de diffusion et de réception, que son histoire éditoriale, auxquels de nombreux ouvrages ont pourtant été consacrés, demeurent néanmoins mal connus.

Les spécialistes de Louise d'Épinay savent pour leur part qu'elle a écrit dans la *Correspondance littéraire*, mais, faute d'ouvrages consacrés à cette dimension de sa production, ils en ignorent souvent l'importance et la teneur. Aussi nous a-t-il semblé utile de rassembler ici les principales informations cumulées au fil de notre travail à propos des activités « journalistiques » de Louise d'Épinay.

¹ Que madame Ulla Kölving soit ici chaleureusement remerciée pour son aide et pour sa générosité qui ont permis la réalisation de cette annexe et des chapitres consacrés à la collaboration de Louise d'Épinay à la *Correspondance littéraire*.

La principale source de renseignements qui a été utilisée est l'*Inventaire de la Correspondance littéraire de Grimm et de Meister*, établi par Jeanne Carriat et Ulla Kölving². Les annexes qui suivent sont largement redevables à ce minutieux travail. Les dossiers des premiers volumes de l'édition critique de la *Correspondance littéraire* de Grimm (1753-1773), qui ont commencé à paraître en 2006, constituent également de précieuses sources de renseignements³. La dette que nous avons envers ces travaux se remarquera aisément à la lecture des nombreuses notes qui accompagnent ces annexes et par lesquelles nous souhaitons offrir une synthèse de ce qui est connu, à l'heure actuelle, à propos de ce corpus.

Les entrées de l'annexe I, « Textes et articles attribués à Louise d'Épinay (1756-1783) », et de l'annexe II, « Lettres et vers adressés à Louise d'Épinay (1755-1783) », sont présentées en suivant l'ordre chronologique. Elles ont été regroupées par année afin de marquer l'évolution de la production de l'auteure ou de la réceptrice, selon le cas. Pour les années 1768-1783, les références aux manuscrits de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (BHVP, c.p. 3850-3875) sont données, à l'exception toutefois de l'année 1777, dont les ordinaires des mois de mars à décembre sont manquants dans ce fonds. Suivent des références à des éditions modernes.

La seule édition de la *Correspondance littéraire* qui a été considérée est celle de Maurice Tourneux⁴, puisqu'il s'agit de l'édition la plus récente (mis à part celle qui est en cours de publication sous la direction d'Ulla Kölving), la plus facilement disponible à l'heure actuelle⁵ et, donc, la plus souvent consultée et citée dans les ouvrages avec lesquels nous avons travaillé. C'est par ailleurs en regard de cette édition que l'*Inventaire* signale

² Ulla Kölving et Jeanne Carriat, *Inventaire de la Correspondance littéraire de Grimm et de Meister*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 225-227, 1984. Par commodité, le titre de cet ouvrage sera abrégé dans cette présentation, tout comme dans les annexes, par « *Inventaire* ».

³ Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire, 1753-1773*, éd. Ulla Kölving, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2006-.

⁴ Grimm *et al.*, *Correspondance littéraire, philosophique et critique* [1753-1793], éd. Maurice Tourneux, Nendeln, Kraus reprint, 1968 [Paris, Garnier frères, 1877-1882], 16 vol.

⁵ À titre indicatif, l'édition de Maurice Tourneux a été entièrement numérisée et elle est la seule qui soit disponible sur le site *Gallica* de la Bibliothèque nationale de France. URL : <http://gallica.bnf.fr/>.

des lacunes, des coupures et de mauvais classements⁶. Le travail de repérage des textes parmi toutes les éditions de la *Correspondance littéraire* ayant été fait par Ulla Kölving et Jeanne Carriat, nous renvoyons à leur *Inventaire* pour plus de détails. Comme les numéros des entrées de l'*Inventaire* ont été reproduits dans chacune de nos références, le lecteur ou la lectrice pourra s'y référer facilement.

Nous avons voulu souligner l'importance de l'apport de la correspondance de Louise d'Épinay et de Ferdinando Galiani dans la *Correspondance littéraire* en présentant les recoupements qui peuvent être faits entre ces deux ensembles épistolaires. Tous les articles partiellement ou entièrement attribués à Louise d'Épinay qui trouvent un écho dans les lettres et toutes les lettres qui ont été partiellement ou entièrement recopiées dans le périodique sont signalées. Les références à l'édition de leur correspondance préparée par Daniel Maggetti en collaboration avec Georges Dulac⁷ apparaissent dans les entrées concernées.

Enfin, deux textes inédits sont présentés dans l'annexe I. Il s'agit du compte rendu de la *Relation singulière ou le Courier des Champs-Élysées* de l'abbé Lambert (1^{er} septembre 1771) et de celui du *Discours sur l'éducation prononcés au Collège royal de Rouen, avec des réflexions sur l'amitié* de l'abbé Auger (février 1775). Ces textes – des mentions d'ouvrage davantage que des articles – sont les deux plus courts de la production de Louise d'Épinay pour la *Correspondance littéraire*. Par souci de précision et afin de favoriser l'accès aux textes, il est apparu opportun de les présenter en entier. Le premier paraîtra dans l'édition critique que dirige Ulla Kölving, puisqu'il a été diffusé dans la *Correspondance littéraire* au cours des « années Grimm » (1753-1773), mais ce ne sera pas avant 2023, si le rythme de publication annoncé est maintenu⁸. Étant donné ce délai, nous

⁶ Dans l'introduction de l'*Inventaire*, il est précisé que « [d]es quelques 9 600 articles répertoriés dans notre inventaire pour la période 1753-1793, environ 5 100 manquent, sont incomplets ou mal placés dans l'édition Tourneux. » Ulla Kölving et Jeanne Carriat, « Introduction », dans *Inventaire, op. cit.*, vol. 1, p. cxix. Voir la présentation de cette édition et le détail des lacunes et des pièces modifiées, *ibid.*, vol. 1, p. cxiv-cxx et vol. 2, p. 385-397.

⁷ Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance* [1769-1782], éd. Daniel Maggetti préface par Georges Dulac, notes par Daniel Maggetti en coll. avec Georges Dulac, Paris, Desjonquères, coll. « XVIII^e siècle », 1992-1997, 5 vol.

⁸ Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire, 1753-1773, op. cit.* Cette édition regroupe les ordinaires d'une même année en un volume. On prévoit donc faire paraître vingt volumes pour autant d'années de production de la *Correspondance littéraire* sous la direction de Grimm. Les deux premières

avons cru bon de le présenter ici avec celui de 1775 qui ne fait l'objet d'aucun projet d'édition.

L'annexe III, « Synthèse des variantes par rapport à la liste “Madame d'Épinay's Contributions to the *Correspondance littéraire*” établie par Ruth Plaut Weinreb » offre une synthèse des variantes que les listes des annexes I et II présentent par rapport à celle qui été établie par cette auteure dans l'ouvrage qu'elle a consacré à Louise d'Épinay⁹. Le mode de présentation adopté suit globalement les règles de présentation des annexes précédentes, bien que les informations superflues à la comparaison et au repérage des pièces n'y soient pas de nouveau reproduites.

Composition des entrées

1. Un numéro a été attribué à chaque texte :
 - La numérotation arabe a été adoptée pour présenter les références des « Textes et articles attribués à Louise d'Épinay » (annexe I).
 - La numérotation romaine a été adoptée pour présenter les « Lettres et vers adressés à Louise d'Épinay » (annexe II).
 - Deux astérisques (**) apparaissent à la place d'un numéro pour désigner : dans l'annexe I, un article portant sur Louise d'Épinay ou sur l'un de ses écrits ; dans l'annexe II, un article concernant un texte qui lui a été adressé.
2. Pour les pièces qui sont attribuées à Louise d'Épinay (annexe I), s'il s'agit d'un article écrit en collaboration, le ou les noms des autres auteurs sont mentionnés entre parenthèses au début de l'entrée. Pour les pièces qui lui sont adressées (annexe II), le nom de l'auteur est indiqué.
3. Le titre de chaque entrée considérée comme telle dans l'*Inventaire* est placé entre guillemets. Les conventions de présentation adoptées ici diffèrent toutefois de celles de

années font cependant exception à cette règle : moins volumineuses, elles ont été rassemblées dans le premier volume paru (1753-1754, 2006).

⁹ Voir Ruth Plaut Weinreb, *Eagle in a Gauze Cage. Louise d'Épinay Femme de Lettres*, New York, AMS Press, 1993, p. 163-166.

l'Inventaire. Nous avons reproduit les titres tels qu'ils apparaissent dans les ordinaires consultés. Si aucun titre n'est donné dans le manuscrit ou si le titre n'est pas suffisamment précis pour permettre l'identification de l'article, une mention entre crochets précise le sujet. Celle-ci reproduit alors, dans la plupart des cas, la formulation adoptée dans *l'Inventaire*. La date de composition d'une épître est aussi ajoutée entre crochets si elle est connue ou si elle diffère de celle annoncée dans le titre.

4. Suivent le numéro et la date de l'ordinaire dans lequel l'article a été diffusé. Lorsque l'article a pu être consulté à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (BHVP), les numéros de feuillet des manuscrits sont précisés.
5. Le numéro attribué à l'entrée dans *l'Inventaire* et son rang dans l'ordinaire sont indiqués entre parenthèses. La référence se termine par la mention « texte inséré » si l'article a été annexé à un ordinaire plutôt que d'avoir été recopié à la suite des autres textes.
6. Si l'article a été édité par Maurice Tourneux, la référence à cette édition est donnée après un tiret. Des informations relatives au traitement de l'article sont également présentées entre parenthèses si nécessaire : un article qui n'y figure pas en entier ou dont la date de l'ordinaire est erronée est signalé par la mention « incomplet » ou « mal classé » (dans ce cas, la date donnée par Maurice Tourneux est aussi précisée). Un article absent de cette édition est signalé par cette mention : « ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ». La référence est complète à sa première occurrence ; par la suite, seul le nom de l'éditeur précède les numéros de volume et de pages.
7. La référence à l'édition d'un ouvrage de Louise d'Épinay est donnée si l'article a été publié, en totalité ou en partie, dans un autre ensemble de textes. Les références sont complètes à leur première occurrence ; par la suite, seuls le titre et les numéros de volume et de pages sont indiqués. Dans le cas de *l'Histoire de Madame de Montbrillant*, l'intitulé du texte dans le roman est précisé¹⁰.

¹⁰ Dans les entrées des quatre dialogues de Louise d'Épinay qui ont été diffusés au cours de l'année 1761 et qui ont été attribués à Diderot par Georges Bernard Depping (*Suppléments aux œuvres de Diderot*, Paris, A. Belin, 1819), la référence à cette édition est donnée. Pour plus de détails sur ces attributions, voir Jean Varloot, « Les premières années. Les textes », dans Diderot, *Œuvres complètes*, éd. Herbert Dieckmann et al., tome XIII, *Arts et lettres (1739-1766). Critique I*, éd. Jean Varloot et al., Paris, Hermann, 1980, p. xxi.

8. Si l'article apparaît, en partie ou en totalité, dans la correspondance de Louise d'Épinay et de Ferdinando Galiani, la référence à l'édition de Daniel Maggetti est donnée. Elle est complète à sa première occurrence ; par la suite, seul le nom de l'éditeur précède les numéros de volume et de page. Si nécessaire, des précisions sont ajoutées entre parenthèses.
9. Si un article n'a jamais été publié, la mention « inédit » apparaît.
10. Après le point final, on mentionne, entre parenthèses, la désignation de la collaboratrice si l'article lui est explicitement attribué ou destinée dans le titre ou dans un commentaire de Grimm, de Diderot ou de Meister. Un « (?) » signale une attribution incertaine à Louise d'Épinay.

En résumé, le modèle d'une entrée se présente comme suit :

[Numéro de l'article]. (Noms des collaborateurs, au besoin) « [titre de l'article] » [[sujet de l'article, au besoin]], **dans** *Correspondance littéraire*, [numéro de l'ordinaire], [date de l'ordinaire], **f.** [numéros des feuillets du manuscrit de la BHVP] ([numéro dans l'*Inventaire*], [rang de l'article/nombre d'articles dans l'ordinaire]), [« texte inséré », au besoin] – [référence à l'édition de Maurice Tourneux ([précisions supplémentaires, selon le cas]) ; [référence à tout autre ouvrage de Louise d'Épinay et/ou référence à l'édition de Daniel Maggetti de la *Correspondance* de Louise d'Épinay et de Ferdinando Galiani, selon le cas]. ([désignation de Louise d'Épinay])

Annexe I
Textes et articles attribués à Louise d'Épinay (1756-1783)

1756

1. « Première lettre à mon fils » [1^{er} janvier 1756], dans *Correspondance littéraire*, XII, 15 juin 1756 (56:109, 7/7), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Lettres à mon fils*, Genève, de mon imprimerie [Gauffecourt], 1759, p. 1-26 ; « Madame de Montbrillant à son fils », dans *Histoire de Madame de Montbrillant*, éd. Élisabeth Badinter, Paris, Mercure de France, coll. « Le temps retrouvé », 1989, vol. 2, p. 694-702¹. (« une femme d'esprit qui s'occupe sérieusement de l'éducation de ses enfants »)
2. « À Tyran le Blanc » [1756], dans *Correspondance littéraire*, XVI, 15 août 1756 (56:151, 12/12), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Mes moments heureux*, Genève, de mon imprimerie [Gauffecourt], 1758, p. 172-174. (Mme ***)
3. « Épître de madame *** à M. Desmahis » [3 août 1756], dans *Correspondance littéraire*, XVI, 15 septembre 1756 (56:175, 2/4), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Mes moments heureux*, p. 156-158. (Mme ***)
4. « Lettre à la gouvernante de ma fille » [1756], dans *Correspondance littéraire*, XIX, 1^{er} octobre 1756 (56:202, 25/25), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Mes moments heureux*, p. 35-50 ; « Madame de Montbrillant à Mademoiselle Durand », dans *Histoire de Madame de Montbrillant*, vol. 3, p. 86-92. (« de la même main que celles que j'ai eu l'honneur de vous envoyer sur l'éducation », donc Mme ***)

¹ « Il s'agit probablement de la première des *Lettres à mon fils*, reliée avec d'autres à la fin de la livraison du 1^{er} janvier 1757. Nous la plaçons donc ici. » Ulla Kölving et Jeanne Carriat, *Inventaire de la Correspondance littéraire de Grimm et de Meister*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 225, 1984, vol. 1, p. 109. Une édition récente des *Lettres à mon fils* a été préparée par Ruth Plaut Weinreb : Louise d'Épinay, *Lettres à mon fils. Essais sur l'éducation et Morceaux choisis, correspondance et extraits*, Concord, Wayside Publishing, 1989.

5. « Lettre de Mme D... à Mme la présidente de M... » [1747], dans *Correspondance littéraire*, XXI, 1^{er} novembre 1756 (56:217, 2/9), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Mes moments heureux*, p. 7-23 ; « Madame de Montbrillant à Madame la Présidente de Sally », dans *Histoire de Madame de Montbrillant*, vol. 1, p. 442-448. (Mme D..., avec ce commentaire : « de la même main que les autres », donc Mme ***)

1757

6. « Les illusions » [1756], dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1757 (57:007, 7/15), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Mes moments heureux*, p. 211-217. (« Mme *** auteur de ces *Lettres sur l'éducation* »)

7. « Seconde lettre à mon fils » [1756], dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1757 (57:009, 9/15), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Lettres à mon fils*, p. 27-47 ; « Madame de Montbrillant à son fils », dans *Histoire de Madame de Montbrillant*, vol. 2, p. 703-708². (Mme ***)

8. « Troisième lettre à mon fils » [1756], dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1757 (57:010, 10/15), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Lettres à mon fils*, p. 48-94. (Mme ***)

² « Sous la date du 1^{er} janvier 1757 ont été reliés, dans G1, un certain nombre de cahiers et feuillets de provenance diverse dont il nous a en partie été impossible de rétablir l'origine. [...] Ensuite sont réunies huit lettres de Mme d'Épinay à son fils sur l'éducation (56:109 et 57:009-015). [...] Ces lettres, qui ont été transcrites par trois copistes différents, ne portent pas de date dans notre manuscrit, à l'exception de la sixième. Elles ont dû être ajoutées à la fin de plusieurs livraisons et seule la découverte d'une autre copie manuscrite pour cette période pourrait nous aider à classer ces sept lettres. » Ulla Kölving et Jeanne Carriat, *Inventaire, op. cit.*, vol. 1, p. 43, note 1. Dans le troisième volume de l'édition critique en cours de parution, Robert Grandroute précise : « En fait, comme le signale l'*Inventaire* dressé par Ulla Kölving et Jeanne Carriat, cette "lettre à mon fils", se trouve jointe, dans le manuscrit de Gotha, à sept autres lettres composées à l'adresse du même destinataire et reliées, sous la date du 1^{er} janvier 1757, avec des cahiers et des feuilles d'origine diverse. Sur les douze lettres qui constituent le recueil que Mme d'Épinay, séjournant à Genève depuis novembre 1757 pour des raisons de santé, imprime sur les presses que lui a prêtées Gauffecourt [...], huit sont ainsi regroupées dans le manuscrit, les Lettres I-VI, IX et X. Mais à la différence de la première, les Lettres II et suivantes ne peuvent pas être rattachées à une livraison précise, faute d'une annonce explicite. Ces lettres n'en ont pas moins été envoyées aux abonnés de la *Correspondance littéraire*, comme Grimm le leur proposait dès le 15 juin [...]. Présentant dans la livraison du 15 août, le poème "À Tyran le Blanc", Grimm indique que l'auteur est "madame ***" dont, précise-t-il à l'attention de ses lecteurs, "vous avez vu des lettres à son fils". Le 1^{er} octobre 1756, il introduit en ces termes la *Lettre à la gouvernante de ma fille* : "La lettre suivante part de la même main que celles que j'ai eu l'honneur de vous envoyer sur l'éducation". Le pluriel employé par deux fois laisse bien entendre qu'après le 15 juin, d'autres lettres ont été insérées dans la *Correspondance*. Cependant, plutôt que de les placer ici ou là de manière hasardeuse, nous avons préféré les regrouper en appendice. » Robert Grandroute, introduction à l'« Appendice. Les *Lettres à mon fils* de Mme d'Épinay envoyées avec la *Correspondance littéraire* en 1756 », dans Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire*, éd. Ulla Kölving, tome III, 1756, éd. Robert Grandroute, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2007, p. 317.

9. « Quatrième lettre à mon fils » [1756], dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1757 (57:011, 11/15), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Lettres à mon fils*, p. 95-105. (Mme ***)
10. « Cinquième lettre à mon fils » [1756], dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1757 (57:012, 12/15), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Lettres à mon fils*, p. 106-118. (Mme ***)
11. « Sixième lettre à mon fils » [1756], dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1757 (57:013, 13/15), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Lettres à mon fils*, p. 119-127. (Mme ***)
12. « Neuvième lettre à mon fils » [1756], dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1757 (57:014, 14/15), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Lettres à mon fils*, p. 150-157. (Mme ***)
13. « Dixième lettre à mon fils » [1756], dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1757 (57:015, 15/15), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Lettres à mon fils*, p. 158-169. (Mme ***)
14. « Réponse de Mme *** à M. de Margency, du 8 septembre 1757 », dans *Correspondance littéraire*, XIX, 1^{er} octobre 1757 (57:156, 2/4), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Mes moments heureux*, p. 181-185. (Mme ***)

1758

15. « Lettre de Mme *** à M. de Saint-Lambert » [Genève, 15 décembre 1758], dans *Correspondance littéraire*, XXIV, 15 décembre 1758 (58:198, 10/10), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Mes moments heureux*, p. 190-196. (Mme ***)

1759

16. « Réponse de madame *** à M. Desmahis » [Paris, 1756], dans *Correspondance littéraire*, XV, 1^{er} août 1759 (59:128, 2/9), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Mes moments heureux*, p. 165-171. (Mme ***)
17. « Lettre de Mme *** à M. de Saint-Lambert » [Paris, 1756], dans *Correspondance littéraire*, XVIII, 15 septembre 1759 (59:152, 3/8), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Mes moments heureux*, p. 153-155. (Mme ***)

18. « Le présent intéressé » [1750], dans *Correspondance littéraire*, XX, 15 octobre 1759 (59:171, 2/17), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Mes moments heureux*, p. 199-200³. (Mme ***)

19. « Le cadran de l'amour » [Genève, 1758], dans *Correspondance littéraire*, XXI, 1^{er} novembre 1759 (59:192, 6/6), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Mes moments heureux*, p. 197-198. (Mme de ***)

20. « Le ruban, conte » [Genève, 1759], dans *Correspondance littéraire*, XXIV, 15 décembre 1759 (59:222, 5/8), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Mes moments heureux*, p. 205-208. (Mme ***)

1760

21. « Tout vient à point à qui sait attendre, conte » [1757], dans *Correspondance littéraire*, II, 15 janvier 1760 (60:015, 2/5), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Mes moments heureux*, p. 186-189. (Mme ***)

22. « L'origine des Apozèmes », dans *Correspondance littéraire*, VI, 15 mars 1760 (60:037, 6/6) – dans Grimm *et al.*, *Correspondance littéraire, philosophique et critique* [1753-1793], éd. Maurice Tourneux, vol. Nendeln, Kraus reprint, 1968 [Paris, Garnier frères, 1877-1882], vol. 4, p. 217-219⁴. (Mme ***)

³ Note douteuse de l'*Inventaire* : « Ce poème “par Mme ****” est probablement de Mme d'Épinay, bien qu'il ne figure pas dans *Mes moments heureux*. » Ulla Kölving et Jeanne Carriat, *Inventaire, op. cit.*, vol. 1, p. 73, note 1. Ce poème figure pourtant dans l'exemplaire que possède la Bibliothèque nationale de France.

⁴ Ulla Kölving et Jeanne Carriat renvoient à cette remarque de Sigun Dafgård pour l'attribution de ces vers à Louise d'Épinay : « Nous croyons volontiers que cette plaisanterie a pour auteur madame d'Épinay. Ces vers ne figurent pourtant pas dans *Mes Moments heureux*. Sans doute les a-t-elle composés après la publication de son recueil. Selon H. Buffenoir “on s'accorde à [les] attribuer à madame d'Houdetot ou à madame d'Épinay”. » Friedrich Melchior Grimm, *La correspondance littéraire, 1^{er} janvier-15 juin 1760*, tome II, *Introduction et notes*, éd. Sigun Dafgård, *Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Romanica Upsaliensia*, 32, [1981], vol. 2, p. 67, note 44. Maurice Tourneux note ceci dans son édition : « Mme d'Épinay ou Mme d'Houdetot ? Les relations de la première avec Grimm rendent la première supposition plus vraisemblable ; mais cette plaisanterie ne figure pas dans les *Œuvres* de Mme d'Épinay, publiées en 1869, 2 volumes in-12. » Grimm *et al.*, *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, éd. Maurice Tourneux, Nendeln, Kraus reprint, 1968 [Paris, Garnier frères, 1878], vol. 4, p. 217, note 3. Suivant l'*Inventaire*, nous considérons que cette pièce est de Louise d'Épinay.

1761

23. « Qu'en pensez-vous ? », dans *Correspondance littéraire*, III, 1^{er} février 1761 (61:031, 11/11), texte inséré – dans *Supplément aux œuvres de Diderot*, Paris, A. Belin, 1818, p. 378-383 ; conte de M. René extrait de la « Suite du journal », dans *Histoire de Madame de Montbrillant*, vol. 2, p. 574-579. (« madame *** dont les lettres à son fils ont été ajoutées à ces feuilles »)
24. « Premier dialogue. La marquise de Clay et M. de St. Alban », dans *Correspondance littéraire*, XV, 1^{er} août 1761 (61:175, 12/12), texte inséré – dans *Supplément aux œuvres de Diderot*, p. 389-407. (« madame *** dont vous avez lu le *Qu'en pensez-vous*, il y a quelques mois, à la suite de ces feuilles »)
25. « Second dialogue [Derville et Cinqmars] » [1760], dans *Correspondance littéraire*, XVI, 15 août 1761 (61:180, 5/9), texte inséré – dans *Supplément aux œuvres de Diderot*, p. 407-423. (« de la même main que le précédent », donc Mme ***)
26. « Troisième dialogue [Mon père et moi] », dans *Correspondance littéraire*, XXIV, 15 décembre 1761 (61:275, 8/8), texte inséré – dans *Supplément aux œuvres de Diderot*, Paris, A. Belin, 1818, p. 423-434.

1770

27. (Diderot, avec introduction de Mme d'Épinay et commentaire de Grimm) « Article de M. Diderot » [compte rendu : K'ien-Loung, *Éloge de la ville de Moukden*, traduit par Amiot], dans *Correspondance littéraire*, IX, 1^{er} mai 1770, f. 97-100 (70:107, 1/16) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 3-9 ; dans Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance* [1769-1782], lettre XXXVIII, 24 avril 1770, éd. Daniel Maggetti, préface par Georges Dulac, notes par Daniel Maggetti en coll. avec Georges Dulac, Paris, Desjonquères coll. « XVIII^e siècle », 1992-1997, vol. 1, p. 146-151)⁵.

⁵ Fausto Nicolini explique ainsi l'attribution partielle de cet article à Lousie d'Épinay : « Cet article a été composé en avril 1770 pour Grimm, qui l'envoya le 1^{er} mai à ses divers correspondants ou, pour mieux dire, à ses abonnés. [...] Galiani, toutefois, encore qu'il n'eût versé à Grimm aucun abonnement, avait reçu le compte rendu une semaine à l'avance. Mme d'Épinay le lui avait envoyé par une lettre du 24 avril. De cette lettre et de la précédente, datée des 20-22 avril, il ressort deux faits. C'est, d'abord, que les cinq premiers alinéas [...] ont été écrit non pas par Diderot, mais par Mme d'Épinay. C'est, en second lieu, que cette page a été fortement abrégée par Diderot ou par Grimm ou par l'un et l'autre. » Fausto Nicolini, « Lumières nouvelles sur quelques ouvrages de Diderot d'après la correspondance inédite de l'abbé Galiani », *Études italiennes*, 2, 1932, p. 91.

1771

28. s.t. [compte rendu : L.-L.-F. de Brancas, comte de Lauraguais, *Extrait du droit public de la France*], dans *Correspondance littéraire*, XIII, 1^{er} juillet 1771, f. 121v-122 (71:143, 9/14) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 345-346 ; lettre CLXVII, 31 août 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 188-190)⁶.

29. « Dialogue copié d'après nature ou de l'amitié de deux jolies femmes », dans *Correspondance littéraire*, XVII, 1^{er} septembre 1771, f. 137-140 (71:159, 1/6) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 350-356 ; dans *L'amitié de deux jolies femmes, suivie de Un rêve de mademoiselle Clairon*, éd. Maurice Tourneux, Paris, Librairie des bibliophiles, coll. « Des chefs-d'œuvre inconnus », 1885, p. 1-41⁷. (« une femme du monde qui a beaucoup de talent » et qui veut garder l'anonymat)

30. s.t. [compte rendu : [Cl.-Fr. Lambert], *Relation singulière ou le Courier des Champs-Élysées*], dans *Correspondance littéraire*, XVII, 1^{er} septembre 1771, f. 144v (71:164, 6/6) – inédit⁸.

31. « Suite du Dialogue copié d'après nature ou de l'amitié de deux jolies femmes », dans *Correspondance littéraire*, XIX, 1^{er} octobre 1771, p. 153-156 (71:172, 1/9) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 358-364 ; dans *L'amitié de deux jolies femmes, suivie de Un rêve de mademoiselle Clairon*, p. 1-41⁹. (implicitement à « une femme du monde qui a beaucoup de talent » et qui veut garder l'anonymat)

⁶ Cet article est attribué à Louise d'Épinay dans l'*Inventaire* parce qu'il avait été joint à la lettre du 31 août 1771 à Galiani, avec d'autres articles de sa main (« Lettre de Madame *** à M. Diderot » [sur l'*Éloge de Fénelon* par M. de la Harpe], diffusé dans l'ordinaire du 1^{er} novembre 1771, et « Article de Madame *** » [compte rendu de *L'an deux mille quatre cent quarante*], diffusé dans l'ordinaire du 15 décembre 1771). Ulla Kölving et Jeanne Carriat, *Inventaire*, op. cit., vol. 1, p. 272, note 2. Voir les précisions de Fausto Nicolini dans Louise d'Épinay, *La signora d'Épinay e l'abate Galiani. Lettere inedite (1769-1772)*, éd. Fausto Nicolini, Bari, Gius. Laterza & Figli, 1929, vol. 1, p. 200.

⁷ « Ce *Dialogue* que l'on donne généralement à Mme d'Épinay ne lui est nulle part nommément attribué. Il n'en est pas question non plus dans sa correspondance avec Galiani. Le texte liminaire est probablement de Diderot. » Johannes Theodorus de Booy, « Inventaire provisoire des contributions de Diderot à la *Correspondance littéraire* », *Dix-huitième siècle*, 1, 1969, p. 378.

⁸ Cet article est attribué à Louise d'Épinay par Ulla Kölving et Jeanne Carriat sans justification. Aucune évidence ne permet de confirmer cette attribution dans le manuscrit consulté à la BHVP. Nous nous en remettons donc entièrement à l'*Inventaire* pour cette attribution. Il se présente comme suit : « *Relation singulière ou le Courier des Champs Élysées*. Ce sont des dialogues des anciens sur les modernes ; on y loue, ou y blâme, on n'y apprend rien : cela n'est ni bon ni mauvais ; cela est insipide et pourrait être assez utile en cas d'insomnie. » À paraître dans Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire, 1753-1773*, éd. Ulla Kölving, op. cit.

⁹ Voir la note 7 à propos de ce dialogue.

32. « Article de Madame *** » [compte rendu : anonyme, *Domino* et L.-G. d'Azémar et A.-M.-A. Fridzéri, *Les deux miliciens ou l'orpheline villageoise, Comédie en un acte et en prose mêlée d'ariettes*, par M. d'Azémar, Lieutenant au régiment de Touraine], dans *Correspondance littéraire*, XIX, 1^{er} octobre 1771, f. 158-158v (71:174, 3/9) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 364-366. (Mme ***)

33. « Fin du Dialogue copié d'après nature et [*sic*] de l'amitié de deux jolies femmes », dans *Correspondance littéraire*, XX, 15 octobre 1771, f. 161-163v (71:181, 1/9) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 366-371 ; dans *L'amitié de deux jolies femmes, suivie de Un rêve de mademoiselle Clairon*, p. 1-41¹⁰. (implicitement à « une femme du monde qui a beaucoup de talent » et qui veut garder l'anonymat)

34. « Article de Madame *** » [compte rendu : L. Anseaume et L.-J.-Cl. Saint-Amans, *La coquette de village ou le baiser pris et rendu*], dans *Correspondance littéraire*, XX, 15 octobre 1771, f. 164-165v (71:182, 2/9) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 371-372 (incomplet). (Mme ***)

35. « Autre article de Madame *** » [Débuts de l'acteur Ponteuil], dans *Correspondance littéraire*, XX, 15 octobre 1771, f. 166-166v (71:183, 3/9) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 372-374. (Mme ***)

36. s.t. [compte rendu : [Daudé de Jaussan], Lettre de M. Raphaël le jeune], dans *Correspondance littéraire*, XX, 15 octobre 1771, f. 168 (71:187, 7/9) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 376-377 ; lettre CLXXV, 4 octobre 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 204-205¹¹. (?)

37. « Article de Madame *** » [compte rendu : Diderot, *Le fils naturel*], dans *Correspondance littéraire*, XXI, 1^{er} novembre 1771, f. 169-170v (71:190, 1/10) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 378-381. (Mme ***)

¹⁰ Voir la note 7 à propos de ce dialogue.

¹¹ « Cet article, qui est généralement attribué à Diderot, figure sous une forme presque identique dans une lettre de Mme d'Épinay adressée à Galiani le 4 octobre. Elle ne dit pas, comme ailleurs dans leur correspondance, qu'elle transcrit l'opinion de son ami, et le texte pourrait donc être d'elle. D'autre part, il est possible qu'elle a repris le texte de Diderot sans le signaler. » Ulla Kölvig et Jeanne Carriat, *Inventaire, op. cit.*, vol. 1, p. 275, note 2. Dans la *Correspondance* de Louise d'Épinay et de Ferdinando Galiani, on précise ceci : « Accompagné du commentaire d'une autre brochure du même auteur sur le même sujet, l'article qui suit est inséré avec quelques variantes dans la *Correspondance littéraire* ; il est communément attribué à Diderot, qui l'aurait écrit en marge de son *Salon* de 1771, mais il est possible que Mme d'Épinay, qui ne l'annonce pas comme venant du Philosophe, en soit elle-même l'auteur ; cependant il semble que pour diverses raisons, notamment de prudence, Mme d'Épinay laisse assez souvent dans l'anonymat les textes qu'elle transmet à Galiani qui en donnait lui-même lecture à ses amis. » Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance* [1769-1782], éd. Daniel Maggetti préface par Georges Dulac, notes par Daniel Maggetti en coll. avec Georges Dulac, Paris, Desjonquères, coll. « XVIII^e siècle », 1992-1997, vol. 2, p. 204, note 1.

38. « Autre article de Madame *** » [compte rendu : C. Goldoni, *Les cinq âges d'Arlequin*], dans *Correspondance littéraire*, XXI, 1^{er} novembre 1771, f. 170v-172v (71:191, 2/10) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 381 (incomplet). (Mme ***)
39. « Autre article de Madame *** » [Préville joue les rôles à manteaux], dans *Correspondance littéraire*, XXI, 1^{er} novembre 1771, f. 172v (71:192, 3/10) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 382-383 ; lettre CXC, 8 décembre 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 241 (résumé de l'article). (Mme ***)
40. « Lettre de Madame *** à M. Diderot » [sur l'*Éloge de Fénelon* par J.-F. de La Harpe], dans *Correspondance littéraire*, XXI, 1^{er} novembre 1771, f. 174v-175 (71:195, 6/10) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 382-383 ; lettre CLXVII, 31 août 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 190-191¹². (Mme ***)
41. « Article de Madame *** » [compte rendu : C. Goldoni, *Le Bourru bienfaisant*], dans *Correspondance littéraire*, XXII, 15 novembre 1771, f. 177-182 (71:200, 1/5) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 389-391 (incomplet). (Mme ***)
42. « Autre article de Madame *** » [Débuts de Mlle Pitrot de Verteuil], dans *Correspondance littéraire*, XXII, 15 novembre 1771, f. 182 (71:201, 2/5) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 391-392. (Mme ***)
43. (avec Diderot) « Expériences intéressantes », dans *Correspondance littéraire*, XXIII, 1^{er} décembre 1771, f. 185-187v (71:205, 1/8), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLXV, 24 août 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 177-183¹³.
44. « Article de Madame *** » [Débuts du sieur d'Héricourt], dans *Correspondance littéraire*, XXIII, 1^{er} décembre 1771, f. 187v (71:206, 2/8) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 396-397. (Mme ***)

¹² Cette lettre est suivie de la « Réponse de M. Diderot » (71:196). Pour plus de détail, se reporter à l'annexe II, « Lettres et vers adressés à Louise d'Épinay dans la *Correspondance littéraire* (1755-1783) ».

¹³ Article attribué à Denis Diderot et Louise d'Épinay par Ulla Kölvig, qui s'appuie sur les travaux de Fausto Nicolini. Voir l'*Inventaire, op. cit.*, vol. 1, p. 276, note 3. Les éditeurs des textes critiques de Diderot considèrent que cette attribution est incertaine : « L'article consacré aux *Expériences intéressantes* comporte aussi ses particularités. Mme d'Épinay indique nettement que le compte rendu lui-même est de Diderot, mais rapporte en conclusion un échange de questions et de réponses qu'elle a eu avec lui, morceau qui figure dans la version de la *Correspondance littéraire* et des manuscrits de Diderot sans l'indication des interlocuteurs : serait-elle, comme le pense Fausto Nicolini, l'auteur de ce dernier passage que le Philosophe se serait contenté de reprendre en le modifiant quelque peu ? Ce n'est pas impossible, mais il est plus probable que le rédacteur du dialogue est Diderot lui-même, qui a dû compléter son article après une conversation avec Mme d'Épinay. On peut noter également, à propos de ce compte rendu, qu'une longue phrase y est abrégée dans la version préparée pour Galiani [...] » Georges Dulac *et al.*, « Introduction générale. *Arts et lettres* (1770-1773) », dans Diderot, *Œuvres complètes*, éd. Herbert Dieckmann *et al.*, tome XX, *Paradoxe sur le comédien. Critique III*, éd. Jane Marsh *et al.*, Paris, Hermann, 1995, p. 388.

45. « Article de Madame ***. *Traité du Mélodrame ou Réflexions sur la musique dramatique*, par M. Garsin ou Gersin de Neufchatel » [compte rendu], dans *Correspondance littéraire*, XXIV, 15 décembre 1771, f. 194v-195v (71:214, 2/7) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 398-400 (mal classé : 1^{er} décembre 1771)¹⁴. (Mme ***)

46. (avec Diderot) s.t. [compte rendu : [Lasnière], *Elémens du système général du monde*], dans *Correspondance littéraire*, XXIV, 15 décembre 1771, p. 198v-199 (71:217, 5/7) – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLXXVIII, 19 octobre 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 214-216¹⁵. (?)

47. « Article de Madame *** » [compte rendu : [L.-S. Mercier], *L'an deux mille quatre cent quarante*], dans *Correspondance littéraire*, XXIV, 15 décembre 1771, f. 200v (71:219, 7/7) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 395-396 (mal classé : 1^{er} décembre 1771)¹⁶ ; lettre CLXVII, 31 août 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 187-188. (Mme ***)

1772

48. « Rêve », dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1772, f. 1-4v (72:001, 1/12) ; dans *L'amitié de deux jolies femmes, suivie de Un rêve de mademoiselle Clairon*, p. 43-60 – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 401-408 ; lettre CXCIV, 19-20 décembre 1771 et lettre CCXIV, 22 mars 1772, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 249-256, vol. 3, p. 39-40. (« d'une femme de beaucoup d'esprit »)

¹⁴ L'édition de Maurice Tourneux ne présente pas de livraison pour le 15 décembre 1771.

¹⁵ « J. Schlobach attribue cet article à Mme d'Épinay en s'appuyant sur [les travaux de Fausto Nicolini], où l'article figure presque textuellement (à Galiani, 19 octobre 1771). Peut-être est-ce, comme souvent à cette époque, le résultat d'une collaboration entre les deux amis. » Ulla Kölvig et Jeanne Carriat, *Inventaire, op. cit.*, vol. 1, p. 277, note 1. Daniel Maggetti et Georges Dulac notent ceci : « L'article qui suit, dédié à la revue de Grimm [...] est annoncé comme de Diderot dans la *Correspondance littéraire*, mais F. Nicolini l'a attribué à Mme d'Épinay parce qu'elle l'adresse à Galiani sans nommer le Philosophe, sinon incidemment à la fin du "conte" qui sert de préambule. Cependant cette omission peut s'expliquer par des raisons de discrétion : Galiani communiquait les lettres qu'il recevait de Paris, et on pouvait redouter la publication prématurée d'articles placés sous le nom de Diderot. » Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance, op. cit.*, vol. 2, p. 214, note 2. Les éditeurs des textes critiques de Diderot expliquent pour leur part qu'« il n'est pas exclu que Diderot et Mme d'Épinay aient collaboré en certains cas, comme le suggère le fait que la correspondante de Galiani ne nomme parfois Diderot qu'à propos d'une partie d'un article, par exemple l'anecdote qui ouvre le compte rendu des *Éléments du système général du monde* [...]. Cependant on ne saurait en conclure que l'ensemble du morceau est nécessairement de Mme d'Épinay, mais un doute subsiste, même si le texte figure dans la collection des manuscrits de Diderot envoyée à Catherine II. » Ils précisent par ailleurs que « tout un passage manque dans le morceau consacré au *Système du monde*, comme si on avait voulu épargner des longueurs à l'abbé napolitain. » Georges Dulac et al., « Introduction générale. *Arts et lettres (1770-1773)* », *loc. cit.*, p. 387-388.

¹⁶ L'édition de Maurice Tourneux ne présente pas de livraison pour le 15 décembre 1771.

49. (Grimm, avec Diderot et Louise d'Épinay) s.t. [compte rendu : N.-Th. Barthe, *La mère jalouse*, comédie en trois actes et en vers], dans *Correspondance littéraire*, II, 15 janvier 1772, f. 11-14v (72:013, 1/13) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 415-417 (incomplet)¹⁷.

50. s.t. [compte rendu : P.-L. Buirette de Belloy et Ch. Batteux, *Discours prononcés dans l'Académie française le 9 janvier 1772*], dans *Correspondance littéraire*, III, 1^{er} février 1772, f. 31-32 (72:034, 9/11) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 447-450 ; lettre CCI, 26 janvier 1772, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 269-270¹⁸.

1773

51. « Lettre à M. Rigoley de Juvigni » [sur son discours préliminaire des *Bibliothèques françaises* de la Croix du Maine et de Duverdier], dans *Correspondance littéraire*, I, janvier 1773, f. 23-24v (73:024, 24/38) – éd. Maurice Tourneux, vol. 10, p. 167-170¹⁹. (« une femme aimable »)

52. (avec Meister) « Réflexions d'un ignorant après avoir lu l'Éloge de Colbert », dans *Correspondance littéraire*, X, octobre 1773, f. 164-165v (73:206, 5/17), texte inséré – éd. Maurice Tourneux, vol. 10, p. 289-292 (mal classé : septembre 1773) ; lettre CCCXXIX, 11 octobre 1773 et lettre CCCXXXI, 24 octobre 1773, éd. Daniel Maggetti, vol. 4, p. 79-81, 83-84²⁰.

53. (avec Grimm) s.t. [compte rendu : Cl.-A. Helvétius, *De l'homme*], dans *Correspondance littéraire*, XI, novembre 1773, f. 174-176 (73:219, 1/17) – éd. Maurice Tourneux, vol. 10, p. 307 (incomplet) ; lettre CCCXXXVI, 28 novembre 1773, éd. Daniel Maggetti, vol. 4, p. 95-96²¹.

54. (avec Grimm) s.t. [compte rendu (suite) : Cl.-A. Helvétius, *De l'homme*], dans *Correspondance littéraire*, XII, décembre 1773, f. 190-193v (73:236, 1/20) – éd. Maurice Tourneux, vol. 10, p. 322-323 (incomplet) ; lettre CCCXXXVI, 28 novembre 1773, éd. Daniel Maggetti, vol. 4, p. 95-96²².

¹⁷ « Comme le signale J. Schlobach, cet article ne peut être de Grimm seul qui était absent le jour de la première représentation (23 décembre 1771). Il est probable qu'il l'a composé à partir de matériaux fournis par Mme d'Épinay et Diderot. » Ulla Kölving et Jeanne Carriat, *Inventaire, op. cit.*, vol. 1, p. 279, note 3.

¹⁸ « Cet article est vraisemblablement de Mme d'Épinay. Dans sa lettre à Galiani en date du 26 janvier, elle cite les mêmes vers, tout en faisant une espèce de résumé de l'article. » *Ibid.*, vol. 1, p. 281, note 1.

¹⁹ Cet article suit immédiatement une notice sur Rigoley de Juvigny écrite par Grimm.

²⁰ « Cet article est le résultat d'une discussion entre Mme d'Épinay et Meister, dont elle rend compte dans ses lettres du 11 et du 24 octobre 1773. » *Ibid.*, vol. 1, p. 308, note 1.

²¹ « J. Schlobach signale que Mme d'Épinay a vraisemblablement collaboré aux deux articles qui portent sur *De l'homme*. » *Ibid.*, vol. 1, p. 309, note 1. L'historien des lettres s'appuie lui-même sur les travaux de Fausto Nicolini pour cette attribution. Voir Jochen Schlobach, « Épinay », dans Jean Sgard (édit.), *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1976, p. 147.

²² Voir la note précédente.

55. s.t. [compte rendu : J. Millar, *Observations sur les commencements de la société*, trad. par [Suard]], dans *Correspondance littéraire*, XII, décembre 1773, f. 196v-199 (73:243, 8/20), texte inséré – éd. Maurice Tourneux, vol. 10, p. 313-318 (mal classé : novembre 1773) ; lettre CCCXXXIX, 20 décembre 1773, éd. Daniel Maggetti, vol. 4, p. 101-102²³.

1774

** Meister, s.t. [compte rendu : Louise d'Épinay, *Les conversations d'Émilie*, 1^{re} éd.], dans *Correspondance littéraire*, VI, juin 1774, f. 113 (74:095, 1/21) – éd. Maurice Tourneux, vol. 10, p. 441-442.

56. « Dixième conversation entre une mère et sa fille », dans *Correspondance littéraire*, VI, juin 1774, f. 113v-119v (74:096, 2/21), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; « Dixième conversation », dans *Les conversations d'Émilie*, éd. Rosena Davison, Oxford, Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 342, 1996, p. 181-207. (« une femme de beaucoup d'esprit et d'une raison très supérieure encore à son esprit »)

57. s.t. [compte rendu : R. Des Glanieres, *Plan d'imposition économique* ; N. Baudeau, *Questions proposées à M. Richard Des Glanieres* ; J.-L. Moreau de Beaumont, *Histoire des finances de tout le royaume*], dans *Correspondance littéraire*, X, octobre 1774, f. 200-201 (74:184, 8/12) – éd. Maurice Tourneux, vol. 10, p. 504-506 ; lettre CCCLXXXVIII, 17 septembre 1774 et lettre CCCXCI, 7 octobre 1774, éd. Daniel Maggetti, vol. 4, p. 192-193, 198-199²⁴.

²³ « C'est J. Schlobach qui attribue cet article à Mme d'Épinay. » Ulla Kölving et Jeanne Carriat, *Inventaire*, op. cit., vol. 1, p. 310, note 1. L'historien des lettres s'appuie lui-même sur les travaux de Fausto Nicolini pour cette attribution. Voir Jochen Schlobach, « Épinay », loc. cit., p. 147.

²⁴ Ulla Kölving attribue cet article à Louise d'Épinay en s'appuyant sur les travaux de Fausto Nicolini.

1775

58. s.t. [compte rendu : M.-M. Bonafous, dite Mlle d'Albert, *Les confidences d'une jolie femme*], dans *Correspondance littéraire*, I, janvier 1775, f. 20-21 (75:018, 18/23) – éd. Maurice Tourneux, vol. 11, p. 20-22²⁵. (***)
59. s.t. [compte rendu : A.-J., chevalier Du Coudray, *Le roi et son ministre*], dans *Correspondance littéraire*, I, janvier 1775, f. 21 (75:019, 19/23) – éd. Maurice Tourneux, vol. 11, p. 24-25²⁶. (***)
60. s.t. [compte rendu : A. Morellet, *Théorie du paradoxe* et anonyme, *Couplet*], dans *Correspondance littéraire*, II, février 1775, f. 27v-29 (75:029, 6/21) – éd. Maurice Tourneux, vol. 11, p. 29-32²⁷. (***)
61. s.t. [compte rendu : [Lancelin], *Histoires secrètes du prophète des Turcs*], dans *Correspondance littéraire*, II, février 1775, f. 30v (75:031, 8/21) – éd. Maurice Tourneux, vol. 11, p. 35²⁸. (***)
62. s.t. [compte rendu : [Mme de Fourqueux], *Zély*], dans *Correspondance littéraire*, II, février 1775, f. 41-41v (75:039, 16/21) – éd. Maurice Tourneux, vol. 11, p. 41²⁹. (?)
63. s.t. [compte rendu : [H. Mackenzie], *L'homme sensible*, trad. par Saint-Ange], dans *Correspondance littéraire*, II, février 1775, f. 41v (75:042, 19/21) – éd. Maurice Tourneux, vol. 11, p. 42³⁰. (***)
64. s.t. [compte rendu : A. Auger, *Discours sur l'éducation prononcés au Collège royal de Rouen, avec des réflexions sur l'amitié*], dans *Correspondance littéraire*, II, février 1775, f. 41v (75:043, 20/21) – inédit³¹. (***)

²⁵ Cet article est explicitement attribué à Madame *** par les « *** » qui apparaissent en tête de l'article. Rappelons la remarque de Meister : « Les articles marqués de trois *** sont de Mme *** qui en a fourni plusieurs pendant les années 1773 et 1774. » *Correspondance littéraire*, janvier 1775, f. 2. Dans la notice qu'il consacre à Louise d'Épinay dans la première édition du *Dictionnaire des journalistes*, Jochen Schlobach précise que « pour [l'année 1775], l'identification est facile grâce à la notice de Meister, jointe au premier envoi et citée par Tourneux. Tourneux annonce qu'il indiquera l'auteur des articles à la table de chaque volume, mais ses attributions ne concordent pas avec le [manuscrit] d'Ansbach [qui se trouve à la BHVP]. Encore moins tient-il compte de ces attributions dans son index général. » Jochen Schlobach, « Épinay », *loc. cit.*, p. 147.

²⁶ Voir la note précédente.

²⁷ Voir la note 25.

²⁸ Voir la note 25.

²⁹ Cet article est précédé de « ** » dans le manuscrit de la BHVP. Ces signes sont sensés indiquer les articles écrits par Meister, alors que les « *** » sont réservés aux articles de Mme *** (voir ci-dessus la note 25). L'*Inventaire* attribue pourtant ce texte à Louise d'Épinay. Il est possible qu'une erreur se soit glissée dans le manuscrit que nous avons consulté. Aussi nous en remettons-nous à l'avis d'Ulla Kölving et de Jeanne Carriat, qui ont dépouillé tous les manuscrits connus pour faire l'*Inventaire*.

³⁰ Voir la note 25. Louise d'Épinay annonce M. Broock comme auteur de cette brochure. Dans l'*Inventaire*, on précise qu'il s'agit de H. Mackenzie.

65. s.t. [compte rendu : anonyme, *La victime mariée ou histoire de Lady Villars* et Ch. Compan, *Colette ou la vertu couronnée par l'amour*], dans *Correspondance littéraire*, VI, juin 1775, f. 109v (75:101, 16/17) – éd. Maurice Tourneux, vol. 11, p. 95³². (***)

66. « Conversation originale et qui pourra servir à l'histoire du dix-huitième siècle », dans *Correspondance littéraire*, XII, décembre 1775, f. 202-203 (75:205, 11/15), texte inséré – éd. Maurice Tourneux, vol. 11, p. 146-148 (mal classé : octobre 1775) ; lettre CDXLIV, 14 janvier 1776, éd. Daniel Maggetti, vol. 5, p. 61-64³³. (***)

1776

67. « Lettre de Madame d'Épinay à M. l'Abbé Galiani, du 29 juin 1776 » [29 juillet 1776], dans *Correspondance littéraire*, VI, juin 1776, f. 102-102v (76:108, 10/23) – éd. Maurice Tourneux, vol. 11, p. 277-279 ; lettre CDLXIII, 29 juillet 1776, éd. Daniel Maggetti, vol. 5, p. 92-93³⁴. (Mme d'Épinay)

1781

** Meister, s.t. [compte rendu : Louise d'Épinay, *Les conversations d'Émilie*, 2^e éd.], dans *Correspondance littéraire*, IV, avril 1781, f. 82-83 (81:063, 8/21) – éd. Maurice Tourneux, vol. 12, p. 502-504.

1783

** Meister, s.t. [Louise d'Épinay reçoit le Prix d'utilité pour *Les conversations d'Émilie*], dans *Correspondance littéraire*, I, janvier 1783, f. 18-19 (83:019, 19/24) – éd. Maurice Tourneux, vol. 13, p. 261-263.

³¹ Voir la note 25. Ce court article inédit se présente comme suit : « Discours sur l'Éducation prononcés au Collège royal de Rouen, avec des Reflexions sur l'amitié. Par M. Auger, Prêtre, Professeur d'Éloquence au Collège de Rouen. Volume in-douze. Bavardage compilé. »

³² Voir la note 25.

³³ Voir la note 25.

³⁴ Ulla Kölving précise que « Meister a [...] changé la date de la lettre et considérablement antidaté sa livraison. » Ulla Kölving et Jeanne Carriat, *Inventaire, op. cit.*, vol. 1, p. 350, note 2. Elle renvoie par ailleurs à une lettre de Voltaire « à M. le comte d'Argental du 19 juillet 1776 » qui a été diffusée dans ce même ordinaire et dont la présence confirme que l'ordinaire a été produit bien après le mois de juin. Cette lettre de madame d'Épinay est bien celle du 29 juillet 1776, mais la version qu'on en donne dans la *Correspondance littéraire* présente un début différent. La réponse de Galiani, datée du 12 septembre, sera donnée dans l'ordinaire du mois d'octobre 1776 (76:178). Pour plus de détail, se reporter à l'annexe II, « Lettres et vers adressés à Louise d'Épinay dans la *Correspondance littéraire* (1755-1783) ».

68. « Lettre de Madame d'Épinay à M. d'Alembert » [18 janvier 1783], dans *Correspondance littéraire*, I, janvier 1783, f. 19-19^v (83:020, 20/24) – éd. Maurice Tourneux, vol. 13, p. 263-264. (Mme d'Épinay)

** Meister, s.t. [mort de Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelle, dame de la Live d'Épinay], dans *Correspondance littéraire*, XI, novembre 1783 (83:200, 11/22), f. 207-209 – éd. Maurice Tourneux, vol. 13, p. 394-399³⁵.

³⁵ Ruth Plaut Weinreb signale, à tort, que cet article est de Grimm. Pour plus de détails, se reporter à l'annexe III, « Synthèse des variantes par rapport à la liste « Madame d'Épinay's Contributions to the *Correspondance littéraire* » établie par Ruth Plaut Weinreb ».

Annexe II

Lettres et vers adressés à Louise d'Épinay (1755-1783)

1755

I. Anonyme, « Vers à Mme d'Épinay le 25 août, jour de sa fête », dans *Correspondance littéraire*, XVII, 1^{er} septembre 1755 (55:133, 3/8), texte inséré – Grimm *et al.*, *Correspondance littéraire, philosophique et critique* [1753-1793], éd. Maurice Tourneux, Nendeln, Kraus reprint, 1968 [Paris, Garnier frères, 1877-1882], vol. 3, p. 117-118 (mal classé : 15 novembre 1755)¹. (Mme d'Épinay)

II. Anonyme, s.t. [Vers présentés à Mme d'Épinay par le maître d'école de son village], dans *Correspondance littéraire*, XVII, 1^{er} septembre 1755 (55:134, 4/8), texte inséré – éd. Maurice Tourneux, vol. 3, p. 118 (mal classé : 1^{er} novembre 1755)². (Mme d'Épinay)

** Revel, comtesse de, s.t. [commentaires sur des vers adressées à Mme d'Épinay par le maître de son village], dans *Correspondance littéraire*, XXII, 15 novembre 1755 (55:175, 14/14) – éd. Maurice Tourneux, vol. 3, p. 118-123³. (Mme d'Épinay)

1759

III. J.-Fr.-E. de Corsembleu Desmahis, « Lettre de M. Desmahis à madame *** » [1756], dans *Correspondance littéraire*, XIV, 15 juillet 1759 (59:125, 10/11), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; dans *Mes moments heureux*, p. 159-164⁴. (Mme ***)

¹ Dans l'édition de Maurice Tourneux, ces vers sont placés sous la date du 15 novembre plutôt que du 1^{er} septembre 1755. Ils précèdent immédiatement le commentaire de la comtesse de Revel, qui porte sur cette pièce (55:175).

² Dans l'édition de Maurice Tourneux, les vers que commente la comtesse de Revel précèdent immédiatement cet article.

³ « Ce Commentaire, qui manque dans [le manuscrit de Gotha, le seul qui comprend les ordinaires de l'année 1755], a été publié par les éditeurs du Supplément de 1829 sous la date du 1^{er} novembre, avec les Vers adressés à Mme d'Épinay insérés dans l'envoi du 1^{er} septembre. » Ulla Kölving et Jeanne Carriat, *Inventaire de la Correspondance littéraire de Grimm et de Meister*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 225-227, 1984, vol. 1, p. 27, note 1.

⁴ Dans l'*Inventaire*, Ulla Kölving donne les pages 160-164. Voir *ibid.*, vol. 1, p. 70.

1766

IV. Voltaire, « Lettre de Ferney du 28 août 1766 », dans *Correspondance littéraire*, XVII, 1^{er} septembre 1766 (66:276, 18/18), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux.

1767

V. Voltaire, s.t. [Lettre à Mme d'Épinay, du 20 novembre 1767], dans *Correspondance littéraire*, XXIII, 1^{er} décembre 1767 (67:356, 9/29), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux.

1768

VI. Voltaire, « Lettre de M. de Voltaire à Madame ***. Du 30 mai 1768 », dans *Correspondance littéraire*, XIII, 1^{er} juillet 1768, f. 99v (68:133, 4/14) – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux. (Mme ***)

1771

VII. Galiani, « Épitre de Gênes, du 17 Juillet 1769 », dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1771, f. 16v (71:024, 24/28) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 222 ; dans Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance* [1769-1782], lettre I, 17 juillet 1769, éd. Daniel Maggetti, préface par Georges Dulac, notes par Daniel Maggetti en coll. avec Georges Dulac, Paris, Desjonquères, coll. « XVIII^e siècle », 1992-1997, vol. 1, p. 57-58.

VIII. Galiani, « Épitre de Gênes, du 14 Auguste 1769 », dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1771, f. 16v-17v (71:025, 25/28), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre III, 14 août 1760, éd. Daniel Maggetti, vol. 1, p. 61-64.

IX. Galiani, « Épitre de Gênes, du 28 Auguste 1769 », dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1771, f. 17v-18 (71:026, 26/28), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre IV, 28 août 1769, éd. Daniel Maggetti, vol. 1, p. 64-65.

X. Galiani, « Épitre de Gênes, du 18 Septembre 1769 », dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1771, f. 18-18v (71:027, 27/28), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre VII, 18 septembre 1769, éd. Daniel Maggetti, vol. 1, p. 71-72.

XI. Galiani, « Suite des Épitres du charmant Abbé Napolitain. Épitre de Gênes du 2 Octobre 1769 », dans *Correspondance littéraire*, IV, 15 février 1771, f. 47-47v (71:058, 21/22) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 251-252 ; lettre XI, 2 octobre 1769, éd. Daniel Maggetti, vol. 1, p. 86-87⁵.

XII. Diderot, « Réponse de M. Diderot », dans *Correspondance littéraire*, 1^{er} novembre 1771, f. 175-176 (71:196, 7/10) – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 383-387.

1772

XIII. Galiani, « Correspondance de M. l'Abbé Galiani. Année 1771. Épitre de Naples du 5 Janvier 1771. Réponse aux numéros 35 et 36 », dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1772, f. 5-6 (72:003, 3/12), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CVI, 5 janvier 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 28-30.

XIV. Galiani, « Épitre de Naples du 12 Janvier 1771. Réponse au numéro 37 » [dans une section intitulée « Correspondance de M. l'Abbé Galiani. Année 1771 »], dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1772, f. 6-6v (72:004, 4/12), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CVII, 12 janvier 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 31-32.

XV. Galiani, « Épitre de Naples du 19 Janvier 1771. Réponse à la lettre qui n'a point de numéro, et au numéro 38 qui mériterait de n'en pas avoir non plus » [dans une section intitulée « Correspondance de M. l'Abbé Galiani. Année 1771 »], dans *Correspondance littéraire*, I, 1^{er} janvier 1772, f. 6v-7 (72:005, 5/12), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CIX (extrait), 19 janvier 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 35-37.

XVI. Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 2 Février 1771. Réponse au numéro 39 », dans *Correspondance littéraire*, IV, 15 février 1772, f. 36-37 (72:039, 3/11), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CXII, 2 février 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 44-46.

XVII. Galiani, « Épitre de Naples du 9 Février 1771. Réponse au numéro 41 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, IV, 15 février 1772, f. 37-37v (72:040, 4/11), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CXIV, 9 février 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 50-51.

⁵ L'édition de Maurice Tourneux ne présente pas de livraison pour le 15 février 1771.

XVIII. Galiani, « Épitre de Naples du 16 Février 1771. Réponse au numéro 42 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, IV, 15 février 1772, f. 37v-38 (72:041, 5/11), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CXV, 16 février 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 51-52.

XIX. Galiani, « Épitre de Naples du 29 Février 1771. Réponse au numéro 43 » [Naples, 23 février 1771 ; dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, IV, 15 février 1772, f. 38-38v (72:042, 6/11), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CXVII, 23 février 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 56-57.

XX. Galiani, « Suite de la correspondance de M. l'abbé Galiani. Épitre de Naples du 2 Mars 1771. Complainte sur l'interruption de la correspondance », dans *Correspondance littéraire*, VI, 15 mars 1772, f. 56 (72:055, 3/9), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CXX, 2 mars 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 63-64.

XXI. Galiani, « Épitre de Naples du 9 Mars 1771. Réponse au numéro 44 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance de M. l'abbé Galiani »], dans *Correspondance littéraire*, VI, 15 mars 1772, f. 56-57 (72:056, 4/9), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CCXX, 9 mars 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 66-69.

XXII. Galiani, « Épitre de Naples du 16 Mars 1771. Réponse au numéro 45 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance de M. l'abbé Galiani »], dans *Correspondance littéraire*, VI, 15 mars 1772, f. 57-57v (72:057, 5/9), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CXXIII, 16 mars 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 69-71.

XXIII. Galiani, « Épitre de Naples du 23 Mars 1771. Réponse au numéro 46 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance de M. l'abbé Galiani »], dans *Correspondance littéraire*, VI, 15 mars 1772, f. 57v-58 (72:058, 6/9), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CXXV, 23 mars 1771 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 75-76.

** Galiani, « Croquis d'un dialogue sur les femmes. Le Marquis et le Chevalier », dans *Correspondance littéraire*, IX, 1^{er} mai 1772, f. 72-76 (72:076, 2/9), texte inséré – éd. Maurice Tourneux, vol. 9, p. 408-506 (mal classé : 1^{er} janvier 1772) ; « Annexe I », éd. Daniel Maggetti, vol. 3, p. 247-259⁶.

⁶ Ce dialogue a été envoyé à Louise d'Épinay avec la lettre du 11 avril 1772 de l'abbé Galiani. « Rappelons que ce dialogue, dont il est souvent question dans la *Correspondance* de l'abbé et de la "belle dame", n'est pas une réponse à l'*Essai sur les femmes* de Thomas – que Galiani n'a découvert que plus tard –, mais une réponse polémique à la lettre de Louise d'Épinay du 14 mars 1772. Les opinions défendues par Mme d'Épinay, qui donne de la position des femmes dans la société une explication sociologique et historique, en insistant notamment sur le rôle de l'éducation, sont celles que soutient le personnage du

XXIV. Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 8 Juin 1771. Réponse courroucée », dans *Correspondance littéraire*, XII, 15 juin 1772, f. 90v (72:086, 3/16), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CXLV, 8 juin 1771 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 125-127.

XXV. Galiani, « Épitre de Naples du 18 Juin 1771 » [Naples, 15 juin 1771 ; dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, XII, 15 juin 1772, f. 90v-91 (72:087, 4/16), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CXLVII, 15 juin 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 129-131.

XXVI. Galiani, « Épitre de Naples du 22 Juin 1771. Réponse aux numéros 57 et 58 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, XII, 15 juin 1772, f. 91-92 (72:088, 5/16), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CXLVIII, 22 juin 1771 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 131-133.

XXVII. Galiani, « Épitre de Naples du 29 Juin 1771. Réponse au numéro 59 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, XII, 15 juin 1772, f. 92-92v (72:089, 6/16), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CL, 29 juin 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 138-139.

XXVIII. Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 6 Juillet 1771. Réponse à une lettre sans numéro du 6 juin », dans *Correspondance littéraire*, XIV, 15 juillet 1772, f. 110v (72:121, 3/11), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLII, 6 juillet 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 143-144.

XXIX. Galiani, « Épitre de Naples du 20 Juillet 1771. Réponse à la lettre écrite du Bourgneuf le 28 Juin numéro 60 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, XIV, 15 juillet 1772, f. 110v-112 (72:122, 4/11), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLV, 20 juillet 1771 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 147-150.

Marquis (derrière lequel se profile le marquis de Croismare). L'opinion contraire, qui renvoie à des causes naturelles, est celle du Chevalier – et de Galiani. Peu batailleuse, Mme d'Épinay ne répliquera pas à son ami, dont les affirmations s'opposent point par point à son argumentation. » Daniel Maggetti et Georges Dulac, « Annexe I », dans Louise d'Épinay et Ferdinando Galiani, *Correspondance* [1769-1782], éd. Daniel Maggetti préface par Georges Dulac, notes par Daniel Maggetti en coll. avec Georges Dulac, Paris, Desjonquères, coll. « XVIII^e siècle », 1992-1997, vol. 3, p. 247.

XXX. Galiani, « Épitre de Naples du 27 Juillet 1771. Réponse au numéro 61 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, XIV, 15 juillet 1772, f. 112 (72:123, 5/11), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLVII, 27 juillet 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 153-154.

XXXI. Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 3 Aout 1771. Réponse au numéro 62 », dans *Correspondance littéraire*, XVI, 15 août 1772, f. 131 (72:143, 4/15), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLIX, 3 août 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 156-157.

XXXII. Galiani, « Épitre de Naples du 10 Aout 1771. Réponse au numéro 63 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, XVI, 15 août 1772, f. 131-131v (72:144, 5/15), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLXI, 10 août 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 165-166.

XXXIII. Galiani, « Épitre de Naples du 17 Aout 1771. Réponse au numéro 64 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, XVI, 15 août 1772, f. 131v-132 (72:145, 6/15), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLXII, 17 août 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 166-167.

XXXIV. Galiani, « Épitre de Naples du 24 Aout 1771. Réponse au numéro 65 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, XVI, 15 août 1772, f. 132-132v (72:146, 7/15), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLXIV, 24 août 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 175-176.

XXXV. Galiani, « Épitre de Naples du 31 Aout 1771. Réponse au numéro 66 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, XVI, 15 août 1772, f. 132v-133v (72:147, 8/15), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLXVII, 31 août 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 184-186.

XXXVI. Voltaire, « Lettre de M. de Voltaire à Madame ***. De Ferney, le 14 Auguste 1772 », dans *Correspondance littéraire*, 1^{er} septembre 1772, f. 144v (72:159, 6/12), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux. (Mme ***)

XXXVII. Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 7 Septembre 1771. Réponse au numéro 67 », dans *Correspondance littéraire*, XVIII, 15 septembre 1772, f. 151v (72:167, 3/18), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLXVIII, 7 septembre 1771 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 192-193.

XXXVIII. Galiani, « Épitre de Naples du 14 Septembre 1771. Réponse au numéro 68 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, XVIII, 15 septembre 1772, f. 152 (72:168, 4/18), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLXXI, 17 septembre 1771 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 196-197.

XXXIX. Galiani, « Épitre de Naples du 21 Septembre 1771. Réponse au numéro 69 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, XVIII, 15 septembre 1772, f. 152-152v (72:169, 5/18), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLXXIII, 21 septembre 1771 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 199-200.

XL. Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 5 Octobre 1771. Réponse aux numéros 68 et 69 », dans *Correspondance littéraire*, XX, 15 octobre 1772, f. 177-177v (72:199, 4/9), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLXXIV, 5 octobre 1771 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 200-202.

XLI. Galiani, « Épitre de Naples du 26 Octobre 1771 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, XX, 15 octobre 1772, f. 177v (72:200, 5/9), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLXXIX, 26 octobre 1771 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 216.

XLII. Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 2 Novembre 1771 », dans *Correspondance littéraire*, XXII, 15 novembre 1772, f. 196-197 (72:217, 4/14), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLXXXI, 2 novembre 1771, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 219-221.

XLIII. Galiani, « Épitre de Naples du 9 Novembre 1771. Réponse aux numéros 72 et 73 » [dans une section intitulée « Suite de la correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, XXII, 15 novembre 1772, f. 197-197v (72:218, 5/14), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CLXXXIII, 9 novembre 1771 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 224-227.

1773

XLIV. Galiani, « Correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 11 Janvier 1772. Réponse à je ne sais quels numéros », dans *Correspondance littéraire*, I, janvier 1773, f. 16 (73:016, 16/38), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CXCVI, 4 janvier 1772 (extrait) et lettre CXCVIII, 11 janvier 1772, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 259, 262-263.

XLV. Galiani, « Épitre de Naples du 25 Janvier 1772. Réponse au Numéro 81 » [dans une section intitulée « Correspondance du charmant abbé »], dans *Correspondance littéraire*, I, janvier 1773, f. 16^v (73:017, 17/38), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CC, 17 août 1771 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 167-169.

XLVI. Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 29 Février 1772 », dans *Correspondance littéraire*, II, février 1773, f. 40-40^v (73:045, 7/26), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CCII, 5 [février] 1772 (extrait) et lettre CCVIII, 29 février 1772, éd. Daniel Maggetti, vol. 2, p. 272, 288-290.

1774

XLVII. Galiani, « Lettre » [de Naples du 23 avril 1774 sur le *Commentaire* de Voltaire sur Corneille], dans *Correspondance littéraire*, VI, juin 1774, f. 127-127^v (74:106, 12/21) – éd. Maurice Tourneux, vol. 10, p. 444-445 ; lettre CCCLVI, 23 avril 1774 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 4, p. 135-136.

XLVIII. Voltaire, « Lettre de M. de Voltaire à Madame de la Live d'Épinay. De Ferney le 8 Juillet 1774 », dans *Correspondance littéraire*, VIII, août 1774, f. 167-167^v (74:152, 14/13), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux. (Mme d'Épinay)

1776

XLIX. Galiani, « Extrait de la correspondance de M. l'Abbé Galiani. Réponse à la lettre de Madame d'Épinay, insérée dans le N^o. VI, seconde partie » [Naples, 12 septembre 1776], dans *Correspondance littéraire*, X, octobre 1776, f. 168-168^v (76:178,8/22), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CDLXXIV, 12 octobre 1776 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 5, p. 108-109⁷. (Mme d'Épinay)

⁷ En réalité, cette lettre de Galiani répond non pas à la lettre du 29 juillet, qui avait été diffusée dans le 6^e ordinaire de l'année 1776 (voir l'annexe I), mais bien à celle du 22 septembre 1776. Le début de cette dernière lettre de Louise d'Épinay, dans laquelle elle revient sur des questions posées à l'abbé dans sa lettre du mois de juillet, l'indique clairement : « Je ne vous ai point écrit, charmant abbé, parce que j'espérais avoir ces deux réponses que vous me promettez toujours et qui n'arrivent point. L'une au philosophe Diderot, l'autre à ma personne sur le problème que je vous ai donné à résoudre sur la perfectibilité dont nous sommes susceptibles, tandis que les animaux naissent tout parfaits, tout chaussés tout vêtus etc. » Lettre de Louise d'Épinay à Galiani, 22 septembre 1776, dans *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 5, p. 103-104.

L. Galiani, « Autre lettre du même à la même » [de Galiani à Louise d'Épinay, Naples, 9 novembre 1776 ; dans une section intitulée « Extrait de la correspondance de M. l'Abbé Galiani »], dans *Correspondance littéraire*, X, octobre 1776, f. 168v (76:179, 9/22), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre CDLXXVIII, 9 novembre 1776 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 5, p. 115-116. (Mme d'Épinay)

LI. Galiani, « Autre lettre du même à la même » [de Galiani à Louise d'Épinay, Naples, 21 septembre 1776 ; dans une section intitulée « Extrait de la correspondance de M. l'Abbé Galiani »], dans *Correspondance littéraire*, X, octobre 1776, f. 168v-169v (76:180, 10/22) – éd. Maurice Tourneux, vol. 11, p. 363-364 ; lettre CDLXX, 21 septembre 1776 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 5, p. 102-103. (Mme d'Épinay)

LII. Galiani, « Autre lettre du même à la même » [de Galiani à Louise d'Épinay, Naples, 18 mai 1776 ; dans une section intitulée « Extrait de la correspondance de M. l'Abbé Galiani »], dans *Correspondance littéraire*, X, octobre 1776, f. 169v (76:181, 11/22) – éd. Maurice Tourneux, vol. 11, p. 364-365 ; lettre CDLII, 18 mai 1776 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 5, p. 74-75. (Mme d'Épinay)

1777

LIII. Galiani, « Lettre à Mme d'Épinay » [Naples, 24 mai 1777], dans *Correspondance littéraire*, V, mai 1777 (77:086, 7/25), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre D, 24 mai 1777 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 5, p. 154-156⁸. (Mme d'Épinay)

1781

LIV. Galiani, « Extrait d'une lettre de M. l'Abbé Galiani à Madame d'Épinay. De Naples, ce 24 juin 1781 », dans *Correspondance littéraire*, VI, juin 1781, f. 136 (81:109, 17/22), texte inséré – ne figure pas dans l'édition de Maurice Tourneux ; lettre DLI, 16 juin 1781 (extrait), éd. Daniel Maggetti, vol. 5 p. 244-245. (Mme d'Épinay)

⁸ L'ordinaire du mois de mai 1777 étant manquant dans le manuscrit de la BHVP, cet article n'a pas pu être consulté. Cette lettre a toutefois été publiée dans Louise d'Épinay, *Une femme du monde au XVIII^e siècle : dernières années de Mme d'Épinay, son salon et ses amis, d'après des lettres et des documents inédits*, éd. Lucien Perey et Gaston Maugras, Paris, Calmann Lévy, 1883, t. 2, p. 508-511. Dans l'*Inventaire*, on précise que seul un extrait de la lettre a été inséré dans la *Correspondance littéraire*.

1783

LV. Jean Le Rond d'Alembert, « Réponse de M. d'Alembert » [19 janvier 1783], dans *Correspondance littéraire*, I, janvier 1783, f. 19^v (83:021, 21/24 – éd. Maurice Tourneux, vol. 13, p. 264. (Mme d'Épinay)

Annexe III

Synthèse des variantes par rapport à la liste

« Madame d'Épinay's Contributions to the Correspondance littéraire »

établie par Ruth Plaut Weinreb¹

Remarque : Les entrées sont précédées du numéro qui leur a été attribué dans les annexes I et II. Parmi les informations qui figurent dans ces annexes, seuls le titre de l'entrée et son numéro dans l'Inventaire ont été conservés. Le point « D. » présente une numérotation différente afin d'éviter tout risque de confusion avec les articles listés dans les annexes.

A. Neuf articles sont manquants dans la liste de Ruth Plaut Weinreb (R.P.W.), dont une lettre de Louise d'Épinay à Galiani diffusée dans l'ordinaire de juin 1776. Pour le reste, il s'agit de lettres qui lui ont été adressées : une lettre de Voltaire diffusée en 1771 ainsi que toutes celles de l'année 1776 et des années suivantes.

67. « Lettre de Madame d'Épinay à M. l'Abbé Galiani, du 29 juin 1776 » (76:108).

XI. Galiani, « Suite des Épitres du charmant Abbé Napolitain. Épitre de Gênes du 2 Octobre 1769 » (71:058).

XLIX. Galiani, « Extrait de la correspondance de M. l'Abbé Galiani. Réponse à la lettre de Madame d'Épinay, insérée dans le N^o. VI, seconde partie » [Naples, 12 septembre 1776] (76:178).

L. Galiani, « Autre lettre du même à la même » [de Galiani à Louise d'Épinay ; Naples, 9 novembre 1776] (76:179).

LI. Galiani, « Autre lettre du même à la même » [de Galiani à Louise d'Épinay ; Naples, 21 septembre 1776] (76:180).

¹ Voir Ruth Plaut Weinreb, *Eagle in a Gauze Cage. Louise d'Épinay Femme de Lettres*, New York, AMS Press, 1993, p. 163-166.

LII. Galiani, « Autre lettre du même à la même » [de Galiani à Louise d'Épinay ; Naples, 18 mai 1776] (76:181).

LIII. Galiani, « Lettre à Mme d'Épinay », [Naples, 24 mai 1777] (77:086).

LIV. Galiani, « Extrait d'une lettre de M. l'Abbé Galiani à Madame d'Épinay. De Naples, ce 24 juin 1781 » (81:109).

LV. Jean Le Rond d'Alembert, « Réponse de M. d'Alembert » [19 janvier 1783] (83:021).

B. Un article de Louise d'Épinay a été dédoublé dans la liste de R.P.W. Il y est question de deux ouvrages, ce pourquoi l'entrée a probablement été divisée. Ce texte est ici traité, tout comme dans l'*Inventaire*, comme une seule entrée :

65. s.t. [compte rendu : anonyme, *La victime mariée ou histoire de Lady Villars* et Ch. Compan, *Colette ou la vertu couronnée par l'amour*] (75:101).

Un article de la liste de R.P.W. qui, de même, offre des comptes rendus de plusieurs ouvrages, ne présente pas tous les titres des ouvrages commentés, seul l'*Histoire des finances de tout le royaume* ayant été retenu. En voici la description complète :

57. s.t. [compte rendu : R. Des Glanières, *Plan d'imposition économique* ; N. Baudeau, *Questions proposées à M. Richard Des Glanières* ; J.-L. Moreau de Beaumont, *Histoire des finances de tout le royaume*] (74:184).

C. Plusieurs articles diffusés dans un même ordinaire ont été regroupés en une seule entrée dans la liste de R.P.W. Il s'agit des « Lettres à mon fils » et de lettres à Galiani. La division de ces regroupements ajoute vingt-cinq entrées supplémentaires à la liste des contributions (actives et passives) de Louise d'Épinay. Voici le détail de ces entrées :

7-13. « Seconde lettre à mon fils » (57:009) ; « Troisième lettre à mon fils » (57:010) ; « Quatrième lettre à mon fils » (57:011) ; « Cinquième lettre à mon fils » (57:012) ; « Sixième lettre à mon fils » (57:013) ; « Neuvième lettre à mon fils » (57:014) ; « Dixième lettre à mon fils » (57:015).

XIII-XV. Galiani, « Correspondance de M. l'Abbé Galiani. Année 1771. Épitre de Naples du 5 Janvier 1771. Réponse aux numéros 35 et 36 » (72:003) ; Galiani, « Épitre de Naples du 12 Janvier 1771. Réponse au numéro 37 » (72:004) ; Galiani, « Épitre de Naples du 19 Janvier 1771. Réponse à la lettre qui n'a point de numéro, et au numéro 38 qui mériterait de n'en pas avoir non plus » (72:005).

XVI-XIX. Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 2 Février 1771. Réponse au numéro 39 » (72:039) ; Galiani, « Épitre de Naples du 9 Février 1771. Réponse au numéro 41 » (72:040) ; Galiani, « Épitre de Naples du 16 Février 1771. Réponse au numéro 42 » (72:041) ; Galiani, « Épitre de Naples du 29 Février 1771. Réponse au numéro 43 » (72:042).

XX-XXIII. Galiani, « Suite de la correspondance de M. l'abbé Galiani. Épitre de Naples du 2 Mars 1771. Complainte sur l'interruption de la correspondance » (72:055) ; Galiani, « Épitre de Naples du 9 Mars 1771. Réponse au numéro 44 » (72:056) ; Galiani, « Épitre de Naples du 16 Mars 1771. Réponse au numéro 45 » (72:057) ; Galiani, « Épitre de Naples du 23 Mars 1771. Réponse au numéro 46 » (72:058).

XXIV-XXVII. Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 8 Juin 1771. Réponse courroucée » (72:086) ; Galiani, « Épitre de Naples du 18 Juin 1771 » (72:087) ; Galiani, « Épitre de Naples du 22 Juin 1771. Réponse aux numéros 57 et 58 » (72:088) ; Galiani, « Épitre de Naples du 29 Juin 1771. Réponse au numéro 59 » (72:089).

XXVIII-XXX. Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 6 Juillet 1771. Réponse à une lettre sans numéro du 6 juin » (72:121) ; Galiani, « Épitre de Naples du 20 Juillet 1771. Réponse à la lettre écrite du Bourgneuf le 28 Juin numéro 60 » (72:122) ; Galiani, « Épitre de Naples du 27 Juillet 1771. Réponse au numéro 61 » (72:123).

XXXI-XXXV. Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 3 Aout 1771. Réponse au numéro 62 » (72:143) ; Galiani, « Épitre de Naples du 10 Aout 1771. Réponse au numéro 63 » (72:144) ; Galiani, « Épitre de Naples du 17 Aout 1771. Réponse au numéro 64 » (72:145) ; Galiani, « Épitre de Naples du 24 Aout 1771. Réponse au numéro 65 » (72:146) ; Galiani, « Épitre de Naples du 31 Aout 1771. Réponse au numéro 66 » (72:147).

XXXVII-XXXIX. Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 7 Septembre 1771. Réponse au numéro 67 » (72:167) ; Galiani, « Épitre de Naples du 14 Septembre 1771. Réponse au numéro 68 » (72:168) ; Galiani, « Épitre de Naples du 21 Septembre 1771. Réponse au numéro 69 » (72:169).

XL-XLI. Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 5 Octobre 1771. Réponse aux numéros 68 et 69 » (72:199) ; Galiani, « Épitre de Naples du 26 Octobre 1771 » (72:200).

XLII-XLIII. Galiani, « Suite de la correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 2 Novembre 1771 » (72:217) ; Galiani, « Épitre de Naples du 9 Novembre 1771. Réponse aux numéros 72 et 73 » (72:218).

XLIV-XLV. Galiani, « Correspondance du charmant abbé. Épitre de Naples du 11 Janvier 1772. Réponse à je ne sais quels numéros » (73:016) ; Galiani, « Épitre de Naples du 25 Janvier 1772. Réponse au Numéro 81 » (73:017).

D. Sept articles présentés dans la liste de R.P.W. n'ont pas été écrits par Louise d'Épinay ni ne lui ont été destinés. Ils sont signalés ci-dessous. Des commentaires explicatifs sont ajoutés sous chacune des entrées.

- a. Grimm, s.t. [annonce d'une lettre de Mme d'Épinay], dans *Correspondance littéraire*, XII, 15 juin 1756 (56:108).

Cette annonce introduit la « Première lettre à mon fils ».

- b. Grimm, s.t. [fautes à corriger dans l'ouvrage de F. Galiani, *Dialogues sur le commerce des blés*], VI, 15 mars 1770 (70:073).

« Il s'agit de sept fautes capitales à corriger avec renvois aux pages et lignes exactes de l'imprimé. Nous savons le rôle qu'on joué Diderot et Mme d'Épinay dans la publication de cet ouvrage et il est probable que c'est Grimm lui-même qui l'a distribué aux abonnés de la CL². »

- c. Grimm, s.t. [compte rendu : A.-L. Thomas, *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes*], VII, 1^{er} avril 1772 (72:062).

Louise d'Épinay fait une critique de l'essai de Thomas, non pas dans la *Correspondance littéraire*, mais dans une lettre adressée à Galiani qui n'a pas été diffusée de son vivant (lettre CCXII, 14 mars 1772, *Correspondance*, vol. 3, p. 30-34). Élisabeth Badinter a publié cette lettre avec l'essai de Thomas et la critique qu'en a fait Diderot dans son essai intitulé *Sur les femmes*³.

² Ulla Kölling et Jeanne Carriat, *Inventaire de la Correspondance littéraire de Grimm et de Meister*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 225-227, 1984, vol. 1, p. 248, note 1.

³ Diderot, Louise d'Épinay, Antoine Léonard Thomas, *Qu'est-ce qu'une femme ? Un débat*, éd. Élisabeth Badinter, Paris, P.O.L. Éditeur, 1989.

- d. Diderot, s.t. [Sermon à M. Cochin sur le frontispice de l'*Essai* de Thomas], IX, 1^{er} mai 1772 (72:075).

Ce texte de Diderot porte sur le frontispice du livre de l'abbé Thomas et non sur l'ouvrage lui-même. L'article que Diderot a diffusé dans l'ordinaire du 1^{er} avril 1772, qui est la première version de son *Essai sur les femmes*, n'est pas mentionné par R.P.W. Voir la remarque au point c.

- e. Diderot, s.t. [*Sur les femmes*], XIII, 1^{er} juillet 1772 (72:100).

Voir les remarques aux lettres c et d.

- f. Meister, s.t. [compte rendu : Louise d'Épinay, *Les conversations d'Émilie*, 2^e éd.], VI, juin 1774 (74:095).

Ce texte est, à tort, attribué à Grimm par R.P.W. En suivant les principes de l'*Inventaire*, il convient de l'attribuer à Meister : « On considère que tous les articles critiques anonymes sont de Grimm jusqu'à février 1773 inclusivement et de Meister à partir de cette date, sauf indication du contraire⁴. » Ce compte rendu figure à titre informatif dans notre « Liste des textes et articles attribués à Louise d'Épinay ».

- g. Meister, s.t. [mort de Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelle, dame de la Live d'Épinay], XI, novembre 1783 (83:200).

Cet article est, à tort, attribué à Grimm par R.P.W. Voir la remarque au point précédent. Il figure à titre informatif dans notre « Liste des textes et articles attribués à Louise d'Épinay ».

⁴ Ulla Kölving et Jeanne Carriat, « Introduction », dans *Inventaire*, *op. cit.*, p. cxxii.

Bibliographie

Sources manuscrites

Bibliothèque historique de la Ville de Paris

1. C.P. 3850-3867 : « Feuilles littéraires » (1768-1783).

Œuvres et ouvrages des XVII^e et XVIII^e siècles

Louise d'Épinay et la *Correspondance littéraire*

2. DIDEROT, Denis, ÉPINAY, Louise d' et Antoine Léonard THOMAS, *Qu'est-ce qu'une femme ? Un débat*, éd. Élisabeth Badinter, Paris, P.O.L. Éditeur, 1989.
3. ÉPINAY, Louise d', *L'amitié de deux jolies femmes, suivie de Un rêve de mademoiselle Clairon*, éd. Maurice Tourneux, Paris, Librairie des bibliophiles, coll. « Des chefs-d'œuvre inconnus », 1885.
4. ——— *Les contre-confessions. Histoire de madame de Montbrillant*, notes de Georges Roth revues par Élisabeth Badiner, Paris, Mercure de France, 1989, 3 vol.
5. ——— *Les conversations d'Émilie*, éd. Rosena Davison, Oxford, Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 342, 1996.
6. ——— *Lettres à mon fils*, Genève, de mon imprimerie [Gauffecourt], 1759.
7. ——— *Lettres à mon fils. Essais sur l'éducation et Morceaux choisis, correspondance et extraits*, éd. Ruth Plaut Weinreb, Concord, Wayside Publishing, 1989.
8. ——— *Mémoires et correspondance de madame d'Épinay, précédées d'une étude sur sa vie et ses œuvres*, éd. Jean-Pierre Parison, Paris, Brunet, 1818.

9. ——— *Mes moments heureux*, Genève, de mon imprimerie [Gauffecourt], 1758.
10. ——— *Les pseudo-Mémoires de madame d'Épinay. Histoire de madame de Montbrillant*, éd. Georges Roth, Paris, Gallimard, 1951.
11. ——— *La signora d'Épinay e l'abate Galiani. Lettere inedite (1769-1772)*, éd. Fausto Nicolini, Bari, Gius. Laterza & Figli, 1929, 2 vol.
12. ——— *Gli ultimi anni della signora d'Épinay. Lettere inedite all'abate Galiani (1773-1782)*, éd. Fausto Nicolini, Bari, Gius. Laterza & Figli, 1933.
13. ——— et Ferdinando GALIANI, *Correspondance* [1769-1782], éd. Daniel Maggetti, préface par Georges Dulac, notes par Daniel Maggetti en coll. avec Georges Dulac, Paris, Desjonquères, coll. « XVIII^e siècle », 1992-1995, 5 vol.
14. GRIMM, Friedrich Melchior, « Cinq lettres de Grimm à Meister (1773-1776) », éd. Ulla Kölving et Jochen Schlobach, dans *Du Baroque aux Lumières. Pages à la mémoire de Jeanne Carriat*, Mortemart, Rougerie, 1986, p. 167-175.
15. ——— *Correspondance inédite*, éd. Jochen Schlobach, Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1972.
16. ——— *La correspondance littéraire, 1^{er} janvier-15 juin 1760*, éd. Sigun Dalgård, *Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Romanica Upsaliensa*, 32, 1981, 2 vol.
17. ——— *Correspondance littéraire, 1753-1773*, éd. Ulla Kölving, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2006-.
18. ——— *et al., Correspondance littéraire, philosophique et critique* [1753-1793], éd. Maurice Tourneux, Nendeln, Kraus reprint, 1968 [Paris, Garnier frères, 1877-1882], 16 vol.

Autres œuvres et ouvrages cités

19. CRÉBILLON, Claude, *Œuvres complètes*, éd. Jean Sgard, Paris, Classiques Garnier, 1999-2002, 4 vol.
20. DIDEROT, Denis, *Correspondance*, éd. Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1997.

21. ——— *Œuvres complètes*, éd. Herbert Dieckmann *et al.*, Paris, Hermann, 1975-2004, 25 vol.
22. ——— *Œuvres complètes revues sur les éditions originales*, éd. Jules Assézat, Paris, Garnier frères, 1875-1877, 20 vol.
23. ——— *Suppléments aux œuvres de Diderot*, éd. Georges Bernard Depping, Paris, A. Belin, 1819.
24. ——— et Jean Le Rond D’ALEMBERT (édit.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de Gens de lettres*, éd. Robert Morrissey, *The ARTFL Encyclopédie Project*. URL : <http://artfl.uchicago.edu/cgi-bin/philologic31/getobject.pl?c.4:501:0.encyclopedia0308.872846>.
25. GALIANI, Ferdinando, *Ferdinando Galiani*, introduction de Michele Mari avec la coll. de Carlo Serafini, Rome, Istituto poligrafico e Zecca dello stato, 2007.
26. LA HARPE, Jean-François de, *Lycée, ou Cour de littérature ancienne et moderne*, Paris, Depelafol, 1825, 14 vol.
27. LAPORTE, Joseph de et Sébastien-Roch-Nicolas de CHAMFORT, *Dictionnaire dramatique*, Paris, Lacombe, 1776, 3 vol.
28. MARIVAUX, Pierre de, *Journaux et œuvres diverses*, éd. Frédéric Deloffre et Michel Gilot, Paris, Bibliopolis, 1998-1999 (reproduction électronique de l’éd. de Paris, Bordas, coll. « Classiques Garnier », 1988. URL : <http://visualiseur.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k101462h> [consulté le 18 février 2009]).
29. ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2776, 1973.
30. SCUDÉRY, Madeleine de, « *De l’air galant* » et autres *Conversations (1653-1684)*. *Pour une étude de l’archive galante*, éd. Delphine Denis, Paris, Honoré Champion, coll. « Sources classiques », 5, 1998.

Articles et ouvrages critiques (XIX^e-XXI^e siècle)

31. AKOUN, André et Pierre ANSART (édit.), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Dictionnaire Le Robert/Seuil, 1999.
32. AMOSSY, Ruth (édit.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne/Paris, Delachaux et Niestlé, 1999.
33. ANDRIES, Lise, « État des recherches », *Dix-huitième siècle, Le rire*, 32, 2000, p. 7-18.
34. — et Geneviève BOLLÈME, *La Bibliothèque bleue. Littérature de colportage*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2003.
35. ANGENOT, Marc, *Les champions des femmes. Examen du discours sur la supériorité des femmes, 1400-1800*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977.
36. ARON, Paul, SAINT-JACQUES, Denis et Alain VIALA (édit.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.
37. BADINTER, Élisabeth, *Madame du Châtelet, Madame d'Épinay ou l'ambition féminine au XVIII^e siècle*, 2e édition mise à jour, Paris, Flammarion, 2006 [*Émilie, Émilie. L'ambition féminine au XVIII^e siècle*, 1983].
38. — *Les passions intellectuelles*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2002, 3 vol.
39. BAECQUE, Antoine de, *Les éclats du rire. La culture des rieurs au XVIII^e siècle*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Essai. Histoire », 2000.
40. BAKER, Keith Michael, *Au tribunal de l'opinion. Essais sur l'imaginaire politique au XVIII^e siècle*, trad. par Louis Évrard, Paris, Payot, 1993 [1990].
41. BARBERÀ, Jean Marie, « Joanot Martorell et son temps », dans Joanot Martorell, *Tirant le Blanc*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1991, p. 567-601.
42. BEAUREPAIRE, Pierre-Yves, *L'Europe des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 3715, 2004.
43. — *Le mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle. Diplomatie, culture et sociabilités au temps des Lumières*, Paris, Autrement, coll. « Mémoires. Histoire », 130, 2007.

44. BEDARIDA, Paul, « La correspondance française de l'abbé Galiani », dans *Ferdinando Galiani*, Actes du colloque italo-français, 25-27 mai 1972, Rome, Accademia nazionale dei Lincei, coll. « Problemi attuali di scienza e di cultura », 211, 1975, p. 11-24.
45. BÉLY, Lucien (édit.), *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2005 [1996].
46. ——— *La France moderne. 1498-1789*, Paris, Presses universitaires de France, 1999 [1994].
47. BENABOU, Érica-Marie, *La Prostitution et la police des mœurs à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Perrin, 1987.
48. BERNIER, Marc André, *Libertinage et figures du savoir. Rhétorique et roman libertin dans la France des Lumières (1734-1751)*, Québec/Paris, Les Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, coll. « La République des lettres. Études », 2001.
49. BISSIÈRE, Michèle, « Louise d'Épinay et l'éducation des filles : *Les conversations d'Émilie* de 1774 et 1782 », *SVEC*, 1, 2003, p. 297-377.
50. BLAY, Michel, *La naissance de la science classique au XVII^e siècle*, Paris, Nathan Université, coll. « 128. Histoire des sciences », 226, 1999.
51. BLUCHE, François (édit.), *Dictionnaire du Grand siècle*, nouvelle éd. revue et corrigée, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2005 [1990].
52. BOKOBZA-KAHAN, Michèle, *Libertinage et folie dans le roman du 18^e siècle*, Louvain/Sterling/Paris, Peeters/Peeters France, coll. « La République des lettres », 1, 2000.
53. BONNEL, Roland et Catherine RUBINGER (édit.), *Femmes savantes et femmes d'esprit. Women Intellectuals of the French Eighteenth Century*, New York, Peter Lang, coll. « Eighteenth Century French Intellectual History », 1, 1994.
54. BOOY, Johannes Theodorus de, « La fille de Diderot et les premières éditions posthumes du philosophe », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 63, 2, avril-juin 1963, p. 237-271.
55. ——— « Henri Meister et la première édition de la *Correspondance littéraire* (1812-1813) », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 23, 1963, p. 215-269.

56. — « Inventaire provisoire des contributions de Diderot à la *Correspondance littéraire* », *Dix-huitième siècle*, 1, 1969, p. 353-397.
57. BOTS, Hans et Françoise WAQUET, *La République des Lettres*, Paris, Belin/De Boeck, coll. « Europe & histoire », 1997.
58. BOURDIEU, Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1979.
59. BOURGUINAT, Élisabeth, *Le siècle du persiflage, 1734-1789*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 1998.
60. BRAY, Bernard, SCHLOBACH, Jochen et Jean VARLOOT (édit.), *La Correspondance littéraire de Grimm et de Meister (1754-1813)*, Colloque de Sarrebruck (22-24 février 1974), Paris, Klincksieck, coll. « Actes et colloques », 19, 1976.
61. BROT, Muriel, « Écrire sans écrire : les compilateurs du XVIII^e siècle », *Littérales, Écriture, identité, anonymat au XVIII^e siècle*, 37, 2006, p. 87-103.
62. BROWN, Gregory S., *A Field of Honor. Writers, Court Culture and Public Theater in French Literary Life from Racine to the Revolution*, Gutenberg<e>, Columbia University Press, 2002. URL : <http://www.gutenberg-e.org/brg01/brg01.html> [consulté le 31 janvier 2009].
63. BRUGÈRE, Fabienne, *Théorie de l'art et philosophie de la sociabilité selon Shaftesbury*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 36, 1999.
64. BUFFAT, Marc, « Diderot, Falconet et l'amour de la postérité », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 43, 2008, p. 9-20.
65. BURY, Emmanuel, *L'invention de l'honnête homme (1580-1750)*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 1996.
66. BUSINO, Giovanni, *Élite(s) et élitisme*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2692, 1992.
67. CAHIER, Bernard, « Actualité de Norbert Elias : réception, critiques, prolongements », *Socio-logos*, 1, mis en ligne le 12 avril 2006. URL : <http://socio-logos.revues.org/document30.html> [consulté le 8 mai 2009].

68. CAMPARDON, Émile, *Les prodigalités d'un fermier général. Complément aux Mémoires de madame d'Épinay*, Paris, Chavaray frères éditeurs, 1882.
69. CASTILLE, Jean-François, « Le prosimètre galant. Jean-François Sarasin : *La pompe funèbre de Voiture* », dans Marie-Gabrielle Lallemand et Chantal Liaroutzos (édit.), *De la grande rhétorique à la poésie galante. L'exemple des poètes caennais aux XVI^e et XVII^e siècles*, Actes du colloque organisé à l'Université de Caen Basse-Normandie (8-9 mars 2002), Caen, Presses universitaires de Caen, 2004, p. 157-174.
70. CAVE, Christophe, « Le rire des anti-philosophes », *Dix-huitième siècle, Le rire*, 32, 2000, p. 227-239.
71. CAVILLAC, Cécile, « Audaces et inhibitions d'une romancière au XVIII^e siècle : le cas de madame d'Épinay », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 104, 4, 2004, p. 887-904.
72. CAZENOBÉ, Colette, « Atypique et significatif : le petit salon de madame d'Épinay », dans Roger Marchal (édit.), *Vie des salons et activités littéraires, de Marguerite de Valois à Mme de Staël*, Actes du colloque international de Nancy (6-8 octobre 1999), Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. « Publications du Centre d'étude des milieux littéraires », 2, 2001, p. 155-164.
73. CENSER, Jack R., *The French Press in the Age of Enlightenment*, Londres/New York, Routledge, 1994.
74. CHAMAYOU, Anne, « Une initiation épistolaire. Une première année de correspondance entre l'abbé Galiani et Mme d'Épinay (1769-1770) », dans Daniel Odon Hurel (édit.), *Regards sur la correspondance (de Cicéron à Armand Barbès)*, Rouen, Presses universitaires de Rouen, coll. « Publications de l'Université de Rouen », 221, « Les Cahiers du GRHIS. Sociabilité, culture et patrimoine », 5, 1996, p. 113-122.
75. CHAOUICHE, Sabine, « L'économie du luxe. L'intendance des Menus-plaisirs du roi par Papillon de La Ferté (1756-1780) », *Dix-huitième siècle*, 40, 2008, p. 395-412.
76. ———, *Écrits sur l'art théâtral (1753-1801)*, Paris, Champion, coll. « L'âge des Lumières », 29-30, 2005, 2 vol.

77. CHARAUDEAU, Patrick, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert, 2005.
78. CHARBIT, Yves, « L'échec politique d'une théorie économique : la physiocratie », *Population*, 57, 6, 2002, p. 849-878.
79. CHARLE, Christophe, *Les élites de la République. 1880-1900*, 2^e éd. revue, corrigée et augmentée, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « L'espace du politique », 2006 [1987].
80. ——— *Les intellectuels en Europe au XIX^e siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, coll. « Points. Histoire », 291, 2001 [1996].
81. ——— *Naissance des « intellectuels ». 1880-1900*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1990.
82. CHARPENTREAU, Jacques, *Dictionnaire de la poésie française*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2006.
83. CHARRIER-VOZEL, Marianne, « De l'abbé Galiani à Louise d'Épinay : "j'étais une plante parisienne" », Rodolphe Baudin, Simone Bernard-Griffiths, Christian Croisille et Elena Gretchanaïa (édit.), *Exil et épistolaire aux XVIII^e et XIX^e siècles. Des éditions aux inédits*, Clermont-Ferrand, Centre de recherches révolutionnaires et romantiques, coll. « Cahiers d'études sur les correspondances des XIX^e et XX^e siècles », 16, 2007, p. 29-46.
84. CHARTIER, Pierre, *Théorie du persiflage*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Libelles », 2005.
85. CHARTIER, Roger, « Culture écrite et littérature à l'Âge moderne », dans *Annales. Histoire, sciences sociales, Pratiques d'écriture*, 56, 4-5, juillet-octobre 2001, p. 783-802.
86. ——— « George Dandin, ou le social en représentation », *Annales. Histoire, Sciences Humaines*, 49, 2, mars-avril 1994, p. 277-309.
87. ——— « Modèles de l'homme de lettres », dans Didier Masseau (édit.), *Philosophes, écrivains et lecteurs en Europe au XVIII^e siècle*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, coll. « Les valenciennes », 18, 1995, p. 13-25.

88. ——— « Le monde comme représentation », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 44, 6, novembre-décembre 1989, p. 1505-1520.
89. ——— *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 1990.
90. CHAUSSINAND-NOGARET, Guy (édit.), *Histoire des élites en France du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, Tallandier, coll. « Approches », 15, 1991.
91. ——— (édit.), *Une histoire des élites. 1700-1848*, Paris/La Haye, Mouton, coll. « Le savoir historique », 6, 1975.
92. COQUERY, Natacha, *L'hôtel aristocratique. Le marché du luxe à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998.
93. COSANDEY, Fanny, « À propos des catégories sociales de l'Ancien Régime », dans Fanny Cosandey (édit.), *Dire et vivre l'ordre social en France sous l'Ancien Régime*, Paris, Édition de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Recherches d'histoire et de sciences sociales / Studies in History and the Social Sciences », 105, 2005, p. 9-43.
94. COUPERUS, Marianne, « La terminologie appliquée aux périodiques et aux journalistes », dans *L'étude des périodiques anciens*, Colloque d'Utrecht, Paris, A.-G. Nizet, 1973, p. 59-63.
95. CRAVERI, Benedetta, *L'âge de la conversation*, trad. par Éliane Deschamps-Pria, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2002.
96. ——— *Reines et favorites. Le pouvoir des femmes*, traduit de l'italien par Éliane Deschamps-Pria, Paris, Gallimard, 2007 [2005].
97. CURTIUS, Ernst Robert, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, Presses universitaires de France, 1956.
98. DAFGÅRD, Sigun, « Grimm à la recherche de "collaborateurs" ou l'art de composer une gazette littéraire », dans Birgitta Berglund-Nilsson (édit.), *Nouvelles, gazettes, mémoires secrets (1775-1800)*, Actes du colloque international, Karlstad, 17-20 septembre 1994, Karlstad, Karlstad University Press, coll. « Karlstad University Studies », 10, 2000, p. 113-119.

99. DALTON, Susan, *Engendering the Republic of Letters. Reconnecting Public and Private Spheres in Eighteenth-Century Europe*, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2003.
100. DARNTON, Robert, *Bohème littéraire et révolution. Le monde des livres au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1983 [1982].
101. ——— *Édition et sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « NRF. Essais », 1991.
102. DAUTRESME, Olivier, « La promenade, un loisir urbain universel ? L'exemple du Palais-Royal à Paris à la fin du XVIII^e siècle », *Histoire urbaine*, 3, juin 2001, p. 83-102.
103. DAVID, Odette, *L'autobiographie de convenance de madame d'Épinay, écrivain-philosophe des Lumières. Subversion idéologique et formelle de l'écriture de soi*, Paris, L'Harmattan, 2007.
104. DAVISON, Rosena, *Diderot et Galiani. Étude d'une amitié philosophique*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1985.
105. ——— « Grimm, Mme d'Épinay and the "Café d'Europe" : International Co-operation or Cultural Hegemony ? », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, Transactions of the Ninth International Congress on the Enlightenment*, 347, 1996, p. 998-1002.
106. ——— « Lettres d'une "femme de grand mérite". La correspondance entre Mme d'Épinay et l'abbé Galiani », dans Marie-Laure Girou-Swidorski et Marie-France Silver (édit.), *Femmes en toutes lettres. Les épistolières du XVIII^e siècle*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth-Century », 4, 2000, p. 141-153.
107. DELON, Michel (édit.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2007 [1997].
108. ——— « La marquise et le philosophe », *Revue des sciences humaines*, 54, 182, avril-juin 1981, p. 65-78.
109. ——— *Le savoir-vivre libertin*, Paris, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 2000.

110. DENIS, Delphine, *Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Lumière classique », 32, 2001.
111. DERVIEUX, Françoise, « Les songes satiriques », *Dix-huitième siècle*, 40, 2008, p. 683-701.
112. DIDIER, Béatrice, *L'écriture-femme*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1981.
113. DIECKMANN, Herbert, *Cinq leçons sur Diderot*, Genève/Paris, Librairie Droz/Librairie Minard, 1959.
114. DORNIER, Carole, « Montesquieu et l'esthétique galante », *Revue Montesquieu*, 5, 2001. URL : <http://montesquieu.ens-lsh.fr/IMG/pdf/5-21.pdf> [consulté le 22 janvier 2009].
115. — « *Temple de Gnide (Le)* », dans Catherine Volpilhac-Augier et Catherine Larrère (édit.), *Dictionnaire électronique Montesquieu*, mis à jour le 13 février 2008. URL : <http://dictionnaire-montesquieu.ens-lsh.fr/index.php?id=356> [consulté le 22 janvier 2009].
116. DULIEU, Louis, « Un concours de chimie au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, 10, 1, 1957 p. 79-85.
117. DUPOUY, Joseph, « Jean Darcet », *Nos cahiers*, 1, 1901, p. 47-59.
118. DURAND, Yves, *Les fermiers généraux au XVIII^e siècle*, Paris, Maisonneuve et Larose, coll. « Mémoire de France », 1996 [Paris, Presses universitaires de France, 1971].
119. DUVAL, Sophie et Marc MARTINEZ, *La satire (littératures française et anglaise)*, Paris, Armand Colin/HER, coll. « U. Lettres », 2000.
120. ELIAS, Norbert, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, trad. de l'allemand par Yasmin Hoffmann, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, coll. « Pocket », 1991 [1970].
121. — *La société de cour*, trad. par Pierre Kamnitzer et Jeanne Etoré, Paris, Flammarion, coll. « Champs. Essais », 1985 [1969].

122. FABRE, Jean, « Galiani et la société française à l'époque de Louis XV », dans *Ferdinando Galiani*, Actes du colloque italo-français, 25-27 mai 1972, Rome, Accademia nazionale dei Lincei, coll. « Problemi attuali di scienza e di cultura », 211, 1975, p. 157-176.
123. FAUCHERY, Pierre, *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle, 1713-1807. Essai de gynécomythie romanesque*, Paris, Librairie Armand Colin, 1972.
124. FAUDEMAY, Alain, *La distinction à l'âge classique. Émules et enjeux*, Paris, Honoré Champion, 1992.
125. FAURÉ, Christine (édit.), *Encyclopédie politique et historique des femmes. Europe, Amérique du Nord*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.
126. *Ferdinando Galiani*, Actes du colloque italo-français, 25-27 mai 1972, Rome, Accademia nazionale dei Lincei, coll. « Problemi attuali di scienza e di cultura », 211, 1975.
127. FEYEL, Gilles, *La presse en France des origines à 1944. Histoire politique et matérielle*, Paris, Ellipses, coll. « Infocom », 2007 [1999].
128. FORSÉ, Michel, « Les réseaux de sociabilité. Un état des lieux », *L'année sociologique*, 41, 1991, p. 247.
129. FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, Dominique, « Le féminisme des années 1970 », dans Christine Fauré (édit.), *Encyclopédie politique et historique des femmes. Europe, Amérique du Nord*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 729-770.
130. FRAISSE, Geneviève, *Muse de la raison : démocratie et exclusion des femmes en France*, nouvelle éd., Paris, Gallimard, coll. « Folio. Histoire », 68, 1995 [1989].
131. FRANÇOIS, Étienne et Rolf REICHARDT, « Les formes de sociabilité en France du milieu du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 34, juillet-septembre 1987, p. 453-472.
132. FUMAROLI, Marc, « Les abeilles et les araignées », dans Anne-Marie Lecoq (édit.), *La querelle des Anciens et des Modernes : XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Gallimard, 2001, p. 7-218.

133. — « Animus et Anima : l'instance féminine dans l'apologétique de la langue française », *XVII^e siècle, Les pouvoirs féminins au XVII^e siècle*, 144, juillet-septembre 1984, p. 233-240.
134. — « La conversation », dans Pierre Nora (édit.), *Les lieux de mémoire*, tome III, *Les France*, vol. 2, *Traditions*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des histoires », 1992, p. 679-742.
135. — *La diplomatie de l'esprit. De Montaigne à La Fontaine*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1998.
136. — *Le genre des genres littéraires français. La conversation, The Zaharoff Lecture for 1990-1*, Oxford, Clarendon Press, 1992.
137. — *Trois institutions littéraires*, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Histoire », 62, 1994.
138. GALLIANI, Renatto, *Rousseau, le luxe et l'idéologie nobiliaire. Étude socio-historique*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 268, 1989.
139. GÉNETIOT, Alain, *Les genres lyriques mondains (1630-1660). Étude des poésies de Voiture, Vion d'Alibray, Sarasin et Scarron*, Genève, Librairie Droz, 1990.
140. — *Poétique du loisir mondain. De Voiture à La Fontaine*, Paris, Honoré Champion, coll. « Lumière classique », 14, 1997.
141. GLADWELL, Malcolm, *The Tipping Point. How Little Things Can Make a Big Difference*, New York/Boston, Little, Brown and Company, 2000.
142. GLINOER, Anthony, « La littérature au collectif. Structuration et représentations des cénacles romantiques », Liège, Université de Liège, thèse de doctorat, 2005.
143. GODINEAU, Dominique, *Les femmes dans la société française, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, coll. « U. Histoire », 2003.
144. GOLDFAR, Anne, *Impolite Learning. Conduct and Community in the Republic of Letters, 1680-1750*, Londres/New Haven, Yale University Press, 1995.
145. GOODMAN, Dena, « Pigalle's Voltaire nu. The Republic of Letters Represents itself to the World », *Representations*, 16, automne 1986, p. 86-109.
146. — *The Republic of Letters. A Cultural History of the French Enlightenment*, Ithaca, Cornell University Press, 1994.

147. GORDON, Daniel, *Citizens without Sovereignty. Equality and Sociability in French Thought, 1670-1789*, Princeton, Princeton University Press, 1994.
148. HABERMAS, Jürgen, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, trad. par Marc B. de Launay, Paris, Payot, coll. « Critique de la politique », 1978 [1963].
149. HABIB, Claude, *La galanterie française*, Paris, Gallimard, 2006.
150. HARTMANN, Michael, « Elite and Mass », dans *The Sociology of Elites*, Londres/New York, Routledge, coll. « Routledge Studies in Social and Political Thought », 2004, p. 6-21.
151. HÄSELER, Jens, « Correspondances érudites et "littéraires" », dans François Moureau (édit.), *De bonne main. La communication manuscrite au XVIII^e siècle*, Paris/Oxford, Universitas/Voltaire Foundation, coll. « Bibliographica », 1, 1993, p. 43-49.
152. HEINICH, Nathalie, *La sociologie de Norbert Elias*, 2^e éd., Paris, La Découverte, coll. « Repères », 233, 2002 [1997].
153. HEPP, Noémi, « La galanterie », dans Pierre Nora (édit.), *Les lieux de mémoires*, tome III, *Les Franches*, vol. 2, *Traditions*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des histoires », 1992, p. 745-783.
154. HESSE, Carla, *The Other Enlightenment. How French Women Became Modern*, Princeton/Oxford, Princeton University Press, 2001.
155. HILLAIRET, Jacques, *Dictionnaire historique des rues de Paris*, 10^e éd., Paris, Éditions de Minuit, 1997, 2 vol.
156. HIRDT, Willi, « Aspects de l'ironie dans la *CL* », dans Bernard Bray, Jochen Schlobach et Jean Varloot (édit.), *La Correspondance littéraire de Grimm et de Meister (1754-1813)*, Colloque de Sarrebruck (22-24 février 1974), Paris, Klincksieck, coll. « Actes et colloques », 19, 1976, p. 221-228.
157. HOFFMANN, Paul, *La femme dans la pensée des Lumières*, Paris, Ophrys, 1977.
158. JOURNEAUX, Isabelle, « L'entrée dans le monde à travers les romanciers français et anglais du dix-huitième siècle », *Histoire, économie et société*, 12, 2, 1993, p. 273-298.

159. KALE, Steven, « Women, the Public Sphere and the Persistence of Salons », *French Historical Studies*, 25, 1, hiver 2002, p. 115-148.
160. KAPLAN, Steven Laurence, *La bagarre. Galiani's « Lost » Parody*, La Haye/Boston/London, Martinus Nijhoff Publishers, 1979.
161. KOCH, Philip, « Les véritables “Dialogues” de Galiani », dans *Ferdinando Galiani*, Actes du colloque italo-français, 25-27 mai 1972, Rome, Accademia nazionale dei Lincei, coll. « Problemi attuali di scienza e di cultura », 211, 1975, p. 185-200.
162. KÖLVING, Ulla et Jeanne CARRIAT, *Inventaire de la Correspondance littéraire de Grimm et de Meister*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 225-227, 1984, 3 vol.
163. LACROIX, Michel et Guillaume PINSON, « Liminaire », *Tangence, Sociabilités imaginées*, 80, 2006, p. 5-17.
164. LANDES, Joan B., *Women and the Public Sphere in the Age of the French Revolution*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 1988.
165. LAROCHE, Philippe, *Petits-mâîtres et roués. Évolution de la notion de libertinage dans le roman français du XVIII^e siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1979.
166. LARRÈRE, Catherine, « Le sexe ou le rang ? La condition des femmes selon la philosophie des Lumières », dans Christine Fauré (édit.), *Encyclopédie politique et historique des femmes. Europe, Amérique du Nord*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 169-201.
167. LECLERC, Gérard, *Le sceau de l'œuvre*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1998.
168. LILTI, Antoine, « La femme du monde est-elle une intellectuelle ? Les salons parisiens au XVIII^e siècle », dans Nicole Racine et Michel Trebitsch (édit.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2004, p. 85-100.
169. ———, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2005.

170. — « Public ou sociabilité ? Le théâtre de société au XVIII^e siècle », dans Christian Jouhaud et Alain Viala (éd.), *De la publication. Entre Renaissance et Lumières*, Paris, Fayard, 2002, p. 281-300.
171. — « Querelles et controverses. Les formes du désaccord intellectuel à l'époque moderne », *Mil neuf cent*, 25, 2007/1, p. 21-22.
URL : http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=MNC&ID_NUMPUBLIE=MNC_025&ID_ARTICLE=MNC_025_0013 [consulté le 31 janvier 2009].
172. — « Sociabilité mondaine ou sociabilité des élites ? Les salons parisiens dans la seconde moitié du XVIII^e siècle », *Hypothèses. Travaux de l'école doctorale d'histoire de l'Université Paris I – Panthéon Sorbonne*, 1, 2000, p. 99-107.
173. — « Vertus de la conversation. L'abbé Morellet et la sociabilité mondaine », *Littératures classiques, De l'« l'utilité » de la littérature*, 37, automne 1999, p. 213-228.
174. LIZÉ, Émile, « Voltaire “collaborateur” de la *CL* », dans Bernard Bray, Jochen Schlobach et Jean Varloot (édit.), *La Correspondance littéraire de Grimm et de Meister (1754-1813)*, Colloque de Sarrebruck (22-24 février 1974), Paris, Klincksieck, coll. « Actes et colloques », 19, 1976, p. 55.
175. MAINGUENEAU, Dominique, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, 3^e éd. revue et augmentée, Paris, Dunod, 1993 [Paris, Bordas, 1986].
176. MAÎTRE, Myriam, « Les escortes mondaines de la publications », dans Christian Jouhaud et Alain Viala (édit.), *De la publication. Entre Renaissance et Lumières*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2002, p. 249-265.
177. — *Les précieuses. Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Lumière classique », 25, 1999.
178. MARCHAND, Sophie, « Le sens de l'anecdote », dans François Lecercle, Sophie Marchand et Zoé Schweitzer (édit.), *La théorie subreptice : usages de l'anecdote dans la théorie théâtrale de la Renaissance aux Lumières*, Actes du colloque tenu à l'Université Sorbonne – Paris IV les 14 et 15 mars 2008, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne (à paraître).

179. MARGAIRAZ, Dominique, « La querelle du luxe au XVIII^e siècle », dans Jacques Marseille (édit.), *Le luxe en France du siècle des « Lumières » à nos jours*, Paris, Association pour le développement de l'histoire économique (ADHE), 1999, p. 25-37.
180. MARSEILLE, Jacques (édit.), *Le luxe en France du siècle des « Lumières » à nos jours*, Paris, Association pour le développement de l'histoire économique (ADHE), 1999.
181. MASSEAU, Didier, *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 1994.
182. — « La marquise de La Ferté-Imbault, reine antiphilosophe des Lanturelus », dans Pierre Popovic et Érik Vigneault (édit.), *Les dérèglements de l'art. Formes et procédures de l'illégitimité culturelle en France (1715-1914)*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000, p. 35-50.
183. MASSON, Nicole, « Anonymat des poètes et cercles de sociabilité : “tout y est d'étoiles” pour le non-initié », *Littérales, Écriture, identité, anonymat au XVIII^e siècle*, 37, 2006, p. 49-58.
184. — *La poésie fugitive au XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitième siècles », 66, 2002.
185. MAUREPAS, Arnaud de et Antoine BOULANT, *Les ministres et les ministères du Siècle des lumières (1715-1789). Étude et dictionnaire*, Paris, Christian/JAS, 1996.
186. MAZA, Sara, *Vies privées, affaires publiques. Les causes célèbres de la France prérévolutionnaire*, traduction de l'anglais par Christophe Beslon et Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Fayard, 1997 [1993].
187. McMAHON Darrin M., *Enemies of the Enlightenment : The French Counter-Enlightenment and the Making of Modernity*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2001.
188. MELANÇON, Benoît, *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle*, préface de Roland Mortier, Saint-Laurent (Québec), Fides, 1996.

189. — « La lettre *contre*. Mme du Deffand et Belle de Zuylen », dans Benoît Melançon (édit.), *Penser par lettre*, Saint-Laurent (Québec), Fides, 1998, p. 39-62.
190. MENANT, Sylvain, *La chute d'Icare. La crise de la poésie française, 1700-1750*, Genève/Paris, Librairie Droz, 1981.
191. MÉNISSIER, Patricia, *Les amies de Voltaire dans la correspondance (1749-1778)*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitième siècles », 107, 2007.
192. MERLIN, Hélène, *Public et littérature en France au XVII^e siècle*, Paris, Les belles lettres, coll. « Histoire », 29, 1994.
193. MISTACCO, Vicky, *Les femmes et la tradition littéraire. Anthologie du Moyen Âge à nos jours*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2005-2006, 2 vol.
194. MONIER, Henri, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, Presses universitaires de France, 1961.
195. MOSER, Walter, « De la signification d'une poésie insignifiante : examen de la poésie fugitive au XVIII^e siècle et de ses rapports avec la pensée sensualiste », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 94, 1972, p. 277-415.
196. MOUREAU, François (édit.), *De bonne main. La communication manuscrite au XVIII^e siècle*, Paris/Oxford, Universitas/Voltaire Foundation, coll. « Bibliographica », 1, 1993.
197. — « La plume et le plomb », dans François Moureau (édit.), *De bonne main. La communication manuscrite au XVIII^e siècle*, Paris/Oxford, Universitas/Voltaire Foundation, coll. « Bibliographica », 1, 1993, p. 5-16.
198. — (édit.), *Répertoire des nouvelles à la main. Dictionnaire de la presse manuscrite clandestine, XVI^e-XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999.
199. NEGRONI, Barbara de, *Lectures interdites. Le travail des censeurs au XVIII^e siècle. 1723-1774*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel. Histoire », 1995.
200. NICOLINI, Fausto, *Amici e corrispondenti francesi dell'abate Galiani. Notizie lettere documenti*, Naples, Banco di Napoli, coll. « Biblioteca del "Bollettino" dell'Archivio storico », 1, 1954.
201. — « Lumières nouvelles sur quelques ouvrages de Diderot d'après la correspondance inédite de l'abbé Galiani », *Études italiennes*, 2, 1932, p. 87-103.

202. NORA, Pierre (édit.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des histoires », 1984-1992, 7 vol.
203. OPITZ, Alfred, « La définition de l'écrivain dans la *CL* (1753-1773) », dans Bernard Bray, Jochen Schlobach et Jean Varloot (édit.), *La Correspondance littéraire de Grimm et de Meister (1754-1813)*, Colloque de Sarrebruck (22-24 février 1974), Paris, Klincksieck, coll. « Actes et colloques », 19, 1976, p. 275-285.
204. OZOUF, Mona, *Les mots des femmes*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1999 [Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « L'esprit de la cité », 1995].
205. PAQUIN, Éric, « Le récit épistolaire féminin au tournant des Lumières et au début du XIX^e siècle (1793-1837) : adaptation et renouvellement d'une forme narrative », Montréal, Université de Montréal, thèse de doctorat, 1998.
URL : <http://www.theses.umontreal.ca/theses/pilote/paquin/these.pdf>.
206. PEKACZ, Jolanta T., *Conservative Tradition in Pre-Revolutionary France. Parisian Salon Women*, New York, Peter Lang, 1999.
207. PELOUS, Jean-Michel, *Amour précieux, amour galant (1654-1675). Essai sur la représentation de l'amour dans la littérature et la société mondaine*, Paris, Klincksieck, 1980.
208. PEREY, Lucien et Gaston MAUGRAS, *Une femme du monde au XVIII^e siècle*, Paris, Calmann Lévy, 1883, 2 vol.
209. PERROT, Philippe, *Le luxe. Une richesse entre faste et confort, XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 1995.
210. PHOTIADÈS, Constantin, *La reine des Lanturelus, Marie-Thérèse Geoffrin, marquise de La Ferté-Imbault (1715-1791)*, Paris, Plon, 1928.
211. PICARD, Roger, « Salons philosophiques et politiques », dans *Les salons littéraires et la société française. 1610-1789*, New York, Brentano's, coll. « Bibliothèque Brentano's. Études d'histoire et de critique littéraires », 1943, p. 299-328.
212. POMEAU, René, « Galiani et Voltaire », dans *Ferdinando Galiani*, Actes du colloque italo-français, 25-27 mai 1972, Rome, Accademia nazionale dei Lincei, coll. « Problemi attuali di scienza e di cultura », 211, 1975, p. 333-343.

213. POPOVIC, Pierre, *Imaginaire social et folie littéraire : le second Empire de Paulin Gagne*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2008.
214. RACEVSKIS, Karlis, « L'académie française vue par Grimm », dans Bernard Bray, Jochen Schlobach et Jean Varloot (édit.), *La Correspondance littéraire de Grimm et de Meister*, Colloque de Sarrebruck (22-24 février 1974), Paris, Klincksieck, coll. « Actes et colloques », 19, 1976, p. 247-254.
215. RACINE, Nicole et Michel TREBITSCH (édit.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2004.
216. RÉTAT, Pierre, « Luxe », *Dix-huitième siècle, Économie et politique*, 26, 1994, p. 79-88.
217. — « Rhétorique de l'article de journal : les *Mémoires de Trévoux* 1734 », dans *Études sur la presse au XVIII^e siècle*, Lyon, Centre d'études du XVIII^e siècle de l'Université de Lyon II, 1978, vol. 3, p. 81-100.
218. REY, Alain (édit.), *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaire Le Robert, 1992, 2 vol.
219. ROCHE, Daniel, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement, XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « Points. Histoire », H139, 1989.
220. — « La culture des apparences. Le vêtement entre l'Économie et la Morale », dans Jacques Marseille (édit.), *Le luxe en France du siècle des « Lumières » à nos jours*, Paris, Association pour le développement de l'histoire économique (ADHE), 1999, p. 46.
221. — « République des lettres ou royaume des mœurs : la sociabilité vue d'ailleurs », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 43, 2, avril-juin 1996, p. 293-306.
222. — « Le rire bleu. Comique et transgression dans la littérature de colportage », *Dix-huitième siècle, Le rire*, 32, 2000, p. 19-32.
223. — *Le Siècle des lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, Mouton, 1978, 2 vol.
224. ROUGEMONT, Martine de, *La vie théâtrale en France au XVIII^e siècle*, Paris, Champion, 2001 [1988].

225. RUSSO, Elena, *La cour et la ville de la littérature classique aux Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 2002.
226. SAINTE-BEUVE, « Mémoires et correspondance de madame d'Épinay » [lundi 10 juin 1850], dans *Causeries du lundi*, 5e éd., Paris, Garnier frères, s.d., vol. 2, p. 187-207.
227. SCHLOBACH, Jochen, « Les correspondances littéraires et le rayonnement européen de la France au XVIII^e siècle », dans Jochen Schlobach (édit.), *Correspondances littéraires inédites. Études et extraits. Suivies de Voltairiana*, Paris/Genève, Champion/Slatkine, coll. « Correspondances littéraires, érudites, philosophiques, privées ou secrètes », 1, 1987, p. 31-45.
228. — (édit.), *Correspondances littéraires inédites. Études et extraits. Suivies de Voltairiana*, Paris/Genève, Champion/Slatkine, coll. « Correspondances littéraires, érudites, philosophiques, privées ou secrètes », 1, 1987.
229. — « Épinay », dans Jean Sgard (édit.), *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1976, p. 146-148.
230. — « Secrètes correspondances : la fonction du secret dans les correspondances littéraires », dans François Moureau (édit.), *De bonne main. La communication manuscrite au XVIII^e siècle*, Paris/Oxford, Universitas/Voltaire Foundation, coll. « Bibliographica », 1, 1993, p. 29-42.
231. SCOTT, Joan Wallace, *Only Paradoxes to Offer. French Feminists and the Rights of Man*, Cambridge (Mass.)/London, Harvard University Press, 1996.
232. SGARD, Jean (édit.), *Dictionnaire des journalistes. 1600-1789*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999 [Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1976], 2 vol.
233. — (édit.), *Dictionnaire des journaux. 1600-1789*, Paris/Oxford, Universitas/Voltaire Foundation, 1991, 2 vol.
234. SHOVLIN, John, « The Cultural Politics of Luxury in Eighteenth-Century France », *French Historical Studies*, 23, 4, automne 2000, p. 577-606.
235. STEEGMULLER, Francis, *A Woman, a Man, and Two Kingdoms. The Story of Madame d'Épinay and the Abbé Galiani*, New York, Alfred A. Knopf, 1991.

236. STROSETZKI, Christoph, *Rhétorique de la conversation. Sa dimension littéraire et linguistique dans la société française du XVII^e siècle*, trad. par Sabine Seubert, Paris/Seattle/Tuebingen, Papers on French Seventeenth Century Literature, coll. « Biblio 17 », 20, 1984.
237. SWIDERSKI, Marie-Laure Girou et Suzan VAN DIJK, « La littérature au féminin », *SVEC, The Eighteenth Century Now. Boundaries and Perspectives*, 10, 2005, p. 115-132.
238. TALLENTYRE, Stephen G., *The Women of the Salons and Other French Portraits*, Freeport, Books for Libraries Press, 1969 [1901], p. 62-87.
239. THÉBAUD, Françoise, *Écrire l'histoire des femmes*, Fontenay-aux-Roses, ENS éditions, coll. « Sociétés, espaces, temps », 1998.
240. TIMMERMANS, Linda, *L'accès des femmes à la culture (1598-1715). Un débat d'idées de saint François de Sales à la marquise de Lambert*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque de la Renaissance », 1993.
241. ——— « Une ancêtre de la précieuse : la “coquette d'esprit” (1636) ou “coquette savante” (1640) », *XVII^e siècle*, 167, avril-juin 1990, p. 169-184.
242. TINLAND, Franck, « Renouveau de l'horizon temporel et enjeux de la pensée du devenir au XVIII^e siècle », dans Bertrand Binoche et Franck Tinland (édit.), *Sens du devenir et pensée de l'histoire au temps des Lumières*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Milieux », 2000, p. 19-32.
243. TROTT, David, *Théâtre du XVIII^e siècle, jeux, écritures, regards. Essai sur les spectacles en France de 1700 à 1790*, Montpellier, Espace 34, 2000.
244. TROUILLE, Mary Seidman, *Sexual Politics in the Enlightenment. Women Writers Read Rousseau*, Albany, State University of New York Press, 1997.
245. TURCOT, Laurent, « L'émergence d'un espace plurifonctionnel : les boulevards parisiens au XVIII^e siècle », *Histoire urbaine*, 12, avril 2005, p. 89-115.
246. ——— *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Le promeneur », 2007.

247. VAILLANCOURT, Luc, *La lettre familière au XVI^e siècle. Rhétorique humaniste de l'épistolaire*, Paris, Honoré Champion, coll. « Études et essais sur la Renaissance », 42, 2003.
248. VAN DAMME, Stéphane, « Farewell Habermas ? Deux décennies d'études sur l'espace public », *Les dossiers du Grihl, Historiographie et méthodologie*, mis en ligne le 28 juin 2007. URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/document682.html> [consulté le 16 février 2009].
249. ——— *Paris, capitale philosophique. De la Fronde à la Révolution*, Paris, Odile Jacob, 2005.
250. ——— *Le temple de la sagesse. Savoirs, écriture et sociabilité urbaine (Lyon, XVII^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Civilisations et société », 119, 2005.
251. VARLOOT, Jean, « La *Correspondance littéraire* de F. M. Grimm à la lumière des manuscrits de Gotha : contribution ignorée, collaborateurs mal connus », dans Werner Bahner (édit.), *Beiträge zur französischen Aufklärung and zur spanischen Literatur. Festgabe für Werner Krauss*, Berlin, Akademie-Verlag, coll. « Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Schriften des Instituts für romanische Sprachen und Kultur », 7, 1971, p. 427-445.
252. VERJUS, Anne, *Le cens de la famille. Les femmes et le vote, 1789-1848*, Paris, Belin, coll. « Socio-histoires », 2002.
253. VEYSMAN, Nicolas, *Mise en scène de l'opinion publique dans la littérature des Lumières*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 83, 2004.
254. VIALA, Alain, « L'éloquence galante, une problématique », dans Ruth Amossy (édit.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne/Paris, Delachaux et Niestlé, 1999, p. 177-195.
255. ——— *L'esthétique galante*, Toulouse, Société de littératures classiques, 1989.
256. ——— *La France galante*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Les littéraires », 2008.
257. ——— *Naissance de l'écrivain*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1985.

258. VIGUERIE, Jean de, *Histoire et dictionnaire du Temps des Lumières*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1995.
259. VIOLLET, Catherine et Claire BUSTARRET (édit.), *Genèse, censure, autocensure*, Paris, CNRS éditions, coll. « Textes et manuscrits », 2005.
260. WEIL, Françoise, « La fonction du manuscrit par rapport à l'imprimé », dans François Moureau (édit.), *De bonne main. La communication manuscrite au XVIII^e siècle*, Paris/Oxford, Universitas/Voltaire Foundation, coll. « Bibliographica », 1, 1993, p. 17-27.
261. WEINREB, Ruth Plaut, *Eagle in a Gauze Cage. Louise d'Épinay Femme de Lettres*, New York, AMS Press, 1993.
262. — « Émilie or Émile ? Madame d'Épinay and the Education of Girls in Eighteenth-Century France », dans Frederick Keener et Susan E. Lorsch (édit.), *Eighteenth-Century Women and the Arts*, New York/Westport/Londres, Greenwood, coll. « Contributions in Women's Studies », 98, 1988, p. 57-66.
263. — « “Une femme toute nouvelle”. Louise d'Épinay in Geneva, 1757-1759 », dans Roland Bonnel et Catherine Rubinger (édit.), *Femmes savantes et femmes d'esprit. Women Intellectuals of the French Eighteenth Century*, New York, Peter Lang, coll. « Eighteenth Century French Intellectual History », 1, 1994, p. 203-217.

